ARTHUR HEULHARD

LA SAINTE-FAMILLE

BARABBAS ET LES SIENS

DANS

LES MYTHES GRECS DE PSYCHÉ ET D'APOLLONIUS

ET DANS

LES ÉCRITURES JUIVES

(TALMUD, APPARITION DU VAURIEN DE L'ÉTRANGER)

AVEC L'EXPLICATION DE LA PSEUDO-LÉGENDE

DU

JUIF ERRANT

PARIS
ARTHUR HEULHARD, ÉDITEUR
6, RUE SAULNIER, 6

1914

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 1er JUIN 1914
PAR
HENRI ROBERGE, IMPRIMEUR, 17, RUE DU TERRAGE, PARIS.

LA

SAINTE-FAMILLE

Du même Auteur :

LE MENSONGE CHRÉTIEN

(*JÉSUS-CHRIST N'A PAS EXISTÉ*)

11 vol. in-8, formant plus de 4.600 pages. Prix : **55** *francs*

Vol. I. **Le Charpentier.** Les neuf enfants de Marie. Identité de Jean le baptiseur et du pseudo-Jésus. La Rémission des péchés.

Vol. II. **Le Roi des Juifs.** L'*Apocalypse* expliquée : système et programme du prétendu Christ. La Faillite.

Vol. III. **Les Marchands de christ.** L'usine de faux. Saül, le prétendu Paul. *Lettre aux Galates. Actes des Apôtres.*

Vol. IV. **Le Saint-Esprit.** *Actes des Apôtres* (suite). Pierre au Guol-golta. L'incendie de Rome. Les Christiens hors de cause.

Vol. V. **Le Gogotha.** Le Christ à tête d'âne. *Actes des Apôtres* (fin). Traversée de la Méditerranée par Paul. Paul faux martyr et Pierre faux pape.

Vol. VI. **L'Evangile de Nessus** (*Faux Evangile de Jean*). Crucifixion de Barabbas (fils du Père) sous le nom de Jésus la veille de la Pâque.

Vol. VII, VIII, IX. **Les Evangiles de Satan.** Kabbale du pseudo-christ. Pâques des primitives églises. Procès d'Apulée. Le père des *Evangiles* dits de Matthieu, de Marc et de Luc : trucs, paraboles, énigmes, mystifications, etc. La baleine de Jonas. La Pâque pour rire : l'Eucharistie. Transformation et déformation des personnages historiques en vue du commerce des sacrements. Attribution d'une morale humaine au pseudo-christ.

Vol. X. **Bar-Abbas.** Témoignages des quatre premiers siècles sur l'identité du personnage présenté sous le nom de Jésus dans les Ecritures.

Vol. XI. **Le Juif de rapport.** Les fausses *Lettres* de Jean, de Paul, de Jacques, de Jude et de Pierre. L'Exploitation. Imposture des Pères de l'Eglise. Retour à la vérité. Les Juifs du Moyen-Age et les Musulmans.

LE MENSONGE CHRÉTIEN

La Vérité : BARABBAS. *Le Mensonge* : JÉSUS.

Edition réduite en un volume.

1 vol. de 835 pages, 21 illustrations et une carte, reliure souple, prix: 6 francs.

ARTHUR HEULHARD

LA SAINTE-FAMILLE

BARABBAS ET LES SIENS

DANS

LES MYTHES GRECS DE PSYCHÉ ET D'APOLLONIUS

ET DANS

LES ÉCRITURES JUIVES

(TALMUD, APPARITION DU VAURIEN DE L'ÉTRANGER)

AVEC L'EXPLICATION DE LA PSEUDO-LÉGENDE

DU

JUIF ERRANT

PARIS
ARTHUR HEULHARD, ÉDITEUR
6, RUE SAULNIER, 6

1914

Du même Auteur

LE MENSONGE CHRÉTIEN

(JÉSUS-CHRIST N'A PAS EXISTÉ)

11 vol. in-8, formant plus de 4.000 pages. Prix : 22 francs.

Vol. I. Le Charpentier. [illegible] La Révélation des prêtres. [illegible]

Vol. II. [illegible]

Vol. III. Les Marchands de christ. [illegible]

[illegible]

Vol. V. [illegible]

Vol. VI. L'Évangile de Nessus [illegible]

Vol. VII-VIII-IX. Les Évangiles de Satan. [illegible] Matthieu, de Marc et de Luc [illegible] paraboles, énigmes, [illegible] etc. [illegible] l'Eucharistie. [illegible]

Vol. X. Les Saints Témoignages des quatre premiers siècles [illegible] dans les Écritures.

Vol. XI. Le Juif de rapport. [illegible] de Jean, de Paul, [illegible] de Jude et de Pierre. L'Exploitation. Impostures des Pères de l'Église [illegible] Les Juifs du Moyen Âge et les Mouchards.

LE MENSONGE CHRÉTIEN

La Vérité Romaine — Le Mensonge [illegible]

Ouvrage réduit en un volume

1 vol. in-8 de [illegible] pages [illegible]

AU PAPAS IEHOUDDA,
CONNU SOUS LE NOM DE JOSEPH ;
A SALOMÉ, SA FEMME,
CONNUE SOUS LE NOM DE MARIE ;
A LEUR FILS AINÉ IEHOUDDA,
ADORÉ SOUS LE NOM DE JÉSUS-CHRIST ;
A LEURS SIX AUTRES FILS :
SIMÉON, CONNU SOUS LE NOM DE PIERRE, JACOB SENIOR,
JACOB JUNIOR, PHILIPPE, IEHOUDDA TOAMIN (THOMAS),
ET MÉNAHEM, LE PLUS GRAND DES SEPT ;
A LEURS FILLES ; A LEURS GENDRES ; A LEURS BRUS ;
A LEURS PETITS-ENFANTS ;

A TOUTE LA SAINTE-FAMILLE

JE DÉDIE CE LIVRE

LE SEUL,
AVEC « LE MENSONGE CHRÉTIEN »
OU ILS PUISSENT SE RECONNAITRE
DEPUIS LA SUPPRESSION DE LEUR HISTOIRE PAR L'ÉGLISE

AU LECTEUR

« De glace pour la Vérité,
L'homme est de feu pour le Mensonge. »

Dans mes ouvrages intitulés : *Le Mensonge Chrétien*, j'ai montré que le genre d'écrits, connu sous le nom d'*Evangiles*, est une mystification dolosive, inventée cent ans après les faits, pour dissimuler ces faits mêmes dans l'intérêt du commerce baptismal, et restée sur le métier pendant plus de trois siècles avant de parvenir à la forme où nous la voyons aujourd'hui.

Les lecteurs du *Mensonge chrétien* savent que Jésus-Christ n'a point existé.

Ils savent, en même temps, quel est le parfait scélérat qui a été crucifié.

Ils savent qu'il est identique à ce Jean-Baptiste qui meurt aujourd'hui décapité dans certains *Evangiles*, (et décapité par l'Église elle-même, en un temps qui ne peut être antérieur au IVe siècle).

Si le personnage de Jésus semble distinct de celui de Jean-Baptiste dans les *Évangiles*, il n'y a jamais eu, dans la vie et dans l'histoire, qu'un seul individu, un prétendant incapable et ridicule, qui ne s'appelait ni Jésus, ni Jean, mais Juda, surnommé Bar Abba (fils du Père), *vulgò* Barabbas, lequel, condamné par le sanhédrin pour crimes publics, a été crucifié par Pilate, la veille de la pâque où il devait se faire Roi et Grand-prêtre des Juifs, et les établir seuls maîtres de toute la terre.

Afin de ne point allonger démesurément la collection du *Mensonge Chrétien*, j'ai dû n'indiquer qu'en passant ou laisser de côté une foule de documents et de renseignements précieux, relatifs à ce Barabbas et à toute cette famille royale de Juda, qu'on appelle la Sainte-Famille, et qui le mérite, en effet, par dérision.

Ces renseignements, dont je n'avais fait qu'un état sommaire, on les trouvera ici, avec tout le développement qu'ils comportent et toutes les considérations que suggère leur étude attentive.

Il n'en est pas un qui ne soit ou confirmatif ou augmentatif de la vérité historique contenue dans *Le Mensonge chrétien.*

Certes, pour pouvoir lire *la Sainte-famille*, il est bon de connaître *Le Mensonge Chrétien*, tout au moins dans l'édition réduite en un volume. J'ai voulu pourtant que ce ne fût pas indispensable, et c'est pourquoi j'ai résumé dans un chapitre introductif tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour faire son profit du reste.

Je n'en recommande pas moins la lecture de ce chapitre aux lecteurs du *Mensonge chrétien*, parce que, tout en leur remémorant le sujet dans ses grandes lignes, il leur apporte des précisions intéressantes sur la Kabbale évangélique, et des faits nouveaux puisés aux sources juives : par exemple, la date exacte (6 janvier 739 de Rome) de la naissance de Juda Barabbas, actuellement adoré sous le nom de Jésus-Christ.

La *Sainte-Famille* se divise en cinq parties, dont deux se distinguent particulièrement l'une de l'autre, à raison de leur origine :

Celle qui a trait aux écrits des goym sur Barabbas et ses parents, sa mère surtout;

Et celle qui contient les témoignages des Juifs de la Synagogue.

Dans la partie relative aux écrits goym, c'est Apulée qui parle pour les Romains, et Philostrate pour les Grecs. Chez ces deux auteurs, la Justice poursuit le crime personnifié en Barabbas, et la Vérité démasque l'imposture propagée par le personnage fictif que les rabbins évangélistes ont substitué à ce scélérat, sous les espèces hypocrites de Jésus. La parabole de Psyché et le mythe admirable d'Apollonius de Tyane, si difficiles à comprendre aujourd'hui, ont été des ouvrages d'actualité anti-évangélique, étonnamment clairs, et faits pour épargner aux goym le malheur de tomber dans le piège tendu à leur ignorance et à leur bonne foi. Ils prennent chronologiquement le pas sur les écrits de la Synagogue, qui d'aucune façon ne peuvent être antérieurs au quatrième siècle de l'ère actuellement en usage sous le nom d'*ère chrétienne*, quoique dans le fond ils reproduisent fidèlement les traditions constantes léguées au peuple juif par les témoins de la première heure.

La partie relative aux témoignages de la Synagogue se compose de ce que l'Église nous a laissé du *Talmud* et de deux *Mahazeh Ieschou ha nozri* (*Apparition du Vaurien de l'étranger*), que les rabbins anti-évangélistes ont écrit contre le personnage de Jésus-Christ, inconnu de leurs ancêtres et pour cause !

Le sentiment de justice qui m'a guidé et soutenu dans mes ouvrages antérieurs, ne sera pas en défaut dans celui-ci. Après avoir repoussé de toutes mes forces l'œuvre à jamais exécrable des Juifs qui, entassant faux sur faux, nous ont insinué le culte d'un prétendant que leurs pères avaient eux-mêmes poursuivi comme sorcier et condamné comme scélérat, c'est mon devoir de passer la plume à ceux qui ont dit la vérité, particulièrement dans le *Talmud*. Ce n'est pas que ces écrits soient nécessaires pour fixer l'opinion sur la monstruosité morale et la bassesse intellectuelle du personnage, les écrits goym suffisent ; mais dans les questions d'identité, d'histoire intérieure, de géographie, d'ordre judiciaire, et de chronologie, si l'on veut toucher le fond de l'affaire, c'est là qu'il faut aller le chercher ; on l'y trouve.

Et c'est le grand mérite du *Mensonge chrétien* d'avoir, en s'élevant au dessus des préjugés entretenus par les historiens et par les exégètes étrangers aux pratiques comme aux devoirs du droit, ramené les Juifs dans le débat qu'ils ont ouvert et qui ne peut être fermé définitivement sans leur intervention.

Comme l'a dit, avec la certitude de ne pouvoir être démenti, le plus franc de tous les rabbins qui aient illustré la Synagogue :

« *C'est à tort qu'on prétend que le* Talmud *ne contient pas la réfutation du* Nouveau Testament, *alors que toutes les allégations, tous les enseignements, toutes les histoires des évangélistes, y sont tirés au clair, et qu'il y est dit tout au long qui était le Christ, et quels ont été ses sectateurs ; où il était né, de qui, et quand ; et pourquoi, comment, et sous qui, il a été supplicié. Il y a dans le* Talmud, *quand ses livres sont intacts,* (1) *de quoi convaincre suffisamment d'imposture toute cette histoire d'Evangiles* ».

En ce qui concerne les *Apparition du Vaurien de l'étranger*, c'est la première fois que ces écrits sont donnés en leur entier et

(1) Et même quand ils ne le sont pas.

traduits en français avec les éclaircissements convenables. Ils sont d'autant plus remarquables qu'on y voit Barabbas lui-même renier, dans toutes les formes du mépris, le personnage qu'on a tiré de lui après sa mort, et le restituer aux Juifs pour le juger, le considérant à bon droit comme étant devenu, entre les mains de l'Église, traître à son nom de Juda, à sa famille, à sa race et à son Évangile.

Je réclame également beaucoup d'attention pour le chapitre final, consacré au *Juif errant*, Ashavérus, compagnon de travail du « Jésus-charpentier ». Ce personnage, qui n'a rien de légendaire, est un produit de la fourberie ecclésiastique, et fabriqué de main pontificale, pour répandre dans le peuple l'idée que le Juif de rapport avait été non un prétendant imposteur et criminel, mais un simple et honnête ouvrier, ami des humbles, au milieu desquels Ashavérus le fait naître.

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉVANGILE DE BARABBAS

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉVANGILE DE BARABBAS

I

DES ORIGINES JUSQU'A LA CRUCIFIXION

I

L'IDÉE ROMAINE

a. — L'Age d'or ou Règne de Saturne

Il occupe dans le système Sibyllin la place du Paradis adamique dans la Kabbale chaldéenne.

Il a duré mille ans, il reviendra.

b. — Le système de la Sibylle de Cumes

La Sibylle de Cumes avait annoncé que le monde reverrait l'Age d'or, lorsque la roue du Temps, lancée pour douze Mille d'années, amènerait le Mille des *Poissons*, douzième signe du Zodiaque.

Virgile appelle la Sibylle « Deiphobé, fille de Glaucus », Dieu-Poisson de la mythologie grecque. La Sibylle est l'organe occidental du Dieu-Zib (Baleine,) auquel les Chaldéens donnaient le nom de Baal-Zib ; la *boulè* (délibération) du Zib, la *Zib boulè*, est appelée partout Sibylle, même dans les écrits qui portent aujourd'hui le nom d'*Evangiles.* (1)

Pausanias dit en propres termes que la Sibylle a pour père le « Kètophagos », le Mangeur de la Baleine (2).

(1) Matthieu, x, 25.

(2) Le radical du mot Sibylle est comestible, comme on le voit dans la pièce d'Aristophane intitulée *La paix.* Un des personnages, Hiéroclès, prétendant mettre la Sibylle au-dessus d'Homère pour ce qui est de la science de l'avenir, et réclamant sa part dans les restes d'un sacrifice célébré sur les indications du poète, on lui répond : « Mange la Sibylle ! » ce qui naturellement lui est impossible avant qu'il ne lui soit donné de prendre le Zib.

Quel est l'homme qui, par la révolution des temps, prendra la Baleine, et qui pendant mille ans la mangera? Un fils d'Enée, disait la Sibylle de Cumes, un Romain ; un fils de David, disait la Kabbale importée d'Assyrie en Judée, un Juif.

c. — Éternité du Royaume de Romulus et Paix universelle assurée par la Civilisation romaine : (Prophétie de Jupiter à Vénus, mère d'Enée)

Commune origine et égalité de tous les hommes devant Dieu dans la Genèse selon les Romains : « Il n'y a pas d'esclave qui n'ait eu de rois parmi ses ancêtres, et point de roi qui ne descende d'esclave (1)». Point de privilège de naissance pour aucun peuple, fût-ce le peuple romain. Idéal : la paix. Point d'autres titres à la domination du monde que de bonnes lois, communes à tous. Ces idées sont admirablement développées par Sénèque, d'après Sextius. L'idée de Paix universelle, succédant un jour à l'inévitable période des guerres, est parfaitement rendue dans la *Prophétie de Jupiter à Vénus, mère d'Enée* (2) :

« Romulus recevra le sceptre, bâtira la ville de Mars, et donnera son nom aux Romains. Je n'assigne aucun terme à la durée de ce peuple, aucune limite à sa puissance : je lui ai donné un empire sans fin (3)... Du sang le plus illustre des Troyens naîtra César , dont l'empire n'aura de bornes que l'Océan, et dont la renommée montera jusqu'aux astres : c'est du grand nom d'Iule qu'il tirera le sien. Toi-même, un jour, tu recevras dans l'Olympe ce héros chargé des dépouilles de l'Orient, et les mortels lui élèveront des autels. Les siècles rudes et grossiers s'adouciront dans la Paix. L'antique Bonne foi, Vesta, Rémus et Quirinus son frère, donneront des lois au monde. Les redoutables portes de la Guerre seront fermées par des chaînes de fer; la Fureur impie y sera prisonnière, assise sur un faisceau d'armes homicides ; et les mains liées derrière le dos par cent nœuds d'airain, elle frémira de rage, horrible et la bouche sanglante ! »

d. — Fonction du Romain révélée à Enée mille ans avant la naissance d'Octave Auguste

Anchise parlant à son fils Enée :

« D'autres peuples, je le crois, sauront mieux amollir et animer l'airain, et faire sortir du marbre de vivantes figures ; ils parleront avec plus d'éloquence (4) ; ils décriront plus savamment le mouvement des cieux et le cours des astres (5) ; toi, Romain, souviens-toi de soumettre le monde à ton empire. Voici tes arts, à toi : imposer les lois de la Paix, épargner les vaincus, et dompter les superbes. »

(1) Sénèque, *Lettre* XLIV.
(2) Virgile, *Enéide*, l. I.
(3) On croirait lire l'horoscope de Jacob à Juda, dont se prévaudra Barabbas. Car c'est ce que répète en propres termes le rabbin évangéliste qui a fabriqué la Nativité de Barabbas, mise sous le nom de Luc. Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. éd. p. 321.
(4) Les Grecs.
(5) Les Chaldéens et les Égyptiens.

II

ÉVANGILE DU ROYAUME UNIVERSEL DES JUIFS

a. — L' « Even-guilayon » de Iuda ben Péréja en Egypte : L'entrée dans le Royaume fixée à la pâque des Poissons de mille ans

Ainsi que nous l'avons expliqué, le bénéficiaire de la *Schabed* (Promesse avec serment) du Dieu des Juifs devait descendre de David, roi de Juda, par celui de ses fils (Salomon) qui avait régné. La famille de David, c'est la Sainte-famille. Les descendants de David s'étaient fixés au Gamel, (Montagne à forme de chameau, plus connue sous le nom de Gamala), les uns fils de David par Salomon, les autres par Nathan, qui n'avait point régné.

Au temps de Cléopâtre, reine d'Egypte, ils furent chassés de Judée par les princes Asmonéens (Macchabées), et se réfugièrent à Alexandrie. L'un d'eux était Juda ben Péréja, (1) qui se disait du même père que Moïse, Aaron et Marie, et de plus fils de David par Salomon.

Ce nom de *ben-Péréja* est à lui seul toute une définition : il n'a jamais été porté que dans cette famille. Il est composé de *péré,* âne sauvage, « sur lequel jamais homme n'est monté », comme dit le revenant de Barabbas dans les écrits canoniques, et de *paria,* « qui délie ». Ben-Péréja, c'est le fils des étoiles *Anes,* en un mot l'homme désigné pour délier, par lui-même ou par sa postérité, le sceau de la constellation qui était pour les Juifs le signe de la création du Soleil, (il répond à notre *Cancer,*) et sous lequel ils devaient triompher de toutes les nations.

A la fin du septième siècle de Rome, Pompée, réalisant la prophétie de Balaam monté sur son ânesse, entra dans le Temple de Jérusalem et en enleva le *Tharthak d'or,* l'idole-Ane de Juda, (2) le signe du triomphe de la Sainte-famille.

Juda ben Péréja ne se découragea point. Reprenant l'horoscope par lequel Jacob promettait l'empire universel au patriarche Juda, il rappela qu'à l'origine des temps cet horoscope avait été gravé par Dieu lui-même sur l'*éven,* (la pierre), et que cette pierre constituait le *guilayon* (livre-rouleau) *des Phurim* (Sorts) *du monde.*

Il déclara que le terme était proche où le Messie mangerait le *Zib,* c'est-à-dire règnerait pendant mille ans sur la terre.

Il répandit l'*Apocalypse de l'Even-guilayon* dans toutes les contrées où il y avait des Juifs.

Ceux de langue hellène traduisaient les mots *Even-guilayon* par *Euagghelion* (Bonne nouvelle), et ce calembour est resté dans le mot « Évangile. »

Le lecteur qui voudra connaître les titres de la Sainte-famille à la domination universelle, peut se reporter au *Mensonge chrétien* (3).

(1) Il est aujourd'hui donné sous le nom de Ieschoua ben Péréja dans le *Talmud,* mais son nom de circoncision était Juda, comme on le verra plus loin.

(2) *Tharthak* est le nom de kabbale. *Tharthak-Thakthar* désigne les deux *Anes.*

(3) Cf. pet. édit. p. 11 .

Ils consistent uniquement en ceci que, pendant plus de quatre cents ans, les membres de la Sainte-famille, à peu d'exceptions près, ont immolé à Dieu leur premier-né. (1)

III

UNE RÉPLIQUE A L'ÉVANGILE : LA FORTUNE D'AUGUSTE

Le succès de l'*Even-guilayon* devait être assuré par un changement dans l'ordre céleste, à commencer par un arrêt complet du temps, le tout au bénéfice exclusif des Juifs.

Les Romains n'acceptèrent point la *Zib boulè* judaïque (2), et à ce fatal horoscope ils opposèrent expressément celui d'Auguste.

a. — La fortune d'Octave Auguste déduite de son horoscope

Conçu sous le *Capricorne,* Octave était né sous la *Balance.*

Au temps d'Octave, empereur qualifié d'auguste, environ mille ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée d'Enée en Italie. Anchise, du fond des Enfers, annonce en ces termes à son fils la fortune d'Octave :

Voilà César et toute la postérité d'Iule, appelés sous l'immense voûte des cieux. Voilà ce héros qui te fut souvent promis : Auguste César, le fils d'un Dieu. Il ramènera le Siècle d'or dans le Latium, dans cette contrée ou régna jadis Saturne ; il étendra son empire sur les Garamantes et sur les Indiens, dans les contrées situées au-delà des routes de l'année et du soleil, et où le puissant Atlas soutient sur ses épaules le ciel semé d'étoiles resplendissantes. Déjà, dans l'attente de sa venue, effrayés par les oracles qui l'annoncent, frémissent les royaumes Caspiens et les peuples qui bordent le Palus-Méotides ; déjà se troublent les sept embouchures du Nil, saisies d'effroi. Nul n'a parcouru autant de pays ; ni Alcide, qui perça la biche aux pieds d'airain, rendit la paix aux forêts d'Erymanthe, et fit trembler les marais de Lerne du bruit de son arc ; ni Bacchus, le vainqueur de l'Inde, qui, guidant ses tigres avec des rènes de pampre, faisait voler son char, en descendant les hautes cimes du Nisa.

(1) Sur le renouvellement de ces sacrifices parmi les Juifs évangélisés, cf., p. 177, 215.

(2) Il y a plus d'une trace de cette résistance dans la *Pharsale,* notamment dans le passage (l. IX) où Caton s'en remet à l'oracle de Jupiter Ammon, dont le temple était considéré comme l'axe de la croix solaire par les peuples d'Occident :

« On a reconnu que c'est là que le cercle du solstice touche à celui des signes du ciel. Ils marchent régulièrement ; le *Scorpion* n'est pas moins fixé que le *Taureau* ; le *Bélier* ne cède pas son temps à la *Balance* ; la *Vierge* ne commande pas aux *Poissons* paisibles de descendre ; le *Sagittaire* reste égal aux *Gémeaux,* et le brûlant *Cancer* au pluvieux *Capricorne* ; le *Lion* ne s'élève pas plus haut que le *Verseau.* Vous tous, peuples séparés de nous (Romains) par les feux de la Lybie, votre ombre se projette vers le Sud ; la nôtre sur le Nord. A vos yeux, la Petite-Ourse se meut lentement, la Grande-Ourse paraît se plonger dans la mer ; aucun astre ne luit sur vos fronts qui ne se couche dans l'Océan, chacun est à sa distance de l'axe, et les constellations, dans leur fuite, entraînent tout dans le milieu du ciel. » Et Lucain montre les peuples de l'Orient, assiégeant les portes du temple et demandant à consulter l'oracle de Jupiter au front de Bélier.

b. — Le nom d'Auguste donné au mois influencé par le Cancer et le Lion : (Août)

On avait donné le nom de Jules au mois qui répond à notre juillet, dont la seconde quinzaine est influencée par le *Cancer* ou *Ecrevisse.*

Le Sénat proposa de donner le nom d'Auguste au mois (septembre) qui avait vu naître Octave :

« Veux-tu, dit Virgile (1), veux-tu, nouvel astre d'été, te placer entre Érigone et le Scorpion qui la poursuit ? Déjà, devant toi, le Scorpion replie ses pinces brûlantes et t'abandonne dans le ciel un espace plus que suffisant (2). »

Auguste consulté préféra qu'on donnât son nom au mois que nous appelons août, dont la première quinzaine est influencée par le *Cancer,* la seconde par le *Lion,* et qui se trouve au même point solsticial que les *Anes* de l' « Éven-guilayon. » C'était une mesure d'autant plus fondée en fait, que ce mois avait été particulièrement heureux pour l'Empire, et qu'Auguste y avait célébré trois triomphes.

c. — Le retour de l'Age d'or et le règne du fils de la Vierge : Son horoscope

A quelques années près, les prophéties de la Sibylle s'accordaient pour fixer le retour de l'Age d'or à l'époque où il se trouva qu'Octave régnait sous le nom d'Auguste. Virgile, plus précis, faisait coïncider ce retour avec la naissance du fils qui devait naître à l'empereur sous le consulat de Pollion (3) :

« Il est venu ce Dernier âge prédit par la Sibylle de Cumes ; le grand Ordre des siècles épuisés recommence ; déjà revient la Vierge, et avec elle le règne de Saturne ; déjà du haut des cieux descend une race nouvelle.

Cet enfant, dont la naissance doit bannir le siècle de fer et ramener l'Age d'or dans le monde entier, daigne, chaste Lucine, le protéger ! Déjà règne Apollon, ton frère. Ton consulat, Pollion, verra naître ce Siècle glorieux, et les Grands mois (4) commencer leur cours. Sous sa conduite, les dernières traces de nos crimes, s'il en reste encore, pour toujours effacées, affranchiront la terre d'une éternelle frayeur. Cet enfant vivra de la vie des dieux, il verra les héros mêlés parmi les Immortels, ils le verront lui-même partager leurs honneurs. Il gouvernera l'univers pacifié par les vertus de son père.

Tournez, fuseaux, filez ces siècles fortunés, ont dit les Parques, d'accord avec l'ordre immuable des destins!

Les temps approchent. Monte aux honneurs suprêmes, enfant chéri des dieux, noble rejeton de Jupiter ! Vois, sur son axe ébranlé, se balancer le monde ! Vois la terre, les mers dans leur immensité, le ciel et sa voûte profonde, la nature toute entière, tressaillir à l'espérance du Siècle à venir ! » (5)

(1) *Géorgiques,* l. I.
(2) *La Balance* est en effet très convenablement logée.
(3) *Églogue à Pollion.*
(4) Les *Poissons* de la Grande Année ou Année de mille ans.
(5) Le Mille du Zib, (la Baleine, mère des *Poissons* du zodiaque.)

Cet enfant, l'Enfant divin, ne doit régner que dans la paix et par la sagesse. Les péchés, les crimes, l'antique perversité, dont les hommes avaient été punis par le siècle de fer, s'effaceront par la grâce des Dieux et la vertu des hommes. On entrera dans le Siècle d'or, lorsque mille ans se seront écoulés depuis la mort d'Iule, soit vingt-trois ans après le consulat de Pollion.

On sait que l'enfant divin ne vint pas.

d. — L'an 737 de Rome : Commémoration du Millénaire écoulé depuis la mort d'Iule

En 737, Auguste commémora par des Fêtes qui avaient un sens sibyllin l'arrivée d'Enée, le *pater Œnéas,* dans le Latium, et la mort d'Iule ; Auguste comptait le temps selon Virgile.

Virgile, en effet, compte sept ans de règne pour Enée, trente ans pour Iule, et trois cents ans pour les descendants de celui-ci dans Albe. Ajoutant tous ces chiffres aux sept cents ans écoulés depuis la naissance de Romulus et Rémus, les deux jumeaux, protégés par les *Gémeaux,* Auguste trouvait mille trente-sept ans depuis l'arrivée d'Enée dans le Latium, et mille ans depuis la mort d'Iule.

Ce qu'il voulait commémorer par ces Jeux, c'est la prophétie de Jupiter à Vénus, mère d'Enée, sur l'éternité du Royaume de Romulus, l'Evangile des Romains en somme. C'est sur quoi Horace a composé son *Chant séculaire* « en l'honneur des dieux à qui plaisent les sept collines :

« Soleil bienfaisant, dit le Chœur du peuple et des jeunes garçons, toi qui renais toujours nouveau, toujours le même, puisses-tu ne rien voir de plus grand que la ville de Rome ! Reine des astres, déesse au croissant de feu, exauce les jeunes vierges qui t'implorent ! »

« Et toi, déesse puissante, dit le Chœur des jeunes filles, soit que tu veuilles être appelée Lucina ou Genitalis, protège nos mères ! Multiplie les enfants de Rome ! Bénis les décrets de nos sénateurs sur les mariages, protège cette loi conjugale qui doit être féconde en citoyens ! (1) Qu'une carrière nouvelle de cent-dix années rende à Rome ces chants et ces Jeux, qu'on a célébrés pendant trois jours ! Parques, ajoutez d'heureuses destinées à celles qui viennent de s'accomplir ! (2) Que la terre, fertile en moissons, donne à Cérès une brillante couronne d'épis ! Que des eaux salutaires et qu'un air pur fécondent les germes de son sein ! (3) Dieu puissant, donne des mœurs pieuses à la jeunesse docile ! Déjà la bonne foi, la paix, l'honneur, l'antique probité, la vertu si longtemps méconnue, osent reparaître, et l'heureuse Abondance revient tour à tour, nous montrant sa corne féconde. »

e. — L'Augustat d'Octave

Quoiqu'on le dît fils de Vénus, qu'on l'adorât comme un dieu, et qu'outrant la flatterie, Virgile proposât de le révérer comme « l'auteur des fruits que produit l'univers » (4), jamais Auguste ne souffrit qu'on lui donnât du « Maître » ou du « Seigneur ». Il y avait en lui mille fois plus

(1) La loi Julienne, portée l'année précédente, défendait le célibat.
(2-3) Cf. la sinistre réplique de Barabbas à tous ces vœux, p. 31.
(4) A cause de la sécurité qu'il lui donnait par la paix d'une sage administration.

de pudeur qu'en un Juif comme celui que nous allons voir, en qui on devait un jour adorer l'auteur de l'univers lui-même !

IV

LA SAINTE FAMILLE

a. — Salomé, la fille de la femme adultère avec Hérode

Juda ben Péréja, le héraut de l'*Even-guilayon*, semble être mort sans postérité mâle.

Il eut une fille, (1) nommée Cléopâtre, qui épousa Siméon Lévi, descendant de David par Nathan : saint homme au sens juif, c'est-à-dire fanatique de la Loi, confit en pratiques superstitieuses et en jeûnes. De Cléopâtre il eut plusieurs enfants, trois, à ce qu'il semble, dont une fille qu'on nomma Salomé. Prise d'ambition et peut-être fatiguée d'une vie trop uniforme, Cléopâtre quitta Siméon pour devenir reine de Judée, en épousant Hérode, protégé des Romains, et qui n'était d'aucune des douze tribus.

De ce moment, tous traitèrent Cléopâtre de *sota* (adultère), avec d'autant plus de raison qu'elle donna deux enfants mâles à Hérode (2), lesquels, ayant du sang de David par leur mère, participaient à la Promesse évangélique.

Tandis qu'un des enfants de Cléopâtre avec Siméon Lévi, un fils, sans doute en très bas âge, suivait sa mère au palais d'Hérode, sa fille Salomé restait avec son père et son oncle, car Siméon avait un frère, nommé Juda, et surnommé, comme lui, El Kana ou Kanthora, le même *kana* (zèle) pour la *thora* (loi) les réunissant tous les deux.

Salomé fut élevée par eux dans le culte de l'*Even-guilayon* et dans la haine de la *sota.*

b. — L'Aïn Gamel et la seconde Miriam

Pleine d'orgueil et de chimères, elle se persuada facilement qu'elle était née pour faire une seconde Miriam. (La première est la sœur de Moïse et d'Aaron). Ses origines le lui donnaient à croire, et la nature lui en apportait une singulière confirmation. Au sommet de la montagne du Gamel, près de la tour qu'habitait la Sainte-famille, il y avait une *aïn* (fontaine), déjà miraculeuse par son altitude.

La première Miriam avait reçu le même don de prophétie que ses frères ; et dans le *Talmud* (3) on lui reconnaît la seconde place parmi les sept prophétesses envoyées par le Dieu des Juifs à son peuple : Sara, Miriam, Debora, Schana, Abigaïl, Chulda et Esther.

Mais de ces sept prophétesses, à part peut-être Sara, qui passait pour avoir été plus forte qu'Abraham, Miriam est la plus grande, à cause de

(1) Ou petite-fille. On comprend que nous ne garantissions pas le degré.
(2) Philippe et Lysanias.
(3) *Meguillah,* 14 b.

son *Aïn*, ou pour mieux dire de sa révélation sur le caractère et la vertu de cette fontaine. Il y a là-dessus un *targum* (1) capital :

Par sa prière, Miriam obtint, pour les Juifs, la fontaine. Par sa prière, Aaron leur obtint les nuées de gloire. Par sa prière, Moïse leur obtint la manne. A la mort de Miriam, la fontaine tarit, pour bien montrer à tous les Israélites qu'elle ne jaillissait que par sa grâce. Et comme à ce moment Aaron et Moïse étaient dans la tente (du témoignage), les Israélites, se tenant dehors, commencèrent à pleurer. Or, il était déjà la sixième heure du jour (midi), et Moïse ne savait pas que la fontaine s'était tarie.

Et étant entrés, les Israélites dirent à Moïse :

« Pourquoi es-tu assis, pleurant ? » Et Moïse répondit : « Pourquoi ne pleurerais-je pas ma sœur morte ? » Ils lui dirent : « Il ne sert à rien de tant pleurer une seule vie ! Que ne nous pleures-tu pas tous? » Moïse leur ayant demandé pourquoi, les Juifs répondirent : « C'est que nous n'avons plus d'eau à boire ». Alors Moïse se leva et, étant sorti, s'aperçut que la fontaine ne donnait plus une seule goutte d'eau. » (2)

Tant par sa naissance que par le voisinage de l'*Aïn Gamel*, Salomé se tenait pour seule capable de faire revenir cette symbolique fontaine, et c'est la double raison pour laquelle elle a pu être considérée comme une seconde Miriam, la Miriam Gamaléenne.

c. — La Vierge de la promesse

Miriam en mourant avait transmis aux Juifs la Promesse de la Vierge céleste, s'incarnant en une vierge issue de Lévi, et accouchant d'un enfant qui serait le Messie et rachèterait définitivement les Juifs : « Pourquoi, dit l'un d'eux, après le commandement sur l'holocauste de la génisse rousse, en vient-on ensuite à la mort de Miriam? Parce que, si la génisse rousse expie, autant en fera la Vierge, lorsqu'elle aura un fils ». (3)

Autrement dit, lorsqu'accouchera la mère du Messie, il deviendra inutile d'offrir des génisses rousses en holocauste à Dieu ; le fils de cette vierge remettra les péchés d'Israël, et ainsi se réalisera la promesse faite à Miriam. Et c'est pourquoi le chapitre sur la Vierge dans le *Coran* est intitulé la *Vache*, parce que de vierge, comme la génisse, Salomé est devenue mère d'un fils qu'elle estimait devoir être le Messie, réalisant ainsi la promesse faite à la première Miriam.

d. — Mariage de Salomé avec Iuda de Gamala dit Panthora

Dans le temps même où Auguste célébrait les Jeux séculaires, Juda Kanathora (*vulgò* Panthora) prit pour femme la jeune Salomé, sa nièce, alors âgée d'environ quinze ans.

(1) J'en prends le texte dans le théologien Wagenseil, (*Tela ignea Satanæ*, 1681, in-4). *Confutatio carminis Rabbi Lippmani*, p. 475.

(2) *Jalkut*, t. I, fol. 238, col. 4.

(3) Wagenseil s'est trouvé fort embarrassé à cet endroit, qu'il n'a pas traduit comme il faut, ayant mal lu le mot *mave kirah*, qui signifie « femme qui accouche pour la première fois. » Il a lu tout autre chose, et traduit par « la mort des justes, » qui n'a aucun sens en l'espèce.

Répliquant aux calculs de Virgile et d'Auguste, ceux de la Sibylle en somme, et dressant Ischaï (Jessé), père de David, contre Enée, père d'Iule, ils estimèrent que les Latins n'auraient même pas dû dépasser les mille ans (à compter de l'arrivée d'Enée en Italie) échus en 700 de Rome.

Le temps que les Romains ont vécu depuis, est un répit que leur a laissé le Dieu des Juifs. Dans cinquante ans, c'est-à-dire en 789, « il n'y aura plus de temps, » et Rome brûlera.

e. — L'Année de deux ans 738-739
Naissance de Iuda-bar-Iuda, autrement dit Bar-Abba
(6 janvier 739)

C'est cette année-là (1) que naquit l'être abominable, à qui ses parents persuadèrent qu'il était le *Bar-Abba* (Fils du Père), le *Siloë* (Envoyé), le *Meschiah* (Messie, Christ, fait pour mettre les Juifs en possession de la terre), le *Ieou-shâna-os*, en grec *Ioannès*, (Signe de l'Année de la réalisation de cette Bonne nouvelle), et le *Ieschoua* (Sauveur) de sa race.

Il naquit sous le *Capricorne*, dans la nuit du *sabbat* (samedi) au *premier jour de la semaine* (dimanche), le 6 du mois de *thébet* (janvier). Circoncis le 14, veille de l'entrée dans le *Verseau*, il reçut le nom de Juda, qui était celui de son père.

Le témoignage des Juifs sur ces divers points fait seul autorité. Il est formel dans le *Talmud* (2), dans les *Mahazeh Ieschou ha nozri*, (Apparition du Vaurien de l'étranger), cités plus loin (3), et il est confirmé par la *Sagesse* de Valentin (4), juif d'Alexandrie, très attaché à toute la Sainte-famille.

Juda bar-Abba devant être le *thav* (fin) du temps, son Père céleste l'avait donné aux Juifs dans la nuit du sabbat, qui est le *thav* de la semaine, au jour qui est l'*aleph* (commencement) de la suivante.

Pour les Juifs de l'*Even-guilayon*, le 6 janvier devint sacré : ce fut le *Mahazeh ha Marân* ou *Mahazeh ha Rabbi* (Apparition du Maître), que les Juifs hellènes ont traduit par *Epiphaneia*. L'*Epiphaneia*, Epiphanie, c'est l'Apparition sur la terre d'un dieu charnel, l'Incarnation.

C'est pourquoi les rabbins évangélistes, lorsqu'ils ressusciteront cet homme-dieu dans leurs écrits, le feront « renaître » la nuit même où il était né, (samedi à dimanche).

Dans toutes les églises de Judée, dont parle la *Lettre aux Galates*, dans celles de Jérusalem, d'Egypte, de Syrie, (Antioche), de Chypre, et dans toutes celles d'Orient où fut suivie la tradition des premières synagogues évangélisées, c'est le jour appelé *Epiphanie* que se célébrait la Nativité de Barabbas. Jacob, évêque de Jérusalem, en témoigne formellement ; à ceux qui respectèrent cette date il faut joindre Clément d'Alexandrie et Eusèbe de Césarée. Le seul écrit spécialement composé

(1) Par conséquent l'an 31e de l'*ère dite Julienne*, commençant aux calendes de janvier de l'année que Jules César établit. C'est en 708, d'après Censorinus (*De die natali*) que commence cette ère.

Au compte juif, l'*Année de deux ans* comporte la 49e d'une période *sabbatique*. et la 50e, qui est *jubilaire*.

(2) Cf. page 300.

(3) Cf. *Quatrième partie*, le *Mahazeh Ieschou ha nozri*, pp. 404, 409, et l'autre *Mahazeh*, pages 437, 440.

(4) Cf. *Le Mensonge chrétien*, grande édition, t. IX, p. 246.

avant le cinquième siècle sur la Nativité, est celui de Timothée, évêque d'Alexandrie (1) ; il établissait qu'il n'y avait ni différence ni intervalle entre la naissance de Barabbas et l'Epiphanie (2), et c'est pourquoi il a disparu. Néanmoins, Epiphane, évêque de Salamine de l'île de Chypre, ne laisse aucun doute sur ce point ; c'est le 6 du mois de *thebet* qu'un barabbalâtre renseigné doit célébrer la naissance de son Dieu : « Le jour de l'Epiphanie, *où le Seigneur est né,* n'est pas jour de jeûne ». (3) Cet évêque, indigne de foi dans la plupart des cas, dit ici la vérité ; et à grand renfort de témoignages concordants (4), il établit que ce jour doit être daté 6 janvier (5).

Il en fut ainsi jusqu'au milieu du cinquième siècle, si ce n'est plus, époque à laquelle l'Eglise de Rome, après avoir retardé de vingt-deux ans la naissance de son Juif, trouva bon d'en avancer le jour, de le fixer au 25 décembre, et de le distinguer faussement de ce qui jusque-là s'était appelé *Epiphanie.*

Mais quoique vous puissiez lire là-dessus dans les écrivains ecclésiastiques, tenez pour certain que, pendant plus de quatre cents ans, *Epiphanie* et *Nativité* ont été une seule et même chose. (6)

Dans l'Homélie de Jean Chrysostome (authentique ou non, il n'importe), l'Eglise d'Antioche déclare qu'il s'est à peine écoulé dix ans depuis que l'Eglise d'Occident ordonne de rompre avec la date du 6 janvier (7).

Et l'Eglise, quoiqu'elle ait ramené la Nativité au 25 décembre, est obligée de dater du 6 janvier l'*Apparition aux Mages.*

Sitôt que l'Eglise eut placé la Nativité au 25 décembre, elle fit perdre sa signification réelle au mot *Epiphanie.* Elle déclara qu'il fallait l'entendre du jour où Barabbas s'était baptisé lui-même, et qui, disait-elle, répondait précisément au 6 janvier. On fit soutenir cela par Origène (8), dans lequel on peut lire que, si les uns interprètent l'Epiphanie dans le sens de Nativité, il en est qui placent ce jour-là le baptême de Barabbas. Hiéronymus, qu'on appelle aujourd'hui Saint-Jérôme, (9) imposteur qui n'a été surpassé que par Augustin, si toutefois ils sont les auteurs des ouvrages signés de leur nom, Hiéronymus donc est venu à la rescousse ; il déclare que, loin d'être, comme quelques-uns le croyaient, le jour

(1) Ce Timothée florissait vers l'an 415 de l'È. C.

(2) Gennadius. *De Scriptoribus,* ch. LVIII.

(3) *Expositio fidei,* ch. XXII. Cf. également *Hérésies,* nº XVI.

(4) Le lecteur voudra bien me dispenser d'une dissertation. Je le renvoie à Bingham (*Origines ecclesiasticœ,* t. IX, Halœ, 1729, p. 67 et suivantes.)

(5) *Hérésies,* LI ; *Des Aloges,* XXIV.

Quoiqu'à la vérité on lise 5 dans le texte actuel, et que dans Hiéronymus, (S. Jérôme, *Commentarii in Ezechielem*), on place également l'Epiphanie le 5.

(6) Avec quoi convient la communication faite en avril 1911 à l'Académie des Inscriptions :

« M. Franz Cumont, correspondant de l'Académie, commente un texte de Cosmos de Jérusalem, évêque de Majouma, suivant lequel, dans la nuit du 25 décembre les païens fêtaient la naissance du soleil, mis au monde par la Vierge céleste. Ce fut par analogie avec ces croyances, semble-t-il, que le Pape Libère transporta la fête chrétienne en l'honneur de la venue du Christ, du 6 janvier à la date actuelle du 25 décembre. »

(7) *Homilia* XXXI, *De natali Christi.*

(8) Homilia VIII, *In diem Epiphaniæ.*

(9) *Commentarii in Ezéchielem,* XXI.

natal du Juif de rapport, l'Epiphanie est le jour de son baptême, et que le mot s'applique au spectacle des cieux ouverts sur la tête de ce Juif sortant de l'eau. Malheureusement, on a laissé ceci dans Epiphane : « Le jour où fut baptisé le Christ est, si l'on tient compte de la supputation égyptienne, le 12 d'*athyr,* soit le 6 des ides de novembre, le soixantième avant la fête de l'Epiphanie, *qui est le jour de sa naissance* (1) ».

f. — Le lieu de naissance : Aïn Gamel, Aïn Karem

La Nativité en usage dans les premières églises d'Orient, Palestine comprise, est celle qu'on trouve aujourd'hui dans Luc. Elle était formelle sur le lieu de naissance de Juda bar-Abba, le premier-né de Salomé. C'était la « montagne d'Aïn Gamel, la ville de Juda » Panthora.

L'*Apparition du Vaurien de l'étranger* précise : la Sainte famille habitait la tour d'Aïn, (2) sise à l'Orient.

Afin de donner un sens édénique à la fontaine près de laquelle était né Juda, les rabbins évangélisés ont fait sur l'Aïn Gamel un des cent jeux de mots dont ils sont coutumiers ; ils ont écrit *Aïn Karem,* Source de la Vigne : eau convertissable en vin lors de la réalisation de l'*Evenguilayon.* Et jusqu'au treizième siècle tous les exemplaires de l'*Evangile de Luc,* répandus chez les Egyptiens, les Coptes et les Arabes, portaient « Aïn Karem, » comme lieu de naissance de Juda le Baptiseur (3), le Ioannès aujourd'hui connu sous le nom de Jésus-Christ.

(1) Épiphane, *Hérésies,* n° XVI.

(2) Cf., page 399.

(3) Citons à ce propos la communication faite par dom Jean Marta, chanoine du Saint-Sépulcre, au P. Barnabé Meistermann pour son livre *La Patrie de Saint-Jean Baptiste.* (Paris, 1904, in-8, pp. 123 et suivantes.)

« L'an 1253, le célèbre écrivain copte Asad Ibn el Assal entreprit la rédaction d'une version critique, en langue arabe, des quatre *Evangiles.* A cet effet, comme il le raconte lui-même, il se servit d'un exemplaire grec, de plusieurs exemplaires des deux versions coptes, (la memphitique et la saïdique), ainsi que d'un grand nombre d'anciens manuscrits des cinq versions arabes les plus estimées à son époque.

Une de ces versions arabes, nous dit encore Ibn el Assal, a été faite par « le docteur damascène Taufilos Ibn Taufil, évêque du Caire ; » et trois autres, d'après les versions syriaques : l'une par Diser-Ibn es Sirri, l'autre par le célèbre écrivain Aboul Farage Ibn et Taïeb, et la troisième par un anonyme.

Nous savons en outre, par une autre source, qu'Ibn el Assal utilisa plusieurs exemplaires d'une cinquième version arabe, faite par un anonyme d'après le texte grec.

Or, en 1884, j'ai eu la bonne fortune de trouver dans le couvent Saint-Georges des Coptes non-unis, à Jérusalem, un exemplaire complet du travail d'Ibn el Assal. C'est une copie faite l'an 1075 des Martyrs, correspondant à l'année 1359 de notre ère. Outre le texte intégral des quatre *Evangiles,* ce précieux manuscrit contient l'introduction générale, la préface spéciale à chaque *Evangile,* avec les notes en copte et en arabe, par lesquelles il nous fait connaître les différentes leçons de ses manuscrits.

Parmi les nombreuses variantes qui ont échappé à l'attention de M. C. Tischendorf (*Novum Testamentum græcè, editio octava critica major,*) la recension d'Ibn el Assal en contient une qui constitue un argument d'autant plus précieux, qu'il était inattendu, en faveur de la tradition qui, en tout temps, a vénéré Aïn-Karem comme la patrie du saint précurseur Jean Baptiste.

Après avoir reproduit le verset 39 du premier chapitre de l'*Evangile de saint-Luc,* conformément au texte original, (« Marie se leva en ces jours et se rendit avec empressement dans *la montagneuse* »,) Ibn el Assal avertit par une note marginale que « la version saïdique et les manuscrits arabes portent les mots *Aïn-Karem* à la place de l'expression *la montagneuse, in montana.* »

L'antique leçon que le célèbre écrivain nous a conservée dans sa version critique

Comme il fallait s'y attendre, tous les efforts de l'Église romaine ont tendu à déplacer l'Aïn Karem, qui se trouvait à l'Orient du Jourdain. Il se trouve maintenant à l'Occident de Jérusalem et le plus loin possible de la montagne à laquelle les rabbins évangélistes ont donné le nom symbolique de Nazireth. Sur les indications d'un aigrefin, admirablement au courant de l'Aïn Karem des Églises primitives, un premier pèlerin a informé la chrétienté que les barabbalâtres de son temps fixaient Aïn Karem près d'une petite fontaine située à cinq mille de Jérusalem, à l'ouest, en plaine, il est vrai, mais entourée de montagnes qui jouaient avec un brio tout ecclésiastique le rôle du Gamel original. Dix pèlerins, vingt pèlerins, cent pèlerins (1), dans d'autres relations frappées au bon coin, se chargèrent de confirmer cette manière d'orienter les villes en les désorientant, si bien qu'aujourd'hui on passe pour un ennemi de l'Église, tout au moins de l'archéologie sacrée, quand on maintient l'Aïn Karem où Dieu l'a placée, c'est-à-dire sur la montagne Gamaléenne à l'orient du lac de Tibériade, et près de la tour d'Aïn.

est pleinement confirmée par un autre manuscrit arabe, que j'ai également trouvé chez les Coptes de Jérusalem, et qui a été copié par le moine Thomas es Saiegh l'an 1042 *des Martyrs*, c'est-à-dire en 1326. C'est une version faite du texte original grec, comme l'assure le copiste. Dans l'*Evangile de saint Luc*, I, 39, on lit, non plus en marge, mais dans le texte même : « En ces jours Marie se leva et se rendit en toute hâte à Aïn-Karem, ville de Juda. »

En confrontant plusieurs passages du manuscrit d'Ibn es Saiegh avec la version d'Ibn el Assal, j'ai pu me convaincre que le premier appartient à la famille des manuscrits arabes cités par Ibn el Assal en faveur d'Aïn-Karem, et qu'ils remontent tous à une même version arabe, traduite du grec, à mon avis, au xe siècle.

Les Coptes possèdent un autre évangile en arabe, copié, au siècle dernier, d'un manuscrit dont je ne connais pas l'âge ; il porte comme le précédent, la variante *Aïn-Karem* au lieu de *in montana*.

Chez les Abyssins, j'ai trouvé une version éthiopienne, copiée à la même époque, où les mots *in montana* sont remplacés par *Aïna Karm*. Ces moines m'ont affirmé qu'en Abyssinie, dans beaucoup d'exemplaires des anciennes versions éthiopiennes, la patrie de Zacharie, visitée par la Très Sainte Vierge, est désignée sous le nom d'*Aïna-Karm*.

On peut conclure de tout cela que, de bonne heure, les chrétiens d'Égypte étaient pleinement convaincus qu'Aïn-Kârem était la patrie de saint-Jean Baptiste, puisque déjà au xe siècle, comme il paraît, ils se sont permis d'insérer ce nom dans le texte même du saint *Evangile*. Cette croyance si ferme ne peut être que l'écho d'une tradition commune et solide en vigueur chez leurs voisins de Syrie et de la Palestine. »

Reconnaître que l'homme appelé aujourd'hui Jean-Baptiste est né à l'Aïn-Kârem, c'est sceller son identité charnelle avec celui qu'on appelle Jésus. Car qui naît ici à la fontaine de la Vigne? C'est Jean-Baptiste. Et qui change aujourd'hui l'eau en vin dans l'Évangile dit de *saint Jean*? C'est Jésus.

Quant à Zacharie, tous les lecteurs du *Mensonge chrétien* savent que c'est, avec Joseph, un des surnoms de Juda le père. Et quant à Élisabeth, (*Eloï-schabed, Promesse de Dieu*), tous savent également que c'est, avec Marie, un surnom de Salomé.

On ne sait pas assez que, pendant plusieurs siècles, l'identité d'Élisabeth et de Marie n'était point niée, résultant du texte même de la nativité selon Luc, où c'est Élisabeth qui profère le *Magnificat*, aujourd'hui placé dans la bouche de Marie, parce que l'Église a décidé de faire celle-ci distincte de celle-là. Les manuscrits ne manquent pas où le *Magnificat* est encore dans la bouche d'Élisabeth. Cf. le P. Barnabé Meistermann, *La Patrie de Saint-Jean-Baptiste*, Paris, 1904, in-8, p. 146.

(1) Le faux témoignage le plus ancien semble être celui d'Épiphane l'Hagiopolite, qu'on date indifféremment du ixe siècle au xie : « Près de la Ville Sainte, dit-il, à l'Occident, se trouvent deux grottes qui contiennent les reliques des Saints Innocents tués par Hérode. A environ six mille de là (sur la route d'Ammaüs-Nicopolis) il y a le *Karmèlion oros* (le Mont Karmèlion) où était la propriété de la famille du Précurseur. » Cf. le P. Barnabé Meistermann, *La Patrie de Saint-Jean-Baptiste*, p. 133.

g. — Autres enfants de Salomé et de Iuda Panthora

Salomé fit preuve d'une fécondité que n'avaient eue ni la femme de Jules César ni celle d'Auguste ; et elle devait en donner six autres exemples, rien qu'en mâles.

Les six fils qu'elle eut après Juda bar-Abba (1) sont :

2e Shehimon, Siméon, Simon, dit en syriaque Képhas (la Pierre) ;

3e Juda, surnommé Toâmin, aujourd'hui Thomas, (jumeau nominalement de son aîné.)

4e Jacob senior, surnommé Oblias, ou Force du peuple, (Saint-Jacques.)

5e Jacob junior, en Evangile Andréas ;

6e Philippe ;

7e Ménahem, roi des Juifs en 819, sous Néron.

On ne manqua pas de dire que Dieu « avait regardé » sept fois cette mère *sabbatique*, dont le premier-né avait vu le jour dans une année sabbatique et *protojubilaire*.

Outre ses sept fils, elle eut un nombre de filles qu'il n'est pas possible aujourd'hui de déterminer : trois, je pense. Deux sont connues : Salomé et Thamar ; la troisième serait Esther.

h.—Horoscope du nouveau-né contre l'horoscope d'Octave l'Auguste, la Bête dont le nom est un nombre

Je rappelle les principaux traits de la kabbale de la Sainte-famille.

Descendant de David par son père et par sa mère, Barabbas a pour Père invisible le Dieu Créateur du ciel, de la terre et des Juifs ; sa Mère cachée est la Vierge du monde, l'Esprit de Dieu.

Les Juifs seuls sont nés de Dieu, les étrangers (*goym*) sont de la « semence de bétail. »

Octave, empereur sous le nom d'Auguste, est la bête en chef, la Bête de ces bêtes, « la Bête dont le nom est un *nombre* », (2) disait la Sainte-famille.

(1) Je ne garantis pas l'ordre natal pour ceux qui viennent après Simon Pierre.

(2) En hébreu *heth*, huit, comme en latin *octo*, *octavus* :

« Tous les auteurs romains sont d'accord à déclarer que le neveu de César s'appelait Octavius, comme son père. Suétone, pour désigner sa famille, la nomme *Octaviorum familia*, et, pour distinguer le père d'Auguste de son fils, dit *Octavius pater*. Cicéron, en parlant de lui, écrit à Tiron : « De publicis omnia mihi certa quid *Octavius*, quid Antonius », et à Atticus : « Expecto *Octavii* concionem ». Dion Cassius l'appelle *Octavios* ; Ausone dit également *Octavius*. » (Hochart, *De l'Authenticité des Annales et des Histoires de Tacite*, p. 88).

Le nom d'Octavius se compose donc de huit lettres, ce qui contribue davantage encore à le rapprocher du nombre *huit*. Il n'a pas paru bon à l'Église que ce double rapprochement pût être fait par les chercheurs, et pour les en détourner, elle a, en refaisant Tacite, remplacé *Octavius* par *Octavianus*.

Sans soupçonner les raisons pour lesquelles l'Église, dans Tacite, appelle Auguste *Octavianus*, M. Hochart a parfaitement vu que ce nom constituait une falsification : « Pour expliquer l'origine de ce nom, on a dit qu'il était la manifestation de son entrée dans la famille de César et venait de celui de sa mère Octavia. Mais il portait le nom de son père *Octavius* ; et après son adoption par le dictateur, il s'est appelé César ; c'est ainsi qu'il est désigné sur les médailles. Dion ne l'appelle jamais que le jeune César, *Néos Kaisar*. Comme il a été toutefois de tradition de préférer le témoignage de Tacite à tous autres, on a généralement, aux siècles derniers, appelé le neveu de César OCTAVIANUS. C'est ainsi que Montaigne le nomme ; Tillemont lui-même intitule le premier chapitre de son *Histoire des Empereurs* : L'EMPEREUR CÉSAR OCTAVIEN AUGUSTE. »

i. — Naziréat de Juda bar-Abba

Le petit Juda bar-Abba fut déclaré *Nazir*, consacré à son Père céleste. Il devait garder sa virginité, laisser pousser indéfiniment ses cheveux, s'abstenir de toute boisson fermentée, jeûner à certains jours, et ne voir de morts sous aucun prétexte, s'agît-il même de ses parents les plus proches, jusqu'au jour de sa manifestation.

j. — Séjour de Barabbas en Égypte; son initiation à la magie : La kabbale de l'Alphabet hébreu

Les Juifs reconnaissent Dieu à la condition qu'il ne reconnaisse qu'eux. Les Juifs étant le peuple de Dieu, l'hébreu est la langue de Dieu. Chaque lettre de l'Alphabet hébreu a un sens particulier, dont l'intelligence et la réalisation sont réservées au bar de l'Abba. On mit l'*Even-guilayon* de Juda ben Péréja entre les mains de Barabbas, et on lui apprit soigneusement toutes ces belles choses (1).

De toutes les Ecritures, il préférait celles qui avaient un sens kabbalistique, ou portaient les lettres de l'Alphabet présentées dans leur ordre : par exemple, il faisait un cas extraordinaire du Psaume CXIX, qui a pour acrostiches les lettres de l'alphabet hébreu, répétées chacune huit fois de suite.

k. — Son tatouage cruciforme à la cuisse droite

Sur l'Even-guilayon le nom de Iehova était figuré par la croix à bras égaux, étendue aux quatre points cardinaux. Barabbas se tatoua d'une croix la cuisse droite, afin d'avoir dans le sang le Nom ineffable.

Le jour où Barabbas est né, son horoscope a annulé celui d'Octave.

Le *Capricorne* d'Octave a été renversé par le *Capricorne* de Barabbas.

(1) Les *Evangiles de l'Enfance*, et les *Apparition du Vaurien de l'étranger* que nous verrons plus loin, pp. 400, 416, sont pleins d'histoires sur cet Alphabet. Voici deux de ces histoires, tirées des *Evangiles de l'Enfance* :

« Un précepteur du nom de Zacchaios (un des surnoms de Juda Panthora), se trouvant en un certain lieu, entendit parler par la bouche de Joseph de ce que faisait Jésus. Et il s'étonna qu'un enfant pût dire de telles choses. Etant donc venu vers Joseph quelques jours après, il lui dit : « Tu as un fils intelligent, confie-le moi afin qu'il apprenne les lettres. » Et s'étant assis pour apprendre les lettres à Jésus, il commença par le commencement : *Aleph*. Mais Jésus, poursuivant, prononça le *Beth* et le *Ghimel*, et toutes les autres de même, jusqu'à la fin. Et ayant ouvert un livre, il enseignait les Prophètes à son précepteur, qui s'arrêta comme honteux de ne pas savoir d'où Jésus connaissait ses lettres. Et s'étant levé, il regagna sa maison, stupéfait et émerveillé de cette incroyable chose. »

(Fabricius, *Codex Apocryphus Novi Testamenti*, (Hambourg, 1719, p. 165).

Dans un autre *Evangile de l'Enfance*, répandu par l'Église chez les Arabes, le « miracle » est plus circonstancié. Mais le nom du précepteur de Jésus ne varie pas, c'est toujours Zacchaios. Zacchaios habite Jérusalem, où il instruit la jeunesse :

« Et il disait à Joseph: « Pourquoi ne m'envoies-tu pas Jésus, pour qu'il apprenne les lettres? » Joseph y consentit et il en prévint la divine Marie. Or ayant conduit Jésus au maître (Zacchaios), celui-ci, dès qu'il le vit, lui composa un Alphabet et

Cinquante ans de vie, c'est tout ce qui reste à Satan, maître du Temps, et à ses sujets romains, hérodiens, et gaulois. (1)

l. — Année sabbatique 760
Siméon et Juda Panthora tués dans le Temple de Jérusalem
Barabbas vengeur légal du sang de son grand-père et de son père
Sa malédiction sur le Temple

Son grand-père Siméon et son père Juda ayant été tués dans le Temple au Recensement institué en 760 par Quirinius, proconsul de Syrie, Barabbas, l'aîné des sept bar-Juda, fut chargé de leur vengeance aux termes de la *thora*.

Sa malédiction est sur les Juifs dégénérés, qui obéissent aux Hérodes et aux Romains, coalisés contre la Loi ; sur le Temple construit par Hérode ; sur les prêtres qui laissent les goym fouler indûment le parvis ; sur Jérusalem souillée, et qui doit être purifiée par le feu, pour faire place à une ville nouvelle. Ainsi seront vengés son père et tous les martyrs du Recensement. Ce sera la vengeance locale ; mais il y aura une vengeance externe, qui atteindra les ennemis, particulièrement Romains et Gaulois, jusque chez eux. Tout cela, avec beaucoup d'autres choses, s'accomplira au Jubilé de 789, sept *années sabbatiques* après la naissance du *Goël ha dam* (Vengeur du sang).

m. — Le successeur d'Auguste : la Bête dont le nom est Mystère

Les *Sorts de l'Even-guilayon*, dont l'*Apocalypse* actuelle n'est que la mise en œuvre, prolongée jusqu'à 789, étaient bien connus des Romains depuis l'établissement du Cens en Judée. Tibère en avait appris tous les éléments, lorsqu'il prenait des leçons d'astrologie judiciaire auprès de Thrasylle, qui lui promit la succession d'Auguste.

commença de lui apprendre l'*Aleph* ; et après qu'il eut dit *Aleph*, son maître lui ordonna de dire *Beth*. Jésus lui dit : « Dis-moi d'abord la signification d'*Aleph*, et alors je prononcerai le *Beth*. » Le maître l'ayant menacé de verges, le Seigneur Jésus lui exposa la signification des lettres *Aleph* et *Beth*, et comment les figures des lettres étaient droites, comment obliques, comment doublées, comment surmontées ou privées de points ; pourquoi telle lettre précédait une autre. Et il commença d'énoncer et d'expliquer des choses que le maître lui-même n'avait jamais entendues et n'avait lues dans aucun livre. » (C'est là qu'est la tromperie, il avait vu tout cela dans l'*Even-guilayon* de Juda ben Péréja, son arrière grand-père).

« Le Seigneur Jésus dit alors au maître : « Attention ! » Et il commença de réciter à haute et intelligible voix : « *Aleph, Beth, Gimel, Daleth*, etc. » jusqu'à la fin de l'Alphabet. Le maître dit : « J'estime que cet enfant est né avant Noé ! » Et se tournant vers Joseph : « Tu m'as amené, pour l'instruire, un enfant qui en sait plus que tous les docteurs. » Et à la divine Marie il dit : « Ton fils n'a besoin d'aucun enseignement. »

Ils l'amenèrent ensuite à un maître plus savant qui, l'ayant vu, dit : « Dis *Aleph*. » Et après qu'il l'eut dit, le maître lui commanda de dire *Beth*. A quoi le Seigneur Jésus répondit : « Dis-moi d'abord la signification de l'*Aleph*, et alors je prononcerai le *Beth*. » Ici, comme le maître élevait la main pour le frapper, sur le champ sa main se dessécha et il mourut. Alors Joseph dit à la divine Marie : « A partir d'aujourd'hui, nous ne le laisserons plus sortir de la maison, car celui qui s'oppose à lui est frappé de mort. »

(Fabricius, *Codex Apocryphus Novi Testamenti*, Hambourg, 1719, pp. 207 et 208).

(1) Détestés de la Sainte-Famille à cause de leur service dans les troupes hérodiennes.

n. — 778. Manifestation de Barabbas à la fontaine du Siloë-lez-Jérusalem

C'est en 778 que, spéculant sur les cinq mouvements d'eau de la fontaine intermittente du Siloé, il prétendit être le Siloé lui-même, c'est-à-dire l'Envoyé du Dieu des Juifs à son peuple, en un mot le Messie.

o. — Composition du Manifeste du soi-disant Messie aux Juifs du monde entier, sous le titre d'Apocalypse des Sorts de l'Even-guilayon

Il avait divisé son « Even-guilayon » en vingt-deux chapitres, précédés chacun de sa lettre correspondante depuis *Aleph* jusqu'à *Thav*. Il disait lui-même : « Je suis l'*Aleph* et le *Thav*, » ce qui a été traduit par les rabbins hellénisants, notamment dans l'*Apocalypse de Pathmos*, par : « Je suis l'*Alpha* et l'*Oméga* ». Et en effet, dans l'*Apocalypse de l'Even-guilayon*, transmise par Philippe, Toâmin (aujourd'hui Thomas) et Mathias bar-Toâmin (aujourd'hui Barthélemy), chacune des vingt-deux divisions était sous le sceau de sa lettre. Vous verrez, par les *Apparition du Vaurien de l'étranger* quelle importance il attachait à cet Alphabet. (1)

V

CONVOCATION DES JUIFS A LA PAQUE DES POISSONS DE MILLE ANS

a. — Entrée dans le 12e mille du monde, (6e d'Adam, 789 de Rome)

C'est en 788 que cet imposteur s'annonça « au monde », entendez le monde des Juifs répandus sur la terre. Cette année étant *sabbatique* et, d'après la Révélation faite par le Père à son fils, la dernière avant l'entrée dans les *Poissons de mille ans*, Barabbas déclara qu'il fallait la compter, non point selon l'usage, du mois de *tischri* (septembre) au mois de *tischri* suivant, mais du 15 *nisan* (avril), jour de la Pâque, au 15 *nisan* suivant, à partir duquel il n'y aurait plus de temps. Voici pourquoi.

b. — Emploi projeté de la journée du 14 nisan 789, jour dit de la préparation à la pâque : Pillage du trésor du Temple et incendie de l'édifice souillé par les goym

Le jour de la préparation, Barabbas entre en vainqueur à Jérusalem, s'empare du trésor du Temple hérodien, et célèbre la Grande pâque qui durera mille ans, la Pâque du *Zib*, (*Baleine*, mère des *Poissons*).

Le soleil cesse de passer dans l'*Agneau* (nuit du 14 au 15 nisan), le monde atteint le 6e Mille d'Adam, 12e de la Création, et le temps n'est plus mesurable selon les calculs astronomiques de l'homme.

(1) Dieu, mis en scène par le *Coran* dans l'intérêt de Mahomet, fils d'Abraham comme Barabbas, dit à propos de cet Alphabet et de ce qu'il sous-entend : « Nous lui avons donné l'Évangile. »

VI

PROGRAMME DE L'ÉVANGILE QUI S'ACCOMPLIRA A PARTIR DU 15 NISAN 789

a. — Barabbas prononcera le mot de l'Accomplissement de la Promesse

Le soir du 14, à la dernière seconde de la vingt-quatrième heure, (six heures de l'après-midi, selon l'ordre de la journée juive), Barabbas prononcera le *mot de L'Even-guilayon,* c'est-à-dire le nom infini d'I-e-o-a, (Iehova), qui est déjà sur sa cuisse droite dans le signe de la croix à bras égaux, étendue aux quatre points cardinaux.

Immédiatement l'*Agneau,* dispensé de recevoir le soleil pendant trente jours, viendra donner sa lumière à Barabbas, qui éprouvera ainsi le premier effet du « baptême de feu » ou « baptême dans l'Esprit-Saint. » Avec ce signe descendront sur le Mont des Oliviers, pour prêter main forte à Barabbas, les vingt-quatre Anciens du jour sans nuit, les douze patriarches des douze tribus, et les cent quarante-quatre mille Anges de la Milice céleste.

b. — Commencement de la destruction des goym par les trois signes antérieurs aux Anes, signe de la Création du Soleil et symbole de l'eau douce

La destruction du monde des goym aura lieu dans les six mois qui correspondent aux six Jours (de mille ans chacun) pendant lesquels le Dieu des Juifs a travaillé.

Quatre anges postés aux quatre points cardinaux supprimeront l'air respirable des goym. Quant à l'eau, toutes les dispositions sont prises pour qu'il n'y en ait plus qu'en Terre Sainte. De cette façon, à supposer qu'un imposteur se lève parmi les goym pour les baptiser, il ne le pourra même pas.

Aidé par les anges de son Père, (les douze tribus célestes), Barabbas purge la Terre Sainte de tous les goym qui la souillent de leur présence : (Romains, Gaulois, Egyptiens, Grecs, Syriens, etc.)

Une épidémie mortelle s'abat sur tous les sujets de Rome.

L'eau de la mer est comme empoisonnée, et, créés avant le premier homme, les poissons meurent.

c. — Capitulation du Soleil et de la Lune devant Barabbas

Voyant que les trois *maisons* qu'ils ont coutume d'occuper de l'équinoxe du printemps au solstice d'été ont quitté le ciel pour se mettre à la disposition exclusive de Barabbas, le soleil et la lune se sentent remplacés par la nouvelle Lumière du monde, le corps de ce Juif baptisé du feu de l'Esprit Saint. Ils perdent un tiers de leur éclat à chaque signe, de telle manière qu'arrivés au quatrième, les *Anes,* ils sont complètement éteints.

d. — Sorts qui s'accomplissent par l'Ane de Juda

§ 1. — *Résurrection des morts des douze tribus : leur Jugement*

Les *Anes* étant le signe des deux principes générateurs : chaleur et eau, c'est sous ce signe que les morts juifs reprennent ces deux principes vitaux. Ils ressuscitent pour être jugés par Barabbas.

Ceux qui sont morts dans la Loi, sont admis au Royaume ; par conséquent, ils n'auront connu que la *première mort*.

Les autres sont condamnés à la *seconde mort* et jetés en enfer avec les goym.

Cette promiscuité est ce qu'il y a de plus dur dans leur châtiment.

§ 2. — *Jugement des vivants des douze tribus*

Ceux qui auront marché avec Barabbas, exempts de toute mort.

Ceux qui n'auront pas marché avec lui, condamnés à vivre en enfer avec les goym.

§ 3. — *Triomphe des Juifs par l'Ane de Juda, avec la complicité du Chien tourné contre les goym*

L'eau des sources et des fleuves est empoisonnée chez tous les goym par l'Ange à tête d'âne (*Tharthak*), qui donne toute l'eau saine aux Juifs.

Le *Chien* déchaîne la canicule sur tous les goym, et ainsi ceux qui ne seront pas morts empoisonnés périront dévorés de soif et de rage.

Le milieu de la terre se dessèche, à la réserve de la Terre Sainte, comme de juste. Le *Chien* tombe d'en haut, et va remplir son office dans l'abîme infernal, où il est, en effet, bien connu des Egyptiens, sous le nom d'Anubis.

§ 4. — *Infernalisation de Satan, de la Bête dont le nom est Mystère (Tibère), du devin grenouille, (Thrasylle), des bêtes hérodiennes, romaines, gauloises, espagnoles (venues avec Pontius Pilatus) et autres*

Satan, qui est le Temps et la Mort, est jeté en Enfer pour mille ans. Tibère de même, qui est la Bête dont le nom est Mystère.

C'est lui qui amena le fameux devin Thrasylle à Rome. Thrasylle est le prophète officiel de l'antijudaïsme.

Ce prophète pour Marais Pontins a un corps d'homme et une « face de grenouille ». On sait, nous l'avons montré, que la grenouille, animal amphibie, impur selon la Loi, ne saurait prétendre aux mêmes révélations divines que la Baleine ou un des poissons de mer, quel qu'il soit. Barabbas, le Ioannès destiné à manger le Zib, a donc tout lieu d'espérer que, le même jour, du même coup, sous le *Chien*, il précipitera dans le même abîme la Bête dont le nom est Mystère, le prophète dont la face et l'esprit sont d'une grenouille, le Grand-prêtre Kaïaphas, les princes hérodiens, Pilatus et tous ceux qui le suivent.

Les ayant, par diverses pratiques d'envoûtement, (1) changés en bêtes, il est sûr de pouvoir dominer sur eux, comme il est dit dans la *Genèse*.

§ 5. — *Anéantissement et spoliation des goym d'Orient*

Pendant que ces choses se passeront dans le Milieu du monde,

(1) Cf. plus loin, p. 38.

l'Euphrate se desséchera, les goym de l'Orient, chassés par le manque d'eau, viendront rallier le centre de la terre, l'axe de la croix, la Judée en un mot. Mais Barabbas les anéantira au Haram Mégiddo, où il s'emparera de leurs dépouilles. Les oiseaux de proie feront disparaître leurs cadavres.

§ 6. — *Fléaux plus spécialement réservés au Centre*

Toutes les villes du monde s'écrouleront en un instant, à l'exception de Jérusalem, qui sera détruite par tiers, l'emplacement du Temple restant seul pour recevoir la demeure de Barabbas. Les îles et les montagnes disparaîtront, et les goym qui y habitent périront, assommés par des grêlons d'un poids inconnu jusqu'alors.

e. — Sorts qui s'accomplissent par le Lion

§ 1. — *Le Lion de Juda, se repliant sur les quatre signes déjà acquis à Barabbas, enténèbrera l'Occident, lui laissant pour toute lumière le feu de l'incendie*

Le Soleil et la Lune ayant refusé progressivement (par tiers) leur lumière aux goym, ceux-ci, à l'Occident, seront plongés dans des ténèbres, dont le cœur de Barabbas se réjouit par anticipation.

Cet enténèbrement, traversé par la lueur de l'incendie, affecte plus particulièrement l'Italie et Rome, « trône de la Bête ».

Par les sorts jetés sur « la Grande Babylone », ruinée et désormais stérile, Barabbas annule point par point le *Carmen sæculare* d'Horace, (1) et avec une telle précision que, n'était son aversion pour le latin, on pourrait croire qu'il a eu connaissance de ce morceau. Il a tout au moins connu par le rapport des Juifs de Rome la célébration des Jeux de 737, le sens millénariste de cette fête, et les prières faites aux Dieux immortels pour le bonheur de la ville qu'il appelle « la Grande Prostituée ».

§ 2. — *Barabbas, Charpentier de l'Arche du butin de terre et de mer*

Tandis que l'Arche de l'Alliance des Juifs avec leur Dieu apparaît, indestructible par le feu comme par l'eau, et que Barabbas la monte, guidant sans coup férir ses sujets à la conquête des biens terrestres, abandonnés par leurs propriétaires morts, la marine et le commerce des goym sont détruits par la tempête, et leurs navires sont précipités au fond de la mer : après quoi, la mer elle-même se desséchant, les Juifs peuvent s'emparer de toutes les richesses sous-jacentes, sans avoir à partager avec quiconque ; Dieu fournit à son fils les moyens de rentrer en possession de choses qui, bien que détenues jusqu'alors par la « semence de bétail, » appartiennent aux Juifs par le seul fait qu'elles existent.

Juda bar-Abba est donc le Charpentier de l'Arche d'alliance ;

Le « Père du butin », selon les prophéties messianiques ;

Le Pêcheur d'hommes, qu'il entassera dans son Arche, (tels des poissons), laissant les autres à sec ;

Le Moissonneur de la Moisson de la terre ;

(1) Cf. plus haut, p. 18.

Le Vendangeur de la Vigne de la terre ;

Il est tout pour les Juifs : les douze tribus sont à son entière discrétion dans le passé, dans le présent, dans l'avenir.

Pendant les *Poissons de mille ans,* il n'y a aucune différence entre le Père et lui.

§ 3.— *Adaptation progressive de Barabbas et de ses sujets à la vie millénaire*

Pendant que ces choses se passent, Juda bar-Abba est transfiguré progressivement, revêtu par son Père d'une série de vêtements quarante neuf fois plus brillants les uns que les autres, au point que, dans la *Vierge,* sa Mère et son Épouse, il devient tout lumière ; *phôtisé* (baptisé du feu céleste,) il est éternel et incorruptible comme son Père.

Ses sujets participent également à ce *phôtisma.*

De leur côté, les morts du peuple de Dieu, patriarches des douze tribus, prophètes, martyrs de la *thora,* ressuscités pour vivre avec le bar de l'Abba, revêtent l'incorruptibilité qu'ils n'avaient pas connue.

Sitôt ce *phôtisma* de gloire opéré, cette lumineuse transsubstantiation réalisée, Barabbas et ses sujets sont *transnominés,* c'est-à-dire perdent le nom qu'ils avaient sur la terre, et ils deviennent, lui, semblable à son Père, eux, semblables à son fils.

Ils sont *transgradués,* c'est-à-dire que leur taille devient égale à celle des Anges qui est de 72 mètres ; mais lui, il n'en aura certainement pas moins de 144.

f. — Sorts qui s'accomplissent dans la Vierge, signe de la Création d'Adam

§ 1. — *Barabbas époux de sa Mère*

Barabbas épouse sa Mère céleste, la Vierge du monde, l'Esprit de Dieu, ici-bas la Judée.

§ 2. — *La réadamisation*

Ses sujets redeviennent *un en deux, deux en un,* ni homme, ni femme comme était Adam avant sa division en deux sexes.

g. — Le Salem (Paix juive)

Ils ne connaissent plus ni la mort, ni la maladie, ni la douleur, ni le travail.

Désormais incapables de génération, et en possession de toutes les richesses du monde, ils savourent le Salem (Paix juive).

§ 1. — *Nazireth, la Ville d'or*

La Judée s'appelle Ghélil ha nazirim, (Terre des Saints ou consacrés à Dieu), Terre-Sainte en un mot ;

Jérusalem s'appelle Nazireth, et est toute d'or et de pierreries.

§ 2. — *L'Eden, la Jardinière et le Jardinier*

Barabbas et sa Mère-épouse, la Vierge, font alors aux Juifs les honneurs de leur Jardin, qui de lui-même produit douze récoltes par an.

Grâce à cette Jardinière et à ce Jardinier, ils revoient l'Eden, ils boivent à la Fontaine dont l'eau vaut du sang, et mangent les fruits de l'Arbre de la vie millénaire (le Figuier) ; puis, après les *Poissons* de mille ans, ils mangent le fruit de l'Arbre de la vie éternelle (la Vigne).

A ce moment, il ne reste plus rien de la Baleine, elle est mangée !

h. — Le règne de Barabbas pendant les Poissons de mille ans Sa réunion avec son Père

Telles sont les grandes lignes du Règne de mille ans. Il est vrai qu'au bout des mille ans, Satan s'échappera de l'Enfer et tentera avec Gog et Magog de troubler le Salem. Mais Barabbas les tuera tous du soufle de sa bouche, et c'en sera fait ainsi du dernier obstacle apporté à l'accomplissement de l'«Even-guilayon». Dieu lui-même descendra de ce qui reste du ciel, pour venir habiter la « Ghélil ha nazirim » avec son Fils.

i. — Conditions posées par Barabbas pour être admis dans son Royaume

Être de l'une des douze tribus, par conséquent circoncis le huitième jour. Être Kanaïte (Jaloux) de la Thora (1) ;

Ne reconnaître d'autre Maître et Seigneur que Barabbas, fils de David, envoyé par son Père céleste pour donner la terre aux Juifs (2) ;

Convertir ses biens en or et en argent à l'usage du prétendant ;

Renoncer à l'acte génésique, parce que, l'homme et la femme devant rentrer l'un dans l'autre, redevenir *un en deux, deux en un*, en 789, ce

(1) La *thora* efface tout, appliquée par le Messie. Elle a aux mains du fils de David les mêmes effets que la Daéma (Loi) perse aux mains de Zarathustra (Zoroastre) :

« O très saint Zarathustra, la Loi de Mazda (l'Omniscient) fait tomber le lien (la chaîne) de celui qui l'honore, (elle le délie). Elle efface la mort de l'homme pur, elle efface l'ensevelissement d'un mort. Elle efface des actes inqualifiables. Elle efface la dette considérable. Elle efface tous les méfaits que l'on accomplit...La bonne loi mazdéenne effectue l'expiation définitive. »

Zend Avesta, Vendidad, Ch. III, (Hovelacque, *L'Avesta*, 1880, in-8, p. 278).

(2) La seule chose qu'on puisse reprocher à Voltaire, d'une intuition si profonde pourtant, et qui fait si cruellement ressortir l'abaissement des facultés critiques chez les modernes, c'est de n'avoir pas vu que le prophétisme juif, d'inspiration royale, dynastique même, aboutissait normalement, fatalement, à un Barabbas, c'est-à-dire à la tyrannie de l'injustice imbécile :

« Il faut absolument discréditer, bafouer les livres de la Bible. Ayant rendu risibles les graves patriarches, convaincu Moïse d'ignorance et de cruauté, conspué la Genèse, ce sera pur divertissement de turlupiner les prophètes, d'affirmer que leur mission était un métier, que l'on s'y exerçait comme à tout autre art ; qu'un prophète, à proprement parler, était un visionnaire qui assemblait le peuple et lui débitait ses rêveries ; que c'était la plus vile espèce d'hommes qu'il y eût chez les Juifs ; qu'ils ressemblaient exactement à ces charlatans qui amusent le peuple sur les places des grandes villes. Arrivé à ce point, il nous sera facile de montrer qu'un homme adroit, entreprenant, ayant acquis dans ses voyages des notions de physique, de jonglerie, même de magnétisme, choisit, pour exploiter la crédulité publique, une contrée lointaine, une population ignare, séparée de la civilisation romaine par son langage et ses mœurs, entichée d'une attente superstitieuse ; que, s'appliquant quelques passages de visionnaires juifs nommés prophètes, il réussit à tromper la foule, à passer pour le Messie, ce qui signifie un envoyé, (non, un *oint*,) un homme chargé d'une mission. Les rieurs mis de notre bord, il y aura beau jeu à houspiller les bons Apôtres, les douze faquins, surtout les écrivailleurs, Marc, Jean, Luc, Matthieu ; à éplucher leur évangile, et à lui donner des nasardes ». (Voltaire, *Bible expliquée*).

retour à l'état adamique ne doit pas être empêché par la présence d'un tiers interne chez la femme ;

(Le couple qui n'aura pas obéi, restant *divisé,* ira fatalement en enfer).

Refuser serment, parole, foi, tribut, service social ou militaire, à qui que ce soit, hormis Barabbas et sa famille ;

Ne point se considérer comme hors du Royaume sous le prétexte qu'on a commis des crimes ou qu'on est de mauvaise vie, mais venir où Barabbas, le Ioannès, en fonction de Baptiseur, remettra les péchés dans l'eau, et faire *vœu naziréen* de soutenir sa cause par tous les moyens ;

Rallier Jérusalem, centre de la terre, axe de la croix mondiale, et seul endroit où il restera de l'eau pour boire et pour se laver ; mais au préalable, pourvoir à la vengeance des Juifs contre les pays du goy ;

En ce qui touche plus spécialement Rome, la livrer au feu, qui est le moyen révélé par Dieu pour purifier « la Grande Prostituée » ;

Être exact à la *pâque des Poissons,* car ce jour-là on touchera un salaire provisoire : on pillera le Temple hérodien (1).

VII

LE ROI DES VOLEURS

a. — Inventaire du matériel messianique de Barabbas dans la tour de Gamala

La pierre gravée, l'*Éven-guilayon.*

Une meule en fausse pierre pour porter Barabbas, en tant qu'Esprit de Dieu, sur les eaux, (2) parce qu'il est écrit : « Au commencement l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. »

Un jeu de douze pierres précieuses pour les incantations (3).

(1) Il s'agissait de nombreux millions :

« Sous le consulat de Cicéron, un préteur ayant confisqué les prémices destinées au temple de Jérusalem par les colonies d'Apamée, de Laodicée, de Pergame et d'Adramyttum, la confiscation s'éleva à plusieurs centaines de livres d'or. Ces quatre villes n'étaient cependant pas de premier ordre, et rien ne donne lieu de supposer que les colonies juives y eussent pris un développement extraordinaire. Strabon, cité par Josèphe, rapporte que les Juifs d'Asie Mineure avaient mis en sûreté dans l'île de Cos une somme de 800 talents (environ quatre millions et demi), destinés aux prémices, et que le roi Mithridate s'appropria. »

(Ferdinand Delaunay : *Moines et Sibylles dans l'antiquité Judéo-Grecque,* p. 172).

(2) Cf. pp. 357, 425, l'*Apparition du Vaurien de l'étranger.*

(3) Ces douze pierres sont en quelque sorte la monnaie de l'*Even-guilayon.* Elles étaient ainsi distribuées :

1 *Barekheth* (émeraude), vert d'herbe lustré. = *Lévi.*

(C'est pourquoi, dans la Multiplication des pains, les Juifs, représentant par le nombre les cinq Mille d'années écoulés depuis Adam, sont rangés sur l'herbe verte).

2 *Pitdah* (chrysolithe), vert pâle. = *Siméon.*

3 *Odem* (sardoine), rouge clair. = *Ruben.*

4 *Iahalom* (calcédoine), blanc de lait. = *Zabulon.*

5 *Sapphir* (saphir), bleu d'azur. = *Issachar.*

6 *Nophekh* (escarboucle), rouge rubis. = *Iuda.*

7 *Achlamah* (améthyste), lilas. = *Gad.*

8 *Schbô* (agate), de différentes teintes. = *Nephthali.*

9 *Leschem* (ligure), rouge moyen. = *Dan.*

10 *Iaschpeh* (jaspe), vert foncé grisâtre. = *Benjamin.*

11 *Schoham* (aigue-marine), vert d'eau. = *Ioseph.*

(C'est la couleur qui convient au Ieou-zib dont Ioseph porte le nom)

12 *Tharschisch* (topaze), jaune d'or. = *Azer.*

Un vase pour la purification de Salomé.
Un vase pour le *chrisme,* l'onction royale.
Un vase pour la manne.
Douze passereaux d'argile.
Une colombe *dito,* avec lampe pour huile vierge.
Une verge genre Jessé.
Des baguettes magiques.
Un jeu de figures d'animaux pour envoûtement.
Une pioche pour creuser d'avance les fosses des envoûtés.
Un Tharthak de bois doré pour enseigne royale.
Herbe à résurrection (*Iaoma* des Perses) et plante dite *bara* contre l'épilepsie.
Des diminutifs de Zib : article réclame.
Un vêtement en poil de chameau.
Une ceinture en cuir *idem.*
Un coffre pour serrer l'or et l'argent à provenir des collectes et de la conversion des biens en numéraire.
Le reste, tel que la couronne d'or, le manteau de pourpre, et les sandales brodées d'or, à fournir par les dupes.

b. — Barabbas remet à sa mère le péché de parturition

Entre les objets mobiliers dont sa mère faisait le plus grand cas, il y avait un vase provenant, disait-elle, du roi Josias, (1), son ancêtre, et qui contenait, ou plutôt devait contenir, l'eau destinée à « purifier la femme impure. » (2) Car la dame de Gamala était elle-même impure. Mais elle différait des autres femmes en ceci que, possédant le vase de purification et le transmettant à son premier-né, celui-ci, du haut de son naziréat, pouvait lui remettre le péché d'avoir conçu et engendré une dizaine de fois. Il n'avait pour cela qu'à la baptiser, convertissant l'eau en sang. Et c'est ce qu'il fit.

(1) L'Eglise connaissait parfaitement l'existence de cet accessoire, qui est mentionné dans le *Talmud.* (Cf. plus loin, page 307).

Dans un *Evangile de l'Enfance,* fabriqué pour donner le change sur la chronologie des faits baptismaux, Marie ordonne à Jésus enfant, retour d'Égypte, d'aller lui chercher de l'eau dans le puits, (elle se garde bien de dire pour quel usage). Il obéit, mais le vase se brise, comme il le reprenait pour le rapporter. Alors, étendant son manteau, il recueille toute l'eau pour la donner à sa mère. Et celle-ci « admira toutes ces choses, » et selon son habitude, « elle les conserva dans son cœur », de manière que ses contemporains n'en aient rien su, faisant croire toutefois, et c'est le but de cette histoire, que ni Barabbas ni elle n'ont pu se servir du vase en 788, puisqu'il était brisé depuis nombre d'années. (Cf. Fabricius, *Codex Apocryphus Novi Testamenti,* Hambourg, 1719, in-12, p. 206).

(2) C'est un article de la kabbale des Perses, à laquelle la famille de David avait tant emprunté. Ecoutez Ahura mazda (Seigneur omniscient) parlant à Zoroastre :

« O très saint Zarathustra, adore l'eau *ardvi* (élevée) *çura* (sainte) *Anaïta* (la Déesse vierge), salutaire, adversaire des démons, attachée à la loi d'Ahura (le Seigneur) ; digne d'être honorée dans le monde corporel ; digne d'être invoquée dans le monde corporel ; étendant la vie, pure ; accroissant les troupeaux, pure ; accroissant les mondes, pure ; accroissant le pouvoir, pure ; accroissant le district, pure ; elle qui purifie la semence de tous les hommes ; qui purifie la matrice de toutes les femmes pour l'enfantement ; qui procure à toutes les femmes un bon enfantement ; qui apporte à toutes les femmes un lait convenable et opportun ; grande, renommée au loin ; qui est égale en grandeur à toutes les eaux qui parcourent la terre. » *Zend Avesta,* ch. LXIV du Yaçna. Cf. Hovelacque, *L'Avesta,* 1880, in-8, p. 257.

Par ce moyen, comme elle était physiquement vierge lorsqu'elle a épousé Juda Panthora, Salomé fut promue kabbalistiquement Vierge de la Promesse, selon la formule de Marie, sœur de Moïse.

C'est une chose reconnue de toute l'ancienne Église que la Gamaléenne avait été baptisée, par son premier-né, d'un baptême qui ne pouvait convenir qu'à elle et ne pouvait être administré que par lui. Ephrem de Syrie, un fou, probablement dangereux, et qui a été canonisé, encadre le fait dans le discours que voici, adressé par la mère à son fils après leur commune glorification par les intéressés :

« Que dirai-je que tu es ? T'appellerai-je un étranger, toi qui est devenu l'un de nous (au ciel) ? Te nommerai-je mon frère, mon Epoux, ou mon Seigneur, toi qui as *régénéré ta mère, en la faisant renaître par l'eau?* Je suis en effet ta sœur, car l'un et l'autre nous avons David pour aïeul. Je suis ta mère, car je t'ai conçu. Je suis aussi ton épouse, après que j'ai été sanctifiée par ta grâce. Je suis ta servante et ta fille, par l'eau et le sang, puisque tu m'as rachetée au prix de ta mort, et que tu dois *m'engendrer par ton baptême* (1). Le fils du Très-Haut est venu, il a reposé dans mon sein, et il m'a faite sa mère. Engendré par moi, il m'a *régénérée*, à son tour, d'une *génération nouvelle.* Celui qui a orné sa mère d'un vêtement nouveau s'est formé un corps de la chair de cette mère, et celle-ci, à son tour, a revêtu la splendeur, la magnificence et la dignité de son Fils. »

c. — Il se baptise lui-même et se fait reconnaître l'Ieou-schana-os (Ioannès), le Ieschoua bar-Abba, le Meschiah (Christ), par son Père

Au printemps de 788, le fils aîné de la Gamaléenne se baptise aux sources du Jourdain, lâche sa colombe lumineuse, et se déclare bar-Abba, avec toutes les conséquences de droit.

d. — Le vêtement en poils de chameau et la ceinture en cuir du Baptiseur-corroyeur

Au sortir de l'eau, et pour baptiser ses dupes, il revêt le fameux costume dont parlent encore deux des écrits connus sous le nom impropre d'*Evangiles* : « Le Ioannès était vêtu de poils de chameau et d'une ceinture de cuir autour de ses reins. » (2).

Il faut observer que Barabbas s'habille de choses ayant eu vie, mais le chameau est un animal sacré pour Zarathustra, modèle de Barabbas en quelques signes extérieurs : des savants illustres (3) ont affirmé que le nom du Roi-prêtre des Perses veut dire : « Qui a le chameau d'or. » (4)

Pour ce qui est de la ceinture, c'est également le *kosti* de Zarathustra : « Quel est, dit celui-ci, le coupable digne de mort ? » Ahura Mazda répon- « dit : « Celui qui enseigne une loi coupable ; celui qui ne revêt point le « *kosti* ; celui qui ne récite pas les Gâthâs (5), n'honore pas les bonnes eaux, « *les bonnes eaux « créées par Masda* », et qui doivent « atteindre le haut « de la tête ». (6)

(1) Il s'agit du baptême de feu, bien entendu.
(2) Marc, I, 6, et Matthieu, III, 4.
(3) Citons Burnouf.
(4) Les Arabes croient que le chameau de Mahomet est au ciel, et rien ne s'y oppose, surtout si Barabbas y est aussi.
(5) Invocations et incantations.
(6) Cité par Hovelacque, *L'Avesta, Zoroastre et le Mazdéisme*, 1880, in-8, p. 250.

Barabbas est en règle : sa ceinture n'est pas un *kosti* de poils de chameau, comme celle d'un simple disciple : c'est un *kosti* de cuir, c'est-à-dire « un », sans trame ; c'est le *Kosti* du Maître, celui qui lie et délie. Ainsi sera celui de Simon la Pierre, lorsqu'à son tour il pourra se dire le Corroyeur. Mais tant qu'il fut simple disciple, il dut se contenter, comme ses autres frères, de la ceinture à soixante-douze fils (1).

e. — Figures de bénédiction (vie) et d'envoûtement (mort)

Fils d'Adam par son père et sa mère, mais fils de Dieu par l'Esprit, Barabbas s'appliquait le bénéfice de la *Genèse*, où son Père céleste commande qu'Adam « domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, enfin sur toute la terre et sur tous les êtres qui s'y meuvent. » A l'aide d'automates qu'il avait formés avec de l'argile ou de la terre cuite, il se montrait capable de donner le mouvement et la vie aux êtres, comme avait fait son Père, et de les leur retirer, (c'est le droit de vie et de mort, reconnu au Messie de toute éternité).

On trouve un souvenir de ces orgueilleuses sorcelleries dans un *Evangile de l'Enfance*, où, selon le principe de cette sorte d'écrits fabriqués par l'Église, la scène se passe entre enfants juifs. Nous sommes en la septième année de celui que l'aigrefin ecclésiastique appelle Jésus. S'il avouait qu'il s'agit de la septième *année sabbatique*, écoulée depuis la naissance de Juda bar-Abba, il serait dans la vérité chronologique :

« Un jour, étant avec d'autres petits enfants de son âge, ils s'amusaient à façonner diverses figures avec du limon : ânes, bœufs, oiseaux et autres semblables ; et chacun se vantait que son ouvrage l'emportait sur celui du voisin. Alors le Seigneur Jésus dit aux enfants : « J'ordonne aux figures que j'ai faites de se mouvoir ! » Et comme les enfants lui disaient : « Tu es

(1) « Quand tu étais jeune, tu te ceignais, et tu allais où tu voulais ! » lui dit Jésus dans l'écrit de Cérinthe, connu sous le nom d'*Évangile de S. Jean*.

Les soixante-douze fils constituent la valeur magique de la ceinture : ils représentent les trente-six décans de l'année de 360 jours, (les décans sont divisés en deux par le jour et par la nuit.) C'est pour cette raison qu'outre ses Douze apôtres kabbalistiques, Jésus a soixante-douze disciples. (Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 346.)

« Le *kosti* est double et d'un seul tissu. On le fait, pour l'ordinaire, de laine ou de poil de chameau... Le *kosti* doit être composé de soixante-douze fils et faire deux fois au moins le tour du corps. La largeur de cette ceinture dépend de la grosseur des fils. On voit dans le Kirman des *kostis* brodés et qui ont plusieurs doigts de large. Celui dont se servent les Parses de l'Inde est fort étroit ; il n'a que deux lignes de large, sur neuf pieds huit pouces de long. »

(Anquetil, *Zend Avesta*, t. III, p. 530).

En ce qui concerne le *kosti*, Mandelslo (*Voyage de Perse aux Indes Orientales*, Amsterdam, 1727, p. 183) dit, en parlant des Parsis : « On les distingue par un cordon de laine ou de poil de chameau, dont ils se font une ceinture, qui fait deux fois le tour du corps, et qui se noue en deux nœuds sur le dos ; c'est la seule marque de leur religion, et elle est tellement inséparable de leur profession, que si par malheur elle se perd, celui qui est assez malheureux pour l'avoir égarée, ne peut ni manger, ni boire, ni parler, ni même bouger de la place où il se trouve, qu'on ne lui en ait apporté une autre de chez le prêtre qui les vend. » En un mot, c'est le prêtre qui lie et délie.

« A sept ans, dans le Guzarate, dit Lajard, à dix ans dans le Kirman, l'enfant, qu'il soit du sexe masculin ou du sexe féminin, doit ceindre le *kosti*... Mais cette cérémonie se diffère souvent jusqu'à quinze ans. » D'après le cent-quinzième verset du *Vendidad*, c'est à l'âge de quinze ans que la ceinture mazdéenne devait être prise, et non point, comme aujourd'hui, à dix ou même sept ans.

donc le fils du Créateur ? » le Seigneur Jésus commanda aux figures de marcher. Et à l'heure même elles s'avancèrent, revenant lorsqu'il leur ordonnait de revenir. Et il avait fait des figures d'oiseaux et de passereaux qui volaient, lorsqu'il leur commandait de voler, s'arrêtant lorsqu'il leur ordonnait de s'arrêter, mangeant et buvant, s'il leur donnait à manger et à boire. Or, les enfants s'en étant allés et ayant conté ces choses à leurs familles, leurs pères leur dirent : « A l'avenir gardez-vous de sa société, car c'est un sorcier. Fuyez-le, évitez-le, et *à partir de ce moment* (1) ne jouez plus jamais avec lui ! » (2)

f. — Fosses d'enfouissement pour envoûtés

Si Barabbas n'avait montré son pouvoir que de cette façon ! Mais c'est par ses maléfices qu'il était redoutable : certaines figures lui servaient pour envoûter « la semence de bétail », pour vouer à la mort les goym auxquels il donnait un nom d'animal, le Romain-loup ou chien, le Gaulois-porc, le Grec-bouc, par exemple (3).

Armés d'une pioche, ses disciples creusaient la fosse où ils enterraient, sous la forme de bêtes, ceux que le Maître infernalisait d'avance en invoquant les démons.

Lui-même avait donné l'exemple, en creusant la fosse des envoûtés de marque, comme Tibère et le grand-prêtre Kaïaphas ; et (détail nauséabond, mais authentique,) il y évacuait ses ordures. (4)

g. — Les douze passereaux lâchés du Jourdain vers les quatre points cardinaux pour porter l'Évangile du Royaume aux Juifs des douze tribus dispersés dans le monde

Ces douze passereaux se retrouvent dans deux des écrits fabriqués par l'Église elle-même sous le titre d'*Evangile de l'Enfance,* (5) dans le *Coran,* et dans une des *Apparition du Vaurien de l'étranger* que nous vous donnons plus loin. Ils paraissent avoir produit plus d'effet encore que la colombe lumineuse. Ce fut un succès.

(1) L'aigrefin veut faire croire qu'hommes mûrs, presque cinquantenaires, ces enfants n'ont assisté à rien de semblable en 788.

(2) Fabricius, *Codex apocryphus Novi Testamenti,* Hambourg, 1719, in-12, p. 198.

(3) C'était une pratique commune aux sorciers de tous les pays.

Récemment, M. Franz Cumont présenta à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une figurine d'envoûtement découverte à Athènes ; et la rapprochant d'autres trouvailles analogues, il dit :

« Ces poupées sont toutes de plomb, qui est employé pour les maléfices, parce qu'il est le métal de Saturne, planète pernicieuse. Elles ont les mains et parfois les pieds et le corps ligotés étroitement, parce que l'incantation liait, paralysait les membres de la victime du sortilège.

La statuette d'Athènes offre cette particularité, jusqu'ici unique, d'être couchée dans un cercueil de plomb fait à sa taille. Le personnage qu'elle représentait devait, comme son effigie, être mis en bière et, comme elle, enfoui dans la terre. Tous ces actes procèdent logiquement de la sympathie que la magie suppose exister entre l'être humain et le simulacre sur lequel on opère. »

Le caractère propre des envoûtements de goym que Barabbas opérait, c'est que le goy est d'abord ramené à sa bestiale origine.

(4) Sur cette pratique, cf. *Talmud,* pp. 284, 294, la p. 329, et le *Vaurien de l'étranger,* p. 395.

(5) Cf. Fabricius, *Codex apocryphus Novi Testamenti,* Hambourg, 1719, in-12, pp. 160 et 206.

Dans les *Evangiles de l'Enfance*, la confection et l'émission des douze passereaux ont lieu un jour de sabbat, et l'opérateur est encore enfant, alors qu'elles ont marqué l'année sabbatique 788, l'Année de l'auto-baptême, en laquelle Barabbas atteignit quarante-neuf ans.

§ 1. — *Première histoire de passereaux*

Jésus a cinq ans. D'une seule parole il épure les eaux d'une rivière que la pluie avait grossi, et de leur limon il forme douze passereaux. Les enfants qui jouent avec lui sont témoins.

Averti que son fils a profané le sabbat, en modelant de l'argile ce jour-là, Joseph accourt ; mais Jésus, faisant à cinq ans ce que Barabbas fit à quarante-neuf, bat des mains, disant aux passereaux : « Allez, volez, et en vivant témoignez de moi. » Et les passereaux prennent la volée avec des cris.

§ 2. — *Autre histoire analogue*

Au milieu d'enfants qui ont détourné un cours d'eau (le Jourdain), pour se faire des piscines, Jésus s'en est fait une, aux quatre côtés de laquelle il a disposé, par trois, les passereaux de son invention. Passe le fils d'un Juif nommé Hanan, (comme le beau-père de Kaïaphas), lequel irrité de le voir violer le sabbat, en faisant des oiseaux d'argile, s'avance pour détruire toutes les piscines. Mais Jésus ayant frappé dans ses mains, les passereaux prennent leur vol en piaillant. Et comme le fils d'Hanan s'approche pour détruire sa piscine, l'eau dont elle était pleine disparaît : « Tu disparaîtras de même ! » dit Jésus. Et à l'instant, le fils d'Hanan se dessèche.

h. — L'évangélisation

Il baptise ensuite, tant à Képhar-aïn qu'en d'autres lieux, les Juifs qui ont foi dans l'*Even-guilayon*. Pour compléter cette purification exté rieure, il leur donnait à boire de « l'eau d'oubli », à laquelle il commu niquait la propriété d'effacer tout ce que la mémoire avait retenu jusque-là, de manière que le remords ne vînt point troubler la paix de la rémission : « Venez à moi, disait-il, je vous donnerai de mon eau et les sources de la vie éternelle jailliront en vous, » par la conversion de cette eau en sang (1).

Il évangélise les districts situés au-delà du Jourdain, particulièrement la Bathanée, puis la Galilée, la Samarie, la Judée et l'Idumée. Par des émissaires fanatiques, il évangélise toutes les contrées où il y a des Juifs, « brebis perdues de son troupeau » : troupeau d'hommes-agneaux égarés parmi les bêtes goym.

Il recueille ainsi de grosses sommes d'argent, qu'apportent ou font passer les Juifs de Rome, d'Egypte, d'Ethiopie, de Cyrénaïque, de

(1) J'avais pris toutes ces paroles au figuré, mais certains passages d'Apulée (*L'Ane d'or*), de Philostrate (*Mythe d'Apollonius de Tyane*), et des *Apparition du Vaurien de l'étranger*, que nous donnons plus loin, le but même de toute cette kabbale, (la rémission ne peut avoir d'effet sans l'abolition du souvenir), ne nous permettent pas de douter que Barabbas n'ait donné à boire de son eau enchantée.

Chypre, de Syrie, de Cilicie (Tarse), de la province d'Asie, de la Macédoine (Thessalonique), d'Achaïe (Kenchrées).

En attendant la Grande pâque, conseillé par sa mère et aidé par ses frères, par les Cléopas et les Jaïr, ses beaux-frères, il organise sa bande dans le but de piller le Temple et de se retourner ensuite contre Pilatus.

Toujours furieux, ses discours tombaient souvent dans la scatologie. (1)

§ 1. — *Affaire des vases des Tabernacles. Barabbas fouetté avec ses frères*

Au mois de *tischri* (septembre), il se croit assez fort pour pouvoir évangéliser jusque dans le Temple même. C'est la *Rosch ha shâna* (commencement de l'année vulgaire), et les Jérusalémites, partageant l'opinion des goym, s'imaginent que le soleil *passera* dans ses douze *maisons* successivement, comme à son ordinaire. Ils estiment que Barabbas n'épousera pas sa Mère. Barabbas, au contraire, leur déclare que le 15 nisan prochain, c'est-à-dire dans six mois, « il n'y aura plus de temps : » le soleil ne *passera* plus. Arrêté à la suite de l'affaire des vases (2), et mené devant le sanhédrin, il est fouetté au Hanôth (la prison) avec ses frères.

§ 2. — *La tresseuse de cheveux*

Barabbas était « venu en cachette » à la Rosch ha schâna. Mais il était trop reconnaissable à sa chevelure pour pouvoir tromper la surveillance des prêtres et pousser à fond ses entreprises contre le Temple. C'est, outre l'exemple légendaire de Samson, ce qui inspira à sa mère l'idée de lui tresser les cheveux en sept nattes (3), afin qu'il pût, coiffé du turban, se « camoufler » en pharisien et courir plus facilement l'aventure qu'il méditait pour la fête de la Dédicace.

§ 3. — *Le grand camouflage de Barabbas et de sa bande. Affaire de la Dédicace. Jacob junior lapidé. L'imprenable Barabbas.*

Cette affaire est la plus importante, au point de vue évangélique, de toutes celles qu'a suscitées Barabbas aux gens du Temple. Aussi avait-elle laissé dans le *Talmud*, probablement au traité des *Tabernacles*, une trace d'autant plus profonde que, pour préparer son coup, Barabbas avait employé une ruse bien souvent renouvelée après lui par les Péréjim : (4) il avait « camouflé » toute sa bande en honnêtes pharisiens de Jérusalem, afin de se ménager l'accès du sanctuaire et d'en déloger les prêtres. Ses gens avaient des armes sous leur manteau. On sait que l'entreprise ne réussit pas, et que Barabbas, arrêté, jeté au Hanôth avec

(1) Cf. p. 285, l'extrait du *Talmud*.

(2) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit., p. 134.

(3) Étant ridicules, avec un fond d'orgueil et d'impiété qui ne messied pas à une religion, ces nattes ont fait leur chemin dans le monde. On les retrouve sur le chef des moines du Mont Athos, qui ont pour patronne la Vierge aux dix enfants, et pour patron, sous le pseudonyme de Jésus-Christ, le chaste Barabbas. Barabbalâtres comme il faut l'être, à la circoncision près, pour plaire à leur modèle, ils sont en révolte officielle contre toutes les lois de la nature et toutes les règles de la société, n'admettant même pas sur leur sol la poule, l'ânesse ou la chèvre, qui pourraient leur donner le scandale d'une reproduction.

(4) Christiens asinaires (de *péré*, âne sauvage, cf. plus haut, p. 15). Cf. l'*Apparition du Vaurien de l'étranger*, p. 384.

tous ses frères, eût été infailliblement lapidé, si sa bande ne l'eût délivré après une véritable bataille.

Mais il semble bien que je me sois trompé en plaçant l'affaire à la fête des Tabernacles. Cela s'est passé à celle de la Dédicace.

La caractéristique de cette affaire, comme celle des Tabernacles, c'est d'être restée strictement juive, de n'avoir mis en présence que des Juifs : ceux de l'Évangile et ceux du grand-prêtre Kaïaphas.

Dans la grande édition du *Mensonge chrétien,* nous avons exposé les suppressions et les changements apportés par l'Église au texte de Flavius Josèphe sur cette échauffourée.

Dans le Flavius Josèphe refait par l'Église, c'est maintenant Pilatus, et non le grand-prêtre Kaïaphas, qui se trouve menacé par l'émeute : c'est lui, et non Barabbas, qui ordonne à ses gens de se déguiser en pharisiens, de cacher des bâtons sous leurs vêtements et, sur un signal, d'exécuter son dessein perfide : (1) ainsi camouflés, ils tombent sur des séditieux qui ne sont point armés, car, depuis que Barabbas a été condamné pour « sédition, assassinat et vol, » c'est l'ordinaire des séditieux de n'être point armés, de même que, depuis la substitution de Jésus à Barabbas au prétoire, c'est l'habitude de Pilatus de crucifier l'innocent et de relâcher le coupable.

Voyant donc, (et combien rétrospectivement !) que les Juifs (assemblés par Barabbas) pourraient en venir à une sédition, Pilatus donna ordre à ses soldats de quitter leurs habits militaires pour se vêtir comme le commun (des Juifs), se mêler ainsi parmi la foule et la charger, non pas à coups d'épée, mais à coups de bâton. Les choses étant disposées de la sorte, il donna le signal de dessus son tribunal, et ses soldats exécutèrent ce qu'il leur avait commandé. Plusieurs Juifs y périrent, les uns accablés de coups, les autres étouffés dans la presse, lorsqu'ils cherchaient à s'enfuir.

C'est immédiatement après ce dispositif que vient le fameux passage sur Jésus. Mais ce qu'il y avait dans le texte original, c'est un passage sur Jacob junior, lapidé par Saül, pas autre chose.

L'exploit de la « Camoufle » évangélique était resté fameux dans les synagogues. Car, dès la Dédicace, Barabbas avait gagné la renommée d'être imprenable. Et c'est pour rendre hommage à cette faculté extraordinaire, que Jésus a l'idée de se camoufler au prétoire, où il endosse les vêtements de pourpre que le Roi des voleurs portait encore quand il a été mené à Pilatus. Le revenant de Barabbas s'inspire d'un procédé qui lui avait réussi dans le monde, à la Dédicace de 789.

Tout ce qui rappelait le camouflage de la Dédicace a disparu du *Talmud.* Mais les *Apparition du Vaurien de l'étranger* nous l'ont conservé, avec le nom même de l'homme chez qui Barabbas et ses frères ont été arrêtés : un Jaïr, oncle d'Eléazar-bar-Jaïr, leur beau-frère.

§ 4. — *Réplique du peuple de Rome à l'évangélisation de la ville Crucifixion des Juifs barabbalâtres, transformés en bêtes et utilisés comme torchères*

C'est parmi les Juifs d'Alexandrie que les ordonnances évangéliques furent observées avec le plus de rigueur.

(1) Cf. *Antiquités Judaïques,* l. II, Ch. XIV, §160, 161, et *Guerre des Juifs contre les Romains,* l. XVIII, Ch. IV, § 771. Ces chapitres sont entièrement substitués.

Cependant, à une époque de l'année qu'on ne peut plus fixer avec certitude, ceux de Rome se signalèrent par des meurtres et des incendies d'un caractère particulièrement odieux.

J'ai dit comment, et surtout pourquoi, le peuple indigné les crucifia, transformés en bêtes et enduits de poix, et s'en éclaira la nuit, comme de torches. C'est une réplique aux *sorts* qui le concernaient (1).

Nous supposons que les Juifs qui ont été punis de cette façon avaient commémoré par le crime l'anniversaire de la naissance de Barabbas, (6 janvier). Cet anniversaire correspond avec l'entrée en charge des consuls de l'année 789, lesquels furent Q. Plautius et Papinius Allenius.

§ 5. — *Règne et condamnation de Barabbas.* (*Premier trimestre de* 789)

Barabbas débauche les Bathanéens du service d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, dont les soldats Gaulois sont battus par les Arabes et précipités dans le lac de Tibériade. C'est cette journée que Barabbas, bénéficiaire de la chose, appela Journée des Hazirim (Porcs).

Le sacre : Barabbas, oint des parfums du *chrisme*, en Bathanée, (2) par sa mère, « la Parfumeuse » (3) du *Talmud.* (15 février 789).

Pointe en Phénicie, (environs de Tyr et de Sidon).

Barabbas assassin d'Ananias, baptiseur concurrent, et de Zaphira sa femme, près de Damas : il les dépouille. (4)

Condamnation à mort de Barabbas pour trahison envers son pays, assassinat et vol, (5 mars).

Eléazar bar-Jaïr tué dans un combat.

Barabbas monte au sac du Temple, à travers la Samarie.

Dispersion de la bande des barabbalâtres par Pontius Pilatus, (5) au Sôrtaba, (12 nisan).

Arrestation de Barabbas à Lydda, par Saül, sur les indications de Juda de Kérioth, (13 nisan).

(1) Ce fut encore pis à Alexandrie, où les Juifs barabbalâtres avaient creusé la fosse de Flaccus le gouverneur, et affamé la ville par l'accaparement des grains. Et ce ne fut pas la seule ville mise à cette épreuve. Cf. plus loin, p. 137.

(2) Afin de montrer son Juif régnant sur des hommes qui ne fussent pas en âge de voler et piller, l'Église l'a, dans l'*Evangile de l'Enfance*, fait régner, petit enfant, sur d'autres enfants de son âge. Chose curieuse, si elle n'a pas respecté la date, elle a conservé le nom du mois pendant lequel Barabbas a fait le roi-christ :

« Au mois d'Adar, (le mois des *Poissons* et aussi celui des *Phurim*, sorts,) il assembla les enfants et en disposa comme étant leur Roi. Car ils avaient étendu leurs vêtements sur la terre, pour qu'il s'assît dessus, (en vue de leur transfiguration par le baptême de feu). Et ils lui avaient mis sur la tête une couronne de fleurs. Et à l'instar de satellites autour d'un roi, ils se tenaient à sa droite et à sa gauche. Et si quelqu'un venait à passer par le chemin, *les enfants l'enlevaient de force, disant* : « *Viens, et adore ton Roi, afin que ton voyage soit heureux !* »

(Fabricius, *Codex Apocryphus Novi Testamenti*, Hambourg, 1719, in-12, p. 203). C'est le « Contrains-les d'entrer » des évangélistes canoniques.

(3) Cf. plus loin, p. 274.

(4) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit., p. 145.

(5) Nous avions pensé que les rabbins évangélistes, qui ont fabriqué l'entrée de Jésus à Jéricho, avaient eu simplement pour but d'égarer le goy sur l'itinéraire suivi par Barabbas après la fatale journée du Sôrtaba. Ce n'est là qu'une partie du but qu'ils poursuivent. Il y a un intérêt séméiologique, un intérêt de kabbale, à ce que, sous les espèces de Jésus, Barabbas passe par Jéricho et en sorte ostensiblement,

Assassinat de Juda de Kérioth par Siméon (Pierre), frère cadet de Barabbas.

§ 6. — *Châtiment du roi des voleurs* (14 *nisan*)

Le 14 nisan, veille de la pâque des *Poissons de mille ans*, il est amené devant Pilatus. C'était le jour où il devait procéder au pillage du Temple.

On lui rasa les cheveux et même la barbe, de manière qu'il fût destitué de tout signe de naziréat, qu'il eût la face d'un esclave, (1) et fût placé ainsi plus bas que ses sujets dans l'estime des goym assemblés au prétoire.

Vers trois heures de l'après-midi, il est mis en croix avec Simon de Cyrène et autres.

A six heures, faillite de l'*Even-guilayon* et du Royaume universel des Juifs : le temps continue, et avec goym, contrairement à la Promesse.

J'ai montré comment, après deux jours de croix (15 et 16 nisan) au Guol-golta, Barabbas avait été déposé par l'*harammathas* (fossoyeur) dans un caveau provisoire, sur les instances de son oncle, Siméon Cléopas, et comment, dans la nuit du 18, quelques membres de sa famille, guidés par l'*harammathas,* l'ont enlevé secrètement, pour le transporter à Machéron, où ils l'ont enterré.

§ 7. — *Expédition de Saül à Damas* (*fin nisan*) *contre les restes de la bande évangélique. Saül obligé de se retirer devant les Arabes en guerre avec Hérode Antipas*

J'ai montré aussi que le prince Saül, chargé de poursuivre les restes de la bande, ne s'était jamais converti à Barabbas sur le chemin de Damas ; qu'il n'avait jamais cessé de combattre les frères survivants de ce scélérat, notamment Ménahem, et qu'il était mort en Espagne, après 820, sans avoir jamais écrit, et encore moins pensé, une seule ligne des *Lettres* mises sous son nom par l'Église.

car le château, qui était un peu au-delà de la ville, s'appelait Dagon, étant, comme son nom l'indique, placé sous la protection du Baal-Zib, père des Poissons. En un mot, pour tenir la promesse de son Évangile, c'est-à-dire pour s'asseoir victorieux sur les *Anes,* abaissés jusqu'à lui, il fallait que Barabbas franchît les *Poissons.* Sur le nom du château de Jéricho voir Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs,* l. I. Ch. 2, édition de Sigismond Gelénius, 1634, in-folio, p. 711.

(1) Nous n'avions pas senti cela. Mais pour que les évangélistes aient pu écrire qu'on avait crucifié Simon de Cyrène à sa place, il faut absolument qu'il eût perdu le signe distinctif de son naziréat et fût devenu semblable à ce Simon, du moins sous le rapport de la tête rase. Les *Mahazeh Ieschou ha nozri* (*Apparition du Vaurien de l'Etranger*) confirment le fait de cette *diminutio capitis*, et elles le placent même beaucoup plus tôt qu'il ne convient. (Voir plus loin, p. 371.) La même peine est également appliquée (Cf. p. 221) à Apollonius de Tyane, par analogie avec le traitement infligé à l'imposteur juif contre lequel le personnage d'Apollonius a été inventé. Cf. aussi p. 70 le sacrifice que les goym de Béotie feront de leurs cheveux cent ans après, pour se racheter de la mort par les mêmes épreuves que le crucifié divinisé par les rabbins évangélistes. Plus tard encore, l'aigrefin qui signe « Paul » leur ordonnera d'avoir la tête rase, pour le même motif.

VIII

L'ALEXANDRIE DU FILS DE PANTHORA

a. — Manifestation des Égyptiens contre la Sotada (Salomé)

Les Alexandrins ne connaissaient Salomé que sous son nom de famille (Cléopas), et sous celui de sa mère (Cléopâtre), la *sota* qui avait quitté son davidique mari pour épouser Hérode. Afin de lui faire pièce, il tirèrent du Gymnase un quadrige que leurs pères avaient dédié à Cléopâtre, reine d'Egypte, au temps où Juda ben-Péréja y avait produit son Even-guilayon (1), et plaçant la statue de Caïus, fils adoptif de Tibère, sur le quadrige, ils introduisirent le tout dans la Grande Synagogue (2). Les quatre chevaux de l'Apocalypse, ceux que le fils de l'ambitieuse *sotada* envoie porter en Occident les fléaux de la famine, de la peste et de la guerre civile, sont ici employés à conduire l'héritier de l'Empire romain jusque dans l'asile de la *Thora.* Les Sorts juifs à l'envers !

b. — Exposition d'un Barabbas à quarante brasses de hauteur

Cela n'est rien.

On se rappelle la terrible mascarade d'Alexandrie, où les Egyptiens exposèrent un mannequin de Barabbas aux railleries de tous les goym présents dans la ville.

Un texte, que nous allons produire, établit que ce Barabbas, surmonté probablement d'une tête d'âne, fut exposé sur un échafaud élevé à quarante brasses au-dessus du sol, c'est-à-dire le plus haut possible, pour être vu de tous les Juifs d'Alexandrie. Cet échafaud, d'une hauteur qu'on ne revit jamais, donc proportionnel à l'orgueil du Roi des voleurs, laissa un souvenir si profond dans les synagogues qu'il passa en proverbe.

On disait en parlant de l'aspect qu'avait eu Alexandrie pendant cette mascarade, funeste à tous les Juifs indistinctement : « l'Alexandrie du fils de Panthora. »

c. — L'échafaud du Roi des rois

Chaque année, en beaucoup d'endroits, les Juifs célébraient comme un bonheur la crucifixion d'Aman, ministre d'Assuérus, qui leur avait été si hostile. Un seul homme après 789 put passer pour avoir été exposé aussi haut qu'Aman : Barabbas à Alexandrie. C'est pourquoi, dans le *Targum d'Esther* (3), Aman, qui vient d'apprendre sa condamnation, exhale ainsi ses plaintes :

(1) Cf. plus haut, p. 15.

(2) Ce détail provient très probablement de Tacite. Il est passé, après les sophistications d'usage, dans la *Légation à Caïus* que l'Église a placée sous le nom de Philon, et qui est un faux manifeste, comme nous l'établirons dans notre ouvrage sur Constantin.

(3) Cité par Wagenseil, (*Tela ignea Satanæ,* 1681, in-4, p. 30 de la *Confutatio Toldos Ieschuæ.*)

« Je t'en prie, Seigneur Mardochée, homme très juste, pardonne-moi, et n'efface pas mon nom hâtivement, comme il est arrivé à mon ancêtre Amalech ! Ne suspends pas (au bois) mes cheveux blancs ! Si tu veux absolument me tuer, tranche-moi la tête avec le glaive par lequel les rois font périr les Satrapes, condamnés dans le gouvernement des provinces ! » C'est ainsi qu'Aman se répandait en pleurs et en gémissements. Mais Mardochée se bouchait les oreilles. Voyant qu'il n'entendait pas ses paroles, Aman recommença de pleurer et de se lamenter sur sa destinée dans le jardin attenant au palais. Et au milieu de cris et d'exclamations nombreuses : « Ecoutez-moi, disait-il, arbres et toute végétation de cette terre ! Le fils d'Hammedatha veut monter *aussi haut que fut monté dans Alexandrie le fils de Pandera* ! Accourez tous, prêtez-vous à ma résolution, et vous verrez la tête d'Aman à quarante brasses au-dessus de vous ! »

Personne, jusqu'à ce jour, n'a jamais rien compris à la phrase où Aman, poussé par un orgueil bizarre, exprime l'ambition d'être élevé aussi haut que le fils de Panthora dans Alexandrie : « Rien de plus obscur, dit Wagenseil. J'ai voyagé en Italie, en France, (je me rappelle Avignon et Metz), en Allemagne, j'en ai parlé à d'innombrables rabbins, et dans aucun de ces lieux je n'ai trouvé personne qui pût me fournir l'ombre d'une explication. » C'est pourtant bien simple, même si la phrase doit être traduite comme Wagenseil l'a fait, par : « dans l'Alexandrie du fils de Pandéra », et que cette expression soit, dans le langage des Juifs, comme un équivalent de « l'Abbaye de Monte-à-Regret », pour désigner l'échafaud, ou de « Languille de Melun, qui crie avant qu'on ne l'écorche » pour rappeler ce que fit ce scélérat dans cette ville. En tout cas, « l'Alexandrie du fils de Pandéra » est le lieu où, pour une fois seulement, un homme fut exposé en effigie sur un échafaud digne par sa hauteur du pays des Pyramides.

Quant à la date de cette mascarade, nous avons, sur l'autorité de tous les historiens, fait aux écrits mis sous le nom de Philon (1) un crédit qu'ils ne méritent d'aucune manière. En établissant la preuve de leur fausseté (2), nous avons acquis la certitude que l'exposition de Barabbas au Gymnase d'Alexandrie a non point suivi, mais précédé les scènes du prétoire de Pilatus, et que ç'a été non point une parodie de ces scènes, mais une figuration anticipée de la faillite du prétendant au Royaume universel. La mascarade n'a donc pas eu lieu sous Caïus, mais sous Tibère.

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. éd. p. 194.
(2) Dans l'ouvrage que nous préparons sur Constantin.

« Je t'en prie, Seigneur Mardochée, homme très juste, pardonne-moi, et n'efface pas mon nom hâtivement, comme il est arrivé à mon ancêtre Amalech ! Ne suspends pas mes bons jours chez vous, et s'il te plaît, absolument me tuer, tranche-moi la tête avec le glaive par lequel les rois font périr les Satrapes condamnés dans le gouvernement des provinces ! » C'est ainsi qu'Aman se répandait en pleurs et en gémissements. Mais Mardochée se bouchait les oreilles. Voyant qu'il n'entendait pas ses paroles, Aman recommença de pleurer et de se lamenter sur sa destinée dans le jardin attenant au palais. Et au milieu de cris et d'exclamations nombreuses : « Écoutez-moi, dit-il, arbres et toute végétation de cette terre ! Le fils d'Hammedatha veut monter aussi haut que fut monté dans Alexandrie le fils de Pandera. Accourez tous, prêtez-vous à ma résolution, et vous verrez la tête d'Aman à quarante brasses au-dessus de vous ! »

Personne, jusqu'à ce jour, n'a jamais bien compris à la phrase où Aman, poussé par un orgueil bizarre, exprime l'ambition d'être élevé aussi haut que le fils de Panthera dans Alexandrie ; « Rien de plus obscur, dit Wagenseil. J'ai voyagé en Italie, en France, je me rappelle Avignon et Metz, en Allemagne, j'en ai parlé à d'innombrables rabbins, et dans aucun de ces lieux je n'ai trouvé personne qui pût me fournir l'ombre d'une explication. » C'est pourtant bien simple, même si la phrase doit être traduite comme Wagenseil l'a fait, par : « dans l'Alexandrie du fils de Pandera » et que cette expression soit dans le langage des Juifs, comme un équivalent de « l'Abbaye de Monte-à-Regret », pour désigner l'échafaud, ou de « La guerre de Melun, qui cria avant qu'on ne l'écorchât, » pour rappeler ce que fit ce scélérat dans cette ville. En tout cas, « l'Alexandrie du fils de Pandera » est le lieu où, pour mourir scélératement, un homme fut exposé en effigie sur un échafaud digne par sa hauteur du pays des Pyramides.

Quant à la date de cette mascarade, nous savons, sur l'autorité de tous les historiens, fait aux saints puisque le nom de Philon (1) sur ce récit qu'ils ne mentent d'aucune manière. En établissant la preuve de leur fausseté (2), nous avons acquis la certitude que l'exposition de Bar-Abbas au Gymnase d'Alexandrie n'avait pu que précéder les scènes du prétoire de Pilatus, et qu'elle n'était point une parodie de ces scènes, mais une figuration anticipée de la faillite du prétendant au Royaume universel. La mascarade n'a donc pas eu lieu sous Caïus, mais sous Tibère.

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. éd. p. 494.
(2) Dans l'ouvrage que nous préparons sur Constantin.

II

L'ÉVANGÉLISATION JUSQU'AU CENTENAIRE DE LA FAILLITE DE BARABBAS (789-889)

I

THÈSE DE LA FAMILLE DE BARABBAS AU LENDEMAIN DES EXÉCUTIONS

Point de crucifixion, donc point de faillite, telle fut la thèse de la famille : Barabbas s'est délié de lui-même ; en vertu des pouvoirs dont il était revêtu par son Père, il a échappé aux Jérusalémites envoyés pour le prendre. On ne prend pas le Messie, surtout celui-là, qu'on n'a jamais pu garder au Hanôth ! On a crucifié Simon de Cyrène, on a crucifié les autres, on n'a pas crucifié Barabbas. On ne crucifie pas le Messie ! La Promesse de l'*Even-guilayon* n'a rien perdu de sa vérité ; à une autre pâque elle se réalisera, et par Barabbas lui-même !

II

ÉVANGÉLISATION DES JUIFS D'ÉGYPTE SOUS LA BÊTE CAÏUS (CALIGULA)

Tandis que l'Évangile circulait sous un nom : « Évangile de Ioannès », par exemple, chez les Juifs hellènes, il circulait sous un autre parmi d'autres Juifs, ceux d'Egypte notamment : « Évangile de Schem bar-Abba (1), »

(1) On a vu (Cf. *Le Mensonge chrétien*, petite édition, p. 716) que l'Église, dans ses sophistications de Philon le Juif, avait défiguré ce nom : (Karabbas au lieu de Barabbas). C'est contre l'*Evangile de schem bar-Abba* ou *Evangile de Bar-kochev* que Basilide, une centaine d'années après, a composé ses écrits dans l'intérêt des Égyptiens. L'Église a défiguré ces noms dans Clément d'Alexandrie, (*Stromata*, l. VI), Épiphane, (*Contra hœreses*, l. XXVI, 2) et Eusèbe, (*Histoire ecclésiastique*, l. IV, ch. 7,) où ils sont intitulés : « *Evangile de Chem Barcabbas et Barcôph* ». L'Église ajoute : « C'est Basilide qui a inventé ces prophètes et quelques autres, *qui n'ont jamais existé*, et il leur a imposé ces noms barbares pour frapper l'esprit de ceux qui ont l'admiration des choses de cet acabit. »

l'Illustre Barabbas, comme disent très bien les mystificateurs canoniques, ou « Évangile de Bar-kochev (fils de l'Étoile *Anes*) ».

Les rabbins d'Alexandrie furent parmi les premiers qui adoptèrent la thèse de Salomé sur l'auto-déliement de son fils. Dans les synagogues dévouées à l'Évangile, on ne pouvait pas croire qu'après avoir échappé naguère, et par tant de camouflages, le Schem bar-Abba, l'Illustre Barabbas, eût pu être enfin pris ! Dans certaines on ne voulait même pas qu'il eût été mené à Jérusalem, les mains liées derrière le dos ; on y racontait qu'un ange (1), anticipant sur la transfiguration, lui avait apporté du ciel un vêtement d'une blancheur éblouissante : par ce moyen il avait détourné de lui les mains hérodiennes de Saül, qui d'épouvante avait laissé tomber ses armes, en même temps que d'un coup de sique Simon la Pierre lui enlevait l'oreille droite !

Quoique Tibère eût soixante-dix-huit ans, sa mort, advenue un peu avant la pâque de 790, fut saluée dans les synagogues d'Alexandrie comme une première revanche de Barabbas. Caïus (Caligula) lui succéda sous les plus heureux auspices, et le fils adoptif de « la Bête dont le nom est Mystère » régna sur le monde.

III

L'ÉVANGÉLISATION SOUS LA BÊTE CLAUDE

I. — En 800, Claude célèbre les Jeux séculaires dans une intention anti-évangélique.

L'enfant du nouveau siècle est Néron, et ce siècle est dit le Siècle d'Or par opposition au Règne de la verge de fer, dont les cinq frères survivants de Barabbas menaçaient les habitants de Rome et les sujets de l'Empire. Néron s'attribue le signe des *Poissons*, que la crucifixion de Barabbas avait rendus disponibles. Les Juifs répliquèrent qu'il était simplement l'Antéchrist.

II. — Décapitation *post mortem* de Theudas, (Juda Toâmin, sans nul doute.) Sa tête exposée à Jérusalem. (2)

III. — Claude expulse de Rome les Juifs évangélisés par Rabbi Akiba.

IV. — Evangélisation des Juifs d'Achaïe et d'Asie par Akiba.

Troubles fomentés dans Éphèse par les Juifs évangélisés. Mort de Salomé. Fuite de Simon bar-Juda plus tard dit la Pierre et de Jacob senior bar-Juda, frères de Barabbas.

V. — Prédication de l'Année sabbatique 803 par Simon et Jacob à Antioche et en Judée. Leur crucifixion à Jérusalem par Tibère Alexandre. Leurs cadavres traînés devant le palais d'Hélène, reine d'Adiabène.

(1) Cet ange figure encore aujourd'hui dans l'écrit canonique placé sous le nom de Marc, XIV, 51.

(2) Cf. p. 375, l'*Apparition du Vaurien de l'étranger*. Juda Toâmin, étant le jumeau de nom, le frère cognominal de Barabbas, tout ce qui le touche est sujet à caution. Il est douteux que Theudas se soit dit roi-christ avant Simon la Pierre.

IV

ÉVANGÉLISATION SOUS LA BÊTE NÉRON

§ 1. — *Ménahem, roi-christ en* 819

La prédication de l'*Even-guilayon* par Ménahem, dernier frère de Barabbas, est (1) le fait saillant de cette période ; elle domine et clôt l'histoire des sept fils de la Gamaléenne. Elle fut accompagnée de troubles évangéliques en Achaïe, comme en témoigne la crucifixion de Loucas, frère de Simon de Cyrène, à Kenkhrées.

Pour le règne de Ménahem à Jérusalem (819) et l'exécution de ce roi-christ par le parti national, nous renvoyons au *Mensonge chrétien* (2).

§ 2. — *Néron et les Sorts de l'Even-guilayon*

Par le fils de Thrasylle, Néron connaissait si bien la kabbale de l'*Even-guilayon*, et particulièrement les *Poissons de mille ans*, que le *Talmud* n'a pas hésité à parler de sa conversion au judaïsme (3). Le *Talmud* aurait pu également convertir le consul Télésinus, qui n'était pas moins instruit des prétentions de Ménahem, et le poète Lucain, qui les combat ainsi, s'adressant à Néron lui-même :

« Lorsque ton séjour ici-bas sera terminé, tu monteras plein de jours vers les astres ; le palais du ciel se portera au-devant de toi, avec l'agrément des pôles (4). Qu'il te plaise soit de tenir le sceptre, soit de monter sur le char enflammé de Phébus, de baigner d'un feu perpétuel une terre qui ne craint rien d'un changement du soleil (5), la Toute puissance te cédera sa place, et la Nature te permettra, comme à un dieu, d'établir le Royaume du monde (6). Mais ne prends pour demeure ni les régions du nord, ni les régions brûlées des feux du sud, et d'où tu regarderais ta Rome (7) d'une oblique étoile (8) ! Si tu pesais sur un point de l'Ether immense, l'axe du ciel en serait ébranlé. Garde au centre l'équilibre du monde ! Que ce point du ciel soit tout entier serein, et qu'aucune nuée ne cache César ! Qu'alors le genre humain pose les armes ! Que toutes les nations s'aiment d'un commun amour ! Et que la Paix, descendue sur la terre, ferme les portes de fer du belliqueux Janus ! »

Le temps vient où, sans réhabiliter Néron, l'histoire le lavera des calomnies de l'Église.

(1) Avec les meurtres commis dans le temple par les disciples de Barabbas, et qui ont confirmé ces Naziréens de la vengeance dans le titre de Sicaires ou Assassins, déjà mérité par leur maître.

(2) Cf. *Le Mensonge chrétien*, petite édition, p. 220.

(3) Traité *Guittin*.

(4) Le ciel ne se repliera pas comme un livre qu'on roule, (le *guilayon*.)

(5) Le soleil ne s'éteindra pas par tiers.

(6) Au lieu et place de Barabbas.

(7) La Rome que tu as reconstruite après l'incendie, et dont tu as recueilli chez toi les habitants malheureux.

(8) Alors que par reconnaissance elle veut te regarder en face.

V

ÉVANGÉLISATION SOUS LES TROIS BÊTES GALBA, OTHON, VITELLIUS

Prise de Gamala par Titus, fils et lieutenant de Vespasien. Il entre le premier dans la ville.

VI

ÉVANGÉLISATION SOUS LA BÊTE VESPASIEN APRÈS LA CHUTE DE JÉRUSALEM

I. — Prise de Jérusalem par Titus, qui avait déjà pris et ruiné Gamala. Destruction du Temple hérodien et dispersion des Juifs. (823)

II. — Orientation nouvelle de la barabbalâtrie chez les rabbins évangélistes.

La chute de Jérusalem et la dispersion des Juifs, présentées comme une preuve de la puissance de Barabbas auprès de son Père.

Dieu, pour venger son fils, que les Jérusalémites ont livré aux Romains, s'est servi de ceux-ci pour détruire le Temple, d'ailleurs maudit depuis la mort de Siméon et de Juda Panthora en 760. En cela l'Évangile se réalise : il n'y a de changement que dans la main-d'œuvre prévue par Barabbas. Les Romains sont les agents, les tâcherons de Iehovah et de son fils, celui-ci caché sur la terre, au milieu des fidèles de l'Évangile, et qui reparaîtra au premier jour. Les Romains lui ont fait place nette pour l'érection de la Nazireth toute d'or et de pierreries.

III. — Commencement des sacrifices d'enfants à Barabbas.

J'ai expliqué comment, terrorisés et exaltés par cette thèse, un parti de Juifs avait fini par croire que la malédiction du crucifié était sur les douze tribus tout entières. J'ai montré par quelles pâques abominables ils croyaient pouvoir désarmer la colère de ce prétendu fils de Dieu. (1)

IV. — Secte des Nicolaïtes, née de l'Évangile, mais en révolte contre les ordonnances de Barabbas sur l'arrêt de la fonction génésique.

VII

ÉVANGÉLISATION SOUS LA BÊTE TITUS

I. — Les rabbins évangélistes nourrissent l'idée et répandent le bruit de la présence de Barabbas au milieu des Juifs de Rome.

II. — La grande éruption du Vésuve, obscurément annoncée dans l'Apocalypse de l'Evangile éternel, présentée comme une preuve directe de la puissance de Barabbas.

III. — Poisson envoyé par Barabbas pour faire mourir Titus.

Les Juifs évangélisés avaient, à ce qu'il semble, envoûté Titus, sous la forme d'un veau (2).

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. pp. 256-261.

(2) Ils l'avaient voué, par un jeu de mots sur Vitellius, à la même fin que cet empereur. Cf. page 203.

L'éruption du Vésuve, une peste qui fit dix mille morts par jour, rien que dans Rome, l'incendie qui pendant trois jours et trois nuits dévora tout un quartier de la ville et le Capitole nouvellement rétabli, cela parut être la réalisation des Sorts que Barabbas avait décrétés contre la Bête. Pour comble de rapprochement, le hasard voulut que Titus mourût empoisonné par un poisson de mer, et l'on sait que tous les poissons de mer sont condamnés par l'Apocalypse. La rapidité de cette mort frappa les Romains ; les Juifs de Pouzzoles et d'Ostie tirèrent un parti merveilleux de l'instrument dont elle s'était servi : c'est Barabbas qui avait envoyé ce démon pisciforme dans le corps de Titus pour l'anéantir !

Titus était né le 30 décembre sous le même signe que Barabbas, (le *Capricorne*), et il mourut le 13 septembre, deux jours avant l'entrée dans la *Balance*. Un vulgaire petit poisson avait tué le destructeur de Gamala, berceau de la *Zib-boulè* évangélique et de Barabbas.

VIII
L'ÉVANGÉLISATION SOUS LA BÊTE DOMITIEN

a. — L'année de deux ans 838-839 : Centenaire de Barabbas et premier jubilé commémoratif de la proclamation de l'Évangile

L'année 838, advenue sous Domitien, a donné lieu à un mouvement de barabbalâtrie excessivement vif parmi les Juifs de Rome.

C'était, en effet, une année *proto-jubilaire* au compte évangélique.

b. — Pâques infanticides : l'enfant-agneau de la campagne de Rome

Pour hâter l'heureux jour où Barabbas amènerait le Royaume, les Juifs célébrèrent des pâques infanticides. La nuit, dans la campagne romaine, probablement dans les environs du forum d'Appius et des Trois tavernes, où ils étaient fort nombreux, quelques-uns immolèrent un premier-né et le mangèrent en guise d'agneau pascal (1). Ces immolations d'enfants nazirs par les Juifs évangélisés sont d'un intérêt capital pour l'histoire de la barabbalâtrie, parce qu'on voit ces abominables pâques en usage dans les églises quarante-neuf ans après la crucifixion de Barabbas, et une soixantaine d'années avant Apulée, faussement dénoncé pour y avoir pris part.

c. — Fêtes anti-sabbatiques instituées par Domitien sous le nom de Jeux Capitolins

Pour mettre les périodes sabbatiques en échec devant les Dieux, Domitien institua les Jeux quinquennaux, dédiés à Jupiter Capitolin, et dont les premiers furent donnés en 839, de manière que les suivants ne pussent jamais coïncider avec une année *sabbatique*, et que le dixième détruisît mathématiquement le sens évangélique des années *jubilaires*.

(1) Cf. plus loin, page 215.

Ces jeux dits Capitolins avaient pour but de célébrer la gloire de Rome et celle des empereurs, non seulement par des exercices gymniques, mais par l'éloquence, la poésie et la musique. Domitien y présida, vêtu à la grecque, couronné d'or, entouré du prêtre ordinaire de Jupiter Capitolin et de tout le collège de ceux qu'il avait institués pour le culte de sa maison, cette maison Flavia qui, en consommant la ruine de Jérusalem, avait, pensait-on, empêché celle du monde. Parodiant Barabbas, il voulut être fils de l'Esprit (1), il élut Minerve pour sa mère.

d. — Jeux séculaires de 841

Le Jubilé passé sans que Rome eût péri, Domitien résolut de célébrer les Jeux séculaires. Tacite était alors préteur. Il avait donc pu connaître du châtiment qui fut infligé aux Juifs coupables d'avoir immolé leur premier-né à Barabbas. Les raisons pour lesquelles Domitien célébra ces Jeux séculaires avaient été exposées par Tacite, dont les écrits nous manquent partout où Barabbas et ses disciples sont intéressés ; nous ne connaissons donc plus celles qui ont déterminé Domitien. Aussi les historiens (2) se sont-ils toujours demandé pourquoi cet empereur avait choisi une année qui ne répond ni au calcul d'Auguste ni à celui de Claude.

e. — Évangélisation de l'Épire

Nous avons montré que, par peur de la fin du monde, des Grecs d'Épire avaient prêté une oreille complaisante aux discours des rabbins contre la Bête, et accepté le baptême. On se rappelle la réprimande attristée qu'Epictète, pendant son séjour à Nicopolis, adresse à un de ces faibles d'esprit (3).

f. — Circoncision et baptême de Flavius Clémens

C'est, comme on sait, le grand scandale de l'Évangélisation sous Domitien, et nous avons dit tout ce qu'il y avait à en dire (4). La honte en rejaillit sur toute l'aristocratie romaine.

IX

L'ÉVANGÉLISATION SOUS LA BÊTE TRAJAN

a. — Le premier Mahazeh Ieschoua bar-Abba

Nous l'avons montré (5), c'est parmi les Juifs établis ou dispersés à l'étranger, que le culte de Barabbas faisait le plus de progrès.

Pendant longtemps, ce culte hideux ne reposa que sur la version de la

(1) Qui est du genre féminin dans les langues sémitiques.
(2) Particulièrement Crevier, *Histoire des empereurs.*
(3) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 244.
(4) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 238. Voir également plus loin. p. 292.
(5) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 251.

famille, à savoir que, n'ayant pas été crucifié, Barabbas vivait caché dans les colonies juives.

C'est sous Trajan, d'autres disent sous Hadrien seulement, que, Barabbas ne reparaissant pas, les rabbins baptiseurs commencèrent à convenir qu'ils pouvait bien avoir été crucifié par Pilatus. Mais il n'y avait que demi-mal, puisque, disaient-ils, il était ressuscité, et qu'il avait été vu en cet état par ses cinq frères, (notamment Toâmin,) avec ses blessures encore saignantes. Le baptême en son nom était donc valable et ouvrait les portes du Royaume.

Pour faire accepter cette thèse, ils fabriquèrent de petits livres où ils prétendirent que Barabbas ressuscité avait vécu clandestinement en Judée d'abord, puis partout où il y avait des Juifs, en Égypte, en Arabie, à Babylone, à Ephèse, à Rome, en Espagne, puis de nouveau en Judée, où on perdait ses traces en attendant qu'il réapparût devant tout le peuple. C'est ce genre d'écrits qu'on connaît aujourd'hui sous le nom d'*Evangiles.* Mais ce mot, appliqué à des œuvres autres que l'*Evenguilayon* apocalyptique, est par lui-même une fraude. Le titre hébreu de ces écrits fut d'abord *Mahazeh Ieschoua bar-Abba,* (Apparition du Sauveur, fils du Père). L'écrit connu dans le canon sous le titre d'*Evangile selon Saint-Jean,* et qui a pour auteur le Juif éphésien Cérinthe, est un *Mahazeh.* Jésus, c'est le *double* divinisé de Barabbas échappé à la mort.

Mahazeh Tolou, (Apparition du pendu), ou *Mahazeh Ieschou ha nozri* (Apparition du Vaurien de l'étranger), voilà le titre vrai des *Histoire de Jésus* écrites en hébreu par les rabbins antibarabbalâtres, et que nous donnons plus loin.

Il y a des choses que les premiers *Mahazeh Ieschoua* ne cachaient nullement. Celui de Cérinthe avouait que le sacre de Barabbas par sa mère, à l'aide des parfums du *chrisme,* avait eu lieu soixante jours avant la pâque ; que sa condamnation et celle de son beau-frère Eléazar avaient été prononcées quand l'un et l'autre étaient encore en Bathanée, à l'Orient du Jourdain ; et qu'ennemi de la maison de Panthora depuis le premier jour, Juda de Kérioth n'avait jamais ni suivi, ni « trahi » son homonyme de Gamala, ni reçu quoi que ce fût pour indiquer la retraite de ce fuyard à ceux qui , conduits par Saül, l'ont arrêté dans les environs de Lydda.

Enfin, dans le fameux « camouflage » du prétoire, où l'on voit Barabbas échappant des mains de Pilatus par le moyen de son esprit divin (Jésus), l'intéressé était dit « Ièsous Barabbas », et non, comme aujourd'hui, « Barabbas » tout court. C'est beaucoup plus tard, et pour étouffer la voix de l'histoire, que l'Église a supprimé le mot « Ièsous », devant « Barabbas ». Après quoi elle a mis sous le nom d'Origène cette déclaration doublement mensongère (1) : « Beaucoup d'exemplaires ne contiennent pas que Barabbas fût également dit Jésus ; ils font bien sans doute, le nom de Jésus ne saurait convenir à quelqu'un de méchant ». Dans l'*Evangile de Nicodème,* rédigé par l'Église, Pilatus a bien soin de confirmer cette manière de voir : il feint d'ignorer que l'individu présenté aujourd'hui sous le nom de Jésus, dans les écrits canoniques, s'appelât en circoncision Juda, et fût encore plus connu de ses contemporains sous le nom de Barabbas.

(1) Pseudo-Origène, *In Mattheum.*

b. — Les Toledoth Ieschoua bar-Abba
Différence entre ce genre d'écrits et un Mahazeh

Lorsqu'on synoptisa les *Mahazeh* en vue de l'exploitation des goym, on les intitula : *Sefer toledoth Ieschoua,* littéralement *Livre de la génération du Sauveur,* en réalité *Histoire du Sauveur,* le mot « génération », ayant ici le sens biographique, comme en vingt endroits des Écritures juives.

Dans les *Actes des Apôtres* (1), où l'on fait parler Philippe l'Évangéliste sur le chemin de Gaza, le lendemain de la crucifixion de son frère aîné, on cite un passage d'Isaïe, qui prophétise ce genre d'écrits sous le titre même qui leur a été donné par les synoptiseurs ; et dans ce texte, il est dit du crucifié : « Comme une brebis, il a été mené à la boucherie... Qui racontera sa génération (*toledoth*), puisque sa vie a été retranchée de la terre ? »

Aujourd'hui encore, le titre de l'*Evangile selon Matthieu,* c'est : « Livre de la génération de Jésus-Christ », qui, ramené à l'hébreu, donne : *Séfer toledoth Ieschoua Meschiah.*

c. — Troubles évangéliques dans les provinces (Pont et Bithynie) gouvernées par Pline le Jeune

On sait qu'il ne subsiste plus aucune relation de ces troubles : ils ne sont constatés que par la fausse lettre de Pline (2).

d. — L'année sabbatique 867. Les vengeurs de l'Évangile

C'est entre le Jubilé de 839 et celui de 889 qu'éclata, parmi les Juifs, le plus grand mouvement évangélique du neuvième siècle de Rome. Il coïncide avec l'année sabbatique 867. Cette année, la quatrième sabbatique du cercle jubilaire commencé, était sous l'influence directe de l'Ane de Juda. Elle parut d'autant plus évangélique aux Juifs, qu'un tremblement de terre, où périt Pédo, consul en charge, et où la Bête nommée Trajan n'échappa qu'à grand peine, ruina la ville d'Antioche, une de celles où ils étaient le plus nombreux et à laquelle ils portaient le plus de haine. Il y avait là un signe certain, l'Apocalypse du Marân s'accomplissait.

Le mouvement de 867 n'est pas moins intéressant que celui de 789, il a affecté plus de provinces, et l'Église elle-même n'a pu nier qu'un Siméon Cléopas, un arrière-petit-fils de Panthora et de Salomé, l'eût fomenté pour se faire roi-christ.

Sur ce qui s'est passé en Judée, à Jérusalem, nous n'avons rien ; l'Eglise a supprimé l'histoire, elle n'en avoue qu'un trait : l'exécution (sur la croix sans doute) de Siméon, qu'elle appelle un *martyr,* et qui en est un dans le sens grec du mot. Sur ce qui s'est passé en Syrie, même réduction de l'histoire à un seul fait : l'exécution d'un certain Ignace, barabbalâtre sous le nom de qui l'Eglise a mis des *Lettres* dont la fausseté

(1) VIII, 32, 33.
(2) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 720.

est démontrée depuis longtemps. Sur l'évangélisation de la Mésopotamie, de l'Égypte, de la Cyrénaïque et de Chypre, nous sommes un peu mieux renseignés, l'Église ayant réussi à la présenter comme une chose où Barabbas n'est pour rien.

§ 1. — *La scie révélée*

Profitant de ce que Trajan, avec toutes ses forces, était tourné vers l'Euphrate, les barabbalâtres firent payer les Romains et les Grecs pour tous les goym qui, dans les précédentes étapes de l'Evangélisation, avaient cru devoir résister à l'*Even-guilayon* panjudaïque. Barabbas était venu pour réaliser en lui l'unité juive, et semer « la division » chez les goym. Comme il y en avait parmi ceux-ci d'assez hardis pour se croire aussi aptes que les Juifs à réaliser l'*un en deux, deux en un,* si l'intention de Dieu était telle, les Juifs évangélisés les « divisèrent » en ce monde, afin de les empêcher de se réunir dans l'autre : ils les scièrent suivant la longueur du corps, en commençant par la tête (1), mettant ainsi Barabbas lui-même dans l'impossibilité de les réadamiser, pour le cas où il eût admis les incirconcis dans son Royaume. Ils mangèrent de leur chair, ce qui était contraire à la Loi bien comprise, et s'oignirent de leur sang, comme Barabbas de l'huile et du parfum du *chrisme.*

Ils en exposèrent d'autres aux bêtes, les forcèrent à combattre dans les cirques.

§ 2. — *Les peaux des bêtes proprement dites*

Les Romains de Rome en 789 avaient supplicié les Juifs barabbalâtres, après les avoir enfermés dans des peaux de bêtes : à leur tour, les barabbalâtres de 867 prirent les Romains de Cyrénaïque, les écorchèrent vifs, et se revêtirent de leurs peaux (2), les vraies peaux « de bêtes » au sens de l'Évangile. (3) Ils avaient à leur tête un nommé Lucua : ils résistèrent victorieusement à Lupus, préfet d'Egypte, envoyé contre eux. Maîtres de la campagne jusque dans les environs d'Alexandrie, ils se signalèrent par d'épouvantables férocités. Lupus, soutenu par les Alexandrins ,tira d'eux un châtiment terrible. Ailleurs, ils furent exterminés sans pitié, particulièrement dans l'île de Chypre, dont les habitants ne voulurent plus recevoir un seul Juif, massacrant même ceux que la tempête forçait d'y aborder.

Trajan donna des ordres exprès pour purger la Mésopotamie de ceux auprès de qui Barabbas était déjà demi-dieu.

C'est l'ensemble de ces mesures de défense que l'Église appelle Persécution sous Trajan. En effet, Trajan a laissé le renom de la pire Bête avec laquelle les barabbalâtres aient eu affaire, et, auprès des goym, celui du meilleur empereur que Rome ait jamais eu.

(1) C'était le supplice favori de David, le grand ancêtre de Barabbas. Manassé, autre ancêtre dudit Seigneur, fit scier Isaïe en deux pour quelque divergence d'opinion.

(2) C'est, je crois, un descendant de Loucas, frère de Simon de Cyrène, et connu pour avoir prêché dans le texte authentique l'Apocalypse de l'*Even-guilayon.*

(3) L'Église, dans l'*Histoire* qu'elle a mise sous le nom d'Eusèbe, mort sans en avoir pensé ni écrit une seule ligne, a pris soin de supprimer tous ces détails à cause de leur caractère évangélique.

X

ÉVANGÉLISATION SOUS LA BÊTE HADRIEN

a. — Prédication de Rabbi Akiba

Barabbas et tous ses frères, notamment Ménahem, avaient, en mourant, maudit les dix tribus qui n'étaient pas venues à l'appel de la Sainte-famille. Rabbi Akiba se fit l'ardent interprète de cette malédiction. Il déclara que les dix tribus ne reviendraient plus en Palestine, et que cette condamnation résultait du *Deutéronome,* où il est dit : « L'Éternel les a chassées dans un autre pays, comme il paraît aujourd'hui », ajoutant : « De même que le jour s'en va sans retour, de même elles s'en sont allées sans retour ». Elles n'avaient qu'à saisir l'occasion en 789, comme le dit le revenant de Barabbas dans les *Toledoth* synoptisés !

C'est pour fléchir ce davidique scélérat que les Juifs évangélisés, tant avant qu'après la dispersion de 823, lui avaient sacrifié leurs premiers-nés ! Et c'est pour se réhabiliter à ses yeux qu'ils se rallièrent autour de Bar-kochev, son arrière-petit-neveu.

Rabbi Akiba, qui mena toute la campagne en faveur de Bar-Kochev dans les synagogues, s'était rasé la tête, tant en manière de pénitence qu'en manière de naziréat, à l'instar de son ancêtre, celui qui prêcha la croisade panjudaïque à Corinthe, sous Claude.

Dans le *Talmud,* Akiba est dit Karah, le Rasé de cheveux, et son fils Ieschoua est dit bar-Karah (fils du Rasé). Cette tonsure, avec une science incomparable de la Loi, est restée le signalement d'Akiba : d'où Rabbi Eliézer ben-Asar a dit : « Comparés à moi, tous les docteurs d'Israël sont comme de l'écorce d'ail (1), j'en excepte le fameux Rasé ! »

En pleine assemblée des docteurs, Akiba déclara que Barabbas était assis à côté de Dieu, au tribunal suprême : les autres eurent quelque peine à l'en faire démordre (2). Sur la date de la délivrance d'Israël Rabbi Ioshua ben-Chanania et Rabbi Eliézer tenaient, l'un pour le mois de nisan, l'autre pour le mois de tischri (3). Akiba tenait pour nisan, à n'en pas douter, et il invoquait Aggée : « Encore un peu de temps et je ferai trembler les cieux et la terre. » Un des docteurs, Rabbi ben Torta, prévoyant l'échec de Bar-kochev, dit :« Akiba, l'herbe poussera sur tes joues, et le fils de David ne sera pas encore venu ! » (4).

b. — Une Bête bien renseignée

Initié à tous les secrets de l'astrologie et de la magie, Hadrien connaissait à fond l'Apocalypse de l'*Even-guilayon* (5). Il en parlait dans les *Chroniques* écrites par Phlégon de Tralles, son affranchi ; et tout ce

(1) *Talmud,* (*Béchor,* p. 58.)
(2) *Talmud,* (*Chaguiga,* 14 a).
(3) *Talmud,* (*Rosch ha shâna,* 11 a)
(4) *Talmud,* (*Tanit,* IV, 7).
(5) Lorsqu'il alla en Espagne, il releva le Temple que Tibère avait fait élever à Auguste dans Tarragone, la province d'où Pilatus était sans doute originaire.

que l'Eglise a pu faire, après les avoir détruites presqu'entièrement, c'est de dire qu'il attribuait cette Apocalypse à Simon dit la Pierre. Il n'ignorait pas l'interprétation que Barabbas avait donnée aux cinq mouvements de la fontaine intermittente du Siloé, lorsqu'il s'était présenté aux habitants de Jérusalem, comme étant le Siloé lui-même (1). C'est par analogie avec cette histoire, fameuse chez les Juifs barabbalâtres, qu'étant à Daphné d'Antioche, il disait que, par son mouvement communiqué à de grosses pierres, la fontaine de Castalie lui avait promis la souveraine puissance.

Il est impossible d'admettre que, pendant son voyage en Palestine vers 885, allant de Syrie en Egypte, Hadrien ne soit pas venu aux sources du Jourdain, là où l'homme à la colombe lumineuse s'était baptisé et proclamé le bar de l'Abba.

Il y a même des raisons de croire qu'il les dessina ou fit dessiner, et que ce délicieux paysage se trouvait parmi les sites peints qui ornaient sa villa de Tibur, et qui étaient autant de souvenirs des choses vues.

c. — Apocalypse d'Hadrien sous le nom d'Antinoos, Anti-Noé (2)

Sous le nom d'Antinoos, il écrivit des livres que l'*Histoire Auguste* qualifie de *catachriani*, et qui étaient surtout *antichriani* : (3) il s'y disait l'Anti-Noé. Monté sur la Montagne voisine d'Antioche, où était le temple de Jupiter Casius, il y prophétisait le nouveau naufrage de l'Arche panjudaïque annoncée par le Charpentier de 788, et la faillite réservée à Bar-kochev, le nouveau Pêcheur d'hommes, par les *Poissons* de Syrie et le *Bel-Zib* de Phénicie.

Cette *Catachrianie*, et le pseudonyme dont Hadrien se couvrit, (4) sont la cause de l'abominable calomnie lancée contre lui par l'Église, qui l'accuse d'avoir nourri une honteuse passion pour un certain Antinoüs, et de l'avoir ensuite divinisé dans la ville d'Antinoé. (5)

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 117.

(2) *Antinoos* veut dire : « Qui pense tout le contraire ».

(3) *Vie d'Hadrien*, placée sous le nom de Spartien, et adressée à Dioclétien. C'est un écrit substitué, dans lequel, après avoir mis *Antimachus* pour *Antinoachus*, et *catacriens* pour *catachriens*, on accuse Hadrien d'avoir voulu imiter Antimaque : « *Catacrianos libros obscurissimos, Antimachum imitando, scripsit* ». Alors que la vérité était celle-ci, traduite de Phlégon : « *Antichrianos libros acerrimos, Antinoachi nomine, scripsit*. Sous le nom d'Antinoachus, il écrivit un livre terrible contre les *oints* (*christs* et *christiens*) ».

Hadrien était né le 24 janvier, dans le même mois que Barabbas, mais sous le signe du *Verseau*. Par conséquent, occupant le *Verseau*, qui précède les *Poissons*, il faisait échec aux baptiseurs et aux baptêmes.

(4) Phlégon en parlait tout au long dans son *Histoire d'Hadrien*. C'est pourquoi le pseudo-Spartien dit malignement : « Hadrien avait un désir si immodéré de gloire qu'il composa sa propre histoire, et ordonna à des hommes lettrés, parmi ses affranchis, de la publier sous leur nom. Car l'ouvrage de Phlégon sur Hadrien est, à ce que l'on assure, d'Hadrien lui-même ». Et ce passage est immédiatement suivi de celui où il est dit qu'Hadrien a composé des livres *catachriens* ». Or, c'était si bien des livres astrologiques, répliquant à ceux de Barabbas, que le pseudo-Spartien revient sur cette idée quatre ou cinq lignes après : « Il se croyait si habile dans l'astrologie que, dès le soir du premier jour de janvier, il mettait par écrit tout ce qui pouvait lui arriver dans l'année », ce qui se rapporte à l'année protojubilaire 888, « de sorte, continue le faussaire, après avoir rendu cet hommage involontaire à la vérité, que l'année même où il périt, (lui ou Bar-kochev ?) il avait écrit tout ce qu'il ferait jusqu'à l'heure où effectivement il mourut ».

(5) Quelques pages auparavant, le pseudo-Spartien, isolant la calomnie ecclésias-

d. — L'Année protojubilaire 888. Bar-Kochev, roi-christ : Centenaire de la proclamation de l'Evangile de Barabbas

Pendant l'année protojubilaire 888, les Juifs de l'Évangile remirent en vigueur parmi eux les ordonnances de Barabbas sur l'arrêt de l'acte génésique : tandis qu'ils « se naziréaient » en vue du Royaume, Hadrien, pour rappeler au peuple romain son origine, faisait bâtir un temple dédié, en même temps qu'à la ville de Rome, à Vénus, mère d'Énée et conservatrice du genre humain. Les sacrifices d'enfants premiers-nés redoublèrent chez les barabbalâtres : ceux-ci, dans la célébration de ces pâques, se réclamaient de l'ancienne *thora* et des exemples fournis par les royaux ancêtres du scélérat auquel il consacraient ces innocentes victimes. Hadrien fut obligé de prendre une ordonnance, non pour interdire ces horribles sacrifices, — une loi existait, — mais pour déférer à la juridiction romaine les crimes que les barabbalâtres commettaient à l'ombre de leurs tribunaux particuliers (1).

Très certainement, Bar-kochev baptisa aux eaux du Jourdain, en attendant les signes que tous les disciples attendaient de lui, car il avait le pouvoir de changer l'eau en sang de vie éternelle (2).

tique des faits qui lui ont donné naissance, avait traité ainsi l'histoire de Bar-Kochev :

« Hadrien conçut alors une haine si violente contre les habitants d'Antioche, qu'il voulut séparer la Syrie de la Phénicie, pour que cette ville cessât d'être appelée la métropole de tant d'autres villes. Les Juifs, à cette même époque, reprirent les armes, parce qu'on voulait abolir chez eux l'usage de la circoncision. Hadrien étant monté pendant la nuit sur le Mont Cassius (Casius) pour voir se lever le soleil, il survint un orage, et la foudre, en tombant pendant qu'on sacrifiait, frappa la victime et le victimaire. Après avoir parcouru l'Arabie (avec quel soin il évite la Judée !) il vint à Péluse et y rebâtit avec plus de magnificence le tombeau de Pompée, (la Bête, au temps de Juda ben Péréja, et la première dont parle l'*Even-guilayon*). Tandis qu'il naviguait sur le Nil, il perdit son Antinoüs, qu'il pleura avec toute la faiblesse d'une femme ». (Il se pleure lui-même sous son nom de Charpentier-pilote).

« On expliquait de diverses manières la conduite d'Hadrien : les uns assuraient qu'Antinoüs s'était dévoué pour prolonger ses jours (et en effet Hadrien n'est pas mort en Egypte), les autres trouvaient dans la beauté de ce jeune homme, *et dans l'infâme passion d'Hadrien,* l'unique cause de cette excessive douleur. Les Grecs, du consentement d'Hadrien, consacrèrent Antinoüs (à Antinoé) et prétendirent même qu'il rendait des oracles : or, *on assure que ces oracles étaient de la composition d'Hadrien* ». Certes, et c'est là tout ce qu'il y a de vrai dans cette calomnieuse invention. Le pseudo-Spartien n'ose même pas dire que les Romains fussent instruits de « l'infâme passion » d'Hadrien pour son pseudonyme. C'est pourquoi elle n'est connue que des seuls Grecs d'Egypte, et combien anonymes !

Voilà ce que Dioclétien est censé avoir appris de Spartien ! Et voici ce qu'Hadrien lui-même est censé avoir écrit à son beau-frère Servianus, dans une lettre que le pseudo-Vopiscus déclare avoir « tirée des ouvrages de Phlégon, son affranchi : « Je pense que vous avez appris ce qu'ils (les Égyptiens, mêlés, dit le pseudo-Vopiscus, de christiens et de Samaritains,) ont dit d'Antinoüs, (sous-entendu « à propos de mes relations immondes avec lui, et que j'avoue ici) ». Cf. *Vie de Saturninus,* § VIII, dans l'*Histoire Auguste.*

(1) Le revenant de Barabbas insiste particulièrement, dans les *Toledoth synoptisés,* sur la nécessité où ils sont de se juger les uns les autres, et naturellement de s'absoudre, plutôt que d'aller devant la justice des goym. Cf. la grande édition du *Mensonge chrétien,* t. IX, p. 358 et 370.

(2) Barabbas, en son *Apocalypse évangélique,* dit de son père et de son grand-père :

e. — Les chiens d'Hadrien Panthèra contre l'Ane de Juda Panthora

Retirés comme des bêtes fauves dans des cavernes inaccessibles, les partisans de Bar-kochev induisirent ces chiens de Romains en des opérations qui ressemblèrent beaucoup moins à une guerre, qu'à une vaste partie de chasse à l'ours ou à la panthère.

Or, Hadrien avait la renommée d'un chasseur intrépide, infatigable. Le plaisir dominant de cette Bête, c'était la chasse. Il eût été célèbre rien que par ses chiens, et il leur élevait des statues en mémoire de leurs exploits. Il se faisait accompagner de Mastor, un géant. En Mysie, on avait donné le nom d'Hadrianothère, (Chasse d'Hadrien), à une ville aux environs de laquelle il avait tué un ours. Hadrien, dirent les gens d'esprit, ce fut Panthèra contre Panthora. On fit d'autres rapprochements du même genre sur ce fait que le dernier rempart de la Bestia juive, l'Ane christien, se trouva être le *Béthar* ou *Béthos,* (la *Maison du signe* et le *Signe de la maison* dont était Bar-kochev.)

f. — Troubles fomentés en Macédoine, Thessalie et Achaïe par les rabbins barabbalâtres (886-888)

On ne sait rien en dehors du fait lui-même, qui est certain et eut le même caractère qu'ailleurs.

g. — La victoire de Panthèra. Chute définitive de Jérusalem-Nazireth

Outre sa statue sous les traits de Jupiter Capitolin, dressée sur l'emplacement du Temple, Hadrien en fit élever une à Vénus Génitrix ; Enée, père des Romains, est fils de Vénus.

Cette image de la génération ininterrompue en 889, comme elle l'avait été cent ans auparavant, dominait la vallée du Ghê-Hinnom et le Guolgolta. Quant au porc de marbre qu'Hadrien fit mettre, en remplacement de *l'Ane* de Juda, sur la porte qui regarde Bethléhem, il signifiait que Barabbas était logé à cette enseigne dans l'Enfer.

Vaincu par l'évidence que Gamala n'avait pas donné de Messie et n'en pouvait fournir désormais, un parti de Juifs l'attendait encore de Bethléhem, selon la prophétie de Michée. C'est cette espérance que condamnait le porc d'Hadrien ; et c'est à la suite de cette condamnation que les goym d'Afrique représentèrent Barabbas sous la forme d'un Ane, dont les pieds sont d'un porc (1).

h. — Le pseudonyme (Antinoos) d'Hadrien donné à la constellation Aigle

Enfin, pour enregistrer au ciel la victoire d'Hadrien sur l'astrologie évangélique, on envoya l'heureux prophète, sous son pseudonyme d'Antinoos, dans l'étoile la plus brillante de la constellation l'*Aigle,* placée entre la *Balance,* signe de la naissance d'Auguste (Octave, la Bête dont le nom est un nombre,) et le *Capricorne,* signe de sa conception.

« Ils ont le pouvoir de changer l'eau en sang. » Dans le *Toledoth* de Luc, pendant la nuit pascale, la sueur du revenant de Barabbas se change en sang. Dans le *Mahazeh* de Cérinthe, le côté ouvert par la lance du soldat romain laisse échapper de l'eau et du sang. Cf. également, plus loin, p. 280.

(1) Cf. la grande édition du *Mensonge chrétien,* t. V, p. 87, et plus loin, p. 158.

6. — Les chiens d'Hadrien Panthéra contre l'Ane de Juda Panthora

Retirés comme des bêtes fauves dans des cavernes inaccessibles, les partisans de Bar-Kocheba infligèrent aux chiens de Romains en des opérations qui ressemblèrent beaucoup moins à une guerre, qu'à une vaste partie de chasse à l'ours ou à la panthère.

Or, Hadrien avec la renommée d'un chasseur intrépide, infatigable. Le plaisir dominant de cette Bête, c'était la chasse. Il eût été célèbre rien que par ses chiens, et il leur élevait des statues en mémoire de leurs exploits. Il se faisait accompagner de Mastor, un géant. En Mysie, on avait donné le nom d'Hadrianothère (Chasse d'Hadrien), à une ville aux environs de laquelle il avait tué un ours. Hadrien, diront les gens d'esprit, se fut Panthéra contre Panthora. Or, il y a d'autres rapprochements du même genre, en ce fait que le dernier rampart de la Bestia juive, l'Ane christien, se trouva être le Bether ou Béthar, la Maison du régne et le Signe de la maison dont était Bar-Kocheba.

7. — Troubles fomentés en Macédoine, Thessalie et Achaïe par les rabbins barabbalâtres (886-888)

On ne sait rien en détail du fait lui-même, qui est certain et eut le même caractère qu'ailleurs.

8. — La victoire de Panthéra. Chute définitive de Jérusalem-Nazireth

Outre sa statue sous les traits de Jupiter Capitolin, dressée sur l'emplacement du Temple, Hadrien se fit élever dans à Vénus Genitrix ; Enée, père des Romains, est fils de Vénus.

Cette image de la génération mystéronomique en 889, comme elle l'avait été ainsi auparavant, dominait la vallée de Hinnom et de Gueulgolta. Quant au porc de marbre qu'Hadrien fit mettre en remplacement de l'Ane de Juda, sur la porte qui regarde Bethléhem, il signifiait que Barabbas était logé à cette enseigne dans l'Éden.

Vaincu par l'évidence que Gamala n'avait pas donné de Messie et n'en pouvait donner désormais, un parti de Juifs s'attendait encore de Bethléhem, selon la prophétie de Michée. C'est cette espérance que condamnait le porc d'Hadrien ; et c'est à la suite de cette condamnation que les goyim d'Afrique représentèrent Barabbas sous la forme d'un Ane, dont les pieds sont d'un porc (1).

9. — La pseudonyme (Antinoos) d'Hadrien donné à la constellation Aigle

Enfin, pour enregistrer au ciel la victoire d'Hadrien sur l'astrologie évangélique, on envoya l'heureux prophète, sous son pseudonyme d'Antinoos, dans l'étoile la plus brillante de la constellation l'Aigle, placée entre le *Verseau*, signe de la naissance d'Auguste (Octave, la Bête dont le nom est un nombre) et le *Capricorne*, signe de sa conception.

« Ils ont le pouvoir de changer l'eau en sang, » dans le *Tolédoth*, de Juda, pendant la nuit pascale, la mère du roi-mendiant Barabbas est changée en sang. Dans le *Mensonge de Cérinthe*, le côté ouvert par la lance du soldat romain laisse échapper de l'eau et du sang. Cf. également plus loin, p. 250.

(1) Cf. la grande édition du *Mensonge chrétien*, t. V, p. [illegible], et plus loin, p. 268.

III

LE JUIF DE RAPPORT ET PSYCHÉ

I

L'EXPLOITATION DES GOYM A L'AIDE DU PERSONNAGE DE JÉSUS

Pendant que, sur leur Terre Sainte, leur Ghélil ha nazirim, les Juifs panthoristes adoraient Barabbas en suivant ses ordonnances dans toute leur rigueur xénophobe, les rabbins fixés chez les goym songeaient à la recette que cet imposteur avait réalisée par le baptême de rémission, et ils s'appliquaient à relever l'affaire. Mais si « bêtes » que fussent les goym, ils ne l'étaient pas assez pour accepter comme sacrement un *truc* dont l'inventeur était un criminel de droit commun. Pour les tromper sur la qualité de la marchandise à vendre, il fallait commencer par les tromper sur la personne morale de l'inventeur. C'est pour pouvoir amorcer le rapport que les aigrefins Juifs ont fabriqué le personnage de Jésus, éliminateur de Juda bar-Abba et mystificateur des goym, cette semence du bétail né pour la tonte éternelle.

J'ai montré que Jésus, c'était Barabbas revenant pour se débarrasser de son casier judiciaire et se remettre à lui-même tous ses crimes.

J'ai montré quels détours Cérinthe avait pris pour rejeter sur Juda de Kérioth, non seulement la renommée de « voleur » qui s'attachait à son homonyme de Gamala, mais encore tout l'échec du Royaume en 789.

J'ai montré comment, pour enlever à Barabbas la honte d'avoir été arrêté en pleine fuite, à dix lieues du champ de bataille où il avait abandonné ses partisans la veille, son *revenant* se faisait arrêter à l'opposé de Lydda et à l'Orient de Jérusalem, sur le Mont des Oliviers.

J'ai montré comment il apparaissait sous les couleurs de l'innocence devant Kaïaphas qui, frappé d'amnésie, ne se rappelait même pas que dans l'histoire Barabbas avait été condamné à mort pour crimes publics quarante jours auparavant ; comment, poursuivant son œuvre de substitution, il comparaissait devant Pilatus ; comment il consentait à endosser pour quelques instants le manteau de pourpre de Barabbas,

pour faire croire aux goym que l'homme exposé sous ce costume en 789 était exempt de toute tare, et qu'en somme Pilatus l'avait crucifié sans cause.

Vous avez vu que, tout en mentant sur beaucoup de points pour sauver la recette, Cérinthe, écrasé par l'évidence, ne songeait pas à contester que Barabbas eût été mis en croix *la veille de la pâque.*

Vous avez vu qu'il ne cachait pas la date de cette déconfiture et l'âge de Barabbas à sa mort : (cinquante ans passés).

Vous avez vu aussi comment, pour entretenir leur foi dans l'Évangile, Cérinthe racontait aux Juifs de son temps que Barabbas ressuscité était encore sur la terre, attendant le moment propice pour établir le Royaume.

Vous avez encore vu qu'en dehors des pâques criminelles ou répugnantes inventées par les Juifs évangélisés, (1) la seule forme de pâque barabbalâtrique innocente par elle-même était la *pâque piscale,* faite avec du poisson (2).

Vous avez vu enfin que, pour tous les Juifs confiants dans les Sorts, Salomé, sous le pseudonyme de Marie Gamaléenne, était incontestablement au ciel, où elle avait rejoint Panthora, tandis qu'il y avait doute sur ce qu'était devenu le corps de son fils aîné.

La mère de Barabbas était donc le personnage dominant dans l'esprit des rabbins évangélistes : c'est la fille de David, divinisée à cause de la Promesse qui est en elle ; c'est la Reine-mère des voleurs, en passe de devenir Vierge du monde.

II

APULÉE ET SON ANE D'OR

a. — La grande parabole de l'Ane d'or contre les rabbins barabbalâtres

C'est pour mettre les Grecs en garde contre ces pièges ignobles et ces orgueilleuses folies, qu'Apulée a écrit *L'Ane d'or.* Car l'instrument de tromperie qu'est le personnage de Jésus, masquant Barabbas, commençait à faire les victimes et les dupes dont la longue théorie afflige l'œil de l'historien.

Apulée était à Rome, dans la dernière année d'Hadrien, lorsqu'il publia cet *Ane d'or,* (3) dont la moralité nous échappe à peu près com-

(1) Cf. *Le Mensonge Chrétien,* petite édition, p. 256.

(2) Cf. *Le Mensonge Chrétien,* pet. éd., p. 261.

(3) *La Luciade ou L'Ane d'or,* qu'on a placée dans Lucien, n'est qu'une réduction en grec de l'ouvrage latin d'Apulée. Je m'étonne qu'un écrivain comme Paul-Louis Courier ne s'en soit pas aperçu, et que même il ait soutenu le contraire. La réduction en grec a été faite par un homme d'Église : il n'y a rien laissé de ce qui dans le latin pouvait compromettre le Juif de rapport. Il a changé ou volontairement omis les noms de presque tous les personnages, supprimé tout le prologue et tous les préparatifs de la *pâque piscale* : après quoi, il a fait tout ce qu'il a pu pour qu'Apulée eût l'air de s'être mis lui-même en scène sous le nom de Lucius. Il s'associe par là à l'effort que l'Église déploie dans le même but, sous le nom d'Augustin (*Cité de Dieu*). Spéculant sur ce fait qu'Apulée avait un frère, il met ceci dans la bouche de Lucius : « Mon nom à moi est Lucius, et celui de mon frère Caïus ; et nous avons de commun le surnom (Apuleius). J'ai écrit des histoires, il a composé, lui, des vers élégiaques,

plètement, depuis le traitement que l'Église lui a fait subir. (1) Car la clef du livre est dans le mythe de Psyché menacée d'épouser Barabbas.

Une restitution de *L'Ane d'or* ne peut être tentée, mais la part de l'Église peut être déterminée en plus d'un point. Pour comprendre *L'Ane d'or*, il faut savoir qu'il est dirigé contre les *Mahazeh Ieschoua* qui, commençant à circuler hors des mains juives, avaient troublé des esprits dans la société grecque, surtout en Thessalie et en Macédoine.

L'Ane d'or n'a rien de milésien, comme l'affirme le petit avant-propos actuel. La faculté que s'attribuait Barabbas de changer les goym en animaux, de les ramener à leur condition originelle de « semence de bétail », est la vraie cause de toutes les mésaventures qui punissent la maladive curiosité de Lucius. Les Gaulois changés en porcs sont le premier exemple du genre de métamorphoses auquel Lucius est condamné.

Fils de Thésée, qui tua le Minotaure, et né au pied de l'Hymette, Lucius est le type du grec latinisé. Au moment où il entre en scène, il est « connu pour l'innocence et la pureté de sa vie antérieure ». Monté sur un cheval blanc, comme celui d'un empereur romain dans un triomphe, il est fermement attaché à la fortune de la Bête romaine, dont le nom était Hadrien au Jubilé qui va se passer. J'ai dit ailleurs que son premier compagnon de rencontre est un Béotien, à qui l'*Apocalypse évangélique* et les premiers *Mahazeh* ont tourné la cervelle. Lucius est secrètement atteint du même mal : vous vous rappelez les poissons qu'il achète à l'évêque d'Hypate pour célébrer la *pâque piscale* où il compte être millénarisé dans la richesse et dans la puissance ; vous savez comment l'édile Pythéas réplique à l'aigrefin épiscopal, et comment il foule aux pieds les poissons, symbole des *Poissons* célestes (2).

Je veux toucher ici des points particuliers que j'ai négligés dans la grande édition du *Mensonge chrétien*, insister sur les scènes directement suggérées à Apulée par les fourberies des rabbins barabbalâtres, fournir la véritable explication du mythe de Psyché, qui éclaire tout l'ouvrage, et faire ressortir quelques allusions historiques devenues incompréhensibles à la masse.

Ainsi le Béotien qui se proposait d'accaparer toute la poissonnade et tout le miel évangéliques, manque l'affaire par la faute d'un nommé Lupus, qui n'en a rien laissé sur le marché. Ce Lupus est naturellement

étant avec cela bon devin, et nous sommes de Patras d'Achaïe ». Avant la fin on voit même arriver ce frère, dont il n'est nullement question dans l'*Ane d'or* latin. La langue de la réduction grecque est toute chargée de tours et de locutions qui ne se trouvent que dans les *Toledoth* canoniques, les *Actes des Apôtres* et les *Lettres de Paul*. Courier, en helléniste consommé, n'a pu s'empêcher de le remarquer.

(1) Par une rencontre qui n'est point un effet du hasard, le manuscrit de l'*Ane d'or*, qui passe pour être le plus ancien, se trouve, à la Bibliothèque de Florence, sous la même couverture que le Tacite refait par l'Église. *L'Ane d'or* y est dit *Métamorphoses*, et à la fin du xe livre on peut lire cette note : « J'ai lu cela à Rome, moi, heureux Sallustius, et à Rome l'ai corrigé, Olibius (Olibrius) et Probinus étant consuls U. C. (Urbis Conditœ), lorsque j'ai soutenu la dispute contre l'orateur Endelechius (d'*Endéléchès*, continuel). Je l'ai révisé de nouveau à Constantinople, Césario et Atticus étant consuls ».

Il est reconnu que cette note est une fraude grossière, placée à la fin du volume, pour faire croire que le manuscrit tout entier, (Tacite et Apulée) remonte à la fin du règne de Théodose (IVe siècle de l'E. C.) Mais il n'importe, puisque le faussaire avoue ici que le texte actuel des *Métamorphoses* est un texte refait.

(2) Cf. *Le Mensonge Chrétien*, petite édition, p. 273.

le mâle de la Louve, et c'est le nom du préfet d'Égypte, qui opéra sous Trajan contre les Juifs évangélisés de Cyrénaïque (1).

b. — La Marie Gamaléenne de Thessalie

Toute la Thessalie est envoûtée par une vieille magicienne, en même temps reine de voleurs, nouvelle venue dans le pays, et qu'on nomme Méroé, du nom de l'endroit d'où les prêtres d'Isis faisaient venir, jusqu'à Rome, l'eau nécessaire à la purification de leurs fidèles.

Depuis des siècles, Méroé était pour le Grand-Prêtre d'Isis ce que l'eau du Jourdain avait été pour Barabbas en 788.

Entre « Méroé » et « Marie » il y a parité de lettres.

Et qu'est-ce que Méroé? La Marie Gamaléenne de la Thessalie. Reine chez qui l'on boit et l'on mange sans payer, comme celle de Képharaïn en 788, c'est l'Hôtesse des Noces de Kana, c'est chez elle que se réunit toute la bande des gens de mauvaise vie. Comme la Vierge, dont elle est l'image dans l'Évangile éternel, « elle a le pouvoir d'abaisser le ciel, de suspendre le mouvement de la terre, de sécher les fontaines, de dissoudre les montagnes, de faire lever les morts et de ravaler les dieux, d'éteindre les astres, d'éclairer le Tartare lui-même. » (2)

Et en effet, les rabbins barabbalâtres commençaient à soutenir qu'étant la mère du Messie, ayant été baptisée par lui (3), c'est-à-dire purgée de ses péchés, ayant même été enlevée aux cieux avant lui, qui peut-être errait encore parmi les tribus dispersées, Salomé était toute-puissante sur les choses de la terre.

Cette vieille sorcière, qui avait déjà soixante-cinq ans au Guol-golta, inspire une passion folle à qui entend parler d'elle. Les Indiens mêmes en sont férus, dit Apulée. Ce sont eux, en effet, qui avaient appris aux Perses et aux Juifs la prophétie de la Vierge, mère puis épouse de son fils : « O Roi, dit l'un d'eux, (4) vis dans ton règne pendant mille ans ! Et que la Reine soit mille ans ton épouse ! Et que chaque année soit de mille mois, et chaque mois de mille jours, et chaque jour de mille heures, et chaque heure de mille ans ! »

Jalouse (Kanaïte) à l'excès, elle est impitoyable pour qui, l'ayant connue, lui est infidèle. Un de ceux-là, elle l'a changé en castor : à l'instar de cet animal, quand il veut échapper au chasseur, il s'est fait eunuque. Les adversaires de sa kabbale, elle les métamorphose en grenouilles ; c'est arrivé à un de ceux-là, nouveau Thrasylle. (5) Ceux qui plaident contre elle, elle les change en bélier (6) : on en connaît un exemple. Les femmes enceintes qui ne sont pas bien avec elle, elle dessèche leur fruit dans leurs entrailles : (7) il y en a une qui, près d'accoucher il y a dix ans, porte

(1) Cf. plus haut, p. 55.

(2) Comme son fils dans l'horoscope de nativité selon Luc, où « cet Orient d'en haut est venu pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort ». Cf. *Le Mensonge Chrétien*, petite édition, p. 324.

(3) Cf. plus haut, p. 36.

(4) Cité par Thomas Hyde, *De Schachiludio et Nerdiludio.*

(5) Cf. plus haut, p. 30.

(6) Animal consacré à Jupiter Ammon, lequel est condamné à mort avec les autres dieux de son espèce.

(7) De manière à les empêcher de réaliser l'*un en deux, deux en un,* lors de la reconjonction adamique. Mais vous verrez qu'elle-même est dans un état pire !

encore aujourd'hui son fardeau ! Devant le mal qu'a fait cette méchante, les gens voulaient la lapider : mais par un secret pouvoir, tiré d'un mort qu'elle évoque de la tombe, elle les a enfermés chez eux, sans qu'ils puissent ni forcer les serrures, ni enlever les portes, ni même percer les murailles. En ce mort exorbitant vous avez reconnu Barabbas et le pouvoir de lier et de délier, sans qu'aucune porte d'enfer puisse prévaloir contre lui, « car il ouvre et personne ne ferme, il ferme et personne n'ouvre (1) ». Ces gens enfermés, elle ne les a relâchés qu'à la condition qu'ils ne se permettraient plus jamais rien contre elle. La maison de celui qui les avait ameutés, elle l'a transportée, avec le terrain, dans un autre pays, sur une montagne sans eau. (2)

Et tout le monde court après cette vieille !

Pour la suivre, un béotien, Socrate, a disparu de chez lui, abandonnant sa femme, ses enfants, sa maison et ses biens (3) : il est tombé dans une misère atroce ; et sans un autre béotien, un goy compatissant resté avec les dieux, il serait mort de faim. C'est tout ce que lui a rapporté cette belle passion. A la fin, il s'est plaint ; Méroé l'a condamné à mort, se considérant comme trahie.

c. — L'éponge du Guol-golta

Tous les gens que l'on rencontre battent la campagne : le jour, ils disent des folies ; la nuit, ils ont des cauchemars affreux. Et pourquoi ? A cause de la *crucifiction de Jésus*, de la Passion pour rire. (4) Il y a des goym qui aiment à se croire responsables du trépas d'un dieu, et que l'éponge du Guol-golta étouffe, comme si vraiment leurs pères l'avaient présentée à quelqu'un d'estimable !

L'un de ceux qui savent le vrai nom du crucifié allait le dire, lorsqu'il a été changé en tortue par la malice de Méroé. Il est devenu muet, et le secret de la mystification est scellé dans sa carapace. Voici ce qu'il croit avoir vu ensuite :

La nuit, pendant son sommeil, les portes de la chambre où il est couché avec Socrate s'ouvrent, comme enfoncées : c'est Méroé qui s'annonce. Elle tient une épée nue, l'épée de David, et une éponge. Elle est avec sa sœur (5), dite aujourd'hui Panthia, qui tient une lampe allumée : celle de David. Elles agitent la question de savoir si elles ne couperont pas l'homme-tortue en petits morceaux, pour le « diviser » dans ce monde, mais elles lui laissent la vie, à charge par lui d'enterrer Socrate qui va mourir pour avoir trahi. Celui-ci, Méroé le frappe à la gorge, recueille tout son sang dans une petite outre, et ferme la blessure avec l'éponge,

(1) Cf. l'adaptation grecque de l'« Éven-guilayon », connue sous le nom d'*Apocalypse de Pathmos*.

(2) « Si tu avais de la foi, seulement gros comme un grain de sénevé, dit le revenant de Barabbas dans les *Toledoth*, tu dirais à cette montagne : « Passe là ! » et elle irait ». C'est par application de ce principe que l'Église a dit à la maison de Joseph et de Marie à Nazareth : « Passe à Lorette ! » et elle y est allée.

(3) « Celui qui n'abandonne pas tout cela pour me suivre, n'est pas digne de moi », dit le revenant de Barabbas.

(4) Cf. *Le Mensonge Chrétien*, pet. édit. p. 551.

(5) La tradition est que Salomé eut une sœur, et ce passage lui donne quelque autorité.

en disant : « Éponge, qui es née dans la mer, ah ! prends garde de passer par une rivière ! » En effet, si elle va dans une rivière, le sang qu'elle contient s'y perdra ; et au lieu d'être sauvé par l'eau, comme les gens baptisés au nom de Barabbas, Socrate y laissera ce qui lui reste d'âme.

En attendant, Méroé et sa sœur Panthia se retirent : elles se sont arrangées de manière que l'homme-tortue soit accusé du forfait commis par elles. Mais il s'en rend compte ; et redevenu homme, il disparaît pour échapper à la croix qui guette les meurtriers. Tel Jésus dans le *Mahazeh* de Cérinthe, lorsqu'il se voit sur le point d'être crucifié pour les crimes de Barabbas.

Le pauvre diable est néanmoins tenté de se persuader qu'il est un être immonde et tout couvert de sang humain.

d. — La bouchée de pain de Juda Kériothis

Il a beau savoir que tout cela n'est que cauchemar, les Sorts de la Gamaléenne le poursuivent. Le lendemain, Socrate et lui s'étant assis sous un arbre pour manger à son ombre, leur première bouchée de pain s'arrête net dans leur gosier, sans pouvoir ni descendre ni remonter : c'est la dernière bouchée de pain de Juda Kériothis dans le *Mahazeh* de Cérinthe. (1)

e. — Le sang du goy changé en eau par le pouvoir de la Gamaléenne

Socrate n'ignore pas, ayant recherché ses faveurs, que la Gamaléenne a le pouvoir de frapper les goym « de toutes sortes de plaies », et il sait personnellement ce qu'il en est par le coup d'épée qu'il a reçu d'elle la nuit précédente ; mais il a des raisons de croire que c'est un mauvais rêve. Cependant, saisi tout à coup d'une de ces soifs comme le *Chien* de l'Apocalypse sait seul en allumer, au moment où il se penche sur une fontaine qui l'invitait à boire par ses apparences de pureté, la plaie que la Gamaléenne lui a faite reparaît à sa gorge, l'éponge s'échappe, le peu de sang qu'elle contient s'en va, changé en eau : Socrate n'est plus qu'un cadavre. Il aurait pu, s'il n'avait pas abandonné Méroé, manger le doux fruit de l'Arbre de vie et boire à la fontaine millénaire. Trop tard ! le voilà mort de la *première mort*. Et puisqu'il n'est pas resté dans la barabbalâtrie, il connaîtra la *seconde mort*, lorsque le fils de la Gamaléenne viendra juger les vivants et les morts. Quant à l'innocent témoin de ce drame étrange, tourmenté pour lui-même de frayeurs horribles, il en est arrivé à se croire responsable de la crucifixion d'un dieu, il a renoncé à sa famille et à ses foyers, il ne veut même pas se rendre aux avis des gens sages, qui lui découvrent le fond de la mystification ourdie par les rabbins évangélistes.

Très ébranlé, Lucius lui-même est tout près de tomber dans le même piège. On l'entend dire : « Il n'y a rien d'impossible », et s'il n'ajoute pas « à Dieu », c'est pour ne pas citer Luc. Il succombera donc, car c'est chez l'évêque d'Hypate qu'Apulée l'envoie.

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit., p. 461.

III

LES COURTIERS THESSALIENS DE LA GAMALÉENNE

a. — L'évêque Milon (1), sa femme Hébrœa (2) et leur servante Phôtisma (3) : La trinité de l'Usure, de la Magie et de la Débauche

Lucius arrive à Hypate, porteur d'une lettre pour un certain Milon, qui naguère était parmi les premiers de la ville. Il est maintenant parmi les derniers, du moins en apparence, car les effroyables usures auxquelles il se livre le rendent plutôt digne d'être appelé Million. On est introduit chez lui par la Débauche, sous les traits d'une servante nommée Phôtisma, d'ailleurs tentante.

En échange d'on ne sait quoi d'extraordinairement précieux, il réalise des bénéfices énormes, n'acceptant que des matières d'or et d'argent, produit de la conversion des biens des ouailles en numéraire. C'est l'évêque, et nous avons conté l'histoire des poissons qu'il fait vendre sur le marché baptismal (4). Toute son hospitalité est de serments, de paroles intarissables, et de questions qui suent l'espionnage.

Il a épousé Hébrœa, la courtière de la Juive dont Méroé est l'ombre portée en Thessalie.

Par ses dangereux artifices, par ses attraits détestables, au moyen de petites baguettes, de petites pierres, Hébrœa peut précipiter les astres (le *Chien* surtout) dans les profondeurs de l'Enfer et même dans le chaos primitif (les ténèbres extérieures). Les plus beaux jeunes gens, elle les ensorcelle. Ceux qui lui résistent, elle les change en pierres, en béliers, en moutons, ou en tout autre animal (5) ; il y en a qu'elle anéantit complètement.

Elle possède la courroie en cuir de Gamala, le secret de lier et de délier : secret auquel les morts obéissent, qui trouble les astres, force les dieux, soumet les éléments. Elle menace le soleil lui-même : « Si tu ne te précipites sur-le-champ du haut des cieux, lui dit-elle, et si tu ne fais immédiatement place aux ténèbres pour que j'exerce mes enchantements, je te couvre d'un voile de nuages et te condamne à une obscurité perpétuelle ! » Ce sont là des paroles d'*Apocalypse* évangélique.

(1) Hipparque, dans la réduction grecque.

(2) Anonyme, dans la réduction grecque. Panphile, dans le latin actuel. C'était certainement Hébrœa, dont l'Église, dans le grec, a passé le nom au personnage contraire : l'incarnation d'Athènes-Rome. Appeler Panphile, (Qui aime tout le monde), la courtière de la veuve de Panthora, c'est un tour de vieille guerre ecclésiastique.

(3) Fotis, dans le latin actuel. Palestra, dans le grec. L'Église ne pouvait laisser Phôtisma à côté d'Hébrœa, sans perdre tout le bénéfice de ses adultérations et de ses suppressions. Car *Phôtisma* veut dire Baptême, *Phôtizô*, baptiser, et *Phôtistèrion*, baptistère, et ce sont les mots employés dans l'Église pour désigner la lumière, *phôs*, que le baptême de feu doit apporter à ceux qui ont reçu le baptême d'eau.

(4) Cf. *Le Mensonge Chrétien*, pet. édit. p. 273.

(5) Personne aujourd'hui n'est plus changé en porc, afin que la bataille d'où Barabbas sortit vainqueur sans combattre, grâce à la trahison des Bathanéens et à la conversion des Gaulois en pourceaux, demeure une énigme indéchiffrable. (Cf. *Le Mensonge Chrétien*, pet. édit. p. 428.)

Sa lampe, la lampe dont il est si souvent question dans les sacrifices d'enfants à Barabbas et dans les *Toledoth* canoniques, possède la perspicacité d'une Sibylle ; elle prédit toutes sortes de choses.

b. — Phôtisma ou le baptême du feu de la chair

Comme son nom l'indique, Phôtisma, servante d'Hébrœa, est l'incarnation du Baptême de feu, mais d'un feu qui n'a rien à voir avec l'Esprit-Saint. C'est le Baptême de feu des Nicolaïtes. Phôtisma est chargée de baptiser les néophytes dans le feu de la chair.

A la vérité, sa maîtresse n'approuve ni ne partage ses écarts, mais elle en profite, ce qui n'est pas très digne pour la courtière d'une Juive qui eut une dizaine d'enfants. Nous passons sur la manière dont l'*un en deux, deux en un,* est pratiqué dans la maison épiscopale. C'est la peinture, et fort voilée, des mystères qui succédaient au baptême d'eau, tel qu'il était compris dans les églises Nicolaïtes. (1) Du jour où Lucius cède à Phôtisma, lui qui jusqu'alors était connu par sa chasteté, le voilà plongé dans le feu des passions charnelles.

Et il ne peut s'en délivrer, car Photisma, à qui sa maîtresse a révélé « ce que nulle autre femme ne sait sur la terre, » tient cachée dans son sein la ceinture de cuir qui lie et délie ; elle en a lié Lucius.

IV

DIANE PANTHÈRA CONTRE LA VEUVE DÉIFIÉE DE PANTHORA

Avant que Lucius succombe à la Kabbale de la veuve de Panthora, morte à Ephèse, ville consacrée à Diane, l'Athènes romaine se présente à lui sous le nom et les traits de Tyrrhène (2).

La demeure de Tyrrhène est précédée, non point de cinq portiques, comme celle où Barabbas devait entrer en 789 (3), mais d'un seul, aux quatre angles duquel se dressent quatre statues de la Victoire Palmaire, les ailes déployées sur un globe parfaitement rond, (l'Orbis terrarum). Elle est telle sur les monnaies de Vespasien et d'Hadrien après la chute de Jérusalem.

Diane s'élève en marbre au milieu de la demeure.

C'est Diane Panthèra, (Toute la prise, Toute la capture : Hébrœa en sait quelque chose). Les chiens d'Hadrien l'entourent, les yeux menaçants, les oreilles dressées, les naseaux ouverts, la gueule prête à dévorer : des ruisseaux brillent sous les pas de la chasseresse ; un petit paradis terrestre s'étend derrière elle, avec des fruits, des raisins et des fleurs, mais

(1) Cf. plus haut p. 50.

(2) Il y a «Byrrhène», et nous l'avons ainsi interprété dans *Le Mensonge Chrétien*, pet. édit. p. 276. Mais nous pensons qu'il faut lire « Tyrrhène », image de l'Étrurie, mère de la kabbale sibylline, et connue, quinze siècles avant la naissance de Barabbas, par sa division en douze tribus de sang aryen. L'Ane y était honoré comme signe du triomphe des Italiotes sur les Hébreux : c'est ce triomphe que prédit Balaam descendu de son ânesse.

(3) Les cinq portiques de la fontaine du Siloé-lez-Jérusalem. (Cf. *Le Mensonge Chrétien,* pet. édit. p. 351.)

de dimensions ordinaires : le tout disposé dans une grotte, à portée de la main. La nature n'en peut donner davantage, et, pour être heureux, il suffit de s'en contenter. Mais Tyrrhène a bien peur que Lucius ne préfère aux produits de l'année ordinaire les richesses édéniques de la Jardinière juive. En attendant, les chiens de Diane Panthèra sauront défendre l'*annone* de 889.

V

LA VIEILLE MENTEUSE DU GUOL-GOLTA PRISE A SON PIÈGE

a. — Le repas chez Tyrrhène

La veille de la fête de la fondation d'Hypate, Tyrrhène donne un grand repas, auquel Lucius est invité. Apulée a soin que le repas coïncide avec l'anniversaire de l'enlèvement du cadavre de Barabbas au Guolgolta.

Le service est fait par des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe. Car, Barabbas n'ayant point épousé sa Mère céleste, la génération continue. Tyrrhène reçoit Lucius comme une mère son fils. Elle ne lui promet rien d'impossible ; elle lui a tout donné : l'instruction et la liberté. Lucius se plaît à le reconnaître, et avec lui tous ceux qui sont assis à la même table :

« Vous trouvez-vous bien dans notre pays? demande Tyrrhène. Si je ne me trompe, il n'y a rien dans les autres villes qui puisse se comparer à nos temples, à nos bains et à nos différents édifices. En outre, toutes les commodités de la vie se trouvent chez nous en abondance. Pour qui recherche du repos il y a liberté complète, et l'étranger qui veut des affaires retrouve ici toute l'affluence de Rome ; de même que, s'il a des habitudes paisibles, il jouit d'une tranquillité aussi parfaite qu'à la campagne. En un mot, pour toute la province, notre ville est un séjour de délices. » — Vous avez raison, madame, lui répondis-je : je ne crois pas m'être trouvé ailleurs en aussi grande liberté qu'ici. »

Il y a une ombre au tableau, et telle, qu'il ne peut être question ici d'Hypate, dont l'état précaire ne répond nullement à cet éloge, mais d'une ville comme Corinthe ou Athènes. En effet, pas plus tard que la veille, l'édile d'Hypate parlait ainsi, s'adressant au vendeur des *poissons de mille ans* :

« Vous ne finirez donc jamais, vous autres, de rançonner ainsi nos amis eux-mêmes, et tous les étrangers indistinctement ! Pourquoi vendre si cher de misérables poissons? Cette ville, fleur de la Thessalie, vous la rendez, par le prix des denrées, aussi déserte que le rocher le plus sauvage. Mais vous me le payerez. Et toi, tu vas apprendre comment sous mon administration il faut que les fripons soient punis ! »

Ce n'est pas tout.

Depuis que Milon vit avec Hébrœa, toute la région est infestée de nouvelles pratiques de magie sépulcrale. Des prophètes se lèvent, qui, dans les tombeaux, sur les bûchers de certains suppliciés, vont prendre

des reliques, ou des lambeaux de cadavre, par le moyen desquels ils vouent les vivants au sort le plus affreux (1).

b. — Envoûtement des goym à l'aide des cheveux coupés sur leur tête

A l'instar de Barabbas pendant l'Année des baptêmes, Rabbi Akiba avait ordonné aux Juifs de se raser la tête en manière de pénitence, et il en avait le premier donné l'exemple. Les rabbins de Macédoine avaient tenu la main à ce qu'il fût suivi, de manière que, lors du Jugement, Barabbas ne les envoyât point en enfer avec les goym.

Et à ce propos, que ne dit-on pas en Béotie? On dit, et beaucoup le répètent en tremblant, qu'il a le pouvoir de changer les hommes en boucs et, sous cette forme, de les condamner au feu (2). (C'est même pour cela que, dans certains *Toledoth* canoniques, le revenant de Barabbas déclare qu'au Grand jour il enverra les agneaux [Juifs] à sa droite et les boucs [goym] à sa gauche). Aussi de quelles peines les serviteurs du *Capricorne* Augustal ne se sentent-ils pas menacés ! ils se croient déjà sur le gril.

Des Grecs de Béotie, gagnés par la contagion de la tonsure, se sont également fait raser la tête pour s'attirer la grâce du Nazir des Nazirs, qui va venir juger les vivants et les morts, non plus chez les Juifs seulement, comme en 789, mais aussi chez les goym ! Et du même coup ils s'imaginent, les malheureux ! qu'en se condamnant d'eux-mêmes à l'humiliation que lui infligea Pilatus (dont ils font dériver le nom de *pilus*, poil), ils seront semblables à lui, c'est-à-dire glorifiés dans la Nouvelle vie !

(1) C'est la ghéoul ah (vengeance) juive : œil pour œil, dent pour dent, pied pour pied, etc. Quelle peine prend Jésus dans le Sermon sur la montagne pour effacer cette horrible page de l'histoire des barabbalâtres ! Remarquez que dans le texte actuel ces prophètes de malheur n'empruntent plus rien aux croix, ni bois, ni clous : ceci pour éviter qu'on ne remonte à l'origine de leur infâme superstition et à celle de l'accusation portée ensuite contre Apulée (Cf. *Le Mensonge Chrétien*, pet. édit. p. 287) d'avoir eu du bois de la croix de Barabbas et un peu du suaire de ce scélérat.

(2) Témoin ce miracle, que l'Église elle-même a fabriqué et introduit dans un *Evangile de l'Enfance*, dû à son imagination, quoiqu'elle le présente maintenant comme apocryphe et d'un petit génie :

« Un jour que le Seigneur Jésus était sorti sur la place publique, il aperçut des enfants qui étaient en train de jouer, il se mêla à leur troupe. Et, l'ayant vu, ils se cachèrent. Mais, se mettant à leur poursuite, le Seigneur Jésus arriva devant la porte de certaine maison et demanda aux femmes qui étaient là en quel endroit les enfants étaient allés. Et comme elles répondaient qu'il n'y avait personne, le Seigneur Jésus, reprenant, dit : « Mais ceux que vous voyez dans le four, qui sont-ils donc ? » Elles répondirent que c'était des boucs de trois ans. Alors le Seigneur Jésus, élevant la voix, dit : « Sortez de là, boucs, et venez à votre Pasteur ! » Et à l'instant, sortant de là, semblables à des boucs, les enfants sautaient autour de lui. Ce qu'ayant vu, les femmes furent grandement étonnées, et elles furent saisies de frayeur et de tremblement. Elles se hâtèrent donc d'adorer Jésus, le suppliant et disant : « Notre Seigneur Jésus, tu es vraiment le bon Pasteur d'Israël ! Aie pitié de tes servantes qui se tiennent devant toi, certaines que tu n'es pas venu pour perdre, mais pour sauver ! » Et le Seigneur Jésus ayant répondu que les fils d'Israël étaient parmi les nations comme des Ethiopiens, les femmes lui dirent : « Toi, Seigneur, tu connais tout, et on ne te cache rien. Mais maintenant nous te prions, et nous attendons de ta miséricorde que tu rendes ces enfants, tes serviteurs, à leur premier état ». Alors le Seigneur Jésus dit : « Venez, enfants, afin que nous allions jouer ! » Et à l'instant, devant les femmes, les boucs furent changés et redevinrent enfants de Dieu comme auparavant ».

Fabricius, *Codex apocryphus Novi Testamenti*, (Hambourg, 1719, in-12, p. 201).

Or, qui ont-ils contre eux dans cette éventualité? Hébrœa même. Elle fait rechercher par Phôtisma tous les cheveux que le barbier fait tomber de leur tête. Face à l'Orient, elle les noue, (1) et les brûle sur des charbons ardents avec une grande quantité de parfums, en attendant que le Nazir condamne au feu les têtes elles-mêmes. Méroé n'a point pardonné l'injure faite à son fils aîné ! D'autres magiciennes ont été pour cela déférées aux juges, la femme de Milon n'a jamais été inquiétée.

Quoique Lucius mette la chevelure au-dessus de tous les agréments physiques, il s'est laissé convaincre qu'il fallait sacrifier la sienne (2).

Mais Phôtisma, chargée de rapporter à Hébrœa les cheveux coupés, s'est fait prendre, et elle a dû les laisser au barbier, heureuse de n'avoir point été dénoncée.

c. — Les trois boucs émissaires des trois voleurs crucifiés au Guol-golta selon le dispositif de Cérinthe

Elle avait grand'peur d'être grondée par sa maîtresse, mais, en revenant au logis, elle a aperçu trois outres de boucs (émissaires) pleines de sang, qu'un homme était en train de tondre, de gonfler, de lier fortement et de faire tenir debout. Elle a ramassé par terre plusieurs touffes des poils tombés, et elle les a présentées à Hébrœa comme étant les cheveux de Lucius.

Au commencement de la nuit, Hébrœa, déjà hors d'elle-même, monta dans un petit observatoire fait de voliges (3), exposé à tous les vents,d'où l'on découvrait l'orient ainsi que les autres directions, et qui était pour elle l'endroit le plus commode aux opérations mystérieuses de son art. Elle commença par mettre en place dans ce laboratoire infernal ses appareils accoutumés. C'étaient des aromates de tout genre (4), des lames d'airain couvertes de caractères indéchiffrables (5), des pièces de fer, tristes débris de navires (6), de nombreux morceaux de chair humaine appartenant à des corps récemment pleurés, et pareillement à des cadavres déjà ensevelis : ici des nez et des doigts ; là des lambeaux accrochés à des clous de gibet (7) ; ailleurs du sang d'hommes égorgés, qu'elle avait conservé ; des crânes à demi dévorés par des bêtes sauvages, et arrachés d'entre leurs dents.

« Ensuite elle prononça des paroles magiques sur des entrailles encore palpitantes (8), puis se prépara à un sacrifice en y répandant tour à tour de l'eau de source, du lait de vache, du miel de montagne ; elle fit aussi des libations d'hydromel. Après quoi, elle entrelaça fortement ces prétendus cheveux. Sur le champ, par la force invincible de sa magie et la puissance mystérieuse des esprits qu'elle avait évoqués, les outres, dont la toison grillait sur

(1) Non plus en sept nattes, comme la Gamaléenne fit de ceux de son fils, le Nazir. Elle les « lie » simplement.

(2) On n'en convient plus dans le texte actuel, où Lucius est remplacé par un jeune Béotien qui ne sert qu'à égarer le lecteur.

(3) Tous les outils du Charpentier sont dans la maison : cognée, hache et doloire. Il en sera plus directement question tout à l'heure, p. 91.

(4) Comme jadis chez la Parfumeuse de Gamala.

(5) Pour les goym seulement. Très déchiffrables pour des gens qui parlent l'hébreu, l'araméen surtout.

(6) Naufragés. Ces pièces ont fait leurs preuves, elles ont trahi la confiance des goym, conformément à l'*Apocalypse de l'Évangile Éternel.*

(7) Croix de Juifs barabbalâtres exécutés.

(8) D'enfants sacrifiés à Barabbas par leurs parents. Cf. plus loin, p. 215.

la braise en fumant, s'animent comme des créatures humaines. Elles sentent, elles entendent, elles marchent ; et arrivant jusqu'où les attirait l'odeur de leurs dépouilles qui brûlaient, elles se mettent à bondir à la porte pour entrer.

Elles remplacent Lucius. Par ce moyen, il échappe au sort qui attend les trois boucs mués en hommes.

Voilà ce qui se passe dans la ville, pendant que Lucius en personne, sans se douter de rien, célèbre Momus à la table de Tyrrhène.

Il s'est passé, non loin de là, une autre chose qui n'est plus dans le texte actuel et que nous y rétablissons, car elle est indispensable à l'intelligence de ce qui va suivre ; c'est même pour cela qu'elle a été enlevée.

Un homme, et le premier de Larisse, convaincu de divers crimes, a été condamné à mort et crucifié ; c'est un scélérat, qui à tous ses crimes aurait ajouté l'inceste, si la mort ne l'en avait empêché ; il avait annoncé qu'il épouserait sa mère ! Celle-ci, de son côté, après s'être débarrassée de son mari dans le plus grand mystère, a enlevé le corps de son fils, et l'a transporté nuitamment chez elle ; la chose est déjà faite quand les trois outres de boucs deviennent hommes.

Dans le texte actuel l'histoire de ces boucs-hommes vient après celle de certain mort qu'on ressuscite malgré lui.

Aucun doute que l'histoire des boucs ne précédât celle du ressuscité, dont elle est le prologue. Nous la rétablissons dans son ordre, ce qui la rend intelligible, et nous passons la parole à Lucius :

« Pendant que les buveurs réclamaient pour le dieu du Rire les libations d'usage, Tyrrhène m'adressa la parole : « C'est demain une grande fête solennelle, l'anniversaire de la fondation de notre ville ; et dans ce jour, nous sommes le seul peuple sur la terre qui, par des cérémonies joyeuses et divertissantes, invoque la protection de l'auguste dieu du Rire. Votre présence ne peut qu'embellir pour nous cette journée. Combien je souhaiterais que votre propre gaieté vous inspirât quelque joyeuse facétie en l'honneur du dieu, pour rendre plus agréable et plus complet l'hommage que nous offrons à sa puissance ! — A merveille, madame, lui dis-je : vos ordres seront accomplis, et puissé-je trouver une matière qui se ressente de toute l'influence d'un dieu si puissant ! »

Lucius a l'air bien sûr de lui, mais, sans le savoir, il est déjà au pouvoir d'Hébrœa par Phôtisma, l'inséparable servante de cette pernicieuse kabbaliste.

d. — Envoûté par Hébrœa, Lucius s'accuse d'avoir tué trois innocents

Lucius, au sortir de table, revenant de chez Tyrrhène, rencontre les trois ex-boucs qui essayaient de forcer la porte. Les voyant dans une telle attitude, il n'a pas pu s'empêcher de les prendre pour des voleurs, il les a chargés comme tels, et percés d'un glaive, (1) si bien que, devant cette mare de sang, le voilà forcé de s'accuser d'avoir commis trois assassinats !

Son affaire s'instruit au théâtre, tribunal bien digne d'une comédie aussi tirée par les cheveux.

(1) On présente aujourd'hui ses actes comme une méprise, et on les explique en ajoutant qu'il était un peu lourd de vin. Vous verrez qu'Apulée n'avait rien dit de pareil.

e. — Réquisitoire du Saül d'Hypate

D'abord paraît le préposé à la garde de la ville, personnage qui équivaut au stratège du Temple de Jérusalem en 789, le fameux Saül, dont, au temps d'Apulée, les rabbins évangélistes n'avaient pas encore fait l'apôtre Paul. On le représente actuellement comme un vieillard, mais la nature de ses fonctions, l'énergie de son réquisitoire et l'éclat tonitruant de sa voix, montrent assez que, dans le texte original, c'était un homme jeune et entreprenant, et d'ailleurs citoyen romain, comme celui qui arrêta Barabbas à Lydda :

« Vous qui observez la loi romaine, dit-il, l'affaire qui vous est soumise est des plus graves : car il s'agit, avant tout, de la tranquillité de la ville entière. Il faut un grand exemple, et il importe beaucoup qu'individuellement comme en masse vous vengiez les droits de la société outragée ; qu'un infâme meurtrier ne reste pas impuni, après avoir d'une main sanglante égorgé tant de victimes. Ne croyez pas que ce soit une animosité particulière qui m'excite et que j'obéisse à un ressentiment personnel ; (1) car je suis capitaine des gardes qui font le guet pendant la nuit, et jusqu'à ce moment je ne pense pas que personne ait pu accuser ma vigilance et mon zèle.

Mais je viens au fait, et je vais vous exposer fidèlement ce qui s'est passé la nuit dernière. Il était environ minuit, et avec la plus scrupuleuse exactitude je faisais ma ronde dans la ville, examinant tout de porte en porte. Soudain j'aperçois un jeune homme (c'était l'accusé), qui, furieux et l'épée à la main, répandait partout le carnage (2). Déjà trois citoyens étaient tombés, victimes de sa cruauté ; ils étaient à ses pieds, noyés dans le sang, respirant encore, encore tout palpitants. Je dois dire qu'effrayé avec raison de l'énormité d'un aussi grand forfait, il prit sur le champ la fuite ; il se glissa dans une maison à la faveur de l'obscurité, et il y est resté caché toute la nuit. Mais la providence divine ne permet jamais que les coupables restent impunis. Avant qu'il ait pu s'échapper par quelque issue secrète, je suis venu l'attendre de grand matin, et j'ai voulu le faire comparaître à votre auguste et sacré tribunal. Vous avez donc devant vous un accusé qui s'est rendu coupable de trois assassinats, un accusé pris en flagrant délit, un accusé qui n'est pas de ce pays. N'hésitez pas à condamner un étranger pour un crime dont vous puniriez sévèrement un de vos concitoyens. »

Tous les hommes, en effet, sont égaux devant la loi, quand la justice est bien rendue ; et tel qui se serait conduit comme Barabbas, aurait, n'importe où, fini comme lui. Mais si les trois boucs tués par Lucius sont trois hommes, ce sont bien trois voleurs, comme Barabbas et ses deux voisins de croix dans les *Mahazeh*, il a bien fait de les tuer :

« N'ayant jamais paru en justice sous le poids de la moindre accusation, dit-il, et passant dans mon pays pour un homme d'honneur, j'ai toujours mis l'innocence au-dessus de tous les avantages de la fortune. Aussi ne puis-je m'expliquer pourquoi l'on me fait un crime aujourd'hui d'avoir, dans ma juste indignation, tiré vengeance de ces infâmes brigands. Oserait-on prétendre qu'il ait existé antérieurement quelques inimitiés particulières entre nous,

(1) Il y avait un peu de cela chez Saül, mais si le capitaine des gardes insiste aujourd'hui sur son impartialité, n'est-ce pas, au contraire, parce que, dans le texte original, un serviteur de Lucius, (une manière de Simon Pierre, mais innocent), lui avait coupé l'oreille droite?

(2) Il n'est nullement donné comme ayant trop bu ; et lui-même, lorsqu'il répond à ce formidable réquisitoire, n'invoque en aucune façon cette explication.

et que j'aie le moins du monde connu ces misérables? Ou bien, que l'on montre au moins quelques dépouilles, dont l'appât semble m'avoir excité à un pareil forfait ! » (1)

Après que j'eus ainsi parlé, je versai encore un torrent de larmes ; puis, joignant les mains d'une façon suppliante, j'implorais tristement tantôt les uns tantôt les autres, au nom de la pitié publique et de ce qu'ils avaient de plus cher au monde. A l'instant où je les croyais attendris et tout à fait émus de mes lamentations, je voulus attester l'œil du Soleil et de la Justice, et me recommander, au milieu de mes infortunes, à la Providence céleste. Je lève un peu la tête pour regarder l'assemblée... Tout le monde poussait de grands éclats de rire !

f. — Hilarité épiscopale de Milon

Il n'y avait pas jusqu'à mon vénérable hôte, mon *père*, jusqu'à Milon enfin, qui ne rît à gorge déployée : « Voilà donc où sont la bonne foi et la conscience, commençai-je à me dire en moi-même ! C'est pour sauver mon hôte que je deviens un homicide, que je subis l'affront d'une accusation capitale ; et lui, non content de me refuser même une consolante assistance, se permet encore de rire sur ma triste aventure ! »

Certes, le fou rire de l'évêque d'Hypate n'est ni d'un *père*, ni d'un ami, mais il est bien humain : on méprise toujours sa dupe. Ce qui rend Milon si joyeux, c'est qu'il a presque réussi à persuader la sienne qu'elle avait perdu un sauveur en la personne d'un des trois voleurs crucifiés au Guol-golta. Il vient aujourd'hui parler de la résurrection de leur Roi, quand il sait pertinemment que, selon sa mère, ce scélérat n'était même pas parmi les suppliciés !

g. — Intervention d'une vieille menteuse comme celle qui a perdu son fils au Guol-golta

Ne peut-on prendre cette vieille menteuse à son propre piège ? La voici justement qui arrive, sinon en personne, du moins en un *mahazeh* de la plus haute importance pour l'histoire des écritures qui composent aujourd'hui le *Nouveau Testament*. C'est le *mahazeh* d'une femme en deux états et sous deux espèces : la femme qu'on voit accoucher de son premier-né dans l'*Apocalypse*, et celle qu'on ne voit pas accoucher dans le *Toledoth* placé sous le nom de Luc.

On sait, en effet, et nous aurons à le rappeler encore une fois, (2) que dans la Nativité selon cet évangéliste, ce n'est pas la femme présentée sous le nom de Marie qui accouche, mais celle qui figure sous le nom d'Eloï-schabed (aujourd'hui Elisabeth) ; que Marie et Eloï-schabed sont deux états de la même femme (Salomé), et que, de cette femme double d'aspect, il ne sort au bout de neuf mois qu'un seul enfant : le Baptiseur. Ce « thème de Nativité », le seul qui existât au temps de Bar-kochev, ne pouvait pas tromper des hommes comme Hadrien ou comme Apulée, mais il peut tromper un faible comme Lucius, tombé aux mains d'un aigrefin comme Milon. Apulée va donc produire devant lui, pour son édification, la mère de Barabbas envisagée sous ses deux

(1) Comme les dépouilles d'Ananias expliquent son meurtre par Barabbas.
(2) Cf. plus loin, page 204.

espèces : la femme qui pleure l'enfant dont elle a accouché sous le *Capricorne* de 739, comme il est dit dans l'*Apocalypse* évangélique, et celle qui a encore son enfant dans son sein, au dire du *Toledoth* de Luc.

Dans ce moment une femme s'avance, en courant, au milieu du théâtre, toute baignée de larmes, dans la plus profonde tristesse. Elle était vêtue d'habits de deuil, et portait un petit enfant dans son sein.

C'est l'enfant qui ne doit pas mourir, dont le règne doit marquer la fin du temps et n'avoir point de fin. Celui-là, c'est l'enfant différé, le Messie définitif, son règne n'a pas commencé, et le temps a continué !

Il est resté « scellé », il n'est point venu à terme au sens révélé, il est encore à naître, les Juifs espèrent toujours qu'il naîtra de la Vierge, et Rabbi Akiba avait cru le reconnaître en Bar-kochev.

Celui qui est né, que les Juifs ont connu et condamné, c'est l'individu qui vainement a baptisé sa mère, qui vainement s'est baptisé lui-même, qui vainement a baptisé les Kanaïtes, qui n'a point été le Messie, puisqu'il n'a pas régné mille ans, qui n'a pas été le Sauveur, puisqu'il ne s'est pas sauvé lui-même, et qui a été crucifié la veille du jour où il allait arrêter le Temps. C'est celui dont sa mère a dit qu'il avait échappé à Saül dès Lydda, d'autres qu'il avait échappé à Pilatus par le moyen de Simon de Cyrène ; c'est Barabbas en un mot, et, pour qui croit sa vieille menteuse de mère, il doit vivre encore à l'heure qu'il est.

Une autre vieille suivait la première, couverte d'horribles haillons, affligée et pleurant comme elle ; toutes deux secouaient des branches d'olivier.

Les deux ne font qu'une, (*une en deux, deux en une*), malgré les apparences dont Lucius seul est victime, car son digne *père*, Milon, se tord de plus en plus. Quant aux oliviers dont proviennent les branches, ce sont ceux de l'Évangile éternel (1), « les deux Oliviers dressés devant le Seigneur de toute la terre (Barabbas) », et c'est de ces deux Oliviers, (Panthora et son frère), que devait sortir l'huile du *chrisme*.

Elles entourent le lit sur lequel étaient placés les cadavres recouverts d'un manteau, et se mettant à pousser des cris et de lugubres lamentations : « Au nom de la pitié publique, des droits de l'humanité tout entière, disent-elles, oh ! prenez compassion de ces jeunes hommes indignement massacrés, et ne refusez pas la consolation de la vengeance à *une* malheureuse veuve, à *une* mère sans appui (2). Du moins, secourez ce petit enfant, privé de ses destinées dans ses premières années ; et que le sang de ce meurtrier (Lucius) soit une expiation offerte à vos lois et à la morale publique ! »

Elle demande donc deux choses qui ne sont pas conciliables : à Dieu, de la délivrer, s'il le peut, du fruit de son ventre, car elle approche de son troisième *terme jubilaire*, et il y a cent-quarante-neuf ans qu'elle est grosse ; aux Hypatiens, de venger le fils que les Romains lui ont tué en 789. Et voilà la femme à qui des gens attribuent le pouvoir de dessécher les enfants dans le ventre de leur mère ! (3).

On pourra s'étonner qu'Apulée, instruit comme il l'est, de la vérité historique, retienne encore dans le sein de sa mère, cent cinquante ans

(1) *Apocalypse*, XI, 4.
(2) On le voit, les deux n'en font qu'une. Confirmation un peu plus loin, p. 77.
(3) Comme plus haut, p. 64.

après sa naissance, un enfant qui, normalement et publiquement, est né au terme ordinaire de neuf mois, le six *thébet* (janvier) 739. Mais Apulée connaît jusqu'en ses moindres détours les dispositions de l'Esprit-Saint, et il met les rabbins barabbalâtres en demeure d'opter : il faut ou qu'ils renoncent à incarner dans cet enfant le Royaume universel des Juifs, ou que le Messie « naisse de nouveau », selon le mot de Jésus à Nicodème dans le *Mahazeh* de Cérinthe.

Et ceci nous permet de rendre à cette scène fameuse le sens qu'elle avait avant les additions que l'Église lui a fait subir :

« ...Maître, dit Nicodème, nous savons que vous êtes venu de Dieu pour enseigner : car nul ne pourrait faire les prodiges que vous faites, si Dieu n'était avec lui. »

Certes, et si Barabbas en eût fait autant, il eût été le Messie, mais il est mort sans avoir pu fournir aucun des signes que donne Jésus.

Jésus lui répondit et lui dit : « En vérité, en vérité, je te le dis, si quelqu'un ne naît de nouveau, il ne peut voir le Royaume de Dieu. »

Parfaitement. Barabbas ayant échoué, il faut, pour voir le Royaume universel des Juifs, qu'un autre fils de l'Étoile (ce fut bar-Kochev), naisse d'une fille de David autre que Salomé. Sinon, il faut que Barabbas se montre. Or il ne se montre pas, du moins on ne le voit plus. Et c'est là une grande faute de sa part, étant donné qu'au temps où écrivait Cérinthe, il passait pour être encore sur terre, tandis que, dans le même Cérinthe, la Gamaléenne est au ciel.

Nicodème lui dit : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ?(1) Peut-il rentrer dans le sein de sa mère et naître de nouveau? » Jésus répondit : « En vérité, en vérité, je te le dis, si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu... Ne t'étonne point que je t'aie dit : « Il faut que vous naissiez de nouveau. »... Nicodème répondit et lui dit : « Comment cela se peut-il faire? » Jésus lui répondit et lui dit : « Tu es maître en Israël, et tu ignores ces choses? En vérité, je te le dis, ce que nous savons, nous le disons ; et ce que nous avons vu, nous l'attestons. Et vous ne recevez pas notre témoignage ».

Lisez : « Il faut que vous vous fassiez baptiser par celui que Rabbi Akiba a sacré Messie. Les signes que son grand-oncle Barabbas a jadis fournis au Jourdain, la colombe lumineuse notamment, attestent la divine origine de ce sacrement ».

Mais, si tel est l'avis des aigrefins , Juifs comme Cérinthe ou Thessaliens comme Milon, qui exploitent la rémission des péchés, tel ne saurait être celui d'Apulée. Apulée enferme Barabbas dans le dilemme posé par Jésus à Nicodème : il le fait rentrer dans le ventre de sa mère. Mais il n'ignore pas qu'il en est sorti, et que le destin n'a pas été favorable à cet homme « dans les premières années » d'une vie qui devait tourner en *règne de mille ans* à partir du 15 nisan 789.

h. — L'égalité devant le droit proclamée par le magistrat

Maintenant, sa vieille menteuse de mère le pleure publiquement et veut qu'on le pleure avec elle, avouant ainsi qu'il était compris au

(1) Barabbas, pour ceux qui croyaient à sa survie, était encore de ce monde à cent-dix ans : (le siècle, au compte sibyllin.)

nombre des voleurs crucifiés, et qu'un Simon de Cyrène ne l'a pas remplacé dans ces circonstances. Mais ses larmes, qui toucheraient tout le monde, si elles ne trahissaient pas son mensonge, ne font qu'exciter la risée. Seul, le magistrat le plus âgé prend la chose au sérieux ; doyen de ce sanhédrin, il demande l'application de la loi ; puisque la vieille prétend que son fils est au nombre des trois voleurs assassinés par Lucius à Hypate, il est facile de s'en assurer, et juste de condamner le meurtrier à la peine des meurtriers.

Et s'adressant ainsi au peuple : « Un crime, que son auteur ne peut désavouer, vient d'être commis : la justice exige une vengeance sévère ; mais il nous reste un devoir à remplir encore, c'est de découvrir les autres complices d'un forfait aussi grand. Il n'est pas vraisemblable, en effet, qu'un homme seul en ait pu terrasser trois, si jeunes et si vigoureux. Ainsi donc, il faut employer les tortures pour lui arracher la vérité ; car l'esclave qui l'accompagnait ayant furtivement pris la fuite, l'affaire se réduit à appliquer celui-ci à la question pour qu'il indique ses camarades. Il faut à tout prix mettre un terme à l'effroi qu'inspire une si formidable association. »

i. — La vieille excite la foule à la crucifixion de Lucius, assassin de son fils

A l'instant on apporte, selon l'usage de la Grèce, la flamme, la roue et les fouets de toute sorte : « Je sentis ma douleur s'accroître, dit Lucius, et même doubler de ce que je ne pourrais du moins mourir sans être mutilé. »

Mais cette vieille, dont les larmes avaient troublé toute l'assistance : « Dignes citoyens, dit-elle, avant que vous fassiez mettre en croix l'infâme assassin de mon malheureux enfant (1), permettez que les cadavres soient découverts, pour que la contemplation de tant de beauté et de tant de jeunesse excite en vous une indignation plus vive encore, et que votre juste sévérité se mesure à l'horreur du forfait ! »

j. — La vieille, matériellement convaincue d'avoir enlevé le corps de son fils

Jusqu'à présent tout le monde tient pour la vieille, laquelle a oublié de dire que son fils a été ce que Lucius n'est pas : un assassin.

Des applaudissements accueillent ses paroles ; et à l'instant le magistrat ordonne à Lucius de découvrir de sa propre main les corps placés sur le lit :

« J'hésitai longtemps, ne voulant pas renouveler encore par ce spectacle la scène affreuse de la veille. Mais les licteurs, sur l'ordre des magistrats, m'y invitent de la manière la plus pressante : ils finissent par saisir violemment mon bras, que je tenais appliqué contre mon côté, et ils l'allongent, pour mon malheur, sur les cadavres mêmes. Vaincu enfin par la nécessité, je me rends ; je porte, bien malgré moi, la main au manteau, et je découvre les corps. Grands dieux ! quel spectacle ! quel prodige ! quel changement soudain dans ma fortune ! Quoique je fisse déjà partie du mobilier de Proserpine et de la grande confrérie de l'enfer, ma figure changea tout à coup d'expression, et je restai immobile de surprise.

Figurez-vous que, par une métamorphose dont il m'est absolument impos-

(1) Maintenant qu'elle est au singulier, l'enfant qu'elle pleure est mis au pluriel. Il y a « mes malheureux enfants, » et il est bien vrai qu'elle en eut six autres. Mais elle n'en eut qu'un parmi les morts de ce jour-là ; et des trois voleurs tués par Lucius, c'est le seul qui l'intéresse.

sible de me rendre compte, les cadavres de ces victimes étaient trois outres enflées, percées en différentes places, et aux mêmes endroits où je me rappelais avoir, dans le combat de la veille, blessé les trois brigands ! Alors ce rire, que la malice de certains plaisants avait engagé la multitude à contenir pendant quelque temps, éclata en pleine liberté ! Les uns m'adressaient de joyeuses félicitations ; les autres riaient à s'en faire mal, et se tenaient le ventre avec leurs mains. C'était une gaieté frénétique ; et, en quittant le théâtre, chacun se tournait encore pour me regarder.

Car Lucius n'est pas plus coupable ici, que Barabbas n'est innocent ailleurs, sous le nom de Jésus. Le vrai coupable dans tout cela, c'est la vieille Juive par qui tout est à l'envers dans les esprits. Et quant aux brigands de Thessalie, car il y en a dans ce pays et de fort évangéliques, ils n'en courent que mieux.

Lucius est dans la situation d'un malheureux goy, lisant quelque *Mahazeh* au chapitre des exécutions de Pilatus : il a devant lui les trois voleurs que Pilatus crucifie, tandis que Barabbas échappe. Les trois voleurs, (Simon de Cyrène et les deux autres), sont les trois boucs émissaires des crimes commis par le condamné du sanhédrin. Et l'homme qui a fait tenir debout leurs trois peaux est un rabbin évangéliste.

k. — Disparition, aujourd'hui inexpliquée, de la vieille scélérate et du corps de son fils

Dès l'instant où j'avais soulevé ce linceul, j'étais resté fixe, glacé comme un marbre, ni plus ni moins que si j'eusse été une des colonnes et des autres statues du théâtre.

Mais s'il se tire d'embarras par une pétrification momentanée, il n'est pas possible que les choses se terminent ainsi pour la vieille femme qui s'est répandue en dénonciations furieuses contre lui, exigeant même des magistrats qu'ils le missent en croix sur l'heure. Cette vieille, tout en portant dans son sein un fils qui s'obstine à n'en pas sortir, a fait retentir toute la ville de plaintes et de hurlements, parce qu'on lui a tué ce même fils. Or, nous avons la preuve qu'il n'est pas mort par l'épée de Lucius, et que sa mère a fait disparaître son précieux corps, puisqu'il n'a été trouvé que trois outres de boucs.

Diverses questions se posent, auxquelles le texte actuel ne répond plus.

Si la vieille voulait que Lucius fût crucifié, n'est-ce point parce que son fils l'avait été ? Pourquoi ce fils, qu'elle pleure avec tant d'éclat, a-t-il été mis à mort ? Pourquoi l'a-t-elle enlevé ? Qu'a-t-elle fait de son corps ? Et elle-même, que devient-elle, après avoir quitté le théâtre, où elle a été prise en flagrant délit de mensonge et de calomnie ?

La vieille partie, Milon rompt le charme où elle a laissé Lucius :

« Je ne revins des enfers qu'à l'instant où mon hôte Milon, s'étant approché, eut posé la main sur moi. Je ne voulais d'abord pas bouger : mes larmes recommencèrent à jaillir, et j'éclatai en sanglots ; mais il m'entraîna avec lui en me faisant une douce violence. Il eut l'attention de me ramener à son logis par certains chemins détournés et solitaires. Il cherchait à dissiper le chagrin et l'agitation où j'étais plongé, me prodiguant toutes les paroles qu'il crut capables de me consoler ; mais il ne pouvait réussir à calmer l'indignation qu'un pareil outrage avait profondément imprimée dans mon cœur.

VI

LES NOCES DE LA VIEILLE AVEC SON FILS MORT

a. — Les deux Téléphoros

Le soir venu, Lucius se rend chez Tyrrhène (1), comme il s'y était engagé dans un texte qui a disparu, et nul doute qu'il ne reçût le juste tribut d'éloges que le Dieu du Rire lui devait.

C'est certainement à la table de Tyrrhène, et non chez l'évêque d'Hypate, comme aujourd'hui, que les magistrats le remercient de cette bonne journée, par la déclaration suivante :

« Seigneur Lucius, nous n'ignorons ni votre mérite personnel, ni la gloire de vos aïeux ; (2) car la noblesse de votre famille est connue de toute notre province. Aussi n'est-ce pas pour vous insulter qu'on vous a fait subir cette épreuve qui vous afflige si fortement. Vous devez donc bannir de votre cœur cette tristesse et dissiper vos angoisses. Apprenez que tous les ans nous célébrons en public la fête de l'aimable dieu du Rire, (3) et que nous tâchons d'égayer toujours cet *anniversaire* par quelque nouvelle invention (4). C'est vous qui venez de fournir matière à la célébration de la fête ; et ce dieu vous assistera partout avec bienveillance. Il ne souffrira jamais que vous éprouviez quelque peine profonde (5) ; il répandra constamment sur votre front le charme et la sérénité de la joie. Du reste, toute la ville, pour le plaisir dont elle vous est redevable, vous a décerné des honneurs éclatants. Elle vous a inscrit au nombre de ses protecteurs, et elle a décrété que votre statue serait coulée en bronze. »

Après ce discours je pris la parole : « Seigneurs, dans vos personnes je re-

(1) Dans le texte actuel Lucius trouve un prétexte pour ne pas retourner chez Tyrrhène : « Voilà qu'un domestique de Tyrrhène entre en courant : « Votre mère Tyrrhène, dit-il, vous prie de ne pas oublier l'approche du souper pour lequel vous vous êtes engagé hier soir. » (Dans le texte actuel il ne reste aucune trace d'un tel engagement.) A ces mots je frissonnai, sentant pour la maison de Tyrrhène elle-même un éloignement qui tenait de l'horreur : « Vous direz à votre maîtresse que je voudrais bien obéir à ses ordres, si je le pouvais sans manquer à une parole donnée ; mais mon hôte Milon m'a fait promettre, au nom de la divinité propice qu'on adore en ce jour, de lui rester fidèle pour ce repas ; il ne me quitte point et ne me permet pas de m'écarter : il faut donc remettre la partie à une autre fois ».

Et la partie en question n'a jamais lieu, de sorte que Lucius quitte la ville sans avoir rendu le moindre devoir de politesse à « sa mère ».

(2) Il descend de Thésée. Mais descendît-il de David, il eût été crucifié, s'il eût été reconnu coupable de meurtre, comme Barabbas.

(3) Lucius sait cela mieux qu'eux, Tyrrhène le lui a dit la veille, avec plus de détails, (cf. p. 72). C'est encore une preuve des interversions et des changements de toute nature que l'Eglise a introduits dans le plan et dans le texte d'Apulée.

(4) Je crois bien qu'Hypate est une ville imaginaire. Mais que ce soit ou non un lieu géographique, il est absolument certain qu'on ne célébrait pas la fondation d'une ville par des inventions d'un travail aussi macabre. Solin, qui parle des principales villes de Thessalie, n'y mentionne point d'Hypate. Afin de donner quelque réalité à cette ville et de faire croire qu'on la consacrait au dieu du Rire par des mascarades funèbres, l'Église a interpolé Pausanias pour lui faire dire que les habitants d'Hypate avaient en effet l'habitude de s'amuser ainsi. Cette habitude serait bien spéciale, et de plus tellement ennuyeuse, même pour des carabins, qu'elle aurait eu vraiment peu de chances de devenir périodique. Ce n'est pas la fondation d'Hypate qu'on commémore en ce jour, c'est son salut par la faillite du scélérat crucifié au Golgota.

(5) Du moins tant qu'il conservera la forme humaine.

mercie, comme je le dois pour un tel honneur, la ville la plus brillante, sans exception, de toute la Thessalie ; mais pour les images et les statues, je vous engage à les réserver à de plus dignes, à de plus grands que moi. » Après cette réponse modeste, la gaieté commença insensiblement à briller de nouveau sur mon visage ; je montrai, aussi bien que je le pus, un air satisfait, et avec les plus grandes civilités je saluai les magistrats qui prirent congé de moi.

Il n'est pas possible que Lucius les laissât partir sans s'inquiéter davantage de la vieille scélérate, qui avait soustrait nuitamment le corps de son fils à toute enquête, pour accuser ensuite un malheureux étranger de l'avoir assassiné.

L'histoire de Téléphoros (1), payé pour veiller sur un mort, répond à la curiosité du lecteur, et c'est pourquoi elle n'est plus à sa place dans le texte actuel. L'histoire elle-même est donnée comme vieille de plusieurs semaines, et connue de Lucius lui-même depuis le repas de la veille. Quoique cette histoire soit d'un macabre achevé, chaque fois que Téléphoros la raconte, il est accueilli par une explosion de quolibets. Car il est « l'homme qui, vivant, a laissé son nez et ses oreilles aux mains des vieilles sorcières ».

A ces mots, les convives partent d'un grand éclat de rire : tous les visages, tous les yeux se portent sur un homme qui était couché à l'écart dans un coin de la salle. Confus de l'obstination avec laquelle chacun le regardait, il murmurait d'impatience et voulait se lever pour sortir : « Non pas, mon cher Téléphoros, lui dit Tyrrhène ; rasseyez-vous, et, suivant votre complaisance ordinaire, racontez-nous encore une fois votre histoire, afin que mon cher fils Lucius ait aussi le plaisir de l'entendre de votre bouche ». — Vous, madame, dit-il, vous êtes toujours fidèle à vos saintes habitudes de bonté ; mais il y a des gens desquels on ne saurait souffrir l'insolence ! » Il prononça ces paroles avec beaucoup d'émotion. Cependant, à force d'insister, de le conjurer par tout ce qu'il avait de plus cher au monde, Tyrrhène parvint, quelque répugnance qu'il eût, à le faire parler.

Mais son histoire n'est nullement ancienne, comme on cherche à le faire croire.

Et si elle est devenue incompréhensible, la faute n'en est point à Apulée, comme le dit Paul-Louis-Courier, mais à ceux qui ont adultéré le dispositif original. Nous le rétablissons de notre mieux, en nous aidant des contradictions du texte actuel. Les choses se passent à Larisse, (2) d'où Téléphoros était arrivé dans la journée.

b. — Téléphoros embauché pour veiller le corps de son homonyme

Lorsque Téléphoros était arrivé à Larisse, il était exactement dans la situation de Jésus, revenant de Machéron à Ammaüs dans le *Toledoth* de Luc. Étranger, il ne savait rien de ce qui s'était passé, là ou ailleurs, au sujet d'un autre Téléphoros qui avait été crucifié :

« Comme j'errais de tous côtés, dit-il, cherchant les moyens de soulager ma détresse, car mes ressources de voyage étaient presque épuisées, j'aperçus au milieu de la place un vieillard de haute stature. »

Donnons immédiatement le nom de ce vieillard, c'est Philodespotès,

(1) Qui surveille la fin. Il y a « Téléphron » dans le latin : corruption évidente.
(2) Où sont les lares (*lar, laris,*) de la veuve qui a fait disparaître son fils.

(l'Ami du Maître). Ajoutons : son oncle. Et c'est la figure thessalienne de Cléopas senior, le Nicodème du *Mahazeh* de Cérinthe.

Il était monté sur une pierre et il criait à haute voix : « Qui veut garder un mort? faites votre prix ! » Alors, m'adressant au premier homme qui vint à passer : « Qu'est-ce à dire? lui demandai-je, les morts de ce pays-ci ont-ils coutume de prendre la fuite? — Chut ! me répondit-il, vous êtes un jeune homme, un étranger, et je conçois que vous ne connaissiez pas ce pays. Vous êtes dans la Thessalie, où des magiciennes ont l'habitude de mutiler avec leurs dents les visages des cadavres pour leurs opérations magiques. — En quoi, s'il vous plaît, consiste cette garde des morts? — Il faut d'abord veiller très exactement toute la nuit, en ayant toujours l'œil bien ouvert, bien au guet, sans jamais le détacher du cadavre, à plus forte raison sans tourner la tête de côté. Car ces maudites sorcières se changent en toutes sortes d'animaux, se glissent en cachette, et seraient capables de tromper facilement les regards même du Soleil et de la Justice. Elles prennent la forme d'oiseaux, de chiens, de rats et même de mouches ; puis, par leurs terribles enchantements, elles ensevelissent les gardiens dans le sommeil ; enfin, on ne saurait énumérer complètement toutes les ruses ténébreuses qu'imagine la fantaisie de ces femelles maudites.

c. — Pourquoi il faut que le corps soit complet

A l'instar de certaines vieilles magiciennes qui, au moment où s'impose un enterrement, se hâtent d'aller enlever le corps pour qu'il ne soit pas enseveli par un étranger (1), et se servent ensuite du corps pour leurs maléfices, elles troublent tout le pays, qui sans elles serait parfaitement tranquille.

La question de savoir si le corps de Barabbas avait été rompu ou non par le *crurifragium*, a mis toute la Thessalie en émoi. Il n'était point rompu, il n'y manquait rien, affirment le *Mahazeh* de Cérinthe et ceux qui le lisent ; il était selon la loi relative à l'agneau pascal, c'est-à-dire sans fractures. Les Thessaliens veillent donc à ce que rien d'essentiel, dans le visage notamment, ne manque aux corps de leurs défunts, lorsque Barabbas reviendra pour juger les vivants et les morts, c'est-à-dire demain. (2) Sinon, comment se feront-ils reconnaître de celui qui tient le *Livre de Vie?* On tremble que la nuit, déguisées en animaux carnivores, les magiciennes barabbalâtres ne défigurent ces justiciables avec leurs dents, pour rendre impossible leur entrée dans le Royaume. On cherche partout et on paye à haut prix les gens assez courageux pour garder les morts jusqu'à leur enterrement. Car ces gardiens se savent menacés, s'ils ne rendent pas le corps bien complet, de se voir couper au visage le morceau correspondant à la partie manquante : (œil pour œil, dent pour dent, pied pour pied, etc, c'est la peine du talion).

Ici le mort qu'il s'agit de garder pendant une nuit, était le fils d'un

(1) C'est la scène de la Gamaléenne avec Jésus au Guol-golta dans le *Mahazeh* de Cérinthe, à propos de l'enlèvement de Barabbas : « Si tu l'as enlevé, dis-moi où tu l'as mis et je l'enlèverai ». Les vieilles barabbalâtres de Thessalie ne voulaient pas avouer que c'est l'harammathas, un goy samaritain, qui a enlevé le corps du Juif de rapport du Guol-golta. (Cf. *Le Mensonge Chrétien*, pet. édit. p. 179.)

(2) C'est le genre de folie que visera expressément l'auteur de la *Lettre de Paul aux Thessaloniciens.* (Cf. *Le Mensonge Chrétien*, grande édit., vol. xi, p. 54).

des premiers de la ville ; il s'appelait Téléphoros, il est dit le Maître, et il a été certainement baptisé, mais d'un baptême qui n'est pas le bon.

On promet mille pièces d'or à son homonyme, pour veiller sur lui, de manière que les magiciennes ne puissent le défigurer en rien, jusqu'à son enterrement. Car n'étant d'aucune des douze tribus, n'ayant même pas été circoncis, comme Flavius Clémens, il ne peut trouver grâce devant Barabbas, malgré les sacrifices d'argent qu'il a pu faire pour être baptisé par un Milon quelconque, lequel, n'étant pas juif non plus, n'a pas le pouvoir de remettre les péchés. On peut donc craindre que les sorcières juives, barabbalâtres selon la Loi, ne l'empêchent d'être reçu dans le Royaume, en le circoncisant du nez et des oreilles, par exemple. Mais par son courage et par sa vigilance, Téléphoros se croit au-dessus de toutes les entreprises d'une Méroé :

« Je suis un corps de fer, je ne dors jamais ; et, pour la perspicacité, je défierais Argus et Lyncée ; bref, je suis tout yeux. » A peine avais-je fini de parler, que le vieillard me conduisit sur-le-champ à une maison dans laquelle il me fit entrer par une petite porte de derrière, attendu que la grande n'était pas ouverte, et je me trouvai dans un appartement où les volets fermés ne laissaient point pénétrer le jour. »

d. — La Veuve qui devait épouser son fils

Il me montra une dame tout en pleurs, habillée de noir ; puis, s'approchant d'elle : « Voici, lui dit-il, un homme qui s'est présenté hardiment, et qui a fait marché pour garder le corps de votre *époux*. »

En cette veuve il n'est pas difficile de reconnaître la vieille qui, au théâtre d'Hypate, demandait publiquement et impérieusement la mise en croix de Lucius, et qui porte dans son sein un enfant de six mois. On l'a rajeunie pour donner le change, et elle n'a plus de nom, alors que son *époux* et l'oncle de celui-ci en ont un.

Quant au mort, c'est en même temps son fils aîné. Mais tout l'effort des tripatouilleurs ecclésiastiques a été de faire croire que cette veuve singulière venait de l'empoisonner, afin d'en épouser un autre qu'elle devait lui donner sur l'heure pour remplaçant. Or, une femme dans ces conditions n'a qu'un parti à prendre : c'est de faire enterrer le corps le plus vite et le plus loin possible, pour le soustraire à l'examen des toxicologues.

Car si elle le fait garder dans sa chambre même jusqu'au lendemain, il ne peut manquer de présenter des taches accusatrices. Par conséquent, plus il sera près d'elle et plus elle courra le risque d'être arrêtée.

Donc cet *époux* est mort tout autrement qu'empoisonné, et il a été rapporté au logis de la dame, qui n'est nullement son épouse. Il est bien vrai toutefois qu'il était fiancé avec une Vierge qu'on ne voit pas plus ici qu'à Kana, qu'il devait célébrer ses noces dans la maison de sa mère, et que le repas devait être éclairé par une seule lampe. Téléphoros a entendu parler de cette lampe, et il la réclamera tout-à-l'heure. L'Église a biffé tout ce qui établissait l'analogie de ce fiancé, mort la veille de ses noces, avec Barabbas. Elle dissimule également, du moins à cet endroit, que ce fiancé s'appelle Téléphoros, comme son gardien, parce que, si on insiste sur ce point essentiel, le Téléphoros qui veille sur

son homonyme défunt, est exactement semblable au « Jésus Messie, » qui veille sur « Jésus Barabbas » par le moyen et sous la figure de l'*harammathas* dans le *Mahazeh* de Cérinthe. (1)

Quant à la femme en deuil, elle est veuve, comme la vieille qui tout à l'heure, au théâtre, escomptait déjà la crucifixion de Lucius. Elle vient d'empoisonner son mari pour pouvoir épouser son fils aîné.

C'est qu'un grand changement est survenu dans les rapports normaux de Salomé avec son fils Barabbas, depuis que les évangélistes, transformant celui-ci en Jésus et sa mère en Marie, ont inventé les dangereuses et pénibles séméiologies (2) où ce fils devient l'époux de sa mère, (3) et se fait lui-même [voyez Ephrem] (4), entre « les sept *démons* de la Gamaléenne ». Comme, en réalité, l'inceste spécialement visé plus tard par l'auteur de la *Première de Paul aux Corinthiens* était par trop fréquent dans les églises (5), et qu'il était puni de mort par les autorités, Apulée avait choisi son exemple dans cette étrange espèce, et mettait en scène une mère que la mort de son fils avait empêchée de célébrer ces « injustes noces, » mais qui les avait secrètement consommées.

Il savait parfaitement que Barabbas était né à Gamala dans le mois appelé en grec *Gamèliôn*, qui répond à notre janvier. Il avait donc bâti l'histoire du fils-époux Téléphoros en jouant sur le nom de ce mois ; sur les mots *Kamèléios* et *Kamèléia*, qui veulent dire Gamaléen et Gamaléenne, puisque Gamala se rend en grec par *Kamèlos* ; sur *Gamèlios* qui veut dire Nuptial, et sur *Gamèlia*, qui veut dire Noces. Le fait est que, ce point de départ une fois rétabli, l'histoire du mort époux de sa mère cesse d'être incompréhensible.

La Veuve alors écarta des deux côtés les cheveux qui lui tombaient sur la figure ; et, laissant voir un visage parfaitement beau dans sa douleur (6) même, elle arrêta ses regards sur moi : « Je vous en conjure, me dit-elle, voyez à remplir votre ministère avec toute la vigilance dont vous êtes capable ». — Soyez sans inquiétude, lui répondis-je, pourvu que vous me donniez un supplément raisonnable. » Nous nous arrangeâmes ; et, se levant aussitôt, elle m'introduisit dans sa chambre à coucher, où était le cadavre, recouvert d'un suaire éblouissant de blancheur.

(1) « Gardien des morts » au Guol-golta ; aujourd'hui Saint-Joseph d'Arimathie.

(2) Il y en a une encore plus gênante que celles-là dans le *Talmud*. Nous la reproduisons dans la *Seconde partie*, p. 259. Voyez aussi (*Cinquième partie*, p. 455) l'histoire de Juda-bar-Juda, (Barabbas en un mot,) dont la mère découvre l'identité au moment de l'admettre dans son lit.

(3) Nous n'en sommes pas encore là au moment des Noces de Kana, qui, dans l'esprit de Cérinthe, coïncident avec une fête des Tabernacles (septembre) antérieure de plusieurs années à la crucifixion du fiancé :

« Il se fit des noces à Kana en Galilée ; et la mère de Jésus y était. Et Jésus aussi fut convié aux noces avec ses disciples. Or, le vin manquant, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont pas de vin ! » Et Jésus lui dit : « Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi? Mon heure n'est pas encore venue ! » Mais les *Toledoth* mis sous les noms de Marc et de Luc n'en ont point jugé ainsi, ils ont fait venir l'heure. Et dans ces *Toledoth* Jésus fait mystiquement sept fils à sa mère.

(4) Cf. plus haut, p. 36.

(5) « Il n'est bruit que d'une fornication commise parmi vous, d'une fornication telle qu'il n'en existe pas chez les Gentils mêmes, jusque-là que quelqu'un a la femme de son père ! Et vous êtes gonflés d'orgueil ! et vous n'êtes pas plutôt dans les pleurs pour faire ôter d'au milieu de vous celui qui a commis cette action ! » v, 12.

(6) Ceci pour empêcher que le lecteur ne retrouve en elle la vieille scélérate, convaincue en plein théâtre d'avoir fait disparaître le corps de son fils.

e. — Les sept témoins de l'état du corps avant sa remise au gardien

Nous allons avoir une nouvelle preuve que, dans le dispositif d'Apulée, cette femme, à supposer même qu'elle fût l'épouse du mort, n'avait nullement empoisonné celui-ci, car lorsqu'une femme empoisonne son mari, elle ne va pas chercher sept témoins pour dresser concurremment avec eux l'état du cadavre.

Après avoir introduit (1) sept personnes destinées à servir de témoins, elle découvrit elle-même le mort, et ce spectacle la fit d'abord fondre en larmes. Et ensuite, adjurant l'assistance réunie, elle commença une inspection exacte de tous les membres, tenus à dessein voilés jusqu'à ce moment, et quelqu'un en dressa en même temps inventaire sur des tablettes : « Vous voyez, dit-elle, le nez est entier ; les yeux sont en bon état, les oreilles aussi ; on n'a pas touché aux lèvres, et il ne manque rien au menton. J'en appelle donc à votre bon, à votre fidèle témoignage. » Après ces paroles, et l'inventaire ayant été signé, elle allait se retirer.

f. — Réponse de la veuve au veilleur qui se croit invité au repas des Noces

Le Téléphoros qui doit veiller sur son homonyme ne saurait la laisser partir ainsi. Le repas des noces doit être encore sur la table : il doit y avoir quelque part une lampe d'une grandeur exceptionnelle, des reliefs de *poisson*, et du vin comme il n'y en a pas ailleurs. Le Téléphoros qui veille trouve juste de manger la part du Téléphoros mort, il ne fait tort à personne, puisqu'il ne voit pas d'invités. Il réclame donc.

« Madame, lui dis-je, faites-moi donner tout ce qui est nécessaire en cette circonstance. — Eh ! quoi donc? — La grande lampe annoncée, répondis-je, l'huile qui éclairera jusqu'au jour de la Lumière, la Chaleur, les amphores de vin (2), le calice, et un plat des restes du festin.

Ce Téléphoros s'imagine qu'au cas où le repas des Noces aurait eu lieu, la maîtresse de cette maison le laisserait goûter aux restes. Il oublie qu'il est goy, entièrement goy, comme l'*harammathas*, et que le mort lui-même, étant incirconcis, n'aurait pas été admis dans la *beth-léhem* (maison du pain) de la Juive dont la veuve de Larisse est la thessalienne image.

(1) On a mis «dans une autre chambre à coucher, » pour écarter l'idée qu'Apulée avait nettement soulignée.

(2) Allusion aux Noces de Kana, lesquelles ne sont que dans Cérinthe :

« La mère dit à ceux qui servaient : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le ! » Or il y avait là six urnes de pierre préparées pour la purification des Juifs, contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : « Emplissez les urnes d'eau ! » Et ils les emplirent jusqu'au haut. Alors Jésus leur dit : « Puisez maintenant, et portez-en au maître de la table ! » Et ils lui en portèrent. Sitôt que le maître de la table eut goûté l'eau changée en vin, (et il ne savait d'où ce vin venait, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient,) le maître de la table donc appela l'époux. Et il lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin, et après qu'on a beaucoup bu, celui qui vaut moins ; mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à cette heure ! »

(*Mahazeh* de Cérinthe, connu sous le nom d'*Evangile de S. Jean*, II, 5-10). Cf. *Le Mensonge chrétien*, petite édition, p. 371.

Téléphoros sait que les six urnes d'eau sont devenues six urnes de vin, il les réclame.

Mais elle, secouant la tête : « Allez, me dit-elle, vous êtes un insensé ! Quoi ! dans une maison désolée, demander un repas et des restes, lorsque, depuis tant de jours passés sous le joug, on n'en a pas vu fumer le toit ! Croyez-vous être venu ici comme invité? Ne devriez-vous pas plutôt répandre des larmes et prendre l'air de tristesse qui convient à ce lieu? » En disant ces mots, elle se retourna du côté de sa servante : « Myrrhine (1), dit-elle, donne sur le champ une lampe et de l'huile (2) ; et, après avoir enfermé le gardien, tu sortiras aussitôt de la chambre à coucher ! »

Notez que, s'il ne s'agissait point d'un repas d'où la « semence de bétail » était évangéliquement exclue par le Maître, la dame veuve se conduirait ici, non pas seulement avec une inhumanité qui révolterait tout autre veilleur, mais avec une inintelligence frappante de ses intérêts, puisqu'elle a besoin d'un gardien en possession de toutes ses forces et de tout son bon vouloir.

g. — Un cadavre que les sorcières ne réussissent pas à enlever, comme celui du Guol-golta

Le soir arrive, puis la nuit : les vieilles sorcières changent de formes à plusieurs reprises, viennent pour enlever le cadavre, mais si elles y ont réussi au Guol-golta, elles n'y parviennent pas à Larisse. Cependant rien ne les en empêche. Car, à minuit, l'une d'elles, sous la forme d'une belette, entre dans la chambre à coucher, et se retire, mais non sans avoir lancé au gardien un regard si perçant qu'elle le plonge « dans le sommeil le plus profond, le plus complet, à tel point que le Dieu de Delphes lui-même aurait eu peine à distinguer de ces deux corps étendus lequel était plutôt le mort. » Et comme le dit très bien le vivant, « ayant besoin moi-même d'un autre gardien, j'étais là presque comme n'y étant pas. » Par conséquent elles auraient pu faire comme il a été fait au Guol-golta : enlever le mort et l'emporter au loin sans que son veilleur s'y opposât.

Jadis la Gamaléenne a pu soutenir ce qu'elle a voulu, après avoir soudoyé « le bon Samaritain » qui transporta son fils aîné à Machéron ; mais ici, nous sommes à Larisse, et Apulée ne veut pas que le corps de Téléphoros disparaisse avant son enterrement, car il doit servir à confondre la veuve devant tous les habitants.

h. — Le règlement des honoraires de gardiennage par le Cléopas (3) de Larisse

Les honoraires acquis à l'*harammathas* pour avoir facilité l'enlèvement de Barabbas, le sont inversement à Téléphoros pour avoir empêché celui de son homonyme.

« Déjà les coqs du voisinage annoncent bruyamment le retour de la lumière, » lorsque Téléphoros se réveille :

(1) Ce nom sent la myrrhe et les parfums du *chrisme*. N'oublions pas que, dans le *Mahazeh* de Cérinthe, Myriam la Gamaléenne s'acquiert un renom de parfumeuse qui lui est resté dans le *Talmud*. Cf. *Le Mensonge chrétien*, petite édition, p. 147.

(2) C'est tout ce qu'il faut à un gardien de morts. L'*harammathas* n'en avait pas davantage au Guol-golta.

(3) Oncle de Barabbas, et présenté sous le pseudonyme de Nicodème dans le *Mahazeh* de Cérinthe. Cf. *Le Mensonge chrétien*, petite édition, p. 178.

« J'accours à mon cadavre ; j'approche la lampe, et, lui découvrant la face, je me mets à examiner en détail ce visage que j'avais reçu bien entier. Tout à coup, la malheureuse épouse, pleine d'angoisse et fondant en larmes, accourt suivie des témoins de la veille, se jette aussitôt sur le corps ; et, après l'avoir longtemps couvert de baisers, elle l'examine de tous les côtés à la lumière. Puis, s'étant retournée, elle appela son intendant Philodespotès, et lui ordonna de payer sans retard un aussi bon gardien ; ce qui fut fait aussitôt : « Jeune homme, me dit-elle ensuite, je vous ai les plus grandes obligations, et je ne puis mieux récompenser votre vigilance qu'en vous comptant désormais au nombre de mes amis. »

Enchanté de ce gain inattendu, et extasié à la vue de ces belles pièces d'or que je faisais de temps en temps sonner dans ma main : « Non, madame, non, lui dis-je, regardez-moi bien plutôt comme un de vos serviteurs ; et *toutes les fois que vous aurez besoin de mes services*, commandez en toute confiance ! »

Le maladroit ! il donne la clef de ce qui s'est passé au moment de l'enlèvement du cadavre de Barabbas !

Autant dire tout de suite : « Je suis pour cette femme ce que fut l'*harammathas* pour la Gamaléenne en 789 ! » Il est même davantage, car, s'appelant comme le mort, il vient de jouer au vif pour les invités de Tyrrhène le personnage de « Jésus Messie », veillant, sous la forme du Jardinier du Ghê-Hinnom, sur le corps de « Jésus Barabbas » déposé dans le caveau provisoire.

De plus, la veuve larissienne ayant, elle aussi, sept fils, en y comprenant celui qu'a si bien gardé son homonyme Téléphoros, c'est toute l'économie du *Mahazeh* de Cérinthe qui apparaît, avec empiètement sur l'histoire de Simon dit la Pierre et de Jacob senior. Car ceux-ci ayant été crucifiés au même lieu que leur frère aîné, il se trouve que le veilleur offre par avance ses bons offices à la veuve, pour le cas où elle viendrait à perdre deux autres de ses fils de la même façon. Il est donc impossible d'accumuler plus de maladresses. Aussi quelle scène !

A peine avais-je parlé, que tous les amis de la veuve m'accablent d'exécrations comme un prophète de malheur ; et, saisissant ce qu'ils trouvent sous la main, il courent après moi. Les uns me donnent du poing dans le visage, les autres me meurtrissent les épaules avec leurs coudes ; d'autres m'enfoncent les côtes d'une main forcenée ; on me lance des coups de pied, on m'arrache les cheveux, on déchire aussi mes vêtements. Ainsi mutilé et mis en pièces, comme le jeune et bel Adonis, ou comme le fils de Calliope (Orphée), gloire du mont Pimpla, je suis jeté hors de la maison.

Il va sans dire que, si on n'avait pas profité de son désarroi pour lui reprendre ses mille pièces d'or, il n'y aurait là qu'une moralité fort incomplète. Il a plus faim que la veille, et il n'a pas de quoi acheter à manger.

Cependant, il le reconnaît chez Tyrrhène, « il méritait un châtiment plus rude encore », car il ruine tout le commerce du *père* Milon. Mais il s'est remis, et il a gagné la place publique par où le mort va passer pour aller à sa dernière demeure, son Machéron.

i. — La dénonciation du vieil époux qui se croit évincé par son fils

Au moment où le cortège arrive, un vieillard se pousse aux côtés du cercueil, en donnant les signes de la plus vive douleur. C'est l'époux

empoisonné qui revient, et Apulée l'avait nommé Zachias (1), par analogie avec Zachaios, (Zachée, Zacharie), nom du père et précepteur de Barabbas dans certains *Toledoth*, dans le *Coran*, et dans un *Evangile de l'Enfance* (2). Il adjure les habitants de punir sa femme, l'infâme créature qui s'est rendue coupable du forfait le plus affreux : l'inceste avec un fils dont elle est enceinte, disait le texte original ; l'empoisonnement, dit le texte substitué.

Ainsi parla le vieillard, et il allait près de chacun renouveler ses lamentations et ses plaintes. Cependant la populace s'animait ; et, le crime lui paraissant vraisemblable (3), elle prit fait et cause pour l'accusateur. On demande à grands cris du feu, on cherche des pierres ; on excite les petits enfants contre la femme. Pour elle, le visage baigné de pleurs de commande, et prenant, de l'air le plus solennel qu'elle pouvait, tous les dieux à témoin, elle niait un crime aussi horrible.

j. — La résurrection du fils accusé d'inceste

Le vieillard, goy étonnamment versé dans la Kabbale évangélique, propose alors de ressusciter le mort par la méthode qu'eût employée Barabbas, s'il eût épousé sa Mère.

Il ne le ressuscite pas lui-même, ce n'est pas dans ses attributions. Mais, se reportant à l'époque où Panthora était avec son fils en Egypte et l'initiait à sa mission résurrectionnelle, il fait venir un jeune homme qui, investi de la même mission, jouera au Téléphoros mort le mauvais tour de le ressusciter contre son gré, et de lui faire avouer, devant tout le peuple réuni, le plan criminel qu'il avait ourdi pour épouser sa mère :

« Remettons à la divine Providence le soin de faire connaître la vérité, dit le vieillard, il y a ici un Egyptien nommé Zachias, prophète du premier ordre, qui, moyennant une récompense considérable, est convenu depuis longtemps (4) avec moi de ramener pour quelques instants une âme des enfers et de ranimer un corps après son trépas. »

En disant ces mots, il fait avancer au milieu de la foule un jeune homme couvert d'une robe de lin, dont la chaussure était en feuilles de palmier, et qui avait la tête rasée entièrement (5). Après lui avoir longtemps baisé les mains et embrassé les genoux mêmes : « Ayez pitié de nous, divin pontife, lui dit-il, ayez pitié de nous. Je vous en conjure par les astres du ciel, par les divinités infernales, par les éléments qui composent cet univers, par le silence des nuits, par les travaux que les hirondelles élèvent en secret auprès de Coptos, par les accroissements du Nil, par les mystères de Memphis et par les sistres de Pharos : versez un peu de lumière dans ces yeux fermés à jamais, laissez-les un instant jouir du soleil ! Nous ne résistons point, nous ne disputons point à la terre sa proie ; c'est dans l'espoir consolant de la vengeance que nous demandons pour ce mort quelques moments d'existence. »

Le prophète, rendu propice par cette invocation, appliqua à trois reprises une certaine herbe sur la bouche du mort, et lui en mit une autre sur la poitrine (6) ; puis, tourné vers l'orient, il adressa tout bas une prière au soleil, dont le char auguste s'avançait dans les cieux. Cette scène imposante frappa tous

(1) Il y a « Zachlas », mais on peut être sûr que c'était « Zachias ».
(2) Cf. page 26.
(3) A cause de l'enfant de six mois que la veuve porte dans son sein.
(4) Ils se connaissent depuis l'enfance.
(5) C'est un isiaque, un sérapisant, un anti-jéhoviste.
(6) L'he be *haoma* chez les Perses. Cf. page 35.

les spectateurs, et les rendit attentifs au grand miracle qui allait s'opérer. Je me glisse dans la foule, et, me plaçant derrière le lit même, sur une borne élevée, je contemple tout avec le plus vif intérêt. Déjà la poitrine se gonfle et se soulève, le pouls se fait sentir ; un souffle créateur a rempli ce corps ; ce n'est plus un cadavre, c'est le jeune homme lui-même, qui se lève !

S'il avait été empoisonné par sa femme en vue d'un adultère, il serait enchanté de l'occasion inespérée qui s'offre à lui de dénoncer cette criminelle. C'est tout le contraire.

Prenant la parole, il dit : « Pourquoi, oh ! pourquoi, quand j'ai bu les ondes du Léthé (1), que je nage déjà dans les marais du Styx, me rappelez-vous aux devoirs d'une existence éphémère? Cessez, de grâce, cessez, et rendez-moi au repos ! » Tels furent les accents qui sortirent de ce corps ; mais le prophète s'étant de plus en plus animé : « Non, dit-il, explique toute l'aventure au peuple, et dévoile le secret de ta mort. Penses-tu que mes enchantements ne soient pas capables d'évoquer les Furies? que je ne puisse pas faire subir des tortures à tes membres inertes? »

k. — Falsifications et suppressions dans le but d'effacer le rapport établi par Apulée entre les deux hommes que la mort a empêchés d'épouser leur mère

Devant ces menaces, qui sentent leur Apocalypse évangélique d'une lieue, le mort se décide à parler, mais comme il eût mieux aimé n'être ressuscité par personne !

La façon dont il parle aujourd'hui, met à néant toute l'hypothèse de son empoisonnement par une femme qui aurait été la sienne auparavant, car voici ce qu'on lui fait dire : « Ce sont les ruses coupables *de ma nouvelle épouse* qui ont causé mon trépas ; victime d'un breuvage mortel, *j'ai abandonné à un adultère ma couche tiède encore* ». Un homme qui aurait été remplacé dans ces conditions ne parlerait pas de sa femme comme d'une nouvelle épouse, mais comme d'une ancienne. Et nous aurions vu paraître le nouveau mari dans la chambre à coucher, où gisait l'ancien, il n'y a qu'un instant, gardé par Téléphoros. C'est donc une toute autre situation de parties, qu'avait établie Apulée. Et c'est l'ancien époux de la femme, c'est le père du mort, qui seul a le droit de dire : « Ce sont les ruses coupables de mon ancienne épouse qui ont causé mon trépas ; j'ai abandonné à un adultère ma couche tiède encore. » Du moins était-il mort dans cette croyance.

Et la preuve que sa veuve n'avait nullement été la femme du Despotès (2), c'est que la dénonciation pour empoisonnement formulée par celui-ci ressuscité, tombe sans que personne songe à la relever, ni contre la femme, ni contre le complice qu'elle aurait introduit dans le lit encore tiède de son premier mari.

Le ressuscité ne prenait donc pas la parole pour reprocher à la veuve de l'avoir empoisonné, mais pour dire à son père, devant tous : « S'il est vrai que je dusse épouser ma mère et que le festin des noces dût être préparé, il est encore plus vraî que ma mort a tout empêché, comme celle de Barabbas l'a empêché d'épouser sa Mère. C'est une *similitude* que

(1) Il a tout oublié.
(2) De son vivant on l'appelait « Maître », comme Barabbas, « Marân, Rabbi ».

nous venons de jouer, et à laquelle tu t'es prêté toi-même pour amuser la galerie. Tu n'as donc pas à te plaindre, et comme tu le vois, personne ne donne suite à ta plainte. Quant à l'enfant de six mois dont ta veuve persiste à n'accoucher point, demandes-en l'explication, si tu peux, à la Vierge du monde » :

« C'est la vérité pure, dit le ressuscité, en poussant de nouveau des gémissements profonds ; j'en vais fournir des preuves éclatantes, et je signalerai des circonstances que personne autre ne saurait indiquer. »

Et ce qu'il révèle au fond, c'est que, dans des circonstances vieilles d'un siècle, une royale sorcière, aidée de femmes du même acabit, a enlevé du tombeau le corps de son fils, mort avant de célébrer ses Noces avec la Vierge, l'a fait transporter en un lieu qu'elle n'a pas voulu dire, et que, maintenant, dans le *Mahazeh* qui met toutes les têtes à l'envers, ce fiancé est *téléphorisé*, « surveillé mort » par un homonyme, lequel est crucifié pour lui, tandis qu'il échappe, quitte à se ressusciter un jour quand il lui faudra reconnaître que sa mère a menti !

Le mort du Guol-golta et celui de Larisse sont dans une situation diamétralement opposée. Celui du Guol-golta a été enlevé par son gardien, et comme il n'est pas ressuscité, on n'a jamais su de lui ce qui s'était passé. Celui de Larisse, au contraire, n'ayant point été enlevé par le sien, on a pu, en le ressuscitant, le contraindre à dire la vérité.

I. — Le sauveur et le sauvé également insauvables à raison de leur origine

Quant au Téléphoros qui l'a veillé, qui lui a *sauvé* son corps, quelle est sa situation? Le Despotès ressuscité va nous la dépeindre, elle est encore pire que ne le croit son sauveur homonyme. Celui-ci a bien vu qu'on lui refusait à manger, quand il avait faim, qu'on lui volait ses mille pièces d'or, alors qu'il les avaient gagnées, et qu'on le rossait à le tuer, quand il s'ingérait de dire la vérité ; il sait tout cela, parce qu'il était éveillé. Mais il y a une chose qu'il ne sait pas, parce qu'elle s'est passée pendant son sommeil. Le Téléphoros ressuscité va le lui apprendre :

« Pendant que celui-ci (Téléphoros le gardien) veillait sur moi avec une attention et un zèle extrêmes, de vieilles sorcières ont voulu s'emparer de mes restes. Dans ce dessein, elles ont, à plusieurs reprises et toujours inutilement, changé de formes, et ne pouvant tromper l'activité et la vigilance de mon gardien, elles ont répandu à la fin sur lui les vapeurs de Morphée et l'ont enseveli dans un profond sommeil. Puis, se mettant à m'appeler par mon nom, elles n'ont cessé leurs cris que quand mon corps roidi et mes membres glacés ont eu, après de lents et pénibles efforts, commencé à obéir à leurs enchantements. Celui-ci (le gardien), qui vivait toujours, n'ayant de la mort que le sommeil, entendit qu'on l'appelait, *car il a le même nom que moi*, et il se réveilla sans savoir ce que c'était ; comme un fantôme, il alla machinalement donner contre la porte de la chambre ; et quoiqu'elle fût exactement fermée, cependant, par une ouverture qui s'y trouvait, on lui coupa le nez, puis ensuite les oreilles, et c'est lui qui a subi ces amputations à ma place ! »

Le sauveur a été mis par là dans l'impossibilité d'être sauvé le moment venu. Et comme, avec les oreilles et le nez de ce sauveur, les sorcières ont damné son homonyme, celui-ci est également insauvable, étant mort incirconcis !

Pour que, du reste, toutes les apparences secondassent leur larcin, les magiciennes, ayant donné à de la cire la forme de ses oreilles, la lui appliquèrent fort proprement, et lui firent un nez tout semblable au sien. Voilà où en est ce malheureux, dont on a moins payé la vigilance que la mutilation.

Tout épouvanté de ces paroles, le sauveur a voulu s'assurer des effets d'un tel envoûtement :

« Je saisis mon nez, dit-il, il me reste dans la main ; je tâte mes oreilles, elles se détachent. Alors, voyant que tous les doigts étaient dirigés sur ma personne, que toutes les têtes se retournaient, et que les rires allaient faire explosion, je m'échappe, trempé d'une sueur froide, à travers les jambes des assistants. Ainsi défiguré pour jamais et voué au ridicule, je n'ai pu songer à revenir dans ma patrie et dans ma famille (1). Avec mes cheveux que je rabats sur les côtés, je cache la blessure de mes oreilles ; et pour mon nez, j'en dissimule assez bien la difformité, au moyen de ce linge que j'y ai collé avec un onguent. »

Quand il a terminé sa « fable », dont le scénario est d'Apulée, tous les convives réunis à la table de Tyrrhène éclatent de rire. Personne n'est ému, personne ne frémit, personne ne pleure, comme il le faudrait s'il s'agissait de choses tragiques, ou simplement sérieuses.

C'est encore le goy qui paie pour toutes les impostures des rabbins évangélistes ! Il a encore des yeux, mais ils s'ouvrent trop tard pour voir, il a encore une langue, mais elle ne peut plus servir pour expliquer. Il n'a plus de nez, la vérité n'entrera plus jamais en lui par le flair ; il n'a plus d'oreilles, et personne ne songe encore à lui rendre au moins la droite, comme on le fera à Saül ; (2) il ne percevra plus jamais la vérité par l'ouïe. Avec un nez qui ne sent plus et des oreilles qui n'entendent plus, c'est le type de la dupe éternelle.

VII

LE CHRISME D'HÉBRŒA: LUCIUS ASINIFIÉ

a. — L'outil du Charpentier

On pourrait croire qu'ayant saisi l'analogie de la faillite nuptiale du mort Larissien avec celle du crucifié Gamaléen, ayant même pris sa part de la gaieté générale, Lucius est encore capable de refréner la curiosité qui le pousse vers les pseudo-mystères christiens. Pas du tout ! il n'a jamais été plus près de sa chute.

Et il supplie Phôtisma de le faire assister à quelque opération d'Hébrœa, soit que celle-ci invoque les démons (3), soit qu'elle se change en quelque chose par le pouvoir qui lui appartient. Lucius tombe bien : la nuit suivante, elle doit se changer en oiseau ; et, en effet, à l'aide du *chrisme* qu'elle répand sur tout son corps, elle devient hibou.

(1) Cela prouve bien qu'il n'avait pas raconté son histoire à Tyrrhène depuis plusieurs semaines, car, à supposer qu'Hypate existât, les cartes modernes la marquent à soixante kilomètres de Larisse. Le mutilé aurait donc eu beaucoup plus d'intérêt à s'embarquer pour retourner chez lui, qu'à se montrer en un tel état à toutes les villes situées entre Larisse et Hypate.

(2) Avant d'en faire l'apôtre Paul.

(3) Cf. l'invocation de Barabbas aux démons. (*Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 125

Dans une circonstance que les rabbins évangélistes enregistrent avec une émotion religieuse, Barabbas fit voler sur lui l'Esprit de son Père, sous la forme d'une colombe : d'où il appert que rien n'est impossible à celui que le Dieu des Juifs a oint dans le ciel, et la Parfumeuse sur la terre. Colombe de Phôtisma, voilà ce que veut être Lucius. Hébrœa est dépositaire de la « petite onction ». (1) Que Phôtisma consente à en donner un peu à Lucius, c'est son intérêt ; car la colombe est l'oiseau consacré à Vénus : Lucius, s'il devient colombe, sera éternellement le « Cupidon ailé » de Phôtisma.

Quel n'est pas son étonnement, lorsqu'il voit sa Vénus d'élection hésiter, refuser même, en s'écriant : « Le renard ! me forcer à me mettre la cognée aux jambes ! » (2) La cognée, c'est l'instrument essentiel du charpentier, et dans les *Mahazeh* que les Juifs barabbalâtres colportaient en Thessalie, Barabbas en menaçait toute la génération contemporaine de l'Année des baptêmes, disant : « La cognée est mise à la racine de l'Arbre, (le Figuier du monde), et tout arbre (individuel) qui ne portera pas de bon fruit, sera coupé et jeté au feu ».

Or, Phôtisma semence de bétail, ne peut porter de bon fruit ; de plus, céder, c'est désobéir aux ordonnances de Barabbas, qui suspendirent l'acte génésique pendant l'année proto-jubilaire 788, et qu'Hébrœa remet en vigueur pendant le centenaire où l'on vient d'entrer : à l'échéance, si elle est enceinte des œuvres de Lucius, elle tombera sous la cognée du Charpentier ; elle ne se soucie donc pas de s'engager dans des liens amoureux qu'elle ne pourra rompre en temps voulu, et qui pourront la désigner, elle et son fruit, au fer de ce bourreau stupide.

Cependant, l'amour l'emportant sur la crainte, selon une habitude que Barabbas n'a point réussi à interrompre, elle va chercher le *chrisme* tant convoité, mais elle se trompe de boîte, Lucius est métamorphosé... en âne !

b. — Commencement des malheurs de Lucius âne

Immédiatement, comme s'il avait conscience de son état, il se dirige vers l'écurie.

Là commencent les malheurs propres de Lucius, gréco-latin asinifié par l'Évangile. Désormais, quoi qu'il fasse, tout tourne contre lui. Son cheval blanc, ne le reconnaissant pas, se joint à l'âne de Milon pour ruer contre lui et le repousser de la mangeoire.

Il s'en prend à l'image de la déesse Epone, protectrice des âniers et ânes grecs, comme son nom (*Epi onon*) l'indique, et peu s'en faut que son valet d'hier ne l'assomme comme iconoclaste.

(1) *Unctulum*, dit le latin.

(2) Ce passage a subi les altérations les plus profondes à raison de sa signification. C'est encore trop que l'Église y ait laissé la phrase de Phôtisma sur la cognée, estimant que cette phrase serait suffisamment obscure pour que nul n'y pût retrouver une allusion à l'allégorique Charpentier dont elle a fait un dieu. Elle ne s'est pas trompée dans ses calculs, car les traducteurs les plus avisés, tout en reconnaissant là « une métaphore tirée de l'état du charpentier, n'osent pas la reproduire en français, de peur de n'être pas compris, » et ils traduisent (Bétolaud) par : « Irai-je me donner une corde pour me pendre ? »

c. — La bande de Méroé, la Reine-mère des voleurs

Cette bande, qui occupe les montagnes voisines, est composée comme celle de Barabbas en 789, à la circoncision près. Elle obéit, elle aussi, au signe anti-romain des deux *Anes* ; et trouvant ces deux ânes (Lucius et l'autre) dans l'écurie de Milon, elle les enlève.

Une des premières conséquences de sa disparition d'Hypate, en tant qu'homme, c'est que Lucius s'entend accuser, et par les voleurs eux-mêmes, d'avoir volé Milon, son hôte, « son père, dit-il », (1) et qu'il ne peut se défendre. Il a bien les oreilles qu'il faut pour entendre, mais la parole lui manque, et c'est triste pour un homme dont sa métamorphose même atteste l'innocence.

d. — Réflexion de Lucius sur son cas: Grâce au personnage de Jésus, Pilatus passe pour un juge inique et Barabbas pour un homme innocent

Les réflexions qu'il fait sur son cas contiennent toute la morale de la situation faite à Pilatus et à Barabbas par Jésus dans les *Mahazeh* en cours : « Ce n'est pas, pense-t-il à part lui, une fiction sans fondement que cette allégorie par laquelle les premiers et les plus anciens moralistes ont représenté la Fortune aveugle et comme privée d'yeux. C'est toujours à des méchants et à des indignes qu'elle confère ses faveurs ; le jugement ne dicte jamais ses choix parmi les mortels. Au contraire, elle se tourne de préférence vers ceux qu'elle devrait fuir bien loin si elle voyait clair ; elle distribue les renommées au hasard et comme à contre-sens. C'est ainsi qu'un méchant (Barabbas) jouit glorieusement de la réputation d'un honnête homme, tandis que le plus innocent (Pilatus) est calomnié par la bouche même des coupables », les rabbins évangélistes qui fabriquent et répandent tous les faux écrits dont Lucius lui-même est victime.

Inapte à prononcer le nom de César, il ne peut invoquer la protection de la loi romaine. Sous l'influence de Diane Panthèra, les chiens de la région, des chiens capables de combattre des lions et des ours, s'élancent à sa poursuite. Le bâton, les coups, les liens, les charges excessives, semblent désormais n'être faits que pour lui seul.

Et il en sera ainsi jusqu'à la fin, car pour la bande de la Reine-mère des voleurs, c'est un âne goy ; pour les autres, c'est l'âne de Juda bar-Juda dit Barabbas et de son neveu Bar-kochev : d'où les mauvais traitements dont il est alternativement accablé par les uns et par les autres, sans jamais pouvoir s'expliquer.

e. — Lucius avec la charge des deux Anes

L'âne de Milon étant mort, ce qui marque l'entrée dans le *Lion*, les voleurs lui coupent les jarrets, le précipitent du haut d'une montagne très élevée, et mettent sa charge sur le dos de Lucius, qui a maintenant

(1) Celui qui l'a engendré à la vie *spirituelle*.

la charge des deux *Anes*. Il va lui arriver tout le mal réservé par l'Évangile à l'âne de Balaam, âne goy, et tout le mal éprouvé par l'âne de Juda depuis la crucifixion du « Rabbi onou (1) ».

De plus, il se met à boiter de la jambe droite, et il est même étonnant qu'il puisse encore marcher, après le *crurifragium* qui a été appliqué au Maître du signe dans les profondeurs du Ghê-Hinnom.

VIII

LA PARABOLE DE L'AMOUR ET PSYCHÉ DANS LA BOUCHE DE LA MÈRE DE BARABBAS

a. — La feue reine des voleurs évangéliques, vivandière de ceux de Thessalie

Les voleurs sont ceux qui, à l'ombre de l'Évangile, se levèrent presque partout contre l'ordre public. Pour les nourrir comme ils veulent être nourris, ils ne comptent que sur une vieille femme, cette Méroé dont Hébrœa suit les sorcelleries :

« Dernier cadavre de bûcher (2), premier déshonneur de la vie (3), seul dégoût de l'Orcus (4) », tel est son signalement, celui d'une ombre vomie par l'Enfer.

En effet, elle est revenue sur terre, pensant que son fils aîné sera plus heureux à ce Jubilé qu'à l'autre, et qu'elle le reverra triomphant. Et elle reprend, (mais combien déchue !), parmi les voleurs de Thessalie, le rôle de cabaretière, de vivandière, qu'elle a créé, à Képhar-aïn, dans la bande de Barabbas. Bref, c'est le « mahazeh » de la Gamaléenne.

b. — La Vierge latine, prisonnière de celle de l'Évangile

Entre les paraboles imaginées par Apulée, une des plus difficiles à comprendre est celle de Charite (5), vierge royale, impériale même, que les brigands dévoués à la Gamaléenne ont enlevée dans l'espoir de faire payer aux parents une énorme rançon. Elle incarne ici la Vierge romaine, que Bar-kochev, victorieux au début, s'imaginait avoir emportée à Jérusalem. Et c'est la vieille vierge-mère de l'Apocalypse évangélique, (elle a cent-soixante-cinq ans en 888), qui est chargée de la garder prisonnière, tandis que, d'autre part, pour empêcher l'âne Lucius de s'échapper, elle l'a lié avec la courroie en cuir de Gamala.

(1) « Le Maître de l'Ane, » comme dit la Gamaléenne, sa mère, dans le *Mahazeh* de Cérinthe, xx, 16. On lit maintenant « Rabb-oni ».

(2) Apulée veut dire par là qu'elle ne mérite pas d'autre baptême de feu.

(3) Son baptême par son fils ne l'a nullement régénérée ; et plus que toute autre femme, elle conserve la tache originelle par laquelle la mort est entrée dans le monde.

(4) Les Juifs barabbalâtres voulaient qu'elle fût au ciel avec son mari.

Les Gnostiques d'Égypte voulaient, au contraire, qu'elle fût en enfer, et Valentin est forcé de convenir qu'elle y est. (Cf. *Le Mensonge Chrétien*, petite édition, p. 577.) Apulée ne veut même pas qu'elle soit acceptée des divinités infernales. Vous verrez bientôt, page 99, que Barabbas n'est pas dans des conditions meilleures.

Vous verrez enfin, par le mythe d'Apollonius de Tyane, le cas qu'il faut faire de toute la Sainte-Famille.

(5) La Grâce.

Et c'est cette vieille jeteuse de sorts, c'est la Marie Gamaléenne des *Mahazeh*, c'est l'Hôtesse des Noces de Kana, ivre du vin de la vigne du Diable, c'est cette horrible mégère, qu'Apulée a chargé de conter la parabole anti-évangélique de *L'Amour, le Mort, et Psyché*.

Il paraît étrange que, pour un tel chef d'œuvre, Apulée ait choisi une interprète aussi antipathique. Mais, voyez, pour ne pas semer ses perles devant des porcs, il a soin de faire que les voleurs s'endorment ensevelis dans le vin. Ses seuls auditeurs sont la jeune Charite et l'âne. Devant eux la mère de Barabbas laisse échapper la vérité qu'elle a cachée cent ans auparavant : celui qu'elle disait être le Messie a bien été crucifié.

Voici l'explication de cette parabole (1). Que ceux qui ont des oreilles, autres que d'âne, pour entendre, entendent !

c. — Psyché, l'âme du monde, c'est Rome, et non Jérusalem

Psyché, c'est l'Ame du monde terrestre. (2) Il n'y a qu'à l'incorporer dans la Vierge romaine, la Vierge dont parle Virgile (3), pour avoir toute la pensée du mythologue. Apulée était plein de Virgile, à qui il emprunte textuellement des apostrophes.

Dans l'idée de Dieu, la femme juive, la mère de Barabbas, par exemple, n'est nullement une incarnation de l'Esprit. Dieu n'a pas eu de fils en 739, et le monde n'a pas plus fini en 889 qu'en 789. Vénus et l'Amour, qui assurent la génération, n'en ont point décidé ainsi : la longue parabole de *Psyché* n'est point autre chose que la poétique illustration de cette vérité. Œneas, père de Rome, était fils de Vénus. Psyché, Vierge latine, n'est point destinée à épouser soit le Serpent de l'Apocalypse, c'est-à-dire la Mort, soit Barabbas, c'est-à-dire le Mort.

d. — Psyché condamnée à épouser ou Barabbas ou Satan incarné dans le Serpent

Un roi et une reine, dont l'origine aryenne se perd dans la nuit des temps antérieurs aux douze tribus juives, ont eu trois filles, (l'Asie, la Grèce et l'Italie), toutes trois fort belles, la jeune encore plus que les deux autres, et telle que les hommes l'adorent comme suppléant Vénus sur la terre. Des honneurs divins décernés à une mortelle ne sont pas sans indisposer la véritable Vénus, qui, pour perdre Psyché, donne ordre à

(1) La parabole de Psyché n'est pas dans la réduction grecque. Et si on l'a laissée dans le latin, c'est parce que de sa nature cette langue n'est pas *christologique*.

(2) « Le ciel, la terre, et les mers, le globe lumineux de la lune, et l'astre de Titan, sont pénétrés, nourris par un même principe, Ame universelle, qui, répandue dans les veines du monde, en meut toute la masse et se mêle avec ce grand corps. De là sont appelés à la vie les hommes et les diverses espèces d'animaux qui peuplent la terre, les oiseaux qui volent dans les airs, et les monstres que la mer contient dans ses profondeurs. Il y a dans ces êtres un feu vivifiant émané des cieux, dont l'activité s'émousse, s'il s'unit à des corps pesants, à des organes grossiers, à des membres périssables : de là naissent la crainte, les désirs, la douleur et la joie. Enfermées dans les ténèbres de leur obscure prison, les âmes ne regardent plus les cieux ».

(Révélation d'Anchise à son fils Enée lors de la descente de celui-ci aux enfers avec la Sibylle de Cumes.)

(3) Cf. le présent volume, p. 17.

Cupidon, son fils, de la rendre « amoureuse du dernier des hommes, un homme qui a tout perdu lui-même, dignité, patrimoine, salut, au point qu'il n'en est pas de plus vil dans tout l'univers » : Barabbas, en un mot.

Dans l'intervalle, les deux sœurs de Psyché se sont mariées, elles ont épousé des monarques. Seule, Psyché est demeurée vierge. A quel époux est-elle donc vouée? Le père inquiet demande à l'Apollon de Milet un mari pour Psyché. Apollon, quoique Grec et Ionique, lui répond en Juif : l'époux que l'oracle destine à Psyché, c'est le Serpent ! Il semble vraiment ici qu'au lieu de répondre pour la Grèce et l'Ionie, Apollon parle uniquement au nom de Barabbas : le latin d'Apollon traduit l'araméen de l' « Even-guilayon ».

Barabbas ou Satan ! Epouser ce mort, ou épouser le Serpent qui doit lui-même périr avec l'univers entier, voilà le dilemme.

Psyché voit que c'est la colère de Vénus qui lui vaut cet hymen de mort. Mais plutôt le Serpent que Barabbas ! Pour obéir à l'oracle d'Apollon, elle se fait conduire sur le rocher où son bestial époux doit la prendre. Tout le monde l'abandonne : ses parents eux-mêmes, abattus par une perte aussi cruelle, s'enferment dans leur palais et se condamnent à d'éternelles ténèbres.

e. — La demeure de la Bête et le divin époux de Psyché

Il semble d'abord que l'Apocalypse apollonienne soit la condamnation de Psyché. Mais au rebours de ce qu'avait dit l'oracle, cette pauvre fille se trouve tout à coup transportée dans un vallon délicieux, où s'élève un palais tout d'or et de pierreries, « qui pourrait se faire sa lumière lui-même, si le ciel lui en refusait une », et dont la seule différence avec Nazireth est dans sa décoration, toute entière composée de bas-reliefs sur lesquels il n'y a que des bêtes sauvages, comme si c'était la demeure de la Bête Panthèra, (1) leur maîtresse à toutes ! Et le spectacle de cette semence de bétail est ce qui frappe le plus dès l'entrée. Ce qui frappe le plus dans la suite, c'est qu'en dépit des richesses qui y sont accumulées, il n'y a ni chaînes, ni barrières, ni gardes pour défendre ce trésor de l'univers entier. (C'est cette faculté hospitalière que Barabbas appelle de la prostitution).

La nuit, un époux invisible vient, qui ravit à Psyché sa virginité, mais cet époux n'est point le Serpent annoncé, c'est l'Amour lui-même, c'est Cupidon, qui, sans l'aveu de Vénus, lui fait grâce de Barabbas. Psyché serait donc parfaitement heureuse, si elle pouvait voir et consoler ses sœurs qui la croient morte. Cupidon l'autorise à les recevoir, mais sans céder au conseil qu'elles lui donneront de chercher à voir la figure de son divin époux. Si elle y consent, ce sera la fin de son bonheur.

f. — Le travail des deux sœurs jalouses, afin d'amener Psyché à délaisser l'Amour pour s'unir à Barabbas

Les deux sœurs arrivent, tout en larmes, sur le rocher, croyant y voir exposée la pauvre Psyché. Mais la trouvant dans sa demeure quasi-divine, leurs craintes font place à un nouveau sentiment aussi peu noble

(1) Apulée songe manifestement à la villa d'Hadrien.

qu'il est humain : l'envie, la jalousie. C'est celui qui a dicté l'*Apocalypse* du Royaume des Juifs. Il semble qu'un tel sentiment ne devrait point germer chez deux sœurs.

Au contraire, « gonflées de dépit à en perdre la raison, elles s'en vont chez elles, et là se mettent à organiser contre une sœur innocente un duel scélérat ou plutôt un véritable *parricide.* » (1)

L'époux de Psyché l'en avertit : « Ne voyez-vous pas, lui dit-il, les périls que la Fortune prépare contre vous dans le lointain? Prenez longtemps à l'avance de solides précautions, ou bien elle ne tardera pas à vous attaquer corps à corps. Petites louves (2), elles déploient des efforts incroyables pour vous dresser de criminelles embûches ». Elles l'inciteront surtout à vouloir connaître le visage de son époux ; or, qu'elle le sache bien, elle porte en elle un enfant : « un dieu, si elle garde le secret de sa céleste union ; un mortel, si elle le profane ! »

Lorsque ses sœurs reviennent, ce ne sont plus des sœurs, mais un couple empesté de Furies, respirant le poison des vipères et se hâtant avec une promptitude impie. C'est pour égorger Psyché, c'est pour détruire sa demeure, son époux, et son enfant caché, qu'elles s'agitent avec cette célérité. L'époux lui-même le lui révèle, mais elle ne l'en peut croire, et de nouveau elle reçoit celles qui (les menteuses !) osent encore se donner pour ses sœurs, lui parlent de leur joie à la savoir mère, et mère de l'Infans Aureus, l'Enfant d'or, par conséquent conçu sans père charnel. En effet, comme la Vierge dans l'*Apocalypse,* et la Gamaléenne dans Luc, « elle ne connaît point d'homme », et pourtant elle accouchera le moment venu. Pressée de questions, Psyché les élude de son mieux ou s'en tire par des défaites. Ses sœurs n'en sont que plus irritées contre elle : « Si, dit l'une, elle ne connaît pas son homme, c'est qu'elle a épousé un Dieu, et c'est un dieu que nous promet sa grossesse. Certainement si elle est proclamée mère de l'Enfant divin, (ce qu'au ciel ne plaise !), je me passerai une corde au cou et je me pendrai ! » Un tel enfant, en effet, éliminera Barabbas, objet de leurs inavouables préférences.

Dans une troisième visite, elles réussissent à troubler l'esprit de Psyché : l'époux qui chaque nuit repose à ses côtés, c'est une bête immonde, c'est un Serpent, (le Serpent de l' « Even-guilayon », Satan lui-même), dont le sang charrie un poison mortel.

Il n'a pu dévorer la Gamaléenne et l'enfant-christ à la naissance de celui-ci en 739, mais il dévorera la Vierge romaine avant même qu'elle accouche : l'Enfant d'or ne verra pas le jour !

Ces Sorts lugubres, dont elles négligent d'indiquer la source, traduisent le sentiment xénophobe de la mère de Barabbas.

Un Serpent ! Pauvre Psyché ! Voilà donc pourquoi son époux tient tant à ce qu'elle ne voie point son visage ! Mais qu'elle s'arme secrètement d'un poignard, et qu'à la clarté d'une lampe cachée elle lui tranche le cou !

(1) Rome, quoique la plus jeune, est mère de droit et de liberté: *Mater hominum,* dit notre toulousain Rutilius.

(2) Par la colonisation ce sont des diminutifs de la Grande, nourrice de Romulus et de Rémus.

g. — Un mariage ruineux, déshonorant, pestilent et contre nature

Ses deux sœurs seront là, et après avoir pillé le palais (1) qui lui sert de demeure, elles l'uniront, elle, « *homme,* (2) *à un homme,* » selon la formule adamique : (*un en deux, deux en un*). Cet homme, qu'elles ne lui désignent pas autrement, c'est Barabbas dit l'Aimable.

Elles lui feront épouser un criminel, ce qui la déshonorera ; un mort, ce qui l'infectera. Et s'il est vivant, comme le disent les rabbins barabbalâtres, elle n'en aura pas d'enfants, puisqu'il a juré de rester vierge. Elles sont donc sûres que les biens de Psyché leur reviendront.

Reste à savoir si Vénus, mère de l'époux divin, poussera la malédiction jusqu'à permettre un mariage aussi dégradant, alors surtout que Psyché porte déjà en elle le *tiers diviseur* qui rend impossible son admission dans le Royaume de mille ans.

h. — Psyché aux sources du Jourdain : Le dieu Pan lui promet quelle n'épousera pas Barabbas

Comment la malheureuse Psyché découvre en son mystérieux époux l'Amour lui-même, quelle honte elle éprouve d'avoir tramé sa mort, la goutte d'huile bouillante qui, tombant de la lampe sur l'épaule du dieu, le fait fuir, le désespoir de l'épouse terrestre lorsqu'elle le voit s'envoler bien loin d'elle, ce sont choses poétiques étrangères à mon sujet. Je me borne à signaler le geste de détresse par lequel elle essaye de le retenir : c'est par la jambe droite qu'elle le saisit (3). Des explications qu'il fournit une seule me touche : s'il a désobéi à sa mère en s'unissant à une simple mortelle, c'est par charité, pour empêcher une vierge, et romaine, d'épouser « le dernier des misérables, » comme l'eussent voulu ses sœurs, en cela complices de la vengeance de Vénus.

Menacée d'un hymen pire que tout, si les dieux ne viennent point à son secours, la pauvre Psyché va se jeter dans un fleuve ; mais celui-ci, pour honorer le Dieu qui a coutume d'enflammer les eaux mêmes (4), la repousse doucement sur le rivage.

Dans un délicieux tableau littéraire, traduction de la fresque qu'il avait vue à la Villa d'Hadrien, peut-être même en nature, Apulée se transporte aux sources du Jourdain, près de Césarée Panéas, où était célébré le culte de Pan.

Là, le Dieu-capricorne apparaît à Psyché, assis au milieu de ses chèvres. Il a vu et entendu bien des choses depuis que, dans le voisinage du temple dédié à la Bête dont le nom est un nombre, Juda bar-Juda Panthora s'est baptisé et proclamé Barabbas ! Mais qu'elle se rassure, Psyché ne sera pas mariée à un pareil scélérat !

i. — Punition de ses deux sœurs

Consolée, Psyché va confier son secret à l'une de ses sœurs, femme d'un roi qui régnait sur la ville voisine. Elle lui raconte qui elle a trouvé

(1) Elles l'ont, en effet, pillé par la main des Barbares.
(2) Extraite de l'homme originel.
(3) Comme s'il avait le signe crucial sur la cuisse, tel Barabbas.
(4) Protée, le dieu que disait être Péréghérinos, au temps même où écrivait Apulée. Barabbas avait joué le même personnage. (Cf. *Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 126).

dans son lit : Cupidon, au lieu du Serpent. Il a fui ; et ce qui, dit-elle, ajoute à sa peine, c'est qu'en se retirant, il a prétendu s'être amouraché de la sœur à qui elle parle. Autant en raconte-t-elle à son autre sœur. Voilà ces méchantes femmes qui tour à tour s'enflamment d'un désir adultère, quittent leur mari sous un prétexte, et se dirigent vers le palais abandonné par Psyché ; mais elles y trouvent successivement la mort : leurs entrailles servent de pâture aux bêtes et aux oiseaux de proie.

j. — Épreuves de Psyché avant son envoi aux Enfers par ordre de Vénus

Les choses en sont là, lorsque Vénus, au fond de la mer où elle se baigne, en Ichtar qu'elle est (1), apprend la blessure faite à son fils et la maladie qui s'en suit. Cette Psyché ! Pourquoi Cupidon ne l'a-t-il pas laissé se souiller par l'ignoble passion qu'il devait lui inspirer pour Barabbas? Le voilà bien avancé ! Mais il sera puni par la continence, et, dernier mot de l'expiation, ses cheveux d'or tomberont sous le fer (2). Tel est le courroux de Vénus que tous les beaux raisonnements de Cérès et de Junon ne peuvent l'apaiser. Quant à Psyché, qu'elle la rencontre ! elle la fera périr du dernier supplice : la croix, sans doute !

Cependant Psyché ne cesse de courir après son époux, et Cérès ne veut pas qu'elle meure. La moisson de 888 est faite, les faux sont encore sur la place, la terre ne sera pas moissonnée en 889. C'est Psyché qui, cette fois encore, sépare l'orge du blé. « Par les mystères secrets des corbeilles », ces douze corbeilles que Barabbas enfant propose à la bénédiction de Jésus dans Cérinthe, (3) elle implore la protection de Cérès, elle lui demande la permission de se cacher sous l'amas des épis, jusqu'à ce que le courroux de Vénus soit calmé. Cérès ne la livre pas, mais elle l'éloigne pour ne pas être désagréable à une autre déesse, et quelle !

Psyché arrive ainsi près d'un temple dédié à Junon, protectrice des femmes enceintes qui sont en danger. Quoique émue de compassion, Junon, par la même raison que Cérès, refuse de la prendre sous son égide. Que faire? sinon se livrer d'elle-même à la déesse dont elle a encouru la colère. C'est sa seule chance de revoir l'époux qui s'est enfui. Peut-être même que, fléchie par ses malheurs, Vénus lui fera grâce d'un hideux mariage avec un homme jadis condamné pour crimes publics. Et puis à quoi bon tarder? Ne sait-elle pas que Vénus a chargé son frère Mercure, sans qui elle ne fait jamais rien (4), de la rechercher parmi toutes les nations et de l'amener à comparaître ? Il attend le résultat à Rome même, derrière les Pyramides Murtiennes.

Cependant voici Psyché devant Vénus, la bru mortelle devant la belle-mère éternelle. Quelle avanie ! Quelles tristesses et quelles inquiétudes ! Elle apprend du même coup qu'elle ne verra pas son Époux céleste, et que le futur « petit-fils de Vénus », s'il naît, ne sera pas reconnu. Passons sur la pénitence que la déesse lui inflige avant de l'envoyer aux

(1) Image du principe marin de la genèse humaine.

(2) Il sera traité comme le fut Barabbas. C'est dur !

(3) Dans la séméiologie connue sous le nom de *Multiplication des pains*. Cf. *Le Mensonge Chrétien*, pet. édit. p. 379.

(4) C'est une vieille donnée astrologique, exploitée longuement dans le *Mahazeh* de Cérinthe. Cf. la grande édition du *Mensonge Chrétien*, t. VII, p. 316.

Enfers, et arrivons à cette épreuve, d'où elle rapporte au moins une certitude heureuse : celle de ne pouvoir être conjointe avec le Juif scélérat que, par respect pour les dieux, personne n'a encore osé nommer ! Il est mort, et Psyché va s'assurer qu'il ne reviendra pas.

k. — Spectacle consolant pour Psyché : elle voit Barabbas errant avec l'âne de Juda sur les bords du Styx

Depuis Énée, le *pater Œneas,* aucun mortel n'est allé vivant aux Enfers, aucun mort n'en est revenu (1). Mais grâce à l'Aigle Antinoos, signe d'Hadrien, qui la portera sur ses ailes, Psyché pourra s'approcher des enfers sans mourir ; et elle en pourra revenir, grâce à une commission de Vénus pour Proserpine. Sur son chemin elle rencontrera un âne, et à côté de lui le Maître de l'Ane, le « Rabbi onou » du *Mahazeh* (2), tous deux boitant (de la jambe droite), tous deux chargés de bois, l'un du bois des corvées, l'autre du bois de ses baguettes (3) : ils ont été précipités dans l'abîme avant l'accomplissement de leur triste Evangile. Qu'ils y restent ! Voyant Psyché, l'Anier la suppliera de lui tendre quelques baguettes tombées de la charge de l'âne. Qu'elle passe sans répondre !

Cet Anier erre depuis cent ans sur ces affreux rivages, et Charon le considère comme ayant été abandonné sans sépulture, tout au moins privé d'une sépulture honorable. Ceux de cette sorte, la Sibylle révéla jadis à Œnéas qu'il n'est point permis de les transporter sur l'autre bord « avant qu'un tombeau ait reçu leurs ossements. Privées de ce dernier honneur, les ombres errent et voltigent *pendant cent ans* sur ces rives. L'ont-elles enfin reçu, elles sont admises dans la barque. »

Les cent ans de l'Anier sont écoulés. Aussi s'est-il précipité dans l'eau pour monter dans la barque, cette barque qui ressemble si peu à l'arche glorieuse, dont son père et lui étaient dits les Charpentiers par les évangélistes. Mais Charon n'a pas voulu le prendre. Psyché le verra flottant à la surface des eaux du Styx ; il lui tendra ses mains crucifiées (4), il la suppliera de le hisser dans la barque (5).

(1) « Œnéas, la descente aux enfers est facile, lui dit la Sibylle, la porte du sombre empire est ouverte nuit et jour. Mais revenir sur ses pas et revoir la lumière éthérée, c'est une entreprise, c'est une tâche difficile : il n'a été donné d'y réussir qu'à quelques enfants des dieux, que Jupiter favorisa ou que leur vertu sublime éleva jusqu'aux astres ». Le fils aîné de Juda Panthora et de Salomé ne réunit pas ces conditions-là. Énée, au contraire, fils de Vénus, avait pu y prétendre. Deux colombes, et non une seule, avaient révélé à Énée l'existence de l'Arbre, dont le rameau d'or permet de triompher des Enfers.

(2) Les commentateurs de *L'Ane d'or* sont unanimes à reconnaître que l'âne et l'anier n'appartiennent à aucune mythologie infernale, qu'on n'en trouve nulle trace dans les poètes, et qu'ils apparaissent ici pour la première et la dernière fois. Ces commentateurs sont dans l'état où Jésus veut qu'ils soient : « ils ont des yeux et ne voient point ; des oreilles, et ils n'entendent point ; » un nez, mais de cire.

(3) Apulée met aussi dans la charge de l'Ane quelques-unes des baguettes magiques dont Barabbas prétendait faire des verges de commandement dans son Royaume. Cf. dans *Le Mensonge Chrétien,* pet. édit. p.193, la scène du Gymnase d'Alexandrie où les enfants de la ville célèbrent (d'avance) la faillite de Barabbas.

(4) Il y a « putréfiées. »

(5) On peut se demander si ce tableau de genre macabre est dû entièrement à l'imagination d'Apulée, ou s'il n'est pas emprunté à quelque peinture des Enfers qu'Hadrien avait fait représenter sur les murs de sa villa de Tibur d'après les idées égyptiennes.

Riche comme il l'était, il doit avoir l'obole exigée pour le passage. Psyché a de quoi lui payer ce passage, puisqu'elle a deux oboles, mais qu'elle laisse ce méchant « goûter la corruption », (comme on dit dans les *Psaumes* dont les évangélistes font état), qu'elle ne fasse rien pour celui qui avait au cœur « la haine du genre humain ! » (1) Aucune pitié pour celui-là, il n'avait point d'*âme* et point d'*intelligence!*

Et c'est justement qu'il a été condamné. S'il avait été « faussement accusé, et qu'il eût péri victime d'un jugement inique », (2) il serait depuis cent ans sur l'autre rive, avec les enfants qu'une mort innocente a ravis à leurs parents ; d'autres criminels ont été admis aux épreuves de l'expiation, parce qu'ils n'étaient pas entièrement mauvais ; un jour ils pourront revenir dans un autre corps. (3) Mais lui ! Il ne reviendra jamais ! en aucune pâque ! en aucune année sabbatique ! en aucun jubilé ! Il ne reviendra même pas après les mille ans des *Poissons* ! Sa peine est précisément d'être condamné à ne revenir jamais ! Que la pauvre Psyché se rassure, il ne sera jamais son époux, ni celui de personne !

Elle rencontrera de vieilles femmes occupées à tisser de la toile, qui lui demanderont de leur prêter les mains. Qu'elle s'en garde bien ! Car elles ne sont point trois, comme les Parques, et ne filent pas équitablement le destin des hommes. Ce sont de vieilles folles qui travaillent à une tente, celle de David, qu'elles voudraient planter sur la terre enjuivée pour servir de demeure à leur Barabbas. Ainsi faisait, récemment encore, la femme de Rabbi Akiba (4). Que Psyché refuse de toucher à leur ouvrage, et qu'elle garde ses gâteaux pour le Chien !

Elle obéit.

Elle aurait pu avoir du pain millénaire, il n'en manque pas à la table de Proserpine. Modeste dans ses goûts, elle ne voudra que du pain quotidien, du pain de l'*annone*.

I. — Les noces de Psyché avec l'Amour : Quoique étrangers au peuple de Dieu, les goym continueront à vivre

Revenue à la lumière du jour, après bien des épreuves, elle est sauvée par l'Amour. Jupiter obtient que Vénus l'accepte pour bru, et consente à devenir grand-mère de l'enfant conçu par la Vierge romaine en cette

(1) Selon le mot de Tacite.

(2) *Enéide*, l. VI, 426-430.

(3) « Lorsqu'au dernier jour la vie s'est retirée, les âmes ne peuvent se dégager entièrement des maux et des souillures du corps : car, dans cette longue union avec la matière, les vices, s'invétérant, ont laissé en elle des traces presque ineffaçables. Elles subissent donc des châtiments, et expient dans les supplices leurs anciennes fautes Les unes, suspendues dans les airs, sont le jouet des vents ; les autres, dans un vaste gouffre, lavent les taches infectes de leurs crimes, ou s'épurent par le feu. Chacun de nous est soumis au châtiment réservé à ses mânes : ensuite, nous sommes envoyés dans le vaste Élysée, dont les riantes campagnes n'ont que peu d'habitants. Lorsque dans la succession des âges, après mille années révolues, le temps a effacé les souillures de l'âme, et ne leur a laissé que les simples éléments du feu primitif et la pure essence éthérée, un dieu appelle leur nombreuse foule sur les bords du Léthé, afin qu'oubliant le passé elles puissent revoir la voûte des cieux, et qu'elles désirent retourner dans de nouveaux corps ».

(Révélations d'Anchise à Énée, *Enéide*, l. VI, 735-751.)

(4) A l'exemple de celle d'Akiba l'ancien, le Tisserand, chez qui les *Actes des Apôtres* mettront le prince Saül en apprentissage. Cf. *Mensonge Chrétien*, pet. édit. p. 198.

année protojubilaire. Cet enfant ne mourra pas, surtout en croix, car Jupiter ordonne à Mercure d'enlever Psyché, et de l'amener au ciel pour l'unir à l'Amour en légitime mariage.

Ainsi Psyché est véritablement Vierge-Mère, « on ne lui connaît pas d'homme », comme à Salomé ; l'enfant conçu en elle est immortel par destination, c'est la Volupté naturelle, l'Attraction innée, qui perpétue les générations. Quant à Vénus, Jupiter se charge de lui faire accepter le double rôle de belle-mère et de grand-mère. Le mythe finit sur ces Noces (1), dans lesquelles on ne voit pas de fils épouser sa Mère par le décret de son Père, comme Barabbas épousant la Vierge.

En mettant cette parabole dans la bouche de la Gamaléenne, Apulée avait son plan : devant le centenaire de son avortement messianique, la vieille magicienne, la fille d'Abraham et de David, est obligée d'avouer que, loin d'être encore « sur la terre, » comme le prétend le *Mahazeh* de Cérinthe, son fils erre « sous la terre » depuis cent ans, repoussé par Charon et renvoyé au jugement des hommes par les divinités infernales elles-mêmes !

IX

L'ANE DE JUDA SOUMIS A LA VIERGE LATINE

a. — Suicide de la Reine-mère des voleurs
Vengeance rêvée par la bande de ses sectateurs contre la Vierge latine

A bon entendeur salut ! L'âne, en qui veille un goy, et Charite, la vierge latine, n'ont pas perdu un mot de la claire parabole. C'est à eux deux qu'elle s'adresse. A peine est-elle terminée, que Lucius avise au moyen de sauver Charite. De son côté, celle-ci s'empare de la courroie, et délie l'âne, qui lui prête son dos ; mais les brigands les empêchent de s'enfuir. Quant à la vieille Reine-mère des voleurs, elle se pend, considérant que de toute manière sa fin était venue.

Pendant le repas que cette vieille leur avait préparé, les brigands délibèrent sur ce qu'ils feront de Charite et de l'âne boiteux de la jambe droite. Brûleront-ils vive cette latine? La livreront-ils aux bêtes? La mettront-ils en croix? La mutileront-ils dans les tortures? Non, ils lui feront ce que, mus par un zèle vengeur, les Juifs évangélisés ont fait sous Trajan, et peut-être sous Hadrien, à tant de jeunes filles grecques et romaines. Ils tueront l'âne gréco-latin, ils le videront, dans sa peau ils coudront « celle qu'il nous a préférée, disent-ils, (à nous, sectateurs de la Gamaléenne). » Et exposée en cet état, ils la laisseront mourir de faim.

(1) On ne peut croire à quel degré d'aberration en sont venus, à propos de ce mythe anti-évangélique, les savants et les poètes infestés de barabbalâtrie. Il en est pour qui Cupidon est le Christ lui-même ; Psyché, l'âme du fidèle qui aspire incessamment vers lui ; l'hyménée des deux amants au ciel, l'union mystique de l'homme et de Dieu dans l'Eucharistie ! Pour d'autres, ce qu'Apulée a pressenti, annoncé dans Psyché, c'est la pensée du Christ, la philosophie de Saint-Augustin, le culte de Dieu.

b. — Une fresque allégorique de la villa d'Hadrien : la Vierge latine sauvée par le signe asinaire du Messie.

Mais il n'en va pas comme ils l'espèrent. Car le fiancé de Charite, Tlépolémos (Fin de guerre), s'engage parmi eux, sous un déguisement à la Barabbas (1), pour la leur reprendre. Déjà l'âne est délivré des mains de la sorcière ; lorsqu'à son tour Charite se voit délivrée par l'âne, elle se promet de faire peindre ce miracle dans le vestibule de son palais avec cette inscription : *La Vierge royale fuyant de captivité sur un âne.* Car c'est un miracle, elle le dit elle-même, et dorénavant on pourra croire « que Phryxus traversa la mer sur un bélier, Arion sur un dauphin, Europe sur un taureau ». Étant donné que le signe du triomphe pour un général romain est le cheval blanc, c'est un miracle inouï qu'une vierge latine soit sauvée par le signe de Barabbas et de Bar-kochev ; c'est même le comble de tous les miracles (2). Et lorsque Tlépolémos ramène Charite à sa famille, tous s'écrient qu'on n'avait jamais vu pareille vierge sur un dos d'âne évangélisé. C'est une joie universelle, à laquelle l'âne lui-même s'associe par un braire vigoureux, ne voulant pas être pris pour un âne juif. On arrête les brigands, on les exécute, on tire de leur caverne tout l'or qu'ils y avaient accumulé, on le verse au trésor public, et on met juridiquement Tlépolémos en possession de son épouse reconquise.

On oublie de dire qu'une fois reconquise, elle a nom Ælia Capitolina. Le jour même des noces, la jeune mariée appelle l'âne son Sauveur, (son Ieschoua, eût dit un rabbin barabbalâtre) ; elle lui fait donner plus de foin qu'il n'en suffirait à un chameau (3). Mais, ce jour-là, comme il aurait préféré avoir été métamorphosé en Chien par le *chrisme* d'Hébrœa ! Tout ce qu'il y a de meilleur est pour cette sorte d'animaux, c'est une vraie Cène, une vraie pâque pour chiens, les chiens de Panthèra.

c. — Précautions prises pour que l'âne, monture évangélique de Barabbas, ne puisse plus se reproduire

Le lendemain, les parents et les amis de l'épousée, l'épousée même, agitent la question de savoir ce qu'on fera de l'âne sauveur. On veut bien le dispenser de porter des charges, on décide même de le rendre à ses luxurieux plaisirs, mais ce sera avec les cavales, de manière qu'il s'éteigne dans son produit : le mulet. C'est le contraire de ce qui arrive, dans un *Evangile de l'Enfance,* au mulet égyptien que le petit Barabbas, étant en Egypte avec son père et sa mère, ramène à l'état de jeune homme en le montant.

Il est remis à un gardien de troupeau, dont la femme s'appelle Mégapole (Grande ville), (4) par opposition à Jérusalem, qui n'est Mégapole

(1) Cf. l'affaire de la Dédicace, page 40.
(2) En effet, l'Ane de Juda devait la faire esclave ou mieux la détruire.
(3) Le texte grec ne porte pas « de Bactriane », qu'on voit aujourd'hui dans le latin. Ce chameau était donné comme originaire de Gamala, berceau de Barabbas.
(4) On ne trouve ce nom que dans le grec, il a disparu du latin.

que dans l'*Apocalypse.* Mais peu de temps après meurent tragiquement Tlépolémos et Charite (1).

X

DERNIÈRES ÉPREUVES DE LUCIUS

a. — Les inconvénients d'être pris pour l'âne juif

N'entrons pas dans le détail des mésaventures de l'âne après sa domestication. Pris pour l'âne juif, il retombe dans le plus affreux esclavage. Chargé de porter du bois, comme pour un charpentier, on le remet à un petit garçon qui, le frappant surtout à la cuisse droite, finit par lui faire à cette place un fossé, une fenêtre même (2), et ne cesse pas une seule minute de frapper cette fenêtre toujours saignante. C'est là le moindre des tours que cet enfant lui inflige. Il va jusqu'à l'envelopper d'étoupes auxquelles il met le feu avec un charbon allumé, et il ose ensuite l'accuser de s'être enflammé lui-même (baptisé de feu) en se frottant à des charbons ardents. Il dénonce les excès nicolaïtes auxquels se livre cet âne, et qui aboutissent à des procès épouvantables : il veut qu'un tel époux, et de tant de femmes, soit mis à mort et donné aux chiens. Il s'apprête à le châtrer, mais bientôt il périt lui-même, coupé en mille morceaux : des gens mystérieux (Juifs) se sont vengés du mal qu'ils l'ont vu faire à l'âne, et c'est encore le pauvre Lucius qu'on accuse d'avoir facilité ce forfait. On recherche les morceaux de l'enfant « divisé », et on l'enterre, quand on a retrouvé le corps en son entier, de manière qu'il puisse reconnaître ses assassins, s'il y a une résurrection, et les faire condamner à la *seconde mort* par les dieux.

L'âne vient ensuite à Bérée de Macédoine (3), où Jason prêcha autrefois l'Évangile. Mais renvoyons le lecteur aux paraboles antibarabbalâtriques dont nous lui avons donné l'explication ailleurs (4), et hâtons-nous vers la fin.

b. — Mariage, mort et résurrection de l'âne qu'était devenu Lucius

Comme conséquence de sa métamorphose, et en punition de sa curiosité, Lucius est exposé à se conjoindre — *un en deux, deux en un* — avec une adoratrice de Barabbas, une Scilitaine, (5) condamnée aux bêtes

(1) La triste façon dont meurent successivement Tlépolémos, tué en trahison par un certain Thrasylle dans une partie de chasse, et Charite, dont ce Thrasylle a voulu faire sa femme, cache une allusion, devenue incompréhensible, à des faits historiques concernant un allié, sur qui on croyait pouvoir compter, et qui s'est traîtreusement défait du chef romain préposé à la garde de la Judée. Dans le grec on a supprimé tout le rôle de Thrasylle, la partie de chasse et ses suites. Le couple, en se baignant dans la mer, est emporté par le flot et englouti.

(2) Comme si l'endroit avait été préparé par une incision cruciale.

(3) Détail enlevé du latin.

(4) On se rappelle notamment qu'asinifié Lucius ne peut prononcer le nom de César ; mais, même en l'état animal auquel il est réduit, il peut encore prononcer la première lettre du nom d'Octave Auguste, la Bête dont le nom est un nombre, et il pousse un O retentissant.

(5) Christienne asinaire, espèce très répandue. Cf. *Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 280.

pour ses crimes, et l'amphithéâtre est préparé pour cela. Il est certain que cette scène fantastique ne finissait pas, comme aujourd'hui, en queue de poisson ou plutôt d'âne. Lucius était mis à mort avec sa compagne, car nous voyons plus loin que ses amis, ses domestiques, ses proches parents, ayant connu sa fin, prennent le deuil. Il allait en enfer comme la Scilitaine, il y voyait Barabbas et son âne dans la situation où Psyché es a vus. Mais, jugé plus précieux dans l'ordre animal que sa scélérate épouse, il ressuscitait, non comme le Juif de rapport, pour propager ses erreurs et masquer sa conduite dans la vie, mais au contraire pour faire amende honorable et complète. Revenu des Enfers, et rendu à la forme humaine par la grâce d'Isis, ceux qui l'avaient connu et aimé avant sa métamorphose viendront s'assurer de sa résurrection et lui apporter les choses nécessaires à la vie.

XI

CÉLÉBRATION DE LA TROISIÈME FAILLITE DE BARABBAS

a. — La pâque jubilaire des goym en 889

Dans le Jubilé des mystères d'Isis à Kenkhrées est la moralité de cette longue série de paraboles. Il se développe selon l'*Apocalypse d'Antinoos* (Hadrien), agrémentée de détails imaginaires, groupés en vue de la démonstration. C'est une façon de Jeux séculaires, par lesquels les Corinthiens célèbrent la faillite de Bar-kochev, succédant à celle de Barabbas. La pleine lune d'avril est venue encore une fois, le soleil passe des *Poissons* dans le *Bélier,* et Barabbas n'est point revenu « comme un voleur, dans la nuit », pour donner la terre aux Juifs. Le signe de leur triomphe n'a valu à Lucius que des malheurs. Pour se purifier, sept fois il plonge sa tête dans la mer, parce que selon Pythagore le nombre sept a sa signification religieuse. L'homme qui est en lui invoque la divinité, la suppliant de lui rendre la forme qu'un grossier appétit des richesses millénaires et un *chrisme* impie lui ont fait perdre (1) : il se contentera désormais de ce que la Nature offre à tous les humains.

(1) « Reine du ciel, soit qu'étant la bienfaisante Cérès, la mère et l'inventrice des moissons, qui, joyeuse d'avoir retrouvé sa fille, enseigna aux hommes à remplacer l'antique gland, nourriture sauvage, par de plus doux aliments, vous habitiez les guérets d'Eleusis ; soit qu'étant la Vénus céleste, qui, aux premiers jours du monde, rapprocha par un amour inné les sexes différents, et propagea par une fécondité éternelle les humaines générations, vous soyez adorée dans le sanctuaire de Paphos que la mer environne ; soit qu'étant la divine Phébé, dont l'assistance secourable, répandue sur les femmes enceintes et sur leur fruit, a mis tant de peuples au monde, vous soyez aujourd'hui vénérée dans le magnifique temple d'Éphèse ; soit qu'étant la redoutable Proserpine aux nocturnes hurlements, (celle qui, sous la triple forme, comprime les ombres impatientes, qui tient fermées les prisons souterraines, qui parcourt tant de différents bois sacrés), vous soyez rendue propice par des cultes divers ; ô vous ! qui, de votre lumière féminine éclairez toutes les murailles, de vos humides rayons nourrissez les précieuses semences, et qui, remplaçant le soleil, dispensez une inégale lumière ; sous quelque nom, sous quelque figure, avec quelque rit qu'il soit permis de vous invoquer, assistez-moi dans mon malheur extrême ! Raffermissez ma fortune chancelante ; accordez-moi un moment de paix et de trêve après de si rudes attaques ! Que ce soit assez de travaux, assez d'épreuves : dépouillez-moi de

A sa voix, la Nature elle-même apparaît, disant : « Le jour qui va naître de cette nuit fut, de temps immémorial, consacré à mon culte ; (la pâque juive n'est qu'une forme de cette pâque universelle). Ce jour-là les prêtres d'Isis me consacrent un vaisseau tout neuf, comme pour placer le commerce maritime sous mes auspices : » (c'est l'Arche de l'alliance, non pas avec les Juifs, mais avec tous les hommes, et l'Antinoos Hadrien est l'interprète de ce mythe. Sous la figure du Grand-Prêtre, lors du lancement, il tiendra des roses à la main. Que Lucius s'approche de lui, et « à l'instant même, lui dit la déesse, tu seras dépouillé du cuir de ce détestable animal qui m'est odieux depuis longtemps : » (depuis que les Juifs en ont fait le signe de leur triomphe).

b. — Barabbas courant après son âne

La cérémonie commence par une procession où chacun vient présenter ses vœux à la déesse : soldats, chasseurs, amoureux, gladiateurs, magistrats, philosophes, oiseleurs, (1) pêcheurs. Mais le « clou », c'est une mascarade : en guise de Pégase, un âne sur le dos duquel on a collé des plumes, et que suit, en guise de Bellérophon, un vieillard cassé, comme doit l'être un homme de cent cinquante ans. Pour saisir le comique de ce groupe, il faut se figurer le vieillard tenant un message à la main. Car Barabbas (c'est lui) joue le rôle de Bellérophon, qui avait été chargé de porter des tablettes sur lesquelles était gravée en signes mystérieux sa condamnation à mort. Tel l'Envoyé du Dieu des Juifs, le Siloé, porteur de l'«Éven-guilayon» que terminait le *thav*, figure de la croix dont, à son insu, il devait mourir. Moins heureux que Bellérophon, qui put monter Pégase et tuer à temps la Chimère, Barabbas a été crucifié par la Bête avant de pouvoir enfourcher le Tharthak. Et c'est précisément de cette déconvenue que s'amusent tous les spectateurs (2).

Cette mascarade rappelle par l'intention celle que les Alexandrins dédièrent en 788 au Roi du monde. Au fond, c'est le troisième jubilé de la faillite de l'Évangile éternel que célèbrent les Corinthiens venus à Kenkhrées.

c. — La main de la Justice divine

Derrière la statue de la déesse, une foule nombreuse de l'un et l'autre sexe s'avance, qui, résignée à ne pas connaître l'*un en deux, deux en un*, et heureuse d'avoir échappé aux ténèbres éternelles, porte des lanternes, des torches, des bougies et autres espèces de lumières, pour se rendre propice la Maîtresse des astres qui sont restés attachés au firmament. Les initiés ont la tête rase, comme Rabbi Akiba, mais c'est pour offrir un miroir au corps solaire. Les prêtres portent les symboles de divinités

cette odieuse enveloppe de quadrupède ; rendez-moi aux regards des miens ; rendez-moi à ma forme de Lucius ! Ou bien, si quelque divinité offensée me poursuit d'un inexorable courroux, que je puisse au moins mourir, puisqu'il ne m'est pas permis de vivre ! »

(1) Avec roseaux englués pour prendre les passereaux de Barabbas. Cf. p. 38.

(2) C'est pour leur fermer la bouche que, dans les *Toledoth* synoptisés et dans ceux-là seulement, Barabbas, revenant sur terre sous le nom de Jésus, prédit du même coup sa crucifixion et sa résurrection.

puissantes : l'un élève en l'air celui de la Justice, figurée par un bras gauche dont la main est ouverte : et si l'on a choisi le gauche, c'est que, par sa paresse naturelle à dérober et à frapper, il paraît plus apte que le droit à faire justice. C'est la main de l'Occident, celle qui a frappé Barabbas en 789, puis Bar-kochev, et avec eux le Royaume universel des Juifs. Un van d'or est porté, celui de Bacchus, et non celui que Barabbas désirait tenir de la main droite après avoir moissonné la terre.

Un vase d'or est aussi porté, qui n'est pas le sixième vase de Kana, et qui n'est point à l'usage des Juifs seuls. (1) Pour la circonstance, le Chien, sous les traits d'Anubis, est remonté de l'abîme où Barabbas prétendait l'attacher pour mille ans. Pas plus en 889 qu'en 789 il ne répand la sécheresse et la rage parmi les nations. Il se promène sur la terre, il continue à être l'intermédiaire solsticial entre le ciel et l'enfer ; de la main gauche, il tient une croix qui n'a rien de patibulaire (2) ; de la main droite, un rameau verdoyant.

d. — Lucius rendu à la forme d'un homme sain de corps et d'esprit

Le Grand-prêtre qui va régénérer Lucius s'appelle Mithras : dans ce nom il y a Mithra, soleil des Perses, et Miçraïm, nom de l'Égypte dans l'Apocalypse originale (3). Il apporte une couronne, la couronne du martyre, et bien due au malheureux gréco-latin, victime du prétendu *chrisme* des Juifs. Mais la couronne est de roses, et c'est la fleur de Cythère, la fleur de Vénus. D'une dent avide le pauvre Lucius la saisit, la dévore, le voilà redevenu homme ! Tel Barabbas au sortir du prétoire, il est tout nu. Quel Jésus lui prêtera sa robe de lin blanc ? Sur le signal de Mithras, un des prêtres ôte sa robe de dessus et l'en enveloppe. Après quoi Mithras lui tient ce discours :

« Ni votre naissance, ni votre haute position sociale, ni cette instruction même qui vous distingue,ne vous ont été de la moindre utilité (4). Vous aviez suivi les penchants d'une ardente jeunesse, vous vous étiez abaissé à des voluptés indignes d'un homme libre, et vous avez payé cher une curiosité fatale. Ces brigands, ces bêtes auxquelles vous avez été exposé, cet esclavage, cette contrariété de chemins âpres, impraticables, ces dangers de mort, cette poursuite de l'aveugle Fortune, qu'en avez-vous tiré ? Rien. Vous voilà recueilli par la Fortune, mais celle qui a des yeux et qui éclaire les autres dieux de la splendeur de sa lumière. Prenez désormais un visage plus joyeux et qui réponde à la blanche robe dont vous êtes revêtu, et accompagnez d'un pas fier la déesse qui vous a sauvé. Que les impies voient ! Qu'ils voient, et qu'ils reconnaissent leur erreur ! » Qu'ils reconnaissent que la Nature n'est point à la merci d'un Juif condamné par ses compatriotes pour crimes publics, et dont Pilatus s'est trouvé l'exécuteur sans aucune préméditation !

(1) Nous le retrouverons dans le mythe d'Apollonius, où il est expliqué. Cf. p. 175.

(2) La croix ansée. Le texte actuel lui fait tenir un caducée, (*caduceum*, au lieu de *cruceum signum*), attribut qui lui est familier aussi.

(3) Comme dans toutes les écritures juives d'ailleurs : *Prophètes* et autres. Dans l'adaptation grecque de l'*Even-guilayon*, adaptation connue sous le nom d'*Apocalypse de Pathmos*, Miçraïm est traduit par Égypte : « Sodome et Égypte » est-il dit de Jérusalem, souillée par les goym.

(4) Pas plus qu'à Flavius Clémens, sénateur et consul sous Domitien.

Quant à Lucius, chacun se félicite de le revoir dépouillé de sa peau d'âne, il peut désormais être initié aux mystères d'Isis. Il pourrait même s'embarquer sur la nouvelle arche *Anti-Noé*, que le grand-prêtre va dédier à la déesse, et qui va partir de Kenkhrées pour Ostie, avec son mât fait d'un seul pin, sa voile blanche, et sa poupe où étincelle l'oie d'or de la Juno Moneta (1), l'oie qui sauva le Capitole (2).

e. — L'Alphabet d'Hadrien Antinoos opposé à celui de Barabbas

Le vaisseau lancé, la foule retourne au temple où se tient devant la porte celui que tous disaient être « le Grammatiste. » Ayant assemblé les prêtres en conseil, et mu comme par une inspiration céleste, « ouvrant le livre sacré, il tira de chaque lettre des vœux de bonheur pour le grand empereur (3), le Sénat, les chevaliers, tout le peuple romain, pour la navigation, pour tous ceux qui sont sur la mer, pour la prospérité de ce qui compose généralement notre empire, et renvoya tout le monde, en disant selon l'usage : « Que les peuples se retirent ! » (4) Leurs vœux sont agréés.

f. — Lucius renseigné, par son initiation aux mystères d'Isis, sur la provenance de la kabbale évangélique : Les douze robes du cycle solaire

« Les clefs de l'Enfer, aussi bien que celles du salut », ne sont nullement dans les mains de Barabbas, qui depuis cent ans est dans l'abîme où nous l'avons vu, avec son âne, sans que Caron veuille passer cet exécrable charpentier. Ces clefs sont entre les mains d'Isis, et les vieux livres de Thoth, dans leurs hiéroglyphes mystérieux, contiennent la science que les Juifs, par l'organe de Barabbas, présentent arrogamment comme écrite à leur unique profit.

L'initiation permet à Lucius de jouir d'une Apocalypse beaucoup plus complète que celle de Barabbas. Car celui-ci n'a même pas pu voir le bout de son nez, et quant aux enfers il n'en connaît que la première zône, Caron ayant refusé de le mener plus loin, tandis que Lucius a foulé du pied le seuil de Proserpine, vu tous les dieux de l'enfer et tous ceux du ciel, ce qui semble être une vision des antipodes. Il en est revenu couvert de douze robes, empruntées aux douze stations du soleil, et qui, sans être quarante-neuf fois plus éclatantes l'une que l'autre, comme les

(1) La Junon qui avertit.

(2) Cette oie se trouve dans la fantaisie de Lucien sur la Baleine de Jonas : « L'oie qui était figurée sur la proue agita soudain les ailes et se mit à crier. » (Lucien, *Histoire véritable*).

(3) Le texte a subi à cet endroit des changements qui l'exposent aux interprétations les plus différentes et les moins sûres. Pareil à l'Egyptien Basilide, et Basilide est contemporain d'Apulée, ce Grammatiste réplique à l'*Even-guilayon*, divisé en vingt-deux lettres selon l'Alphabet hébreu, par le Contre-évangile d'Hadrien (Antinoos), divisé selon les Alphabets égyptien, grec ou romain.

(4) Il en était ainsi aux fêtes d'Adonis en Syrie. C'est l'origine de l'*Ite, missa est* : allez, la comédie est jouée.

sept robes destinées à Barabbas par son Père, (1) ont l'avantage d'être conformes au règlement du vrai Dieu sur la marche des saisons.

Le lendemain même de son initiation, tous les objets qu'il avait laissés en Thessalie, avant d'essayer le *chrisme* d'Hébrœa, lui sont rapportés par un serviteur que Mithras dit devoir se nommer Le Blanc, et en effet il s'agit de son cheval. Ce sont des prophéties de ce calibre qui se réalisent en Barabbas, camouflé sous la robe blanche de Jésus.

XII

LA VRAIE VILLE SAINTE : ROME
LE VRAI GRAND PONTIFE : ANTINOOS HADRIEN

Après avoir pris congé de Mithras, son père spirituel, Lucius s'embarque pour Rome, « la Cité Sainte, » celle que notre Rutilius appelle « mère des hommes », dans le sens de « citoyens. » Il y arrive la veille des ides de décembre, jour de l'entrée dans le *Capricorne* augustal. Le solstice venu, Isis lui apparaît de nouveau. Elle n'a pas de peine à lui faire entendre que l'*épiphanie* de Barabbas, le 6 de *thébet* (janvier), ne saurait se substituer sans ridicule à la Nativité solaire, ces *Natalitia* qui sont un des fondements de la religion révélée à tous. Elle l'engage à se faire initier à Osiris, le Père et l'Époux véritables.

Une troisième initiation, à Sérapis celle-là, le met sous l'empire de la Trinité égyptienne, laquelle ne réserve pas la moindre place à un Juif

(1) Ces vêtements deva ent être de couleurs plus ou moins empruntées au prisme, à l'arc-en-ciel, et aux douze pierres qui marquaient les douze signes. Les Juifs estimaient que le Messie était capable, non pas seulement de les porter, mais de les teindre. N'oublions pas la scène des *Toledoth* où Barabbas, transfiguré en Jésus par les aigrefins du baptême, s'enveloppe d'un vêtement d'une blancheur qu'aucun foulon sur la terre ne pourrait égaler : d'où il est dit le Teinturier dans divers *Evangiles de l'Enfance* qui, pour être absurdes et dolosifs, n'en contiennent pas moins des fables curieuses sur les facultés tinctoriales concédées par le Père à son fils. Les Juifs barabbalâtres répandus parmi les Arabes et les Perses ne tarissaient pas sur ces facultés. Dans un *Evangile de l'Enfance*, qu'on dit avoir circulé chez les Perses, on raconte que Barabbas les a exercées en son vivant : il a été teinturier ; avec une teinture unique il produisait des vêtements de toutes les couleurs. Certains voyageurs ajoutent que les teinturiers perses l'honorent comme leur patron, et que la demeure du Messie, ils l'appellent la Maison de teinture. Voici une scène qui se passe à Jérusalem :

« Un jour, en jouant et en causant avec des enfants, le Seigneur Jésus passa devant la boutique d'un teinturier dont le nom était Salem (Paix). Or, il y avait dans la boutique un grand nombre de vêtements qu'on teignait de couleurs variées. Et étant entré dans la boutique du teinturier, le Seigneur Jésus prit tous ces vêtements et les jeta dans la cuve à teinture.

« Etant entré et voyant les vêtements perdus, Salem se mit à crier bien haut et à reprendre le Seigneur Jésus, disant : « Que m'as-tu fait, ô fils de Marie? Et pourquoi m'avoir fait cette injure, à moi et à mes concitoyens? Chacun en effet demande la couleur qui lui convient, mais voilà que tu as tout gâté ! » Le Seigneur Jésus répondit : « De quelque vêtement que tu veuilles changer la couleur, je te la changerai. » Et à l'instant, sortant les vêtements de la cuve, il les rendit chacun de la couleur que désirait le teinturier, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus. Et voyant ce miracle, les Juifs célébraient Dieu ».

Tout cela a l'air fort innocent, mais voici où est la malice : Barabbas n'a que sept ans lors de ce miracle. Or il ne devait ouvrir son atelier de teinture qu'après le 15 nisan 789, date à laquelle il avait cinquante ans passés et était en croix.

condamné pour crimes publics ; Lucius aura désormais les cheveux ras d'un prêtre égyptien, par quoi il évitera l'ennui qui advint plus tard à Apulée pour porter les siens extrêmement longs (1) : celui d'être dénoncé comme un candidat à la Royauté universelle.

Dans le dispositif original d'Apulée, c'est indubitablement Hadrien, très attaché à ses prérogatives pontificales, qui initiait Lucius à Osiris et à Sérapis. Apulée le nommait sans doute Antinoos : en tout cas, il le désigne suffisamment par la légère claudication de la jambe droite, qui lui venait d'un accident de chasse.

Dans le texte actuel, c'est un certain Asinius Marcellus qui est l'hiérophante, et ce nom, fait-on dire à Lucius, « contraste avec mon retour à la forme humaine. »

A cet endroit, l'arrangeur ecclésiastique de l'*Ane d'or* glisse une phrase où il identifie catégoriquement Lucius avec Apulée. De cette manière, on peut accuser celui-ci d'avoir été le héros de son livre, et par conséquent un magicien, dont les païens de son temps, avec leur impiété coutumière, avaient comparé les prodiges « aux miracles (combien authentiques !) de Jésus-Christ ». On fait dire nettement à Lucius qu'il est de Madaure, ville natale d'Apulée, et Asinius Marcellus lui promet la gloire qu'Apulée s'est acquise au barreau.

XIII

LE PRÉTENDU TESTAMENT DE BARABBAS ET LE DROIT ROMAIN

a. — Les Juifs qui fabriquent et répandent ce faux sont passibles des mêmes peines que les citoyens romains reconnus faussaires

Il est bien vrai qu'Apulée introduisait Asinius Marcellus dans la conclusion de l'*Ane d'or,* mais nullement au titre d'hiérophante des mystères égyptiens.

Ce nom n'était pas jeté là uniquement pour amorcer un jeu de mots facile. Asinius Marcellus était mort depuis bien longtemps, et voici pourquoi Apulée évoquait son ombre. Asinius Marcellus est le petit-fils du fameux Asinius Pollion, à qui Virgile dédie sa prophétie sur le fils de la Vierge latine. Et cet Asinius est lui-même célèbre pour avoir été mêlé sous Néron à l'affaire de faux et d'usage de faux la plus retentissante de toute l'histoire romaine : la fabrication du testament de Domitius Balbus, ancien préteur et démesurément riche, par un de ses neveux, avec la complicité de sept personnes. Car, selon la loi, les testaments devaient être signés de sept témoins pour être valables. De tous ces faux témoins, le plus considérable par la naissance était Asinius Marcellus, « qui, dit Tacite, tenait la pauvreté pour le plus grand de tous les maux : » en quoi il ressemblait fort à Barabbas.

Ils ne s'étaient pas bornés à fabriquer un testament aussi faux que le *Nouveau Testament* du canon.

(1) C'est ainsi qu'il est représenté sur la monnaie frappée en son honneur.

La connaissance de leur crime étant réservée au préfet de la ville, comme ils prévoyaient une condamnation, ils trouvèrent dans l'avocat Ponticus un compère qui, par une dénonciation concertée avec eux, fit évoquer le procès devant le préteur, dont ils attendaient un acquittement. Mais leur ruse fut éventée, et ils ne purent éluder le jugement du préfet. Ponticus, de son côté, fut convaincu de prévarication.

Un Sénatus-Consulte fut même rendu à ce propos, frappant les avocats prévaricateurs et les particuliers qui les auraient poussés à mal faire. Il les condamnait à la même peine que les calomniateurs : le bannissement (1).

Or, en ce qui le concerne, Barabbas est dans la même situation que Balbus : il n'a pas testé en faveur de Bar-kochev, son neveu ; il est mort intestat.

Les sept témoins dont on l'entoure dans le *Mahazeh* de Cérinthe, et qui sont ses frères et lui-même, sont sept faux témoins, à qui devrait être appliquée la loi de Sylla contre les faussaires (2). Et quant à Maître Jésus, que fait-il dans ce *Mahazeh* dont sont issus tous les autres? Exactement ce que fit Maître Ponticus. Lorsqu'il représente Barabbas devant Pilatus, en fonction de préteur, il compte bien le soustraire à la honte d'avoir été condamné par le président du sanhédrin.

Mieux que cela, raffinant sur Ponticus, ce compère de Barabbas se montre un calomniateur cynique ! En se faisant passer pour le crucifié réel, il charge Pilatus d'une double honte : celle d'avoir relâché un coupable et exécuté un innocent. Il encourt donc la même peine que Ponticus dans le procès des sept témoins du faux testament de Balbus ; il tombe sous le coup du Sénatus-Consulte de 814, qui est entré dans le droit : (3) il doit être banni de tout l'Empire.

L'œuvre des rabbins qui fabriquent et répandent ces faux, dont gémit toute la terre, est justiciable de la loi pénale. On les poursuivrait s'ils étaient citoyens romains ; ils bénéficient d'une impunité scandaleuse. (4)

(1) Asinius Marcellus fut gracié par l'intermédiaire de Néron, mais l'ignominie lui resta.

(2) Le nom de Sylla, cité par Apulée, se retrouve dans la dernière phrase actuelle de *l'Ane d'or*.

(3) Où il est connu sous le nom de *Sénatus-Consulte de Turpilianus*.

(4) Vous savez maintenant pourquoi le mot « Juif » n'est plus prononcé ni dans *L'Ane d'or* ni dans l'*Apologie* qui y fait suite, et pourquoi cet *Ane d'or* lui-même a été déclaré postérieur de beaucoup à cette *Apologie*. Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 280.

IV

L'ÉVANGÉLISATION JUSQU'A L'AN MILLE DE ROME

I

TROISIÈME PHASE DES ÉCRITURES DES RABBINS BARABBALATRES

a. — Réfection des Mahazeh après la conversion de Jérusalem en Ælia Capitolina

C'est sous Antonin et sous Marc-Aurèle que la mystification des goym tendit à la forme où nous la voyons aujourd'hui dans les *Toledoth* synoptisés, ceux où Barabbas a l'air de n'avoir été mis en croix que le lendemain de la pâque.

b. — Invention des douze apôtres, et inscription de Juda Kériothis sur la liste

N'ayant d'autre moyen de blanchir le Juif de rapport que de calomnier Juda Kériothis, les évangélistes inscrivirent celui-ci parmi les disciples immédiats de Barabbas et lui firent encaisser, du moins en apparence, trente deniers pour livrer son maître.

Les Douze Apôtres, la Cène pascale devant douze témoins, l'Eucharistie, n'ont été inventés que pour apporter un tempérament aux pâques infanticides qui rendaient les Juifs évangélisés odieux à tous les hommes.

Jugeant utile à leur industrie que Barabbas eût pardonné avant de mourir, les aigrefins du baptême fabriquèrent les Douze apôtres, qui pouvaient passer auprès des goym pour représenter les douze tribus intéressées, mais ne pouvaient en aucune façon avoir cette signification auprès des Juifs renseignés, puisque sur les douze noms mis en avant il n'y en a qu'un seul, Juda Kériothis, pour représenter dix tribus. Ils disposèrent les choses de manière que Barabbas eût l'air de n'avoir

été crucifié qu'après la pâque, et d'avoir donné « son corps et son sang » en sacrifice pour les douze tribus, levant ainsi la malédiction que Rabbi Akiba avait prononcée contre dix d'entre elles, au nom de la Sainte-Famille.

c. — Substitution définitive de Jésus à Barabbas dans les Écritures de la secte postérieures aux Mahazeh

Pour ce qui est de la comédie du prétoire, les *Toledoth* synoptisés ont respecté la géniale invention de Cérinthe : c'est toujours l'innocent Jésus qui comparaît devant Pilatus, et se substitue nominalement à Barabbas sur la croix, tandis que, sous ce nom exécré, le condamné du sanhédrin est mis en liberté devant toute la galerie (1).

d. — L'Ascension. Nécessité d'envoyer Barabbas au ciel pour ôter aux goym toute velléité de le rechercher sur et dans la terre

Restait à vider la question du corps même de Barabbas. La thèse du premier *Mahazeh,* à savoir que ce scélérat se survivait sur la terre, était devenue terriblement gênante pour les aigrefins du baptême, puisque, sous la Bête Domitien, le rescapé aurait déjà passé le terme le plus extrême de la vie humaine. Quelques rabbins, jonglant avec ce cadavre, l'ont envoyé au ciel d'un coup d'épaules herculéen, immédiatement après l'avoir ressuscité.

Plus tard, des aigrefins, pires peut-être que les premiers, ont fabriqué les *Actes des Apôtres*, les *Lettres de Paul* et autres « témoignages ».

Pendant que les goym sont dupes de cet escamotage burlesque, non moins nécessaire à l'exploitation du baptême que la substitution nominale de Jésus à Barabbas sur la croix, il y a un fait matériel qu'il ne faut jamais perdre de vue, qui doit faire tableau : c'est que, pendant trois siècles à compter de sa mort, le corps de Barabbas est encore dans son trou, en Samarie, à Machéron, à l'endroit même où ceux qui l'enlevèrent du Guol-golta l'ont enterré ; que, sinon à toutes les pâques, du moins à celles qui ont une signification sabbatique ou jubilaire, les vrais christiens, les vrais disciples, s'acheminent en pèlerinage vers sa tombe, et s'y roulent frénétiquement au milieu de cris et de pleurs, lui demandant des *signes* ; et qu'il y est encore en 1115, date à laquelle le bon empereur Julien, pour mettre fin à ces marques périodiques de fanatisme, fait exhumer ses restes avec ordre de les brûler sur la place publique de Sébaste.

En attendant, les rabbins baptiseurs ne veulent plus qu'il soit dans un lieu plutôt que dans un autre, à Rome, par exemple, où, tant sous Claude que sous Domitien, cette doctrine a été cause de ce qu'ils appelaient la persécution. (« Si l'on vous dit : Il est ici où là, n'en croyez rien », disent-ils alors.) Ils veulent qu'il soit partout où il y a des Juifs évangélisés ; son corps de Roi des rois ne peut être *divisé,* ni par la mort ni autrement. Et quand les disciples demanderont à Jésus où est le Royaume, il répondra : « Au milieu de vous », presque : « En vous. » Autant dire : « Il dépend de vous. »

(1) Nulle part les rabbins du *Talmud* ne dénoncent cette mystification criminelle, comme c'eût été leur devoir et l'intérêt de leurs descendants.

II

UN MANQUEMENT AU DEVOIR ENVERS LE PEUPLE

a. — Coupable faiblesse d'Antonin et de Marc-Aurèle

La bonté des Antonin et des Marc-Aurèle, souvent poussée jusqu'à la faiblesse, enhardit les Juifs dans leur déification d'un scélérat. Au lieu de mettre en mouvement contre les faussaires l'action publique, comme Apulée le demandait naguère dans l'*Ane d'or*, ces princes bénévoles ont compté sur le mépris pour avoir raison de ces criminelles Ecritures ; ils se sont trompés. Il est vrai que, dissimulés sous toutes sortes de noms empruntés à des morts, les évangélistes étaient insaisissables, et qu'impunément ils pouvaient accabler Rome des traits empoisonnés de la haine juive.

Dans l'*Apocalypse* dite aujourd'hui *de Pathmos*, adaptation qui date de leur temps, on ne rêve que d'envoyer ces Bêtes dans l'abîme. Ce sont des usurpateurs, des Antéchrits ; le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, c'est Barabbas. Ce qui est sur la terre, ce qui est dans la terre, tout est à lui.

Pour le démontrer, on introduit dans les *Toledoth* la *similitude* où le Royaume des Juifs est comparé à un trésor trouvé dans un champ. Cette *similitude* n'est certainement pas antérieure à Hadrien. C'est comme une protestation contre la loi de ce prince sur les trésors trouvés dans la terre. Cette loi, dont la substance est restée, décidait que tout trésor trouvé par quelqu'un dans sa propriété appartiendrait en entier à l'inventeur ; que, s'il était trouvé dans le fonds d'un autre, l'inventeur le partagerait avec le propriétaire ; et si le fonds était public, avec le fisc impérial. L'évangéliste décide qu'en quelque endroit qu'il soit trouvé, le trésor est à Barabbas, parce que le Juif de rapport est d'avance propriétaire du fonds.

III

ÉVANGÉLISATION SOUS LA BÊTE ANTONIN

I. — Jeux séculaires de l'an 900.

En 900, Antonin célébra les Jeux séculaires, mais on n'en connaît pas bien le programme, et l'on ne sait dans quelle mesure l'élément évangélique y fut mêlé.

II. — Sacrifices pascaux d'enfants à Barabbas parmi les esclaves juifs de Carthage.

Exécution des Scilitains et Scilitaines coupables de ces pâques sanglantes.

III. — Publication de l'*Apologie* d'Apulée et procès moral de la barabbalâtrie asinaire en Afrique.

IV. — Mouvement évangélique parmi les Juifs de Judée.

IV

ÉVANGÉLISATION SOUS LA BÊTE MARC-AURÈLE

a. — Prédication de Schaloum (1) parmi les Juifs de Lyon

Les préférences de Barabbas pour le séjour de Machéron ne firent qu'irriter l'impatience des Juifs répandus dans les Gaules. A Lyon, où Schaloum, venu de Smyrne après le tremblement de terre qui renversa la ville, avait apporté les *Explications* de Papias *sur les Paroles du Rabbi*, un mouvement de barabbalâtrie éclata, qui semble avoir fait beaucoup de mal. Marc-Aurèle le réprima sévèrement, et l'Église compte cette répression pour une persécution, « la quatrième », dit-elle.

V

ÉVANGÉLISATION SOUS LA BÊTE COMMODE

a. — Jubilé de 939

Le Jubilé de 939 tomba sous Commode.

Cette année, comme pour laver la honte de celui de ses ancêtres qui s'était fait circoncire et baptiser avec Flavius Clémens, sous Domitien, un Acilius Glabrio partagea le consulat avec l'empereur. Le préfet du prétoire, Cléandre, Phrygien, d'une moralité inférieure, mais admirablement renseigné sur les charpentiers-pêcheurs et les origines des *Toledoth*, sut empêcher la prédication de l'Apocalypse évangélique ; le Jubilé se passa dans le calme, et les rabbins hellènes se bornèrent à introduire quelques paraboles chiffrées, celle du figuier tri-jubilaire notamment, (2) dans le roman à clef qu'ils révisaient chaque jour pour masquer l'infamie de l'inventeur du baptême de rémission.

b. — Anubis contre Barabbas

Si nous n'étions pas en face d'une *Histoire Auguste* sophistiquée, nous saurions pour quelle raison précise il fut fait une cérémonie dans le temple d'Isis, où, mêlé aux prêtres de la déesse, Commode témoigna d'une vénération toute particulière pour Anubis ; nous verrions sur quelle tête ridicule (3), agitant le brancard qui soutenait le dieu-chien, les prêtres faisaient porter ses coups de gueule. C'était indubitablement une tête d'âne, Barabbas lui-même, sous la forme où les Juifs évangélisés l'adoraient.

(1) Aujourd'hui Saint-Irénée, grâce aux faux de l'Église
(2) Cf. *Mensonge chrétien*, pet. édit., p. 398.
(3) On lit maintenant, dans Lampride, que c'était sur celles des prêtres eux-mêmes ! Chose à peine tolérable, venant d'un fou égaré au milieu d'une cérémonie religieuse.

VI

ÉVANGÉLISATION SOUS LA BÊTE SEPTIME-SÉVÈRE

a. — Efforts de l'empereur et de sa femme pour arrêter le scandale de Barabbas déifié

Après Hadrien, Septime-Sévère est peut-être l'empereur le plus versé dans le détail de la Kabbale évangélique, dont il connaissait jusqu'aux sources. Et il est triste d'avoir à dire que cette science était nécessaire à un bon gouvernement. Septime-Sévère la tenait de sa femme, Julia Domna.

Il n'est point douteux qu'il ne connût aussi l'origine des *Toledoth Ieschoua*, car Antipater, son secrétaire pour le grec, était d'Hiérapolis de Phrygie, le pays du Juif Papias, auteur des *Explications des Paroles du Marân.*

b. — Année sabbatique 953 : Mouvement parmi les Juifs barabbalâtres Contamination progressive des goym

Les Juifs, qui s'étaient tenus cois pendant le Jubilé de 939, recommencèrent l'Evangélisation en l'année sabbatique 953, prêchant, selon la parole du Maître, que la circoncision était comme toujours le prélude nécessaire du baptême et la condition indispensable pour avoir accès à leur Royaume. Ceci se passait pendant que Septime-Sévère était occupé contre les Parthes. C'est son fils aîné, le petit Antonin, plus tard Caracalla, qui marcha contre les Juifs, soulevés en un endroit de Palestine qu'on ne sait plus. Fait César en 949, n'ayant encore que huit ans, il n'en avait guère que douze lors de cette expédition.

Et ce qui en marque le caractère anti-évangélique, ce sont les peines rigoureuses que, renouvelant les ordonnances d'Hadrien, Septime-Sévère fut obligé d'édicter contre les entrepreneurs de circoncision et les malheureux qui, nés goym, se soumettaient à cette mutilation dans l'espoir du salaire promis.

c. — Reconnaissance des peuples pour leur libérateur

Les populations, ne voyant pas la fin du Temps, reprirent leurs travaux.

Cela aide à concevoir les revers des monnaies de Caracalla frappées dans les villes libérées de l'Evangélisation.

On n'y voit que *Liberté, Paix éternelle, Félicité du siècle, Heureux temps.* Lors de son expédition, il est *Rector orbis, Fondateur de la Paix, Salut du genre humain.* (Titus en avait été dit *les Délices*).

Le mouvement n'affecta pas que la Judée. Il y eut à Carthage des Scilitains exécutés pour pâques infanticides.

L'Impératrice Julie intercéda pour les habitants qui s'étaient laissé entraîner, et il y a des monnaies qui témoignent de son *Indulgence envers Carthage.*

A chacune de ces crises de folie, il fallait que le prince rassurât les peuples terrorisés par l'Évangile. Septime-Sévère est obligé de leur certifier que Barabbas ne tient dans sa main ni les sept planètes ni les sept étoiles de la Création, que le Siècle commencé ne finira pas sur un signe de ce scélérat, et que la Terre est stable, *Tellus stabilis.*

d. — 956. Célébration du triomphe de Caracalla sur les Juifs barabbalâtres

En 956, revenu à Rome après une longue absence, Septime-Sévère y fit une entrée magnifique, dans laquelle il voulut que le triomphe de Caracalla sur les Juifs fût célébré seul, comme une chose distincte et au-dessus de toutes les autres.

e. — Jeux séculaires de 957. — La Baleine d'Auguste

Les Jeux qu'il donna ensuite furent nettement anti-évangéliques, parce qu'ils durèrent sept jours, sans repos le septième. Pour l'entrée dans le siècle, Sévère fit distribuer par tête au peuple et aux prétoriens autant de pièces d'or qu'il avait régné d'années : largesses inconnues, même des plus fastueux de ses prédécesseurs, et qui montèrent à cinquante millions de drachmes. D'une Arche d'Alliance disposée au milieu de l'amphithéâtre sortirent tour à tour sept cents bêtes, (les ânes étaient à leur place, la quatrième sans doute,) et qui furent immolées à raison de cent par jour. Il y eut des exhibitions risibles d'animaux fabriqués, du genre de celles qu'Apulée a imaginées dans l'*Ane d'or.* C'est, je pense, à cette catégorie qu'appartenait l'animal auquel se trouve accolé le nom de *Gorocotta* (1) dans le texte actuel de Dion, et sur la composition duquel nous ne sommes plus renseignés, comme on l'était par Dion, car au lendemain du triomphe de Caracalla sur les Juifs il serait bien étonnant qu'il n'y eût pas eu quelque âne et quelque anier.

S'il est vrai que les Jeux de 956 ne doivent pas être confondus avec les Jeux séculaires, ils sont intimement liés dans l'esprit de celui qui organisa les uns et les autres.

Sévère sentit le besoin de raffermir la foi dans la solidité de la terre, ébranlée par une éruption du Vésuve qui, sans causer de ravages, alarma toute la Campanie. C'est à ces Jeux que figura la Baleine de bois ou de fer, fabriquée d'après celle qu'on prit devant le Port d'Auguste appelé aujourd'hui Porto. Par la *boulè* des dieux, c'est Octave, (la Bête dont le nom est un nombre), qui, plus heureux que Barabbas, donnait le *Zib* à son peuple !

f. — L'œuvre anti-évangélique de Dion Cassius

C'est également sous Septime-Sévère que parut l'œuvre de Dion Cassius, anti-barabbalâtre notoire, né à Nicée et venu de Bithynie à Rome.

Dion Cassius était à Rome, simple avocat, lors des Jeux séculaires célébrés par Commode. Il marqua son mépris pour l'Évangile dans un petit livre sur *les Songes et les présages*, qu'il envoya plus tard à

(1) Corruption de Golgotha, qui est lui-même une corruption de Guol-golta.

Septime-Sévère, puis il écrivit l'histoire même du règne de Commode. Après quoi, il écrivit celle de Rome depuis Pompée, (le premier chef romain qui, entré dans le Temple de Jérusalem, y eût vu l'Ane d'or consacré,) jusqu'à la huitième année du règne d'Alexandre Sévère. De cette histoire en quatre-vingts livres, les trente-cinq premiers ont disparu, sauf une petite partie du trente-cinquième.

Cette histoire manque tout à fait, là où Tacite manque également, notamment à partir de Vespasien, sous qui a été consommée la ruine de Jérusalem ; elle a été supprimée, là où Tacite l'a été ; elle a été abrégée, et encore plus expurgée, par le moine barabbalâtre Xiphilin. là où on la voudrait complète et intacte, particulièrement aux règnes de Tibère et de Claude.

g. — L'œuvre anti-barabbalâtrique de Philostrate

C'est, dit-on, à la suggestion de l'impératrice Julie, que Philostrate inventa son Apollonius de Tyane, dont il opposa la *Vie*, non point à Barabbas seul, mais au personnage que les évangélistes avaient interposé entre ce scélérat et les goym, sous le nom de Jésus.

Nous étudions plus loin, et c'est une partie capitale de ce volume l'œuvre admirable de Philostrate.

VII
ÉVANGÉLISATION SOUS LA BÊTE ALEXANDRE SÉVÈRE

a. — Le recueil d'Ulpien

Sous Alexandre Sévère fleurit Ulpien, le grand légiste, dont le nom fait corps avec celui de Papinien, dans l'histoire du droit. Conseiller de Sévère, il rassemble toutes les ordonnances rendues contre les barabbalâtres par les prédécesseurs de l'empereur, et les lui présente pour lui montrer, avec toute l'étendue du mal, les moyens qu'offre la loi de le conjurer. Ulpien était de Tyr, où la réputation de Barabbas était faite. C'est à Tyr que naquit également Porphyre, autre grand hygiéniste moral. Avec des talents divers ces deux Tyriens sont connus par la probité scrupuleuse de leurs témoignages. Le livre de Porphyre contre Barabbas a disparu (1). Comment le *Recueil d'ordonnances* antibarabbalâtriques, formé par Ulpien, existerait-il encore?

b. — La grande église de Rome

Quoi que vous puissiez lire sur les prétendues églises élevées dans Rome à la suite de l'épiscopat prétendu de Simon dit la Pierre, tenez pour certain qu'il n'y en avait aucune dans le sens d'édifice spécialement consacré à Barabbas.

Sous Alexandre Sévère, le lieu où se réunissait la grande église de Rome était encore un cabaret ; et comme les marchands de vin avaient attaqué l'évêque du lieu sur la concurrence qu'il leur faisait et les avan-

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit., p. 740.

tages que lui conférait la rémission accordée ou refusée selon son bon plaisir, Alexandre Sévère donna raison aux marchands de vin. Il leur adjugea le lieu en question pour le désaffecter et le consacrer à un culte reçu, disant que, quelle que fût la divinité choisie, elle vaudrait mieux que le Juif de rapport.

VIII

ÉVANGÉLISATION SOUS LA BÊTE MAXIMIN

a. — 989. Quatrième Jubilé depuis l'exécution de Barabbas : Premier exemple de barabbalâtrie dans l'armée romaine

L'année jubilaire 989 tomba sous Maximin. L'évangélisation épargna l'Egypte, grâce à Origène, qui se distingua en défendant Dieu et la nature, outragés par les docteurs barabbalâtres.

Mais en la proto-jubilaire 988 la barabbalâtrie exerça ses ravages dans les troupes mêmes de Maximin, particulièrement dans les légions qui avaient proclamé Alexandre Sévère. Maximin dut les ramener au respect de la discipline, cassa des officiers et les punit de mort. Ce fut l'occasion pour les autres de conspirer contre lui. Ils lui tendirent un piège au moment où il les menait contre les Germains. Leur plan était de l'assassiner, après avoir rompu le pont sur lequel il devait passer. Cette trahison, et devant l'ennemi, fut découverte à temps.

b. — Les traîtres enfermés dans des peaux de bêtes et crucifiés

Ceux qui tenaient pour Maximin, à cause de sa bravoure, se chargèrent de sa vengeance. C'est ce que l'Eglise appelle la sixième persécution. Les supplices qu'ils appliquèrent sont exactement ceux que le peuple de Rome avait imaginés contre les Juifs barabbalâtres au Jubilé de 789. Là encore il y eut réplique à l'Évangile éternel, avec cette notable différence qu'il n'y avait point de Juifs dans la machination ourdie contre Maximin : les meneurs étaient chevaliers. Ces traîtres furent bâtonnés, mis en croix, exposés aux bêtes ; et puisqu'ils étaient partisans de Barabbas quand il s'agissait de trahir, quelques-uns, les plus nobles, enfermés dans des peaux d'animaux fraîchement tués, furent ainsi ramenés, semence de bétail, au sentiment de leur condition vis-à-vis du Juif dont ils voulaient faire un Dieu. Cyclope, Busiris, Phalaris, disent les écrivains barabbalâtres quand ils parlent de Maximin. Au demeurant, (les historiens ecclésiastiques eux-mêmes sont obligés de le reconnaître,) il n'en voulait qu'aux évêques et prêtres, et nullement à leurs dupes : il fit abattre, où il en rencontra, les églises que ces imposteurs, sortant des ténèbres où ils s'étaient tenus jusque là, avaient osé édifier à leur Juif, avec l'argent levé sur les malheureux qu'ils entraînaient dans leur abominable superstition (1).

(1) C'est là, disent les historiens ecclésiastiques, le plus ancien témoignage connu d'édifices consacrés publiquement au culte du Juif de rapport.

c. — L'œuvre de Marius Maximus (Supprimée)

Sur tout cela il faudrait avoir l'œuvre de Maximus.

Marius Maximus, deux fois consul, préfet de Rome, avait continué Tacite. Son *Histoire des empereurs* commençait à Trajan, pour finir, semble-t-il, après Maximin. Je pense que ce Maximus descendait de celui qui siégea dans le procès où Apulée exécuta la barabbalâtrie. Si son ouvrage a disparu, c'est à cause de son intégrité philosophique et de ses appréciations sur le Juif de rapport. Sous le bon empereur Julien, les hommes qui aimaient la franchise ne lisaient l'histoire que dans Marius Maximus, dont ils comparaient le fouet à celui de Juvénal.

IX

L'ÉVANGÉLISATION SOUS GORDIEN III

a. — Censorinus contre Barabbas et le baptême

L'agitation, qui ne devait plus jamais cesser, et dont les accès n'observeront plus la périodicité jubilaire, continuait encore sous Gordien III. C'est alors, en 991, que Censorinus publia son livre *De die natali*, fort utile à la chronologie : le texte actuel semble être l'abrégé ecclésiastique d'un livre beaucoup plus étendu, dans lequel les prétentions de Barabbas étaient traitées avec une sévérité sans colère. Quoiqu'il connaisse parfaitement la théorie millénariste de l'*homme-poisson* primitif, (le Ioannès chaldéen), Censorinus ne pense pas qu'on puisse en faire bénéficier le Ioannès juif : « Suivant Anaximandre de Milet, dit-il, l'eau et la terre échauffées auraient produit les *poissons*, ou des animaux tout à fait semblables aux poissons. En eux se seraient formés des êtres humains qui y seraient restés enfermés, comme des fœtus, jusqu'à la puberté, et qui enfin, forçant cette prison, en seraient sortis hommes et femmes, et déjà capables de s'alimenter eux-mêmes. » (1) Il ne lui paraît nullement qu'on doive attribuer exclusivement le signe de l'Ἰχθύς au Juif de rapport, et considérer le baptême en ce scélérat comme une garantie suffisante contre le feu final.

X

ÉVANGÉLISATION SOUS LA BÊTE PHILIPPE L'ARABE

a. — L'An mille de Rome

L'An mille de Rome tomba sous Philippe l'Arabe, successeur de Gordien. Philippe était originaire de la Trachonitide, l'un des districts que Barabbas tint sous sa puissance pendant ses quelques jours de règne,

(1) Censorinus, *De die natali*, IV.

Les Arabes qui étaient autour de Philippe le renseignèrent à fond (1) sur l'homme qui, trahissant son pays, leur avait fait gagner la bataille à la Journée des Porcs (2). Il n'ignorait donc rien de Gamala, de Juda Panthora, de l'illustre Gamaléenne, de leurs sept fils et de leurs filles.

Aux yeux des sectateurs de l'Evangile, l'An mille pouvait passer pour le terme assigné à l'existence de « la Grande prostituée ». Barabbas, dès le Jubilé de 789, jugeait qu'elle avait fait son temps. Et certains Romains, fort réservés dans le calcul de leur durée, étaient loin de se croire éternels : ils s'en rapportaient à Varron, dans lequel ils lisaient que, si douze vautours ont signalé la fondation de la Ville, le peuple romain, ayant dépassé plein de force le terme de cent-vingt ans, (celui de la vie humaine la plus longue d'après les Augures,) était assuré de parvenir à douze cents années (3). Deux signes apocalyptiques permirent aux vrais barabbalâtres d'espérer que ce peuple ne dépasserait pas l'An mille : un tremblement de terre qui affecta l'univers entier, et dans Rome même un grand incendie qui consuma le théâtre de Pompée et le Portique appelé les Cent colonnes. C'était la seconde fois (la première sous Tibère) que le feu détruisait le théâtre auquel était attaché le nom de Pompée, la première Bête entrée victorieuse dans le temple de Jérusalem. L'Évangile allait-il s'accomplir? Les barabbalâtres d'Antioche l'affirmèrent, ils l'auraient même annoncé à Philippe.

b. — La prétendue conversion de la Bête Philippe à la barabbalâtrie

C'est à cause de cette circonstance qu'il est donné comme barabbalâtre par certains écrivains ecclésiastiques.

Les prêtres de l'Église d'Antioche, exerçant leur faculté de rémission, auraient offert leurs services à Philippe (4), qui passait par là en temps de pâque, et il s'est trouvé des auteurs pour dire qu'il les avait agréés. Ce n'est pas qu'il ne fût dans des conditions excellentes pour trouver grâce devant un dieu jadis condamné pour l'assassinat d'un rival, puisqu'il était lui-même empereur par le meurtre de Gordien. Mais il était trop bien renseigné sur le Juif de rapport, pour accepter de ses ministres une offre dont ils attendaient un salaire supérieur à sa valeur intrinsèque.

c. — La Sainte-Famille selon la Bête Philippe

D'abord Philippe et sa femme Otacilie se considéraient comme formant, avec le petit Philippe leur fils, une Trinité beaucoup plus honorable que la Sainte Famille, composée de Juda Panthora, de la Gamaléenne

(1) Sauf sur un point, et qui est resté dans le *Coran* ; ils croyaient que Barabbas avait échappé en 789.

(2) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 139.

(3) Censorinus, *De die natali*.

(4) A force de brouiller les témoignages par ses procédés ordinaires, l'Église est arrivée à une version qui transforme Philippe en demandeur. Elle fait soutenir que, se trouvant à Antioche aux fêtes de Pâques, Philippe voulut venir à l'église pour participer aux Saints Mystères, et que, repoussé à cause de ses crimes et du meurtre de Gordien, par l'évêque Saint-Babylas, il s'offrit à la pénitence publique. Crevier, dans son *Histoire des Empereurs*, convient que pour fabriquer cette version il a fallu « coudre ensemble plusieurs témoignages, les suppléer et les réformer l'un par l'autre, pour composer un tout supportable. Le plus court, ajoute-t-il, et le plus sûr est de ne point admettre un récit embarrassant et mal appuyé. Nous n'avons point d'intérêt à donner la torture à l'histoire pour revendiquer un tel chrétien. »

et de Barabbas enfant. Un oracle d'Apollon fut rendu en leur faveur pour contrebalancer l'Apocalypse évangélique au chapitre de la Nativité (1). Comme pour Septime-Sévère, on radia solairement la tête de Philippe sur ses monnaies. Pour Otacilie on fit ce qu'on avait fait pour Julia Domna : on la représenta avec le croissant de la lune. Aussi des écrivains ecclésiastiques n'ont-ils pas manqué de dire qu'elle était secrètement barabbalâtre. Quant au petit Philippc, il se trouvait être une manière de roi-christ, à l'aurore du second Millénium romain : d'où son association à l'Empire en un âge si bas, l'abondance de ses monnaies, et les prétentions qui s'y lisent.

d. — Jeux anti-évangéliques de l'An mille de Rome

Quoique Septime-Sévère eût donné des Jeux séculaires quarante-quatre ans auparavant, Philippe voulut que l'An mille fût marqué par des fêtes d'une pompe inusitée et caractéristique. Il y eut là, rassemblée dans le Cirque, une variété d'animaux qui n'avait pas été atteinte depuis l'Arche de Noé, et dans laquelle figurèrent, outre des ânes, certains chameaux qui, mariés sans doute aux ânes par une grotesque hybridation, pourraient bien correspondre au *Gorocotta* des Jeux de Commode. En même temps que Philippe se réjouissait, (il riait au point de scandaliser son fils encore enfant), et réjouissait le peuple par le spectacle de cet animal, obtenu par je ne sais quelle imagination carnavalesque, il rendit une ordonnance visant le crime contre nature, qui redoublait de fréquence depuis la déclaration de guerre de la barabbalâtrie au sexe par qui la mort était entrée dans le monde. Il espérait par là contribuer à la perpétuation du genre humain.

XI
ÉVANGÉLISATION SOUS LA BÊTE DÉCIUS

a. — Messius Décius, la Bête qui, de par son nom, se trouve être le Messie-Moissonneur anti-juif

A la célébration de l'An mille romain les barabbalâtres répondirent par une manifestation de leurs espoirs évangéliques, avec laquelle eut à compter Décius, successeur de Philippe.

Décius s'appelait de son vrai nom Messius, qui se trouve être la traduction latine de Messias, le Messie. Il est dit également Trajanus, du nom de celui qui de tous les empereurs précédents a eu le plus à lutter contre les Juifs barabbalâtres. Enfin il entre en scène dans le dixième centenaire de Rome, et son nom de Décius (par l'adjonction d'un *m*) est un nombre, comme celui d'Octave, la Bête du Recensement.

Il était né dans un bourg près de Sirmium, ville dont le nom est cher

(1) Où l'on voit la Gamaléenne, sous les traits de la Vierge du monde, accoucher de son premier-né. Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 48.

à tous les amis de la vérité, pour avoir donné naissance à l'évêque arien Photin, adversaire irréconciliable du Juif de rapport. Décius n'a été possesseur de l'Empire qu'au milieu de l'An mille.

Ayant à repousser l'invasion des Goths, dans l'Illyrie, son pays natal, la Thrace et la Macédoine, il trouva mauvais qu'un certain Babylas, et un certain Alexandre, tous les deux au nom fort incertain, se disant l'un évêque d'Antioche, l'autre évêque de Jérusalem, prêchassent le refus de porter les armes pour des gens qui, disaient-ils, ne leur étaient rien, et que, dans Rome même, un certain Fabien, évêque des barabbalâtres, osât imiter cet exemple en souhaitant la ruine de la Ville. Il punit ce Fabien de mort. C'est ce que l'Église appelle le martyre de Saint-Fabien.

Prévoyant qu'avec des habitants pareils, Rome ne tarderait pas à avoir besoin de murailles plus fortes, Décius en bâtit de nouvelles et en fit la dédicace aux dieux protecteurs.





UNE MONNAIE A CALEMBOUR

Le Signe du Messias roi des rois offert à Messius empereur

b. — La croix ansée de Décius ☧

Aux barabbalâtres qui déshonoraient le signe de la croix solaire en prêtant la même vertu à la croix patibulaire, il déclara que la Paix romaine valait pour le moins le *Salem* de Barabbas ; et le premier (1) de la longue série d'empereurs qui ont manifesté cette doctrine par un signe extérieur, il mit sur certaines de ses monnaies (2) le fameux ☧ que Constantin devait un jour lui emprunter (3) pour marquer publiquement son mépris de l'Évangile. Bacchus lui paraissait beaucoup plus propre, et surtout beaucoup mieux disposé, que Barabbas, à verser aux goym le vin de la vigne édénique ; c'est pourquoi, sur une monnaie grecque de Lydie, il se fit représenter sous les traits du dieu, assis dans un char que

(1) Le second est Probus. Cf. Aringhi, *Roma subterranea,* livre VI, ch. xx, art. 3.

(2) Sestini, *Descrizione delle medaglie del Museo Hedervariano,* et Mionnet, Supplément, t. vii, (Lydie, N° 243).

(3) Nous vidons à fond cette question dans le volume que nous préparons sur Constantin et le Juif de rapport, et qui paraîtra, nous l'espérons, cette année. Il nous est agréable de rendre justice à M. Hochart (*Études d'histoire religieuse,* 1890, in-8, pp. 302 et 303), il a parfaitement vu que le signe X ou le ☧ n'était pas, ne pouvait pas être, ce que les historiens, dupes de l'Eglise, appellent *le monogramme du Christ.*

traînent des lions, et précédé de la Vierge agitant les grappes du raisin sacré. Au-dessus de lui, et au milieu de l'inscription, est le .

c. — La Verge de Jessé, surmontée de l'Ane de Juda, offerte à Décius

Pendant que Décius défendait la civilisation contre les Barbares du dedans, les provinces qu'il défendait contre les Barbares du dehors saluaient en ce Messius le Messie Sauveur des goym, et souhaitaient hautement son triomphe sur l'exécrable Évangile de Barabbas. Sur une de ses monnaies, unique en son espèce et qui n'a jamais reparu sous aucun prince, la Dacie debout lui tend la verge de commandement surmontée de la tête d'âne, signe du Royaume universel au dire des Juifs. La Félicité du Siècle, la Vérité de l'Auguste, la Liberté, la Pudeur, la Piété, la Paix, telles sont les devises affirmatives de Décius. C'est pourquoi, après un règne extrêmement court, il a laissé la renommée de la Bête la plus furieuse qui ait jamais persécuté l'Église. « La Bête Décius », lit-on dans le pseudo-Lactance.

Ce n'est pas ce que disait l'*Histoire Auguste* authentique.

Aussi l'a-t-on précipitée dans le même trou que Tacite, Dion Cassius, Marius Maximus et tant d'autres : « Il n'y a pas une date d'avènement, pas une époque de fin ou de commencement de règne, presque pas un un fait qui ne soit sujet à discussion. Les écrivains même de l'*Histoire Auguste* nous manquent, et il s'y trouve une lacune depuis le règne de Gordien III jusqu'au règne de Valérien. » (1) En un mot il manque tout le règne de Philippe, tout le règne de Décius, et tout celui de Gallus, à cause de l'Evangélisation spéciale que ces empereurs ont dû combattre.

Si l'Église n'avait pas supprimé l'histoire, nous porterions sur Décius le jugement qu'ont porté les dieux, à savoir que c'était un prince courageux, de mœurs probes, et ennemi du mensonge.

(1) Crevier, *Histoire des empereurs.*

traînent des lions, et précédé de la Vierge agitant les grappes du raisin sacré. Au-dessus de lui, et au milieu de l'inscription, est le ☧.

9. — La Verge de Jessé, surmontée de l'Ane de Juda, offerte à Décius

Pendant que Décius défendait la civilisation contre les Barbares du dedans, les provinces qu'il défendait contre les Barbares du dehors saluaient en ce Messius le Messie Sauveur des goym, et souhaitaient hautement son triomphe sur l'exécrable Évangile de Bar-Abbas. Sur une de ses monnaies, unique en son espèce et qui n'a jamais reparu sous aucun prince, la Dacie debout lui tend la verge de commandement surmontée de la tête d'âne, signe du Royaume universel au dire des juifs. La Félicité du Siècle, la Vérité de l'Auguste, la Liberté, la Pudeur, la Piété, la Paix, telles sont les devises affirmatives de Décius. C'est pourquoi, après un règne extrêmement court, il a laissé la renommée de la Bête la plus furieuse qui ait jamais persécuté l'Église. « La Bête Décius », lit-on dans le pseudo-Lactance.

Ce n'est pas ce que disait l'*Histoire Auguste* authentique.

Aussi l'a-t-on précipitée dans le même trou que Tacite, Dion Cassius, Marius Maximus et tant d'autres : « Il n'y a pas une date d'événement, pas une époque de fin ou de commencement de règne, presque pas un fait qui ne soit sujet à discussion. Les écrivains même de l'*Histoire Auguste* nous manquent, et il s'y trouve une lacune depuis le règne de Gordien III jusqu'au règne de Valérien. » [1] En un mot il manque tout le règne de Philippe, tout le règne de Décius, et tout celui de Gallus, à cause de l'Évangélisation spéciale que ces empereurs ont dû combattre.

Si l'Église n'avait pas supprimé l'histoire, nous porterions sur Décius le jugement qu'ont porté les dieux, à savoir que c'était un prince courageux, de mœurs probes, et ennemi du mensonge.

[1] Crevier, *Histoire des empereurs*.

DEUXIÈME PARTIE

APOLLONIUS DE TYANE

OU

LA JUSTICE POURSUIVANT BARABBAS

ET

LA VÉRITÉ DÉMASQUANT JÉSUS

DEUXIÈME PARTIE

APOLLONIUS DE TYANE

I

VIE D'APOLLONIUS JUSQU'A SA RÉSURRECTION

I
L'HOMME-DIEU GREC

a. — Flavius Philostrate et son personnage d'Apollonius

Né à Lemnos, Philostrate était condamné par l'Évangile, et comme grec et comme insulaire, à être assommé par la grêle et précipité au fond de la mer (1). Il n'accepta point cette sentence.

Le nom de Flavius et l'attachement qu'il marque pour la famille Flavia, donnent à penser qu'il descendait d'un affranchi de Vespasien. Lorsque son ancêtre reçut le nom de Flavius, il ne se doutait guère qu'un autre Flavius, Clémens, dérogerait un jour au point de se faire circoncire et baptiser. En tout cas, grec, fils de grec, pénétré de la grandeur grecque, Philostrate est révolté par l'impudence des rabbins, qui accumulent faux sur faux pour insinuer chez les Grecs le culte d'un Juif qui, à tout prendre, n'était extraordinaire que par sa méchanceté.

Le personnage de Jésus, créé pour mentir, et par cela même immoral, s'excluait de la communion des hommes. Philostrate lui en oppose un autre, tout d'honneur et de sincérité.

Ce personnage, inventé de toutes pièces, c'est Apollonius de Tyane. Nous noterons plus tard les efforts de l Église pour faire croire qu'Apollonius avait vécu. (2) Ce qui saute aux yeux, c'est que sa *Vie* par Flavius Philostrate est purement imaginaire,... comme Jésus et les Douze Apôtres, les sermons sur la montagne, les paraboles, les miracles, la Cène, l'Eucharistie, la résurrection et le reste.

(1) Cf. plus haut, p.31 et *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 89.

(2) Si l'Église n'avait fait que forger des témoignages, il n'y aurait que demi-mal, car les suppositions d'écrits ne nous trompent plus.

Mais elle a traité de telle sorte le texte de Philostrate, que les critiques modernes en sont encore à se poser la question de savoir si, dans son ouvrage, le philosophe a entendu viser les barabbalâtres.

Parmi ceux qui se sont prononcés pour l'affirmative, citons M. Aubé (*Histoire des persécutions*) :

« Nous venons ici, dit-il, à un problème difficile et très délicat, et qui tient de fort près à la question du caractère et du but de l'ouvrage de Philostrate, le problème des rapports, s'il y en a, entre la *Vie d'Apollonius de Tyane* et la question chrétienne. S'il

Le vrai nom de ce personnage était Apolloniosir, mot formé comme Osir-ziph, (nom égyptien de Moïse). Pour nous conformer à l'habitude, nous dirons « Apollonius. »

b. — L'arbre généalogique d'Apollonius

Quant à Tyane, ce n'est point par fantaisie d'écrivain que Philostrate y fait naître Apollonius, c est par raison étymologique. Le nom phrygien de Tyane est *Thoanau,* dont le radical, resté dans l'hébreu, (1) veut dire *Jumeau.* C'est à Thoanau que les poètes ont placé la délicieuse fable de Philémon et Baucis, image du *deux en un, un en deux,* mis à l'épreuve de la vie, c'est-à-dire réalisé dans l'amour conjugal indéfectible. Philémon, c'est le Noé, le Charpentier phrygien, et Baucis est la femme du Charpentier. Jupiter et Mercure, parcourant le pays sans se faire connaître, n'ont été bien accueillis que d'eux. Ils ont sauvé ce

y en a ? cela ne fait nul doute pour nous. Le nom des chrétiens n'est pas écrit une seule fois dans les huit livres de Philostrate.

Mais, à défaut du nom, la chose s'y trouve. Le christianisme remplit ce livre. Il est toujours présent à l'esprit de l'auteur. La pensée du fondateur de l'Église chrétienne et de ses premiers apôtres, le souvenir des actes et des paroles que la tradition écrite leur attribue, est éclatant dans nombre de pages. Le fait même de n'avoir pas prononcé une seule fois le nom des chrétiens est absolument inexplicable, s'il n'est voulu.

Ce silence de parti pris crie très haut, et un mot de Tacite revient ici et s'impose au souvenir : *Prœfulgebant quod non visebantur.* Philostrate non seulement connaissait les chrétiens, très connus partout, mais il avait lu leurs écrits, son esprit en était imbu, quand il compose son ouvrage. Cet ouvrage même, nous l'avons montré, porte la visible marque des nombreux emprunts qu'il y a faits librement.

Il y a longtemps que la critique a été frappée des analogies qui se trouvent entre la *Vie d'Apollonius* et les Écritures chrétiennes, longtemps qu'on a vu dans le livre de Philostrate une contrefaçon, une copie, quelques-uns disent une parodie, une caricature des scènes Évangéliques, et qu'on a prêté à l'auteur du livre, ou à l'impératrice Julia Domna, qui l'inspira, le dessein d'opposer Apollonius au Christ, pour confirmer Caracalla et tous les autres païens dans la fidélité au paganisme. »

Autant en a pensé, sous une forme plus enveloppée, M. Christian Baur, le savant exégète de Tubingue :

« Philostrate, dit-il, écrivait à une époque où le christianisme était déjà tellement répandu, qu'il ne pouvait guère y avoir d'auteur grec ou romain qui ne fût au courant de cette religion. Philostrate surtout devait en être instruit, lui, un écrivain si érudit, et qui de plus, au moment de la composition de son livre, vivait à la cour impériale. Le silence obstiné qu'il garde sur le Christ et le christianisme doit donc paraître volontaire. Ce silence n'eût été incompréhensible que dans le cas où le livre aurait une tendance manifestement hostile à la doctrine chrétienne. Or une pareille tendance, nous ne sommes ni forcés ni autorisés à la lui attribuer. On peut admettre aussi bien que l'auteur n'avait en vue qu'un simple parallèle. Pour traiter son sujet d'une manière objective, il évitait toute mention du christianisme, bien que la pensée lui en fût présente dans tout l'ouvrage ; il ne s'agissait que d'essayer de former avec les éléments fournis par le monde païen un personnage idéal de la même espèce que celui que les chrétiens croyaient devoir adorer en Jésus-Christ. Plus le sujet était traité objectivement, moins il pouvait manquer son but. Tout souvenir de l'intention qui l'avait dicté, toute polémique ouvertement exprimée, eût troublé l'impression de l'ensemble, et eût donné à l'ouvrage l'air d'un pastiche : au contraire, l'auteur, en se donnant l'apparence d'ignorer l'existence du christianisme, laisse parler les faits eux-mêmes, et semble nous donner une production tout à fait indépendante ».

(1) Je rappelle que, dans les *Toledoth* canoniques, Juda junior, frère cognominal de Juda bar-Juda dit Barabbas, est appelé *Toamin,* (*Didumos* en grec), dont on a fait Thomas. C'est un peu pour cela que l'Église a supprimé tout ce qui, dans Philostrate, expliquait le choix de Tyane comme ville natale d'Apollonius.

couple du déluge où ils ont noyé tous les autres habitants. La cabane de Philémon et de Baucis est devenue un temple, (1) dont ils ont été faits les prêtres : ils ont demandé pour unique salaire la faveur de mourir ensemble ; et morts ils ont été réunis, Philémon sous la forme du chêne, et Baucis sous celle du tilleul. Ce sont les fondateurs mythologiques de Tyane : « Le Tyanéen, dit Ovide, (2) montre encore les troncs voisins de ce corps *géminé.* »

Apollonius descend d'eux, il peut prétendre à une généalogie dont l'ancienneté ne cède en rien à celle de Barabbas.

Les *gamèlia* (noces) du Tyanéen et de la Tyanéenne semblent un plus bel exemple que celles du Gamaléen et de la Gamaléenne, car ceux-ci vont être punis par leur Dieu pour avoir exigé de lui un salaire disproportionné avec leurs services ; ils ne seront point réunis dans la mort, puisque l'un sera tué à Jérusalem et l'autre à Ephèse, et on verra bien si le bois dont ils sont redevient jamais millénaire, comme le Figuier de l'Eden.

c. — Naissance d'Apollonius la même année (739) que Barabbas

Apollonius naît la même année que Juda bar-Juda dit Barabbas, par conséquent en 739 de Rome, au lendemain des Jeux Séculaires célébrés par Auguste. Il vivra non mille ans, mais cent-dix : un siècle sibyllin. Il porte, lui aussi, le même nom que son père. Protée, dieu égyptien de l'Eau et du Feu, principes élémentaires, que Barabbas et après lui Péréghérinos prétendirent incarner, Protée est apparu à sa mère, et lui a annoncé que, voulant se faire homme, afin de régénérer la race, il l'a choisie entre toutes les femmes pour naître d'elle.

Comme la Gamaléenne, dans le *Toledoth* dit de Luc, elle était déjà enceinte (de six mois), lorsque Protée s'est fait voir à elle. Et comme elle lui demande de qui elle accouchera, il répond : « De moi, » et se nomme : « Protée, dieu Égyptien. » (3) Elle s'est docilement prêtée à ce mystère d'incarnation.

Ainsi, de par Philostrate, Apollonius est mystiquement son propre père, l'époux de sa mère, et son propre fils. Sa mère, comme celle de Barabbas semble n'avoir point connu d'homme cette fois-là ; cependant elle aura d'autres fils : six, n'en doutons pas (4). Le chiffre sept est essentiellement pythagorique. (5)

(1) Les Huttes ou Tabernacles, dont Barabbas fasait si grand état dans sa Kabbale et dans les prophéties qu'il s'appliquait, offrent une analogie évidente avec l'humble cabane de Philémon.

(2) *Métamorphoses*, l. VIII, 730, 731.

(3) Un *Evangile de l'Enfance*, que l'Église a répandu en Arabie, débute ainsi : « On trouve dans un livre du grand-prêtre Joseph, qui vécut au temps du Christ, (quelques-uns disent qu'il s'agit de Caïphe,) qu'à peine au berceau, Jésus parla et dit à sa mère Marie : « Je suis Jésus, fils de Dieu, ce Verbe que tu as engendré, comme te l'a annoncé l'ange Gabriel, et mon Père m'a envoyé pour le salut du monde. » (Fabricius, *Codex apocryphus Novi Testamenti*, Hambourg, 1719, p. 169).

(4) Apollonius est le premier-né, comme Barabbas
Le tripatouilleur ecclésiastique de Philostrate prend bien soin de dire qu'il était le cadet.

(5) Apollonius n'a plus qu'un frère dans le texte actuel ; mais, par une lettre qu'on lui prête, on voit que Philostrate lui en avait donné plus d'un.

d. — La Jardinière

Comme Barabbas, Apollonius naît sous le *Capricorne*, le 6 janvier sans aucun doute. Mais, à la différence de ce Juif né pour faire le mal aux goym, Apollonius est né pour faire le bien à tous.

La Tyanéenne accouche dans un jardin, (à l'Orient évidemment, comme Marie dans le *Coran*.) C'est la Jardinière, elle aussi. Apollonius à peine né, l'air se fait plus doux et la terre donne des fleurs nouvelles. Le tonnerre tombe près de lui (1), et remonte au ciel sans le blesser, se contentant de le baptiser de feu.

e. — L'existence antérieure d'Apollonius, le pilote de l'Arche des dieux

Comme Barabbas, qui se dira plus ancien qu'Abraham, mais ne le prouvera pas, Apollonius avait vécu bien longtemps en Egypte, avant de naître à Tyane, et il le prouve.

Il a été dans le corps du Pilote égyptien. Il a été mieux qu'un Charpentier, comme Noé ; il a su conduire l'arche (2). Celle qu'il monte ne connaîtra pas le naufrage qui attend l'arche de Barabbas ; c'est l'Arche *Antinoé*, (3) celle où les dieux sont assis.

f. — Apollonius égal à Protée, et supérieur à Barabbas, dans l'art d'échapper sans avoir recours au camouflage

Comme sur mer, sur terre il ne redoute rien.

Quelle était la sagesse de Protée, il est inutile de la rappeler. Il suffit d'avoir lu les poètes pour savoir combien il était habile à se changer, à se transformer, à échapper à qui le voulait prendre.

Cela nous promet un homme plus habile encore dans cet art que Barabbas, sorcier terriblement surfait et obligé de se déguiser pour agir. Aucun Saül ne lui mettra la main dessus, à Lydda : « jusqu'entre les mains de ses ennemis, il sut se soustraire à des périls qui semblaient inévitables. » Barabbas lui-même ne pourra l'envoûter jusqu'à mort définitive.

II

LA MISSION D'APOLLONIUS

a. — L'eau de Vérité contre celle du Baptême

L'eau douce, se portant au plus bas et au plus haut de sa température, salue la naissance d'Apollonius : une fontaine, glacée à sa source et néanmoins bouillante à l'émergence, sourd subitement et reste intarissable.

(1) Il a eu uniquement pour but de prouver qu'Apollonius est un *bar ner regesch* (fils du tonnerre), comme disait Barabbas de sa précieuse personne et de celle de ses frères. Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 60.

(2) On a effacé tout ce qui avait trait à cette existence antérieure, dont on ne retrouve l'affirmation que dans deux passages du texte actuel, (III, 23-24, VI, 21).

(3) Cf. Apulée, plus haut p. 107.

Elle a la propriété de faire connaître les menteurs et de les punir avec éclat, notamment de les rendre comme lépreux, aveugles et paralytiques.

C'est le contraire de l'Aïn-Karem de Gamala, le contraire surtout de la fontaine du Siloé lez-Jérusalem.

Il y a près de Tyane une source consacrée à Jupiter témoin des serments, et nommée Asbamée : (1) à l'endroit où elle jaillit, elle est glacée, mais fait entendre le bruit de l'eau bouillant dans une chaudière. L'eau de cette source est bonne et salutaire à ceux dont les serments sont sincères ; quant aux parjures, le châtiment les atteint aussitôt : ils sont frappés à la fois aux yeux, aux mains et aux pieds ; (2) ils sont pris d'hydropisie et de consomption ; (3) ils ne peuvent même pas s'enfuir, une force invincible les enchaîne près de cette source, et là ils confessent en pleurant leur fourberie.

Apollonius est le seul être au monde qui, le moment venu, pourrait se baptiser impunément dans l'eau d'Asèbamma.

Jamais cette eau, à la fois glace et feu, ne supporterait qu'un faux prophète comme Barabbas y vînt un jour plonger son corps ; il y serait et glacé et brûlé : la seule chose qu'il pourrait faire, c'est de pousser des cris de démoniaque en avouant ses crimes.

L'eau d'Asèbamma ne peut donc servir à baptiser : elle ne lave pas les crimes, elle tue les baptiseurs.

b. — Déclaration d'Apollonius sur sa véritable identité

Ainsi, loin de se dire dieu et fils de Dieu, loin de renoncer au nom de son père, Apollonius ne cesse de dire bien haut qu'il est fils d'homme, et homme simplement. Ce ne sera ni un Barabbas, ni un Péréghérinos, ni un Alexandre d'Abonotichos : c'est un honnête homme et religieux.

c. — Le grec, langue d'élection d'Apollonius

Loin de lui apprendre que l'hébreu est la langue de Dieu, ses parents le font instruire dans le grec attique. Enfin, loin d'être « laid, de tournure basse et commune », comme Barabbas, il est beau comme le dieu dont il porte le nom. Envoyé à Tarse pour y étudier la rhétorique, il est remis aux mains d'un Phénicien, nommé Euthydème, qui pourra lui en dire long sur la « Baal-zib boulè » et l'Évangile du Royaume des Juifs, déjà

(1) Il serait intéressant de savoir le nom exact que Philostrate donnait à cette source, car le sens en dépend. Ne serait-ce point *Asèbamma*? (Dégoût de l'auto-baptisé juif qui se fera baptiseur).

(2) C'est exactement le contraire de ce qui arrive à la fontaine du Siloé-lez-Jérusalem :

« Il y a à Jérusalem une piscine probatique, appelée en hébreu Bethsaïda et ayant cinq portiques, sous lesquels gisait une grande multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, attendant le mouvement des eaux. Car un ange du Seigneur descendait en un certain temps dans la piscine, et l'eau s'agitait. Et celui qui le premier descendait dans la piscine, après le mouvement de l'eau. était guéri de quelque maladie qu'il fût affligé. » Cf. Cérinthe, (sous le nom actuel de S. Jean), v. 2-4.

(3) L'hydropique des *Toledoth* canoniques, en l'espèce le père de Barabbas, et l'homme à la main sèche, en l'espèce Barabbas, y conserveraient toutes leurs infirmités. Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. pp. 359, 363.

prêché dans les synagogues de Cilicie. Et pour peu qu'il se lie avec le petit hérodien Saül, qui a fui jusqu'à Tarse les fureurs de Juda Panthora, il sera renseigné sur les desseins qu'on nourrit et les idées qu'on professe dans la charmante famille gamaléenne.

De là il vient à *Æges*, autre ville de Cilicie, que Philostrate choisit, parce qu'en grec son nom évoque le *Capricorne* augustal. Il y passe sept années dans l'étude de la philosophie.

d. — Pythagore, maître de philosophie d'Apollonius

Après avoir comparé toutes les sectes et penché pour Épicure, (1) il se décide pour Pythagore, ce qui est conforme au dessein de Philostrate sur son personnage. Car Pythagore a dit : « Les deux plus beaux dons que l'homme, en naissant, reçoive du ciel, sont le privilège de dire la vérité, et le pouvoir de faire du bien à ses semblables. »

Pythagore a d'autres titres : c'est un « mathématicien » qui n'a jamais versé dans l'astrologie judiciaire, comme l'abominable Juif dont Philostrate veut combattre le culte naissant.

e. — Pythagore et ses ancêtres pisciformes

Mais le grand secret des préférences d'Apollonius, c'est que, comme Barabbas, Pythagore disait avoir été avant de naître. Entre les différents êtres qu'il avait successivement incarnés était Pyrrhus le Pêcheur. Et devenu philosophe dans sa dernière métempsycose, il professait un tel respect pour les poissons que, trouvant des pêcheurs, il leur achetait leur prise et la tirait du filet pour la rejeter dans la mer, (2) par manière de piété filiale, rendant ainsi ses pères à leur élément.

f. — Empédocle ΙΧΘΥΣ

Avec Pythagore, l'oracle d'Apollonius est Empédocle d'Agrigente, qui disait avoir été poisson, avant d'être androgyne, et androgyne avant de naître mâle, ce qui lui donne droit au cryptogramme Ιχθύς et à la qualité de « fils de Dieu » bien avant le Ioannès juif.

g. — Métempsycose réservée à Barabbas et à sa mère par Apollonius

Enfin, il est un point sur lequel Apollonius convient avec Pythagore Apôtre de la métempsycose, celui-ci professa qu'après la mort les âmes peuvent être envoyées dans d'autres corps, soit d'hommes supérieurs, si elles méritent cette promotion, soit de bêtes inférieures, si elles se sont exposées à cette régression. Et c'est sous cette dernière forme, celle du chien enragé et de l'âne, de la lionne cruelle et de la *lamie* (requin)

(1) A cause du livre de Celse *Contre les Magiciens*.
(2) Plutarque, *Symposion*, l. VIII, question 8.

vorace, qu'Apollonius rencontrera Barabbas et sa mère après leur mort Tel est le sort réservé à ceux qui, en leur vivant, appelaient « bête et semence de bétail » tout homme étranger aux douze tribus, et se considéraient comme devant être métamorphosés en dieux.

h. — Son idéal pour l'avenir de Tyane

Comme Barabbas, qui descendait de David, fondateur de la Jérusalem juive, Apollonius descend des fondateurs de Tyane. Mais loin de rêver la conversion de Tyane en Ville toute d'or, loin d'ambitionner la richesse et la puissance universelles, comme le cupide Barabbas, il renonce à ses biens propres, sitôt parvenu à l'âge de raison.

Si Pythagore voulait que ses disciples (1) renonçassent à la propriété, déposassent tous leurs biens à ses pieds et vécussent en commun, ce n'était pas pour les exploiter à son seul bénéfice, sous la promesse de leur livrer ensuite le trésor d'un temple, de les introduire dans une ville d'or et de pierreries, et de leur abandonner les dépouilles du monde entier.

L'ambition d'Apollonius serait satisfaite si, par lui, Tyane devenait la capitale de l'honneur.

i. — Naziréat pythagorique d'Apollonius : ses sept disciples

Comme le maître qu'il adopte, Apollonius fait serment de s'abstenir de chair, de poisson, de tout aliment ayant eu vie ou qui fût le produit d'un animal vivant. Il y a donc peu de chances pour qu'il accepte une tranche du Zib, si Barabbas lui en offre, ou qu'il participe à une *Pâque piscale*, s'il vit assez pour connaître cette institution. Sa seule boisson est l'eau, quoiqu'il ne condamne pas absolument le vin chez autrui. Ses vêtements sont de lin : point de peaux, ni de tissus de poil ou de laine. Partant point de chaussures en cuir ; il ira nu-pieds. Il ne suivra donc pas l'homme aux vêtements de poils, de chameau et à la ceinture en cuir si jamais il le rencontre au Jourdain. Il renonce d'avance à revêtir le manteau de pourpre du Roi des rois, car cette couleur provient du *murex*.

Il jure de laisser croître sa barbe et ses cheveux, sans jamais se permettre de les couper ; mais sa mère ne les lui tresse pas en sept nattes gluantes de parfums.

Il décide d'observer le célibat, non comme Barabbas, par un calcul intéressé, mais pour ne donner son temps et ses soins qu'à l'humanité toute entière. Il n'attend des dieux aucun salaire pour cette contention des sens : le bien qu'il veut faire dans ses voyages anti-évangéliques, le mal qu'il veut réprimer, ne lui laissent le temps de prendre ni un loisir ni un plaisir. Il est bientôt entouré de sept disciples, comme Jésus dans les *Mahazeh* et dans les *Toledoth* avant leur synoptisation. Il lui serait tout aussi facile d'en avoir douze, si Barabbas eût eu onze frères, ou bien de n'en avoir que six.

La maison où il aurait pu vivre philosophiquement, il la donne à son maître de pythagorisme, ce que Barabbas n'aurait jamais fait pour personne.

(1) Entre lesquels fut Archytas de Tarente, l'inventeur de la colombe qui volait ; Philostrate cite son *Traité sur l'éducation des enfants.*

Loin de se cacher du monde, comme le Nazir, jusqu'au jour de sa manifestation, il s'y jette pour être en exemple à tous.

j. — Sa religion

Sa religion sera pure de ces hécatombes comme en font les Juifs, dont jamais aucun peuple n'a approché pour la fureur du sang répandu. Depuis l'âge de raison jusqu'à sa mort, si toutefois il meurt, Apollonius vivra publiquement dans les temples et il défendra leurs dieux, dont le moindre est supérieur à celui des Juifs.

III

LES MIRACLES DU NOUVEL ESCULAPE

Son premier hommage va droit au dieu de la médecine, le plus utile aux hommes, et dont la renommée de guérisseur semble mieux garantie que celle d'un Barabbas. Il s'établit dans le temple d'Esculape à Æges, il ne prétend à rien d'occulte, et pourtant les prêtres eux-mêmes avouent que le dieu lui révèle tous ses secrets.

Sur les routes de Cilicie, ce ne sont que gens de tout âge et de tout sexe se hâtant vers Apollonius, et en un temps où Barabbas n'était pas encore revenu d'Égypte avec ses recettes. Il guérit tous les malades guérissables et méritants, il chasse tous ceux qui viennent lui demander des cures impossibles ou imméritées. Il ne remet rien à la discrétion d'une kabbale grotesque, comme fait Jésus dans les *Toledoth* qu'on colportait en Cappadoce au temps de Philostrate.

Être sain d'esprit pour être sain de corps, voilà le principe. Un Barabbas est un malade inguérissable.

IV

APOLLONIUS CONTRE LA SAINTE FAMILLE

a. — Contre le futur baptiseur du Jourdain et la parabole de l'Économe remetteur de dettes

Il y a une catégorie de malades qu'Apollonius ne guérit pas.

Chaque jour croît le nombre de ceux qui viennent lui demander des grâces, d'autant plus injustes que les intéressés sont en même temps des menteurs ou n'avouent qu'à demi. Mais Apollonius n'a pas besoin de leur confession, il a bu de l'eau qui révèle et démasque, et il ne veut pas connaître l'eau qui remet. Se tournant vers le prêtre d'Esculape, il lui dit :

« Est-il vrai que les Dieux soient justes? — Ils sont toute justice, répondit le prêtre. — Sont-ils prudents? — Peut-il y avoir une prudence supérieure à celle de la Divinité ? — Connaissent-ils ou ignorent-ils les affaires des hommes ? — Le principal avantage que les Dieux ont sur les hommes est que ceux-ci, vu la faiblesse de leur entendement, ne connaissent pas même ce qui les concerne, tandis que les Dieux connaissent et les choses divines et les

choses humaines. — Bien dit et parfaitement vrai. Mais, ô prêtre, puisque les Dieux savent tout, il me semble qu'un homme qui aborde un sanctuaire avec une bonne conscience doit faire cette prière : « O Dieux, donnez-moi ce qui m'est dû ! » Or, si les hommes pieux ont droit à quelque bien, il n'est dû que du mal aux méchants. Et les Dieux ont raison, quand ils trouvent un homme sain et pur de crime, de le renvoyer couvert, non pas de couronnes d'or, mais de biens de toute espèce ; quand ils voient un homme tout flétri et tout gâté par le vice, de le livrer au châtiment, et d'appesantir d'autant plus sur lui leur colère, qu'il a fait preuve de plus d'audace en portant aux autels un cœur impur. »

Puis se tournant vers Esculape : « O Esculape, s'écria-t-il, je reconnais la sagesse profonde qui vous est propre, quand je vous vois défendre aux méchants de vous approcher, alors même qu'ils apporteraient ici tous les trésors de Sardes et de l'Inde ! Car, s'ils font ainsi des sacrifices et des offrandes, ce n'est pas pour honorer les Dieux, c'est pour se racheter des châtiments qui leur sont dûs ; et votre suprême équité vous empêche de leur en faire grâce. »

Apollonius était encore dans l'adolescence lorsqu'il tenait ces sages discours et d'autres semblables.

Mais comme il avait en lui du sang de Protée, il devinait qu'un abominable Juif s'arrogerait le droit de remettre les dettes de ses coreligionnaires envers leur Dieu, qu'il appellerait son Père. Il prévoyait qu'appliquant cette doctrine à ce scélérat lui-même, des rabbins oseraient lui remettre ses dettes propres et le présenter ensuite aux goym comme Sauveur. Et il savait, étant d'âge convenable, que certains Juifs, Siméon Cléopas et son frère Juda surnommé Panthora, aussi impies que ridicules, disaient avoir la puissance de convertir l'eau en sang de la vie éternelle.

b. — Apollonius pour les Hérodes contre la Sainte-famille

Tout en restant profondément grec, Apollonius prend toujours parti pour les Romains, quand leurs ennemis sont des corrompus ou des méchants, comme ceux qui suivirent Juda Panthora dans sa conspiration contre Archélaüs, l'ethnarque de Judée choisi par la Bête dont le nom est un nombre. Il y avait un passage capital sur le mouvement fomenté dans les synagogues de Cilicie, et sur un factieux à qui Apollonius prédit qu'il sera livré au bourreau avant trois jours. Ce factieux est maintenant le gouverneur lui-même, et il conspire contre les Romains avec un Archélaüs qui est roi tantôt de Macédoine, tantôt de Cappadoce. Mais il n'y a point de doute que l'Archélaüs cité par Philostrate, ne le fût à propos de sa déposition et du Recensement qui suivit. Le nom est resté après suppression de tout ce qui en justifiait l'emploi. Car il n'y avait point d'Archélaüs roi de Macédoine en ce temps-là, et il ne saurait être question d'Archélaüs de Cappadoce, qui ne conspira jamais contre les Romains au point de donner son nom à une conjuration, et qui mourut à Rome en 770, dix ans après le Recensement où fut tué Panthora. Après avoir changé tout le texte et retranché tout ce qui a été nécessaire, on fait certifier la substitution actuelle « par Maxime d'Égées, écrivain auquel sa réputation d'éloquence a valu une charge de secrétaire de l'empereur. (Quel ?) » Ce Maxime est un témoin supposé, nous en verrons bien d'autres.

c. — Mort d'Apollonius père, la même année que Juda père

Comme Barabbas à la mort de son père, Apollonius est âgé de vingt-trois ans, lorsqu'il perd le sien, ce qui nous donne 761. C'est pour effacer ce synchronisme que, dans le texte actuel, Apollonius n'a plus que vingt ans. D'Æges, où il est nourri dans le sentiment du devoir, il vole à Tyane pour ensevelir son père, (1) ce qu'il fait de ses propres mains, car il est son fils premier-né (2), il ne se considère pas comme fils de Dieu, et il peut se permettre ce qui est défendu à Barabbas par un naziréat orgueilleux et impie.

V

APOLLONIUS TUTEUR DE SES FRÈRES

Loin d'encourager ses frères dans leurs mauvaises passions, il ramène l'un d'eux (son Jacob junior) à la sagesse et à la vertu, non point par des menaces terrifiantes et déraisonnables, comme les discours de Jésus dans les *Toledoth,* mais par des remontrances pleines d'adresse et de douceur. Jusque là ce frère (3) avait parfumé ses cheveux comme aurait fait une femme, et comme faisait la Gamaléenne de ceux de son fils le Nazir ; de ce jour, il se fait raser la tête, non par pénitence, comme les ouailles de Barabbas au Jourdain, mais pour s'humilier devant un frère qui illustre ses cheveux par sa sagesse.

VI

L'APOCALYPSE MUETTE D'APOLLONIUS

a. — Pour combattre l'Évangile, Apollonius garde le silence du mépris, mais donne des signes

Petit à petit Apollonius approche du temps où Barabbas commence à évangéliser. C'est le moment qu'il choisit pour adopter la règle pythagoricienne du silence.

A l'inverse de Barabbas, qui est le Verbe du Dieu des Juifs, et se ridiculise par l'*Even-guilayon* où s'étalent une ignorance et une présomption scandaleuses, Apollonius, qui a tant et de si bonnes choses à dire, va « apprendre à se taire. »

Il s'interdira l'usage de la parole pendant sept ans. (4) Et pendant cette période, contrairement à Barabbas qui promet des signes et est incapable d'en faire aucun, il ne s'exprimera que par signes, mais tellement clairs que tout le monde sur le moment pourra les comprendre.

(1) « Auprès de sa mère » dit le texte actuel. On peut être sûr au contraire que, dans l'original il ne la perdait pas avant 802, date de la mort de la Gamaléenne.
(2) C'est pourquoi dans le texte actuel il n'est plus que le cadet.
(3) Présenté aujourd'hui comme étant son aîné.
(4) Il y a «cinq», mais on peut être sûr qu'il y avait «sept.»

Il fera même cesser par un signe, — mais quel signe ! — le mal que Barabbas est en train de faire par sa parole.

b. — La famine causée par les accapareurs de blé de la beth-léhem

Dans Aspendus, une ville de Pamphilie, dont le nom sent terriblement le gibet auquel fut exposé Panthora sur la place publique de Jérusalem, Apollonius, à propos d'une famine causée par des accapareurs de blé, (1) fait tout rentrer dans l'ordre sans prononcer un seul mot.

Arrivé dans l'année qui précède la *sabbatique et protojubilaire* 788, il trouve tous les habitants en révolte contre l'édile chargé de l'Annone. De mystérieux individus ont accaparé tout le blé de l'année, (parce qu'il leur est interdit de semer dans celle qui vient), et ils en exigent un tel prix que personne n'en peut avoir, (pas même en se faisant circoncire.) C'est la famine annoncée dans l'*Even-guilayon.* (1) Les Aspendiens en ont rendu l'édile responsable, et ils ont voulu le mettre à mort ; il s'est réfugié dans un temple élevé à Tibère, il a saisi la corne de l'autel, et s'est mis sous la protection de la statue de l'empereur, (la Bête dont le nom est Mystère.) Les affamés sont accourus dans le temple pour y mettre le feu avec des torches et des tisons ; ils allaient arracher de l'autel le malheureux édile et le massacrer, lorsqu'Apollonius est arrivé, qui par signes a demandé au magistrat quelle était l'injustice dont il s'était rendu coupable.

Le pauvre homme proteste de son innocence : il souffre le même sort que ses administrés. Si on ne le laisse parler, il périra, et avec lui, le peuple tout entier.

Apollonius se tourne vers les affamés, il leur fait entendre par signes qu'avant de condamner l'édile il faut au moins l'écouter. On dépose paisiblement sur l'autel les torches qui allaient embraser le temple de Tibère, et on vient se ranger autour du magistrat. Celui-ci s'explique : il est lui-même victime des entrepreneurs de famine, il les connaît et il les nomme, (du moins il les nommait : ce sont les Juifs évangélisés, qui recommencent leurs exploits de 760). Immédiatement les Aspendiens reprennent leurs torches : au lieu de brûler le temple de Tibère et l'édile, ils parlent de courir à l'instant chez les accapareurs et de les brûler avec leurs maisons !

Nouveaux signes d'Apollonius : la mort des affameurs ne donnera point de blé, puisqu'on ignore où ils le cachent ; après leur avoir remontré leur inhumanité, il faut les traiter par la douceur et la persuasion. Mais c'est à grand'peine qu'Apollonius, réduit à ses seuls signes, réussit à faire prévaloir cet avis.

Ce ne sont que larmes et cris de rage ; les hommes, vieillards et enfants, lui demandent s'il veut réellement les voir mourir de faim.

c. — Le signe de mort pour les accapareurs, signe de salut pour les affamés

Il avait bien envie de rompre son vœu de silence pour forcer les affameurs à remettre les grains sur le marché, mais il préfère user d'un signe

(1) On verra dans notre ouvrage sur Constantin le châtiment formidable infligé par les Egyptiens aux Juifs d'Alexandrie, qui essayèrent d'organiser de la même façon la famine en 788.

qu'il avait gardé pour la fin. Et il faut croire que ce signe le dispense de leur remémorer l'histoire de l'année sabbatique 760 et la punition des entrepreneurs de famine tels que Juda Panthora et son frère, car tout-à-coup, devant la statue même de Tibère, (1) ils promettent de rapporter les grains.

Il avait suffi à Apollonius de leur montrer à l'horizon la croix patibulaire qui attend leur Maître et Seigneur au Guol-golta !

d. — La moisson de la terre n'est pas aux Juifs

La date de cette parabole, sa moralité aussi, est dans ce billet d'Apollonius aux véritables fauteurs de ces troubles, lesquels ne sont plus Juifs, puisque, pendant une vie qui durera cent-dix ans, Apollonius n'en rencontrera pas un seul :

« La terre est notre mère, commune à tous,(elle ne sera point moissonnée par Barabbas), et tous nous avons droit à être nourris par elle, (Barabbas n'en serrera pas le grain dans sa grange). Quelle est donc votre injustice, à vous autres,de vous attribuer exclusivement ses bienfaits ? Changez de conduite avant la fin du jour, ou, peut-être ce soir même, ne vous offrira-t-elle plus qu'un tombeau. »

C'est en effet tout ce qu'elle réservait à Barabbas, lorsque la croix mondiale, tatouée sur sa cuisse droite, se fut changée pour lui en croix patibulaire.

Aspendus renaît donc à la vie, et Apollonius reçoit le nom de Sauveur, que les synagogues évangélisées destinaient à Barabbas.

VII

ENSEIGNEMENT, PREMIÈRE MORT, ET RÉSURRECTION D'APOLLONIUS

a. — Apollonius pendant l'année des baptêmes à Antioche

Son vœu de mutisme étant à échéance, le Tyanéen vient à Antioche, où, cette année-là, il n'est question que du prochain avènement de Barabbas au trône du monde. A un homme qui s'appelle Apollonius Antioche se recommande par le temple de Daphné, consacré au culte d'Apollon. Selon sa coutume, le Tyanéen élit sa demeure dans le temple

(1) Grave manquement à l'Évangile, mais ils ne sont pas sous l'œil du Rabbi. Le tripatouilleur ecclésiastique s'est trouvé en face d'un texte où Philostrate parlait de gens qui, sur l'ordre de Panthora et de ses fils, s'abstenaient de manier ou simplement même de regarder une pièce de monnaie à l'effigie de la Bête. Il a trouvé dans son érudition le moyen de détourner l'esprit du lecteur sur une espèce tout à fait opposée.

Tibère était, dit-il, « un prince sous lequel on condamna, comme criminel de lèze-majesté, un homme, pour avoir frappé un de ses esclaves qui avait sur lui une drachme à l'effigie de Tibère. » La question, telle que l'avaient posée les ordonnances de Barabbas, était abordée ailleurs par Philostrate, et résolue dans le sens anti-évangélique. Mais, là encore, le texte est adultéré.

même, tout près de la fontaine Castalie, qui prédisait l'avenir par des mouvements d'eau analogues aux intermittences de la fontaine du Siloé lez-Jérusalem, et dans un sens qui n'avait rien de favorable au Royaume des Juifs. (1) C'est là, j'en ai la conviction, que le Tyanéen laissait son nom primitif pour prendre celui d'Apolloni-osir qu'il devait garder jusqu'à l'âge de cent-dix ans. De même que, cette année-là, Juda bar-Juda changea de nom pour s'appeler Barabbas, de même le Tyanéen veut s'appeler comme le dieu de la civilisation.

Pendant le séjour d'Apollonius, toutes les eaux qui coulent autour de la ville sont comme perturbées par une influence étrangère et maligne. La fontaine Castalie, oracle d'Apollon, se tait devant « tant de sottises », et l'Oronte aux belles eaux, de grec et d'arcadien est « devenu barbare. » C'est le Tharthak, l'Ange à tête d'âne de l'Évangile, qui opère.

Néanmoins Apollonius ne désespère pas. Il tient pour tous école de sagesse et de bonté. Ses instructions ne sont pas d'un Maître ignare et méchan comme celles de Barabbas, que ses apôtres disent être le Messie dans les synagogues d'Antioche ; elles sont d'un père. On peut l'interroger, il répond à tous clairement, sans énigmes : le consulter, il parle à tous comme doit parler « un législateur et un bienfaiteur du genre humain, qui n'a pour but que le bonheur des hommes ; mais qui, en leur dictant ce qu'ils ont à faire, doit le pratiquer lui-même avant eux, et donner lui-même l'exemple. » Il ne convient donc pas, si l'on veut régenter la terre, de se faire condamner pour trahison, vol et assassinat, comme le fils de Dieu qui se lève au Jourdain.

Sa réputation se répand dans toute l'Asie mineure. On vient à lui, comme à l'Oracle de la vraie religion et de la vraie morale. Barabbas peut éructer ses blasphèmes, il ira aux enfers avant d'accaparer la lumière !

b. — Du baptême considéré comme bain froid

Afin de nous égarer dans la chronologie, le tripatouilleur de Philostrate a supprimé des épisodes entiers, dont on retrouve la trace mal à propos, et dont il résulte qu'avant de venir à Aspendus de Pamphylie et à Antioche de Syrie, Apollonius a séjourné chez les Ephésiens. C'est à Ephèse qu'il exprime pour la première fois son opinion sur les bains. Tout en condamnant le baptême, Apollonius approuve l'eau froide. Si Barabbas ne se fût placé qu'au seul point de vue de l'hygiène, Apollonius n'eût pas contesté l'utilité du baptême, et si on l'eût écouté, on eût fermé les étuves d'Ephèse. Celles d'Antioche l'ayant été pour cause de scandales, « l'empereur, dit-il, vient de prolonger notre vie. »

c. — Apollonius aux sources du Jourdain

Tel Barabbas, Apollonius ne fait aucun miracle, sinon que, pendant quatorze années, depuis celle des baptêmes jusqu'à celle de la crucifixion de Simon dit la Pierre et de Jacob senior, il trouve le moyen de parcourir la Syrie, la Palestine et l'Arabie, sans entendre parler de Barabbas et de son Évangile !

(1) Cf. l'Apocalypse d'Hadrien Antinoos, p. 57.

Tous les commentateurs ont senti qu'il y avait là quelque chose d'anormal.

Car, après Antioche, Apollonius allait « dans les villes barbares, » c'est-à-dire celles où on ne parlait pas grec, mais syriaque (araméen) et hébreu. Quelles étaient ces villes barbares? Il serait d'autant plus intéressant de le savoir que, pour la première fois depuis qu'il est en voyage, nous voyons Apollonius se faire *oindre,* lorsqu'il juge avoir suffisamment instruit les populations, et se jeter ensuite dans l'eau froide, sans songer un seul instant à remettre les péchés de personne, faisant ainsi passer son *chrisme* avant son *bain,* contrairement à ce que fit Barabbas en cette même année. Car on ne peut douter que nous ne soyons en l'année protojubilaire 788. Et l'on ne peut douter non plus qu'Apollonius ne se transportât aux sources du Jourdain, où se dressait le temple d'Auguste, la Bête dont le nom de famille, Octave, était un nombre.

d. — Rencontre de Dagis (Dag-isch) le Ninivite

A un endroit que les falsificateurs de Philostrate ont déplacé, Apollonius faisait la connaissance d'un jeune homme venu tout exprès de Ninive, la ville du prophète Ionas. Ce jeune homme s'appelle Damis dans le texte actuel, mais il est certain qu'arrivant de la ville qui a le poisson pour emblème, il se nommait Dagis dans l'original. Philostrate avait formé le nom du mot *dag,* qui veut dire *poisson* en hébreu et en phénicien. N'oublions pas qu'il a donné pour maître de grammaire à son héros Euthydème de Phénicie, pays voué à Dagon, le Baal-Zib dont Barabbas escompte la *boulè* contre les goym.

Dans le texte actuel, c'est à Ninive même qu'Apollonius trouve Dagis. Or nous avons la preuve matérielle, et dans ce texte même, que la rencontre des deux personnages a eu lieu non seulement avant Ninive, qui est sur le Tigre, mais avant Zeugma, qui est sur l'Euphrate. Si le lieu de la rencontre n'est plus indiqué, les circonstances ne le sont pas davantage. Car, à côté des suppressions et des adultérations qui se sentent, il y a les coupures qui se voient.

Dans le texte actuel, Apollonius et Dagis traversent la Mésopotamie pour aller de Ninive à Babylone.

Or, c'est pour aller de l'Euphrate à Ninive qu'on traverse la Mésopotamie. Il faut donc qu'Apollonius ait fait la rencontre de Dagis avant d'arriver à Zeugma. Et en effet Dagis dit qu'ils ont passé par les tribus Arabes et qu'Apollonius apprit leur langue. Par conséquent, Philostrate les faisait se rencontrer avant leur entrée en Arabie, et c'est une grande injustice de lui imputer les erreurs de géographie que commettent les tripatouilleurs ecclésiastiques. (1)

Voyant sa chevelure vierge, Dagis vient à Apollonius comme un Juif au Nazir, il s'offre à lui servir de guide jusqu'à Babylone, déclarant pouvoir parler toutes les langues de Chaldée et des pays voisins.

(1) «Philostrate n'est pas meilleur géographe que chronologiste, dit l'abbé Du Pin. (*Vie d'Apollonius convaincue de fausseté*).

Il fait partir Apollonius d'Antioche et le fait aller d'abord à Ninive ; de Ninive il le fait aller en Mésopotamie qu'il lui avait fallu traverser tout entière pour venir à Ninive, soit qu'il fût venu par l'Arabie en faisant un grand circuit, comme Philostrate a l'air de le supposer, soit qu'il fût venu droit d'Antioche par le chemin le plus court. »

Apollonius répond qu'il les parle toutes, lui aussi, sans les avoir apprises, (1) et qu'il sait un art plus difficile : celui de lire dans le cœur de l'homme, jusqu'à ses plus secrètes pensées. Il n'a donc besoin de personne, et peut éclairer tout le monde.

C'est soit au Jourdain, soit à Jérusalem, soit à Gamala même, que Dagis s'attachait à lui pour la vie et devenait son historiographe.

e. — Les « Reliefs de la table ou Paroles d'Apollonius »

Sans être acquis à l'Évangile du Royaume des Juifs,—il l'abhorre,— Dagis a conservé sa foi dans la kabbale assyrienne et perse, c'est-à-dire anti-grecque et anti-latine. Apollonius ne cherche pas à la lui enlever d'un seul coup, il attend les occasions d'interpréter les signes autrement que ne fait un Ninivite, descendant de Ionas.

Dagis est pour son Maître ce qu'est Philippe pour Barabbas : chaque jour il écrit tout ce que fait et tout ce que dit Apollonius. Et il intitule ce journal *Les Reliefs* (*les Restes de la table.*)

C'est sans doute qu'en quelque temple de Judée Apollonius tenait table ouverte, en réplique aux repas que la Reine-mère des voleurs donnait dans Képhar-aïn. Ce temple ne peut guère être que celui d'Auguste à Césarée Panéas, cette Césarée dont il est question si souvent dans les *Toledoth,* à propos des lieux où, selon toute vraisemblance, Barabbas s'est proclamé Roi des rois.

Il est certain qu'Apollonius faisait un long séjour à Césarée. (2)

f. — Apollonius contre les « Paroles du Rabbi, » leur vide moral et leur tour énigmatique :
(Le « Cherchez et vous trouverez »)

Les lecteurs du *Mensonge chrétien* savent que les *Paroles du Marân* ou *Rabbi* sont le livre où Philippe avait consigné les Discours (*loghia*) de son frère sur les choses de ce monde et de l'autre, et que le Juif Papias, évêque d'Hiérapolis de Phrygie, en a fourni des *Explications,* qui sont en partie passées dans les *Toledoth* canoniques.

Philippe était entré dans des détails si bas et si oiseux, (et pourtant combien précieux, si on les avait !) qu'il se voyait comparé par Philostrate à un de ces petits chiens qui, les yeux fixés obstinément sur leur maître,

(1) Il est bien plus fort que ce Jésus dont le *Mahazeh* de Cérinthe dit avec une admiration ridicule : « Comment celui-ci sait-il les Écritures (juives), qui ne les a point apprises? »

(2) Dans les *Lettres* qu'on a mises au compte d'Apollonius il y en a une adressée *Aux magistrats de Césarée.* Elle a été fabriquée pour donner le change sur les circonstances et les conditions du séjour d'Apollonius dans la ville, et même sur l'identité de la ville, car le faussaire a voulu parler de Césarée Maritima, résidence de Pilatus.

Mais, comme il arrive souvent à ce genre de faux, celui-ci reconnaît implicitement le fait qui a été supprimé dans la *Vie d'Apollonius* :

«Les hommes, pour toute chose et par-dessus toute chose, ont d'abord besoin des hommes, dit le pseudo-Apollonius ; puis ils ont besoin des cités. Car, après les Dieux, ce sont les cités qu'il faut honorer, ce sont les avantages des cités qu'un homme sensé doit préférer à toute chose. S'il s'agit non pas de telle ou telle cité, mais de la plus considérable de la Palestine, de la plus florissante de toutes celles de ce pays par le

ramassent avec avidité la moindre miette tombée de sa table. Pour avoir suivi cet exemple, et observé la même posture vis à vis d'Apollonius, Dagis entend quelqu'un lui faire le même reproche. Mais la différence est grande entre les *Paroles du Rabbi* et celles d'un Apollonius ! Que, dans les *Toledoth,* le Seigneur Jésus, renouvelant sans doute un geste brutal de Barabbas, refuse de secourir la Syro-phénicienne, par la raison qu'il ne faut pas donner aux chiens le pain de la maison de David (la *beth léhem*), cette femme ne perd rien, le pain en question ne vaut pas mieux que la maison d'où il vient ! Mais il n'en est pas de même de celui qui tombe de la table d'Apollonius.

Aussi Dagis répond-il à son critique malavisé : « Mais si ce Maître était un dieu, si de ce banquet il ne tombait que des parcelles d'ambroisie, le chien serait-il donc punissable de les ramasser toutes ? » Non certes, et c'est Philippe l'Évangéliste qui est le chien aux miettes sans valeur ni saveur.

Apollonius condamnait la forme à la fois subtile et niaise des *Paroles du Rabbi* : questions mal posées, objections d'un entourage de compères, réponses ambiguës du Maître, et surtout cette prétention au mystère, qui s'affiche encore aujourd'hui dans le « Cherchez et vous trouverez » des *Toledoth.*

Jamais on ne le vit user d'ironie, ni discuter avec les disciples. Mais lorsqu'il parlait, c'était comme un prêtre du haut du trépied ; il disait sans cesse : « Je sais. Il me semble. Que faites-vous? Il faut savoir... » Ses sentences étaient brèves et solides comme le diamant, ses expressions étaient d'une grande propriété et parfaitement appropriées aux choses, tout ce qu'il disait avait autant de retentissement que les édits du prince. Un de ces hommes qui disputent sur des riens lui demanda un jour *pourquoi il ne cherchait pas* : « J'ai cherché dans ma jeunesse, répondit Apollonius ; maintenant il n'est plus temps pour moi de chercher, mais de dire *ce que j'ai trouvé.* »

Quand on dit avoir trouvé, qu'on est le bar de l'Abba, et qu'on revient sur la terre, sous les espèces de Jésus, on ne fait pas chercher les autres !

g. — Apollonius tué pour avoir annoncé la crucifixion de Barabbas, assassin d'Ananias et de Zaphira

Il ne faut jamais oublier qu'Apollonius est né Protée, et que nul ne surpasse Protée dans la connaissance de l'avenir. Au lendemain du sacre

nombre des habitants, par les lois, par les institutions, par les exploits de la guerre, par les travaux de la paix, comme est votre cité, il n'y en a pas une qui doive inspirer plus d'admiration et de respect, et à moi et à tout homme sensé. Voilà, du consentement général, quels sont les motifs de préférence, si le consentement général est quelque chose dans ce qui est le jugement. Que si votre cité est la première à honorer un homme, quand elle est cité et quand cet homme est pour elle un étranger venu d'un pays lointain, que pourra lui donner en retour cet homme? et quel présent sera digne de leur mutuelle affection? Je n'en connais qu'un : c'est que, se trouvant l'ami des Dieux par une sorte de privilège de sa nature, il leur demande pour la ville toute sorte de biens, et que ses prières soient exaucées.

C'est ce que, quant à moi, je ne cesserai de faire pour vous : car j'aime les mœurs grecques, qui par le moyen de l'écriture communiquent à tous les avantages d'un seul. Apollonide, fils d'Aphrodisè, est un jeune homme d'une nature vigoureuse et tout à fait digne du titre de citoyen de Césarée : je m'efforcerai de faire qu'il vous devienne utile en toute chose, pourvu que la Fortune ne me soit pas contraire. » (*Vie d'Apollonius,* p. 399 de l'édition Chassang.).

de Barabbas, Apollonius annonçait à tous qu'au lieu de régner mille ans, cet orgueilleux serait, avant cinquante jours, puni par l'instrument de mort, la croix, dont l'homme-dieu grec avait montré le signe aux affamés d'Aspendus. Et d'ailleurs il n'avait pas besoin d'être Protée pour cela.

Il suffisait de connaître la loi : Barabbas avait assassiné.

h. — Première mort et résurrection publique d'Apollonius

Philostrate n'a pu opposer Apollonius à Barabbas qu'à la condition de le faire mourir quelque part une première fois, et de le ressusciter publiquement. Qui lui faisait connaître la *première mort?* L'auteur de cette belle théorie, Barabbas lui-même, déjà meurtrier d'Ananias et de Zaphira et condamné pour cet assassinat.

Est-ce à dire qu'il y eût une scène où Barabbas, de sa propre main, frappait Apollonius? Non, car c'eût été un faux de Philostrate. Ce n'est pas pour avoir tué un grec que Barabbas fut condamné par le sanhédrin, c'est pour avoir tué un Juif, un baptiseur rival, et sa femme, et pour les avoir dépouillés. Or Apollonius ne baptise pas, n'a pas d'argent, et n'est pas marié. De plus, ne pouvant mentir, il ne chargera pas Barabbas d'un crime inconnu de ses juges. Mais les disciples de Barabbas n'ont pas tué que des Juifs réfractaires à l'Évangile, ils ont tué des goym parlant grec et parlant latin.

Apollonius était parmi les victimes.

Il faut donc supposer que Barabbas l'avait envoûté sous la figure de quelque bête et fait assassiner comme tant d'autres. (1)

Mais Apollonius ressuscitait, et à la vue de tous, selon l'illustre exemple de Juda Panthora et de son frère dans l'*Apocalypse de l'Evenguilayon.*

Pendant soixante ans Dagis ne quittera pas Apollonius, et la raison de cet attachement, dit-il, c'est qu'Apollonius est ressuscité. Ce que

(1) C'était évidemment la chose la plus grave de toute la *Vie d'Apollonius.* Qu'ont fait les falsificateurs ecclésiastiques? Ce que nous les avons vu faire mille fois, ce qu'ils sont condamnés à faire partout. Ils ont commencé par supprimer sur ce point Philostrate, ils ont remplacé la *première mort* d'Apollonius par une tentative d'assassinat ourdie contre lui par un goy, et, la transportant à Corinthe une vingtaine d'années plus tard, ils ont fabriqué deux lettres sur ce sujet.

La première est adressée *A Euphrate* ; c'est cet Euphrate qui a envoyé l'assassin : « Praxitèle de Chalcis est un fou furieux ; on l'a vu, armé d'une épée, à ma porte, à Corinthe, avec un de vos disciples. Pourquoi vouliez-vous me faire assassiner?

Ai-je jamais dérobé vos bœufs?... Ne sommes-nous pas séparés par beaucoup de montagnes couvertes d'arbres, et par la mer retentissante? » (C'est une citation d'Homère).

Quelle distance n'y a-t-il pas entre votre philosophie et la mienne ! »

La seconde est adressée *A Bassus le Corinthien* ; c'est ce Bassus qui remplace Euphrate dans la conception et la préméditation du crime :

« Praxitèle de Chalcis est un fou furieux : il est venu armé d'une épée pour m'assassiner. C'est vous qui l'aviez envoyé, vous qui vous dites philosophe et agonothète aux jeux Isthmiques. Pour le pousser au meurtre, vous aviez promis de lui livrer votre femme, et cela, misérable, quand je vous ai rendu tant de services ! » Sur ce Bassus voir la p. 180.

Ce qui frappe dans ces deux faux, c'est le nom de modeleur, de sculpteur, qu'on donne à l'assassin. De plus, il est de Chalcis, dont le roi, un Hérode, fut le protecteur du temple de Jérusalem après Hérode Antipas, et l'hôte de Saül (aujourd'hui Saint-Paul !) après l'échec de celui-ci à Damas.

confirme Apollonius lui-même, disant à Dagis : « Je suis ressuscité, *comme tu le crois.* » Et une autre fois, à Ephèse, parlant à la statue de Domitien : « Tu aurais beau me tuer, cela ne servirait à rien, je ressusciterais ! » Par conséquent, comme Barabbas dans l'*Apocalypse de Pathmos,* il pouvait dire : « J'ai été mort », et comme Jésus dans le *Mahazeh* de Cérinthe : « J'ai vaincu la mort ».

VIII

L'IMPRENABLE BARABBAS

a. — Le mensonge de la mère : Barabbas échappé à Saül dès Lydda

Ce mensonge de la mère avait produit sur le moment un tel effet que, cinq siècles après, les Arabes y ajoutaient foi comme à une vérité incontestable. Et ils l'ont légué à Mahomet.

Les Arabes devaient à Barabbas leur victoire sur les Gaulois d'Hérode Antipas, ils n'avaient pour lui que de l'admiration et de la reconnaissance.

Rentrés dans leurs tribus après la guerre contre Hérode Antipas, ils avaient répété ce qu'ils avaient entendu dire autour d'eux dans les districts transjordaniques : Barabbas, couvert de la protection divine, avait échappé aux soldats de Saül ; il vivait en Asie, caché : sa mère, ses frères, des disciples l'y avaient vu.

Cette croyance est celle du *Coran,* où Barabbas est connu sous le nom d'Ischa.

Les Juifs ont trouvé en lui un homme plus malin qu'eux :

« Les Juifs furent perfides envers Ischa. Dieu trompa leur perfidie, il est plus puissant que les fourbes. » (1) Dieu est donc intervenu ce jour-là, entre les Juifs et leur Prophète? Certes ! « Ils disent : « Nous avons « tué le messie, fils de Marie, l'Envoyé de Dieu. Mais non, ils ne l'ont « point tué, ils ne l'ont point crucifié (2). »

Dès Lydda, où ont été arrêtés quelques-uns de ses compagnons, Barabbas a échappé ! Dieu, qui sait tout, l'affirme dans l'assemblée des prophètes, où est Mahomet, le plus grand de tous : « Je détournai de toi (Ischa) les mains des Juifs (3). »

Ce n'est donc pas le fils de Marie qui est sur la croix dans les *Toledoth,* mais « un corps fantastique ». Ceux, dit le *Coran,* qui disputent à ce sujet, le font sur des apparences, « la vérité ne les éclaire point. On n'a pas fait mourir Ischa ! » (4)

Qui donc est sur la croix, puisque Barabbas a échappé?

« Un Iehoudda, répondent les Musulmans dans d'autres écrits, » mais le Iehoudda qui joue le rôle de traître dans les *Evangiles*... Ils se trompent sur ce dernier point ; mais malgré tout, malgré Mahomet lui-même, qui n'a pas donné le nom de circoncision d'Ischa, ce nom a franchi l'espace et le temps : c'est un Iehoudda qui a été crucifié par les Romains.

(1-2-3) *Le Koran,* III, 48 ; IV, 156 ; V, 109-111.

(4) De même dans le *Taarich* : Dieu n'a pas permis qu'on crucifiât son Envoyé : « Les Juifs se sont efforcés de le tuer, mais il a été enlevé au ciel. »

Voilà ce que les Musulmans postérieurs à Mahomet ont appris de Flavius Josèphe et des rabbins du *Talmud*.

Sur « le vrai fils de Marie » Mahomet suit entièrement la version de la Gamaléenne. Il ne croit qu'en elle : le « vrai fils de Marie » a longtemps survécu à sa mère, qui est allée au ciel avant lui :

« Elle était juste (au sens de la *thora*), ils vivaient et mangeaient ensemble. Nous leur donnons des preuves (aux barabbalâtres), et ensuite ils se livrent au mensonge. Dis-leur : « Adorerez-vous une idole impuissante (Barabbas sur sa croix), qui ne saurait ni vous nuire, ni vous protéger, tandis que Dieu sait et entend tout (1)? »

Le *Coran* insiste sur l'âge auquel Ischa serait parvenu, il aurait enseigné jusqu'au dernières limites de la vieillesse (2) : allusion manifeste à la survie que le Ioannès aurait eue en Asie. On sait que, d'après cette version, il atteint jusqu'à cent-vingt ans. Ischa en atteste Dieu : « Lorsque la mort est venue par ton ordre (et nullement par celui de Pilatus) trancher le fil de mes jours, tu m'as assisté. Tu es le témoin universel (3). »

Certes Ischa est mort, comme tous les hommes depuis Adam, mais ce n'est pas au Guol-golta, la veille de la pâque !

C'est bien plus tard que Dieu l'a fait mourir, d'une mort naturelle, et non ce jour-là d'un supplice infâme : « Dieu dit à Ischa : « Je t'enverrai la mort. Je t'élèverai à moi, tu seras séparé des infidèles (Juifs). Ceux qui t'ont suivi (depuis l'Année des Baptêmes jusqu'à Bar-kochev) seront élevés au-dessus d'eux, jusqu'au jour du Jugement. Vous reparaîtrez tous devant mon tribunal, et je jugerai vos différends (4). » Et Ischa sera bien traité, car il est mort paisible et chargé d'années, après une vie toute de bienfaisance et de vertus. Loin d'avoir été l'objet d'une résurrection postpascale en 789, il ne ressuscitera qu'avec les autres : « La paix (le *Salem*) me fut donnée, dit-il, au jour de ma naissance ; elle accompagnera ma mort et ma résurrection. » Ainsi parla Ischa, le vrai fils de Marie, sujet des divisions d'un grand nombre. Dieu ne saurait avoir un fils (5). »

b. — Apollonius ressuscité va poursuivre Barabbas errant, sous la forme d'une bête, à travers le monde

Au temps de Philostrate, les rabbins évangélistes, revenant sur la version de la famille, disent que le Dieu des Juifs a ressuscité un meurtrier sous le prétexte que ce scélérat descend de David et de Bethsabée, c'est bien le moins qu'un dieu comme Esculape, prenant les devants, (il a bien cent ans d'avance sur le Père juif !), ressuscite un honnête goy comme Apollonius, qui descend de Philémon et de Baucis. Apollonius lui-même est né Protée, il peut donc revêtir la forme qu'il veut, (celle d'Ananias, par exemple,) apparaître ressuscité à Barabbas encore vivant, et lui faire connaître à son tour la *première mort*, dans le cas où il aurait échappé dès Lydda. De toutes façons, c'est un mort grec ressuscité, qui va se lancer à la poursuite du mort juif dont sa mère dit qu'il a éludé le châtiment.

(1-2-3-4-5) *Le Koran*, v, 79-80 ; v, 109 ; v, 117 ; III, 49 ; XIX (Marie).

Voilà ce que les Musulmans postérieurs à Mahomet ont appris de Flavius Josèphe et des rabbins du *Talmud*.

Sur « le vrai fils de Marie » Mahomet suit entièrement la version de la Galiléenne. Il ne croit qu'en elle : le « vrai fils de Marie » a longtemps survécu à sa mère, qui est allée au ciel avant lui :

« Elle était juste (au sens de la *Thora*), ils vivaient et mangeaient ensemble. Nous leur donnons des preuves (aux barabbalâtres), et ensuite ils se livrent au mensonge. Dis-leur : « Adorerez-vous une idole impuissante (Barabbas sur sa croix) qui ne saurait ni vous nuire, ni vous protéger, tandis que Dieu sait et entend tout (1) ? »

Le Coran insiste sur l'âge auquel Iésa étant parvenu, il aurait enseigné jusqu'au dernières limites de la vieillesse (2) : allusion manifeste à la survivance que le Iohannisme a été en Asie. On sait que, d'après cette version, il atteint jusqu'à cent-vingt ans. Iésha en atteste Dieu : « Lorsque la mort est venue par ton ordre (et nullement par celui de Pilatus) trancher le fil de mes jours, tu m'as assisté. Tu es le témoin universel (3). »

Certes, Iesha est mort, comme tous les humains depuis Adam, mais ce n'est pas au Guol-golta, la veille de la pâque !

C'est bien plus tard que Dieu l'a fait mourir, d'une mort naturelle, et non ce jour-là d'un supplice infâme : « Dieu dit à Iesha : Je t'enverrai la mort, je t'élèverai à moi, tu seras séparé des infidèles (Juifs). Ceux qui t'ont suivi (depuis l'Année des Baptêmes jusqu'à Bar-Kochev) seront élevés au-dessus d'eux, jusqu'au jour du Jugement. Vous reparaîtrez tous devant mon tribunal, et je jugerai vos différends (4). » Et Iesha sera bien traité, car il est mort paisible et chargé d'années, après une vie toute de bienfaisance et de vertus. Loin d'avoir été l'objet d'une résurrection postpascale en 789, il ne ressuscitera qu'avec les autres : « La paix (le *Sâlem*) me fut donnée, dit-il, au jour de ma naissance ; elle accompagnera ma mort et ma résurrection. » *Ainsi parla* Iesha, le vrai fils de Marie, sujet des divisions d'un grand nombre. Dieu ne saurait avoir un fils (5). »

b. — Apollonius ressuscité va poursuivre Barabbas errant, sous la forme d'une bête, à travers le monde

Au temps de Philostrate, les rabbins évangélistes, revenant sur la version de la famille, disent que le Dieu des Juifs a ressuscité un meurtrier sous le prétexte que ce scélérat descend de David et de Bethsabée ; c'est bien le moins qu'un dieu comme Esculape, prenant les devants, (il a bien cent ans d'avance sur le Père juif), ressuscite un honnête goy comme Apollonius, qui descend de Philémon et de Baucis. Apollonius lui-même est né Protée, il peut donc revêtir la forme qu'il veut, (celle d'Ananias, par exemple,) apparaître ressuscité à Barabbas encore vivant, et lui faire connaître à son tour la *première mort*, dans le cas où il aurait échappé des Lydda. De toutes façons, c'est un mort, ressuscité, qui va se lancer à la poursuite du mort juif dont sa mère dit qu'il a éludé le châtiment.

(1-2-3-4-5) *Le Koran*, v, 79-80 ; v, 109 ; v, 117 ; III, 48 ; XIX (*Marie*).

II

APOLLONIUS A LA SOURCE DES PLAGIATS DU IOANNÈS JUIF

I

APOLLONIUS POURSUIVANT BARABBAS MÉTAMORPHOSÉ EN BÊTE

a. — Plan de Philostrate

Dès son enfance Apollonius s'est abreuvé à la fontaine d'Asèbamma, dont l'eau a la propriété non seulement de démasquer les menteurs, mais de les *lier,* vivants ou morts ; il va démasquer ceux qui ont nié la *première mort* de Barabbas, le lier dans la tombe, et poursuivre son revenant, sous quelque forme que celui-ci se montre, jusqu'à ce qu'il lui fasse connaître publiquement la *seconde mort.*

C'est un duel qui commence, et le plan de Philostrate apparaît avec une netteté parfaite.

Voici ce qu'il dit aux Juifs barabbalâtres : « Vous passez de mensonge en mensonge. Après avoir soutenu pendant plus de soixante ans que Barabbas avait échappé la veille de la pâque et qu'il apparaissait partout au milieu de vous, après avoir fait des Ecritures (le *Mahazeh* de Cérinthe) dans lesquelles vous soutenez cette thèse, aujourd'hui vous en proposez d'autres (les *Toledoth*) où vous le crucifiez le lendemain de la pâque et le ressuscitez au bout de trois jours et trois nuits, qui sont le temps passé par Ionas dans le ventre du Zib. Revenons, s'il vous plaît, au premier de ces mensonges. Mettons que Barabbas ait échappé, et vécu jusqu'à l'âge insolite de cent-dix ans. Voici Apollonius, qui, tué par lui, — mais ressuscité celui-là ! — ne mourra point avant cet âge. Eh ! bien, notre homme est allé partout où selon vous le vôtre s'est montré ; partout il l'a cherché : il ne l'a vu nulle part, si ce n'est sous la forme d'un *démon* infernal ou d'une bête immonde, aussi méchant après sa mort qu'il l'a été pendant sa vie, et sous quelque forme que ce soit, il l'a chassé ou détruit partout où vous l'avez fait apparaître. »

Il va donc parcourir officiellement, s'offrant même aux ovations publiques, les provinces où, selon les Juifs de la secte, Barabbas vivait clandestinement au milieu de son peuple. Et il le rencontrera en plus d'un endroit, mais toujours sous les formes les plus hideuses de la métemsycose régressive.

Voilà toute l'économie du mythe d'Apollonius, à partir de la crucifixion de Barabbas.

II

APOLLONIUS CHEZ LES ARABES

Ses investigations commencent dans le pays même de Gamala, où les Arabes de la Journée des Porcs sont encore campés. Il n'y voit point Barabbas, mais peut-être y voit-il le prince Saül, qui s'est lancé à la poursuite de la Sainte famille. Il entendra certainement dire par les Arabes que Barabbas n'avait pas été crucifié, car c'était encore leur croyance au temps de Mahomet.

Le tripatouilleur ecclésiastique de Philostrate n'a rien laissé de ce que rapportait Dagis à ce propos, il y a substitué ceci, qui est le résumé d'un passage où Apollonius condamnait les pratiques de sorcellerie par lesquelles Barabbas venait de s'illustrer au Jourdain :

« Si je voulais tout dire, et ne rien omettre de ce que rapporte Dagis, j'aurais à raconter ce que fit Apollonius au milieu de ces barbares : mais il me tarde d'arriver à des faits plus importants et plus merveilleux. Cependant je ne veux pas négliger de faire remarquer ici deux choses : d'abord le courage dont fit preuve Apollonius en s'aventurant ainsi à travers des nations barbares, adonnées au brigandage, et qui n'étaient pas encore soumises aux Romains ; puis la pénétration qui lui fit, à la manière des Arabes, comprendre la voix des animaux. (1) C'est un secret qu'il apprit en voyageant parmi les Arabes, les hommes du monde qui le connaissent le mieux et savent le mieux s'en servir. Chez ce peuple, en effet, il n'est presque personne qui n'entende les oiseaux prédire l'avenir aussi bien que les devins ; (2) on y acquiert le talent de comprendre les animaux, en mangeant, selon les uns, le cœur, selon les autres, le foie d'un Dragon.

Lisez : Dagon, et pour ce qui est de son emploi dans la magie évangélique, lisez l'histoire de Tobie et du poisson (3).

a. — Départ d'Apollonius pour rechercher la source de la « Zib-boulè » usurpée par le Ioannès juif

Il annonce à ses sept disciples le projet d'aller voir les Mages de

(1) Cf. le *Targum* de Ménahem, dernier frère de Barabbas. *Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 222.

Ce *targum* exploite la Kabbale de Barabbas relative au langage des animaux. On y voit un Israélite qui entend sa vache se plaindre à diverses reprises, et un Arabe qui en tire conséquence au point de vue de l'avènement de Ménahem. L'Israélite partage sa façon de voir, achète un taureau et se rend à Bethléhem. La mère de Ménahem avait, elle aussi, entendu la vache, car, de son côté, elle s'est rendue à Bethléhem.

(2) Barabbas les faisait parler, lui aussi.

(3 Cf. *Le Mensonge chrétien*, grande édit., t. XI, p. 427.

Babylone et de Suse, les Brachmanes de l'Inde et les Ichtyophages de la Mer Erythrée.

C'est de là et d'Égypte, que viennent, non seulement la science grecque, mais la spéculation astrologique que Barabbas, hier encore, faisait passer pour une Révélation de son Père céleste.

Aucun n'ayant accepté de le suivre, il part avec deux Tyanéens à son service, dans l'intention de se rendre à Ninive, où Barabbas s'est sans doute rendu pour y chercher le Zib par lequel Ionas a été sauvé jadis.

III

SUR L'EUPHRATE

a. — Apollonius devant l'Euphrate, qui coule toujours

Sorti de chez les Arabes, voici Apollonius à Zeugma, ville de la Célé-Syrie et pont sur l'Euphrate.

L'Euphrate ne s'est nullement desséché, il coule comme à l'ordinaire. Les rois et les peuples d'Orient ne l'ont pas traversé à pied sec pour aller se faire exterminer et dépouiller au Haram Mégiddo par les sujets de Barabbas.

Quand Apollonius se présente au péage, le percepteur, le prenant pour le Roi des rois, s'attend à ne voir autour de lui que des esclaves ivres et des gens de mauvaise vie, une bande analogue à celle qui dans les *Toledoth* canoniques suit le revenant de Barabbas au péage de Képhar-aïn.

Il les fit passer au bureau, et leur demanda ce qu'ils apportaient avec eux : « J'apporte, répondit Apollonius, la Continence, la Justice, la Force, la Tempérance, la Bravoure, la Patience, » et il énuméra encore plusieurs vertus dont les noms sont au féminin. Le percepteur, ne songeant qu'au droit d'entrée, lui dit : « Donnez-moi la liste de tous ces esclaves. — Non pas, s'écria Apollonius ; ce ne sont pas des esclaves, ce sont des maîtresses ! »

IV

A NINIVE

a. — Apollonius dans la ville de Ionas. La génisse de Myriam

La première chose qui le frappe à Ninive, c'est la statue d'Io, où cette image de la Nature, cette Isis, est représentée, non comme le veulent les Egyptiens et les Grecs, mais en son premier état, l'état de génisse, avec deux cornes qui commencent à poindre de ses tempes.

D'où la fameuse vache de Moïse et de Miriam. (1)

C'est aussi « la Vache » qui sert d'exergue au chapitre v du *Coran* sur la Révélation à Moïse.

(1) Cf. plus haut, p. 20, à propos de Salomé, la seconde Miriam.

C'était l'image animale de la Vierge du monde ; (1) elle jouait un rôle considérable dans la kabbale de Barabbas, comme représentant la vertu nourricière, et quant à ses deux cornes, elles marquent assez les deux équinoxes. Le Veau d'or n'a jamais été qu'une renonciation sacrilège à la promesse du Messie, fils de la Vierge. (2)

b. — Suppression par l'Église du Zib, but de l'arrêt

Mais ce qui nous frappe le plus, c'est qu'Apollonius marque si peu d'intérêt pour le *Zib,* signe de Ionas. C'est que ce Zib est le cryptogramme de Ninive ; que les mots *Zib boulè* sont l'origine du mot Sibylle ; qu'Apollonius est accompagné d'un historiographe né dans la ville et nommé Dag-isch, (poisson-homme), et que le but du voyage est

(1) Mahomet l'a parfaitement entendu, et l'on ne peut douter que sur le Zodiaque d'Abraham, la Vierge ait été figurée par cette génisse :

« Dieu, dit Moïse aux Israélites, vous commande de lui immoler une vache : « Prétends-tu abuser de notre crédulité? répondirent-ils. — Je retourne vers le Seigneur, ajouta Moïse, pour n'être pas au nombre des insensés. — Prie le Seigneur, répliquèrent-ils, de nous déclarer quelle vache nous devons lui sacrifier. — Quelle ne soit ni vieille ni jeune, ajouta le prophète, mais d'un âge moyen. Faites ce qui vous a été ordonné (par le Seigneur, sur l'Even-guilayon gravé par lui-même).

— Prie le Seigneur, continua le peuple, de nous faire connaître sa couleur. — Qu'elle soit, dit Moïse, d'un jaune clair, qui réjouisse la vue !

— Prie le Seigneur de nous désigner plus particulièrement la victime qu'il demande ; nos vaches se ressemblent, et si Dieu veut, il dirigera notre choix. — Qu'elle n'ait point servi à labourer la terre, ni travaillé à l'arrosement des moissons ; qu'elle n'ait point souffert l'approche du mâle ; qu'elle soit sans tache : tel est le précepte du Seigneur. — Maintenant, s'écria le peuple, tu nous dis la vérité. » Ils immolèrent la vache, après avoir été sur le point de désobéir.

Pour mettre le sceau à sa démonstration de la toute-puissance de la Vierge à qui doit être immolée la vache, Moïse cite aux Israélites le cas d'Hammiel ressuscité. D'après Abulfeda, cet Hammiel était un des plus riches d'entre les Israélites. Ayant été tué, ses parents conduisirent à Moïse les prétendus meurtriers. Ils nièrent le fait. On n'avait point de témoins. La vérité était difficile à découvrir. Dieu ordonna d'immoler une vache dans les conditions requises. On toucha le cadavre avec la langue de la vache. Il revint à la vie, se leva, prononça le nom de son meurtrier, et mourut de nouveau. C'est ce que Moïse rappelle aux Israélites qui étaient sur le point de lui désobéir :

« Lorsque vous mîtes un homme à mort, et que le meurtre était l'objet de vos disputes, Dieu produisit au grand jour ce que vous cachiez. Nous commandâmes de toucher le mort avec un des membres de la vache. C'est ainsi que Dieu ressuscite les morts, et fait briller à vos yeux ses merveilles, afin que vous compreniez. » (*Le Coran,* II, 63–68.)

Le pouvoir de cette vache est très compréhensible, en effet, mais à la condition que les évangélistes n'interviennent pas. Lorsque la Miriam Gamaléenne vient au Guol-golta pour enlever son fils, celui-ci, sous les espèces du Jésus Jardinier, lui répond : *Ne me touche pas,* car je ne suis pas encore monté vers mon Père. » C'est que Cérinthe, auteur de tous ces jeux de Kabbale, restitue à la mère le rôle de Vierge céleste qu'elle joue dans la Nativité apocalyptique : si elle touchait son fils, celui-ci ne pourrait pas faire moins qu'Hammiel, il ressusciterait ; et alors il monterait vers son Père. Or s'il faisait un coup pareil, il donnerait un furieux démenti à sa mère, puisqu'elle a soutenu qu'il n'avait pas été crucifié du tout.

(2) D'où la colère de Moïse. Car les Juifs, en substituant dans leurs prières un principe masculin au principe féminin de la génisse, mettaient leur Dieu dans l'impossibilité matérielle de tenir sa promesse.

d'exposer, en remontant à leurs sources, tous les plagiats du Ioannès baptiseur.

Comme le Zib a été supprimé par l'Église dans l'*Apocalypse de l'Evenguilayon,* il ne faut pas s'étonner qu'on ne le retrouve plus dans Philostrate.

V

SUR LE CHEMIN DE BABYLONE

Le roi de Babylone était alors Bardane, si l'on en croit le texte actuel ; mais il y a gros à parier que Philostrate nommait d'abord Artaban, roi des Parthes, et voici pourquoi.

A la suite d'une révolution de ses sujets, Artaban avait trouvé asile chez Izate, roi de l'Adiabène. On sait qu'Izate s'est fait circoncire, que sa mère Hélène, veuve de Monobaze, vint se fixer à Jérusalem, et que tous deux, pendant le règne de Claude, sont venus en aide, avec une inépuisable générosité, aux populations de Judée que Simon dit la Pierre et Jacob senior avaient réduites à la famine par leur prédication de l'*année sabbatique.* On sait aussi que c'est Tibère Alexandre qui a fait crucifier ces deux fanatiques, et que l'un d'eux, tous les deux peut-être, ont été traînés après leur supplice devant le palais de la reine Hélène, dont ils avaient paralysé l'action bienfaisante. (1)

Ils étaient du nombre des affameurs d'Aspendus.

Artaban devait une grande reconnaissance à Izate, car celui-ci ne s'était pas borné à lui donner une hospitalité sans réserve, il avait négocié sa rentrée chez les Parthes, et obtenu d'eux qu'ils le reprissent pour roi.

Or, tout en nommant Bardane comme le roi auquel Apollonius a affaire, on insiste à plusieurs reprises sur ce fait qu'il a été détrôné, mais que, par son courage et sa justice, il a sû reconquérir son Royaume. C'est un revirement de fortune qui ne semble pas pouvoir convenir à Bardane, mais à Artaban. On donne même un chiffre qui peut être exact : il y a deux ans qu'il est rentré, et on est dans le troisième mois de la troisième année. Ceci ne semble pas pouvoir convenir à Artaban, mais à Bardane, son fils, lequel ne régna sur les Parthes qu'en 800 et fut tué dans une partie de chasse en 802 ou 803. Or nous sommes en 802, (nous en avons la preuve), lorsqu'Apollonius prend son chemin vers Babylone. On peut donc être certain que toute cette partie a subi des changements profonds en raison des relations d'Artaban, peut-être d'Apollonius lui-même, avec la reine Hélène ; car voilà treize ans qu'Apollonius est en voyage, et il n'y a point d'apparence qu'il ait passé tout ce temps chez les Arabes et à Ninive. Quoiqu'il en soit, Bardane doit être fort au courant de ce qui touche Apollonius par son frère Mégabate, qui l'a vu et approché à Antioche.

Mais peut-être le croit-il mort tout à fait, alors qu'au contraire c'est un ressuscité qui arrive.

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit., p. 207.

VI

APOLLONIUS PRIS POUR BARABBAS A CTÉSIPHON

a. — Apollonius aux portes de Ctésiphon

A la vue de ce spectre hâve, décharné, dont les cheveux en désordre accentuent l'horreur, le gouverneur, un eunuque, pousse un cri comme une femme effrayée, et se cache la face avec les mains ! (1) Est-ce la Mort, en la personne de Barabbas, qui se présente aux portes pour aller faire son œuvre chez le roi de Babylone? Cependant, si c'était le crucifié de Pilatus, il n'aurait pas ses cheveux ! Mais le gouverneur ignore ce détail, car il demande au spectre : « D'où viens-tu et qui t'a envoyé? — Je ne reçois d'ordres de personne, répond Apollonius, c'est moi qui m'envoie moi-même. » Autant en disait hier l'Envoyé du Dieu des Juifs. Serait-ce lui? Si c'est lui, il ne passera pas ! Ses intentions sont trop connues !

L'eunuque se tourne alors vers Dagis et les deux Tyanéens qui accompagnent Apollonius. S'envoient-ils eux-mêmes, comme Apollonius? Ou ont-ils un maître qui les envoie? S'ils sont apôtres de celui qui disait aux Juifs : « Vous n'avez qu'un maître sur la terre, c'est moi, et la terre elle-même est à vous ! » ils n'iront pas plus loin. Apollonius répond pour eux et dit à l'eunuque : « La terre est à tous, (2) elle est toute à moi, j'ai le droit d'aller où il me plaît. »

b. — Le gouverneur détrompé

Le gouverneur croit comprendre qu'Apollonius a le dessein de braver le roi, il le menace de la torture, s'il ne répond pas plus clairement. Mais Apollonius : « Arrête, et sache que si toi, ou l'un des tiens, osez seulement me toucher, à l'instant même, oui, j'en jure par le Dieu du ciel, tu es mort ! » Le gouverneur s'étant radouci au nom du Dieu de tous, Apollonius lui dit son nom, sa patrie, son but. Il n'a rien à cacher. Quelle leçon pour le futur Jésus au prétoire, pour ce pître de l'innocence interrogé par Pilatus !

Heureux de connaître un homme qui a été si bon, si sage, si utile pendant sa vie, l'eunuque veut le recevoir chez lui splendidement, et l'assure de l'accueil que lui réserve le roi ; celui-ci, s'il l'exige, lui donnera la moitié de son trône d'or !

c. — Une preuve qu'Apollonius n'était point Barabbas

En attendant, mets fastueux, vin royal, provisions de route, l'eunuque lui offre tout, mais Apollonius ne vit que de pain, de racines et de fruits.

(1) Il semble que cette scène aurait dû se produire déjà chez les Arabes et au pont sur l'Euphrate. C'est une nouvelle preuve des coupures faites dans le texte de Philostrate.

(2) C'est ce qu'il a dit déjà aux entrepreneurs de famine d'Aspendus. Cf. p. 138.

Et quant à ces derniers objets, toutes les fois qu'il peut les avoir sauvages, voire un peu amers, sa philosophie les préfère à ceux du jardin de Barabbas, qui est imaginaire et dont ce Juif ne dispose pas. Mais s'il avait pu conserver un doute sur l'identité de son hôte, l'eunuque aurait vu que ce n'était point Barabbas à ce signe que, lui ayant montré ses meubles, sa vaisselle d'or et d'argent, ses bijoux, ses pierreries, et lui ayant offert d'y choisir à son gré et d'y puiser jusqu'à dix fois, Apollonius refuse et prend congé.

VII

LE CORPS DE LA GAMALÉENNE BESTIALISÉ APRÈS SA MORT

a. — Lionne qui accouche en mourant de huit lionceaux morts

Apollonius poursuit son chemin vers Babylone. A une lieue de Ctésiphon on aperçoit une Lionne énorme que des chasseurs viennent de tuer, et qui, au moment où elle a été frappée, a mis bas huit lionceaux morts en naissant. Qu'est-ce que ce signe? Nous pouvons le dire, sachant que Lévi veut dire lion ; que cet animal est le signe de la famille Cléopas ; que la mère de Barabbas est elle-même une Lévi, fille de Cléopâtre ; que le *Lion* précède la *Vierge* sur le Zodiaque, et que l'année de la Vierge aux *Poissons*, l'Année de mille ans, n'est point venue. La grande Gamaléenne vient de mourir à Ephèse, et, comme nous l'avons dit (1), de mort violente. Son corps, bestialisé par application de la métempsycose régressive, gît étendu sur le sable.

Maintenant, qu'est-ce que les huit lionceaux morts dont elle accouche? Ces petites bêtes sont les *Lions* des huit Années sabbatiques écoulées depuis l'Année 739, date de la naissance de Barabbas, jusqu'au moment où leur lévitique mère a été tuée elle-même.

Si nous avions affaire à une Lionne qui ne fût point astrologique, et de la Sainte-Famille, il n'en serait jamais sorti huit lionceaux d'un coup ; et les assistants, parmi lesquels il peut bien y avoir des Juifs, ne manquent pas de faire observer qu'une lionne ordinaire n'a jamais plus de cinq petits, même dans les portées les plus fortes.

Ce qui est là, visible à tous, et en l'année même de sa mort, c'est, sous les espèces de « la bête lévitique » par excellence, la mère de Barabbas en effigie. Et ce qu'a imaginé Philostrate dans son écrit, c'est une séméiologie chiffrée, comme il en a vu dans les *Mahazeh* et dans les *Toledoth* qui ont cours chez les Juifs évangélisés. (2)

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 203.

(2) Philostrate savait parfaitement que le mot *Lévi* signifie Lion, et que Cléopas en est le mode égyptien.

Dans le langage des Crétois lion se disait *leben,* presque comme l'allemand *lœw* : «Le temple d'Esculape au mont Ida s'appelle *Lebenéen,* dit Philostrate, (Cf. p. 181) parce qu'il est sur un promontoire qui a la figure d'un lion.» Tacite donnait cette étymologie au nom de Cléopas, dans le chapitre où il parlait de la mère de Barabbas et de ses prétentions à avoir accouché du Messie. On en a la preuve par ceci que le texte actuel de Tacite fait les Juifs originaires du Mont Ida, chose que Tacite n'aurait pu ni penser ni dire, sans être taxé de folie.

Il n'y a pas besoin d'être de la force de Joseph à la cour de Pharaon pour en donner l'explication.

b. — Déchiffrement du signe par le principe séméiologique des Toledoth

Philostrate s'empare de la séméiologie métronomique du *Toledoth* où, sous le nom de Shâna (aujourd'hui Anna), Salomé incarne l'*année de deux ans* (738-739) pendant laquelle Barabbas est né. Les cadavres des huit lionceaux signifient que le temps doit être compté sabbatiquement à partir de cette Lionne jubilaire.

Le premier *Lionceau* est celui de l'an sabbatique 746.
Le second est celui de l'an sabbatique 753.
Le troisième est celui de l'an sabbatique 760.
Le quatrième est celui de l'an sabbatique 767.
Le cinquième est celui de l'an sabbatique 774.
Le sixième est celui de l'an sabbatique 781.
Le septième est celui de l'an sabbatique 788.
Le huitième est celui de l'an sabbatique 796.
La Lionne aurait pu en connaître un neuvième, si elle avait été tuée en 803, mais elle l'a été avant ce terme.

c. — Change donné par l'Eglise sur ce déchiffrement

L'Église a, comme on va le voir, enlevé ce qui pouvait conduire à ce déchiffrement. Et voici le change qu'elle donne par la bouche même d'Apollonius :

Après avoir vu cette portée monstrueuse, Apollonius se tut quelque temps, puis s'adressant à Dagis : « Notre séjour chez le roi de l'Inde (1) durera un an et huit mois : il ne nous laissera pas partir plus tôt, les lionceaux nous annonçant un mois (2) chacun, et la mère une année ; (3) car un temps parfait, tel qu'une année, ne peut être représenté que par un animal qui, arrivé à son entier développement, soit parfait et achevé comme lui. »

C'est absurde, car le mois est un temps tout aussi parfait que l'année, et Barabbas au Jourdain ne le représente point par des lionceaux, mais par des *passereaux*. (4) Dagis, même dans le texte actuel, ne peut accepter l'explication mise dans la bouche de son maître :

« Rappelez-vous, lui dit-il, ces huit passereaux dont parle Homère, et qui, dans l'Aulide, en présence de l'armée grecque, furent dévorés avec leur mère par un serpent. On consulta Calchas sur ce prodige, et le devin répondit que les Grecs resteraient neuf ans entiers devant Troie, (les neuf oiseaux représentant

(1) En ce moment ils ne vont pas du tout chez le roi de l'Inde, mais chez celui de Babylonie.
(2) Oui, mais d'année sabbatique.
(3) Oui, mais d'année jubilaire, (année de deux ans).
(4) Cf. page 38.

chacun une année.) Si de jeunes passereaux, encore dans leur nid, annonçaient une année complète, pourquoi ces lionceaux ne présageraient-ils qu'un mois? D'après l'explication de Calchas, qui fut vérifiée par l'événement, ne devons-nous pas, au contraire, nous attendre au malheur d'un séjour de neuf ans dans l'Inde ? »

Dans sa réponse Apollonius montre bien qu'il n'avait jamais interprété les huit lionceaux comme équivalant à des mois à venir, mais à des mesures de temps passées et que nul ne pouvait faire revivre : l'Apocalypse dont l'*Agneau* juif rompt les sept sceaux dans l' « Éven-guilayon » est bien morte avec la mère-lionne :

« Homère, dit-il, a raison de comparer les passereaux à des années, car (dans son dispositif) ils étaient déjà éclos et ils vivaient. Mais des animaux qui (comme les lionceaux) ont été tués avec leur mère avant de naître, comment les comparer à des années futures? Les monstres naissent rarement, ou s'ils naissent, ils meurent vite. (1) Croyez-moi donc, et allons prier les Dieux qui nous révèlent ainsi l'avenir. » (2)

La Grande année du Royaume des Juifs ne viendra jamais, pas plus que ne reviendra le fils aîné de Salomé Cléopas, en dépit de ce que dira le Seigneur Jésus à Pierre dans le *Mahazeh* de Cérinthe: « S'il me plaît qu'il reste sur la terre jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? »

VIII

LES GRECS DÉLIVRÉS PAR APOLLONIUS DE LA ZIB-BOULÈ DE BARABBAS

a. — Les poissons grecs à la merci du Zib érythréen

Ce n'est pas en vain qu'Apollonius a passé sept années dans le temple d'Apollon Daphnéen à Antioche. Le Dieu des oracles l'a mis au courant de tout ce qui touche la *Zib-boulè* érythréenne. Barabbas n'est qu'un Sibylliste érythréen en faillite ; Moïse aussi, l'Osir-zib des Egyptiens.

Comme Apollonius s'avance vers la terre de Cissie et approche de Babylone, Apollon lui envoie un songe. Et voici quel est ce songe :

Des poissons, jetés en grand nombre sur le rivage de la mer (d'Erythrée), et se débattant avec souffrance, faisaient entendre des gémissements humains ; ils se plaignaient d'être hors de leur demeure habituelle. Près de la terre, une baleine (3) nageait paisiblement sur la surface des eaux.

Ils la suppliaient avec larmes de les rendre à leur élément, et faisaient pitié, comme des exilés qui se lamentent pour être rendus à leur patrie.

(1) Ainsi, Barabbas n'a vécu que cinquante ans, croyant en vivre mille.
(2) Par l'expérience du passé.
(3) C'est le mot « *Kètos* » qu'il y avait là, comme dans les *Toledoth* où l'on parle de Ionas, à propos du Ioannès baptiseur tiré du Guol-golta après trois jours et trois nuits. Il y a maintenant « Dauphin ». Le Dauphin est d'ailleurs un Cétacé, mais de la petite espèce, comparé au Kètos Baleine. La vérité est qu'il y avait là deux Baleines, le mâle et la femelle.

Ce songe ne l'effraie nullement, il en voit tout de suite la signification et la portée ; mais voulant faire peur à Dagis, qu'il sait millénariste à la façon chaldéenne, il lui dit la vision qu'il a eue, et feint d'en être épouvanté comme d'un présage sinistre.

C'est en effet leur perte assurée, si Barabbas règne demain, comme l'affirmait hier encore la femme dont ils ont vu le cadavre, ramené par les Dieux à sa forme animale et étendu sur le sable de Ctésiphon.

Car qu'est-ce que ces poissons jetés hors de leur élément? La proie du Juif Pêcheur d'hommes, et les *Phurim* réalisés (1).

Aussitôt Dagis se met à pousser des cris, comme s'il tombait sous le coup de la Zib-boulè, et il engage Apollonius à ne pas aller plus avant :

« Reconnaissons ici la voix des Dieux, dit-il, car voici le second avis qu'ils nous donnent du mauvais sort de notre voyage. J'ai bien peur que nous ne ressemblions à ces poissons, jetés hors du sein des eaux, et que nous n'allions chercher notre perte loin de notre pays. Nous serons réduits à nous lamenter sur une terre étrangère ; et ne sachant comment échapper aux derniers périls, il nous faudra tendre nos mains suppliantes vers quelque roi ou quelque prince qui nous méprisera, comme les Baleines (2) ont méprisé les poissons. »

b. — Apollonius arrache les poissons grecs à la sentence de mort portée contre eux par l'Éven-guilayon

En parlant ainsi, Dagis songe au Ioannès érythréen, au Roi-poisson qui doit être un jour le Roi des rois.

Ce Ioannès a fait faillite en la personne juive de Barabbas, mais il n'a pas dit son dernier mot en sa forme originelle.

Apollonius apprend à Dagis comment une vision néfaste peut tourner à bien par l'interprétation. Ce présage des Erythréens d'Asie, Apollonius va en faire bénéficier les Erétriens de Grèce, jadis transportés sur ces terres par les Perses.

Il répondit en riant : « Dagis, ton âme, pour celle d'un adepte en philosophie, est encore bien pusillanime. Apprends donc que ce n'est pas notre sort qu'ont désigné les poissons de mon songe, mais les Erétriens établis dans cette contrée. Sans doute, il m'a été envoyé par les mânes de ceux d'entr'eux que la mort a moissonnés depuis qu'ils l'habitent, ils me prient de rendre le bonheur, si je le peux, à ceux de leurs descendants qui vivent encore ».

C'est à quoi il s'emploie, en bon grec qu'il est, et je ne voudrais pas jurer qu'il ne les fît rentrer en possession de terres détenues par les Juifs. Car, sitôt arrivé à Babylone, il demande au roi de défendre les Grecs contre certains Barbares qui, chaque été, lorsqu'ils ont bien ensemencé, viennent et emportent la moisson. Et ainsi ceux qui ont eu tout le mal se trouvent réduits à la famine, tels les habitants d'Aspendus.

Quant à leurs morts, ils seront plus heureux que les Juifs de l'Évangile exécutés à Rome, à Alexandrie, à Corinthe, à Ephèse et ailleurs. Car ils connaîtront la paix d'une sépulture honorable :

« Erétriens relégués ici par un sort cruel, que vos mânes se consolent de n'être pas ensevelis auprès de vos ancêtres ! S'il vous a condamnés à ce

(1) Les Sorts juifs, dont la fête précédait d'un mois la pâque. Cf. *Le Mensonge chrétien*, grande édit., t. I, p. 130.

(2) Vous le voyez, il y en avait bien deux.

tombeau, si éloigné de votre patrie, au moins vous en avez un ; et les ossements des Barbares qui causèrent vos maux gisent encore étendus sur la terre autour de votre île. Ainsi l'ont voulu les justes Dieux, jaloux de venger Eubée ! »

IX

APOLLONIUS A BABYLONE

a. — Apollonius part sans avoir rien vu de ce qu'il est venu voir

Ce qui a trait à Babylone est complètement substitué, et plein d'anachronismes qui ont mis les exégètes à la torture.

Apollonius passe entièrement à côté de son but, qui est de consulter les Mages et de savoir s'ils ont jamais prophétisé en faveur de Barabbas. Car le *Toledoth* dit de Matthieu les fait venir du fond de la Chaldée, pour adorer ledit Barabbas à Bethléhem, sur les indications de l'étoile *Anesse.* Ils ont donc renoncé à leurs Phurim (sorts) ?

Certes il n'y avait point de *Toledoth,* ni même de *Mahazeh,* au temps du roi Bardane. Mais les Mages n'avaient pas attendu ce genre d'écrits pour protester contre la confiscation de leurs Phurim par les prophètes et sorciers Juifs.

Apollonius trouve le moyen de quitter Babylone, sans avoir rien appris des hommes qu'il est venu consulter.

b. — Nouveau change sur la séméiologie chiffrée de la lionne

Le tripatouilleur ecclésiastique de Philostrate a senti le besoin de liquider la situation ainsi présentée, et de faire qu'Apollonius fût resté un an et huit mois quelque part, conformément au propos mis plus haut dans la bouche de Dagis. C'est chez le roi de l'Inde qu'Apollonius les aurait passés, s'il avait suivi le texte actuel. Le tripatouilleur ne se l'est point rappelé : c'est chez le roi de Babylone qu'il le retient pendant vingt mois, et de force.

Voyant le roi disposé à suivre ses préceptes, et ayant tiré de ses entretiens avec les Mages tout ce qu'il en pouvait attendre, (1) Apollonius dit à Dagis : « Allons, partons pour l'Inde. Les voyageurs qui abordaient chez les Lotophages, après avoir goûté du lotos, oubliaient leur patrie : et nous, bien que cette terre ne produise rien de semblable, nous nous y arrêtons plus longtemps qu'il ne faut et qu'il ne convient. (2) — Je suis tout à fait de votre avis, dit Dagis ; mais j'attendais que le temps fixé par le présage de la lionne fût accompli. Or, il ne l'est pas encore, car il n'y a qu'un an et quatre mois que nous sommes ici. Si nous partions maintenant, n'aurions-nous pas à nous en repentir ? — Soyez tranquille, le roi ne nous laissera pas partir avant que le huitième mois soit écoulé : vous voyez comme il est bon, (3) comme il mériterait mieux que de régner sur des barbares ! »

(1) C'est-à-dire rien du tout.
(2) Il n'avait donc pas dit que sous aucun prétexte on ne les laisserait partir avant vingt mois?
(3) De les retenir sans cause, et oisifs.

X

LE CRUCIFIÉ-HOMME (PROMÉTHÉE) ET LE CRUCIFIÉ-ANE (BARABBAS)

a. — Apollonius se dirige vers le Caucase

Étant donné le plan de Philostrate, il est fort difficile d'admettre qu'au lendemain du jour où Barabbas avait été crucifié pour ses crimes et sa haine du genre humain, Apollonius, en arrivant au Caucase, passât aussi légèrement sur le noble et admirable mythe de Prométhée, enchaîné et crucifié pour avoir trop aimé les hommes. Si Apollonius ne faisait pas sentir cette opposition, ce n'est pas la peine que Protée l'ait doué de divination et Philostrate de justice.

Prométhée, voilà le symbole splendide et pur du *martyr*, victime, comme le répète Lucien d'après Eschyle, de son trop d'amour pour l'humanité. Il ne s'agit pas ici d'un Juif dont ses disciples n'avouaient pas la crucifixion, avant qu'ils n'en fissent argent, et dont le corps réel n'est même pas sur la croix dans les écrits où il est présenté comme un Dieu, puisque dans cette mystification il échappe dès le prétoire !

Il s'agit d'un homme dont les Dieux sont jaloux, et (c'est là le mythe) ont le droit de l'être.

Lucien avait fait, sur le cas actuel de Barabbas, un dialogue où Mercure, refusant de se prêter au rôle de Jésus dans les *Toledoth*, disait à Prométhée, qui se recommandait à sa pitié afin de n'être point mené au rocher fatal : « Veux-tu (comme Barabbas dans la mystification) *nous faire pendre à ta place* pour désobéissance aux ordres de Jupiter ? » Et pour éviter qu'il y réussît (comme Barabbas,) on prenait contre lui des précautions qu'on n'avait pas songé à prendre contre le Pendu de Jérusalem : (1)

Mercure. Voici le Caucase, où il faut attacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point de neige, afin d'y pouvoir solidement fixer ses liens, et qui soit découvert de tous côtés, pour rendre son supplice exemplaire.

Vulcain. Cherchons, Mercure. Il faut qu'il ne soit pas trop près de terre, pour éviter qu'il ne soit délivré par les hommes, ni trop élevé, afin qu'il soit bien aperçu de ceux qui sont en bas. Il sera très bien ici, s'il t'en semble, à mi-hauteur de ce mont, au-dessus de cet abîme. Nous attacherons l'une de ses mains à ce roc et l'autre à celui qui est vis-à-vis.

Mercure. Tu as raison, car ils sont tous deux escarpés et inaccessibles. *Ce sera une potence à souhait.* (2) Monte, Prométhée, et dispose-toi à être attaché au rocher ! Donne la main droite. Toi, Vulcain, enserre-la bien, place les clous sur le rocher et frappe de toutes tes forces avec le marteau ! Maintenant à l'autre main ! Voilà qui est bien. L'aigle peut maintenant descendre pour lui déchirer le foie ».

(1) Lucien se sert ici pour Prométhée du mot qu'il emploie pour Barabbas dans la *Mort de Péréghérinos* : « anascolopisthènai » dans *Prométhée* ; « anascolopisthenta » dans *Péréghérinos.*

(2) Pour qu'on ne puisse l'en enlever et le faire disparaître ensuite, comme Barabbas au Guol-golta.

Prométhée innocent a donc bien été martyrisé. Et c'est un Barabbas échappé au supplice, que les rabbins évangélistes veulent faire adorer aux goym comme ayant été réellement crucifié !

b. — Apparition du Barabbas à tête d'âne et à pied de porc

Il en est pourtant ainsi. Et pour comble d'impudence, voici ce scélérat lui-même, qui ose se montrer en face du rocher où pendent encore les chaînes glorieuses de Prométhée ! Il n'a plus la forme humaine, (les dieux l'ont fait rétrograder,) c'est une hideuse et répugnante « semence de bétail : » un âne à pied de porc.

Comme Apollonius et ses compagnons marchaient par un beau clair de lune, une Empuse leur apparut, prenant tantôt une forme, tantôt une autre, et quelquefois devenant tout à fait invisible.

L'Empuse est un démon vomi par l'enfer. On en distingue plusieurs sortes, dont quelques-unes n'ont qu'un pied (1).

Le cas de cette Empuse est unique : elle est démon à tête d'âne et à pied de porc.

C'est une caricature du Tharthak, et une des choses qui amusèrent le plus les lecteurs de Philostrate. La tête du Tharthak, pour être conforme à la Kabbale, devait être surmontée de la corne une et indivisible, symbole de l'indestructible puissance. Au contraire, le Hazir (Porc), signe infernal correspondant, est, par la corne fourchue qui termine ses extrémités, le symbole de la division, et conséquemment de la mort. Le Barabbas à tête d'âne, qui apparaît ici, a sa corne au pied, il n'a réalisé l'*un en deux, deux en un*, que de cette sinistre façon.

Apollonius n'a qu'à le voir pour l'identifier à l'instant.

Et sachant ce que c'était, il chargea d'imprécations ce fantôme, et dit à ses compagnons d'en faire autant. C'était là, selon lui, le véritable préservatif contre de telles apparitions. Et en effet, le fantôme s'enfuit, en poussant des cris aigus comme font les spectres.

Les spectres? Non, mais les voleurs et les menteurs qui ont peur d'être arrêtés. (2)

XI
APOLLONIUS DANS L'INDE

Nul doute que le chapitre sur le séjour d'Apollonius dans l'Inde et chez les Brachmanes ne soit presque entièrement substitué, et tiré de plusieurs auteurs, les uns antérieurs, les autres postérieurs à Philostrate.

(1) Voyez ce qu'en dit Gyraldi, *Historia deorum*, Syntagma XII.

(2) Le Grand d'Aussy (*Vie d'Apollonius*) a bien compris qu'il s'agissait d'un voleur, mais il n'a pas deviné lequel :

« Probablement ce prétendu génie malfaisant était quelque montagnard du canton, quelque voleur nocturne, qui, épiant le moment où la caravane serait endormie, venait rôder autour d'elle, et s'était affublé de quelque habillement étrange, pour effrayer celui de la troupe qui serait chargé de faire sentinelle. L'exorcisme qu'il fallait à un pareil démon était de montrer qu'on était sur ses gardes, et c'est ce que fit Apollonius, en ordonnant à ses compagnons de le poursuivre avec des clameurs et des injures. Par cette ruse innocente, il leur donnait le change sur un brigand qui pouvait avoir des armes, tandis qu'ils n'en avaient pas ; il commandait à leur imagination, ranimait leur courage, et se débarrassait du voleur. »

Que reste-t-il je ne dirai pas du texte ancien, mais de la matière traitée? Bien peu de chose : ceci toutefois.

a. — Le champ qui contient un trésor. Réplique à la parabole des Toledoth sur ce sujet

Les lecteurs du *Mensonge Chrétien* se rappellent la « similitude » (1) dans laquelle le Royaume du monde est comparé par le revenant de Barabbas à un champ qu'il faut acheter, parce qu'il y a dedans un trésor caché, dont par ce moyen on dépouille le vendeur. (2)

Un cas différent est soumis au roi de l'Inde : c'est le vendeur qui veut ravoir le trésor ; et comme Barabbas, (qui d'ailleurs n'eût pas vendu, voulant tout garder pour lui, champ et trésor,) c'est un fort méchant homme.

« Un homme, dit le roi, a vendu à un autre une terre qui renfermait un trésor caché : peu après, une crevasse s'étant formée dans la terre a laissé voir un amas d'or : « C'est à moi, dit le vendeur ; jamais je n'aurais vendu ma terre, si j'avais su y trouver de quoi vivre !

— J'ai, dit l'acquéreur, la pleine jouissance de tout ce que renferme une terre qui est définitivement à moi.» Les raisons de l'un et de l'autre sont bonnes. Je pourrais bien leur dire de partager la trouvaille ;mais ce serait trop simple,(3) une pauvre vieille en dirait autant. — Je vois bien, dit Apollonius, que les deux plaideurs ne sont pas philosophes, puisque c'est pour de l'or qu'ils sont ainsi divisés. Quant au meilleur jugement à rendre, selon moi vous le trouverez en songeant que les Dieux favorisent d'abord les amis de la sagesse, qui ont une vertu agissante, puis ceux qui n'ont pas commis de faute, et qui n'ont jamais nui à personne. Aux philosophes ils accordent de bien distinguer les choses divines et les choses humaines ; à ceux qui sont justes, sans être philosophes, ils donnent ce qui est nécessaire à la vie, de peur que le manque de ce nécessaire ne les rende injustes.

Je pense donc, ô roi, qu'il faut peser ces plaideurs comme dans une balance, et examiner leur vie. A ce qu'il me semble, les Dieux n'auraient pas enlevé au premier son trésor, s'il n'était pas mauvais, et à l'acquéreur ils n'auraient pas donné même ce qui était sous terre, s'il ne valait mieux que l'autre. »

Les deux plaideurs arrivèrent le lendemain : il fut prouvé que le vendeur était un homme méchant, qu'il avait négligé d'offrir aux Dieux des sacrifices dans son champ ; que l'acquéreur, au contraire, était un homme juste et fort attentif à honorer les Dieux.

L'avis d'Apollonius fut donc admis par le roi, et l'homme de bien eut gain de cause : le champ lui fut adjugé comme un présent des Dieux.

Au moins le champ appartenait-il au vendeur, tandis que, dans l'espèce proposée par les *Toledoth,* le vendeur a vendu ce qui ne lui appartient pas. Une autre espèce est examinée plus loin (4) par Apollonius.

(1) Cf. petite édition, p. 393.
(2) Et pendant mille ans !
(3) Pas si simple que çela, puisqu'Hadrien fit une loi pour régler le cas. Cf. p. 113.
(4) Cf. page 209.

XII

LES ANES A CORNE

a. — La corne de tête d'âne, matière de la coupe du triomphe de Barabbas selon son Évangile

Il était impossible que, parcourant l'Inde, Apollonius n'entendît point parler de ces ânes symboliques, empruntés par Abraham à Zoroastre, par les rois de Juda à Abraham, et par Barabbas aux rois de Juda, ses ancêtres. C'est en partie pour les voir qu'Apollonius avait entrepris le voyage.

Ce que nous lisons actuellement est une réduction faite par l'Église. Il reste toutefois que les rois seuls ont la faculté de s'emparer de ces ânes et le pouvoir de les lier, pour en faire au besoin leur monture. C'est une manière d'ânes comme celle dont parle le revenant de Barabbas dans les *Toledoth*, des ânes *péréjim*, (1) sur lesquels « jamais homme n'est monté » qui ne fût pas le Roi des rois.

Dans les marais qui bordent le fleuve on prend des ânes sauvages. Ces animaux ont sur le front une corne, dont ils se servent pour combattre à la manière des taureaux, et cela avec beaucoup de courage. Les Indiens font de ces cornes des coupes, (2) et leur attribuent des propriétés merveilleuses : il suffit d'avoir bu dans une de ces cornes pour être pendant tout le jour à l'abri de toute maladie, pour ne pas souffrir d'une blessure, pour traverser impunément le feu, pour n'avoir rien à craindre des poisons les plus violents : *ces coupes sont réservées aux rois*, et *les rois seuls font la chasse à l'âne sauvage.* Apollonius dit avoir vu un de ces animaux, et s'être écrié : « Voilà un singulier animal. »

b. — La corne de pied d'âne, matière de la coupe de Jésus dans la mystification eucharistique

Si l'homme d'Église qui se substitue ici à Philostrate, et qui l'avoue d'ailleurs, avait laissé la parole à Apollonius, celui-ci n'exprimerait aucun étonnement. Car le Tharthak de Zoroastre a cette corne, et Apollonius y était préparé par la tête de l'âne sans corne, l'âne vulgaire, à la forme duquel les justes Dieux ont ramené l'Empuse Barabbas.

Et, comme Dagis lui demandait s'il croyait ce que l'on contait de la corne de l'âne sauvage, il répondit : « Je le croirai quand on me montrera quelqu'un de ces rois de l'Inde qui ne soit pas mortel. Lorsqu'un homme peut me présenter, ou présenter au premier venu, une coupe qui, loin d'engendrer les maladies, les éloigne, comment supposer qu'il ne commence par s'en verser à longs traits et jusqu'à s'enivrer?

Et en vérité, personne ne pourrait trouver mauvais qu'on s'enivrât à boire à une telle coupe ! »

Si l'on ne peut montrer aucun roi de l'Inde qui ne fût pas mortel, il en est de même des rois de Juda, *a fortiori* de Barabbas, leur descendant, qui n'ayant pu délier l'Ane scellé au ciel, n'a par conséquent pas pu boire

(1) Anes sauvages, ânes indomptés : d'où venait le surnom de *ben Péréja* donné à Juda, l'arrière grand-père de Barabbas.

(2) C'est ce qu'on appelle en grec *rhyton*,

dans sa corne de tête. La coupe que donne Jésus dans la mystification eucharistique ne peut provenir que de la corne du pied des ânes sur lesquels il fait son entrée à Jérusalem : ce n'est pas encore cette coupe-là qui sauvera les hommes de la mort. Pourvu seulement qu'elle ne les transforme pas en ânes éternels !

XIII

SUPPRESSION DU IOANNÈS ÉRYTHRÉEN, L'ΙΧΘΥΣ ORIGINEL

Le voyage d'Apollonius ayant pour objet de remonter à la source même de la Kabbale millénariste, Apollonius ne s'arrêtait que devant le fameux Ioannès, l'homme-poisson sorti de la Mer Erythrée, l'Ἰχθύς originel, préadamique, et le père de toutes les Sibylles, jusqu'à la *Žibboulè* du Ioannès baptiseur au Jourdain. Ce spectacle révélateur a complètement disparu, et c'est à peine s'il est question, au pluriel, d'Ichtyophages inconscients, qui habitent sur les bords de la Mer Erythrée.

XIV

LE RETOUR

a. — Suppression du voyage de retour d'Apollonius

On a supprimé tout le retour d'Apollonius, (1) qui retraversait Babylone et Ninive et reparaissait à Antioche, sans qu'on puisse savoir si, pour se rendre dans cette dernière ville, il repassait par la Judée que Tibère Alexandre venait de purger de deux des frères de Barabbas : Simon dit la Pierre et Jacob senior.

(1) L'abbé Du Pin (*Vie d'Apollonius convaincue de fausseté*) en profite pour dauber sur Philostrate : « Le retour d'Apollonius est décrit avec tant de négligence par Philostrate, qu'il le fait entrer par la mer Rouge dans l'embouchure du fleuve de l'Euphrate, pour revenir à Babylone. Le fleuve qui se décharge dans le golfe Persique, et qui conduit à Babylone, n'est point l'Euphrate, mais le Tigre, et ce n'est point le golfe Persique, mais le golfe Arabique, qui a proprement le nom de mer d'Erythrée ou mer Rouge. » M. Chassang fait à ce propos une observation plus juste qu'il ne croit : « Il ne faudrait pas attacher trop d'importance à cette dernière objection, car les anciens ont souvent appliqué le nom de mer Erythrée à toutes les mers qui baignent l'Arabie, la Perse et l'Inde. On peut le voir dans le *Périple de la mer Erythrée*, d'un auteur anonyme. (*Geographi græci minores*, t. I, édit. Didot).

« Mais en y regardant de plus près que l'abbé Du Pin, poursuit M. Chassang, on trouve bien d'autres erreurs. Philostrate dit que l'Hyphase se jette, comme l'Indus, dans la mer Erythrée, et il fait de son embouchure une description effrayante. Or, l'Hyphase est un affluent de l'Indus, au milieu des terres. Il dit encore que, en descendant vers la mer, Apollonius avait à sa droite le Gange, à sa gauche l'Hyphase : c'est le contraire qui serait le vrai. D'ailleurs le Gange n'a rien de commun avec la contrée que, selon le récit de Philostrate, Apollonius est supposé avoir visitée. Il est au fond, non de la mer Erythrée, ni même du golfe Persique, mais du golfe aujourd'hui appelé golfe de Bengale. Évidemment nous avons affaire à un rhéteur ignorant qui compte sur l'ignorance de ses lecteurs. Il est vrai que ces contrées étaient peu connues, et que Philostrate a pu être induit en erreur par des autorités suspectes. Il suffit de parcourir la collection des *Petits Géographes* pour voir quels ont été les tâtonnements de la science géographique. La source où a puisé Philostrate paraît être un certain Orthagoras, dont il ne reste que le nom, et qu'il cite au chapitre LIII, (p. 156 de l'édition donnée par M. Chassang et que nous suivons).

III

LA PESTE ÉVANGÉLIQUE EN IONIE

I

APOLLONIUS DANS LES VILLES PESTIFÉRÉES

a. — Apollonius lève les sorts jetés par Barabbas sur l'Ionie

L'Ionie a bien changé depuis qu'Apollonius l'a quittée pour d'autres lieux. L'Évangile du Royaume des Juifs, « cette pestilence » comme dit l'auteur des *Actes des Apôtres,* l'Évangile est venu en Ionie, réchauffé par la vieille Lionne dont Apollonius avait aperçu l'image, projetée morte sur le sable de la Chaldée, par les Simon dit la Pierre, les Jacob senior, les Akiba, et toute « la maison de Chléo », (1) comme dit aujourd'hui la *Deuxième de Paul aux Corinthiens.*

La mère et les frères survivants de Barabbas ont persuadé les Juifs d'Asie que le Roi-messie se cache parmi eux sous les habits d'un mendiant, et qu'il va déchaîner sur les goym tous les fléaux décrits dans son Apocalypse : famine, tremblement de terre, incendie, peste, rage caniculaire, nous en passons.

Il est temps qu'Apollonius lève les sorts jetés sur l'Ionie par Barabbas. (2)

(1) Nom hiéroglyphique de Lévi : d'où est venu *Cléopas.*

(2) Leur premier signe date de 771. Il fut terrible, un tremblement de terre renversa douze villes d'Asie en une seule nuit ; Sardes, Magnésie de Sipyle, Temnos, Philadelphie, Æges, Apollonide, Mostène, Hyrcanie la Macédonienne, Myrine, Cymé, Tmole, croulèrent. Le sol s'entr'ouvrit sous elles, la campagne même n'offrit que des abîmes. De hautes montagnes s'affaissèrent, d'autres surgirent des plaines, et les flammes s'élevèrent dans les ruines. Le souvenir de cette catastrophe ne fut pas effacé par la grande éruption du Vésuve. Barabbas en tira un argument d'autant plus puissant en faveur des *Phurim* de Juda ben Péréja, son arrière grand-père, que ces villes étaient au nombre de douze, comme les signes du Zodiaque, et qu'en Judée pas une ville ne fut atteinte.

b. — Le vaisseau d'Apollonius contre l'Arche du Charpentier

Déjà la discorde, mortelle aux villes, (1) est dans Smyrne où, divisés eux-mêmes au sujet de leurs destinées, les Juifs répandent l'esprit de folie et de violence que le Charpentier de l'Arche a exalté parmi eux.

Et contre cette formidable machine de détraquement universel que fera le vaisseau d'ordre et d'harmonie, dont les voiles blanches se détachent sur le ciel tranquille, invitant les Grecs à suivre Apollonius, (2) son premier pilote aux temps heureux où il n'y avait pas de Juifs en Égypte ?

c. — Apollonius à Pergame

La ville de Pergame est une de celles qui ont le plus souffert des Juifs évangélisés, on en a la preuve par l'*Apocalypse de Pathmos.* Apollonius y va pour lui donner ses soins.

Il s'arrêta avec plaisir dans le temple d'Esculape. A ceux qui étaient venus consulter le dieu, il indiqua ce qu'il fallait faire pour obtenir des songes contenant des présages favorables, et il fit plusieurs cures.

d. — Le pan-ionium contre le pan-iudœum

Comme il se dirige vers Smyrne, ceux qu'on appelle les « Asiarques » dans les *Actes des Apôtres,* et ici les Pan-ioniens, viennent à lui pour l'inviter à des fêtes qui doivent réunir tous les Grecs d'Ionie. Ces fêtes

(1) « Il faut, dit Apollonius, qu'une république soit exempte de ces discords qui portent les citoyens à lever le glaive les uns contre les autres ou à se lapider ; car elle ne vit que par l'éducation, par les lois, par des hommes qui sachent parler et agir. Mais les rivalités au sujet du bien commun, les luttes ardentes pour surpasser les autres dans les conseils donnés au peuple, dans les magistratures, dans les ambassades, dans la magnificence des édifices publics, à la construction desquels il préside, ne sont-ce pas là des querelles et des discords qui tournent au profit de la république? Je sais bien qu'autrefois les Lacédémoniens trouvaient puéril de prétendre travailler au bien public en s'attachant à des occupations différentes ; chez eux on ne songeait qu'à la guerre, c'est vers la guerre que se tournaient tous les efforts, la guerre était toute leur vie. Mais il me semble préférable que chacun fasse ce qu'il sait et ce qu'il peut. Que l'un se fasse admirer par son talent à conduire le peuple par la parole,l'autre par sa sagesse, un autre par des richesses dont il fait profiter ses concitoyens, celui-ci par sa bonté, celui-là par une sévérité qui ne pardonne aucune faute, ce dernier par une intégrité au-dessus de tous les soupçons ; voilà comment la république restera prospère, ou, pour mieux dire, voilà comment sa prospérité croîtra. »

(2) « Comme il parlait ainsi, il aperçut un vaisseau à trois voiles qui allait sortir du port, et dans lequel tous les matelots, chacun de son côté, faisaient leurs préparatifs: « Vous voyez l'équipage de ce vaisseau, dit-il à ses auditeurs, en le leur montrant du doigt ; les uns sont des rameurs, les voici à bord des chaloupes ; les autres lèvent les ancres et les suspendent aux flancs du navire ; d'autres tendent les voiles au vent ; d'autres encore surveillent les manœuvres de la proue et de la poupe. Qu'un seul de ces hommes manque si peu que ce soit à la tâche qui lui est échue, ou qu'il y soit inexpérimenté, le vaisseau sera mal conduit, et c'est comme s'il recélait dans son sein la tempête. Qu'au contraire chacun y mette de l'émulation, qu'ils se disputent tous à qui l'emportera sur l'autre, d'abord ils sortiront heureusement du port, puis ils ne trouveront dans toute leur navigation que bon temps et vent favorable ; leur prudence sera pour eux un Neptune tutélaire. »

Ce vaisseau-là, c'est celui qu'Hadrien Antinoos oppose à l'Arche évangélique, et qui porte Lucius *désasiné* jusqu'à Ostie, en dépit des sorts exécrables jetés par Barabbas sur toute la navigation commerciale. Cf. p. 107.

nationales s'appellent le Pan-ionium. Or les Ioniens étaient maudits par le Ioannès des Juifs, comme par les prophètes qui l'avaient précédé.

Apollonius lut un décret par lequel les Ioniens le priaient de se rendre au lieu de leur réunion.

Il y avait des noms latins au bas du décret, non seulement parce que ce décret était approuvé par le proconsul, mais encore parce que beaucoup de Grecs étaient citoyens romains, et que des affranchis avaient pris le nom de leur patron. (1)

Apercevant des noms qui sentaient l'hébreu sous un faux air ionien, Apollonius blamait le Conseil d'Asie pour les avoir acceptés sur la liste des citoyens, et même, avec son franc parler ordinaire, particulièrement quand il s'adresse aux empereurs, Apollonius exposait à Claude combien il avait tort de donner contre argent le droit de cité aux Juifs. Il ne fait que des ingrats, il irrite les Kanaïtes de l'école de Barabbas et de Simon la Pierre, et en outre il mécontente les Grecs. (2)

L'Église a biffé le passage, elle a fabriqué une *Lettre d'Apollonius aux Ioniens*, sortie du même encrier que les *Lettres de Paul aux Corinthiens*, elle l'a introduite dans la prétendue Correspondance d'Apollonius ; (3) après quoi, reprenant la plume, elle écrit dans le texte de Philostrate :

Ses yeux tombèrent sur un nom qui n'était pas ionien ; c'était celui d'un certain Lucullus, inscrit au bas du décret. Il envoya une lettre au Conseil pour lui reprocher *de reconnaître des noms barbares* ; il avait encore lu sur le décret le nom de Fabricius et quelques autres semblables. Ses reproches furent pleins de véhémence, *comme on le voit par sa Lettre aux Ioniens.*

e. — La coupe qui n'est pas faite de la corne de l'Ane

Sous le bénéfice de ces observations, accompagnées sans doute de prédictions que l'avenir ne devait pas protester, Apollonius se rend au Pan-ionium. On veut lui présenter la coupe de l'Alliance grecque, pendant que les Juifs évangélisés pleurent sur la Coupe de l'Alliance juive, où Barabbas n'avait pu porter ses lèvres à la Grande pâque des *Poissons de mille ans*. Les Grecs d'Asie n'ont pas été vendangés par ce scélérat, ils peuvent encore boire du vin de la vigne terrestre.

(1) De ce nombre fut, sous Vespasien ou tout autre empereur de la famille Flavia, l'arrière grand-père de Philostrate.

(2) D'où la *Lettre de Claude au Sénat de Tyane,* fausse à souhait : « Nous avons honoré comme il le mérite, c'est-à-dire comme il faut honorer les philosophes les plus éminents, votre concitoyen Apollonius, philosophe de l'école de Pythagore, qui a parcouru avec éclat la Grèce (et la Judée?) et fait beaucoup de bien à vos jeunes gens, et nous avons voulu vous assurer par lettres toute notre bienveillance. »

(3) C'est la *Soixante et onzième* :

Aux Ioniens.

« Vous croyez qu'on doit vous appeler Grecs, à cause de votre origine et de la colonie que les Grecs ont autrefois établie chez vous. Mais ce qui fait un peuple Grec, ce sont non seulement les coutumes, les lois, la langue, la manière de vivre, mais encore l'air et la mine. Mais vous, pour la plupart, vous n'avez pas même gardé les noms de vos pères ; mais votre nouvelle félicité vous a fait perdre les attributs de vos ancêtres. Ils feraient bien de ne pas vous recevoir dans leurs tombeaux, car vous leur êtes devenus étrangers. Autrefois, vous portiez les noms de héros, de navigateurs, de législateurs : maintenant, vous prenez les noms des Lucullus, des Fabricius, des heureux Lucius. J'aimerais mieux m'appeler Mimnerme. »

Le jour où il vint à l'assemblée des Ioniens, il demanda : « Quelle est cette coupe ? — C'est, lui répondit-on, la coupe de la Confédération Ionienne ». Il y mit du vin, et faisant une libation, il s'écria : « O Dieux qui présidez aux villes Ioniennes, faites que cette belle colonie ait une mer sûre, qui ne lui apporte aucun mal ; faites qu'Égeon, qui ébranle la terre, ne renverse jamais ces villes ! » S'il fit cette prière, c'est, sans doute, qu'il prévoyait le tremblement de terre qui dans la suite affligea Smyrne, Milet, Chio, Samos, et plusieurs autres villes ioniennes.

S'il fait cette prière, c'est surtout parce qu'il connaît les sentiments de Barabbas et ses *phurim* (sorts) contre les provinces d'Asie.

II

LAPIDATION DU CHIEN ENRAGÉ QU'INCARNAIT BARABBAS

a. — Apollonius prévoit la peste évangélique d'Éphèse

Un genre de peste, dont la suite nous apprend la nature, menaçait alors les sept villes d'Asie où il y avait tant de Juifs, que l'*Apocalypse de Pathmos* fait de leurs synagogues les sept premiers évêchés.

Cependant, la peste commençait à se glisser dans Éphèse. Le fléau n'était pas encore bien déclaré ; mais Apollonius en pressentit l'approche, et il l'annonça plusieurs fois au milieu de ses allocutions. Il disait : « O terre, reste telle que tu es ! » Ou bien il prononçait d'autres paroles inquiétantes, comme: « Sauve ces peuples ! » Ou encore il s'écriait : « Ici tu t'arrêteras ! »

Mais on n'y faisait pas attention, et l'on croyait que ces paroles étaient des formules sacramentelles, d'autant plus qu'on le voyait sans cesse dans les temples, cherchant par ses prières à détourner le mal qu'il prévoyait. Voyant l'aveuglement des Éphésiens, il pensa qu'il n'y avait plus lieu à leur venir en aide, et il parcourut tout le reste de l'Ionie, redressant partout le mal sur son passage, et tenant toujours des discours salutaires à ceux qui les entendaient.

Car depuis longtemps il connaît le mort dont l'odeur incommode ces malheureux, il l'a déjà aperçu une fois, sous la forme d'un âne, au pied du Caucase où Prométhée attend toujours sa délivrance.

Ne trouvant aucun remède à opposer au fléau, les Éphésiens envoyèrent des députés à Apollonius, dont ils espéraient leur guérison. Apollonius ne crut pas de voir différer : « Allons, dit-il. » Et au même instant il fut à Éphèse, sans doute pour imiter Pythagore, qui s'était trouvé en même temps à Thurium et à Métaponte.

Lorsque Jésus voudra en faire autant dans les *Toledoth* canoniques, il ne sera qu'un plagiaire d'Apollonius.

b. — Apollonius dans le temple de Diane menacé par les Juifs barabbalâtres

Apollonius s'établissait dans le temple de Diane, ce fameux temple dont les Juifs évangélisés tentèrent le pillage et la destruction en 802, sous l'impulsion et, semble-t-il, la conduite de Simon dit la Pierre et de Jacob senior.

Le temple est ouvert à ceux qui sacrifient, qui prient, qui chantent des hymnes, aux suppliants, aux Grecs, aux Barbares, aux hommes libres, aux esclaves. Voilà une loi merveilleusement divine.

J'y reconnais les attributs de Jupiter et de Latone. Plût aux Dieux qu'il n'y en eût pas d'autres ! (1)

c. — Barabbas au théâtre sous la forme d'un vieux mendiant

Apollonius sait qui a jeté un sort sur Ephèse et est cause de la peste.

Il rassembla les Éphésiens et leur dit « : Rassurez-vous, dès aujourd'hui je vais arrêter le fléau. » Il dit, et mena la multitude au théâtre, à l'endroit où se trouve aujourd'hui une statue d'Hercule Sauveur.

Là se tenait un vieux mendiant, (2) dont les yeux semblaient fermés. (3) Cet homme portait une besace remplie de morceaux de pain, était vêtu de haillons, et avait le visage pâle et défait : « Entourez, s'écrie Apollonius, cet ennemi des Dieux, ramassez autant de pierres que vous en pouvez trouver, et jetez-les lui ! » Un tel ordre étonne les Éphésiens : ils jugent inique de tuer cet étranger, un homme dont la position était si misérable, et qui, par ses prières, s'efforçait de provoquer leur commisération. Mais Apollonius insiste, il presse les Éphésiens de ne pas le laisser aller, et quelques-uns se mettent à lui jeter des pierres.

Alors cet homme, qui avait paru aveugle, fait voir des yeux étincelants et tout flamboyants.

En effet, les pierres qu'on lui jette ne ressemblent pas précisément à l'*Éven* dont les Juifs évangélisés donnent le nom à son frère cadet Simon.

d. — Il est lapidé sur l'ordre d'Apollonius

Les Éphésiens reconnaissent un démon, (4) et l'ensevelissent sous un monceau de pierres.

L'auteur de l'Apocalypse évangélique s'était trahi à sa méchanceté !

(1) Ce passage, avec bien d'autres sans doute, était certainement dans Philostrate. Il en a été détaché pour entrer dans les *Lettres d'Apollonius*, où il détonne furieusement. Car dans les *Lettres* qu'elle a mises sous le nom d'Apollonius, l'Église accable les Éphésiens de toutes sortes de calomnies, quelques-unes dans le style des calomnies de Jésus contre les prêtres du Temple de Jérusalem.

C'est d'abord celle-ci *Aux Ephésiens* :

« Il est venu d'une terre grecque un homme, Grec d'esprit et de cœur, sans être ni Athénien, ni Mégarien. Il se nomme Apollonius et veut visiter votre déesse. Donnez-lui un endroit qu'il n'ait pas besoin de purifier, même y restant constamment. »

Et puis, c'est celle-là, où reparaissent, attribuées aux assemblées païennes, toutes les infamies dont les premières églises sont convaincues, non-seulement par les histoires, mais par les *Lettres de Paul aux Corinthiens et autres* :

« Vous avez conservé tous les rites des sacrifices, tout le faste de la royauté ! Comme banqueteurs et joyeux convives, vous êtes irréprochables : mais que de reproches n'a-t-on pas à vous faire, comme voisins de la Déesse nuit et jour ! N'est-ce pas de votre milieu que sortent tous les filous, les brigands, les marchands d'esclaves, tous les hommes injustes et impies? *Le temple est un repaire de voleurs.* »

(2) Il avait soixante-trois ans, étant mort à cinquante. Toutefois, Philostrate le peint, non tel qu'il aurait été, mais tel qu'étaient les disciples auxquels Jésus adresse les *Instructions apostoliques* dans Luc.

(3) Par ce qu'il est devant Apollonius, qui a bu de l'eau d'Asèbamma et qu'il a fait assassiner.

(4) C'est en effet le premier des sept *démons* sortis des flancs de la Gamaléenne.

e. — Le corps de Barabbas ramené à l'état de charogne de chien enragé

Après un court intervalle, Apollonius ordonne d'enlever ces pierres, pour que tous voient le monstre qui vient d'être tué. On les écarte, et que voit-on?

Le vieux mendiant a disparu, et à sa place est là gisant un énorme chien, de la taille d'un gros âne (1), tout meurtri et la gueule remplie d'écume comme un chien enragé (2). C'est à la place même où l'Esprit mauvais fut ainsi lapidé qu'a été élevée la statue d'Hercule Sauveur. (3)

Ce vieux mendiant, dont la dépouille est une charogne de chien enragé, a fort préoccupé les savants, et ils trouvent des explications différentes selon qu'ils appartiennent ou non à l'Église. (4) Il n'y en a

(1) Il y a maintenant « lion ». Mais on ne peut douter qu'il n'y ait eu « âne », étant donné que, dans la kabbale évangélique, l'*Ane* est en opposition avec le *Chien.*

(2) Il lui arrive ce qu'il avait souhaité à la « semence de bétail. »

(3) Ce dernier détail doit être exact. Après l'exécution des Juifs barabbalâtres, on remercia Hercule d'avoir, par la main de Saül, de Démétrius et de Tibère Alexandre, purgé la ville de ces monstres. Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 203.

(4) Pour l'abbé Fleury, qui croit à l'existence d'Apollonius, parce qu'il croit à celle de Jésus, « le Démon fit paraître un fantôme (le mendiant) pour favoriser son prophète (Apollonius) Mais il est assez vraisemblable qu'il n'y ait eu que de la hardiesse et de l'industrie ; qu'en faisant ôter les pierres, il (Apollonius) fit mettre un chien mort, et que l'on ne chercha pas plus avant : car il est aisé d'en imposer à un peuple prévenu. » (*Histoire ecclésiastique,* t. I, p. 122).

Pour Legrand d'Aussy, qui n'est point d'Église, mais qui est envoûté par elle au point de croire à l'existence d'Apollonius, (comme aussi à celle de Jésus et de Paul), il ne s'arrêterait point à cette histoire, « si, dit-il, je ne croyais y entrevoir la vérité qui a pu lui donner naissance :

« On sait que chez les Grecs, la religion et les arts personnifiaient et représentaient, sous des traits humains, et avec des caractères distinctifs, les vertus et les vices, les bons et les mauvais génies, les maladies et les fléaux, la discorde, la guerre et la mort, en un mot, tout ce qui pour nous n'est qu'un être abstrait, ou un état passager de l'âme et du corps. Éphèse est ravagée par la peste ou par une épidémie mortelle, à qui on donne le nom vague de peste, parce qu'on ne sait comment la désigner. La confiance qu'a inspirée Apollonius le fait rappeler dans la ville. Par ses lumières en médecine, par ses conseils et les précautions de propreté qu'il indique, il arrête le mal ; et la reconnaissance lui érige un monument qui, exécuté par un artiste sans goût, le représente faisant étouffer le fléau, sous la forme d'un quadrupède noir et hideux.

« Cette plate allégorie donne lieu, par la suite ,à une fable plus sotte encore. Les générations suivantes la prennent à la lettre. On lui donne, d'après les principes de la religion grecque, une ombre de méchanceté vraisemblable, en supposant que ce mauvais démon de la peste, mort en bête, s'était introduit dans la ville et avait pénétré dans les maisons sous la figure d'un mendiant décrépit. Avec le temps, ce conte s'accrédite. Au siècle de Philostrate, la tradition le donne comme l'événement lui-même. Philostrate, écrivain sans critique et sans philosophie, l'adopte à son tour ; et c'est ainsi qu'il nous le transmet. »

Plus près de nous, M. Aubé, (*Histoire des persécutions de l'Eglise*), un peu plus libre d'esprit, a entrevu le fond de l'allégorie :

« En un ou deux passages peut-être, dit-il, on croit voir percer les sentiments intimes et particuliers de Philostrate à l'égard du Christianisme.

« A Éphèse, Apollonius découvre que le démon de la peste qui désole la ville a pris la figure d'un « vieux mendiant, couvert de haillons, portant une besace pleine de croutons de pain, le visage pâle et défait » et fait lapider « cet ennemi des Dieux. » Il est possible que l'auteur ait songé à représenter ici un chrétien. » Un chrétien, ô exégète ? Votre Seigneur Jésus-Christ lui-même !

« Ailleurs, poursuit M. Aubé, Philostrate, parlant de la manière d'enseigner d'Apollonius, (nous avons rapporté le passage, p. 142) semble critiquer indirectement le genre de discours que la tradition écrite prête à Jésus. Ces deux allusions sont très voilées, et peut-être prêtons-nous ici à Philostrate une intention qu'il n'a pas eue. En tout cas, et quand il y aurait dans ces passages une échappée de haine secrète, ou une arrière-

qu'une de bonne, celle qui paraît ici pour la première fois. (1)

III

LA PESTE ÉVANGÉLIQUE EN TROADE

a. — L'ombre d'Achille dressée contre l'Évangile

Apollonius vient ensuite sur le territoire de Troie. La peste d'Éphèse y faisait ravage. Il y avait là des hommes qui prêtaient l'oreille aux Juifs, par haine des Grecs établis en Troade. Ces hommes passaient de là en Macédoine et en Thessalie, où ils évangélisaient. C'est la situation telle que la constatent les *Voyages de Saülas,* quand Saül, converti par l'auteur de cet écrit, reçoit l'ordre de passer en Macédoine pour y répandre l'Évangile. Apollonius remarque avec chagrin la ligue impie qui se forme entre les habitants de la Troade et ceux de la Thessalie contre les Grecs d'Achaïe, quoique les gens de Troade doivent tout aux douze villes d'Achaïe et rien aux douze tribus juives, et que les Thessaliens soient les ancêtres des Achéens. Maintenant le même Évangile les réunit : les Troyens contre leurs bienfaiteurs, les Thessaliens contre leurs fils.

Apollonius visite pieusement tous les tombeaux des Achéens, tient plusieurs discours en leur mémoire, et marque sa vénération pour eux par des sacrifices non souillés de sang. Puis il va passer une nuit sur le tombeau d'Achille, mort de la flèche empoisonnée que Pâris lui lança au talon. Il veut évoquer cette grande ombre, et faire impression sur les Grecs de Troade, qui cèdent à la parole de dissolution semée par les Juifs évangélisés.

Car c'est une erreur de croire, sur la foi des diviseurs de peuples, qu'Achille ait nourri une haine irréconciliable contre la Troade. Achille n'est point un Barabbas ; son âme est d'un héros, et non d'un méchant ; il cherchait la lumière, il aimait Nestor pour sa sagesse, et Phénix pour ses discours. Il ne fut point cruel envers Priam, son ennemi le plus odieux, et le considéra avec douceur, quand il le vit accablé.

Achille, pour être apaisé, ne demande pas qu'on lui sacrifie des enfants, qu'on les coupe en petits morceaux et qu'on les mange. Une telle ombre ne peut pas déplaire à Apollonius. Ce n'est pas un démon qu'il verra, chien ou âne, c'est un homme. Et lorsque ses disciples lui demandent comment il a pu sans trembler la faire paraître devant lui, voici ce qu'il répond :

« Je n'ai pas creusé une fosse, comme Ulysse, je n'ai pas versé le sang des brebis, pour évoquer l'ombre d'Achille. Je me suis borné à faire la prière que les Indiens m'ont dit qu'ils font à leurs génies : « O Achille ! le vulgaire te croit

pensée de critique littéraire, ces quelques mots isolés, où l'allusion n'est ni précise ni certaine, ne modifieraient en rien le caractère de l'ouvrage entier, duquel on peut dire encore une fois qu'il ne trahit nulle part l'hostilité ou la malveillance envers le christianisme. » En effet, Philostrate combat pour la vérité, pour la civilisation, pour son île natale, et pour lui-même, nulle part il ne montre de malveillance injustifiée.

La défensive philosophique, voilà le caractère dominant de son œuvre.

(1) Il ne faut point douter que l'allégorie des moineaux qui, à l'appel d'un des leurs, se précipitent sur du blé répandu dans la rue, ne vise expressément les douze passereaux de Barabbas au Jourdain. Mais elle a été à ce point adultérée qu'on n'en peut proposer une explication qui ne semble forcer le texte actuel.

mort, mais tel n'est pas mon sentiment, ni celui de Pythagore, mon maître. Si nous avons raison, offre-toi à mes regards sous la forme qui est aujourd'hui la tienne ; tu seras assez payé de t'être montré à moi, si tu m'as pour témoin de ton existence présente ! »

J'avais à peine dit ces mots que la terre trembla légèrement autour du tombeau, et je vis se dresser devant moi, haut de cinq coudées, un jeune homme couvert d'une chlamyde thessalienne, qui n'avait rien de cet air fanfaron que l'on prête quelquefois au fils de Pélée, mais grave et d'un visage qui n'avait rien que d'aimable. Sa beauté n'a pas encore été, selon moi, vantée comme elle le mérite, bien qu'Homère en ait beaucoup parlé ; mais c'est qu'on ne saurait en donner une idée, et que celui qui entreprend de la louer risque plutôt de lui faire tort que d'en parler dignement.

Il apparut avec la taille que je viens de dire ; peu à peu il sembla que sa taille grandît, bientôt qu'elle fût doublée, enfin qu'elle fût plus haute encore. Lorsqu'il eut acquis toute sa grandeur, je crus le voir haut de douze coudées ; et sa beauté croissait avec sa taille. (1) On voyait que sa chevelure n'avait jamais été coupée : il l'avait conservée entière pour le fleuve Sperchius, le premier oracle qu'il eût consulté. (2) Son menton avait gardé sa première barbe : « C'est avec plaisir, me dit-il, que je reçois votre visite, car il y a longtemps que je désire me trouver en face d'un homme tel que vous ! Il y a longtemps que les Thessaliens négligent de m'offrir des sacrifices. Je ne veux pas encore écouter ma colère ; car, si je le faisais, ils périraient en plus grand nombre que ne périrent autrefois les Grecs ici même. J'aime mieux les avertir avec douceur de ne pas outrager mon ombre en lui refusant les honneurs qui lui sont dus, et de ne pas se montrer moins respectueux envers moi que les Troyens qui, bien que je leur aie tué tant d'hommes autrefois, m'offrent des sacrifices publics, m'apportent les prémices de leurs champs, et m'adressent des prières pour rentrer en grâce avec moi.

b. — Achille annonce que Péréghérinos ne fera pas la Ville de l'or sur les ruines de Troie

« Ils ne l'obtiendront pas ! Car leur parjure envers moi sera un éternel obstacle à ce que Troie revienne à son ancienne prospérité et reprenne la splendeur qu'ont reprise quelquefois des villes après une ruine passagère ; ce parjure fera que leur ville sera toujours comme si elle était prise d'hier Je ne voudrais pas exercer contre les Thessaliens semblables rigueurs. Ainsi je vous prie de rapporter mes paroles à leur assemblée. »— Je le ferai, répondis-je, heureux de me charger d'un message d'où dépendait le salut des Thessaliens. »

Il autorise Apollonius à lui poser cinq questions, entre autres s'il a été enseveli :

« Oui, répond-il, et brûlé ». Cela ne l'empêche pas d'apparaître à qui l'invoque.

La cinquième question est de savoir pourquoi, étant donné la science de Palamède, Homère n'a pas chanté ce héros dans ses poèmes. Achille répond qu'à la vérité Palamède est venu à Troie, lui aussi, que nul ne l'a surpassé en sagesse, et que les Muses lui ont fait des Révélations.

(1) Achille observe de la modestie jusque dans sa taille. Qu'est-ce que douze coudées en comparaison des 144 mètres que Barabbas se proposait d'atteindre?

(2) Ici, Philostrate se met en légère contradiction avec Homère, mais c'est pour opposer Achille à Barabbas. Le père d'Achille avait promis la chevelure de son fils au Sperchius, et c'est volontairement qu'Achille l'a coupée.

Barabbas au Jourdain avait encore la sienne, mais ce n'est pas précisément pour remplir son vœu que les Romains la lui ont coupée au prétoire.

c. — Un devin mort innocent et digne d'être adoré : Palamède

Qu'Apollonius aille dans l'île de Lesbos, où est le tombeau de ce grand Palamède ! Sa statuette n'est haute que d'une coudée, et elle le représente sous les traits d'un homme plus vieux que lui, non qu'à l'instar de Barabbas, parlant d'Abraham, il eût dit : « Devant que fût Orphée, j'étais, » mais parce que sa science était au-dessus de son âge et du temps. Des mains impies l'ont renversée et enterrée. Qu'Apollonius la relève, et peut-être Palamède laissera-t-il échapper les divins secrets que lui ont confié les Muses !

Cet ordre d'Achille n'est plus expliqué, et on comprend pourquoi. Palamède, voilà un homme que des Grecs peuvent pleurer, adorer même, si c'est par la science qu'on est dieu. On lui doit l'écriture même, l'art de supputer le cours du soleil, de régler le mois sur le cours de la lune ; il a donné à la Grèce ses poids et mesures, et plusieurs lettres d'un alphabet qui, si on en juge par les services rendus à la civilisation, est plus aimé des dieux que celui d'un Barabbas. De plus, s'il faut être mort de mort violente pour prétendre aux hommages des Grecs, Palamède a été tué, non comme Barabbas par des étrangers appliquant la loi commune, mais par les Grecs eux-mêmes, à l'instigation d'un autre Grec, Ulysse. Enfin, ce n'était pas un horrible scélérat, plus haïssable encore par ses sentiments que par ses actes : Palamède était innocent !

d. — Ordre à Apollonius de ne pas recevoir dans son vaisseau le prototype de Péréghérinos

Achille ne demande qu'une chose à Apollonius, en échange de ces confidences, c'est d'éloigner aussitôt un jeune Mysien, venu de Parium. (1) Ce jeune Mysien, venu de Parium, est là depuis sept jours. Il se nomme Antisthène.

Aucun doute que, dans l'esprit de Philostrate, l'habitant de Parium ne soit le prototype de ce fameux Péréghérinos, qui se disait Protée, et émerveilla le monde par ses prodiges jusqu'au temps de Marc-Aurèle. (2). Mais de même qu'Apollonius est ressuscité bien avant que les rabbins évangélisés songeassent à ressusciter le Baptiseur, de même il était né Protée bien avant que Péréghérinos naquît.

Cet Antisthène prétend descendre des Troyens et rêve de faire de Troie rétablie une « Ville de l'or » égale à Nazireth. Apollonius n'ignore pas ce nouvel élément de division. Apollonius, qui prévoit tout, prévoit Péréghérinos.

Au point du jour, Apollonius, revenu au vaisseau, demanda à ses disciples : « Où est Antisthène de Parium? »

— Me voici, répondit Antisthène, qui s'était entendu appeler. — N'avez-vous pas, lui dit Apollonius, un peu de sang troyen dans vos veines? — Beaucoup, répondit le jeune homme, mes ancêtres étaient Troyens. — N'êtes-vous pas même de la famille de Priam? — Oui, certes ; aussi je me flatte d'être homme de cœur et d'appartenir à une race d'hommes de cœur. — Achille a

(1) Il y a « Paros » dans le texte actuel.
(2) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit., p. 264.

donc raison de me défendre toute liaison avec vous. En effet, il m'a chargé d'avertir les Thessaliens d'un grief qu'il a contre eux, et comme je lui demandais si je ne pouvais pas encore faire quelque chose qui lui fût agréable, il m'a répondu : « Ce sera dene pas admettre au nombre de vos disciples le jeune homme de Parium : car c'est un pur Troyen, et il ne cesse de chanter les louanges d'Hector. »

Grâce à cette expulsion, Apollonius n'a avec lui aucun Troyen ennemi de sa mission et pouvant, à un moment donné, s'inspirer de l'Évangile, comme fit Péréghérinos.

IV

APOLLONIUS EN OCCIDENT

I

LE VAISSEAU SANS BÊTES JUIVES

a. — Raison secrète pour laquelle Apollonius change de vaisseau

Débarrassé de ce fâcheux, Apollonius va s'embarquer pour l'Occident. Comparé à celui dont Barabbas devait être le Charpentier, c'est un petit vaisseau que celui qui amena l'homme-dieu grec en Ionie. Mais grand est le nombre des gens qui, disciples d'Apollonius, veulent y monter avec lui, « convaincus qu'il commandait à la tempête, au feu, à toutes les puissances de la nature ». Son vaisseau se trouve trop petit : d'où l'obligation d'en changer.

C'est la cause apparente de ce changement, mais il y en a une secrète.

b. — Ajax et les bêtes ennemies des Grecs

Il paraîtra un jour un livre d'une insolence extrême, intitulé *Voyages de Saulas,* où le vaisseau barabbalâtrique est monté par Saül, le persécuteur converti en Paul par l'imposture des aigrefins. Ce vaisseau contiendra 276 « bêtes » goym, les 84 « disciples du Sauveur (Barabbas déifié) » étant censés voguer à part vers l'Occident, (1) montés dans

(1) Voir dans *Le Mensonge chrétien*, pet. édit., p. 657, le sens chrono-évangélique obtenu par l'addition de ces deux nombres. Ils forment les 360 jours de l'année calculée selon Barabbas.

Le vaisseau monté par Saül converti est égyptien, comme celui dont Apollonius a été le pilote dans les temps antiques. Sa capacité semble limitée à 276 personnes, mais il en contient en réalité 360, car les *Toledoth* ont paru, comptant 12 apôtres et 72 sous-apôtres, qui occupent, en esprit, 84 places. Si le vaisseau contenait 360 personnes, y aurait là, substituées à 84 Juifs, 84 bêtes qui seraient embarquées contre le gré de Charpentier.

l'Arche céleste. Ces *Voyages de Saulas,* ce vaisseau injurieux à tous les goym, Philostrate les connaît, (1) donc Apollonius les prévoit.

Ce n'est pas sans raison qu'il passe devant le tombeau d'Ajax, et que, près du lieu où ce héros repose, un vaisseau dresse son mât.

Jadis Ajax a égorgé les bêtes des Grecs, les prenant pour des ennemis, et quand il s'est aperçu de son erreur, il l'a expiée en se donnant la mort.

Mais aujourd'hui n'y-a-t-il pas sur le rivage des bêtes à apparences humaines ?

Du fond de la tombe, Ajax dicte la conduite que doit tenir Apollonius. Que, sans aller jusqu'à égorger les « bêtes » du troupeau barabbalâtrique, — de tels souhaits sont bons pour un Barabbas à l'endroit des goym, — Apollonius protège les Grecs, en n'admettant sur son vaisseau aucun des chiens enragés dont il a fait lapider le maître à Éphèse !

II

APOLLONIUS DANS LES ILES MENACÉES PAR L'ÉVANGILE

a. — A Lesbos, devant le tombeau de Palamède

Sous ce vaisseau, la mer se courbe avec docilité.

Arrivé dans l'île de Lesbos, Apollonius aperçoit le tombeau de Palamède, il s'approche avec tous les passagers, il trouve la statuette enterrée tout près de là, elle est bien celle d'un homme plus âgé que Palamède à sa mort, et il y a sur le piédestal : *Au divin Palamède.* Alors il s'écrie :

« O Grecs, honorons un homme de cœur, de qui nous tenons toutes les sciences ! Nous pourrons nous dire meilleurs que les Achéens, si nous honorons un homme qu'ils ont mis à mort contre toute justice ! »

Barabbas, au contraire, est un ignorant et un méchant, justement crucifié.

Ensuite, Apollonius met la statuette à son ancienne place, « où je l'ai vue, » dit mensongèrement le Philostrate actuel pour donner le change sur le fond de l'allégorie.

Il consacra tout autour un espace de terre d'une étendue égale à ceux que l'on consacre en l'honneur d'Hécate, c'est-à-dire l'espace nécessaire pour un repas de dix convives, et fit cette prière : « Palamède, oublie la colère que tu as autrefois conçue contre les Achéens, et fais que leurs descendants soient sages en grand nombre ! Exauce-moi, ô Palamède, maître de l'éloquence, maître des Muses, mon maître ! »

(1) Philostrate est mort vers le milieu du troisième siècle de l'È. C. Nous avons des raisons de croire qu'il a connu les *Voyages de Saulas,* d'où sont sortis les *Actes des Apôtres.*

III

APOLLONIUS EN GRÈCE

a. — Il indique le moyen de conjurer les effets de la malédiction évangélique

Sept ans avant la tentative de Néron pour percer l'isthme de Corinthe, Apollonius débarque au Pirée et se rend à Athènes.

Tous les philosophes viennent à lui, de quelque secte qu'ils soient, et dix jeunes gens, l'ayant rencontré, lèvent les mains vers l'Acropole en s'écriant : « Par Minerve, protectrice d'Athènes, nous nous rendions précisément au Pirée pour aller vous trouver en Ionie ! »

Ces dix jeunes gens appartiennent chacun à une famille différente, et, multipliés par les cent ans dont un siècle se compose, forment au total un Millénium de vie. Leurs dieux (comme ils sont arriérés !) ne veulent pas qu'ils vivent mille ans, comme des sujets de Barabbas ; mais ils pensent qu'il vaut mieux ne vivre que cent ans à chercher le progrès, que d'en vivre mille à ne rien faire, sinon compter les dépouilles des goym. C'est l'enseignement d'Apollonius, surtout depuis la faillite de l'Évangile. Les dix jeunes gens qui viennent à lui ont à lui signaler bien des abus qui se sont glissés dans la société grecque : la dégénérescence des mœurs, l'abaissement des caractères, et une chose qui annonce les décadences irrémédiables : le recul du jugement.

En outre, un *démon* nouveau s'est introduit dans certains corps et leur inspire toutes les idées contraires à la raison, voire un inquiétant misogynisme, sous la menace que le monde des goym va finir, liquidé par les Juifs.

Comme Apollonius dissertait sur les libations, il vint dans son auditoire un jeune homme d'une tenue si molle et si efféminée, qu'il était devenu le héros de quelques chansons de table. Il avait pour patrie Corcyre, (1) et il se disait descendu d'Alcinoüs le Phéacien, l'hôte d'Ulysse.

Apollonius parlait alors des libations, et disait qu'il ne fallait pas boire soi-même, mais conserver le breuvage pur et intact pour le Dieu. Il ajouta qu'il fallait verser la libation du côté de l'anse, parce que l'homme ne boit jamais de ce côté. (2)

Comme, dans l'Apocalypse, la coupe de la malédiction juive se verse par l'anse, d'Orient en Occident, sur la Grèce et les îles, c'est en conjurer les effets que de verser par l'anse opposée le vin des libations aux dieux, d'autant plus qu'elle est vierge des lèvres humaines.

b. — Le Corcyréen possédé de Barabbas

Barabbas n'avait pas prévu cette réplique d'une philosophie si simple. Le jeune Corcyréen non plus, qui semble bien se prêter, par l'anse auriculaire droite, aux mauvaises pensées de l'Évangile.

(1) Aujourd'hui Corfou.
(2) Cf. p. 106 le modèle de ce vase symbolique dans Apulée.

A ce moment le jeune Corcyréen fit entendre un éclat de rire bruyant, plein d'insolence. Apollonius tourna les yeux vers lui et lui dit : « Ce n'est pas vous qui êtes coupable, c'est le *démon* qui vous pousse sans que vous le sachiez. » En effet, ce jeune homme ne savait pas qu'il était possédé : aussi lui arrivait-il de rire de ce qui ne faisait rire personne, puis, tout à coup, de se mettre à pleurer sans cause, ou bien de se parler à lui-même et de chanter. On croyait généralement que c'était la fougue de la jeunesse qui le rendait si peu maître de lui, mais il ne faisait que suivre les impulsions d'un *démon* ; et, comme il venait de se conduire en homme ivre, (1) les assistants le croyaient ivre.

Ivre du vin maudit que lui verse secrètement le démon juif dont il est possédé, et qui est l'aîné des « sept démons de la Gamaléenne », comme le diront les *Toledoth* d'après l'Apocalypse. Or ce démon n'est nullement resté dans le monde, comme le jeune Corcyréen l'entend dire par les rabbins évangélisés, il est mort sur la croix, et Apollonius détruit partout son ombre méprisable, quelle que forme qu'elle prenne.

c. — Exorcisé par Apollonius, le démon se renverse lui-même sous la forme d'un Barabbas à tête de porc

Mais Apollonius continuant à fixer sur lui ses regards, le démon poussait des cris de peur et de rage, comme un malheureux qu'on aurait brûlé ou torturé ! Il jurait de quitter ce jeune homme et de ne plus entrer chez personne. Mais Apollonius l'apostrophait avec colère, comme eût fait un maître envers un esclave rusé, menteur et impudent ; il lui commandait de partir et de donner quelque signe de son départ. — Je renverserai *telle statue*, cria le démon ! » Et il montra une des statues du portique royal, près duquel se passait cette scène.

Le nom et l'aspect de la statue donnaient la clef de cet exorcisme allégorique. C'était un Barabbas à tête de porc, la suite le montre assez. Car s'il ne s'agissait point d'une statue ennemie, sous des espèces ridicules, Apollonius commanderait au démon un acte d'iconoclastie, et il en serait moralement responsable, comme l'odieux Juda bar-Abba qui inspire les Juifs d'Asie et d'Achaïe, et qui les pousse à attaquer les Dieux dans leurs images.

La statue chancela et tomba. Le bruit qui s'éleva, l'admiration et les applaudissements qui éclatèrent alors, je renonce à les décrire !

Philostrate les décrivait, au contraire, ainsi que la statue renversée, dont les débris étaient sans doute jetés au feu.

Le jeune homme parut sortir d'un profond sommeil : il se frotta les yeux, les tourna vers le soleil, (2) et fut confus de voir tous les regards fixés sur lui ; il n'y avait plus rien en lui d'immodeste, son regard n'était plus égaré, il était rentré en possession de lui-même, absolument comme s'il venait de prendre quelque remède. Bientôt il quitta son manteau, les étoffes délicates dont il était couvert, et tout l'attirail de la mollesse ; il s'éprit de l'extérieur négligé et du grossier manteau d'Apollonius, et embrassa tout son genre de vie.

(1) Il est comme s'il avait bu le « vin de la colère » du Père de Barabbas.
(2) Il peut s'apercevoir que l'astre du jour n'a pas été éteint par tiers.

IV

LES NOCES AVEC LA FEMME-REQUIN, MANQUÉES PAR « LA BOULÈ DU ZIB »

a. — La Sirène de Kenchrées

C'est une étrangère, Phénicienne, est-il dit, depuis qu'il n'y a plus de Juives dans l'œuvre de Philostrate. Elle est venue récemment à Kenchrées, l'endroit où Lucius dans l'*Ane d'or* reprend la forme humaine ; et de Kenchrées elle est venue s'établir dans un faubourg de Corinthe, où elle vit, cachée au milieu de gens mystérieux. Cette enchanteresse est, dit-on, très belle, très riche, et propriétaire de jardins incomparables, telle la Vierge Jardinière. Un jeune homme d'une grande beauté, Ménippe, hier encore ami de la sagesse, est sur le point de succomber aux charmes d'une beauté si bien dotée en apparence. Mais elle-même existe-t-elle? Voilà précisément la question. Ménippe semble n'y avoir pas songé, emporté par son rêve.

Un jour que Ménippe marchait seul sur la route qui mène à Kenchrées, un fantôme lui apparut, sous la figure d'une femme qui lui prit la main, lui dit qu'elle l'aimait depuis longtemps, qu'elle était Phénicienne, et demeurait dans un faubourg de Corinthe qu'elle lui désigna : « Venez me trouver le soir, continua-t-elle, vous m'entendrez chanter, je vous ferai boire du vin comme vous n'en avez pas encore bu. Vous n'aurez pas à craindre de rival : belle comme je suis, je serai heureuse de vivre avec un beau jeune homme comme vous. » Le jeune homme fut vaincu par ces paroles ; car, bien que philosophe, du reste très solide, il ne savait pas résister à l'amour. Il alla donc chez cette femme chaque soir, et pendant longtemps la fréquenta comme sa maîtresse, sans se douter que ce ne fût qu'un fantôme.

Apollonius considéra Ménippe avec le regard attentif d'un sculpteur.

Ménippe, envoûté sous une figure de bête par la dame, est en train de perdre la forme humaine. Apollonius, d'un regard profond, qui va jusqu'à l'âme, l'empêche d'être asinifié, comme le sera sous Hadrien le Lucius d'Apulée.

b. — Son identification par Apollonius

Quand il eut ses traits bien gravés dans la mémoire, il lui dit : « Savez-vous, beau jeune homme, que vous réchauffez un Serpent et qu'un Serpent vous réchauffe? »

Ce Serpent, c'est Satan, l'Apocalypse de Barabbas nous l'a assez dit, et ce n'est pas sans peine que la pauvre Psyché lui échappera au Jubilé de 889. Ménippe est possédé de Satan par le moyen de la dame, et cette dame est justement le fantôme de celle qui joue le rôle de la Vierge céleste dans l'Apocalypse.

Ménippe fut étonné ; Apollonius continuant : « Vous êtes lié avec une femme qui n'est point votre épouse...

(Elle est même veuve de Juda Panthora.)

Autant en dira Barabbas, lorsqu'il apparaîtra, sous le nom de Jésus, à la Samaritaine : « Celui avec lequel vous êtes n'est point votre époux ». Apollonius lui coupe ici son effet, car le *Mahazeh* de Cérinthe n'est pas encore composé.

... Mais croyez-vous qu'elle vous aime?— Oui, certes, toute sa conduite me le donne à croire. — Et l'épouseriez-vous bien? — Ce serait pour moi un grand bonheur que d'épouser une femme qui m'aime. — A quand la noce? — A bientôt, *à demain peut-être.* »

Ménippe n'en est pas bien sûr. Épouser la Vierge, cela ne dépend ni de lui, ni d'une vieille Juive qui, sous ses airs virginaux, n'a pas eu moins de dix enfants, quand elle était dans le monde !

c. — La Vierge juive, épouse de Satan, et les invités aux noces

Apollonius attendit le moment du festin, et quand les convives furent arrivés, il entra dans la salle : « Où est, demanda-t-il, la belle que vous fêtez? — La voici, dit Ménippe, qui se leva en rougissant.

Apollonius la reconnaît immédiatement, pour l'avoir vue sous la forme de la vieille Lionne, étendue morte sur le sable de la Chaldée. Il ne dit rien, et se tournant vers Ménippe :

« A qui de vous deux appartient l'or, l'argent et les autres objets précieux qui ornent cette salle? — A ma femme, car voici tout ce que je possède ». Et Ménippe montrait son manteau.

Sur la table, rien à manger. Quel peut bien être le mets réservé par le fantôme à ses convives?

Apollonius, se tournant vers les convives : « Connaissez-vous les jardins de Tantale, qui sont et ne sont pas? — Oui, mais seulement par Homère, car nous ne sommes pas descendus dans le Tartare. »

Mais Barabbas y est descendu, lui. Le fils de la Jardinière, Jardinier lui-même, est dans la situation de Tantale, roi de Lydie condamné par les dieux à une soif et à une faim dévorantes.

Le fleuve de vie auquel il devait boire pendant mille ans, il est là, tout près de lui, mais chaque fois qu'il y veut boire, l'eau fuit ses lèvres altérées. Les jardins aux douze récoltes, les voici, voici leurs arbres au-dessus de sa tête, mais chaque fois qu'il veut en détacher les fruits, les branches s'éloignent de sa main avide. Et c'est ainsi que la statuaire représente Tantale.

d. — La femme-requin démasquée

« Eh bien ! tout ce que vous voyez ici est la même chose : il n'y a ici nulle réalité, tout n'est qu'apparence. Voulez-vous que je me fasse mieux comprendre ? La charmante épousée est une de ces Empuses, que le peuple appelle *Lamies* (Requins) ou Mormolyces. Elles aiment beaucoup l'amour, mais encore plus la chair humaine : elles allèchent par la volupté ceux qu'elles veulent dévorer.

Empuse, Lamie ou Mormolyce, c'est le fantôme de la Gamaléenne. Oui, cette belle fiancée est morte ; et si elle revient jamais corporellement

ce ne sera pas pour épouser un Grec, si sage soit-il, ce sera pour être reconjointe (*gamèleia* de nouveau) avec l'estimable Panthora. Cette Empuse, cette Lamie, cette Mormolyce, Apollonius prévoit que les rabbins évangélistes lui donneront un jour le rôle de la Vierge céleste, l'exposant ainsi à épouser son fils aîné. Ce qui complète sa ressemblance avec la femme de Tantale, c'est que, pareille à celle-ci, elle aura un jour la prétention de faire manger aux hommes ce que Tantale voulut faire manger aux Dieux sous les espèces de Pélops : les membres mêmes de son fils ! Mais Pélops était innocent, il a été ressuscité par Cérès, et il est le père du Péloponèse, tandis que le fils de la Lamie est un vulgaire scélérat dont le corps eucharistique empoisonnera tous ceux qui l'avalent.

En attendant, et pour bien expliquer l'état de cette femme, en qui Apollonius voit une *lamie,* il faudrait avoir le texte de Philostrate, et savoir ce qui y était dit du Baal-zib de Phénicie, par qui Panthora chassait les démons et d'où il tire son surnom de Zibdéos dans les *Toledoth* canoniques. On verrait alors pourquoi sa femme est convertie en requin, par la *boulè* même du Dieu-Zib (Dagon).

C'est pour que, même dans l'ordre ichtyologique, elle ne puisse pas être reconjointe avec le Zibdéos, le Requin avec la Baleine. Elle est morte *divisée,* comme fût mort Ménippe si celui-ci l'avait épousée.

« Indigne calomnie ! » s'écria la jeune femme, et elle parut indignée de tout ce qu'elle venait d'entendre, et s'emporta contre les philosophes, qu'elle taxa de cerveaux creux.

Le corps du Juif de rapport vaut l'esprit de tous les philosophes, l'auteur des *Lettres de Paul* vous le dira, (1) et toute l'Église avec lui.

e. — Évanouissement de toute la mise en scène du repas nuptial

Tout d'un coup les coupes d'or, et les vases qu'on avait cru d'argent, s'évanouirent, tout disparut, on ne vit plus ni échansons ni cuisiniers ni aucun des autres serviteurs : les paroles d'Apollonius avaient dissipé le prestige.

f. — La mère de Barabbas moralement responsable des pâques homicides consacrées à son fils

L'intervention d'Apollonius a sauvé Ménippe d'un péril plus grand. Car il allait être sacrifié au fils de la prétendue Vierge et mangé par les invités. Comme nous sommes à Kenchrées et sous Claude, il semble que ce soit en cette ville et en ce temps qu'ont commencé parmi les Juifs les premières pâques barabbalâtriques, dans lesquelles un être humain remplaça l'agneau.

Alors le fantôme se mit à pleurer et supplia Apollonius *de ne pas le mettre à la torture pour lui faire avouer ce qu'il était.* Mais, comme Apollonius le pressait et ne voulait pas le lâcher, le fantôme finit par reconnaître qu'il était une Empuse, qu'il avait voulu gorger Ménippe de plaisir, pour le dévorer ensuite, et *qu'il avait coutume de se nourrir ainsi de beaux jeunes gens, parce qu'ils ont le sang très frais.*

(1) Cf. la *Lettre aux Romains*, dans *Le Mensonge chrétien*, grande édit. t. xi, p. 161.

C'est là un des faits les plus célèbres de la *Vie d'Apollonius*. Cependant j'ai cru nécessaire d'y insister. C'est que, s'il est plus connu que les autres, ayant eu lieu au milieu de la Grèce, en général on sait seulement qu'il a dévoilé une *lamie* à Corinthe.

Cette fin ne saurait être de Philostrate. La scène ne pouvait se terminer ainsi, car Apollonius manque entièrement à sa mission, qui est, ayant en lui l'eau d'Asèbamma, de démasquer les menteurs et les criminels. La femme-requin échappe, sans que nous sachions qui elle est et comment elle s'appelait avant d'être en enfer. « Apollonius laisse la coupable sortir tranquillement, et par conséquent lui donne la liberté de recommencer ailleurs son anthropophagie ». (1)

Mieux que cela, pour sauver Ménippe, il s'est compromis de la façon la plus grave, étant allé, lui Grec, dans une maison dont les familiers sont connus pour se nourrir de chair humaine à certains jours. Vous verrez bientôt le parti que les Juifs, ennemis d'Apollonius, tireront de cette circonstance pour de venger de lui (2).

g. — Vision dans laquelle Péréghérinos apparaît, suivant le corps de son père, dont il est l'assassin

Il est certain que le jeune Mysien, repoussé par Apollonius en Troade, venait à Corinthe, où Apollonius le voyait tué (étranglé, dit Lucien), par le fils auquel il eut le malheur de donner naissance. L'épisode a été enlevé, mais on en retrouve un écho dans une *Lettre d'Apollonius*, où il est question d'un fils empoisonneur de son père :

Au Corinthien Bassus.

« Que quelqu'un à Corinthe vienne à demander : « Comment est mort le père de Bassus? » tous, étrangers aussi bien que citoyens, répondent qu'il a été empoisonné. — Quel est l'empoisonneur ? » Les voisins même répondront : « C'est le philosophe Bassus. » Et cependant ce misérable suivait en pleurant le convoi funèbre de son père !

V

DÉPART D'APOLLONIUS POUR ROME

a — Il annonce une île de plus dans la Méditerranée pour témoigner de la faillite de l'Évangile

Apollonius passe par la Crète. Comme à Æges et à Pergame, il s'établit dans le temple d'Esculape.

La Crète est encore à sa place. Le Lion de Lévi et de Juda n'a rien pu contre le Serpent d'Esculape.

Ce temple est le rendez-vous de toute la Crète, comme Pergame de toute l'Asie ; on y vient même souvent de la Libye. Ce temple regarde la mer de

(1) Ainsi s'exprime Legrand d'Aussy, qui n'ayant rien compris à cette allégorie la trouve « fort bête ».

(2) Cf. plus loin, p. 218, la pâque infanticide de Rome dédiée à Barabbas sous Domitien.

Libye, près de Phœstum, ville où la mer est retenue par un petit rocher. Il est appelé *Lébénéen*, parce qu'il est sur un promontoire qui a la figure d'un lion, comme cela est fréquent pour les amas de rochers.

D'après une légende du pays, ce lion serait un de ceux qui furent autrefois attelés au char de la déesse Rhéa (1). Un jour qu'Apollonius s'entretenait dans ce temple, vers midi, avec plusieurs personnes attachées au service de l'autel, la Crète fut ébranlée par un violent tremblement de terre, et la mer se retira de près de sept stades. La plupart des interlocuteurs d'Apollonius craignaient que la mer, en se retirant, n'emportât le temple et ceux qui s'y trouvaient ; mais il leur dit : « N'ayez pas peur, c'est la mer qui vient d'enfanter de la terre ! »

En effet, une île de plus, Thia, venait de naître de la Méditerranée.

Ainsi, loin de se conformer aux Sorts de Barabbas, Lesbos, Lemnos, patrie de Philostrate, et toutes les autres îles qu'Apollonius a longées pour venir en Grèce, sont restées à leur place ; et quant à Thia, elle est sortie du sein de sa mère, la mer. Cette naissance n'est nullement un signe de la réalisation de l'Évangile, comme les Juifs barabbalâtres le disaient.

C'est un nouveau témoignage de sa faillite, et un nouveau dément des Dieux.

VI

APOLLONIUS A ROME SOUS NÉRON

a. — La Bête qui a publié l'Évangile, décrite et jugée par Apollonius

Apollonius arrive à Rome en 819, sous le consulat de Pontius Telésinus et de Suétonius Paulinus. C'est l'année où Ménahem, dernier frère de Barabbas, se leva en Judée, préludant à l'établissement du Royaume par les épouvantables massacres de Jérusalem.

C'est dire que le mot « Juif » est encore moins prononcé à Rome qu'ailleurs.

Apollonius a avec lui le Ninivite Dagis, le Grec Ménippe, qu'il a sauvé de la femme-requin, et Dioscoride l'Égyptien.

Néron est méprisable, parce que c'est un histrion. Mais Apollonius distingue entre ceux qui lui font la guerre : il y a des philosophes comme Musonius, et il est avec ceux-là, (il blâme même ceux qui se sont enfuis de Rome par peur) ; il y a aussi une manière de gens sur lesquels on ne s'explique plus que par adjectifs, « les impies, dont les menaces doivent faire pitié, comme des propos d'ivrogne ; car eux aussi sont insensés, mais non redoutables. » Ces impies, que Philostrate, après Apulée, (2) compare à des parricides, ce sont les hommes qui, épousant la femme-requin, rêvent de manger Rome toute vive, comme les Juifs le feront des Romains et des Grecs en Égypte et en Cyrénaïque sous Trajan. (3) La Bête juive, Ménahem en un mot, paraît mille fois plus méchante à Apollonius que la Bête à sept têtes dont parle l'Évangile, car cette Bête-là s'appelle Juda bar-Juda : elle assassine la Judée, elle dévore Jérusalem, sa mère !

(1) Image de la Terre.
(2) Cf. plus haut, p. 96.
(3) Cf. plus haut, p. 54.

« Moi qui ai parcouru plus de pays qu'aucun autre homme, j'ai rencontré en Arabie et dans l'Inde une foule de bêtes féroces ; mais cette bête féroce qu'on appelle..., (1) je ne sais pas encore combien elle a de têtes, (2) ni si elle a les griffes bien crochues et des dents bien tranchantes. (3) On dit que cette bête est sociable et qu'elle habite au sein des villes ; cependant je la trouve plus sauvage que celles qui volent sur les montagnes et dans les forêts : car il arrive quelquefois que les lions et les panthères se laissent apprivoiser par des caresses (4) et changent de naturel, tandis que ce monstre s'irrite, quand on veut le toucher, (5) redouble de férocité, et déchire tout. Vous ne pourriez dire d'aucune bête féroce *qu'elle dévore sa mère!*... lui, (6) *est gorgé de cette pâture!* »

Le *Talmud* en convient, quand il jette un coup d'œil désolé sur l'histoire de la patrie perdue ; Barabbas est « l'assassin de son peuple ! »

b. — Portrait de la Bête Ménahem appliqué à Néron par le falsificateur ecclésiastique de Philostrate

Le portrait de la Bête gamaléenne est assez ressemblant pour que le falsificateur ecclésiastique de Philostrate ait senti le besoin de donner le change : c'est maintenant Néron qui mange sa mère, après l'avoir retirée de l'eau ! Or le faussaire oublie qu'Agrippine n'est pas morte noyée, mais égorgée : Musonius le savait bien, et Tacite le dit tout au long. Philostrate n'a pu écrire le contraire, et lorsqu'il cite ce vers d'Homère : « *Ce n'est pas de Jupiter que sont émanés de pareils décrets,* » ce n'est pas aux décrets anti-philosophiques de Néron qu'il en a, c'est à ceux de Barabbas, renouvelés par Ménahem. Ces décrets, nous les connaissons, tout le monde les connaissait, Tacite et Suétone les citent. C'est que, selon les prophéties dont l'Even-guilayon est le couronnement, « les Juifs devaient s'emparer de toutes choses. » (7)

c. — Apollonius devant le consul Pontius Télésinus, ami de la justice

Apprenant qu'Apollonius, le Grec ressuscité est à la poursuite du Juif échappé à Pontius Pilatus, Pontius Télésinus le mande auprès de lui. Apollonius se rend à la convocation, il comparaît dans ce vêtement où rien n'entre de ce qui a eu vie. (Partant point de vêtements en poils de chameau, point de ceinture en cuir de Gamala). Le consul ne lui demande même pas son nom, tant il est sûr qu'interrogé sur son identité, Apollonius ne serait pas obligé de la nier, comme Barabbas réapparaissant sous le nom de Jésus devant Pilatus. Apollonius dans ses prières ne demande pas

(1) Juda, nom de famille et de circoncision de Barabbas.
(2) Philostrate le savait fort bien, puisque Ménahem était la septième.
(3) Emprunté au portrait de la Bête romaine dans l'*Apocalypse*.
(4) Allusion aux bons traitements que les Juifs avaient reçus de Claude et de ses prédécesseurs.
(5) Barabbas le déclare en propres termes dans le *Talmud* (Cf. notre *Troisième partie*, p. 295 et aussi dans les *Toledoth* canoniques, quand il prétend être la pierre qui écrase ceux qui y touchent.
(6) Le monstre en question, Ménahem, gorgé du sang des Jérusalémites. (Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 217 et plus loin *Apparition du Vaurien de l'étranger* p. 385). Il y a maintenant « Néron ».
(7) Cf. page 199.

aux dieux de le faire Roi du monde ; et s'il était puni par eux, il ne réclamerait pas contre leur *boulè* (sentence).

« Quand vous approchez des autels, lui dit Télésinus, quelle est votre prière? — Je demande aux Dieux de faire que la justice règne, que les lois soient respectées, que les sages restent pauvres, que les autres s'enrichissent, mais par des voies honnêtes.— Quoi ! quand vous demandez tant de choses, pensez-vous être exaucé? — Sans doute, car je demande tout cela en un seul mot, et m'approchant des autels, je dis : « O Dieux ! donnez-moi ce qui m'est dû. » Si je suis du nombre des justes, j'obtiendrai plus que je n'ai dit ; si au contraire les Dieux me mettent au nombre des méchants, ils me puniront, et je ne pourrai faire de reproches aux Dieux si, n'étant pas bon, je suis puni. »

Apollonius se retire librement. Mais, comme la conduite de Néron blesse la morale, la justice et la philosophie, il fait à haute voix les réflexions qu'elle lui inspire. (1)

Il est dénoncé au préfet du prétoire.

d. — Apollonius accusé de lèse-majesté devant le préfet du prétoire

C'est le fameux Tigellin. Certes Tigellin a montré pour Néron de coupables complaisances, et il a une mauvaise figure de juge. Apollonius est amené devant lui sous l'accusation de lèse-majesté. L'accusateur est un maître en l'art de perdre ceux qu'il charge, on ne lui échappe pas, ses réquisitions forment un vaste rouleau, qu'il agite au dessus de la tête d'Apollonius, comme un bourreau brandirait le glaive qui doit la faire tomber ; et ce terrible *guilayon,* il le remet à Tigellin.

Apollonius reste impassible.

e.— Apollonius plus fort que ne sera Jésus comparaissant pour Barabbas devant Pilatus

Un jour, quand il se présentera pour Barabbas devant Pontius Pilatus, au prétoire de Jérusalem, Jésus obtiendra que le gouverneur soit frappé d'amnésie et libelle un écriteau différent de celui qu'ont connu le grand-prêtre et le sanhédrin. (2)

C'est un beau tour, mais qui profite au crime. En voici un plus beau, et qui profite à l'innocence : lorsque Tigellin ouvre le rouleau, il n'y trouve pas une seule lettre, pas un seul caractère ; toute trace d'écriture a disparu ! Il regarde Apollonius avec effroi, croyant avoir affaire à un démon.

Apollonius pourrait se retirer. Mais non : s'il lui a plu de blanchir le rouleau, ce n'est pas pour effacer des crimes comme ceux que relatait l'écriteau qui pendait au cou de Barabbas allant au Guol-golta. Il n'a pas la moindre raison de cacher le nom de son père et celui de sa ville natale, comme le héros des *Mahazeh* et des *Toledoth* canoniques.

Apollonius désigna son père et sa patrie ; il dit pourquoi il s'était voué à la philosophie, c'est-à-dire pour connaître les Dieux et comprendre les hommes ; car, ajouta-t-il : « il est moins aisé de se connaître soi-même que de connaître les autres. »

(1) Il ne lui reproche nullement d'avoir incendié Rome. Le falsificateur de Philostrate a oublié d'introduire cela dans le texte, du moins à cet endroit.
(2) Cf. plus loin, p. 282, l'écriteau véritable selon le *Talmud*.

f. — Sa mission est de démasquer la Gamaléenne et ses sept démons

— Mais Apollonius, comment démasquez-vous les démons et les spectres? — Comme des meurtriers et des sacrilèges. »

Il est manifeste que Tigellin, dans sa demande, et Apollonius, dans sa réponse, désignent les meurtriers et les sacrilèges que sont «les sept démons de la Gamaléenne,» lâchés à travers les *Mahazeh* et les *Toledoth.* Il est même évident que Tigellin fait allusion à des épisodes aujourd'hui supprimés dans les parties précédentes, où Apollonius ne démasque guère que la mère et le fils aîné.

L'Église n'a pas pu supporter cela : « Ce mot, dit-elle, était à l'adresse de Tigellin, qui provoquait Néron à toutes sortes de cruautés et de débauches. » C'est parfaitement stupide.

— Pourquoi ne craignez-vous pas Néron? — Parce que le même Dieu qui lui a donné de paraître terrible, m'a donné d'être sans crainte. — Que pensez-vous de Néron ? — J'en pense plus de bien que vous autres : car vous le croyez digne de chanter, et moi de se taire.

g. — Sa nature est d'être imprenable

— Je vous laisse la liberté, s'écria Tigellin, frappé de ses réponses ; mais vous me donnerez caution pour votre personne. — Et qui voudra cautionner une personne que nul ne peut enchaîner? » Tout cela parut à Tigellin au-dessus de l'homme ; et, croyant à la présence de quelque démon, il ne voulut pas combattre en quelque sorte avec un dieu : « Allez-vous-en, dit-il, où vous voudrez, car vous êtes trop fort pour que mon pouvoir vous atteigne ! »

Certes, et beaucoup plus fort que Barabbas, lequel n'a nullement échappé, quoique les rabbins évangélistes de Rome prétendent le voir parmi eux. Eh ! bien, s'il n'est ni traître, ni meurtrier, ni voleur, ni sacrilège, pourquoi ne se présente-t-il pas à Tigellin? Celui-ci ne le fera pas plus arrêter qu'il n'a fait arrêter Apollonius !

h. — Il ressuscite une jeune Romaine devant tout le peuple

On ne saurait demander à Barabbas de ressusciter un goy ; mais s'il est au milieu des Juifs de Rome, comme on le dit dans les synagogues, pourquoi ne ressuscite-t-il personne parmi eux? N'a-t-il donc ce pouvoir que dans les *Mahazeh* où il s'appelle Jésus, et lors qu'il opère sur son beau-frère Éléazar ou sa belle-sœur, la fille de Jaïr?

N'étant pas circoncis, Apollonius n'a pas le droit de ressusciter un Juif, mais il a le pouvoir de ressusciter un goy, et il l'applique.

Une jeune fille nubile passait pour morte. Son fiancé suivait le lit mortuaire en poussant des cris, comme il arrive quand l'espoir d'un hymen a été trompé, et Rome tout entière pleurait avec lui, car la jeune fille était de famille consulaire. Apollonius s'écria: « Posez ce lit, je me charge d'arrêter vos larmes. » Et il demanda le nom de la jeune fille. Presque tous les assistants crurent qu'il allait prononcer un discours, comme il s'en tient dans les funérailles pour exciter les larmes. Mais Apollonius ne fit que toucher la jeune fille et balbutier quelques

mots ; et aussitôt cette personne, qu'on avait cru morte, parut sortir du sommeil. Elle poussa un cri, et revint à la maison paternelle, comme Alceste rendue à la vie par Hercule. Les parents firent présent à Apollonius de cent cinquante mille drachmes, qu'il donna en dot à la jeune fille.

Encore une idée que Barabbas n'aurait jamais eue ! Il aurait plutôt fait signer des billets à la ressuscitée !

Voilà donc une résurrection dont les Juifs mêmes eussent pu témoigner, pour peu qu'Apollonius fût circoncis ! Mais il ne l'était point ; et d'ailleurs, n'étant point baptisée dans l'eau de Judée, la seule qui ait été convertie en sang par le Ioannès, la jeune consulaire se considérait indubitablement comme ayant subi tout au moins la *première mort.*

Comment Apollonius s'y était-il donc pris? Incarnation de Protée, dieu de l'eau et du feu, il avait fait tomber de la pluie sur la morte et en même temps il lui avait rendu la chaleur du sang : par ce moyen, il l'avait baptisée de feu, si bien qu'une vapeur s'élevait de son corps, elle fumait ! Et c'est le cas, lorsque les deux éléments sont en présence dans la nature.

Là est la leçon philosophique du miracle. L'Eglise l'a effacée dans le commentaire dont elle le fait suivre, et qu'elle met au compte de Philostrate :

Maintenant, trouva-t-il en elle une dernière étincelle de vie, qui avait échappé à ceux qui la soignaient? Car on dit qu'il pleuvait, et que le visage de la personne fumait. Ou bien la vie était-elle en effet éteinte, et fut-elle rallumée par Apollonius? Voilà un problème difficile à résoudre pour les assistants eux-mêmes.

VII
DÉPART D'APOLLONIUS POUR L'ESPAGNE

a. — Un chapitre presqu'entièrement substitué

Néron étant parti pour faire son voyage de Grèce, où le prince Saül ira le renseigner sur Ménahem, Apollonius décide qu'il fera celui d'Espagne, où il rencontrera peut-être Pilatus. Le texte est en majeure partie substitué, comme il convient, et par conséquent nous ne savons plus quel chemin Apollonius prenait pour aller en Espagne. On voit cependant qu'il passait par la Celtique, la patrie des Gaulois noyés par la perfidie de Barabbas à la Journée des Hazirim (Porcs).

Après quoi il arrivait, (sans doute par Tarragone, d'où s'était embarqué Pilatus pour la Judée), jusqu'aux Colonnes d'Hercule, si menacées par l'Apocalypse de l'Évangile éternel.

Le plus remarquable de ce voyage, c'est que certaines nouvelles de ce que Néron fait en Grèce parviennent jusqu'à Apollonius, aucune de ce que Ménahem fait en Judée.

VIII
DÉPART D'APOLLONIUS POUR L'AFRIQUE

a. — Partie entièrement supprimée

Cet arrêt du destin hâte le retour d'Apollonius, qui passe en Libye, où il se garde bien maintenant d'aller au temple de Jupiter Ammon, qui était le but de ce voyage.

Assuré que les Colonnes d'Hercule sont toujours solides, et que l'axe de la croix mondiale ne s'est pas déplacé au bénéfice de Jérusalem, où Ménahem trône dans le temple, il s'embarque pour la Sicile.

IX

APOLLONIUS EN SICILE

a. — L'avènement de Ménahem en Judée, passé sous silence

Là, il annonce que Néron va mourir, et que l'Empire est en proie à l'ambition de quelques citoyens de Rome « et de quelques étrangers, » parmi lesquels il ne saurait y avoir un seul Juif, l'indifférence de ce peuple pour la possession de la terre étant si connue que l'attention d'Apollonius ne peut être attirée de ce côté.

b. — Apollonius annonce un Empire à trois têtes, qui remplacera pendant un an la Bête à sept têtes de l'Évangile

En décrivant la Bête dont le nom est un nombre, Barabbas n'avait envisagé qu'un corps à sept têtes, et il n'avait nullement prévu que la destinée pourrait donner pendant un certain temps l'Empire du monde à trois têtes représentées par Galba, Othon et Vitellius.

Les magiciens sont les plus misérables des hommes : ils se flattent de changer la destinée, les uns en tourmentant des esprits, les autres par des sacrifices barbares, d'autres par des charmes ou des préparations magiques. Plusieurs d'entre eux, mis en jugement, (1) ont reconnu que telle était leur science. Apollonius, au contraire, se conformait aux décrets du destin, il annonçait qu'ils devaient s'accomplir ; et s'ils lui étaient révélés à l'avance, ce n'était point par des enchantements, c'était par des signes où il savait lire la volonté des Dieux.

Comme on était à Syracuse, une femme de la haute classe mit au monde un enfant monstrueux : il avait trois têtes attachées par trois cous différents à un même corps :

« Dagis, dit Apollonius, allez voir ce qui en est. » L'enfant était exposé en public pour qu'il pût être vu de quiconque savait expliquer les prodiges. Dagis revint dire à Apollonius que c'était un enfant mâle, qui avait en effet trois têtes. Alors, rassemblant ses compagnons, il leur dit : « Il y aura trois empereurs, mais après qu'ils auront exercé le pouvoir, deux d'entre eux à Rome même, le troisième dans le voisinage de Rome, ils périront ; et leur rôle n'aura pas même duré autant que le rôle des rois de théâtre. »

Cette prédiction ne tarda pas à se vérifier : Galba mourut aux portes de Rome, après avoir été un instant empereur ; Vitellius mourut aussi, après l'avoir été pour ainsi dire en rêve ; enfin, Othon mourut en Occident, chez les Gaulois, sans même avoir obtenu les honneurs d'une sépulture illustre, car il fut enseveli comme un simple particulier. La Fortune, en sa course, accomplit toutes ces révolutions dans l'espace d'un an.

(1) Des *martyrs* de l'Evangile du Juif de rapport. Aujourd'hui canonisés sous divers noms.

V

RETOUR D'APOLLONIUS EN ORIENT

I

RETOUR EN GRÈCE

a. — Embarquement sous le signe de la Balance, Juifs et goym mêlés

A Syracuse, il s'embarque pour retourner en Grèce. Il est sur un vaisseau syracusain et « au temps où se lève l'Arcture, » c'est-à-dire le temps où l'on entre dans la *Balance,* signe de la Nativité d'Octave, la Bête dont le nom est un nombre ; c'est le signe favorable pour les goym, et spécialement maudit par l'auteur de l' « Éven-guilayon ».

b. — Devant le rocher de Leucade, Apollonius voit le saut de Ménahem dans l'abîme à Jérusalem

Apollonius veut que la traversée soit heureuse jusqu'à Leucade.

Là il dit : « Changeons de navire, car il ne serait pas bon d'aller en Achaïe avec celui-ci. » Mais *ceux-là seuls firent attention à cette parole, qui connaissaient Apollonius.*

Il y avait donc là des gens qui ne connaissaient pas Apollonius, mais tous connaissaient la réputation du « saut de Leucade. » C'est du haut du rocher de cette île qu'on précipitait les condamnés à mort. Quel est l'homme qui a été précipité dans l'abîme ainsi? Barabbas hier, Ménahem aujourd'hui. Mais ce dernier saut, Apollonius seul le connaît par sa double vue.

c. — Le saut de Leucade réservé à ceux qui ne suivent pas Apollonius

Ceux qui ne connaissent pas Apollonius ne connaissent pas la sagesse, et méritent le même sort que Ménahem. Aussi continuent-ils leur route

sur le vaisseau syracusain et font-ils le « saut de Leucade » en entrant dans le golfe de Krisa, à l'Orient de la Grèce. Philostrate joue sur les mots *Crisis* (jugement), *Chrisis* (action d'oindre), et *Chrysis* (d'or).

Au contraire, le nouveau navire sur lequel Apollonius est monté à Leucade, aborde heureusement au cap Leucaïos (Blanc), port de Corinthe à l'Occident de l'Achaïe, et non loin de Patras où vient d'être crucifié Loucas, frère de Simon le Cyrénéen, compagnon de Barabbas au Guolgolta. Les dieux, dont Apollonius est l'interprète, ont retourné le signe de la *Balance* contre l'Évangile : c'est le plateau juif qui fait la culbute !

II

VESPASIEN BRAS D'APOLLONIUS

Vespasien accompagnait Néron dans son voyage en Grèce, et c'est de Grèce qu'instruit par Saül et son frère Bar-kochev de toutes les infamies accumulées par Ménahem, Vespasien fut envoyé pour ramener la paix en Judée. Nul doute, car c'est le plan même de Philostrate, qu'Apollonius ne rencontrât Vespasien, et qu'en un temps où Néron était encore tout puissant, Apollonius ne lui prophétisât son élévation à l'Empire et ne le sacrât roi-christ des goym. (1) Après la cessation du signe de l'enfant aux trois têtes, Apollonius régnera par Vespasien.

Apollonius ne se trompe jamais, puisque c'est Philostrate qui le souffle, appuyé sur l'histoire.

Apollonius est encore en Grèce, lorsqu'arrivent les prisonniers de Judée qui furent employés au percement de l'isthme de Corinthe, et qui, si les travaux eussent continué, auraient rendu, malgré eux, service à la navigation commerciale dont leur Maître avait rêvé la mort. (2) Apollonius réserve toute sa pitié pour le philosophe Musonius, qui, dit-on, fut enchaîné et confondu avec les condamnés.

(1) Il me semble que c'est un devoir pour moi de citer à ce propos le jugement d'un historien qui a longtemps fait autorité par l'éclat de ses lumières :

« Une interprétation absurde de nos saints Oracles, célèbres dans tout l'Orient, donnait encore du crédit et de la vogue à cette même opinion. On appliquait à Vespasien les prophéties selon lesquelles devait sortir de la Judée le Chef et le Libérateur des nations. Tacite est tombé dans cette erreur, qui n'est point surprenante de sa part. Ce qui a droit de nous étonner, c'est qu'un adorateur et un prêtre du vrai Dieu, l'historien Josèphe, ait fait un si indigne abus des Écritures : « Aveugle, dit M. Bossuet avec son éloquence accoutumée, aveugle, qui transportait aux étrangers l'espérance de Jacob et de Juda ; qui cherchait en Vespasien le fils d'Abraham et de David ; et attribuait à un prince idolâtre le titre de celui dont les lumières devaient retirer les Gentils de l'idolâtrie ! »

(Crevier, *Histoire des empereurs romains* depuis Auguste jusqu'à Constantin, t. III, l. XIV. p. 157).

(2) « Tous les pilotes, tous ceux qui naviguent sur le lac (méditerranéen), les matelots et tous ceux qui font le commerce sur la mer, etc., ont jeté de la poussière sur leur tête, et ils ont poussé des cris mêlés de larmes et de sanglots, disant : « Malheur ! Malheur ! Cette grande cité (Rome), où sont devenus riches tous ceux qui avaient des vaisseaux sur la mer, en une heure elle a été ruinée ! »

(*Apocalypse*, Cf. *Mensonge chrétien*, pet. édit p. 94.)

III

TRACES DE SUPPRESSIONS IMPORTANTES DANS LA MISSION D'APOLLONIUS

Il passe l'hiver dans les sanctuaires de Grèce, puis il décide d'aller en Égypte. Il semble bien que Philostrate l'y avait déjà envoyé, au temps où Barabbas y étudiait la magie.

Mais avant de se rendre en Égypte, il faisait un voyage dont on ne parle plus, car il est entendu pour l'Église que jamais il n'a vu de Juifs, ni chez eux, ni ailleurs, (à Rhodes, par exemple, où il fait escale, et à Paphos, où, selon son habitude, il occupe le temple). Il allait en Judée.

Il est certain aussi qu'il voyait Titus quelque part, et qu'il lui faisait des prédictions qui pouvaient passer pour inspirées, puisque c'est le fils de Vespasien qui entra le premier dans Gamala.

C'est sans doute à Paphos, dans le temple de Vénus, où Titus était allé consulter l'oracle, qu'Apollonius se présentait à lui. Et il lui annonçait que, pour avoir détruit le berceau de Barabbas, il serait appelé les Délices du genre humain.

IV

APOLLONIUS EN ÉGYPTE

a. — Alexandrie au lendemain du mouvement évangélique provoqué par Ménahem

Arrivé en Égypte, il débarque à Alexandrie.

Les Alexandrins et les Grecs portaient une haine égale aux Juifs, particulièrement à ceux qui, tenant pour la Sainte-famille, avaient successivement donné à tous ses membres des secours en hommes et en argent.

On se rappelle les émeutes que suscita la prédication de l'Évangile en 788, et la mascarade semi-grotesque semi-tragique, par laquelle les Alexandrins prophétisèrent la faillite de Barabbas.

Le triomphe momentané de Ménahem sous les *Anes* de 819, avait ranimé chez les Juifs davidistes l'espérance du Royaume universel. Ils venaient de mettre toute la ville à feu et à sang, parce que Néron avait choisi, pour la gouverrer, un hérodien de marque, ce Tibère Alexandre, qui sous Claude avait crucifié deux des frères de Barabbas : Simon dit la Pierre et Jacob senior. Les habitants, et particulièrement les Grecs, assaillis à coups de pierre, assiégés dans l'amphithéâtre et dans les temples, n'avaient été délivrés que par l'intervention des Romains : « La mort de cinquante mille personnes avait inondé d'un déluge de sang cette malheureuse contree », et si les troupes d'Alexandre, deux légions et cinq mille Libyens, s'étaient arrêtés dans la répression, les naturels d'Alexandrie, n'écoutant que la vengeance, s'étaient acharnés tellement au carnage qu'on n'avait pu arracher de leurs mains ces corps morts auxquels ils insultaient encore.

C'est au lendemain de ces scènes affreuses qu'Apollonius entre dans

la ville. Ménahem vient d'être exécuté à Jérusalem par le parti national, et les *Anes* (le Tharthak-Thakthar) viennent de succomber avec lui, mais après avoir fait cinquante mille victimes, rien que dans Alexandrie.

b. — L'Ane de Juda remplacé par le cheval de Troie dans le texte actuel de Philostrate

Apollonius trouvait que les ânes coûtaient un peu cher à la tranquillité de l'Égypte, et il exprimait ses sentiments dans un discours dont la cause a complètement disparu.

Aujourd'hui il ignore qu'il y ait eu des troubles à propos d'*Anes* ; en revanche il a entendu parler, et beaucoup, d'émeutes à propos de chevaux. Mais les Juifs y sont restés tellement étrangers que leur nom n'a même pas été prononcé à cette occasion ! Ce sont les Alexandrins qui ont fait tout le mal, gens incorrigibles en vérité !

Les habitants d'Alexandrie aimaient beaucoup les chevaux, et toute la ville se portait à l'hippodrome pour voir les courses. Ce spectacle donnait lieu à des rixes qui devenaient quelquefois mortelles. Apollonius blâma de telles mœurs. Il alla au temple, et là s'adressant à la foule : « Jusques à quand, s'écria-t-il, vous verrai-je affronter la mort, non pour défendre vos enfants et vos autels, mais pour profaner vos temples, en y entrant souillés de sang et de poussière, et pour venir expirer dans leur enceinte? Troie a été perdue, dit-on, par un seul cheval, fabriqué par les Grecs ; (1) mais contre vous sont équipées les centaines de chars, qui vous rendent très difficiles à conduire ; et ce qui vous perd, ce ne sont pas les Atrides ni les Eacides, c'est vous-mêmes, ce qui n'est pas arrivé aux Troyens, même dans leur ivresse ! A Olympie, où il y a des concours de lutte et de pancrace, personne n'est mort pour des athlètes ; et cependant là il y aurait une sorte d'excuse : on ne ferait que dépasser les bornes en imitant ce qu'on a vu. Mais ici, que vois-je? A propos de chevaux, des épées nues sans cesse hors du fourreau, et des pierres toutes prêtes à être lancées par des bras forcenés (2). Puisse le feu détruire une ville où l'on n'entend que les cris plaintifs ou furieux des meurtriers et des victimes, où des ruisseaux de sang inondent le sol ! (3)

Respectez donc le Nil, cette coupe où s'abreuve toute l'Égypte. Mais que vais-je parler du Nil à des hommes plus habitués à mesurer les inondations de sang que celles du fleuve? Il ajouta plusieurs invectives, que rapportent les *Mémoires de Damis*.

Cette dernière phrase dénonce le procédé employé par le falsificateur ecclésiastique de Philostrate.

A ce que disait Apollonius il a substitué ce qu'on lit aujourd'hui. En tout cas, de même qu'à Éphèse, à Aspendus, à Kenkhrées, à Corinthe, à Rome, point de Juifs, évangélisés ou non, dans « l'Alexandrie du fils de Panthora. » (4)

(1) Et Jérusalem par un seul Ane de la fabrication de Barabbas.
(2) Le falsificateur ecclésiastique de Philostrate s'est reporté ici à l'affaire du quadrige de Cléopâtre (Cf. page 44) en la dénaturant.
(3) Apollonius cite ici un vers d'Homère, (*Iliade*, VI, 450).
(4) Cf. plus haut, p. 44

V

JÉSUS ET LES DOUZE APOTRES PRÉVUS ET RAMENÉS A SEPT

a. — Un innocent placé au milieu de douze brigands pour éprouver la puissance divinatoire d'Apollonius

On conduit des Juifs au supplice pour les mêmes crimes que Barabbas, lorsqu'Apollonius fait son entrée dans Alexandrie. Ces misérables, par leurs violences, ont témoigné leur foi dans l'Évangile ; ils sont *martyrs* dans le sens grec du mot.

Ce n'est pas à Apollonius qu'on fera prendre Barabbas pour un innocent sous les espèces de Jésus, et inversement Jésus pour un coupable ! Le nom ne fait rien à la chose.

Apollonius, qui a des oreilles pour entendre ou simplement des yeux pour voir, sait que Barabbas et ses six frères étaient dignes de mort, et il prévoit que les douze individus dont Jésus sera accompagné dans les *Toledoth* ne seront pas choisis parmi des innocents, quoiqu'on doive faire dire par leur Maître aux gens du Temple : « Qui cherchez-vous? Moi? Me voilà, mais laissez aller ceux-ci ! » (1)

Néanmoins, dans Alexandrie, où naguère « le fils de Panthora » fut exposé en effigie à quarante brasses de hauteur, il y a des rabbins qui accusent les Romains de s'être faits les bourreaux de l'innocent. Eh ! bien, qu'un innocent se trouve au milieu de douze condamnés à mort, et on verra si Apollonius le laisse exécuter !

b. — Les douze qui n'ont jamais été que sept

Les oreilles des Égyptiens se dressaient au seul nom d'Apollonius. Quand il fut débarqué, et qu'il eut pris le chemin de la ville, tous fixaient sur lui leurs regards, comme sur un Dieu; et, dans les passages étroits, tous lui cédaient le pas, comme à un prêtre portant des objets sacrés.

Comme il s'avançait avec un cortège plus considérable que celui des chefs du pays, il rencontra douze brigands que l'on menait à la mort.

Ces douze hommes sont pris dans les douze tribus juives, à raison d'un par tribu, et c'est à cause de l'*Even-guilayon* qu'ils se sont conduits comme autant de Barabbas.

Apollonius les regarda, et dit : « Tous ne sont pas coupables. En voici un qui s'est faussement accusé. » Puis, se tournant vers les bourreaux qui conduisaient ces hommes : « Ralentissez un peu votre marche, leur dit-il, allez lentement au lieu du supplice, et ne mettez cet homme à mort qu'après les autres, car il n'est pas coupable ! » (2)

La raison de cette conduite fut bientôt connue ; car, *à peine sept têtes*

(1) *Mahazeh* de Cérinthe, aujourd'hui *Evangile selon Saint-Jean*, XVIII, 8. Ce passage n'est dans aucun des *Toledoth* synoptisés.

(2) Le falsificateur ecclésiastique de Philostrate a ajouté ceci, qui est en contradiction formelle avec les ordres donnés par Apollonius : « Vous feriez bien de donner quelques heures de grâce à ces misérables, et même vous feriez encore mieux de leur laisser la vie. » Et il traînait son allocution en longueur, contre son habitude, qui était d'être bref. »

étaient-elles tombées, (1) qu'un cavalier vint à toute bride au lieu du supplice, et cria : « Ne touchez pas à *Phanion.* »

c. — Phanion (Jésus) ou l'Apparition du revenant de Barabbas, dénoncée avant son invention

Phanion, en effet, et son nom l'indique assez, est une simple Apparition, une « phanie », comme on en voit tant d'exemples dans les auteurs grecs, ne fût-ce que dans Lucien, qui en fera tout un genre de littérature. Il est là pour un autre, qu'on ne voit plus, puisqu'il a subi sa peine depuis longtemps ; c'est le futur Jésus.

Quant au Cavalier, les lecteurs du *Mensonge chrétien* le connaissent par l'Apocalypse évangélique. C'est celui qui monte le cheval roux et à qui « est donnée la grande épée ». Ici c'est Vespasien lui-même. L'épée ayant abattu les sept têtes de la Bête davidique, justice est faite : si les Juifs veulent vivre en paix dans le monde, ils le peuvent !

Maintenant, pourquoi le cavalier attend-il que sept têtes soient tombées, que justice soit faite, en un mot, pour apporter l'ordre d'épargner Phanion? Parce que les fils de la Gamaléenne, dont le dernier, Ménahem, vient de périr, étaient sept, et que tous méritaient la mort. Phanion, qui est ici au milieu des douze brigands, et qui dans le *Mahazeh* de Cérinthe, semble distinct de l'aîné des sept, (alors qu'il n'en est que le *double,* sous le nom de Jésus), Phanion n'a pas à être exécuté, il l'a été en temps voulu. C'est également pourquoi on laisse aller les cinq autres brigands.

Puis Apollonius expliqua que Phanion n'était pas coupable de brigandage, mais qu'il s'était accusé pour éviter la torture, et que les tourments avaient fait avouer aux autres son innocence. (2)

Il n'est pas besoin de dire les trépignements d'enthousiasme et les applaudissements que ce fait excita chez les Egyptiens, déjà pleins d'admiration pour Apollonius.

VI

APOLLONIUS EMPEREUR SOUS LA FORME DE VESPASIEN

a. — Après la chute de Gamala. Rapport de Vespasien à Apollonius

La ville était à peine remise de ces troubles, lorsque Vespasien, proclamé empereur par ses soldats, dans le palais même que Pilatus avait habité à Césarée, quitta la Judée pour venir à Alexandrie. Le mot « Judée » est devenu tellement sacré pour le falsificateur de Philostrate, qu'il est remplacé maintenant par « le voisinage de l'Égypte ».

Vespasien arrive, assuré de Tibère Alexandre et des deux légions commandées par celui-ci.

Son premier soin est d'aller trouver Apollonius dans le temple (de Sérapis évidemment) et de le remercier : il lui doit son élévation à

(1) Il y a maintenant « huit », parce que le chiffre sept répondait exactement au nombre des *démons* issus de la Gamaléenne.

(2) Cette explication ne saurait être de Philostrate, elle va contre l'évidence et a pour but de détruire le sens de toute la vision.

l'Empire. Vespasien lui racontait comment il avait assiégé Gamala, et comment Titus était entré le premier dans la ville natale de Barabbas, la future Nazireth des *Mahazeh* et des *Toledoth*. C'était sa seconde entrevue avec lui : il venait comme au rapport .

D'où l'obligation pour le falsificateur ecclésiastique de dire que Vespasien voyait Apollonius pour la première fois :

C'est de cette entrevue qu'est venu le bruit que Vespasien, en faisant le siège de Jérusalem, (1) avait songé à s'emparer de l'Empire ; qu'il avait prié Apollonius *de venir lui donner des conseils à ce sujet* ; que celui-ci avait *refusé de se rendre dans un pays souillé par les crimes* et par les souffrances *de ses habitants* ; (2) et qu'alors Vespasien, déjà maître de l'Empire, était venu lui-même en Égypte, pour avoir avec Apollonius l'entretien *dont je vais rendre compte.*

Hélas ! qu'en reste-t-il ? Ceci toutefois que Vespasien, qui vient d'être proclamé empereur à Césarée et reconnu par les légions de Tibère Alexandre à Alexandrie, se tourne vers Apollonius et lui dit d'un ton suppliant : « Fais-moi empereur ! » Apollonius lui répond : « Je t'ai déjà fait empereur ! Lorsque je demandais aux Dieux un prince juste, vertueux, sage, orné d'une couronne de cheveux blancs, un véritable père, c'est vous que je demandais ! » Et c'est là une allusion manifeste à leur première entrevue. D'ailleurs, il se garde bien de glisser un seul mot sur sa mission anti-évangélique et sur les derniers troubles d'Alexandrie. Vespasien observe la même discrétion.

On voit ensuite que l'empereur demandait conseil à Apollonius pour savoir s'il devait poursuivre son entreprise contre Jérusalem par les mains de Titus ; qu'Apollonius répondait affirmativement, et prédisait l'incendie du Temple, où trônait naguères Ménahem dans ses habits de pourpre.

Dans les prophéties qu'ils prêtent à Jésus au sujet de cette destruction, les rabbins évangélistes oublient de dire que Ménahem n'avait point fait fi des bâtiments hérodiens, puisqu'il y avait établi sa cour, ni du trésor des prêtres, puisqu'il avait mis la main dessus. Apollonius prévoyait cette lacune, et la comblait.

Par l'art du tripatouilleur ecclésiastique, ce qu'Apollonius annonce dans le texte actuel, c'est l'incendie du temple de Jupiter Capitolin à Rome. (3)

(1) Ce n'est pas Vespasien qui l'a fait, c'est Titus.

(2) Ici, ce sont les habitants qui prennent l'initiative des crimes pour lesquels les fils de Panthora et leurs disciples ont été punis !

(3) Ce texte, manifestement substitué, a éveillé toutes sortes d'objections : « L'incendie du temple de Jupiter Capitolin est du 19 décembre, et Vespasien était à Alexandrie depuis le milieu de novembre. Comment se fait-il qu'Apollonius lui en parle comme d'un événement advenu le jour même de son entrée? Philostrate a retardé cette entrée, afin de faire coïncider l'entrevue de Vespasien et d'Apollonius avec le temps de l'incendie du Capitole, et pour avoir occasion de dire qu'Apollonius avait connu par inspiration cet événement, et qu'il le déclara à ce prince. »

(L'abbé du Pin, (*Histoire d'Apollonius convaincue de fausseté*, p. 83.)

De son côté, Legrand d'Aussy n'a pas été moins frappé de ces invraisemblances : « Comment un devin aussi habile qu'Apollonius, aussi bien instruit de ce qui venait de se passer à plusieurs centaines de lieues loin de lui, ignorait-il donc la part qu'avaient dans l'événement le frère et le fils de celui auquel il parlait? Comment arrive-t-il qu'il connaît l'incendie du temple, et ne connaît pas ceux des parents ou amis de Vespasien qui ont péri dans les flammes ou après le combat, comme Sabinus,

Vespasien ne veut pas quitter l'Égypte avant d'avoir offert à Apollonius la moitié de tout ce qu'il possède, (Ménahem voulait le tout), Apollonius refuse. Il refuse même les dix présents que Vespasien lui offre, et qui répondent aux dix cornes que porte la Bête romaine dans l'Apocalypse évangélique.

b. — Falsification d'où il résulte qu'à part les douze apôtres de Jésus, lancés à travers le monde, il n'y avait point de Juifs hors de Judée

Rien de plus « devoir de rhétorique » que les discours dans lesquels les philosophes Dion et Euphrate détournent sur des généralités l'attention que Philostrate concentrait sur les horreurs évangéliques provoquées par la Sainte-famille en Judée.

A en croire Euphrate, il aurait bien mieux valu que Vespasien ne s'occupât point des Juifs, dont personne, à l'étranger surtout, n'a jamais eu à se plaindre, étant donné que de parti-pris ce peuple refuse d'ambitionner le bien d'autrui.

Ce qu'aurait dû faire Vespasien, au lieu d'aller en Judée, c'était de conspirer contre celui qui l'y avait envoyé :

« L'entreprise qu'a tentée Vindex, c'est vous, par Hercule, qu'elle réclamait tout le premier ! N'aviez-vous pas une armée? Et les forces que vous meniez contre les Juifs n'auraient-elles pas été mieux employées au châtiment de Néron ? Il y a longtemps que les Juifs sont *séparés*, je ne dis pas de Rome, mais du reste du monde ! En effet, un peuple qui vit *à l'écart des autres peuples*, qui n'a rien de commun avec les autres, ni tables, (1) ni libations, (2) ni prières, (3) ni sacrifices, (4) n'est-il pas plus éloigné de nous que les habitants de Suse, ou ceux de Bactres, ou même les Indiens? Aussi, à quoi bon châtier, *pour s'être séparée de l'empire*, une nation qu'il eût mieux valu n'y pas faire entrer ? Quant à Néron, il n'est pas un homme qui n'eût fait des vœux pour tuer de sa propre main un homme en quelque sorte gorgé de sang et *qui se plaisait à chanter au milieu des massacres.* (5)

Pour moi, j'avais l'oreille toujours tendue vers les bruits qui venaient de vous, et quand un messager nous apprit que vous aviez fait périr trente mille Juifs dans une première bataille, et cinquante mille dans une seconde, je le pris à part et lui demandai en confidence : « Que fait Vespasien? Ne médite-t-il pas quelque plus grand projet? »

C'est évident ! Personne ne peut comprendre que Vespasien n'ait pas

ou qui, par adresse, comme Domitien, ont eu le bonheur d'échapper? Sa science divinatoire était-elle donc bornée? ou plutôt Philostrate, qui si souvent lui prête des prédictions, ne lui en suppose-t-il pas quelquefois qui sont doublement absurdes? » Philostrate, au contraire, ne lui en supposait aucune qui ne fût confirmée par l'histoire, puisque ce sont, comme celles de Jésus dans les *Toledoth*, des prophéties *post eventum*.

(1) Quoi ! pas même les tables où étaient les douze pains de proposition, que Jésus renouvelle dans la séméiologie dite Multiplication ?

(2) Par conséquent, point de vases, comme ceux dont Barabbas voulut s'emparer aux Tabernacles.

(3) Point d'invocation aux démons, comme celles de Barabbas.

(4) Non, pas le moindre. Deux-cent-soixante mille agneaux seulement à la pâque de 819 !

(5) Ici se trahit le falsificateur ecclésiastique. Il reporte dans Philostrate, qui l'ignore (cf. p. 183), le mensonge que d'autres faussaires ont introduit dans Suetone.

pour le moins assassiné l'homme qui, dans le Tacite de l'Église, persécute les disciples de celui qui, selon le Josèphe de la même farine eucharistique, « était le Christ ! » C'est incompréhensible ! « Oui, s'écrie à son tour Dion, le philosophe au jugement si solide, oui, il eût été bien plus important de renverser Néron que de pacifier la Judée ! Moi-même, je vous l'ai dit ! » Mais Vespasien n'a rien voulu entendre, il n'a pas voulu croire que les Juifs évangélisés s'appliquaient partout à fuir les biens terrestres et à en sauver les détenteurs ! Il a persisté à les empêcher de « s'emparer de tout », comme disent Tacite et Suétone. Au lieu de se faire barabbalâtre, et de mettre le *monogramme du Christ* sur le *labarum* impérial !

En attendant, que résulte-t-il de ce discours éminemment ecclésiastique? Qu'à part les Douze apôtres, il était bien difficile de rencontrer des Juifs hors de Judée, au temps de Néron. Et le faussaire a confessé pour ainsi dire son état pontifical, dans cette phrase qu'Apollonius est chargé de débiter : « Pour moi, tous les gouvernements sont indifférents, car je ne relève que de Dieu ; mais je ne veux pas que le bétail humain (la semence de bétail) périsse faute d'un bon et fidèle pasteur ! » Et c'est un de ces « bons et fidèles pasteurs » qui fait mentir Philostrate, après avoir falsifié toute l'antiquité.

c. — Guérisons (transférées à Vespasien), par lesquelles Apollonius, prévoyant Jésus, lui coupait tous ses effets

Apollonius, par l'influence du Dieu Sérapis, dont il occupait le temple, rendait à des paralytiques l'usage de leurs membres, et à des aveugles celui de leurs yeux en humectant leurs paupières de sa salive. Il coupait ainsi tous les effets de Jésus, bien longtemps avant l'invention du personnage.

Qu'a fait l'Église pour parer le coup ? Ceci : elle a d'abord supprimé tout ce que Philostrate disait des miracles d'Apollonius. Après quoi elle a déclaré, dans le texte actuel de Tacite, de Suétone et de Dion Cassius, que ces miracles étaient dus à Vespasien. Or il est à noter que dans Philostrate Vespasien quitte Apollonius sans avoir opéré la moindre guérison à Alexandrie. C'est qu'au temps de Philostrate (troisième siècle de l'È. C.) les miracles de Vespasien n'étaient encore ni dans Tacite, ni dans Suétone, ni dans Dion Cassius. L'Église les a donc enlevés à Apollonius pour les donner à Vespasien, qu'il avait fait héritier des prophéties concernant le pouvoir messianique. Pourquoi ? Parce que Jésus étant censé avoir réellement vécu, et de plus opéré les guérisons qui sont aujourd'hui dans les *Toledoth,* Vespasien est censé les avoir connues, et qu'en les imitant de loin, il confirme leur réalité et l'existence de leur auteur. On le voit même s'introduisant dans le Temple de Sérapis (sans y rencontrer Apollonius, bien entendu), et demandant qu'on l'y laisse seul pour conférer avec le dieu sur la destinée de l'Empire.

VII

LE LION ANTI-ÉVANGÉLIQUE

a. — Un lion qui, étant humain, n'est ni de Lévi ni de Juda

Nous avons déjà vu le mépris d'Apollonius pour la Sainte-famille, représentée en Chaldée par la lionne étendue morte sur le sable, par le vieux mendiant, en qui est le chien enragé d'Éphèse, et par la femme-requin qui se nourrit de sang humain à Corinthe.

Mais que cette famille Cléopas ait des prétentions sur l'Égypte, c'est ce qui indigne le plus Apollonius, ancien pilote de l'Arche Antinoé ! Or voici un pauvre vieux lion, qui mendie sa pitance dans la rue et n'appartient certes pas à cette famille de mauvaises bêtes judaïques. Car c'est « un lion qui ne lèche même pas le sang des victimes, et ne se jette pas sur leurs chairs écorchées et dépecées, » comme font les Juifs évangélisés par le fils premier-né de Salomé Cléopas.

Ce pieux Nazir avait fait serment de ne boire que de l'eau, mais sa sobriété ne l'avait pas rendu meilleur.

Voici, au contraire, un lion « qui buvait quelquefois du vin, sans que son naturel en fût changé. » Ce lion vit dans Alexandrie, non pas clandestinement, comme on le dit de Barabbas dans les synagogues, mais publiquement, et à la différence de celui-ci, sans faire de mal à personne.

Entrant dans le temple où Apollonius est assis, il se couche aux pieds de l'homme-dieu qui vient de démasquer Barabbas en Jésus, il fait entendre un murmure de reconnaissance et en même temps de prière. Il n'y avait point d'âme dans le fils de la Cléopas, l'ennemi du genre humain ; il y en a une, et d'homme, dans ce lion-ci : « Ce lion, dit Apollonius aux assistants, me prie de vous nommer l'homme dont l'âme est passée en lui. C'est ce fameux Amasis, roi d'Égypte dans le nome de Saïs. »

b. — Le roi d'Égypte à qui les Juda et les Cléopas ont volé son hiéroglyphe

A ces paroles, le lion plie les genoux et verse des larmes, comme si l'homme qui est en lui voulait implorer la justice de ses anciens sujets contre les scélérats qui lui ont volé son signe hiéroglyphique, et faire rougir tous les Égyptiens de l'abandon où ils laissent le lion national. Apollonius le caresse et dit : « Je suis d'avis que ce lion soit envoyé à Léontopolis pour y être gardé dans le temple, car il n'est pas convenable que ce roi, dont l'âme est passée dans le corps de ce royal animal, erre ainsi comme les mendiants ! »

Et après avoir offert un sacrifice pur au roi Amasis, les prêtres conduisent le lion dans l'Égypte intérieure, où il ne sera pas exposé à rencontrer l'exécrable bête gamaléenne qui se cache, sous figure humaine, dans le quartier juif d'Alexandrie.

VIII

LE SAUVEUR DE L'ÉTHIOPIE SANS LE SAVOIR

a. — L'abaissement de la statue de Memnon par suite du tremblement de terre de 727

Apollonius suit le lion et le dépasse même, il va jusqu'en Éthiopie, d'où naguères le trésorier de la reine Candace partit pour prêter aide et assistance à Barabbas.

Apollonius va en Éthiopie pour voir les Gymnosophistes, qui vivent nus et se comparent aux Indiens pour la sagesse. Quant à l'authenticité, ce chapitre ne vaut guère mieux que celui de l'Inde.

Sur la route, ayant rencontré la statue de Memnon, Apollonius lui demande de lui servir de témoin contre Barabbas, et lui fait des sacrifices.

Douze ans avant la naissance de ce scélérat, un tremblement de terre avait secoué la statue du fils de l'Aurore ; et celui-ci, qui hier recevait en pleine face le premier rayon du Soleil à son lever, (1) inclinait aujourd'hui la tête en avant, comme un condamné à l'abîme.

b. — Présage que Barabbas avait tiré de cet accident

Passant devant la statue, en revenant de la Haute-Égypte ou en y allant, Barabbas avait tiré de l'abaissement de Memnon un présage favorable à l'Évangile : le fils de l'Aurore ne semblait-il pas accepter d'avance la sentence portée contre le Soleil lui-même ? et la région pour laquelle il accueillait les premiers feux du jour ne devait-elle pas se préparer à les voir s'éteindre par tiers, tandis que, glorifié, Barabbas accaparerait en lui la lumière des sept signes de la Genèse ?

c. — En attendant que Septime-Sévère le relève matériellement, Memnon suggère à Apollonius une interprétation qui le relève moralement

Memnon parle à Apollonius, il lui révèle le secret de sa nouvelle attitude : c'est pour saluer le Soleil qu'il s'incline, il est dans la position d'un

(1) Memnon, fils de l'Aurore avait la réputation d'un Oracle merveilleux. Un des personnages de Lucien, dans *le Menteur par inclination*, vante ainsi cette renommée: « Dans ma jeunesse, lorsque je vivais en Egypte, où mon père m'avait envoyé pour m'instruire dans les sciences, il me prit envie de remonter le Nil jusqu'à Coptos, et d'aller de là voir la statue de Memnon, afin d'entendre ce son prodigieux qu'il rend aux premiers rayons du soleil levant. Je l'entendis, non pas, comme le commun des hommes, rendre un son inarticulé ; Memnon ouvrit la bouche en ma faveur, et me rendit un oracle en sept vers, qu'il serait inutile de vous réciter. En remontant le fleuve, il se trouva parmi nous un citoyen de Memphis, l'un des grammatistes sacrés, homme admirable par son savoir, et versé dans toutes les doctrines des Égyptiens. On me dit même qu'il avait demeuré pendant vingt-trois ans dans les souterrains, où Isis l'avait initié dans les mystères de la magie. »

homme qui se lève de son siège pour honorer la Divinité. (1)

Chaque jour, comme autrefois, il voit lever l'Aurore. Ce n'est pas le Soleil qui s'est éteint par tiers, et ce n'est pas lui, Memnon, qui a été enterré après trois jours, c'est l'horrible Juif qui menaçait toute la région de ténèbres éternelles. Et si les Juifs de Memphis, où il a habité jadis, racontent qu'il est caché parmi eux, ce sont des menteurs comme les autres. Barabbas n'est point un survivant qui se cache, c'est un cadavre qu'on ne voit plus.

d. — L'Égyptien de Memphis qui se reproche le meurtre d'un homme.

Il y a là une scène que les tripatouillages ecclésiastiques ont rendue non pas inintelligible en substance, mais incompréhensible pour qui ignore qu'Apollonius est l'interprète des Grecs, victimes des Juifs dans la dernière Evangélisation d'Alexandrie.

Pour l'expliquer, il nous faut remonter à un certain Thammuz, exécuté par le roi Actisan. En ce temps-là, les Juifs de la Haute-Égypte déployèrent de telles qualités dans le brigandage, que, dit Voltaire avec quelque exagération, « ils avaient volé de quoi acheter toute l'Afrique, et que les pendants d'oreilles de leurs filles valaient seuls neuf millions cinq cent mille livres au cours de ce jour. »

Le roi Actisan marcha contre eux, les détruisit et fit couper aux survivants le nez et les oreilles. Thammuz était leur roi.

Quand Apollonius arrive dans les environs de Memphis, il y rencontre

(1) Le passage sur Memnon et sa statue est un très mauvais remaniement de Philostrate, que le falsificateur ecclésiastique a mis au compte de Damis (Dagis) après les ablations nécessaires. Il étonne à bon droit les archéologues, et nous reproduisons (d'après l'*Apollonius de Tyane* de M. Chassang) ce qu'en dit M. Letronne (*Mémoire sur la statue vocale de Memnon* (*Académie des inscript.* nouvelle série, t. x), observation faite que ce savant croit à l'existence d'Apollonius comme à celle de Jésus-Christ. Il croit même à l'*ère chrétienne,* erreur qui lui est commune hélas ! avec tous les historiens :

« Les auteurs de la *Description de Thèbes* (p. 90) ont cru trouver dans ce passage une preuve certaine que le colosse, brisé par un tremblement de terre l'an 27 avant Jésus-Christ, était rétabli du temps de Philostrate. Ce sophiste fait une description pompeuse du *temenos* de Memnon, et de sa statue, qu'il représente comme entière ; mais chose singulière ! personne n'a fait attention que Philostrate, de son propre aveu, rapporte en cet endroit les paroles mêmes de Damis. Or cette remarque est capitale, puisqu'il en résulte que cette description est tirée d'un ouvrage composé dans le cours du Ier siècle, près de 150 ans avant l'époque où il fut rétabli (sous Septime Sévère). Quant on voit donc ce Damis nous peindre Memnon sous la figure d'un beau jeune homme imberbe, (il est probable qu'il était représenté avec de la barbe,) et dont les yeux et la bouche annoncent qu'il *va parler,* on ne peut méconnaître dans son récit une description imaginaire... »

Si elle paraît ainsi, c'est à cause de ce qu'on en a enlevé, car Philostrate, qui écrit après le rétablissement de la statue par Septime-Sévère, devait être fort exact, étant admirablement placé pour cela. Il est même probable qu'Apollonius, qui prévoit tout, même Jésus, annonçait à Memnon sa remise en état.

« Il est encore assez singulier qu'on ait pris (*Description de Thèbes, ibid.*) pour de l'exactitude ce que Damis raconte de la position du colosse, « lequel, dit-il, appuie ses deux mains sur son trône, et se penche en avant pour saluer, » position qui n'est celle d'aucun colosse égyptien. Que dire de pareils détails, sinon que Damis ou n'avait pas vu Thèbes, non plus que Philostrate, ou se jouait de la crédulité de ses lecteurs ? »

Le détail qui choque M. Letronne, a, au contraire, été exact pendant tout le temps qu'ébranlée par le tremblement de terre la statue a attendu son relèvement. Et c'est ce détail qui fait le prix de l'interprétation d'Apollonius.

fatalement des Juifs qui, pour se soustraire aux représailles des Grecs d'Alexandrie, s'étaient enfuis jusqu'en Éthiopie, l'Évangile à la bouche et la sique en main. Cette rencontre lui remet en mémoire l'histoire de Thammuz corrigé par Actisan, et voici qu'Actisan lui-même lui apparaît sous les espèces d'un habitant de Memphis, qui vient de tuer un homme on ne sait plus comment, en tout cas sans savoir qui c'était.

Les lois de Memphis condamnant tout homicide involontaire à s'expatrier, le meurtrier s'est dirigé vers les Éthiopiens gymnosophistes, pour obtenir d'eux la purification qui lui permettra de rentrer dans sa ville. Voilà sept mois qu'il erre autour d'eux comme un suppliant, et ils n'ont pas encore voulu le recevoir.

On soumet le cas à Apollonius, qui, ayant été autrefois pilote égyptien, connaît le casier judiciaire de la victime, aussi bien que, comme devin, il a découvert l'innocence de Phanion.

e. — Apollonius identifie la victime et, à sa tête d'âne, reconnaît le Père du butin

Le meurtrier n'a pas de nom, (1) mais sa victime en a un.

Après reconnaissance du corps, Apollonius, l'identifiant à sa tête d'âne (détail supprimé,) le baptise *Philischos*, « l'Ami de la possession. » Dès lors son parti est pris :

« Les Gymnosophistes ne sont pas des sages, s'ils ne purifient pas cet homme, (le meurtrier). Ignorent-ils donc que l'homme qu'il a tué, Philischos, descendait de Thammuz, qui ravagea autrefois les pays des Gymnosophistes? »

Depuis qu'il n'y a plus de Juifs qu'en Judée (et encore !), ce Thammuz est qualifié d'Égyptien. (2) Mais comme Thammuz est le nom du quatrième mois hébreu à partir de la pâque, et que ce mois est zodiacalement à califourchon sur l'*Ane* de Juda et le *Lion* de Lévi, nous n'avons pas besoin de pousser nos recherches plus loin : nous savons que Philischos est un membre de ces deux familles, et qu'il porte ces deux noms : Juda par son père, et Lévi par sa mère. Nous sommes d'autant plus sûrs de son identité que son nom résume tout l'Évangile du Royaume universel des Juifs : Philischos, c'est le Père du butin, la « possessio rerum » dont parlent Tacite et Suétone comme étant son seul idéal. Et quant à son ancêtre, roi des voleurs, lui aussi, il se peut bien qu'il se soit réellement appelé Thammuz, qui est un équivalent d'Adonoï (Seigneur), et le nom d'une idole adorée dans le Temple de Jérusalem : étant donné le mois, cette idole ne peut être que le Tharthak, le Seigneur à tête d'âne.

Le Tharthak était son enseigne, comme il fut celle de Barabbas, son descendant.

f. — Apollonius juge que le meurtrier de Barabbas mérite le nom de Sauveur (Ieschoua) de son pays

— Que dites-vous? demanda Timasion étonné. — Je dis ce qui est, jeune homme. Thammuz préparait une révolution à Memphis : les Gymnosophistes,

(1) Il en avait certainement un, mais pour peu qu'il rappelât Actisan, il ne pouvait trouver grâce devant le falsificateur ecclésiastique de Philostrate.

(2) Il y eut, en effet, un roi de ce nom, mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit.

l'ayant convaincu de complot, s'opposèrent à ses menées ; trompé dans son ambition, il ravagea toutes leurs terres, et, à la tête d'une bande de brigands. s'établit aux environs de Memphis.

Philischos, que cet homme a tué, est, je le sais, le treizième (1) descendant de Thammuz, et il devait être un objet d'horreur pour ceux dont Thammuz a autrefois dévasté le territoire. Cet homme, *il faudrait le couronner, s'il avait commis le meurtre de dessein prémédité !*

Il a en effet conservé la terre à ses occupants légitimes, la ville à ses vrais citoyens ; il mériterait d'être leur roi. En tout cas, il est leur Sauveur.

Pilatus, pour les mêmes raisons mérite le même nom ; c'est lui, et non le crucifié, que les hommes, s'ils étaient justes, devraient appeler leur Jésus !

Eh bien ! parce qu'il a commis un meurtre involontaire, qui, après tout, profite aux Gymnosophistes. est-il sage de ne pas le purifier? »

Timasion, étonné de ce qu'il venait d'entendre, s'écria : « Qui donc êtes-vous, ô étranger? — Vous le saurez, répondit Apollonius, chez les Gymnosophistes. Mais comme je ne puis sans sacrilège parler à un homme encore souillé de sang, dites-lui, jeune homme, d'avoir bon espoir : bientôt il sera purifié ! Qu'il me suive jusqu'à l'endroit où je vais m'arrêter ».

Quand le suppliant se fut présenté, Apollonius fit sur lui toutes les cérémonies prescrites pour les expiations par Empédocle et Pythagore, puis il lui dit de s'en aller et de se considérer comme purifié.

En effet, Pythagore n'est pas un « philischos », mais c'est un « philichtus, » si l'on considère, comme Empédocle, que l'Ιχθύς est l'origine commune. Et si quelqu'un a qualité pour purifier autrui, c'est leur disciple Apollonius, et non un Juif souillé de crimes.

g. — L'arbre du quatrième signe (Ane) s'incline devant Apollonius

Le mythe des arbres qui reconnaissent le Fils de Dieu à son retour dans l'Eden et sont prêts à fournir eux-mêmes les baguettes ou verges du commandement, Apollonius le retrouve au fond de l'Éthiopie, d'où Osir-ziph (2) l'avait sans doute tiré.

Osir-ziph s'en était attribué le bénéfice, à l'exclusion du Pharaon que les Iannès et les Mambrès, ses magiciens ordinaires, disaient investi d'un plus grand pouvoir. Barabbas, après Jessé, son ancêtre, en avait fait un article essentiel de la Kabbale évangélique.

Et après l'avoir introduit dans l'*Histoire ecclésiastique* de Sozomène, où l'on voit l'arbre *persicus* s'incliner jusqu'à terre devant le fils de la Gamaléenne arrivant en Égypte, l'Église l'a fait passer dans les *Evangiles de l'Enfance.*

Mais Barabbas est mort ignominieusement, et l'arbre qui doit fournir la verge du commandement est toujours parmi les Éthiopiens gymnosophistes, dont le chef dit, voyant Apollonius :

(1) Il se peut qu'il y ait dans ce chiffre une indication de chronologie séculaire.
(2) Nom égyptien de Moïse, rappelons-le toujours.

« Pour que vous ne croyiez pas que nous sommes impuissants à faire des prodiges, voyez vous-même ! » Et montrant un orme, le troisième à partir de celui sous lequel avait lieu l'entretien : « Arbre, s'écria-t-il, saluez le sage Apollonius ! » L'arbre obéit, et d'une voix de femme distincte, fit entendre ces mots : « Salut, sage Apollonius. »

Cet arbre, le quatrième dans l'ordre des signes de la Création, répond aux *Anes,* signe triomphal du Messie des Juifs. Lorsque son Créateur l'autorisera à fournir la Verge, ce n'est point à un chien enragé comme fut Barabbas, c'est à un homme comme est Apollonius, et comme sera Messius Décius, empereur. (1)

Barabbas est donc un impie et un sot, pour avoir cru et dit qu'il enfanterait des prodiges et que du bout de sa baguette il mènerait le monde !

« La vérité n'a pas besoin de prodiges, ni d'opérations magiques. Voyez Apollon de Delphes, qui occupe le milieu de la Grèce et rend des oracles. Là, vous le savez, quiconque veut avoir une réponse du Dieu expose sa demande en peu de mots; Apollon répond selon sa sagesse, et cela sans prodiges. Rien ne lui serait plus facile que d'ébranler tout le Parnasse, de changer en vin l'eau de la fontaine Castalie, (2) d'arrêter le cours du Céphise ; (3) au lieu de tout ce fracas, il se borne à dire la vérité. Croyons bien que c'est malgré lui qu'on lui apporte de l'or et des offrandes magiques ; son temple même ne lui fait pas de plaisir, et ne lui en ferait pas, quand il serait deux fois plus vaste qu'il n'est ! Ce Dieu, en effet, habita autrefois une modeste demeure et il construisit une étroite cabane selon la tradition, avec la cire apportée par des abeilles et des plumes apportées par des oiseaux. La sagesse, la vérité, s'apprennent à l'école de la simplicité : soyez simples, rejetez les prestiges des *Indiens*, (4) vous paraîtrez un sage accompli. Pour dire : « Faites ou ne faites pas, je sais ou je ne sais pas, c'est ceci ou c'est cela, » qu'y a-t-il besoin de faire du tapage, de lancer la foudre ?... ou plutôt d'être comme si on avait été frappé ! »

A quoi peut bien conduire une Apocalypse comme celle du Royaume de l'or, où l'on posséderait tout sans travail, et du Jardin où tout pousserait sans peine?

« Supposez que vous êtes placé entre la sagesse indienne (5) et la nôtre. L'une vous dit qu'elle vous préparera pour votre sommeil un lit de fleurs, qu'elle a du lait pour votre soif et du miel pour votre faim, qu'elle vous fournira quand vous voudrez du nectar et des ailes, que pour vos repas elle formera un cercle de trépieds et de sièges d'or, que vous n'aurez pas à prendre de peine, que toutes ces choses viendront d'elles-mêmes vous trouver.

L'autre vous dit, au contraire, qu'il convient de coucher sur la dure, de vivre nu comme nous, et, au milieu des fatigues, de ne prendre ni goût ni plaisir à tout ce qui n'aura pas été gagné avec peine, d'éviter l'ostentation et le faste, de rejeter loin de vous les visions et les songes qui font oublier la terre. Si vous choisissez, comme Hercule, si votre jugement est bien ferme, si vous ne dédaignez ni ne repoussez la simplicité qui est conforme à la nature, vous pour-

(1) Cf. plus haut, page 122.

(2) En opposition avec l'Aïn Karem de Barabbas, d'où est venue la séméiologie des Noces de Kana.

(3) Faculté que s'attribuait Barabbas, notamment en ce qui touche l'Euphrate.

(4) Il est manifeste, après tout ce qui précède, qu'il y avait là *Ioudaioi* (Juifs) et non *Indôoi*.

(5) Tout est *indien* ici, rien n'est plus *iudéen*.

rez vous vanter d'avoir dompté plusieurs lions, d'avoir coupé la tête à plusieurs hydres, d'avoir vaincu des Géryons et des Nessus, afin d'avoir accompli tous les travaux d'Hercule ! Que si vous préférez les artifices des charlatans, vous pourrez flatter les yeux et les oreilles, mais vous ne serez pas plus sage qu'un autre, et vous serez battu par un Gymnosophiste égyptien. »

IX
RÈGNE D'APOLLONIUS PAR VESPASIEN ET TITUS

Lorsqu'Apollonius revient des cataractes du Nil, Vespasien règne depuis deux ans, et Titus vient de prendre Jérusalem.

Apollonius est content d'eux : ils ont accompli la mission dont il les a investis, c'est par eux qu'il règne. Il n'a qu'un reproche à faire à Vespasien : Néron avait rendu la liberté aux villes de Grèce, Vespasien la leur a enlevée, c'est sa seule faute.

Pour le reste, Apollonius est heureux de lui avoir donné l'Empire, car Titus convient que son père et lui doivent tout à Apollonius.

a. — Suppression du séjour d'Apollonius en Judée lors de la chute de Jérusalem

On ne sait plus par où passait Apollonius pour rejoindre Titus, on le retrouve tout à coup en Cappadoce, à Argos. Il est absolument inadmissible que Philostrate ne l'ait point fait remonter d'Égypte en Cappadoce par Jérusalem ruinée. La destruction du Temple de Jérusalem, c'était le couronnement de toutes ses prophéties.

Titus « n'avait été que l'instrument de la colère de Dieu. »

Le séjour d'Apollonius en Judée a complètement disparu. Mais il est dit, et c'est un souvenir donné à la partie enlevée : « Les pays où il séjourna le plus longtemps après son retour d'Éthiopie sont la Basse-Égypte, la Phénicie, la Cilicie, l'Ionie, l'Achaïe et l'Italie. » Or, il n'y a plus un seul mot sur le séjour d'Apollonius dans cette Phénicie où le *Zib*, c'est-à-dire Dagon, était adoré dans tous les temples, (notamment à Eckron, et dont la *boulè* venait de frapper encore une fois l'Évangile du Royaume des Juifs.

Pour un Apollonius, champion des Grecs et interprète de l'antijudaïsme universel, la chute de Jérusalem, succédant à la faillite de Ménahem, c'est l'enterrement de toute la Sainte famille et le salut des goym assuré.

Le Roi des rois, c'est désormais Apollonius.

b. — Gageures contre l'histoire

Tout ce qui a trait aux relations d'Apollonius et de Titus semble une gageure contre l'histoire. On voit Titus refuser les couronnes que les populations voisines de l'Euphrate lui ont offertes pour avoir détruit Jérusalem, alors qu'au contraire il alla jusqu'à Zeugma pour recevoir celles que les Parthes lui dédièrent.

c. — Vestiges des divisions entretenues par l'Évangile dans les Synagogues d'Antioche

On peut voir dans Flavius Josèphe les terribles scènes qui se déroulèrent, après la chute de Jérusalem, dans les synagogues d'Antioche, entre Juifs hérodiens et Juifs barabbalâtres. La « division », les *Toledoth* synoptisés ne peuvent la nier, c'est le résultat immédiat de l'Évangélisation, et, on se le rappelle, la Nativité selon Luc constate nettement que Barabbas est venu au monde « en signe de contradiction » pour tous les Juifs d'abord, et pour combien de goym ensuite ! Dans le texte actuel de Philostrate, savez-vous qui sème le trouble à Antioche? Le gouverneur de Syrie lui-même ! C'est lui qui « répandait la discorde dans Antioche, et nourrissait entre les citoyens des soupçons qui mettaient la division dans les assemblées ! »

d. — Vestiges d'une scène relative aux Juifs évangélisés de Cilicie

Les lecteurs du *Mensonge chrétien* savent que l'Évangélisation des Juifs de Cilicie avait été très active, particulièrement à Tarse, où l'élément hérodien, représenté par la famille du prince Saül, avait été mis à rude épreuve. Philostrate, qui avait déjà montré les ravages de la peste évangélique à Éphèse, relevait dans un chapitre important et curieux la participation des Juifs de Tarse à la tentative de Ménahem « pour s'emparer des choses ». (1)

Mais comme l'Église a jugé bon de convertir le prince Saül sous le nom de Paul, et de l'envoyer à Tarse avec Barnabé pour prêcher la résurrection de Barabbas, le falsificateur ordinaire de Philostrate a été obligé de refaire complètement une scène qui se passait à Tarse entre Apollonius et Titus.

Les habitants de Tarse avaient autrefois détesté Apollonius, parce qu'il leur avait adressé des reproches continuels, et que, vivant dans la mollesse et dans la volupté, ils ne pouvaient supporter un langage un peu ferme. Mais à l'époque où nous sommes arrivés, ils se prirent pour lui d'une telle estime qu'ils le considérèrent comme le fondement et le soutien de leur ville.

Dans un sacrifice public que faisait Titus, tous les citoyens, se pressant autour de l'empereur, l'implorèrent pour leurs intérêts les plus chers : Titus répondit qu'il présenterait leur requête à son père, et qu'il se chargerait en leur faveur des fonctions de député de la ville de Tarse. Apollonius s'approcha et dit : « Si je vous prouvais que quelques-uns de ces hommes sont les ennemis de votre père et les vôtres, qu'ils ont eu des intelligences à Jérusalem pour y exciter la révolte, (2) et qu'ils ont ainsi donné secrètement du secours à vos

(1) A côté de choses importantes, l'Église nous en dissimule de curieuses. Je crois voir notamment que Titus avait été envoûté sous la forme d'un veau par les Juifs. Car Titus ayant dit à Apollonius : « Mon père et moi, nous vous devons tout ce que nous sommes », et Apollonius lui ayant dit, en lui frappant sur le cou qu'il avait comme un athlète : « Qui osera mettre sous le joug un taureau si vigoureux? » il répond, en parlant de son père : « Celui qui a pris soin de moi, alors que je n'étais qu'un veau. »

(2) Par conséquent, ils étaient Juifs et partisans de Ménahem. Dans ce texte ils sont confondus avec l'ensemble des citoyens de Tarse. C'est une calomnie à la fois contre les Juifs évangélisés et contre les Grecs de Cilicie : les premiers, parce qu'on les voit dans un temple païen rendre hommage à la Bête ; les seconds, parce qu'ils ont l'air d'avoir, eux, citoyens romains, pactisé avec le dernier frère de Barabbas.

ennemis les plus déclarés, que feriez-vous? — Que pourraient-ils attendre de moi, sinon la mort? — Eh quoi ! ne rougissez-vous pas d'avoir les châtiments tout prêts en votre main, et de différer les bienfaits ? de vous charger vous même des premiers, et d'avoir besoin pour les autres d'en référer à votre père? »

Ces paroles firent un grand plaisir à Titus, qui s'écria : « J'accorde aux habitants de Tarse ce qu'ils demandent : mon père ne pourra trouver mauvais que je cède à la vérité, (1) et à vous, Apollonius. »

X

LE CHIEN ÉVANGÉLIQUE EXORCISÉ PAR APOLLONIUS

a. — Le goy de Tarse rendu bête par la morsure d'un chien enragé

Il est triste à dire que, dans une ville où se parle la langue d'Homère et de Platon, certains goym en arrivent à croire, sur la foi de l'Évangile éternel, que Barabbas peut leur envoyer son *Chien* pour leur communiquer sa rage.

Un chien enragé s'était jeté sur un adolescent, et l'effet de cette morsure fut que l'adolescent imita tout ce que font les chiens. Il aboyait, il hurlait, il marchait à quatre pattes. *Il y avait trente jours qu'il était malade,* (2) quand Apollonius arriva à Tarse.

Son père et sa mère, au comble de la désolation, viennent trouver Apollonius. Il semble vraiment que leur fils parle hébreu ou araméen !

Apollonius ordonna de rechercher le chien qui était l'auteur de tous ces désordres. On lui répondit qu'on n'avait pas vu ce chien, que le jeune homme avait été attaqué par lui hors de la ville, comme il s'exerçait à lancer des javelots, et que, comme le malade n'avait pas même conscience de lui-même, il avait été impossible d'apprendre de lui *la forme de ce chien.*

Apollonius ne cherche pas à voir ce chien, il sait d'avance qui est en lui sous cette forme.

b. — Apollonius dit de quel démon est possédé le chien et l'exorcise à distance

Apollonius, après quelques moments de réflexion, dit à Dagis : « C'est un animal qui a le poil blanc et fort épais, il est originaire de l'Amphilochie.

En effet. L'Amphilochie, (Celle qui accouche doublement,) et qui est aussi l'Amphilogie, (car elle est connue sous deux noms,) c'est la mère du Maître de l'Ane, le « Rabbi onou » du *Mahazeh* de Cérinthe.

Apollonius la connaît déjà par l'Apocalypse, et il la prévoit telle qu'on la verra dans le *Toledoth* de Loucas, où elle accouchera sous

(1) Quand le mot « vérité » apparaît dans un texte où est intéressé le Juif de rapport, on peut être sûr que tout ce qui amène le mot est corrompu. La « vérité », en effet, est que les rabbins évangélistes de Tarse avaient affolé la semence de bétail avec la prophétie des *Anes* et du *Chien.*

(2) Les trente jours occupés par le signe des *Anes,* le *Cancer* des Grecs.

deux noms (Éloï-Schabed et Marie), d'un enfant qui a l'air d'en faire deux (Ioannès et Jésus.) Elle s'était montrée sous ces doubles apparences aux magistrats d'Hypate, (1) pendant le centenaire de l'Année des baptêmes.

Le chien enragé de Tarse est donc bien le *double bestial* du Chien évangélique.

Il est encore près de *telle fontaine*, tout tremblant : car il voudrait boire, et l'eau lui fait horreur.

La fontaine près de laquelle il se trouvait n'est plus nommée, mais elle l'était, sans quoi personne n'aurait pu la trouver. C'était son « Aïn » à lui, son Aïn Gamel (2). Aujourd'hui qu'il est enragé, il ne peut plus boire d'eau, il ressemble au Chien de l'Enfer

« Amenez-le moi sur la rive du Cydnus, à l'endroit où sont les palestres. *Il vous suffira de lui dire que c'est moi qui l'appelle.* »

Ici Apollonius prévoit la scène où Jésus envoie chercher les *Anes* pour faire son entrée dans Jérusalem, disant : « Vous direz que le Maître en a besoin. » (3)

Mais au lieu d'envoyer chercher les *Anes,* qui ne viendront jamais et que d'ailleurs il ne veut pas voir, il fait appeler le Chien enragé qui est avec eux dans le signe.

Incurable comme signe, il est maintenant curable comme bête.

Débarrassée de son démon, cette bête devient sociable, elle peut approcher l'homme.

A peine ce chien eut-il été amené par Dagis, qu'il alla se coucher aux pieds d'Apollonius, en poussant des cris plaintifs, comme les suppliants qui entourent les autels. Apollonius le caressa, pour le rendre encore plus traitable, et plaça le jeune homme mordu auprès de lui, le retenant par la main.

c. — Le goy guéri par la langue du chien exorcisé

Puis, pour que personne n'ignorât ce grand mystère, il dit à haute voix : « L'âme de Télèphe le Mysien est passée en cet enfant, et la destinée s'acharne toujours contre lui. »

Télèphe, roi de Mysie, fut percé de la lance d'Achille, mais guéri par la rouille de la lance même : le remède à côté du mal. Ici le mal a été fait par la langue-épée du Verbe évangélique (4). Qui guérira le néo-Télèphe? Le chien, préalablement débarrassé du démon qui l'a rendu enragé.

C'est ce qu'a fait Apollonius en caressant la bête.

Après avoir prononcé ces mots, il ordonna au chien de lécher la plaie, afin que l'auteur du mal en fût aussi le médecin.

Par son pouvoir Apollonius a purifié la salive du chien et il en fait la rouille réparatrice.

(1) Cf. plus haut, p. 74.
(2) Cf. page 23.
(3) Cf. *Le Mensonge chrétien*, petite édit.. p. 518.
(4) L'épée dont est traversée l'âme de Marie (Amphilochie) dans le *Toledoth* de Luc, II, 35, et qui est la langue-épée du Verbe évangélique dans l'*Apocalypse.*

d. — L'eau du Cydnus délivrée du sort jeté sur elle par Barabbas

Aussitôt l'enfant se retourna vers son père, reconnut sa mère, (1) adressa la parole à ses camarades, et but de l'eau du Cydnus.

En effet, Apollonius avait préalablement relevé cette eau de la malédiction que Barabbas avait prononcée contre elle par le moyen du *Tharthak-Thakthar*, « l'Ange qui a pouvoir sur les eaux. »

Elle n'était pas empoisonnée, comme l'avait voulu Barabbas. Ce n'était point « des eaux de mort ; » et ce fut « l'eau d'oubli » pour le goy qui avait commis le péché de prêter l'oreille au Verbe judaïque.

De son côté, baptisé dans une eau goy par un ennemi du Baptiseur évangélique, le chien est guéri de sa rage.

Apollonius n'oublia pas le chien : après avoir fait des prières au fleuve (2), il lança cet animal au travers du courant. Quand le chien eut atteint l'autre rive, il s'y arrêta, aboya, (ce que ne font jamais les chiens enragés,) baissa les oreilles et remua la queue, se sentant guéri. L'eau en effet est le remède contre la rage, quand le malade ose l'affronter.

XI

a. — Onze ans d'avance, Apollonius annonce à Titus qu'il mourra d'un poisson

D'après les rabbins évangélisés, Titus est mort « empoissonné » par Barabbas, et non empoisonné par Domitien, comme on le fait dire aujourd'hui à Philostrate.

Personne, avant que l'Église ne le dît ici, et ne l'insérât dans Dion Cassius, où Zonare l'a pris, personne n'avait jamais prétendu que Titus fût mort empoisonné par son frère.

Mais, étant donné que l'instrument de sa mort était le *signe du salut* pour les barabbalâtres, il a bien fallu donner le change là-dessus par une calomnie contre quelqu'un. On a choisi Domitien, parce qu'il « persécuta l'Église ». Malgré tout, il résulte formellement de Philostrate que Titus est mort d'un de ces fameux « lièvres de mer » qui ont été cause, sous Antonin, de l'accusation de magie évangélique portée contre Apulée. (3) Ce poisson n'est plus que dans Philostrate ; dans le *Talmud*, c'est une mouche énorme, sur laquelle nous nous expliquons plus loin, qui fait périr Titus.

« Titus fit éloigner tout le monde, et dit : « Apollonius, nous sommes seuls, me permettez-vous de vous interroger sur ce qui me tient le plus au cœur? — Vous pouvez m'interroger, répondit Apollonius, et plus vos questions seront importantes, plus vous pouvez les faire avec confiance. — Je veux vous interroger au sujet de ma vie et des hommes contre lesquels je dois le plus tenir me en garde ; (4) mais peut-être trouverez-vous qu'il y a de la lâcheté dans de telles appréhensions — Je ne vois là que de la précaution et de la prudence ;

(1) Il était redevenu grec, donc sociable.
(2) Pour qu'il ne se laissât point corrompre par le Chien judaïque.
(3) Cf. *Le Mensonge chrétien*, petite édit., p. 282.
(4) Les Juifs barabbalâtres, dans l'esprit de Philostrate.

car c'est à cela qu'il faut veiller tout d'abord. » Et levant les yeux vers le Soleil, il prit ce Dieu à témoin qu'il allait précisément parler à l'empereur sur ce sujet, si l'empereur ne l'eût pas abordé : il ajouta que les Dieux lui avaient dit d'avertir Titus de redouter, du vivant de son père, les ennemis de son père, et après la mort de Vespasien, ses plus proches parents. (1)

En effet, deux ans après avoir été admis par son père au partage de l'empire, il mourut empoisonné avec du lièvre marin, poisson qui fournit un venin plus mortel que toutes les substances de la terre et de la mer.

Néron s'en était servi pour empoisonner dans ses festins ses plus grands ennemis : (2) Domitien s'en servit contre son frère Titus, irrité, non parce qu'il avait pour collègue un frère, (3) mais parce que son collègue était doux et vertueux. Après cet entretien secret, Titus et Apollonius s'embrassèrent publiquement. Quand l'empereur partit, (4) Apollonius le salua par ces mots : « Prince, soyez supérieur à vos ennemis par vos armes, à votre père par vos vertus. »

XII

L'IDÉE DU ROYAUME DE L'OR

Cette chimère, survivant à la chute de Jérusalem, a fait le succès de l'Évangile auprès des Grecs d'Asie. Apollonius l'attaquait par toutes les armes du bon sens, prévoyant le parti qu'en devait tirer Péréghérinos, le Mysien qui se disait fils de Priam.

Il multipliait les séméiologies pour mettre en garde les populations contre les charlatans qui les pressuraient au delà de ce que pouvaient faire les publicains les moins scrupuleux. Cette partie aidait à comprendre que les progrès de la barabbalâtrie sont liés à la promesse de possessions sans travail.

Aussi est-elle remplacée maintenant par cette déclaration du falsificateur ecclésiastique :

Afin de ne pas allonger cet ouvrage en reproduisant tous les discours qu'a tenu Apollonius chez les différents peuples, et d'un autre côté, afin de ne pas avoir l'air de traiter légèrement une histoire que j'écris avec beaucoup de soin *pour ceux qui ne connaissent point Apollonius*, je crois devoir choisir, en y insistant, les faits les plus importants et les plus dignes de mémoire.

C'est dire qu'il n'en reste pas grand'chose.

a. — L'homme qui, à l'instar de Barabbas, a des oiseaux qui lui promettent la richesse

Il y a, se passant on ne sait plus où, une histoire de dresseur d'oiseaux qui se rattache certainement à celle de Barabbas. Le fond de l'ancien texte perce en quelques endroits du texte substitué.

(1) Insinuation par laquelle le tripatouilleur ecclésiastique prépare sa calomnie contre le frère de Titus.

(2) Néron a bon dos, mais que penser de Vespasien qui garde précieusement ces poisons pour que Domitien puisse « empoissonner » son frère ?

(3) Ils n'étaient consuls ni l'un ni l'autre, en 834, qui est l'année de la mort de Titus. C'était Flavius Silvanus et Annius Vérus Pollio.

(4) Titus est censé partir d'Argos de Cappadoce, où se passe maintenant la scène. mais il est clair qu'elle se passait ailleurs, au moment du départ de Titus pour Rome

Il s'agit d'un individu riche et ignorant qui, à l'instigation de gens intéressés dans l'affaire et avides d'or, instruit des oiseaux, (il en est d'aquatiques, comme le pluvier,) pour en faire des oiseaux savants. Il leur apprend « à parler comme des hommes, » (sans doute par le même moyen que Barabbas pour faire dire à Dieu : « Tu es mon fils bien aimé-je t'ai engendré aujourd'hui, ») et il compte sur la magie pour opérer en lui une métamorphose qui doit le rendre plus riche encore : le baptême de feu, n'en doutons pas, l'opération qui doit éprouver le Messie comme le feu éprouve l'or.

Apollonius va le voir, il lui explique qu'il a en effet besoin d'une métamorphose, mais dans sa conscience et dans sa conduite : « Vous avez besoin d'un changement, et en quelque sorte d'une éclatante métamorphose, si vous ne voulez pas vous laissez plumer sans vous en apercevoir, et mériter les chants plaintifs, plutôt que les chants joyeux, de vos oiseaux ! »

Le jeune homme comprend, cesse de s'occuper d'oiseaux savants, fréquente les écoles, et apprend à parler comme il faut pour se défendre contre les suggestions du mauvais esprit et contre les sycophantes qui abusent de sa naïveté.

C'est du ventre de Barabbas que partait la voix divine de la colombe ! (1)

b. — Apollonius à Sardes prévoit et dénonce la faiblesse des Lydiens qui se laisseront évangéliser

Apollonius allait à Sardes, la ville de Lydie où il y avait le plus de Juifs. C'était l'ancienne capitale de Crésus, et c'est un des sept évêchés nommés dans l'*Apocalypse de Pathmos*. Elle était bâtie sur la pente du Tmolus et baignée par le Pactole.

Philadelphie, autre évêché barabbalâtre, était également au pied du Tmolus, sur le Caïstre, et pleine de Juifs acquis à celui qui est « le Saint et le Véritable, celui qui a la clef de David, les sept étoiles, » et le reste. Les Juifs qui baptisaient dans ces villes ne pouvaient pas moins faire que de promettre aux néophytes le retour de l'or dans le Pactole, et un billet d'entrée dans le Jardin aux douze récoltes.

Deux traditions sont répandues à Sardes : l'une sur le Pactole, qui aurait autrefois charrié pour Crésus des paillettes d'or, l'autre sur des arbres qui seraient plus anciens que la terre. (2) Apollonius jugeait que la première était assez digne de foi ; qu'en effet le Tmolus avait autrefois un sable mêlé d'or que les pluies avaient fait descendre, et qu'elles avaient entraîné dans le lit du Pactole, mais qu'avec le temps tout ce sable avait été emporté, et qu'il n'en restait plus.

Quant à l'autre tradition, il ne fit qu'en rire : « Vous vous vantez, dit-il aux habitants, d'avoir des arbres plus anciens que la terre ; mais depuis le temps que j'étudie, je n'ai pas encore vu qu'il y ait des astres plus anciens que le ciel. » C'était leur dire que le contenu ne peut exister sans le contenant.

Ces arbres ne se verront dans aucun Jardin, en dépit des promesses de Barabbas, et la Ville de l'or ne s'élèvera dans aucun pays.

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit., p. 128.
(2) L'orme qui salue Apollonius en Ethiopie est un fils de cette famille.

Comment les Lydiens peuvent-ils se laisser abuser ainsi par les Juifs, eux qui connaissent la fin de Crésus?

c. — Parallèle entre Crésus et Barabbas, entre les fils de l'un et les disciples de l'autre (1)

« Crésus, en passant l'Halys, perdit l'empire des Lydiens. (2) Il fut pris vivant, fut chargé de chaînes, monta sur le bûcher, vit le feu allumé et s'élevant déjà à une certaine hauteur : cependant il continua de vivre, parce que les Dieux l'aimaient.

Ainsi voilà un homme qui a été presque baptisé de feu. Il n'en a pas été plus fier pour cela !

Que fit ensuite cet homme, votre ancêtre et le roi de vos ancêtres ? Ce roi, qui avait été traité ainsi contre toute justice, fut admis à la table de son vainqueur, et fut pour lui un conseiller fidèle, un ami dévoué.

A cet ancêtre, qui a oublié l'injustice du sort, au point d'être utile à son ennemi, les Lydiens semblent vouloir préférer un Juif qui, nuisible même à ses amis, a été saisi en plein crime par la main de la justice, et qui, loin d'avoir échappé à la croix comme Crésus au bûcher, est enterré en equelque coin de Samarie.

Or, le vieux roi n'avait laissé à ses fils que des exemples de philosophie et d'humanité :

« Parmi vous, au contraire, je ne vois que perfidie, déloyauté, haine, profanation, impiété dans vos rapports envers vos parents, vos enfants, vos amis, vos proches, vos voisins. Vous agissez en ennemis, et cela sans avoir passé l'Halys, ou sans qu'on l'ait passé pour entrer chez vous. Et la terre, l'injuste terre, vous donne ses fruits !

« Le fils d'Alyatte ne put sauver la capitale de son empire ni par la force, ni par les conseils : cependant il était roi, et il était Crésus. Mais vous, quel lion avez-vous écouté, quand vous avez engagé une guerre fratricide, enfants, jeunes gens, hommes faits, vieillards, et même jeunes filles et femmes? C'est à croire que votre ville est consacrée, non à Cérès, mais aux Furies. Cérès aime les hommes : d'où vient votre fureur contre eux? »

Cérès, c'est la Moisson. Les Furies, ce sont les disciples et les ministres du Juif qui se disait « le Moissonneur de la terre. »

« Il était naturel qu'un philosophe qui vénère l'antiquité voulût visiter une ville antique et puissante comme la vôtre.

Je suis donc venu de moi-même, sans attendre que je fusse appelé, comme je l'ai été par un grand nombre d'autres villes. J'ai voulu voir si je pourrais rendre à votre ville l'unité de mœurs, d'esprit, de loi et de religion. J'ai fait pour arriver à ce but tout ce qui dépendait de moi : la discorde, a dit un sage, est pire que la guerre. »

Et elle la précipite, sans y préparer.

d. — Le trésor caché dans le champ

Nous avons déjà vu le jugement que le roi de l'Inde rend dans une affaire de trésor caché. (3) Le jugement est rendu contre celui qui a vendu

(1) Ce parallèle a été détaché de Philostrate et placé dans les *Lettres d'Apollonius*, après le traitement ordinaire.
(2) Comme Barabbas a perdu son royaume en passant le Jourdain.
(3) Cf. plus haut, p. 160.

le champ. Mais dans d'autres contrées il y a des malheureux qui, ignorant cette sentence, prient la Terre de leur révéler l'emplacement du trésor.

L'un d'eux s'adresse à Apollonius dans le même but. C'est un homme qui a quatre filles à marier, lesquelles, à ce que je crois, lui viennent des quatre points cardinaux. Il n'a que vingt mille drachmes pour toute fortune, et il en a promis cinq mille à chacune de ses filles : quand il aura fait le partage, il ne lui restera plus rien pour vivre.

Ce qu'ayant entendu, Apollonius sort de la ville. Avisant un petit jardin d'apparence modeste en comparaison de celui de Barabbas, il y entre, et après avoir adressé sa prière à Pandora, qu'il considère comme plus puissante que Panthora, il va trouver le propriétaire et lui propose de lui acheter son jardin pour le père des quatre filles. Le propriétaire, un Juif (baptiseur sans doute), (1) quis'est enrichi d'une façon tout à fait inique, l'a eu pour rien en dénonçant son ancien possesseur ; il prétend l'avoir payé quinze mille drachmes, Apollonius l'achète vingt mille.

Le protégé d'Apollonius se considère comme ruiné par ce marché, car c'est après un trésor qu'il soupire, et non après un champ.

Mais ayant fouillé, il trouve une amphore contenant vingt mille dariques, et par surcroît il récolte des olives en un temps où il n'y en avait pas, si bien que sa maison se remplit de prétendants. On ne nous dit pas la figure que fait le Juif en apprenant que le trésor a été trouvé par un goy, mais il n'a rien à dire : le marché est régulier.

e. — L'homme de Carie qui veut épouser Vénus, la Reine de Cnide

Cette *similitude* est dirigée et contre Barabbas, qui s'était promis d'épouser la Vierge du monde, et contre ceux qui, à son exemple, se font passer pour fils de dieux ou époux de déesses. Et si, au lieu de s'avouer fils d'Apollonius, Apollonius tirait argument de la condition que lui fait Philostrate, comment l'empêcher de se présenter comme fils de Protée ? Mais il ne veut point finir comme Barabbas, qui finit comme Ixion, lequel, pour avoir émis des prétentions sur Junon, fut précipité dans les enfers et attaché à une roue enflammée, comme celle du char d'Ézéchiel, d'apocalyptique mémoire.

Les Péréghérinos et les Alexandre, qui nourriront la même folie, se disant fils de Jupiter ou époux de la Lune, ne seront pas mieux traités, leur existence de mensonge terminée.

Voyant donc un insensé Carien, qui essaie par des dons et des sacrifices d'amener la Vénus de Cnide à le prendre pour époux, Apollonius lui tient ce discours :

« Mon ami, votre présomption vous vient des poètes, qui chantent l'hymen des Anchise et des Pélée avec des déesses, mais croyez à ce que je vais vous dire de l'amour entre les différents êtres. Les Dieux aiment les déesses ; les hommes, des femmes ; les animaux, des femelles de leur espèce ; chaque être aime son semblable, pour enfanter des êtres semblables à lui. Quand il y a union entre deux êtres d'espèces différentes, c'est une monstruosité, ce n'est pas un hymen. Si vous aviez songé à l'histoire d'Ixion, jamais il ne vous serait venu à l'esprit de vous éprendre pour un être d'une nature différente de la

(1) Il y avait du Juif dans l'affaire, les commentateurs le reconnaissent, quoique maintenant il ne soit plus question que de Phéniciens.

nôtre. Ixion tourne comme une roue dans le ciel ; quant à vous, si vous ne renoncez à entrer dans ce temple, vous serez poursuivi par le malheur sur toute la terre, et vous ne pourrez dire que les Dieux ne sont pas justes envers vous ! »

Ainsi s'éteignit cette ivresse, et l'amoureux s'en alla, après avoir offert à Vénus un sacrifice pour implorer son pardon.

f. — Collectes semblables à celles dont l'Église chargera Saül mué en Paul

Naturellement il n'y a pas un seul Juif parmi les scélérats qui allaient partout disant que, si la terre tremblait, c'était par le pouvoir de Barabbas, et que, si elle cessait de trembler, c'était par considération pour eux.

Les villes situées sur la rive gauche de l'Hellespont ayant été agitées par des tremblements de terre, des Égyptiens et des Chaldéens y firent des quêtes, afin de recueillir une somme d'argent nécessaire pour offrir à Neptune et à la Terre un sacrifice de dix talents. Les villes y contribuèrent des deniers publics ; les particuliers, frappés d'épouvante, y mirent aussi du leur ; et ces charlatans déclaraient que le sacrifice n'aurait pas lieu, tant que l'argent n'aurait pas été déposé chez les banquiers. (1) Apollonius ne voulut pas négliger les riverains de l'Hellespont : il parcourut les villes qui avaient été affligées du fléau, en chassa les misérables qui profitaient de l'infortune d'autrui pour battre monnaie, s'enquit des causes de la colère des Dieux, leur offrit des sacrifices selon les ressources des villes, éloigna d'elles le fléau sans leur imposer de lourdes charges et arrêta les tremblements de terre.

Voilà ce que fit Apollonius pour les temples et les villes, ce qu'il fit à l'égard de différents peuples et pour leur avantage, ce qu'il fit pour les morts et les malades, à l'égard des sages et des hommes étrangers à la sagesse, enfin à l'égard des princes qui le consultèrent sur la manière de bien vivre. (2)

(1) Cf. le « Soyez de bons banquiers » du *Toledoth* de Luc.

(2) Les *Lettres d'Apollonius*, toujours fausses, mais quelquefois tirées des indications de Philostrate, portent la trace évidente de l'apparition d'Apollonius dans des villes que sa *Vie* ne nomme plus. De ce nombre est Tralles, où devait naître Phlégon, et qui, par la grâce de cet homme véridique, se tint éloignée de la barabbalâtrie. D'où cette *Lettre aux habitants de Tralles* :

« Beaucoup d'hommes viennent à moi de divers côtés, les uns pour une cause, les autres pour une autre ; les uns jeunes, les autres vieux. J'examine les dispositions et le caractère de chacun avec autant d'attention que je puis, et j'observe s'il est bon ou mauvais citoyen. Jusqu'ici je ne saurais préférer à vous, qui êtes de Tralles, ni les Lydiens, ni les Achéens, ni les Ioniens, ni même les peuples de la Grande-Grèce, les Thuriens, les Crotoniates, les Tarentins, ou quelques autres de ce fortuné pays de l'Italie, comme on l'appelle, ou d'autres terres. Pourquoi donc, quand j'ai pour vous tant d'estime, ne viens-je pas habiter au milieu de vous, moi qui suis de votre race? Je vous le dirai une autre fois. Pour le moment, qu'il me suffise de vous adresser des éloges, à vous, et à vos magistrats, qui surpassent en sagesse et en vertu les magistrats de beaucoup d'autres cités, surtout de celles d'où vous tirez votre origine. »

nôtre. Ixion tourne comme une roue dans le ciel ; quant à vous, si vous ne renoncez à entrer dans ce temple, vous serez poursuivi par le malheur sur toute la terre, et vous ne pourrez dire que les Dieux ne sont pas justes envers vous ! »

Ainsi s'éteignit cette ivresse, et l'amoureux s'en alla, après avoir offert à Vénus un sacrifice pour implorer son pardon.

I. — Collectes semblables à celles dont l'Église chargera Saül mué en Paul

Naturellement il n'y a pas un seul Juif parmi les scélérats qui allaient partout disant que, si la terre tremblait, c'était par le pouvoir de Bar-Abbas, et que, si elle cessait de trembler, c'était par considération pour eux.

Les villes situées sur la rive gauche de l'Hellespont ayant été agitées par des tremblements de terre, des Égyptiens et des Chaldéens y firent des quêtes, afin de recueillir une somme d'argent nécessaire pour offrir à Neptune et à la Terre un sacrifice de dix talents. Les villes y contribuèrent des deniers publics ; les particuliers, frappés d'épouvante, y mirent aussi du leur ; et ces charlatans déclaraient que le sacrifice n'aurait pas lieu, tant que l'argent n'aurait pas été déposé chez les banquiers. (1) Apollonius ne voulut pas négliger les riverains de l'Hellespont ; il parcourut les villes qui avaient été affligées du fléau, en chassa les misérables qui profitaient de l'infortune d'autrui pour battre monnaie, enquit des causes de la colère des Dieux, leur offrit des sacrifices selon les ressources des villes, éloigna d'elles le fléau sans leur imposer de lourdes charges et arrêta les tremblements de terre.

Voilà ce que fit Apollonius pour les temples et les villes, ce qu'il fit à l'égard de différents peuples et pour leur avantage, ce qu'il fit pour les morts et les malades, à l'égard des sages et des hommes étrangers à la sagesse, enfin à l'égard des princes qui le consultèrent sur la manière de bien vivre. (2)

(1) Cf. le « Soyez de bons banquiers » de l'Évangile de Luc.

(2) Les *Lettres d'Apollonius*, toujours fausses, mais quelquefois tirées des indications de Philostrate, portent la trace évidente de l'apparition d'Apollonius dans des villes que sa *Vie* ne nomme plus. De ce nombre est Tralles, où devait naître Phlégon; et qui, par la grâce de cet homme verdâtre(?), se fait éloigner de la bonne ville(?). D'où cette *Lettre aux habitants de Tralles* :

« Beaucoup d'hommes viennent à moi de divers côtés, les uns pour une cause, les autres pour une autre ; les uns jeunes, les autres vieux. J'examine les dispositions et le caractère de chacun avec autant d'attention que je puis, et j'observe s'il est bon ou mauvais citoyen. Jusqu'ici je ne saurais préférer à vous, qui êtes de Tralles, ni les Lydiens, ni les Achéens, ni les Ioniens, ni même les peuples de la Grande-Grèce, les Thuriens, les Crotoniates, les Tarentins, ou quelques autres de ce fortuné pays de l'Italie, comme on l'appelle, ou d'autres terres. Pourquoi donc, quand j'ai pour vous tant d'estime, ne suis-je pas habiter au milieu de vous, moi qui suis de votre race? Je vous le dirai une autre fois. Pour le moment, qu'il me suffise de vous adresser des éloges, à vous, et à vos magistrats, qui surpassent en sagesse et en vertu les magistrats de beaucoup d'autres cités, surtout de celles d'où vous tirez votre origine. »

VI

LA SECONDE MORT DE BARABBAS

I

LE CENTENAIRE DE BARABBAS ET D'APOLLONIUS EN 839

Domitien régnait depuis cinq ans, lorsqu'en 839 tomba le Centenaire de la naissance de Barabbas, mort et enterré depuis cinquante ans. C'est aussi le Centenaire d'Apollonius ; voilà cinquante ans qu'il est ressuscité, étonnant le monde entier par ses miracles.

L'année 839 est une année exceptionnelle pour les Juifs barabbalâtres, c'est le Jubilé de la publication de l'Évangile : le Royaume n'est point venu, et, quoiqu'en disent les rabbins, Barabbas ne se montre pas.

La veille de la pâque, en guise d'agneau, surdivers points de l'Empire, ils sacrifient leurs premiers-nés au Roi-Messie pour hâter son avènement. Ce fut une des raisons pour lesquelles Jésus dira aux disciples : « Vous serez en exécration à tous à cause de mon nom. » Et c'est dans le passé de l'Église, un tournant d'autant plus difficile, qu'environ neuf ans après, il y a l'exécution de Flavius Clémens et autres pour avoir conspiré contre Domitien après s'être fait circoncire et baptiser. L'assassinat de Domitien, par un émissaire de la veuve de Clémens, clôt le règne.

L'Église ayant fait du père de Clémens le compagnon de Paul et le successeur de Pierre à Rome, ce Clémens ayant même déclaré, dans les écrits mis sous son nom, qu'il était des Douze, qu'il avait assisté à une Cène célébrée par un nommé Jésus, (1) à telles enseignes que sa tête reposait sur le sein de ce divin personnage pendant la cérémonie, je vous laisse à penser ce que peut être devenu le texte de Philostrate sur les pâques infanticides consacrées à Barabbas, et sur la vengeance publique qu'Apollonius va tirer de ce scélérat.

(1) Cf. dans le *Mensonge chrétien*, pet. édition, p. 531, l'analyse de cette imposture funambulesque. Le pseudo-Clémens ne se borne pas à certifier que Barabbas a célébré la pâque et inventé l'Eucharistie, quoiqu'il fût en croix depuis la veille, il soutient que Juda de Kérioth assistait à la séance, quoiqu'assassiné, depuis la veille également, par Simon la Pierre.

a. — Manœuvres d'Église pour dénaturer le rôle d'Apollonius à propos des pâques barabbalâtriques

Le falsificateur de Philostrate est condamné à mentir sur tout. Et dès le début du chapitre, nous voyons cet Apollonius, hier encore si plein de la douceur pythagoricienne, souhaiter, annoncer même le meurtre de Domitien, et y préparer les lecteurs comme à un acte commandé par la philosophie.

II

APOLLONIUS MENACÉ PAR DOMITIEN

La philosophie, au contraire, et plus particulièrement la sienne, lui ordonnait de défendre les sages, que Domitien allait exiler ou mettre à mort, contre ceux qui, pour assouvir leurs appétits, ne craignaient pas d'ébranler la patrie, en se servant de prophéties condamnées par tous les Dieux, y compris le Père céleste de leur auteur. D'un côté, il y a les philosophes ; de l'autre, il y a les traîtres. Apollonius est avec les premiers contre Domitien, et avec Domitien contre les seconds.

a. — Apollonius ne reconnaît pas Domitien pour empereur

Si Domitien ne se conduit pas bien, il le remplacera par Nerva, l'homme le plus doux, le plus simple, le plus probe de son temps.

C'est Apollonius qui a donné l'Empire à la famille Flavia, il a régné par Vespasien et par Titus. Mais Domitien, qui leur a succédé, est un tyran, il persécute la philosophie. Persécuter la philosophie, c'est attenter à la souveraineté d'Apollonius. Apollonius n'a point reconnu Domitien.

A Éphèse il blâme publiquement ses mauvaises actions, il se déclare solidaire de ceux qui luttent pour la liberté.

b. — Il est appelé à Rome sous menace de mort, parce qu'il est dit Roi des rois par la philosophie

On l'avertit que, s'il continue, Domitien le fera mettre à mort. Il ne s'émeut point. A Smyrne il invite les habitants à tourner leurs regards vers la statue de l'empereur : « Insensé, s'écrie-t-il, que tu connais mal les Parques et la Destinée ! Celui qui doit régner après toi, tu aurais beau le tuer, il ressusciterait ! » En effet, un autre tyran, qui se disait Roi des rois, l'a fait tuer une première fois, ce tyran a été crucifié ignominieusement, et Apollonius vit toujours !

Dans le texte actuel, on feint que par ces paroles prophétiques Apollonius a désigné soit Nerva, soit Orphitus, soit Rufus, tous les trois dignes de l'Empire, de manière que Domitien puisse l'inquiéter pour avoir conspiré avec eux contre lui. Or nous ne sommes qu'en 839, Domitien ne sera assassiné qu'en 849, et il fallut tirer Nerva de l'ombre pour le faire empereur malgré lui.

Les paroles d'Apollonius ne concernaient donc que lui-même, et elles

ne se comprennent qu'à cette condition. Le Roi des rois, c'est lui, tous les philosophes le disent après Vespasien et Titus.

Apollonius fuira-t-il, comme Barabbas devant les Jérusalémites et plus tard devant les Romains? Il n'attend même pas qu'on le poursuive, il va à Rome, où Barabbas se cache, tremblant au milieu des Juifs ; il n'a pas peur de la Bête romaine, et quant à la Bête juive, il s'en charge !

c. — Le port de Justice

Apollonius débarque à Pouzzoles, (1) où pullulaient les Juifs évangélisés.

Il faut noter ici que, pour les besoins de l'affabulation, Philostrate rend à Pouzzoles son nom grec de *Dicéarchie* (Ordre de justice.)

S'il est vrai, comme le disent les Juifs évangélisés, que Barabbas ait échappé en 789, avant la pâque prochaine il subira le châtiment qui lui est dû ; et c'est pourquoi Apollonius a choisi, pour y débarquer, la ville qui porte le nom même de l'invincible Droit.

A Dicéarchie il rencontre Démétrius le cynique, — un « chien » non enragé celui-là ! — qu'il a jadis donné à Titus pour le garder de lui-même et des autres.

Démétrius lui conseille de ne point pousser jusqu'à Rome, qui le considère comme un dieu, le dieu de la liberté.

III

LES ENFANTS NAZIRS SACRIFIÉS ET MANGÉS

a. — Apollonius accusé par l'Église d'avoir été le sacrificateur

Quoiqu'innocent, Apollonius sera condamné, dit Démétrius, car l'accusation portera sur un point qu'il ne soupçonne pas.

Pour se débarrasser de lui, on lui imputera un de ces crimes comme seuls les Juifs barabbalâtres en commettent. Et précisément il y en a un qui date de peu de jours.

Le fait est patent.

Il y a eu aux environs de Rome un enfant coupé...

« Un enfant coupé? s'écrie Apollonius. Quoi ! ce serait un eunuque qui renverserait l'empereur? »

Ce serait, en effet, singulier ! Le décret de Domitien, punissant la circoncision des goym et la mutilation totale, n'aurait servi de rien, au contraire !

Le falsificateur ecclésiastique de Philostrate omet de dire à cet endroit que l'enfant a été mangé par ceux qui l'ont coupé, mais un peu plus loin il accusera Apollonius d'avoir eu sa part dans cette Cène de cannibales.

(1) Dans le plan de Philostrate, Apollonius arrive à Pouzzoles après l'institution des Jeux Capitolins : le philosophe Démétrius lui apprend cette création comme récente.

— Ce n'est pas là ce dont on vous accuse, reprend Démétrius; mais on prétend que *vous avez immolé un enfant dans un sacrifice*, pour lire les secrets de l'avenir caché dans de jeunes entrailles ! On vous reproche encore votre manière de vous vêtir et de vous nourrir, et l'on ajoute qu'il y a des gens qui vous adorent comme un Dieu. »

b. — Nerva présenté comme ayant été le bénéficiaire du sacrifice

Sur la réponse qu'ont faite les entrailles consultées, (c'est dire qu'elles avaient promis l'avènement de quelqu'un), Apollonius a excité Nerva, Orphitus et Rufus, à conspirer contre Domitien. Celui-ci en a la preuve, il a résolu de faire mourir les trois conjurés, et l'auteur du sacrifice avec eux. Car, ajoute Démétrius, les tyrans sont soupçonneux, *surtout à l'égard de ceux qui ont un rang, s'ils viennent à conférer avec des hommes accusés de crimes comme ceux qu'on vous impute.* »

Si nous tenons compte de l'indication chronologique fournie par la mort de la vieille lionne (802) et du passage où Apollonius déclare à Domitien qu'il s'est écoulé trente-huit ans depuis son voyage de l'Inde, (il s'agit du départ,) c'est en 849 que Nerva, Orphitus et Rufus auraient conspiré contre Domitien sur les présages favorables tirés des entrailles de l'enfant sacrifié.

Or, il est certain que les personnages « capables de conférer avec des hommes accusés de crimes comme ceux qu'on impute ici à Apollonius » ne furent ni Nerva, ni Orphitus, ni Rufus, mais les Clémens et les Glabrio, circoncis et baptisés en 848. D'où il suit absolument, qu'après avoir antidaté les rapports de ceux-ci avec les mangeurs d'enfants, le faussaire ecclésiastique a rejeté sur Nerva (1) toute la honte qui pesait sur Clémens, fils de celui qui est aujourd'hui Saint-Clément, successeur de Saint-Pierre.

Quant à la pâque de 839, à supposer qu'Apollonius existât, le sacrifice de l'enfant dont il est plus spécialement question ayant eu lieu dans les environs de Rome, comment Apollonius peut-il en être accusé à Pouzzoles, lui qui arrive d'Asie, au vu et au su de tout le monde? Pour qu'Apollonius puisse être accusé d'avoir sacrifié un enfant, il faut qu'il y ait eu des pâques barabbalâtriques de cette nature ailleurs qu'à Rome. C'est sur un de ces exemples que les délateurs auraient pu s'appuyer.

c. — Une falsification évidente de texte et de date

Il y a mieux : Démétrius dit tenir de Télésinus, consul sous Néron et ami d'Apollonius, la nouvelle de l'enfant sacrifié et mangé. C'est donc dans la bouche de Télésinus, et non dans celle de Démétrius, que Philostrate avait placé le récit de la pâque barabbalâtrique et de toutes ses circonstances.

Ce récit a disparu, parce que c'était le document historique dans toute sa nudité tranquille. Bien résolu à le remplacer par des élucubrations de son cru, dans lesquelles toutefois il ne peut nier le fait, le faus-

(1) C'est d'autant plus absurde que deux ans après Nerva fut consul avec Domitien lui-même !

saire s'arrange de manière qu'Apollonius et Télésinus ne se voient ni à Pouzzoles ni ailleurs. Mais il se donne plus loin un furieux démenti, par la bouche d'Apollonius lui-même, qui déclare non seulement avoir vu Télésinus, mais avoir passé avec lui, à Rome, dans l'intérieur de la ville, la nuit pendant laquelle l'enfant a été sacrifié et mangé aux environs.

Et c'est là, perdu au milieu de nombreuses fausses pistes, un renseignement précieux. La pâque n'était point passée quand Apollonius débarque à Pouzzoles. C'est en arrivant à Rome qu'il apprenait la nouvelle de l'enfant mangé en guise d'agneau.

IV

LA NUIT DE LA PAQUE INFANTICIDE

a. — Apollonius à Antium. Le repas chez Nerva

Il était cité depuis dix jours (1) pour lèse-majesté, quand il a quitté Pouzzoles, et il met trois jours pour aller à Ostie. (2)

Philostrate avait donc combiné ce voyage pour qu'Apollonius, ayant quitté l'Ionie le premier jour du mois de nisan (avril), arrivât à Rome le 14, jour de la préparation à la pâque.

Il s'était arrêté en route, à Antium, chez Nerva, où il y avait un repas qui tirait sa signification de sa coïncidence avec la veille de la pâque.

b. — L'avènement d'Apollonius annoncé par Télésinus

Le falsificateur de Philostrate parle bien d'un repas qui a lieu à Antium, mais il cache que ce fût chez Nerva, et Apollonius n'y assiste point. Télésinus y faisait un songe dont nous n'avons plus qu'un vague *schéma*. (3)

Télésinus connaissait l'Évangile aussi bien qu'Apollonius, c'est-à-dire parfaitement. Au milieu du repas, il s'endormait sur la table. Il voyait en songe des torrents de flammes inonder la terre, envelopper doucement (c'est le baptême de feu) quelques personnes (dont la race n'est plus indiquée), et en poursuivre d'autres dans leur fuite (les goym), tandis qu'un homme restait hors de leurs atteintes et qu'ils s'ouvraient même pour lui livrer passage.

Que ce songe se retourne contre le Juif à qui il est emprunté ! Puisse Apollonius, c'est-à-dire la Vérité, triompher d'un Barabbas !

Télésinus faisait ensuite des libations aux Dieux qui président aux heureux présages !

(1) *Vie d'Apollonius*, édit. Chassang, p. 297.
(2) *Idem*, p. 307.
(3) Aujourd'hui, c'est Démétrius qui raconte ce songe à Apollonius. Il le lui raconte le jour où celui-ci revient de Rome, après sa comparution devant Domitien ; il dit qu'il était à Antium avec Télésinus et que le repas remonte à une quinzaine de jours.

c. — Apollonius dénoncé comme étant l'homme à qui un enfant a été immolé cette nuit-là

C'est au sortir de ce repas qu'on apprenait la pâque barabbalâtrique de cette nuit-là. Si Apollonius est accusé d'y avoir pris part, quels peuvent être les délateurs? Des Grecs? Des Egyptiens? Des Romains? Des goym quelconques? A coup sûr, non. Mais, depuis cinquante ans, il pourchasse à travers le monde l'ombre du Juif que d'autres Juifs adorent comme un dieu! Ce sont eux qui pour se venger ont dénoncé Apollonius.

Cette fois, ils espèrent bien en finir avec celui qui, naguère, dans Corinthe, arracha Ménippe aux dents sanglantes de la femme-requin. En tout cas, d'où que vînt la dénonciation dans le dispositif original, elle subsiste anonyme dans celui du faussaire. Mais, étant donné que la victime n'est plus juive, que son sacrifice ne répond plus à une date rituelle pour les Juifs, à qui elle a été consacrée? Par qui a-t-elle été mangée?

Apollonius a contre lui sa virginité, ses longs cheveux séculaires et sa réputation de ressuscité. Sur la terre, c'est le seul homme qui puisse être pris pour le Nazir échappé à Pilatus. Déjà la même aventure lui est arrivée avec le lieutenant du roi de Babylonie.

Ses amis s'effraient. Qu'il reparte sur le premier bateau venu!

C'est aussi l'avis de Dagis le Ninivite, qui se sent mal protégé par le signe de sa ville natale, (la Baleine de Jonas.)

Mais Apollonius ne cède pas. Il a engagé ses amis dans la lutte; s'il les abandonne, comme Barabbas les siens, il mérite un châtiment pire que la mort : le mépris de tous les gens de bien. Si, comme le Jésus des *Toledoth*, il s'arrange de manière à ne point comparaître devant ses juges, qui osera le croire innocent? S'il se soustrait au supplice (de la croix, par exemple,) et qu'il aille ensuite se cacher en terre étrangère, tel ce Barabbas que les rabbins disent être à Rome au milieu de ses disciples, qu'est-ce que penseront de lui les Brachmanes et les Gymnosophistes, à qui il ira demander asile? N'est-ce pas leur dire en propres termes : « Lorsque vous m'avez vu, vous m'avez cru vertueux? Détrompez-vous. J'avais des amis que j'ai laissé marcher à l'échafaud, quand je pouvais ou les défendre ou y monter avec eux. *Après les avoir abandonnés et trahis, j'ai fui vers vous,* parce qu'au prix de la vie, la honte n'est rien pour moi! » Et puis, en admettant qu'il réussisse à leur en imposer, n'aura-t-il pas, au fond de la conscience, un bourreau cent fois pire que tous ceux qu'il aura évités? Pour rien au monde, il ne voudrait être dans la situation de Trompe-la-mort, que la famille de Barabbas fait à ce Juif!

d. — Que le disciple se camoufle pour sauver sa vie, le maître, non!

Prévoyant Simon dit la Pierre dans le *Mahazeh* de Cérinthe, Dagis jure ne ne point se séparer de son maître. Apollonius n'accepte qu'à une condition, c'est que Dagis n'aura pas l'air d'être son disciple. Le maître conservera notamment ces cheveux qui n'ont jamais connu le froid du ciseau, et il ne se camouflera pas pour échapper à la police, comme Barabbas à la fête de la Dédicace. Mais Dagis est un irresponsable, dont il

ne veut pas causer la perte. Qu'il se sauve par le procédé cher au héros des *Toledoth !* Qu'il dissimule sa longue chevelure, s'il le veut, et se camoufle en homme du peuple !

Ainsi fait-il.

V

ARRESTATION D'APOLLONIUS PRIS POUR BARABBAS

a. — Apollonius refuse le moyen d'échapper que, d'après ses parents, Barabbas aurait employé à Lydda

Sur ces entrefaites, Caspérius Ælianus, préfet du prétoire, est instruit de l'affaire de la pâque barabbalâtrique. Il fait arrêter les paschants. Apollonius lui-même, on ne sait où ni comment, est arrêté.

Ici se passe une scène que son déplacement rend encore plus incompréhensible que sa dénaturation. Nous la remettons à sa place logique, c'est-à-dire avant la comparution d'Apollonius devant le préfet.

Le tribun militaire, chargé de l'arrestation, est un homme à qui les preuves de la divinité de Barabbas, alléguées par les rabbins, ont fait perdre un esprit probablement peu solide. Ce tribun a entendu dire, les paschants le répètent eux-mêmes, que Barabbas est Dieu pour plusieurs raisons, notamment parce que les gens de Saül sont tombés à la renverse, lâchant l'arme des mains, lorsqu'ils se sont trouvés devant Barabbas à Lydda, (aujourd'hui au mont des Oliviers devant Jésus.) Ils n'ont pas pu le prendre, et c'est là, disent les rabbins de la secte, une preuve qu'il est encore parmi eux, avec toute sa chevelure.

Le tribun, qui était un des hommes qui connaissaient le plus Apollonius, lui demanda d'un air insolent pour quel crime il était poursuivi. — « Je l'ignore, répondit Apollonius. »

Personne, par conséquent, ni Démétrius, ni Nerva, ni Télésinus, n'avait pu lui dire qu'il fût accusé d'avoir sacrifié un enfant. Autrement il mentirait comme un simple Jésus.

— Eh ! bien moi, je le sais : on dit que vous vous faites adorer, et que vous recevez un culte comme un Dieu ! (1) — Et qui donc m'a jamais adoré? — Moi, lorsque j'étais enfant à Éphèse, à l'époque où vous nous avez sauvés de la peste. — Vous avez bien fait alors, vous, et la ville d'Ephèse, qui me devait son salut.

— Aussi ai-je préparé pour vous une *apologie* qui vous fera gagner votre cause. Sortons de la ville, et si je vous coupe le cou avec mon épée, l'accusation tombe d'elle-même, et vous êtes reconnu innocent ! Si au contraire vous produisez sur moi un tel effet que mon épée me tombe des mains, il faudra bien qu'on vous croie un homme divin, et par conséquent justement accusé ! »

Cet homme était encore plus grossier que le paysan qui voulait exiler Aristide : car il parlait ainsi en riant et en grimaçant.

Il est devenu fou. Cela se voit à sa proposition, d'après laquelle Apollonius, pour être reconnu innocent, doit d'abord avoir le cou coupé !

(1) Ce serait bien malgré lui, car il ne cesse de dire qu'il est fils d'Apollonius, tandis que le fils de Juda Panthora voulut de son vivant même être appelé bar-Abba.

Apollonius ne saurait accepter un système qui le prive du moyen de proclamer son innocence lui-même, de sa propre bouche, et non par l'expédient d'un revenant, comme fera plus tard, mué en Jésus, l'horrible Juif à qui ses disciples sacrifient leurs propres enfants.

Il se laisse donc emmener au prétoire.

VI
APOLLONIUS AU PRÉTOIRE

a. — Le préfet actuel, ignorant qu'il y ait eu la veille une pâque barabbalâtrique, assure que l'enfant a été sacrifié chez Nerva par Apollonius et qu'il était arcadien

Le préfet a été tribun militaire auprès de Vespasien à Alexandrie, il y a vu Apollonius, il admire en lui non seulement le roi des philosophes, mais encore l'homme qui fait les empereurs. Il n'aurait donc, si l'Eglise n'avait un intérêt contraire, qu'un mot à dire pour le laver de l'accusation de pâque barabbalâtrique. Et ce mot même semblera inutile à tout observateur sérieux, car l'ex-tribun ne peut ignorer ni la part d'Apollonius dans la fortune de Vespasien et de Titus, ni ses sentiments à l'endroit de Barabbas ou des personnages consulaires qui spéculeront un jour sur les présages tirés de l'enfant sacrifié et mangé.

Si donc il ne le remet pas en liberté, c'est parce que Rome a besoin plus que jamais de ce dépisteur « de démons meurtriers et de spectres sacrilèges. » (1) Apollonius débarrassera la ville du scélérat à qui ses disciples venaient de sacrifier pascalement un de leurs enfants.

Mais écoutez ce que le falsificateur ecclésiastique fait dire maintenant par Caspérius Ælianus :

« On dit qu'il y a des gens qui vous adorent comme un Dieu, que vous avez prédit la peste à Éphèse, (2) que vous avez parlé contre l'empereur, tantôt secrètement, tantôt en public, qu'enfin vous avez quelquefois donné vos attaques comme inspirées par les Dieux.

En dernier lieu, chose parfaitement invraisemblable pour moi, (car je sais que vous n'admettez pas que l'on verse le sang, même dans les sacrifices,) mais très vraisemblable pour l'empereur, (3) on vous accuse d'être allé trouver Nerva à la campagne, (4) et comme il offrait un *sacrifice contre l'empereur,* (5) *d'avoir vous-même coupé en morceaux* (6) *un enfant Arcadien,* et d'avoir exalté ses espérances par ce sacrifice, qui eut lieu, dit-on, la nuit, *comme la lune commençait à décroître.* »

Ah ! voici qui est exact ! C'est dans la nuit du 13-14 nisan, jour où

(1) Cf. plus haut, p. 184, la réponse d'Apollonius à Tigellin.

(2) Nullement. Il a trouvé Éphèse en proie à la peste évangélique, et il a fait lapider l'homme qui l'y apporta, sous les espèces du vieux mendiant.

(3) Encore moins, car Domitien le connaît par son père et par son frère, tous deux empereurs par sa prescience et son pouvoir.

(4) Impossible. Dans le texte actuel Apollonius n'était pas encore arrivé à Pouzzoles. Et c'est d'ailleurs formellement contredit plus loin. Cf. p. 230.

(5) Voilà la vérité. Le sacrifice a été fait pour Barabbas contre la Bête !

(6) Apollonius remplit ici l'office de prêtre. Et c'est à lui-même qu'il sacrifie l'enfant ! Quelle logique !

Barabbas fut « enlevé à la vue de ses disciples », comme disent les *Actes des Apôtres*, que l'enfant fut sacrifié, contrairement à l'agneau pascal, qui n'était sacrifié que dans la journée et mangé le soir du 14-15.

Mais essayez de savoir quel est le nouveau dieu à qui on a dédié cette innocente victime ! Peut-on le soupçonner d'être Juif? En aucune façon. Dans une ville où Pierre sera pape pendant vingt-trois ans, puis crucifié, où Paul sera décapité pour avoir prêché la résurrection de Jésus-Christ, où Clémens lui-même aura succédé à Pierre, peut-il avoir été question de Barabbas et de son culte? Vous n'y comptez pas, je suppose !

Personne à Rome, ni dans le peuple ni au prétoire, n'a jamais entendu dire qu'il y eût là des Juifs disciples de Juda bar-Abba, toujours vivant en dépit des assertions intéressées des goym, et à qui son Père céleste avait fait le serment de donner le Royaume universel dans une année jubilaire.

Non, pour le préfet, ce sont de vagues prophéties, que des inconnus disent inspirées des Dieux (au pluriel, afin que le soupçon puisse peser sur les goym.) Le jeune garçon, que d'autres inconnus ont sacrifié et mangé dans des circonstances mystérieuses, ne saurait, lui non plus, appartenir à l'une des douze tribus d'Israël ; il est « Arcadien », et Apollonius est accusé d'avoir mangé de cet Arcadien.

Maintenant, pourquoi la victime est-elle Arcadienne ? Parce que, connaissant la renommée dont jouissent les ânes d'Arcadie et la vieille coutume étrusque de la tête d'âne arcadien exposée pour conjurer les feux de la Canicule, Philostrate avait évoqué ce souvenir antique, à propos du Barabbas à tête d'âne, devant qui fut sacrifié l'enfant.

Ce tableau supprimé, le préfet reprend :

« Cette dernière accusation est tellement grave que nous pouvons considérer les autres comme n'étant rien auprès de celle-là. C'est là que vient aboutir l'accusation tout entière : car si votre dénonciateur parle de votre costume, de votre genre de vie et de vos *prédictions*, c'est qu'il prétend que tout cela vous a encouragé à la révolte, et a fait naître en vous l'audace d'un tel sacrifice !

Relis-toi donc, malheureux ! Tu viens de dire que c'est Nerva qui a « offert ce sacrifice contre l'empereur ! » Et dix ans plus tard il succédera à Domitien, sans que celui-ci ni personne l'ait jamais inquiété pour avoir fourni au sacrificateur l'enfant qui fut mangé cette nuit-là !

Il vous faut donc vous préparer à vous défendre sur tous ces points, et surtout *que votre langage ne paraisse pas méprisant pour l'empereur !* »

Il n'est pas difficile de voir que, dans le texte de Philostrate, Apollonius n'était nullement accusé d'avoir sacrifié un enfant chez Nerva, ou de se l'être sacrifié à lui-même, mais uniquement d'être le prophète de l'empereur philosophe que les Télésinus, les Démétrius, et les Épictète appelaient de tous leurs vœux.

b. — Apollonius, mis aux fers, se voit couper les cheveux et la barbe, comme Barabbas au prétoire de Jérusalem

Que se passait-il réellement au prétoire? On le devine. Croyant savoir que Barabbas en personne était aux mains de la police, Domitien donnait au préfet du prétoire l'ordre de le traiter comme si ce Roi des rois n'avait jamais comparu devant Pilatus au prétoire de Jérusalem.

Apollonius est donc mis à la chaîne dans un cachot, avec cinquante prisonniers : un par année écoulée depuis la proclamation de l'Évangile et par coup donné à la victime pascale. (1) Néanmoins il ne se trouve pas un seul Juif parmi eux, et leur conversation avec Apollonius nous éloigne le plus possible du dispositif original.

On ne peut pas lui enlever son manteau de pourpre, comme à Barabbas, puisqu'il ne se dit pas Roi du monde, et que d'ailleurs il s'est interdit dès l'enfance tout vêtements dont la matière ou la couleur proviendraient d'un animal. Mais on lui coupe les cheveux et la barbe.

Dans le dispositif actuel, c'est à la suite d'une première comparution devant Domitien, qu'on lui coupe ces signes de liberté, mais il résulte catégoriquement de l'ancien texte qu'Apollonius ne comparaissait qu'une seule fois devant l'empereur. Le jour même où il revient à Pouzzoles auprès de Dagis, qui l'y a précédé, il dit : « Je vais vous dire ce qui s'est passé aujourd'hui même au tribunal de l'empereur... en prenant au moment où j'ai été appelé devant lui et sommé *de comparaître nu* » : circonstance « que vous ne savez pas encore, ajoute-t-il, » par conséquent postérieure au départ de Dagis.

Ce n'est donc pas Domitien, c'est le préfet du prétoire qui le mettait aux fers et lui faisait raser les cheveux et la barbe, afin que cet innocent souffrît injustement et sans se plaindre une ignominie que Barabbas avait justement soufferte, et pour laquelle Jésus devait hurler au martyre dans les *Toledoth*, comme si le Sanhédrin s'était rendu coupable de la mort d'un dieu ! Apollonius est « mis au rang des malfaiteurs, » confondu avec des Juifs convaincus de crimes atroces, dont l'un date de la veille.

Il prévoit ainsi le rôle que les *Toledoth* écriront pour le Juif de rapport, et il discrédite cette mystification monstrueuse. A Barabbas présenté comme un innocent sous les apparences de Jésus, Philostrate oppose un innocent pris pour un coupable sous les apparences de Barabbas. C'est la situation renversée d'avance.

c. — Libre ou dans les fers, avec ou sans cheveux, Apollonius reste innocent, tandis que Jésus ne sera jamais qu'un criminel jouant l'innocence

Apollonius ne se sent diminué ni dans son honneur par les signes ordinaires de la culpabilité, ni dans sa puissance par l'ablation de sa chevelure, ni dans sa conscience par la perte de sa liberté.

Qu'on lui rase les cheveux et la barbe, c'est peu de chose ; il n'est pas comme Barabbas, il n'attend rien de son système pileux ; cette *diminutio capitis* ne le touche pas, il n'a point une âme d'esclave sous l'extérieur d'un roi. Mais pourquoi les fers ? Il s'en étonne d'autant plus que, s'il est un véritable enchanteur, il pourra toujours se délier lui-même, comme le fera Barabbas au prétoire par le moyen de Jésus, quand cette comédie sera écrite.

Dagis (2) étant venu est frappé de voir son maître sans cheveux ni barbe.

(1) Cf. dans *Le Mensonge chrétien*, grande édition, t. VII, 100, les pâques barabbalâtriques de Carthage.
(2) Aujourd'hui remplacé par un Syracusain.

Il ne lui manque plus qu'une chose pour ressembler à Barabbas sur le chemin du Guol-golta, c'est d'être nu !

« O Dieux ! s'écria-t-il, qui aurait pu croire qu'Apollonius eût pu être chargé de chaînes? — Qui l'eût pu croire? Celui qui l'a fait. Car il ne m'eût pas enchaîné, s'il n'eût cru pouvoir le faire. — Qui aurait jamais cru qu'on eût pu couper sa divine chevelure? — Moi, qui la laissais croître. — Et comment supportez-vous cela? (1) — Comme doit le faire un homme qui ne s'est offert à ces circonstances ni volontairement ni contre son gré. — Et comment votre jambe supporte-t-elle ses chaînes? — Je ne sais, car mon âme est ailleurs. — Cependant l'âme est ouverte à la douleur? — Nullement, car l'âme (du moins la mienne) ou ne sentira pas la douleur ou la fera cesser. — Et à quoi donc songe votre âme? — A ne pas se soucier de tout ceci. »

d. — Apollonius se délie lui-même, ce que n'a pu faire Barabbas et ne pourra faire Jésus

Puisque, devenu Jésus dans les *Toledoth*, Barabbas conservera le pouvoir de lier et de délier, il semble qu'il n'aurait pas dû laisser échapper l'occasion de se délier lui-même, soit dans la synagogue de Lydda, soit au Hanôth de Jérusalem. Pour donner une leçon de logique aux futurs évangélistes, Apollonius tire des fers une de ses jambes, la droite évidemment, et il pourrait en faire autant de l'autre ; mais il l'y remet aussitôt, n'ayant rien à craindre d'un juge.

Est-ce de la magie, comme un imposteur du genre de Barabbas le soutiendrait? Nullement. S'il le fait, c'est que cela peut se faire :

« Quant aux artifices par lesquels les magiciens opèrent tous leurs prestiges, *ç'a été l'objet de plusieurs écrits où leur science a été bafouée* ; (2) je les dénonce à mon tour, pour que les jeunes gens ne s'adressent jamais à ces gens-là, et ne s'habituent pas à de pareilles choses, même pour en faire un sujet de badinage. Mais cette digression m'a mené trop loin. Qu'est-il besoin d'insister davantage sur une chose que condamnent à la fois la nature et les lois? »

e. — Avant d'être mené devant Domitien, Apollonius ordonne à Dagis d'aller l'attendre au Port de justice

Après cinq jours d'emprisonnement, on prévient Apollonius qu'il comparaîtra le lendemain devant Domitien. Ces cinq jours constituent l'écart entre la pâque, selon la supputation de Barabbas qui faisait

(1) Cela semble bien être de Philostrate, mais voici qui n'est certainement pas de lui, car la comparaison qu'on y fait d'Apollonius avec Achille, à propos de cette barbe et de ces cheveux rasés, est fort éloignée de celle que commandait la similitude du cas d'Apollonius avec celui du fils de la Parfumeuse. Le faussaire a emprunté les éléments de sa glose à l'histoire de l'ombre d'Achille sur les ruines de Troie. Cf. p. 169.

« Notre visiteur, dit-il, revint alors à la chevelure d'Apollonius, et remit la conversation sur ce sujet :

« Bien vous prend, lui dit alors Apollonius, de n'avoir pas été un des Grecs qui firent le siège de Troie ; il m'est avis que vous auriez poussé bien des gémissements sur la chevelure d'Achille, coupée en l'honneur de Patrocle, (si toutefois elle fut coupée en effet,) et qu'un tel spectacle vous aurait fait défaillir. Vous qui me témoignez tant de compassion pour mes cheveux, tout blancs qu'ils étaient et incultes, que n'auriez-vous pas ressenti pour cette chevelure blonde et si bien entretenue ? »

(2) C'est Philostrate qui parle, il renvoie au livre de Celse (*Contre les Magiciens*,) où Barabbas était mis à son plan comme opérateur.

l'année de 360 jours, et le 15 avril, jour du passage du Soleil dans le *Bélier,* selon le calendrier romain. Apollonius se couche alors pour dormir. Dagis lui objecte qu'il ferait beaucoup mieux de préparer sa défense.

« Et comment me préparerais-je, dit Apollonius, *ne sachant sur quoi je serai interrogé ?* » (1)

Dagis, qui souvent l'est venu voir dans la prison, l'accompagne jusqu'au palais. Quoique son camouflage lui garantisse la sécurité, il tremble comme un simple Barabbas au milieu de son peuple de Rome : « Je te croyais vivant, lui dit Apollonius ; mais à ta pâleur, on te dirait un mort qui va aux enfers pour y être jugé par Eaque ! »

Apollonius lui ordonne d'aller l'attendre au Port de justice par la voie de terre : il ira le rejoindre par la voie de mer. Et il sera beaucoup plus fort que ne le sera Jésus, ordonnant aux Douze d'aller l'attendre en Galilée. Car, pour rejoindre Dagis, il marchera sur les eaux. Dagis n'en doute point, puisqu'Apollonius est fils de Protée, mais il lui demande si c'est son ombre qu'on verra ou lui-même en personne : « Moi vivant, répond Apollonius ; ou, comme tu le crois, (2) moi ressuscité ! » Ce ne sera pas un simple *mahazeh,* une *phanie,* ce sera une réalité, et Dagis fait à son maître un crédit que Juda Toâmin refuse à son frère dans Cérinthe : il le croit sur parole, sachant que, pour confondre Barabbas en Jésus, Apollonius ne promet jamais rien qu'il ne tienne.

VII

APOLLONIUS TOUT NU DEVANT DOMITIEN

a. — Apollonius mis nu avant sa comparution

Au prétoire de Jérusalem on avait dépouillé Barabbas de sa pourpre, et on l'avait mis nu avant de le conduire au Guol-golta.

Ce n'était pas seulement parce que les criminels de sa sorte étaient crucifiés nus, c'était parce que les assistants voulaient voir sur sa cuisse la fameuse croix tatouée qui, à l'entendre, le rendait imprenable.

Avant d'introduire Apollonius au tribunal de Domitien, on le somme de quitter ses vêtements. (3) Mais quoi ! il n'est pas condamné à mort depuis quarante jours par la justice de son pays natal, il n'a aucun signe sur sa peau, aucun talisman dans sa poche. Il demande en riant si c'est pour le juger, ou pour lui faire prendre un bain, qu'on l'a amené ! On lui avoue que, redoutant de lui les sortilèges ordinaires aux enchanteurs, on se flatte de les conjurer en lui enlevant les caractères magiques, signes et herbages, qu'il pourrait avoir sur son corps ou dans ses habits.

Il répond qu'on devrait lui permettre de prendre des baguettes aux

(1) C'est une épave du texte original, dans lequel Apollonius était nullement accusé d'avoir sacrifié un enfant.

(2) Comme nous l'avons dit (Cf. p. 144), Apollonius avait connu la *première mort* dans une circonstance et à une date qui ont disparu, à cause de celui qui la lui avait fait connaître.

(3) On glisse sur cette mise à nu dans le texte actuel, mais on la reconnait formellement plus loin : « J'ai été sommé de comparaître nu, » dit Apollonius, p. 377 de l'édit. Chassang.

faisceaux des licteurs pour corriger les imbéciles qui l'ont cru capable de tomber dans de telles extravagances. Décidément est-ce qu'on le prendrait pour Barabbas?

b. — Apollonius montre qu'il n'est point Barabbas

Le voilà tout nu devant Domitien. L'empereur vient de sacrifier à Minerve dans un de ces parterres qu'on appelait Jardins d'Adonis, parce qu'ils étaient consacrés à ce dieu, image du Soleil printanier.

Le soleil est passé une fois de plus dans le *Bélier* (*l'Agneau* juif,) et Barabbas ne règne point.

Philostrate a voulu que l'empereur eût dans l'intérieur même de son palais un jardin où il célèbre le *mystère d'Adonis,* (le *passage* à l'équinoxe ;) il fait donner Adonis, parce qu'Adonis, c'est Thammuz entrant dans le *Bélier,* et que les rabbins évangélisés s'approprieront un jour son « agonie » annuelle pour l'appliquer à leur « Jésus sur le Mont des Oliviers : » comédie indigne, et particulièrement déplacée, puisque Barabbas était déjà en croix lors du *passage* du soleil dans *l'Agneau.*

En apercevant Apollonius, Domitien a le même geste que le lieutenant du roi de Babylone à Ctésiphon. (1) Il le prend pour un *démon,* Barabbas lui-même, mais par une raison signalétique toute contraire à celle qui a motivé son arrestation.

En effet, pour les Juifs qui croient que Barabbas a échappé aux gens de Saül, dès Lydda, il a les cheveux centenaires.

Pour ceux qui disent qu'il s'est échappé sur le chemin du Guol-golta, en rejetant sa croix sur Simon de Cyrène, il a la tête rasée et il est nu. C'est celui-ci que Domitien croit avoir sous les yeux. Mais ce *quiproquo* ridicule ne peut pas durer bien longtemps, car Apollonius n'est pas circoncis, et il n'a pas de tatouage à la cuisse droite, c'est facile à voir.

Apollonius n'a donc pas de peine à détromper Domitien, ni besoin de lui montrer qu'ayant fait Vespasien et Titus empereurs, il ne saurait être le scélérat que les Juifs évangélisés font dieu dans leurs pâques infanticides. Au contraire, il en est la victime, ayant connu la *première mort* en 789 par un sicaire à sa solde.

c. — Apologie d'Apollonius pour Rome et réquisitoire contre Barabbas contumax

Il l'a même cité à comparaître devant Domitien, mais il ne se présente pas plus qu'il ne s'est présenté cinquante ans auparavant devant le sanhédrin. Et pourtant on dit qu'il est dans la Ville ! Fuyard émérite, il a la spécialité d'être contumax. Mais, s'il ne peut être jugé en personne, il peut l'être sur son testament écrit, l'*Even-guilayon,* l'ordre aux Juifs évangélisés de baptiser Rome du feu de l'incendie : testament qui a déjà reçu un commencement d'exécution en 789.

Le discours d'Apollonius *pro Româ,* et son réquisitoire contre

(1) Cf. plus haut. p. 152.

Barabbas contumax, un chef-d'œuvre certainement, ont disparu tous les deux. En ce qui touche l'exécution du jugement sur les biens du condamné, lesquels, aux termes de la loi, devaient être confisqués et réunis au domaine impérial, comme ils se réduisaient à ce meuble, asinaire par la tête et porcin par les pieds, qu'on appelle Tharthak, il est évident que Domitien le laissait aux héritiers naturels, en l'espèce les paschants.

d. — Expédient par lequel le falsificateur ecclésiastique se libère de l'accusation qu'il a portée contre Apollonius d'avoir été le sacrificateur de l'enfant pascal

Mais le falsificateur ecclésiastique de Philostrate n'a pas pu conserver ce dénouement, et puisqu'il a accusé Apollonius d'avoir été le sacrificateur de l'enfant pascal, Domitien est censé avoir connu de cette accusation.

Pour ce qui est de ces sacrifices à Barabbas, Domitien ne sait plus ni où ni quand a eu lieu le dernier, ni qui fut sacrifié, ni à qui. Mais comme il a connu le fait, il se borne à en accuser Apollonius :

« *Tel jour*, dit-il, vous êtes sorti de votre demeure, vous êtes allé dans un champ.

Apollonius non plus ne peut nier le fait, il se borne à plaider qu'il y est étranger :

— Pas de calomnies, s'écrie-t-il ! Si ce jour-là, je suis sorti de ma demeure, il se peut que je sois allé dans un champ; si je suis allé dans un champ, *il se peut que j'aie sacrifié;* si j'ai fait un sacrifice, *il se peut que j'aie mangé de la victime.* Mais c'est ce qu'il faudrait faire attester par des hommes dignes de foi ! »

Des hommes d'Église, par exemple. Or comme ils ne le font pas, il n'est même plus prouvé qu'un enfant a été sacrifié par quelqu'un, et c'est ce qui dispense Apollonius de répondre à la question de Domitien : « A qui? Pour qui? » Aussi s'élève-t-il en faveur de l'homme nu « un murmure d'approbation plus fort que ne permet le tribunal de l'empereur. » C'est quelque chose comme le vote unanime d'un Concile, biffant l'histoire. Domitien lui-même en est frappé : « Je vous absous ! » s'écrie-t-il. Du même coup Nerva est déchargé de l'accusation d'avoir fourni l'enfant et d'être le bénéficiaire du sacrifice. Mais qu'Apollonius ne fasse pas venir de témoins comme Tacite ! Qu'il se garde bien également de citer le préfet du prétoire, qui tient en prison les paschants !

VIII

APOLLONIUS IMPOSTEUR ECCLÉSIASTIQUE

a. — Apologie substituée par l'Église à celle d'Apollonius

Au discours que prononçait Apollonius *pro Româ* dans l'affaire du testament de Barabbas, l'Église a substitué une Apologie de sa façon. Elle en convient, en avouant que cette Apologie n'a pas été prononcée.

b. — Apollonius déclare que le vieux mendiant d'Ephèse n'est point Barabbas, mais la peste

La lapidation de Barabbas sous les traits du vieux mendiant d'Éphèse, dont le cadavre se trouve être celui d'un chien enragé, est une des choses qui embarassent le plus l'auteur de l'Apologie substituée. Elle suffisait à montrer ce qu'il y avait au fond dans le Juif de rapport.

Aussi l'apologiste, oubliant avoir dit que l'Apologie n'avait pas été prononcée et que Domitien avait « refusé de l'entendre », se fait-il interrompre violemment pour n'avoir point à identifier ce vieux mendiant, dont le corps (eucharistique pourtant) ne vaut pas celui d'un chien enragé : « Ici, dit-il, l'accusateur m'interpelle, vous l'entendez, ô prince ! » Et selon l'interpellé, le vieux mendiant n'est qu'une façon de parler, il n'incarne personne : « c'est le fléau lui-même qui avait la forme d'un vieux mendiant ! » S'il a été vaincu, c'est moins par Apollonius que par Hercule Sauveur : d'où la statue élevée au dieu par les Éphésiens. (1) Le faussaire insiste fortement sur ce point, afin d'effacer autant que possible l'image hideuse du Juif de rapport, lapidé par ordre d'Apollonius et mué en charogne de chien enragé.

c. — Il déclare aussi que la femme-requin de Corinthe n'est point le revenant de la mère de Barabbas

Pour ce qui est de la femme-requin, il est bien vrai, « qu'un spectre, une *lamie,* errait autour de Corinthe, dévorant les beaux jeunes gens. » Mais il en est d'elle comme du mendiant. C'est un fantôme sans précédent charnel, ce n'est pas le « mahazeh » de la Gamaléenne, aujourd'hui troussée en Vierge Marie par les rabbins évangélistes.

d. — Domitien constitué garant qu'il n'y a pas eu de pâque infanticide en 839

Le falsificateur ecclésiastique de Philostrate en arrive à la pâque infanticide de 839. Il s'agit non pas d'un fait historique, mais bien plutôt d'une composition élégiaque !

Il se sent si peu embarrassé par les textes, il est tellement sûr d'avoir supprimé Tacite et Dion Cassius, qu'il propose lui-même sa version comme définitive, et provoque Domitien à l'entendre. Mieux que cela, il le convainc de l'avoir approuvée.

Et d'ailleurs qu'importe qu'il y ait eu un enfant sacrifié et mangé? puisque, (Domitien le reconnaît par son silence), cet enfant n'était ni du

(1) Comme il arrive souvent, le faussaire laisse échapper un peu de vérité sur des pratiques importantes de la kabbale évangélique. Ainsi, à propos de l'Hercule Sauveur, il fait observer que certains magiciens, en qui il n'est pas difficile de retrouver les Juifs barabbalâtres, se gardaient bien de placer leurs maléfices sous l'invocation de ce dieu éminemment goy : « Les misérables de cette espèce aiment bien mieux attribuer ce qui arrive à leurs fosses et aux dieux infernaux (les douze démons de l'Enfer selon Barabbas), dont Hercule ne fait pas partie, car il est pur et bienveillant pour l'humanité. »

Ce n'est pas comme le Démon à tête de porc, qu'à l'imitation de leur Maître ils invoquaient en creusant la fosse des gens envoûtés sous la forme d'une bête quelconque.

peuple de Dieu, ni consacré au Juif de rapport, mais arcadien, tout ce qu'il y a de plus arcadien, et amené au milieu de goym sanguinaires !

« Voulez-vous maintenant que je me justifie au sujet du sacrifice? *Vos gestes me dictent votre désir!* Écoutez donc la pure vérité, que j'allègue pour ma défense... Jamais je ne toucherai à des autels où l'on fera couler du sang, jamais je ne ferai de prières les yeux fixés sur un couteau, ou sur une victime comme celle dont parle mon accusateur !

Il y a dans l'accusation je ne sais quelle *élégie sur un enfant arcadien*, que j'aurais mis en pièces, la nuit, en songe peut-être, je ne sais pas trop ce que dit sur ce point mon accusateur. (1) L'enfant appartiendrait à une bonne famille, (2) et sa beauté aurait été celle des enfants *arcadiens*, qui éclate même sous de misérables vêtements ! Il avait beau pleurer et me supplier : je l'ai tué, dit mon accusateur, et après avoir trempé mes mains dans son sang, (3) j'ai prié *les Dieux* (4) de me dévoiler l'avenir. Jusqu'ici, c'est moi qui suis en cause : ce qui suit touche *les Dieux*. Au dire de l'accusation, les *Dieux* auraient prêté l'oreille à ma prière, et m'auraient accordé de bons présages, (5) au lieu de punir mon impiété ! Certes, une telle complaisance est bien coupable, mais *ce n'est pas à moi d'en parler*.

e. — Que l'enfant était arcadien et qu'il n'y avait point de Juifs à son sacrifice

Qu'il me suffise de répondre sur ce dont j'ai à répondre. Quel est cet enfant *arcadien?* Puisqu'il était d'une famille distinguée, *puisque ce n'était pas un esclave*, (6) l'accusateur devait demander quel était le nom des parents? de quelle famille il était? *quelle ville arcadienne* l'avait nourri? à quels autels domestiques il avait été arraché, pour être immolé en cet endroit? L'accusateur n'en dit rien, *lui qui est si fort sur le mensonge !*

Il s'agit donc d'un esclave, car un enfant qui n'a pas de nom, pas de famille, pas de patrie, pas de fortune, ô Dieux ! n'est-ce pas là un esclave? Les esclaves, en effet, n'ont pas de nom qui leur soit propre. Mais alors, à quel marchand (7) appartenait cet esclave? Qui l'avait acheté *en Arcadie ?*

Si *sa race arcadienne est propre à la divination meurtrière*, il est probable que cet enfant a été acheté bien cher, et que l'on a envoyé un exprès *dans le Péloponèse* pour nous ramener *ce petit Arcadien*. En effet, rien de plus facile que de se procurer ici-même des esclaves venus d'autres contrées, du Pont, de la Lydie, de la Phrygie ; (8) on en rencontre des troupeaux que l'on amène ici. Ces peuples, et en général tous les peuples barbares, ayant toujours été esclaves, ne se doutent pas de ce que l'esclavage a de honteux. C'est la coutume en Phrygie de vendre même ses enfants, et de ne plus s'en soucier ensuite. Mais les Grecs sont encore épris de la liberté, et un Grec ne vendra pas même un esclave pour être conduit hors de Grèce ; aussi n'est-ce pas là qu'il faut aller pour voler des hommes et les réduire en esclavage, ni pour faire trafic d'esclaves de quelque façon que ce soit, et *en Arcadie moins que partout ailleurs* : car, outre que ce sont, de tous les Grecs, les plus jaloux de leur liberté, il leur faut une multitude

(1) C'est un peu fort ! Il sait tout par Télésinus, Démétrius et le préfet du prétoire.
(2) Que n'appelle-t-on Nerva? C'est lui qui l'a fourni !
(3) On ne s'est pas borné là, on en a mangé.
(4) Les Dieux? Non, le nouveau dieu que les Juifs se donnaient.
(5) Bons pour l'avènement de Barabbas.
(6) C'en était un, d'après ce qui se voit ici et ce qu'on sait par Apulée dans une autre circonstance. Cf. *Le Mensonge chrétien*, grande édit., t. VII, p. 104.
(7) Il n'avait pas été vendu, c'était le premier-né d'un Juif emmené en esclavage par Titus.
(8) De la Judée aucun.

d'esclaves. L'*Arcadie*, en effet, est vaste et boisée, non seulement sur les hauteurs, mais dans les plaines : elle a donc besoin de beaucoup de laboureurs, de chevriers, de porchers, de bergers, de bouviers, d'éleveurs de chevaux, de bûcherons ; et dès leur enfance on les forme à ces divers emplois.

Si les *Arcadiens* n'étaient pas tels que je les représente, si, comme les autres peuples, ils vendaient leurs esclaves, quel intérêt trouverait cette prétendue science (de la div.nation) à ce que la victime *vînt d'Arcadie ?* Les *Arcadiens* ne sont pas les plus instruits des Grecs, et il n'y a pas apparence que l'examen de leurs entrailles soit plus instructif que l'examen des entrailles des autres hommes : ce sont, au contraire, les plus grossiers des hommes, *ils tiennent beaucoup du porc*, et comme lui, ils se nourrissent de gland.

De cette manière on est sûr qu'il n'était pas Juif ! voilà ce que veut établir le ministre du Juif de rapport qui a fabriqué cette Apologie.

Mais il y a une autre raison à l'évocation du porc : le sacrifice de l'enfant pascal avait eu lieu devant un Barabbas à tête d'âne, terminé par des pieds de porc, le porc étant le signe infernal soumis à l'Ane, et en l'espèce Domitien envoûté, condamné à l'abîme par le rabbin sacrificateur.

f. — Apollonius n'étant pas celui qui a sacrifié l'enfant, et ceux qui l'ont mangé ayant disparu du texte, y-a-t-il bien eu sacrifice ?

« Le temps même qu'a indiqué mon accusateur est une preuve de mon innocence. *Si le jour où il prétend que j'ai commis ce crime, je me suis trouvé dans la campagne, je reconnais avoir fait le sacrifice*, et si j'ai fait le sacrifice, je reconnais *avoir mangé de la victime.*

Mais il n'y était pas, et il ne devrait pas consentir à discuter, puisque dans le texte actuel il était à Pouzzoles avec Démétrius, lequel tenait le fait de Télésinus, arrivant lui-même de Rome.

Vous me demandez avec instance si je n'étais alors à Rome vers ce temps-là? (1) Et vous aussi, ô le meilleur des princes, vous y étiez ! et cependant vous ne vous reconnaissez pas coupable d'un tel sacrifice !

L'accusateur y était aussi, et cependant il n'ira pas dire pour cela qu'il a commis un meurtre ! Il y avait aussi à Rome une foule innombrable d'hommes, qu'il vaudrait mieux exiler que de les envelopper d'accusations, dans lesquelles un indice de crime serait de s'être trouvé ici. Il semble cependant que le seul fait d'être venu à Rome est une présomption que l'on n'est pas coupable de tentatives rebelles ! En effet, la résidence à Rome, dans cette ville où il y a tant d'yeux pour voir, tant d'oreilles pour entendre (2) ce qui est et ce qui n'est pas, cette résidence ne permet guère d'y tramer de complot, à moins que l'on ne désire ardemment la mort ! Au contraire, les hommes prudents et modérés y apprennent à ne marcher qu'à pas lents et à ne pas aller au delà du permis.

Qu'ai-je donc fait cette nuit, ô délateur? Figurez-vous que vous vous adressez cette question, puisque aussi bien vous êtes venu ici pour questionner. Voici quelle sera la réponse : « Je préparais des accusations et des procès contre des hommes de bien, je cherchais à perdre des innocents et à persuader des mensonges à l'empereur, pour faire parler de moi, et pour souiller le prince du sang d'un juste ! » (3)

(1) « En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples. »
(2) Expressions empruntées aux *Toledoth* synoptisés.
(3) Ironie, où se sent la plume d'un ecclésiastique habitué par les *Toledoth* à parler du sang de Barabbas comme étant « le sang du juste ».

Si vous m'interrogez comme philosophe, je vous répondrai : « Je faisais comme Démocrite, je riais des choses humaines ! »

g. — Déposition des trente-deux témoins de l'alibi d'Apollonius

Si vous m'interrogez *comme étant moi-même,* (1) je vous dirai : « Philiscus de Mélos, (2) qui avait philosophé avec moi durant quatre années, était malade en ce moment, et je veillais auprès de son lit : il était dans un état désespéré, et ne tarda pas à mourir de cette maladie. Oh ! combien de bergeronnettes j'aurais voulu avoir alors pour le sauver ! (3) Par Jupiter, s'il y a quelques mélodies d'Orphée propres à ramener les morts à la vie, combien j'aurais voulu les savoir alors ! Pour lui, il me semble que je serais allé aux enfers, si cela se pouvait encore : tant je me sentais attaché à lui par toute sa conduite, si digne d'un philosophe, si conforme à mes goûts ! Ce que je vous dis, ô prince ! vous pouvez l'entendre de la bouche de Télésinus, personnage consulaire ; car lui aussi, il était au lit du philosophe de Mélos, le soignant, la nuit, avec autant d'empressement que moi !(4) Vous défiez-vous de Télésinus, parce qu'il s'adonne à la philosophie ? j'en appelle aux témoignages des médecins, qui sont Seleucus de Cyzique et Stratoclès de Sidon !

Demandez-leur si je dis la vérité ! Ils avaient avec eux *plus de trente de leurs élèves*, ce sont autant de témoins qui attesteront ce que je dis. Peut-être croirez-vous que, si j'en appelle au témoignage des amis de Philiscus, c'est pour différer le procès, parce qu'ils sont partis pour lui rendre à Mélos les derniers devoirs? Eh bien ! avancez, témoins ! *car je vous ai fait venir tout exprès.*

Pour la troisième fois, le faussaire oublie avoir dit que cette apologie n'avait pas été prononcée, Domitien ayant refusé de l'entendre, et il écrit bravement : « *Ici les témoins déposent.* »

Ces témoignages, ô Prince ! vous montrent clairement combien il y a de vérité dans cette accusation ! Je n'étais pas dans les environs de Rome, mais à Rome même. Je n'étais pas hors des murs, mais dans une maison de la ville. Je n'étais pas chez Nerva, mais chez Philiscus. Je ne mettais personne à mort, mais je priais pour la vie d'un homme. Je ne m'occupais pas d'empire, (5) mais de philosophie. Je ne tramais pas de complot contre vous, mais je cherchais à sauver un homme semblable à moi.

(1) Moi, être réel de la façon de l'Eglise. Cf. plus loin, pp. 241 et suiv.

(2) Mélos est une des Cyclades : « Voici, dit M. Chassang, la première et la dernière fois que Philostrate nous parle de ce Philiscus dans sa *Vie d'Apollonius de Tyane.* Oléarius, trompé par son surnom de *Mélien* (les Méliens sont un peuple de Thessalie) le confond mal à propos avec un sophiste thessalien nommé aussi Philiscus, que Philostrate avait connu dans sa jeunesse, comme il le dit lui-même. (*Vie des sophistes,* II, 30). »

M. Chassang, qui croit à l'existence d'Apollonius, n'a pas remarqué que Philostrate avait, au contraire, introduit Philischos dans son livre, et qu'Apollonius était l'ennemi-né de ce scélérat. Cf. p. 199 la scène où il se prononce en faveur de celui qui a purgé l'Égypte du « Père du butin. »

L'Église s'est emparée du nom de Philischos pour en faire celui d'un ami intime d'Apollonius. C'est un de ses tours ordinaires.

(3) Cette histoire d'oiseaux sauveurs vient des douze passereaux lâchés par Barabbas après ses invocations aux douze démons.

Il semble que le rabbin sacrificateur de l'enfant pascal de 839 avait renouvelé cette cérémonie dans le champ du sacrifice.

(4) Télésinus était avec Apollonius chez Nerva, le 14 avril, pendant la nuit de la pâque infanticide. Le faussaire a gardé cela du dispositif original.

(5) Comme les Juifs de la pâque barabbalâtrique.

h. — Le faussaire conclut à l'inexistence d'un crime sans cause et d'un sacrifice sans effet

Cette hypothèse de trente-deux témoins, déposant coup sur coup en audience publique, enhardit le faussaire. Ils sont maintenant trente-trois, en l'y comprenant ; on peut même dire trente-cinq, parce que le président et l'accusé sont les plus impudents de tous.

Le faussaire conclut donc que le sacrifice a toutes les chances d'être une fable, que, s'il a été célébré, ce ne peut être que par des goym, et que ceux-ci ont perdu leur temps pour des raisons physiologiques intéressant le foie.

Qu'est-ce donc que cette *fable* d'un meurtre? Pourquoi chercher à établir la foi en cette *calomnie?* Peut-on faire que le faux soit vrai, parce qu'on le dénonce comme vrai? Ne pensez-vous pas, ô Prince ! qu'il n'y a *rien de plus invraisemblable que ce sacrifice?* Il a existé des devins habiles dans l'art d'examiner les entrailles des victimes ; et l'on cite parmi eux les Mégistias d'Acarnanie, les Aristandre de Lycie, les Silanus d'Ambracie, qui étaient les sacrificateurs : le premier de Léonidas, roi de Sparte ; le second d'Alexandre de Macédoine ; le troisième, de Cyrus le prétendant. Assurément, s'ils avaient vu dans les entrailles humaines quelque chose de plus clair, de plus profond, de plus vrai (que dans celles des animaux), ils n'auraient pas été embarrassés de trouver des victimes humaines, car ils pouvaient disposer de rois qui avaient sous la main je ne sais combien d'*échansons* (1) et de *prisonniers* qui pouvaient commettre des crimes avec impunité, (2) et qui n'avaient pas peur d'être dénoncés comme des meurtriers ! Mais j'imagine qu'ils se sont dit, comme je me dis, moi qui suis accusé d'avoir immolé une victime humaine : « Les bêtes, qu'on immole sans qu'elles se doutent qu'elles sont en danger de mort, offrent cet avantage dans les sacrifices, que l'ignorance du péril laisse leurs entrailles sans trouble et sans altération; l'homme, au contraire, qui craint toujours la mort, même lorsqu'elle n'est pas imminente, comment pourra-t-il, quand la mort sera prochaine et sous ses yeux, présenter des entrailles propres à la divination, ou même de nature à fournir des présages heureux? Vous allez voir, Prince, que ce que je dis est fondé sur la raison et sur la nature.

Le foie, qui est, selon les experts en cet art, comme le trépied de la divination, (3) est rempli de sang impur : tout le sang pur est retenu par le cœur, qui le répand dans le corps entier par les canaux des veines ; quant au foie, il contient le fiel, qui est soulevé par la colère et renfoncé dans toutes les cavités de cet organe. Ainsi, sous l'impression de la colère, le fiel fermente, et ne pouvant plus tenir dans son vase particulier, il se répand sur le foie, occupe toute la partie unie des entrailles, celle qui sert à la divination. Au contraire, l'effet de la peur est que le fiel se resserre, et fait évanouir toutes les instructions qu'on peut tirer de l'examen du foie : alors, en effet, ce qu'il y a de pur dans le sang qui baigne le foie se retire, inondant, par un mouvement naturel, la membrane qui entoure le foie, et nageant au milieu d'une matière épaisse.

A quoi servirait-il donc, ô Prince ! de se souiller d'un meurtre, si la victime ne devait pas fournir de présages? Ce qui empêche les présages, c'est que la nature humaine pressent la mort, et que ceux qui meurent, s'ils sont braves, s'irritent ; s'ils sont lâches, s'abandonnent à la frayeur. C'est pour cela que, chez

(1) On avait fait circuler la Coupe de l'Alliance, et on y avait bu le sang de l'enfant sacrifié.

(2) Ah ! les heureuses gens !

(3) Le foie du poisson de Tobie. Cf. p. 149. Les paschants avaient opéré sur celui de l'enfant, comme la suite le montre.

les peuples barbares qui ne sont pas dépourvus de toute civilisation, l'art des devins approuve le sacrifice des chèvres et des agneaux, parce que ces bêtes sont simples et presque insensibles, mais éloigne de ses mystères les coqs, les porcs et les taureaux, parce que ces animaux sont trop portés à la colère. Je m'aperçois, ô Prince ! que mon accusateur s'impatiente de voir que je vous instruis de toutes ces choses et que *vous paraissez m'écouter avec attention.*

Si tout ce que j'ai dit n'est pas clair, vous êtes libre de me poser des questions. »

IX
FABRICATION DU NOUVEAU TESTAMENT PRÉDITE ET DÉNONCÉE PAR APOLLONIUS

a. — Redevenu lui-même aux yeux de Domitien, Apollonius retourne à sa mission anti-évangélique

N'ayant de Barabbas que les apparences, et maître de sa forme par le pouvoir de Protée, Apollonius reprend ses vêtements et son extérieur habituels : acte de protéisme élémentaire. Il revient en même temps à son duel avec Barabbas, et explique la nature des miracles qu'il accomplit en faveur des philosophes et de la philosophie. Ses prodiges ne sont point du tout à la Barabbas, et plus tard à la Jésus. Il n'en fait que d'utiles.

A Domitien qui lui demande, comme Antipas à Jésus, de faire devant lui quelque miracle, notamment de se transformer en fleuve, en arbre ou en bête (1), il répond qu'eût-il ce pouvoir, il n'en userait pas pour échapper à un péril auquel il abandonnerait ses amis innocents : « Je resterai tel que je suis et subirai tout ce que vous voudrez faire endurer à ce corps misérable, jusqu'à ce que j'aie justifié les innocents que l'on accuse. — Et qui vous justifiera vous-même? — Le temps, l'inspiration des dieux et l'amour de la sagesse, qui m'anime. »

b. — Il prédit la série de faux que l'Église appelle le Nouveau Testament

Dans le texte actuel Apollonius disparaît tout à coup devant Domitien après avoir cité ce vers d'Homère : « Tu ne peux me donner la mort, le Destin ne te le permet pas ! »

Ce dénouement ressemble beaucoup trop à une évasion pour répondre au plan de Philostrate. Il est de même main ecclésiastique que l'Apologie, (2) et a pour but de masquer le parfait accord de Domitien avec Apollonius

(1) Il n'est pas possible que Philostrate lui prêtât ce dernier pouvoir sur lui-même. Il ne l'exerce que sur Barabbas et sa mère.

(2) Le faussaire nous met à même de percer le secret de son procédé :

« Telle était, dit-il, l'Apologie qu'avait préparée Apollonius. A la fin de cette Apologie j'ai trouvé la fin du premier discours, (comme si Apollonius avait comparu deux fois devant Domitien,) c'est-à-dire ce vers d'Homère : « Non, vous ne me ferez pas périr ; car périr n'est pas dans ma destinée, » et tout ce qui précédait et amenait cette citation.

« Lorsqu'il fut sorti du tribunal de la manière merveilleuse et inexplicable que nous avons dite, la conduite du tyran ne fut pas celle qu'on attendait généralement. La plupart des assistants croyait qu'il allait pousser des cris, faire poursuivre Apollonius, faire proclamer dans tout l'empire qu'il lui interdisait de s'y montrer : mais il n'en fit rien, soit qu'il voulût surprendre les assistants, soit qu'il comprît enfin qu'il ne pouvait rien contre cet homme. »

sur des choses d'un intérêt capital pour la vérité. Apollonius était bien trop heureux d'avoir été pris pour Barabbas ! C'était une occasion de constater publiquement, au tribunal de l'Empereur, que le *Testament* de Barabbas sous le nom de Jésus, en un mot ce que l'Eglise devait appeler un jour *Nouveau testament,* n'était pas encore commencé cinquante ans après la crucifixion.

Apollonius, Protée infaillible, prévoyait, prédisait, annonçait que toutes ces Écritures, (célébration de la pâque, eucharistie, résurrection, ascension et le reste), seraient une suite d'impostures abominables. Le vrai *Testament* du Juif de rapport, c'est l'Apocalypse, le seul écrit qui portât le nom d'Évangile au temps de Domitien. Qu un Flavius Clémens, un Acilius Glabrio, soient demain les victimes de cet Évangile, c'est assez de honte pour Rome ! (1) Mais qu'après l'orgueil et la cupidité d'un Barabbas, l'hypocrisie et la fraude d'un Jésus ne puissent plus faire de nouvelles dupes !

c. — Le testament qu'Apollonius attaquait devant la Justice

Au prétoire de Jérusalem, Barabbas, revenu sur terre dans l'intérêt de sa triste mémoire, frappe d'amnésie Pilatus, qui ne se rappelle même plus le nom de circoncision du Roi des voleurs. Le faussaire ecclésiastique frappe Domitien d'une amnésie analogue au profit du même Juif de rapport : Domitien en arrive à ne plus se rappeler quel genre de testament attaquait Apollonius devant les Dieux. Il en arrive même à croire qu'il s'agit d'un procès auquel le Protée tyanéen serait resté absolument étranger, la cause ayant été appelée après son départ. En c'est Apollonius qui, en partant soudain, provoque l'amnésie de l'Empereur.

Peut-être croira-t-on que Domitien le méprisa : mais la suite prouvera qu'il ressentit plutôt du trouble que du mépris. En effet, après cette cause, (celle d'Apollonius), il en entendit une autre. C'était une ville qui plaidait contre un particulier *au sujet d'un testament, si je ne me trompe.* Domitien ne put se rappeler *ni le nom des parties, ni même le sujet de la contestation.* Ses questions étaient dépourvues de sens, et ses réponses n'avaient pas le moindre rapport au procès. Il était impossible de ne pas voir que le tyran était troublé, et d'autant plus embarrassé que ses flatteurs avaient fait croire qu'il était doué d'une mémoire imperturbable. (2)

d. Prophétie d'Apollonius sur la mort de Domitien

Enfin Domitien demandait de quelle manière il mourrait. Sans répondre que ce serait par le *poisson,* comme il l'avait prédit à Titus, (3) Apollonius annonçait que ce serait par ceux des membres de sa famille qui,

(1) Il y a certainement quelque souvenir du texte primitif dans ce passage de l'Apologie sur les Juifs évangélisés : « Qu'ils en viennent à s'élever au dessus des autres hommes au point de prétendre en savoir plus que les dieux, voilà ce que je ne puis entendre sans peine et sans horreur...

Pour moi, j'ai coutume d'enseigner en public, dans un sanctuaire, et la séquelle des magiciens évite les demeures des Dieux, pour lesquels les adeptes de la magie n'ont que de l'horreur : *ils s'enveloppent de nuit et de ténèbres, et ne permettent pas à leurs dupes d'avoir des yeux ni des oreilles.* » Autant en dit Minucius Félix, à propos des disciples du « scélérat crucifié pour ses crimes. » Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 723.

(2) La mémoire de Domitien était, en effet, renommée.

(3) Cf. plus haut, p. 206.

escomptant ce signe à leur profit, ne craindraient pas de l'opposer à leur bienfaiteur. Car Domitien avait fait la fortune de Clémens, adoptant même ses enfants pour ses successeurs au trône.

X

HYPOTHÉOSE DU ROI DES JUIFS INFANTICIDES

a. — Chrisme, couronnement, second baptême, seconde mort, et bestialisation dernière de Barabbas

Apollonius manquerait à sa mission, et même on sent qu'il ne pourrait pas quitter Rome, si, là, comme au Caucase, à Éphèse, en Grèce, à Thèbes, partout enfin où il était passé, il n'avait pas exécuté l'« Ordre de justice » qu'il avait reçu des Dieux contre Barabbas.

Domitien gardait la couronne, Apollonius n'en voulant pas ; mais il fallait que Barabbas coiffât publiquement celle qui lui revenait de droit, la couronne de la Scélératesse, royaume où il n'avait pas de rival et auquel il venait de s'acquérir de nouveaux titres. Voici donc la scène que Philostrate avait disposée, Apollonius rentré en possession de tous ses cheveux et de toute sa barbe, et revêtu de la robe de lin des pythagoriciens.

En avant des Juifs qui furent exécutés hors de la Porte latine, leur Roi Juda bar-Abba, le Roi des rois, comme ils disaient, apparaît nu, la tête rase, les mains liées derrière le dos, tel qu'il était sur le chemin du Guol-golta cinquante ans auparavant.

On le saisit pour lui faire connaître la *seconde mort* devant tous les goym présents à Rome. Et d'abord on lui fait connaître un *second chrisme*, qu'il n'avait pas prévu ; et celui-là, on le lui administre non seulement sur la tête, comme avait fait sa mère, la Parfumeuse, mais sur tout le corps. Ce n'est plus le vase contenant «l'huile de nard d'un grand prix,» dont parlent encore aujourd'hui les *Toledoth* ; c'est la cuve remplie d'huile à brûler, bouillante. On l'y plonge, et par ce moyen on lui fait connaître le *second baptême* qu'il avait rêvé en 789, le « baptême de feu. » Le voilà *Christ* de la main des goym.

On lui apporte sa couronne, non plus la couronne d'or aux douze pointes, mais une couronne armée au dedans de douze clous de fer, qu'on enfonce dans cette exécrable tête qui a conçu l'Évangile. C'est son *second avènement.* Le voilà Roi, non plus seulement des voleurs, comme en 789, mais des paschants infanticides.

Le « puits de l'abîme, » où il avait rêvé de précipiter la Bête romaine, s'ouvre alors devant lui, tel « le puits de Joseph en Égypte, » et cent fois plus profond que la fosse creusée pour Domitien dans le champ du sacrifice. On l'y jette et il y tombe, loin du *léhem* de la Promesse. C'est son *second enterrement*, une *infernalisation* moins superficielle qu'à Machéron, devant un public plus nombreux et plus impartial.

Mais ce n'est pas tout. Il n'est pas possible qu'Apollonius ne lui montrât pas le pouvoir de bestialisation qu'il avait déjà exercé à Éphèse en le ramenant à la forme du chien enragé. Cette bête définitive n'est plus, comme à la pâque dirigée contre Domitien, l'Ane terminé

en porc, mais le Porc (à qui on a vu manger des enfants) terminé en âne. Le signe du Royaume des Juifs et de la mort des goym est sens dessus dessous.

b. — Comment l'Église a tiré Barabbas de la seconde mort

Cette apothéose renversée a disparu de Philostrate. Cependant l'Église a eu beau la supprimer, il lui a fallu compter avec ce mythe ingénieux, mais terrible. Elle avoue ailleurs que, sous le nom de Ioannès, Barabbas s'est montré à Rome au temps de Domitien, et qu'il y a été plongé dans l'huile bouillante. (1) C'est ce qu'elle appelle le *Martyre de Saint Jean Porte Latine.* La seule chose qu'elle nie, c'est qu'il y soit resté, et que ce soit là sa *seconde mort.*

Elle veut donc qu'il ait échappé une fois de plus, l'envoie à Pathmos afin qu'il y compose la belle Apocalypse qui lui a précisément valu ces représailles, et le fait mourir à Éphèse sous Nerva.

Dès que l'Église s'est sentie assez forte pour prétendre qu'Apollonius avait réellement existé, — on verra bientôt par quels faux elle a soutenu cette thèse, — son premier soin a été de mettre sous le nom de ce personnage les phases diverses de la *seconde mort* qu'il avait procurée au Juif de rapport, par « ordre de la Justice ». C'est depuis cette manœuvre qu'Apollonius passe lui-même pour avoir été, à Rome, « brûlé dans l'huile bouillante », disent les uns ; « condamné à mourir de faim », disent d'autres ; « jeté dans un puits », disent d'autres encore, ou « renvoyé avec une couronne de clous enfoncés dans la tête. » (2)

XI
LE FUTUR JÉSUS CONVAINCU PAR APOLLONIUS DE N'ÊTRE QUE L'OMBRE DE BARABBAS APRÈS SA PREMIÈRE MORT

a. — Dans le Port de justice Dagis et Démétrius croient que c'est Apollonius qui a connu la Seconde mort

Sur ces entrefaites, une affreuse nouvelle parvient à Dagis et à Démétrius dans Dicéarchie : Apollonius, pris jusqu'au bout pour Barabbas, a été martyrisé et précipité dans l'abîme ! C'est lui qui a connu la Seconde mort ! Ils ne le reverront plus.

Ce jour-là même, se promenant au bord de la mer, ils s'arrêtent dans un sanctuaire de Nymphes, où est une fontaine qui, contrairement à celle

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien*, grande édit. t. VI, p. 380, le pseudo-Tertullien, *De præscriptione hæreticorum*, Saint-Jérôme, *Adversus Jovinianum*, I, 26, et *Commentarii in Evangelium Matthæi*, III, 20.

(2) Cf. Legrand d'Aussy, *Vie d'Apollonius*, t. II, p. 249, et l'édition Chassang, p. 380, où déjà il n'est plus question ni de l'huile bouillante ni de la couronne aux pointes en dedans.

L'histoire actuelle du *Quò Vadis*, et de Pierre re-crucifié à Rome, c'est-à-dire connaissant la *seconde mort* sous Néron, pourrait bien, elle aussi, dériver de quelque dispositif de Philostrate.

du Siloé-lez-Jérusalem, dont Barabbas escomptait les cinq mouvements, ne dépasse jamais les bords du bassin, ni ne diminue lorsqu'on y puise. Il leur est donc impossible de faire parler cette fontaine selon leurs désirs ; et pensant à Apollonius, ils disent : « Quand le reverrons-nous? »

b. — Prévoyant la scène entre le revenant de Barabbas et son frère Toâmin, Apollonius leur coupe d'avance leur effet

Une voix s'écrie : « Me voici ! » C'était lui, venant à eux, vêtu comme à son ordinaire, avec tous ses cheveux et toute sa barbe. Prévoyant la scène burlesque où, sous le nom de Jésus, Juda bar-Abba émettra la prétention de se faire passer auprès de son frère Juda Toâmin, pour être, non pas un revenant, mais un vrai ressuscité, Apollonius lui coupe ainsi son effet :

« Etes-vous vivant? s'écria Démétrius ; car *si nous n'avons devant nos yeux que l'ombre d'Apollonius*, nous n'avons pas encore fini de le pleurer ! » Apollonius lui tendit alors la main, (mettant par conséquent son interlocuteur à même de le retenir, ce que le revenant de Barabbas ne fait pas) : « Prenez, et si je vous échappe, dites que je suis un spectre venu de chez Proserpine, comme les Dieux infernaux en font voir à ceux qui sont abattus par la douleur ! Si au contraire je me laisse prendre, faites que Dagis lui-même soit bien convaincu que je vis et que *je n'ai pas quitté mon corps !* »

En un mot, il n'est pas mort, son corps n'est pas enterré, et il n'a pas besoin de le quitter, comme Barabbas sous les espèces de Jésus, pour pouvoir se montrer aux hommes.

Ils rentrent au Port de justice avec lui, et ils songent à le mettre hors des atteintes des Juifs barabbalâtres. (1) Mais prévoyant la scène du *Mahazeh* de Cérinthe, où les disciples se tiennent enfermés dans Lydda « de peur des Juifs, » (2) Apollonius rassure ses amis en leur souhaitant d'être aussi imprenables que lui.

C'est l'heure où le soleil se couche, exactement comme dans le « *ma hazeh* » de Jésus entrant dans Ammaüs avec Simon la Pierre et Cléopas. Apollonius laisse ses deux compagnons à leur repas, remercie le soleil d'avoir bien voulu éclairer une journée si bien remplie, et va se coucher, comme l'astre lui-même, passé dans le *Bélier* depuis son lever.

XII

APOLLONIUS EN GRÈCE

a. — Ses quarante jours dans le temple de Jupiter à Olympie

Le lendemain, au réveil, emmenant Dagis, Apollonius part pour la Grèce, et se montre de nouveau dans tous les temples.

On le voit dans celui de Jupiter, à Olympie. Il y reste quarante jours, non comme fera Jésus sur le Mont des Oliviers, en se cachant des prêtres, mais au contraire en se montrant avec eux.

(1) Et non de Domitien, comme il est dit aujourd'hui. Domitien ne poursuit en aucune façon celui qui vient de plaider pour Rome devant la Justice divine.

(2) Cf. *Le Mahazeh*, connu sous le nom d'*Evangile selon St. Jean*, xx, 19.

b. — Différences d'attitude entre Barabbas et lui, en face d'un trésor sacré

Eux de même aiment à se montrer avec lui, n'ayant nulle peur qu'à l'instar de Barabbas, il essayât de piller leur trésor, quitte à les traiter ensuite de voleurs dans les *Toledoth.*

Sur ces entrefaites, Dagis avertit Apollonius que leur provision d'argent allait s'épuiser : « Demain, répondit Apollonius, je penserai à cela. » Le lendemain il se rendit au temple, et dit au prêtre : « Donnez-moi mille drachmes sur le trésor de Jupiter, si vous croyez que cela ne doive pas trop le fâcher. — Ce qui le fâchera, répondit le prêtre, ce n'est pas que vous puisiez à son trésor, c'est que vous n'y puisiez pas davantage. »

c. — L'eau d'oubli des prêtres grecs et la fontaine du commerce baptismal

Il passe sept jours dans la caverne où les prêtres de Trophonius donnent l'eau d'oubli, non loin de la fontaine que Philostrate appelle *Mercina* (de *Mercès,* marchandise). Cette Rémission des péchés est un commerce non moins répréhensible que celui qui se fait au nom du Juif de rapport. Mais si les Grecs le croient licite et efficace, qu'ils se tournent au moins vers les prêtres nationaux, dont ils peuvent vérifier l'origine et contrôler la conduite ! Ceux-là ont l'avantage de n'être point notoirement souillés de crimes, et de ne pas fuir la justice. Il y avait à ce propos une comparaison que l'Église n'a pu respecter. (1)

XIII

RETOUR D'APOLLONIUS A ÉPHÈSE

a. — Réalisation de sa prophétie sur l'assassinat de Domitien

Il avait prophétisé l'assassinat de Domitien ; et plus assuré de sa prophétie que Barabbas de celle qui concernait Tibère, il peut en constater la réalisation à l'heure même où Domitien tombe. C'est là tout ce que Philostrate avait voulu marquer.

(1) Elle l'a remplacée par un passage où c'est l'inexistant Apollonius qui a la renommée de fuir perpétuellement devant la police et les tribunaux :

« Quelques personnes reprochaient à Apollonius d'éviter la présence des magistrats des villes, de mener de préférence ses disciples dans les endroits déserts ; et l'une d'elles dit en riant qu'il chassait ailleurs son troupeau, lorsqu'il voyait venir les hommes publics : « C'est vrai, dit Apollonius, je ne veux pas que les loups se jettent sur mon troupeau ! » Que voulait-il dire par là? Comme il voyait les hommes publics regardés par la foule avec admiration, passant de la pauvreté à l'opulence, et si portés à la haine, qu'ils faisaient de la haine métier et marchandise, il détourna les jeunes gens de leur fréquentation. Et ceux qui les fréquentaient, il leur faisait de sévères reproches, comme pour les laver d'une honteuse souillure. Il avait plus d'une cause de ressentiment contre les hommes publics, mais surtout il se souvenait de ce qu'il avait vu dans les prisons de Rome, de tous ces prisonniers et de toutes ces victimes : et il attribuait tous ces excès moins au tyran qu'à la délation et la funeste éloquence de ces misérables ! »

b. — Apollonius présenté par l'Église comme inspirateur et apologiste de l'assassin

Mais on sait que Domitien fut assassiné en trahison par Stéphanos, intendant de Flavius Clémens, circoncis, baptisé, prétendant à l'Empire et porté le quatrième sur la liste des papes.

Le récit actuel de cette fin tragique est ouvrage d'Église, mais curieux par les différences qu'il offre (1) avec les versions de Dion Cassius et de Suétone, fort sujettes à caution, pour ne pas dire inacceptables. Il semble bien qu'avant d'être frappé par Stéphanos, Domitien ait été assailli une première fois par Clémens lui-même. (2) Ce Clémens e. t ainsi beaucoup plus digne de succéder à Pierre.

La joie sauvage qu'Apollonius manifeste à la nouvelle de l'assassinat, la part même qu'il y prend en le suggérant télépathiquement au meurtrier, sont œuvre de ministre barabbalâtre ; elles sont en opposition formelle avec le personnage imaginé par Philostrate. Et la preuve, c'est que Nerva, qui punira le crime de Stéphanos, demande par écrit à Apollonius de l'aider dans l'administration de l'Empire, car Apollonius est le Contre-Barabbas, et Barabbas a été condamné pour assassinat.

Tandis que ces faits se passaient à Rome, Apollonius les voyait à Éphèse. Domitien fut assailli *par Clémens* vers midi : le même jour, au même moment, Apollonius dissertait dans les jardins attenant aux xystes. Tout d'un coup il baissa un peu la voix, comme s'il eût été saisi d'une frayeur subite. Il continua son discours, mais son langage n'avait pas sa force ordinaire, ainsi qu'il arrive à ceux qui parlent en songeant à autre chose. Puis il se tut, comme font ceux qui ont perdu le fil de leur discours, il lança vers la terre des regards effrayants, fit trois ou quatre pas en avant, et s'écria : « Frappe le tyran, frappe ! »

On eût dit qu'il voyait, non l'image du fait dans un miroir, mais le fait lui-même dans toute sa réalité. Les Éphésiens (car Éphèse tout entière assistait au discours d'Apollonius) furent frappés d'étonnement. Apollonius s'arrêta, semblable à un homme qui cherche à voir l'issue d'un événement douteux. Enfin il s'écria : « Ayez bon courage, Éphésiens, le tyran a été tué aujourd'hui !... Et que dis-je, aujourd'hui? Par Minerve ! il vient d'être tué à l'instant même, pendant que je me suis interrompu. » Les Éphésiens crurent qu'Apollonius avait perdu l'esprit : ils désiraient vivement qu'il eût dit la vérité, mais ils craignaient que quelque danger ne résultât pour eux de ce discours : « Je ne m'étonne pas, dit Apollonius, si l'on ne me croit pas encore ! Rome elle-même ne le sait pas tout entière ! Mais voici qu'elle l'apprend, la nouvelle se répand, déjà des milliers de citoyens la croient, cela fait sauter de joie le double de ces hommes et le quadruple, (3) et le peuple tout entier. Le bruit en viendra jusqu'ici : vous pouvez différer, jusqu'au moment où vous serez instruits du fait, le sacrifice

(1) Il y est dit que la femme de Clémens était sœur de Domitien, affirmation qui se rencontre également dans le *Talmud*.

(2) Il y a là un mystère insondable.

J'ai toujours été étonné que l'assassin de Domitien dans le texte actuel de Suétone et de Dion Cassius s'appelât précisément Stéphanos (Couronne martyrologique), qui est le surnom de Jacob junior, assassin, lui aussi, dans les *Actes des Apôtres*.

(3) Idée et expression tout ecclésiastiques, empruntées à l'Apocalypse même, là où il est question de la vengeance des Juifs sur la ville de Rome : « Rendez-lui au double selon ses œuvres ; dans la coupe où elle vous a fait boire, faites-la boire deux fois autant ». (XVIII, 6).

que vous devez offrir aux Dieux à cette occasion : quant à moi, je m'en vais leur rendre grâces de ce que j'ai vu. »

Les Éphésiens restèrent dans leur incrédulité ; mais bientôt des messagers vinrent leur annoncer la bonne nouvelle et rendre témoignage en faveur de la science d'Apollonius : car le meurtre du tyran, le jour où il fut consommé, l'heure de midi, (1) l'auteur du meurtre *qu'avait encouragé Apollonius*, tous ces détails se trouvèrent parfaitement conformes à ceux que les Dieux lui avaient montrés le jour de son discours aux Éphésiens. »

XIV

LE MOT DE LA FIN

a. — Disparition d'Apollonius

Apollonius a fait connaître publiquement la *seconde mort* à Barabbas. Mais cela ne suffit pas. Il prévoit et prédit qu'avant de substituer Jésus à celui-ci dans les *Toledoth* canoniques, les rabbins évangélistes prendront toutes les mesures nécessaires pour qu'on ne sache ni où ni comment le Roi des voleurs a connu la première mort, ni même s'il l'a jamais connue.

Et c'est ainsi que le bandit infâme, à qui Jésus prête son nom sur la croix, pourra, en dépit de son casier judiciaire, se faire passer pour un dieu !

D'où la moralité comique, mélancolique aussi, qu'Apollonius, en disparaissant, tire de cette mystification imminente : « *Si vous ne pouvez pas réussir à cacher votre vie*, dit-il, *cachez au moins votre mort !* » Dans certains cas, cela suffit pour être adoré. Voyez ce qui advient à Barabbas !

Certes il n'a pu cacher sa vie, elle est dans l'histoire, où tout le monde peut la lire. Mais, en cachant sa mort en 789, ses parents ont permis aux rabbins évangélistes de fabriquer le *testament* qu'ils lui prêtent sous les dolosives espèces de Jésus, et dont Apollonius a prédit la fausseté au tribunal de Domitien.

b. — Apollonius ne disparaît qu'après avoir atteint le siècle sibyllin, soit cent-dix ans (849)

En 849, Apollonius disparaît du monde, après avoir atteint le terme de cent-dix ans, que la « Zib boulè » (comme disaient les *Toledoth* au temps de Philostrate) avait assigné à la vie la plus longue, et sur lequel la Sibylle avait calculé le siècle.

Afin qu'on ne puisse se servir de l'âge d'Apollonius pour déterminer la date de la naissance de Barabbas, le faussaire ecclésiastique dit qu'il n'en était point parlé dans la Relation de Dagis ; (2) qu'il avait plus de cent ans selon les uns, quatre-vingt-dix selon d'autres, et seulement quatre-vingt selon d'autres encore.

(1) Et c'est à midi que Clémens a frappé Domitien. Où est donc Stéphanos ?

(2) « Ici, dit-il, se termine la relation de Damis l'Assyrien sur la vie d'Apollonius de Tyane : sur la manière dont il mourut, (si toutefois il est mort), il y a diverses traditions, mais Damis n'en a rapporté aucune. Pour moi, je ne dois point passer cela sous silence plus que le reste : car il faut que cette histoire ait une fin : Damis *n'a point non plus parlé de son âge.* »

La raison de ces deux derniers chiffres est dans les impostures de l'Église, qui fait naître le Juif de rapport, tantôt en 750, quelque temps avant la mort d'Hérode, tantôt en 760, au Recensement de Quirinius.

c. — Son aptitude à de nouvelles métempsycoses utiles à la vérité

Apollonius a vu les douze Césars, alors que Barabbas n'en avait vu que deux, Auguste et Tibère. Il a régné sur des rois, alors que Barabbas n'avait régné sur aucun. Et surtout il a régné sur son âme, ce que Barabbas n'avait pu faire, étant une bête sans raison. Il s'en va, n'ayant connu d'autres résurrections que la sienne, et heureux d'avoir infernalisé Barabbas sous les espèces animales conformes à la justice divine. Pour lui, il retourne là d'où, s'il plaît aux Dieux, il pourra, après mille ans, revenir dans un autre corps, où il servira la vérité, comme il l'a servie pendant sa mission anti-évangélique. Il laisse derrière lui Nerva, à qui il écrit qu'ils se rejoindront bientôt « dans un lieu où personne ne les commandera, et où ils ne commanderont à personne. »

La seule chose qu'on puisse leur reprocher, c'est de ne pas donner le moindre souvenir au petit Arcadien dont ils ont mangé, au Jubilé barabbalâtrique de 839. Ils n'ont pas la reconnaissance de l'estomac !

VII

TRANSFORMATION D'APOLLONIUS EN ÊTRE HISTORIQUE

I

LE CORPS D'APOLLONIUS

a. — Nécessité pour l'Église de prêter un corps au mythe de Philostrate

S'il avait paru un homme qui eût fait ou dit le quart de ce que Philostrate fait faire et dire par Apollonius, tout son siècle, et Philostrate lui-même dans ses autres ouvrages, seraient pleins de lui, de sa sagesse, de ses vertus, de ses voyages, de ses miracles, de ses images et de ses monuments. Et il eût été impossible à un tel homme de mourir sans qu'il manquât quelque chose à la terre.

L'Église a donc fabriqué un certain nombre de faux pour faire croire que ce n'était pas un personnage de pure imagination, incarnant la Justice, prévenant le Mensonge, et lancé à la poursuite de Barabbas échappé de Judée, mais un être de chair et d'os, (1) vil plagiaire de Jésus ressuscité et enlevé au ciel quarante jours après sa mort.

II

EFFORTS FAITS DANS LE TEXTE ACTUEL

a. — Historiographes d'Apollonius avant sa rencontre avec Dagis

Il fallait d'abord que Dagis le Ninivite ne fût pas le seul historiographe d'Apollonius, et que Philostrate lui-même parût avoir emprunté à d'autres, car le seul témoin de cette existence miraculeuse était Dagis,

(1) Cette imposture devait fatalement aboutir à quelque monnaie portant l'image d'Apollonius. Il existe donc, et on peut le voir au Cabinet des médailles, un contorniate sur lequel est représenté Apollonius de Tyane, la tête couronnée, le corps revêtu de la tunique et du pallium. On s'accorde à vanter la noblesse de ses traits, et en même temps la haute antiquité de la médaille ! Cf. Visconti, *Iconographie grecque*, pl. XVII.

autrement dit le Poisson-homme. Or, Apollonius ne le rencontre qu'à cinquante ans, en 789, quelques jours avant sa résurrection.

Qui l'aurait connu avant Dagis? L'Église lui prête deux historiographes, à qui elle donne les noms de Méragène et Maxime d'Égée, et dont Philostrate se serait servi ensuite pour la rédaction de la *Vie d'Apollonius.*

b. — Une preuve de l'existence d'Apollonius : rupture de son vœu de célibat

Il n'était pas bon qu'Apollonius eût observé son vœu de célibat au point de reléguer le Juif de rapport à l'arrière-plan. On glissa dans sa *Vie* qu'en dépit de la solennité de ce vœu, il était suspect d'avoir entretenu des relations avec une femme de Scythie.

Encore faudrait-il que Philostrate l'envoyât en Scythie.

c. — Portraits d'Apollonius et écrits sur sa vieillesse

Son corps, bien que vieilli, était robuste, et plus agréable que la jeunesse des autres. En effet, les rides elles-mêmes ont leur beauté, et cette beauté florissait surtout chez lui, *comme le prouvent les portraits qui restent de lui dans le temple de Tyane*, et *les écrits dans lesquels on célèbre la vieillesse d'Apollonius*, comme supérieure à la jeunesse d'Alcibiade.

d. — Lettres et ouvrages d'Apollonius

Et d'ailleurs, pourquoi cet homme, qui paraissait si savant en toutes choses, n'aurait-il point écrit des ouvrages, des *Lettres*, par exemple?

De ces *Lettres*, qui constituent aujourd'hui un recueil, on introduisit quelques fragments dans l'*Anthologie* de Stobée, moine grec du ɪᴠᵉ siècle, comme si elles eussent été déjà connues au temps de cet auteur, pour avoir été conservées (comme celles de Paul !) dans diverses parties du monde par des lecteurs enthousiastes. L'Église fit dire ensuite par Philostrate qu'Apollonius avait composé divers ouvrages, entre lesquels une *Instruction sur le culte et les sacrifices,* dénotant une ignorance remarquable des pâques infanticides dédiées au Juif de rapport avant l'invention de Jésus l'Eucharistique ; et un *Traité des Oracles,* dont il est dit :

Le livre qu'Apollonius rapporta de l'antre de Trophomius est déposé à Antium, où il est l'objet d'une grande curiosité : Antium est une ville maritime d'Italie. Je dois dire que tout ce que je viens de rapporter, je le tiens des habitants de Lébadée. Quant au livre, je crois qu'il fut plus tard porté à l'empereur Adrien, (1) avec quelques-unes des *Lettres* d'Apollonius (et non pas toutes), et que ce prince le laissa dans son palais d'Antium, l'un de ses palais d'Italie qui lui étaient le plus agréables.

On lui attribue également une *Vie de Pythagore,* qui nous fait cruellement défaut.

(1) Il y a analogie entre le songe de Télésinus, la mission d'Apollonius et l'Apocalypse d'Hadrien, voilà ce qui ressort de tout cela.

e. — Mort d'Apollonius devant témoins

Aujourd'hui que c'est un être réel, l'Église le fait mourir à Éphèse devant témoins. (1) Dans le dispositif de Philostrate, il disparaît soit à Linde (2) soit en Crète, où sa disparition prend la forme ascensionnelle, comme celle de Barabbas mué en Jésus.

f. — Apollonius en posture de magicien et de voleur, tel Barabbas avant sa divinisation

Il y avait un grand avantage pour l'Église à faire d'Apollonius un plagiaire de Jésus. Mais il y avait un inconvénient aussi : l'impeccable honnêteté du gréco-romain, son éloignement du vol et son mépris de l'argent. L'Église a donc rejeté sur lui quelques traits de la réputation du Juif de rapport. Elle a trouvé bon de le représenter en posture de magicien et de voleur avant de lui faire quitter la terre. Il ne lui manque que d'avoir été assassin pour être une contrefaçon de Barabbas.

Et ce qui complète la ressemblance, c'est que cela ne l'empêche pas d'être jugé digne d'ascension par ses thuriféraires.

Les Crétois racontent ce fait d'une manière encore plus merveilleuse que les habitants de Linde. Selon eux, Apollonius résidait en Crète, entouré de plus d'hommages qu'il n'en avait jamais eus. Il entra dans le temple de Dictynne, (3) à nuit close. (4) Les richesses de ce temple sont gardées par des chiens qui, au dire des Crétois, ne le cèdent en rien en férocité aux ours ni aux autres bêtes sauvages : ces chiens, au lieu d'aboyer à son approche, vinrent le caresser, comme ils ne faisaient pas même pour les hommes qui leur étaient le mieux connus. (5) *Les gardiens du temple arrêtèrent Apollonius comme magicien et comme voleur*, (6) prétendant qu'il avait jeté aux chiens quelque friandise, et ils le chargèrent de chaînes : Apollonius se dégagea pendant la nuit, et appelant les gardiens pour qu'ils n'en ignorassent, il courut aux portes du temple, qui s'ouvrirent, (7) et qui, aussitôt qu'il les eut franchies, se refermèrent. On entendit alors des voix de jeunes filles qui chantaient : « Quittez la terre, allez au ciel, allez, » comme pour l'engager à s'élever de la terre dans les régions supérieures. (8)

(1) « D'après une tradition, Apollonius mourut à Éphèse, soigné par deux servantes : car déjà il avait vu mourir ses affranchis, dont nous avons parlé au début de cette histoire. Comme il avait affranchi une de ses deux servantes, et que l'autre lui reprochait de ne l'avoir pas jugée digne de la même faveur, Apollonius dit à celle-ci : « Il est bon que vous soyez son esclave ; ce sera là le commencement de votre bonheur. » En effet, après sa mort, cette femme fut l'esclave de son ancienne camarade, qui, pour un motif futile, la vendit à un marchand d'esclaves : quoiqu'elle ne fût pas une beauté, un homme riche s'éprit d'elle, l'acheta, en fit sa femme et eut d'elle des enfants légitimes. »

(2) Linde est dans l'île de Rhodes, où Tibère, la Bête dont le nom est Mystère, avait connu Thrasylle, le devin grenouille.

(3) Surnom de Diane chasseresse, la Panthèra d'Hadrien.

(4) Cf. dans les *Actes des Apôtres*, la scène de l'arrestation.

(5) Cf. plus loin, p. 355, dans les *Mahazeh Ieschou ha nozri* (*Apparition du Vaurien de l'étranger*,) l'histoire des chiens ou lions gardiens du Nom de Iehova dans le temple de Jérusalem, et qui laissent Barabbas enlever le Nom.

(6) Ce qui est arrivé trois fois à Barabbas, la dernière fois pour de bon.

(7) Cf. les *Actes des Apôtres*, auxquels est emprunté le détail.

(8) Imité des filles de Sion sur le passage du Juif de rapport, allant au supplice. Voir aussi l'épisode introduit par l'Église dans Flavius Josèphe, où une voix, parlant aux prêtres de Jérusalem, de la part de Barabbas assis à la droite de Dieu, leur dit : « Quittez ces sièges, etc. »

g. — L'existence d'Apollonius prouvée par une Apparition

Pour preuve de son existence charnelle, Apollonius apparaît, dix mois après sa mort, dans un groupe de jeunes Tyanéens.

h. — Prouvée en outre par un temple portant son nom à Tyane

Je n'ai pas le souvenir d'avoir vu un tombeau d'Apollonius, (1) ni aucun monument de ce genre, élevé en son honneur, quoique j'aie parcouru la plus grande partie de la terre ; mais partout j'ai recueilli sur lui des récits merveilleux. La ville de Tyane possède un temple d'Apollonius *élevé aux frais des empereurs ;* car les empereurs ne l'ont pas jugé indigne des honneurs qui leur sont décernés à eux-mêmes.

III
EFFORTS FAITS DANS D'AUTRES OUVRAGES DE PHILOSTRATE

a. — Une preuve de l'existence d'Apollonius : un enfant

Les amours d'Apollonius avec la femme de Scythie prouvaient bien qu'il avait rompu son vœu de célibat, mais ne valait-il pas mieux qu'il eût un enfant d'une femme mariée ? Philostrate déclara bien haut (2) qu'Apollonius avait reconnu l'enfant :

Le sophiste Alexandre, né à Séleucie, avait pour père un homme très exercé dans le genre judiciaire, et pour mère une femme d'une beauté remarquable, comme l'attestent ses portraits : elle ressemblait à l'Hélène d'Eumélus, peinture si remarquable, qu'elle a été jugée digne d'être placée dans le forum des Romains. Elle eut, dit-on, plusieurs adorateurs, entre autres Apollonius de Tyane, *qui n'en fit pas mystère* ; et elle renonça aux autres amants pour prendre Apollonius, afin d'avoir du plus divin des hommes un enfant d'un naturel élevé. Le fait est invraisemblable, pour bien des raisons que nous avons développées dans la *Vie d'Apollonius.* »

Cependant, observe l'Église avec sa pénétration ordinaire, c'est la preuve que Philostrate n'a pas dit dans la *Vie d'Apollonius* tout ce qu'il aurait pu dire ! Hélas ! il ne dit même plus ce qu'il y avait dit d'abord !

Celui qui avance la calomnie, la retire du même geste : il lui suffit de faire croire que, pour Philostrate lui-même, Apollonius a existé au point d'avoir pu laisser un fils. Pour ce qui est d'un Alexandre dont la femme aurait été d'une beauté presque divine, le faussaire a trouvé le modèle de cette nouvelle Hélène dans la femme d'Alexandre d'Abonotichos, cet imposteur qui balança la gloire de Barabbas et de Péréghérinos.

b. — Les lettres d'Apollonius authentiquées par une phrase des lettres de Philostrate

Il fallait qu'en dehors des faux introduits dans sa *Vie d'Apollonius,* Philostrate eût l'air d'avoir cru lui-même à l'existence de son héros. Eh ! bien ! il y a cru au point de lui attribuer les *Lettres d'Apollonius !*

(1) On verra, p. 255, que l'Église a complètement oublié cette constatation.
(2) *Vie des Sophistes,* l. II, ch. V.

Apollonius de Tyane et Dion sont, après les anciens, ceux qui ont le mieux observé le caractère du style épistolaire. (1)

Après Paul cependant !

IV
GARANTS DE L'EXISTENCE D'APOLLONIUS AVANT SON INVENTION

Philostrate n'avait inventé son Apollonius qu'au troisième siècle de l'È. C. Mais comme il le faisait vivre pendant tout le Ier, il fallait absolument que des écrivains de ce siècle en parlassent comme d'un être réel.

Cette partie du travail a été très mal faite. On ne produit que trois ou quatre faux témoins, et tous du second siècle : Lucien et Apulée pour les goym, Saint-Justin, auteur supposé, pour les barabbalâtres.

§ 1. *Le nom d'Apollonius glissé dans Apulée*

Apulée ayant conté l'état de la barabbalâtrie sous Hadrien dans l'*Ane d'or*, l'Église, en falsifiant l'*Apologie* où il exécute si magistralement le Juif de rapport, lui fait nommer Apollonius parmi les magiciens qui appartiennent à l'histoire.

On y parle d'Apollonius comme d'un imposteur si connu par ses prestiges, que le nommer, c'est tout dire !

§ 2. *Insinuation de mœurs honteuses glissée dans Lucien contre Apollonius*

Il n'était pas mauvais non plus que Lucien, ennemi capital des imposteurs comme Barabbas, eût connu Apollonius.

Tout en se servant de l'*Alexandre* de Lucien pour calomnier Apollonius comme adultère, l'Église en a profité pour faire soupçonner le Tyanéen de mœurs contre nature, dans le texte actuel de Lucien. Après avoir accusé de ces vices Alexandre lui-même, et son maître, un magicien anonyme, elle a ajouté :

Ce maître, en même temps son amoureux, était originaire de Tyane. Il se disait *l'ami du fameux Apollonius, et connaissait toutes les aventures de ce personnage extraordinaire.* Tu vois déjà à quelle école a étudié Alexandre ! »

§ 3. *Comparaison dans Saint-Justin entre Apollonius et le Juif de rapport*

Quant à Saint-Justin, présenté comme martyr et apologiste de la « religion chrétienne, » voici ce qu'on lui fait dire dans les *Questions et réponses aux Orthodoxes* :

(1) *Lettres de Philostrate*, la Ire.

Il a paru bon aussi que nous connussions le nom d'un disciple d'Apollonius, et il se trouve que ce disciple s'appelle Alexandre, sans toutefois être son fils ; mais c'est son pupille. D'où la lettre dans laquelle on fait écrire *Aux Magistrats de Séleucie* par Apollonius : « Straton a quitté la terre... Je me charge du fils qu'il a eu de Séleucis, Alexandre, et je ferai de lui un de mes disciples. Déjà je lui ai donné quelque argent, je lui en aurais donné davantage, s'il avait été à propos qu'il en eût davantage ».

« Si Dieu est le créateur et le maître de tout ce qui existe, comment laisse-t-il agir si puissamment sur ses ouvrages le pouvoir miraculeux d'Apollonius? Car *nous le voyons* arrêter la fureur des flots, la violence des vents, l'incursion des animaux nuisibles et des bêtes féroces !

D'un autre côté, *si les miracles opérés par le Sauveur n'ont existé que dans son Histoire,* (1) et que ceux d'Apollonius soient réels, comment celui-ci, avec ses prodiges, ne trompera-t-il pas *les personnes qui en seront témoins ?* Si Dieu permet qu'elles soient trompées, Dieu, alors, ne peut-il pas être accusé de conduire lui-même les Grecs à la superstition?

Si ce n'est pas lui, tout cela n'est-il pas l'ouvrage des démons?

S'il paraît l'approuver comme bon, et le favoriser, pourquoi les prophètes et *les apôtres n'ont-ils rien fait de semblable ?* (2) S'il le désapprouve, pourquoi n'a-t-il pas arrêté le mal dans sa source, ou ne l'a-t-il pas réparé peu après? Et comment le laisse-t-il se perpétuer *pendant des siècles ?* (3)

A toutes ces questions, dans lesquelles on met Dieu directement en cause, que répond Dieu? Rien du tout. Mais le pseudo-Justin répond pour lui, c'est plus sûr :

« Apollonius connaissait les forces actives de la nature, ses lois de sympathie et d'antipathie ; et c'est avec cette science, et non par la puissance divine, qu'il a fait ces prodiges. Voilà pourquoi il lui a fallu, dans tous, une *matière propre à les exécuter* ; tandis que notre Christ, qui opérait les siens en qualité de Dieu, *n'avait pas besoin de matière.* (4) Il commandait aux choses ! Et il commande encore, comme il le veut et l'annonce !

Ces opérations miraculeuses d'Apollonius étant faites pour l'avantage des hommes et par la connaissance des forces actives de la nature, Dieu n'en a point empêché l'effet. Mais *quand le Démon anima une statue du Tyanéen,* (5) et lui fit rendre des oracles, afin que les peuples séduits l'adorassent comme un Dieu, alors le Dieu véritable (6) lui ferma la bouche et arrêta ses divinations ! Il en fut de même des autres démons qui étaient honorés chez les Grecs sous le nom de dieux.

Il leur ôta leur puissance, comme nous le voyons aujourd'hui. Ainsi donc, ces faits nous prouvent évidemment le pouvoir divin du Christ, et *c'est un crime de dire que ses miracles n'ont existé que dans son Histoire.* »

Non, rusé coquin, ce n'est pas un crime ! Ce qui est un crime, et combien n'en as-tu pas commis? c'est d'entasser faux sur faux pour tromper les hommes, et bûcher sur bûcher pour exterminer ceux qui te démasquent, toi et tes pareils !

(1) Là seulement, et non dans sa vie réelle. Malgré lui, la vérité échappe au faussaire.

(2) Quoi ! Alors tous les miracles de Pierre et de Paul dans les *Actes des Apôtres* sont faux ?

(3) Comment ! « Pendant *des siècles?* » En quel temps ce Saint-Justin écrit-il donc tout cela?

(4) C'est juste le contraire.

(5) Il s'agit, au contraire, du Barabbas à tête de porc, que le démon sorti du Corcyréen renverse, en retournant à celui qui l'avait mis en mouvement. Cf. p. 176.

(6) Le pseudo-Justin désigne le Juif de rapport, alors que, dans Philostrate, c'est Apollonius qui l'exécute.

V

FAUX INTRODUITS DANS LES AUTEURS DU TROISIÈME SIÈCLE

a. — La participation morale d'Apollonius à l'assassinat de Domitien authentiquée dans Dion Cassius

Lorsqu'il a détruit le récit de l'assassinat de Domitien dans Dion Cassius, le moine Xiphilin a cru devoir y reporter (1) l'histoire de la prédiction que fait Apollonius à Éphèse dans le texte actuel de Philostrate. On voit bien que le père de Flavius Clémens est devenu apôtre, compagnon de Paul en Macédoine et successeur de Pierre sur le trône pontifical !

Apollonius de Tyane, *comme on l'a su dans la suite* par ceux qui se trouvaient dans les deux endroits, (par conséquent à Rome et à Éphèse,) au même jour et à la même heure qu'on tuait Domitien, monta, soit à Éphèse soit ailleurs, sur une pierre élevée, et ayant assemblé beaucoup de monde, il s'écria : « Fort bien, Stéphanos ! Stéphanos, courage ! Frappe ce meurtrier, (Domitien, meurtrier de Clémens.) Tu l'as frappé, tu l'as blessé, tu l'as tué ! » Quoique bien des gens trouvent la chose incroyable, cependant *c'est un fait.*

La preuve que ce n'est pas un fait, c'est que (Xiphilin a tort de l'avouer) personne n'en a parlé sur le moment ; et la preuve qu'il n'était pas dans la *Vie d'Apollonius* primitive, c'est que le prétendu Dion Cassius ne cite pas Philostrate. Enfin, que penser des habitants de Rome qui, le jour de l'assassinat, entendent Apollonius exciter Clémens contre Domitien à Éphèse, et révèlent dans la suite que son exclamation s'adressait à Stéphanos ? (2)

b. — Un monument élevé à Apollonius par Caracalla (dans Dion Cassius)

En outre, le même Xiphilin, qui s'est surtout occupé de falsifier Dion Cassius, y inséra ceci :

« Caracalla aimait tant les magiciens et faiseurs de prestiges qu'il honora et loua Apollonius de Cappadoce, (on n'a pas osé mettre *de Tyane,*) qui avait fleuri sous Domitien, (sous Domitien seulement?) et qui avait été faiseur de prestiges et magicien subtil, et lui fit dresser un monument comme à un héros. (3)

On aurait bien fait de dire où se trouvait ce monument. Mais à quoi bon? il y en avait tant, au dire du même faussaire ! « Car partout, ajoute-t-il, on regarde Apollonius comme une divinité bienfaisante. »

c. — Origène, garant de l'existence d'Apollonius en même temps que de celle de Jésus

Dans Origène, ce grand homme que l'Église a converti *post mortem,* comme tant d'autres, Apollonius a existé certes, et plutôt deux fois qu'une, car c'était « un magicien et un philosophe. »

(1) *Histoire romaine,* extrait du l. LVII par Xiphilin. Xiphilin est du XI[e] siècle.
(2) N'est-ce point un commencement d'aveu d'identité?
(3) *Histoire romaine,* l. LXXVII.

d. — Portraits d'Apollonius et de Barabbas chez Alexandre Sévère (dans Lampride)

Outre ce monument, il fallait qu'il y eût des portraits, des statues d'Apollonius. Immédiatement, Alexandre Sévère eut dans son palais le portrait d'Apollonius, qu'avec une impartialité remarquable il plaça près de celui de Jésus, fait par Pilatus au prétoire. (1)

Lampride, historien, fut chargé d'enregistrer ce fait dans la *Vie d'Alexandre Sévère* :

Il avait dans son palais une chapelle domestique, où tous les matins il venait, en se levant, faire sa prière, quand il n'avait pas couché avec l'impératrice ! Là, parmi les images de ses ancêtres, il avait placé celles des meilleurs empereurs, des gens de bien les plus célèbres, des personnages qui avaient laissé une réputation de sainteté ; et *dans ce nombre étaient les portraits d'Apollonius, de Jésus-Christ, d'Abraham,* (2) *d'Orphée et autres, qu'il révérait comme des Dieux.*

e. — L'apparition d'Apollonius à Aurélien (dans Vopiscus)

L'interpolation de Vopiscus, un des auteurs de *l'Histoire Auguste,* (3) est célèbre en quelque sorte. Qui l'a faite? Un ministre du Juif de rapport. Il connaissait à fond la *Vie d'Apollonius,* et l'allégorie d'Éphèse dans laquelle Apollonius tourne Barabbas en chien mort, par une métempsycose régressive.

La vie militaire d'Aurélien l'a, paraît-il, amené devant Tyane, qui ne lui résista certainement pas. Le falsificateur de Vopiscus, prenant la plume à ce moment, écrit :

Arrivé devant Tyane, et trouvant les portes fermées, on raconte qu'il dit dans sa colère : « Je n'y laisserai pas un chien. » Bientôt, grâce à l'ardeur des soldats excités par l'espoir du butin, grâce à la trahison d'un habitant, *nommé Héraclamon,* (4) qui craignait d'être enveloppé dans le massacre général, la ville fut emportée.

Notez que cet habitant tire son nom d'Héraclès, à qui le peuple d'Éphèse élève une statue après la conversion du vieux mendiant en charogne de chien enragé.

Aurélien prit aussitôt deux mesures importantes, dont l'une montre la sévérité de l'empereur, et l'autre, sa clémence.

En sage vainqueur, *il fit mettre à mort* Héraclamon, comme traître à sa patrie ; puis, comme ses soldats, comptant sur la promesse « de ne pas laisser un chien dans Tyane, » réclamaient le sac de la ville : « Il est vrai, dit-il, que j'ai juré que je n'y laisserais pas un chien : eh bien ! tuez-les tous ! »

Noble parole d'Aurélien ! Mais ce qu'il y a de plus beau encore, c'est le bon esprit de l'armée : tous les soldats reçurent cet arrêt, qui les privait d'un

(1) Un chef-d'œuvre de ressemblance Cf. *Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 709.

(2) Lequel avait épousé sa sœur, qu'il vendait, le cas échéant. On comprend qu'Alexandre Sévère ne voulût pas comparaître devant ce juste, quand il avait couché la veille avec une femme qui n'était pas sa sœur.

(3) Des plus suspectes au point de vue de l'authenticité.

(4) On aimerait à connaître le *Toledoth* de ce personnage !

butin attendu et sauvait une ville conquise, comme si on les eût comblés de dépouilles !

Il faut donc admettre, ou que les soldats ont tué tous les chiens, ou qu'en facilitant l'entrée d'Aurélien dans la ville, Héraclamon a sauvé tous les habitants du massacre. Aurélien est donc parfaitement fou, lorsqu'il fait tuer ce brave homme. C'est un tel acte d'insanité que le falsificateur ecclésiastique a éprouvé le besoin de l'appuyer d'une pièce spéciale :

Voici, dit-il, la lettre au sujet d'Héraclamon :

« *Aurélien Auguste à Mallius Chilon.* J'ai laissé tuer celui à qui je dois, pour ainsi dire, la prise de Tyane. (1)

C'est que jamais je n'ai pu souffrir un traître ; aussi n'ai-je point empêché les soldats de le mettre à mort. Quelle fidélité, d'ailleurs, pouvais-je attendre d'un homme *qui n'a pas épargné sa patrie?* Du reste, *il est le seul de tous les assiégés qui ait péri.* (2) Il était riche, j'en conviens ; mais j'ai rendu tous ses biens à sa famille, (3) afin qu'on ne pût m'accuser d'avoir fait périr un homme riche dans un but intéressé. »

La manière dont la ville fut prise a quelque chose d'étrange. Héraclamon avait indiqué une espèce de terrasse naturelle, par où l'empereur devait, sans être aperçu, monter sur le rempart. Il y monta donc ; puis, agitant une chlamyde de pourpre, il se fit voir en même temps, de l'intérieur et du dehors, aux habitants de la ville et à ses soldats. Ainsi la ville fut prise, comme si l'armée tout entière eût été sur les murailles.

La prise de Tyane par Aurélien n'a fait qu'une victime, et cependant l'historien connaît son nom : c'est Héraclamon.

Conclusion : si Aurélien est entré dans Tyane, c'est librement, et le siège de Tyane n'a qu'un but : ramener Apollonius dans la ville, comme s'il avait réellement existé.

Ici, je ne saurais passer sous silence un fait qui concerne un homme vénérable. *On dit* qu'Aurélien avait, en effet, conçu et exprimé l'intention de détruire Tyane ; mais *un citoyen de cette ville, Apollonius*, un sage dont le crédit et la renommée ont *traversé les âges*, (4) un philosophe *des anciens temps*, le véritable ami des dieux, et qui méritait en quelque sorte les honneurs divins, lui apparut au moment où il se retirait dans sa tente, sous la forme *où on le représente ordinairement*, et, s'exprimant en latin, de manière à être compris d'un Pannonien : « Aurélien, dit-il, si tu veux être vainqueur, garde-toi de sévir contre mes concitoyens ! Aurélien, si tu veux régner, épargne le sang innocent ! Aurélien, sois clément, si tu veux vivre ! » L'empereur connaissait le visage du vertueux philosophe, *pour avoir vu son image dans plusieurs temples.*

Frappé d'étonnement, il lui promit aussitôt une image, des statues, un temple, (5) et revint à des sentiments plus humains. (6)

(1) Il est encore plus ignoble que ci-devant, où il donne personnellement l'ordre de mise à mort.

(2) Alors il n'a pas seulement épargné sa patrie, il a sauvé tous ses compatriotes. Barabbas n'en pourrait pas dire autant !

(3) Encore une chose que Barabbas n'aurait jamais faite !

(4) En quel temps le faussaire écrit-il donc?

(5) A Tyane même, la seule ville où, d'après le faussaire, il n'y eût pas de ces marques de reconnaissance.

(6) L'abbé Houtteville (*La Religion prouvée par les faits*) n'a point osé tenir compte du fait introduit dans Vopiscus : « Il me restait un mot à dire de l'apparition prétendue d'Apollonius à l'empereur Aurélien. Mais comme on n'autorise ce fait d'aucune preuve, d'aucun témoignage, je ne sais par où le prendre, ni comment l'examiner. *Philostrate* est le seul qui nous raconte cette merveille. »

L'abbé Houtteville confond. Ce n'est pas dans Philostrate, c'est dans Vopiscus, que « cette merveille » peut se lire aujourd'hui.

Voilà ce qui se serait passé environ vingt-cinq ans après l'An mille de Rome !

Le faussaire sait bien qu'il ment, et qu'on ne trouverait de témoins ni parmi les habitants de Tyane, ni parmi les soldats qui y avaient été avec Aurélien, et dont beaucoup étaient des généraux célèbres au temps de Vopiscus.

Que dit-il alors? Que Vopiscus avait lu la chose « dans les manuscrits de la bibliothèque... Ulpienne, » où elle serait resté à jamais ensevelie, si cet auteur ne l'eût sauvée d'un injuste oubli. Et qu'est-ce que la bibliothèque Ulpienne? Celle du grand légiste Ulpien, préfet du prétoire sous Alexandre Sévère, et qui, ennemi des barabbalâtres, parce qu'il l'était de l'imposture et du crime, avait réuni en un corps toutes les *Ordonnances* rendues contre eux par des prédécesseurs d'Alexandre :

« Je tiens ce fait des hommes les plus graves, *je l'ai même lu depuis dans la bibliothèque Ulpienne* ; et, d'après la renommée d'Apollonius, je n'ai pas de peine à le croire.

En effet, a-t-on jamais vu parmi les hommes un personnage plus respectable, plus auguste, plus divin? Il a rendu la vie aux morts : ses actions, ses paroles sont au-dessus de l'humanité. Pour les connaître, on n'a qu'à consulter *les livres grecs* où sa Vie est racontée. »

f. — Où le pseudo-Vopiscus déclare vouloir composer une Vie d'Apollonius

En parlant de ces livres grecs, ce n'est pas à Philostrate que pense le faussaire, c'est à Maxime d'Egée et à Méragène, dont Philostrate n'aurait fait que résumer l'œuvre, peut-être même avec une piété insuffisante pour un héros comme Apollonius !

« Ah ! si les dieux m'en laissent le temps, et que ce soit toujours la volonté de mon protecteur, moi aussi j'essaierai de retracer les actions immortelles d'un si grand homme : non qu'une vie pareille ait besoin du secours de ma faible éloquence, mais pour que des faits si dignes de l'admiration des hommes soient célébrés par tout l'univers ! »

g. — Apollonius prince des démons magiciens (dans Arnobe)

Arnobe, écrivain supposé, inventé pour servir de maître à Lactance, autre écrivain supposé, n'hésite pas à voir dans Apollonius un magicien inspiré du Démon évidemment : « Il n'est pas seulement parmi les plus grands, il tient le principat dans ces sortes de prestiges. »

VI
AUTEURS DES QUATRIÈME ET CINQUIÈME SIÈCLES

a. — Comparaison entre Apollonius et le Juif de rapport dans Lactance

Dans son *Philalèthès* (*L'Ami de la vérité,*) le préteur de Bithynie, (que ce soit Hiéroclès ou non, il n'importe,) après avoir dit qui était en Jésus et ce qu'avait été l'homme, montrait combien le mythe grec d'Apollonius était honorable et moral, en comparaison de ce Jésus qui dépense toute son énergie à tenir hermétiquement le masque sur la face d'un criminel.

L'Église commença par supprimer le *Philalèthès,* puis elle fabriqua diverses *Répliques à Hiéroclès,* l'une sommaire, sous le nom de Lactance, l'autre assez étendue, sous le nom d'Eusèbe.

Dans Lactance, (1) écrivain entièrement supposé, elle attaque l'ouvrage d'Hiéroclès ; étant donné, dit-elle, qu'Apollonius a indubitablement existé, c'est lui, et non le Juif de rapport, qu'il faut regarder comme un magicien.

Si Jésus-Christ a été un enchanteur, assurément il fut un enchanteur moins habile qu'Apollonius, puisque, s'étant laissé prendre, il expira sur une croix, tandis que *l'autre, près d'être puni par Domitien,* disparut, selon vous, tout-à-coup... Ayant été évidemment *et homme* et magicien, Apollonius n'a pu, après sa mort, être regardé comme Dieu. Mais le nôtre a pu être cru Dieu, parce qu'il n'avait pas de magie ! Et il a été cru tel, parce qu'il l'était réellement !

D'ailleurs ce n'est point pour avoir opéré des miracles, (2) mais pour avoir été prédit et annoncé par les prophètes, que les chrétiens croient à la divinité de Jésus. Sans ces prophètes, qui d'avance ont appris tout ce qu'il devait faire, nous le réputerions magicien ; et c'est l'avantage qu'il a sur Apollonius, et sur les autres semblables à celui-ci. »

b. — Même comparaison (dans Eusèbe)

Dans la Réplique présentée sous le nom d'Eusèbe, Hiéroclès est censé avoir dit au sujet d'Apollonius : « *Ce mortel,* qui fit tant de choses étonnantes, nous ne le regardons pas comme un dieu, mais comme un *homme* qui fut chéri d'eux ; et les chrétiens croient dieu leur Jésus, *qui fit quelques petits miracles !* » On trouve ici le moyen de faire dire par Hiéroclès qu'Apollonius et Jésus ont existé tous les deux : il n'y a entre eux que la différence des miracles, nombreux, très nombreux chez l'un, parce qu'il est grec et défendu par un grec, peu considérables chez l'autre, parce qu'il est juif et proposé comme dieu par la Sainte Église ! Mais comme Eusèbe le venge, ce grand calomnié ! Et comme il traite Apollonius, ce philosophe « qu'on ose mettre en parallèle avec le Christ, » et qui ne mérite même pas d'être classé « parmi les gens *d'une probité ordinaire et commune !* »

Car enfin sait-on bien tout sur lui? Avec des instincts aussi bas, n'aurait-il pas été condamné quelque part pour vol et assassinat? Tandis que le Juif de rapport, ah ! quel innocent, mes frères, quel innocent ! Et quel fils de Dieu ! quel dieu ! Quel surdieu !

c. — Dans Saint-Augustin

Augustin va vous le dire, lui, ce Saint, ce Père, aussi incapable de faux témoignage que le crucifié de crimes publics ! Oh ! quelle offense pour l'Église dans le parallèle que fait, qu'ose faire un Hiéroclès entre Apollonius et le Seigneur Jésus-Christ ! La préférence donnée aux miracles du premier sur ceux du second ! Est-ce raisonnable? Non, et Augustin s'en plaint dans sa XXXVIIe Épître ; davantage encore dans la CXXXII^e, où, changeant la tactique adoptée jusque là, l'Église déclare que les miracles d'Apollonius ne s'appuient sur le témoignage d'aucun

(1) *Institutions divines.*
(2) Comme cet aigrefin diffère de celui qui signe : « Saint-Justin ! »

auteur digne de foi, (on compte pour rien les témoins oculaires, on sait qu'il n'y en a point eu,) « quoi qu'après tout les démons puissent opérer quelques prodiges qui, sans avoir la réalité de ceux des anges, leur ressemblent néanmoins en apparence. » Un certain Volusien, tout aussi authentique que les miracles de Jésus, lui ayant présenté quelques objections à ce propos, Augustin les résout victorieusement dans sa CXXXVIII[e] Épître, où il juge risibles, pour ne pas dire plus, les efforts impies, et d'ail eurs vains, que font les gens qui osent mettre un Apollonius et un Apulée au dessus du Christ !

Et cependant, il préfère voir le Juif de rapport comparé à ces magiciens qu'aux dieux : « Car, il faut l'avouer, ajoute-t-il, Apollonius me semble bien autrement estimable que cet adultère, déshonoré par tant de débauches, qu'ils nomment Jupiter ! »

d. — Dans Saint-Jean Chrysostome

Dans Saint-Jean Chrysostome, l'Église, tout en affirmant l'existence d'Apollonius, regrette d'avoir déclaré, dans Justin et ailleurs, qu'il n'avait pu faire de miracles sans le secours de la matière. Elle prie instamment le public de ne voir dans ces miracles que des fictions. Son existence est réelle, mais il ne semble pas bon d'en laisser dire autant de ses miracles.

« Rappelez-vous, dit le pseudo-Chrysostome (*contre les Juifs,*) combien de novateurs parmi les Grecs, tels que Zénon, Platon, Socrate, Diagoras, Pythagore, et une infinité d'autres, ont entrepris d'établir des opinions nouvelles et d'autres manières de vivre ! Cependant ils ont si peu réussi, que beaucoup de gens connaissent à peine leur nom. Le Christ, au contraire, *a non seulement prescrit une nouvelle forme de vie, mais il l'a établie par toute la terre.* Combien de prodiges ne dit-on pas qu'a faits Apollonius?

La vérité sur tout cela, c'est que ce sont des fictions, des mensonges, qui n'ont rien de réel. Tous sont finis, et l'on n'en parle plus ! »

e. — Dans Saint-Jérôme

Parmi les miracles d'Apollonius, il y en avait un plus gênant pour l'Église que tous les autres : c'est celui où, battant de plusieurs longueurs le Jésus qui comparaît devant Pilatus pour sauver Barabbas de la *première mort,* Apollonius disparaît devant Domitien pour faire connaître la *seconde mort* à ce même Barabbas.

Dans Jérôme, (1) après avoir parlé de cette disparition, l'Église finit par dire qu'on *ne doit point comparer ces prestiges au pouvoir du Sauveur.* Elle ne dit point en quelle circonstance le Juif de rapport a manifesté la supériorité de son pouvoir. Mais pour ne point trop humilier les païens, elle rend ailleurs (2) justice au philosophe que fut Apollonius : Apollonius, c'est certain, est revenu de ses longs voyages, « et plus savant et meilleur. » Mais que de fatigues pour acquérir la science et la bonté que le Juif de rapport avait en naissant !

(1) *Epistola ad Pammachium.*
(2) *Epistola ad Paulinum.*

Ailleurs (1) ce Jérôme, qui en est bien à son millième faux, écrit sans sourciller : « J'ai écrit sur *Les hommes illustres depuis les Apôtres jusqu'à notre temps* un livre où est imité le doux et grec Apollonius. »

Non qu'Apollonius ait lui-même écrit des *Vies d'hommes illustres !* (2) Il s'agit de *Vies apostoliques,* conformes par leur douceur à celle d'Apollonius. On sait combien les Apôtres et leurs successeurs offrent d'analogie avec l'homme-dieu grec !

f. — Ammien Marcellin (3) certifie l'existence d'Apollonius

Pour le falsificateur d'Ammien Marcellin, Apollonius est, avec Pythagore, Socrate, Numa Pompilius et Plotin, un de ces hommes privilégiés qui vécurent assistés d'un démon familier.

g. — L'historien Eunape de même

Eunape, dans son *Histoire* comme dans ses *Vies des sophistes,* s'était montré fort sévère, c'est-à-dire fort juste, pour Jésus, afin d'éclairer les malheureux, pour la plupart méchants, qui adoraient Barabbas sur la foi de ses ministres. Quand l'Église a été la plus forte, elle a interpolé Eunape pour lui faire dire que son homme, celui qu'interprète des vils païens de son temps il opposait au Juif de rapport, c'était Apollonius :

« Pour nous, dit le pseudo-Eunape, Apollonius ne doit plus être un philosophe, mais un être qui tient le milieu entre la nature divine et la nature humaine. Philostrate, qui a écrit *son histoire,* l'a intitulée *Vie d'Apollonius,* alors qu'il aurait dû dire avec plus de vérité : *Venue d'un dieu sur la terre.* »

Epiphanie d'Apollon (sous les espèces du Tyanéen,) il semble bien que ce soit là le véritable titre, et en même temps la clef, du livre de Philostrate. Car, dans un autre endroit d'Eunape, où il introduit Apollonius de nouveau, le faussaire le définit : « un de ces hommes qu'on a honorés comme dieux, *un de ces êtres divins* qui passent pour mortels et *qui n'ont d'humain que le corps,* » c'est-à-dire dont le corps est imaginaire.

h. — Pour prouver l'existence d'Apollonius, Sidoine Apollinaire lui fabrique deux biographes

Malgré tout, à la fin du cinquième siècle, on ne savait encore rien de suffisant sur la vie d'Apollonius. Il faut dire pourtant que Léon, conseiller du roi Euric ou Evarige, brûlait du désir, d'ailleurs bien naturel, de posséder une *Vie d'Apollonius* qui ne fût point de Philostrate ; et quant au roi Euric ou Evarige, il partageait indubitablement le désir de Léon.

Sous le nom de Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, l'Église produit une lettre où cet auteur, déjà célèbre par d'autres faux, déclare avoir composé une *Vie d'Apollonius.* Que de mal on s'est donné pour

(1) *Epistola Desiderio.*
(2) Comme l'a entendu Legrand d'Aussy.
(3) Livre XXI, ch. XIV.

16

empêcher Vopiscus d'en écrire une sous Aurélien ! On a réussi, mais empêchera-t-on Sidoine Apollinaire d'en connaître deux que ne connut pas Vopiscus ? Non ! Et Aurélien était plus riche en *Vies d'Apollonius* qu'il ne le croyait, car nous apprenons qu'après Philostrate il y en avait eu encore d'autres, l'une de Nicomaque le vieux (nous avons aussi « le vieux Paul ! »), l'autre de Victorianus. Vopiscus aurait-il pu les égaler, s'il eût donné suite à son projet? Sidoine Apollinaire ne le pense pas, et voici ce qu'il mande à Léon, conseiller du roi Euric ou Évarige :

« Vous m'avez demandé (d'urgence) une *Vie* du pythagoricien Apollonius ; je vous l'envoie, non comme Nicomaque le vieux en fit une d'après Philostrate, mais comme Tascius Victorianus l'a faite d'après Nicomaque... En suivant, dans votre lecture, notre Tyanéen sur le Caucase et dans l'Inde, chez les Gymnosophistes d'Ethiopie et les Brachmanes indiens, voyagez, en quelque sorte, avec lui !

Lisez la *Vie* d'un homme qui, la religion mise à part, vous ressemble en beaucoup de choses ! un homme recherché des riches, et qui n'a point recherché les richesses ! qui aima la science et méprisa l'argent ! un homme frugal au milieu des festins, habillé de lin parmi des gens de pourpre, austère au centre des voluptés !... qui, prévenu par toutes les faveurs des rois, ne leur demanda que ce qu'il avait coutume de donner ! (1) Enfin, *pour vous parler franchement*, peut-être un historien ne trouvera-t-il pas dans les temps anciens un philosophe dont la vie soit égale à la *Vie* de celui-ci. »

Il n'importe. Je laisse à penser la joie de Léon et celle d'Euric ou Evarige, lorsque leur parvint la *Vie d'Apollonius* par Sidoine Apollinaire. Savez-vous bien qu'avec Philostrate, Nicomaque le vieux, Tascius Victorianus et Sidoine Apollinaire, Apollonius a maintenant ses *Quatre Toledoth*, tout comme Jésus ?

i. — Apollonius dans Cassiodore

C'est sans doute cette hausse subite de documentation qui encouragea l'Église à insérer ceci dans la *Chronique* de Cassiodore :

Apollonius fut un insigne philosophe.

j. — Dans Isidore de Péluse

Elle produit également, sous le nom d'Isidore de Péluse, moine austère, une *Lettre* où est affirmée avec solennité l'existence d'Apollonius.

(1) La sagesse et la justice.
Il semble toutefois que ce soient là propos de schismatique, en ce qui concerne tout au moins les mœurs d'Apollonius ! Car le divin Eusèbe nous a dit qu'elles n'étaient même pas « d'une honnêteté ordinaire et commune. »

VII

LE SAINT-SÉPULCRE D'APOLLONIUS

a. — Pourquoi Apollonius, qui n'a pas de tombeau dans Philostrate (1), en a un dans Anastase

Au temps d'Anastase le Grand, patriarche d'Antioche, (2) les livres de kabbale de Barabbas se voyaient encore dans bien des endroits de Syrie, (voyez là-dessus Celse le platonicien), et d'Afrique, (voyez là-dessus Augustin).

Et même il y avait encore des pèlerinages à Machéron, non plus sur son tombeau, puisqu'il avait été détruit par ordre du bon empereur Julien, mais au lieu où il avait été. Cédrénus, un aigrefin comme il y en a eu tant au service de l'Église, déclare que ces livres de magie étaient d'Apollonius, et que c'est le tombeau de cet imposteur qui servait de rendez-vous à des pèlerins possédés du démon. Et faisant parler Anastase, qui jamais n'avait été si éloquent, il dit :

« Il existe, en certains lieux, des ouvrages talismaniques d'Apollonius, qui, à présent même, ont encore toute leur efficacité ! Les uns sont établis pour écarter des quadrupèdes ou des volatiles nuisibles ; les autres pour arrêter l'irruption des animaux féroces ; d'autres, enfin, pour conjurer les fléaux qui peuvent nuire aux hommes. Et ce n'est pas seulement *pendant sa vie* que les démons ont opéré par lui tant de choses si étonnantes ! *Après sa mort, ils les ont continuées sur son tombeau,* (3) et ont fait, en son nom, des miracles, pour tromper les malheureux humains que le Diable séduit facilement par ces sortes de prestiges. Que sera-ce donc de ceux que fit, avec les mêmes moyens, Manéthon? Cet imposteur était si habile *qu'en public il se moquait d'Apollonius* (4), comme d'un homme novice encore dans son art, et *qui avait besoin de matière pour ses œuvres,* (5) tandis que lui n'employait que des paroles ! Au reste, tout ceci s'est fait par le pouvoir des démons, et Dieu l'a permis pour éprouver notre foi. »

(1) Le texte est formel.
(2) 561-599 de l'È. C.
(3) Anastase parle du tombeau d'Apollonius, alors que les écrivains ecclésiastiques eux-mêmes s'accordent, et pour cause, à dire que nulle part on n'a vu le tombeau de celui-ci. C'est celui de Barabbas qui était si fécond en miracles, (Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 775) jusqu'au jour où le bon empereur Julien fit brûler ce qui restait du corps sur la place de Sébaste. Cf. également plus loin, pp. 288, 434, les extraits du *Talmud* et les *Apparition du Vaurien de l'étranger.*
(4) Manéthon était mort, lorsque parut Barabbas. C'est Apion dont veut parler Anastase. Il est vrai que Manéthon se moquait d'Osar-ziph. (Moïse), comme Apion de Barabbas. Cédrénus sait que Manéthon et Apion, supprimés par la main de l'Église, ne reparaîtront pas.
(5) Quoi ! l'*even guilayon,* le Tharthak à corne sur la tête, la terre cuite de la colombe lumineuse, l'argile des douze passereaux, les vases du Garizim, les baguettes, les pierres, les figures d'envoûtement et d'enfouissement, etc., tout cela aurait passé par les mains d'Apollonius ?

VIII
FIGURES MAGIQUES ET TALISMANS DE BARABBAS ATTRIBUÉS A APOLLONIUS

Sitôt qu'Apollonius eut été déclaré auteur de livres de magie, il eut auprès de l'Eglise la même renommée que Barabbas auprès des goym, celle d'avoir répandu partout des figures d'envoûtement et des talismans.

a. — Dans la Chronique d'Alexandrie

Il y est dit que, partout où il allait, dans les villes et dans les campagnes, Apollonius mettait de ces sortes de figures et de talismans.

b. — Dans les auteurs byzantins

L'imposteur Alexandre, dont l'Église connaît le précepteur pour avoir été le confident d'Apollonius, (1) a eu pour compère un certain Coconnas, maître de ballets à Byzance. L'usage qu'on a fait du nom d'Alexandre à propos d'Apollonius a sans doute donné l'idée de faire passer Apollonius lui-même par Byzance, où il laisse diverses traces de sa magie. Vous trouverez cela dans Tzetsès, (2) dans Nicétas et dans Codin. (3)

Il y est dit qu'à Constantinople on voyait encore au palais des portes d'airain chargées de caractères magiques par Apollonius, et qu'on les fit fondre, parce qu'elles étaient devenues, pour les chrétiens eux-mêmes, un sujet de superstition. On ajoute qu'il avait mis à Byzance trois cigognes de pierre, pour empêcher ces oiseaux d'y venir, des cousins de cuivre, des puces, des mouches, (4) et d'autres petits animaux pour le même effet, que l'empereur Basile fit ôter, et plusieurs autres figures qui marquaient, disait-on, ce qui devait arriver à cette ville jusqu'à la fin du monde. » (5)

(1) Cf. plus haut, p. 245.

(2) *Chiliades*, I. Tsetzès, poète et grammairien du XIIe siècle, avait dit ailleurs : « Apollonius est un homme très sage, qui savait tout par sa prescience. Je sais de lui (par Philostrate réduit à rien) une infinité de prédictions et de miracles qu'il serait trop long de rapporter. »

Avant lui, au huitième siècle, Georges le Syncelle, moine, dans sa *Chronographie* avait dit : « De tous les savants grecs et de tous les personnages illustres qui parurent sous Claude, le premier et le plus remarquable de tous, c'est Apollonius. »

Voir aussi Photius, (*Bibliothèque*, ch. XLIV)

(3) *De l'origine de Constantinople*, c. 4

(4) Cette abondance de mouches tient à l'interprétation que fait l'Église du mot *Bel-zib-boulè* des *Toledoth* canoniques, qu'elle orthographie maintenant « Bel-Zeboul » ce qui fait : « Dieu-mouche. »

(5) Fausse piste, créée pour entraîner l'esprit loin des portes de pierre du temple juif d'Héliopolis, sur lesquelles était gravée l'Apocalypse astrologique, « l'even-guilayon » dont Barabbas avait fait une copie pour sa maison de Gamala.

IX

APOLLONIUS DANS LES AUTEURS MODERNES

Parmi ceux qui ont cru à l'existence d'Apollonius, mais n'ont pu échapper à l'ascendant moral du personnage, citons le chancelier Bacon, Naudé, Voltaire.

Tous les autres, Baronius, Casaubon, Lesueur, Bossuet, Godeau, (1) Tillemont, (2) Marolles, (3) Colonia, (4) Erasme, Vivès, Juste-Lipse, Joseph Scaliger, Ottius, Gérard Vossius, Coquœus, Gronovius, Kekerman, Ancillon, Deslandes, (5) Fleury, Longueval, J. F. Pic de la Mirandole, Gro-

(1) Voici ce que dit d'Apollonius l'évêque Godeau : « L'Église n'avait point de plus grand ennemi que ce magicien. L'innocence apparente de sa vie, et ses illusions, qui paraissaient de vrais miracles, donnèrent sujet à Hiéroclès le philosophe, de composer un livre où il le comparait à Jésus-Christ, avec un dangereux artifice. Eusèbe le réfuta.

Les Gentils, le reconnaissant pour fourbe et pour magicien, crurent que le fils de Dieu en était un autre, et que tous les chrétiens faisaient profession de la magie. Après avoir longtemps abusé le monde de ses prestiges, il mourut, sans que personne fût témoin de sa mort. Il voulait, sans doute, faire croire (son corps ne paraissant plus) qu'il était monté au ciel, et en cela se rendre semblable à Jésus-Christ, duquel il avait été le singe durant sa vie. »

(2) Tillemont (*Histoire ecclésiastique*) en parle de même, comme d'un homme plus célèbre par ses illusions magiques que par tout le reste de son histoire, et que le Démon semblait vouloir opposer à Jésus-Christ.

Dans son *Histoire des empereurs*, il l'appelle « l'instrument célèbre de la malice du Démon. » Le Démon, dit-il ailleurs, « semble l'avoir mis au monde, selon ses propres panégyristes, vers le même temps que Jésus-Christ voulut y paraître, ou pour balancer son autorité dans l'esprit de ceux qui prendraient les illusions de ce magicien pour de vrais miracles, ou afin que ceux qui le reconnaîtraient pour un vrai fourbe, fussent portés à douter aussi des merveilles de Jésus-Christ et de ses disciples.

« Le Démon, que quelques Pères ont appelé le singe de Dieu, et qui veut bien que les hommes soient un peu plus réglés à l'extérieur, pourvu qu'ils soient impies en n'adorant point le Créateur, tâchait de faire, par son Apollonius, ce que Jésus-Christ faisait par ses Apôtres ; pour ruiner, s'il eût pu, l'éclat que la réformation des mœurs donnait à l'Évangile. »

Le même Tillemont (*Histoire des empereurs*, t. II, p. 133) met le sceau à sa sottise par cette calomnie : « Apollonius dit souvent qu'il voulait mourir sans qu'on le sût, afin de passer pour immortel commé Empédocle. Ainsi nous avons lieu de croire que sa mort a été tragique, selon ce que dit Lucien, *qui appelle toute l'histoire d'Apollonius une tragédie.* » Pas un mot de cela dans Lucien, par la bonne raison que Lucien est mort avant l'invention d'Apollonius. C'est de Péréghérinos que Lucien parle ainsi, encore ne sait-on plus pourquoi.

(3) (*Histoire Auguste*) : « Apollonius était le seul homme qu'eussent les Gentils pour faire des miracles *apparents*, afin de l'opposer à Jésus-Christ, qui en faisait, par ses disciples, une infinité de véritables. »

(4) (*La Religion prouvée par le témoignage des païens*) : « Les nouveaux platoniciens donnèrent à leur philosophie et à eux-mêmes un air de divinité, et ils choisirent surtout pour leur héros et leur idole un Apollonius de Tyane et un Pythagore, qu'ils firent reparaître sur la scène longtemps après leur mort, et dont ils firent des divinités. »

(5) « Apollonius, dit Deslandes (*Histoire critique de la philosophie*), fut un philosophe pythagoricien, distingué par la droiture et l'innocence de ses mœurs, toujours accompagné d'une foule de disciples qui l'aimaient sincèrement, célèbre encore longtemps après sa mort. Mais celui qu'a dépeint Philostrate est un personnage chimérique et indigne d'être compté au nombre des philosophes. Toute sa vie n'est qu'un tissu de prodiges et de miracles puérils, où même les convenances de l'histoire et de la géographie ne sont point gardées. Philostrate ignore absolument l'art de louer. Il donne à son héros un caractère faible, irrégulier, inquiet, téméraire, infiniment présomptueux. Il le décrédite lui-même, et par toutes les fables qu'il en rapporte et par les voyages qu'il lui fait entreprendre sans *aucune nécessité*. »

tius, Marets, Huet, Rapin, Burigni, le P. Yves, Lloyd, l'ont jugé en hommes d'Eglise, et la plupart se sont couverts d'un ridicule épais.

Quoique le mythe, dans le texte actuel, ait perdu presque toute sa portée, Apollonius n'a jamais cessé d'être la condamnation de la barabbalâtrie et des procédés criminels par lesquels l'Église s'est fondée et affermie sur le cadavre du Juif de rapport. C'est Possevin qui l'a le mieux senti et le plus vigoureusement exprimé :

« Apollonius, dit-il, affectant, à l'extérieur, la philosophie pythagoricienne, mais en effet magicien très habile, et substitué par Satan à l'enchanteur Simon pour détourner les hommes de reconnaître le Christ, donna occasion à Philostrate, *son disciple*, de publier sa *Vie*. Ce livre ne mérite que le feu. » (1)

A la bonne heure, voilà de la critique !

Malgré ces autorités, que le bon Legrand d'Aussy considère comme une preuve suffisante de l'existence d'Apollonius, Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, fait une observation bien judicieuse.

Il remarque que « ce grand éclat de réputation, dont Apollonius éblouit les peuples pendant sa vie, n'eut aucun effet solide, et que sa mémoire, encore honorée pendant quelque temps, s'évanouit bientôt avec les ténèbres de l'idolâtrie. »

Dupin (2) s'exprime de la même manière :

Si sa réputation, dit-il, avait été aussi grande, et sa sagesse aussi parfaite que Philostrate veut le faire croire, il aurait, après sa mort, été fort célèbre, et aurait eu un grand nombre de disciples et de sectateurs.

Cependant, cet homme divin, connu de toute la terre, qui avait fait tant de miracles et tant enseigné de belles choses, n'est pas plutôt mort, qu'il est oublié de tout le monde. Il demeura pendant plus de cent ans presque inconnu, et il serait resté dans cette obscurité, si Philostrate n'eût composé le roman de sa vie. »

Il est inutile de pousser plus avant dans les auteurs modernes : je n'en connais pas qui aient entrevu la vérité.

---

(1) *Bibliotheca selecta.*

Hoornebeck, au nom des protestants, ne l'a pas mieux traité : « Il est vraisemblable, dit-il, (*De conversione Indorum et Gentilium*) que le Diable s'est caché sous le masque d'Apollonius, pour dénigrer la vie et les miracles de Jésus-Christ, et pour avoir quelqu'un à lui opposer chez les Gentils. »

(2) *Histoire d'Apollonius convaincue de fausseté et d'imposture.*

TROISIÈME PARTIE

LA SAINTE FAMILLE
DANS LE TALMUD

tius, Marets, Huet, Rapin, Burigni, le P. Yves, Lloyd, l'ont jugé en hommes d'Église, et la plupart se sont couverts d'un ridicule épais.

Quoique le mythe, dans le texte actuel, ait perdu presque toute sa portée, Apollonius n'a jamais cessé d'être la condamnation de la barabbalâtrie et des procédés criminels par lesquels l'Église s'est fondée et affermie sur le cadavre du Juif de rapport. C'est Possevin qui l'a le mieux senti et le plus vigoureusement exprimé :

« Apollonius, dit-il, affectant, à l'extérieur, la philosophie pythagoricienne, mais en effet magicien très habile, et substitué par Satan à l'enchanteur Simon pour détourner les hommes de reconnaître le Christ, donna occasion à Philostrate, son disciple, de publier sa Vie. Ce livre ne mérite que le feu. » (1)

A la bonne heure, [illegible].

Malgré ces autorités, que le bon Legrand d'Aussy considère comme une preuve suffisante de l'existence d'Apollonius, Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, fait une observation bien judicieuse.

Il remarque que « ce grand éclat de réputation, dont Apollonius éblouit les peuples pendant sa vie, n'eut aucun effet solide, et que sa mémoire, encore honorée pendant quelque temps, s'évanouit bientôt avec les ténèbres de l'idolâtrie. »

Dupin (2) s'exprime de la même manière :

Si sa réputation [illegible] aussi parfaite que Philostrate veut le faire croire, il aurait, après sa mort, été fort célèbre, et aurait eu un grand nombre de disciples et de sectateurs.

Cependant, cet [illegible], qui avait fait tant de miracles et tant [illegible] plutôt mort, qu'il est oublié de tout le monde. Il demeure pendant plus de cent ans presque inconnu, et il serait resté dans cette obscurité, si Philostrate n'eût composé le roman de sa vie. »

Il est inutile de pousser plus avant dans les auteurs modernes : je n'en connais pas qui aient entrevu la vérité.

(1) *Bibliotheca selecta.*

Hoornbeek, au nom des protestants, ne l'a pas mieux traité : « Il est vraisemblable, dit-il (*De conversione Indorum et Gentilium*), que le Diable s'est caché sous le masque d'Apollonius, pour dérober la vie et les miracles de Jésus-Christ, et pour avoir quelqu'un à lui opposer chez les Gentils. »

(2) *Histoire d'Apollonius convaincue de fausseté et d'imposture.*

TROISIÈME PARTIE

LA SAINTE-FAMILLE
DANS LE TALMUD

I

LES TÉMOIGNAGES TALMUDIQUES

I

LE TALMUD

a. — Ce qui reste du Talmud après les persécutions de l'Eglise contre les Juifs

Pendant que les aigrefins de l'Église, succédant aux rabbins baptiseurs, refondaient les anciens *Toledoth Ieschoua,* polissant et repolissant Barabbas pour lui donner un air respectable, les rabbins de Tibériade et ceux de Babylone se mettaient à écrire les différents traités dont le recueil s'appelle aujourd'hui le *Talmud.* C'est dans ce recueil qu'il faut aller chercher l'opinion des Juifs de la Synagogue sur Barabbas et sur son Évangile. On dit communément que ces Écritures ont commencé au troisième siècle de l'Ère dite chrétienne, pour se terminer au sixième.

Tant que le *Talmud* est resté amarré à Babylone, l'Église a affecté de ne point le craindre, comme s'il ne contenait rien qui pût contrarier la marche de la barabbalâtrie. Dans l'écrit intitulé *Dialogue avec Tryphon,* qu'elle a mis sous le nom de Justin et placé sous les Antonins, elle engage ses dupes à tenir le *Talmud* pour une compilation négligeable, un fatras de riens, où, même en cherchant avec soin, on ne trouverait aucune donnée historique sur le Juif de rapport et sa famille (1). L'interlocuteur à qui elle a confié la défense de ce mensonge, gourmande en ces termes un rabbin, qui doit s'avouer vaincu :

« Au lieu de nous exposer le sens des prophéties (2), vos maîtres s'abaissent à des niaiseries : ils s'inquiètent beaucoup de savoir pourquoi il est parlé de *Chameaux mâles* (3) dans tel ou tel endroit, pourquoi telle quantité de farine

(1) Notons que sous les Antonins le *Talmud* n'était pas commencé, ou si peu !

(2) En les tronquant, en les falsifiant, comme les rabbins évangélistes dans les *Toledoth* canoniques, et ceux qui ont fabriqué les *Actes des Apôtres* et *Lettres de Paul.*

(3) Le rédacteur veut faire croire que, là où il est question du Gamaléen, de la Gamaléenne, de leur premier enfant « mâle » (*Apocalypse évangélique,* XII, 5) et de leurs six autres fils, les talmudistes ont voulu parler, non d'une famille habitant Gamala, mais de l'animal qui a donné son nom à la ville. Remarquez d'ailleurs le tour de la phrase : « ceux qui s'inquiètent de savoir le pourquoi de ces chameaux mâles » ne sont pas les rédacteurs du *Talmud,* ce sont les ecclésiastiques qui savent ce qu'il y a dedans et le redoutent.

ou d'huile entre au juste dans vos oblations. Ils cherchent avec un soin religieux pourquoi un *alpha* fut ajouté au nom primitif d'Abraham, et un *rau* à celui de Sara. Voilà l'objet de leurs investigations. *Quant aux choses importantes et vraiment dignes d'étude, ils n'osent pas vous en parler* (1), *ils n'entreprennent pas de les expliquer* ; *ils vous défendent de les écouter quand nous les interprétons !* »

Mensonge inepte.

Tout homme attaché à la vérité doit graver dans son esprit la déclaration que Rabbi Lusitanus (2) a pu faire sans recevoir l'ombre d'un démenti :

C'est à tort qu'on dit que le *Talmud* ne contient pas la réfutation du *Nouveau Testament*, alcrs que toutes les allégations, tous les enseignements, toutes les histoires des évangélistes y sont tirés au clair, et qu'il y est dit tout au long qui était le Christ et quels ont été ses sectateurs ; où il était né, de qui, et quand ; et pourquoi, comment, et sous qui, (3) il a été supplicié. Il y a dans le Talmud, *quand ses livres sont intacts*, de quoi convaincre suffisamment d'imposture toute cette histoire d'*Évangiles*.

b. — Destruction méthodique du Talmud et falsification de ses restes

Sitôt que le *Talmud* arrive en Europe, la scène change, et le ton de la littérature ecclésiastique.

L'histoire du *Talmud* devient alors celle des Juifs eux-mêmes. Depuis le septième siècle de l'È.-C. jusqu'à la fin du seizième, pendant plus de mille ans, les pouvoirs de l'Église n'ont cessé d'actionner les rouages politiques et judiciaires, pour brûler le *Talmud* avec ceux qui le détenaient. Il n'a été imprimé qu'après enlèvement, soit par les rabbins soit par les censeurs, de tout ce qui concernait le Juif de rapport et sa famille. Des Juifs apostats, entrés à la solde du Saint-Siège, ont dénoncé ceux de leurs frères qui possédaient des manuscrits du *Talmud* assez anciens pour être dangereux. C'est miracle que l'Inquisition ait laissé çà et là quelques traits de vérité, passés dans les versions imprimées.

Encore n'a-t-il point tenu au divin Luther que le *Talmud* imprimé ne fût détruit, avec toutes les synagogues où il pouvait rester des manuscrits !

Ecoutons-le : (4)

« Pour apporter un terme à la doctrine blasphématoire des Juifs, il serait d'abord *utile* de mettre le feu à leurs synagogues ; et ce qui échapperait à l'incendie, il faudrait le couvrir de sable et de boue, de sorte que personne ne puisse plus en apercevoir une tuile et une pierre. Si Moïse vivait de nos jours, il ne manquerait pas d'incendier les synagogues et les maisons des Juifs. »

« Il faudrait détruire et dévaster leurs maisons privées ; on pourrait les loger dans des étables, ou sous des tentes, comme de simples bohémiens. »

«Il faudrait leur enlever leurs livres de prières et leurs *Talmuds.* »

(1) On va voir cela !
(2) Le Portugais. Cité par Johann Muller, (*In rabbinismo*, p. 42).
(3) Il ne s'agit pas ici de Pilatus, tout le monde étant d'accord sur ce point, mais de la composition du sanhédrin et de l'état des princes hérodiens, dont le personnel se trouve modifié par la date mensongère que l'Église assigne à la crucifixion, (782 au lieu de 789).
(4) Luther, *Les Juifs et leurs mensonges*, dans le t. VII de ses *Œuvres*, Wittenberg, 1558, in-fol. pp. 204-210.

« Il s'agit d'incendier les synagogues, et de réduire en cendres ces officines du blasphème ; il faudrait jeter sur le feu de l'huile, du soufre, de la poix, afin d'augmenter l'incendie. »

« Il s'agit de leur enlever tous les livres, formules de prières et *récits talmudiques*, toute la Bible, sans leur en laisser une seule page, et les réserver à ceux d'entre eux qui se convertissent. »

« Si j'avais le droit de statuer sur le sort des Juifs, je leur enjoindrais, sous peine de mort, de nous convaincre, dans l'espace de huit jours, par des arguments solides, que nous adorons plusieurs dieux au lieu d'un seul. Que s'ils le faisaient, nous serions prêts à nous convertir en un seul jour au judaïsme et à recevoir la circoncision ; si non, ils seraient traités comme ils l'auraient mérité.»

Nous allons passer en revue, le plus consciencieusement possible, les divers passages du *Talmud* où il est encore question de Barabbas, de son père, de sa mère, de ses frères et de son Apocalypse, et où l'on combat les prétentions impies, émises dans le genre d'écrits auquel l'Église a donné le nom d'*Evangiles* (1). De ces passages, assez nombreux, il n'y en a pas un seul qui ne soit une épave de la vérité naufragée. De même que nous avons aujourd'hui le Philon de l'Église, le Josèphe de l'Église, le Tacite de l'Église, l'Apulée de l'Église, le Philostrate de l'Église, l'*Histoire Auguste* de l'Eglise, le Constantin de l'Église, l'Eusèbe de l'Église, le Julien de l'Église, l'Ammien Marcellin de l'Église, c'est le *Talmud* de l'Église que nous avons aujourd'hui.

(1) Partagés entre leurs sentiments et leurs intérêts, les Juifs modernes, particulièrement ceux qui se sont fixés en France, ne savent quelle attitude garder au sujet du *Talmud*.

Quelques-uns l'abandonnent complètement et le condamnent, mais aucun ne peut nier la persécution opiniâtre dont il a été l'objet dans les siècles antérieurs. C'est à ce titre que nous citons M. l'abbé Lémann, juif passé à la barabbalâtrie :

« Bien souvent, les Papes et, sur leur demande, les rois chrétiens, firent brûler les exemplaires du *Talmud*, saisis dans les synagogues ou dans les demeures des Israélites. Cette mesure n'était-elle pas en contradiction avec ce que nous avons loué : le respect parfait des Papes pour l'exercice du culte israélite ?

Au premier abord on est tenté de répondre oui ; mais on donne bien vite son approbation à la mesure pontificale, si l'on réfléchit que la destruction du *Talmud* était dans l'intérêt du vrai Judaïsme lui-même, c'est-à-dire du Mosaïsme. Les papes faisaient disparaître le *Talmud* pour procurer aux Israélites la recouvrance du Mosaïsme, comme on lave de grossières peintures, surajoutées à une toile, pour retrouver le chef-d'œuvre d'un maître, ou comme on enlève des scories pour retrouver les feux d'une pierre précieuse.

En effet, que renferme le *Talmud* dans ses douze volumes in-folio ? et quel a été son rôle au sein des communautés juives ?

Plein de questions scientifiques, cérémonielles et casuistiques, mais vide ou à peu près vide de questions dogmatiques *et surtout messianiques*, ce livre funeste n'a été tant vanté par l'Esprit de mensonge qu'en raison de ce seul but : détourner l'attention des pauvres Juifs de l'étude des vitales questions de la Bible *par rapport au Messie*. Sombre mais savante diversion, le *Talmud* en résumé n'est pas autre chose. » (Joseph Lémann, *L'entrée des Israélites dans la société française*, Paris, 1886, in-8, p. 170).

Et M. Alexandre Weill :

« C'est aux talmudistes que, dans leur exil, les Juifs doivent l'étouffement de tout esprit d'indépendance spirituelle, de toute raison philosophique.... *Depuis que le Talmud, ce livre de plomb, pèse sur Israël, les Juifs n'ont plus d'histoire*...

« En faisant saisir et disparaître les exemplaires du *Talmud*, les Papes non seulement n'ont point porté atteinte à la belle religion de Moïse, mais lui ont rendu service ». (Alexandre Weil, *Moïse et le Talmud*, p. 338, cité par l'abbé Lémann, p. 171).

c. — Observation générale : pas de Ioannès distinct de Barabbas

Ce qui doit frapper le plus, c'est que, sur les milliers de rabbins qui ont participé à la composition du *Talmud*, pas un n'a admis la co-existence de deux personnages, dont l'un se serait nommé Jésus, et l'autre Iochanan, en grec Ioannès. C'est pour parer le coup porté au mensonge ecclésiastique par l'unanimité de ces témoignages, qu'a été fabriqué, sous le titre d'*Evangile des Naziréens* (1), un *Toledoth* où les Juifs de cette secte déclarent qu'ils ont vu Ioannès baptiser Jésus (2).

II

TARGUM DE LA KABBALE BAPTISMALE

a. — Sur la kabbale conservée dans la famille de Barabbas et son séjour à Alexandrie avec Iehoudda dit Ieschoua ben Péréja

On sait que dans les *Mahazeh* et *Toledoth* primitifs le nom de Barabbas est précédé de celui de Ieschoua : « Ieschoua bar-Abba ». Mais comme les rabbins du *Talmud* ne veulent pas reconnaître, (loués soient-ils !), qu'un tel scélérat fût « bar-Abba (fils du Père,) » ils ne le désignent jamais sous ce nom, mais simplement sous celui de Ieschou, enlevant la lettre finale de Ieschoua, et faisant dériver Ieschou d'un autre radical qui répond à l'idée de Vaurien et pis encore.

Avant de donner le *targum* du *Talmud* relatif au séjour de Barabbas à Alexandrie, nous avons à rappeler certaines circonstances historiques qui faciliteront sa compréhension.

Au temps de la grande Cléopâtre, reine d'Égypte, il arriva que Salomé, veuve d'Aristobule, roi des Juifs, établit, à la place de son mari, Iannaos surnommé Alexandre. Cléopâtre soutint Iannaos dans toutes ses entreprises, et Salomé n'eut qu'à se louer d'elle. Iannaos put ainsi occuper les places fortes sises au-delà du Jourdain, notamment Gamala, berceau des Panthora, et tout le pays d'alentour. Il était dans celui des Géraséniens, où s'est déroulée la journée des Porcs, lorsqu'il mourut, à ce point détesté des Jérusalémites, que, pour pouvoir conserver le trône à ses enfants, sa veuve Alexandra fut obligée de cacher longtemps qu'il était mort.

En effet, les Pharisiens, à l'instigation de Iehoudda ben Péréja, (3) s'étaient soulevés contre Iannaos pendant la fête des Tabernacles, sous le prétexte que sa naissance ne le rendait pas digne d'offrir des sacrifices à Dieu. Iannaos se vengea par des massacres nombreux, des supplices, et des crucifixions, (huit cents d'un coup).

(1) Cf. Epiphane, *Hérésies*, xxx, 13.

(2) L'Église a reporté ce faux témoignage dans la prétendue aventure du Juif errant. Cf. page 450.

(3) On trouve encore dans Josèphe (*Antiquités judaïques*, l. xiii, ch. xxi, § 158) trace de l'émeute pharisienne que Iannaos eut à réprimer, mais il n'est plus parlé de la part qu'y prirent les « savants », comme Iehoudda ben Péréja, qui, selon une habitude dont Barabbas devait donner de magnifiques exemples, s'est soustrait au châtiment par une fuite en Egypte.

Iehoudda ben Péréja, qui était du sang de David, fut obligé de s'enfuir en Égypte pour échapper à la « persécution » ordonnée contre les « savants » (1). Il se fixa dans Alexandrie, avec d'autres membres de sa famille, particulièrement Lévi, qui, dans la *Généalogie de Jésus* par son père, (donnée dans Luc), est présenté comme l'arrière-grand-père de *Joseph,* (Juda Panthora). C'est à Alexandrie que les Lévi ont reçu des Juifs égyptiens le nom de Cléopas, car le mot *Cléopas* n'est que la traduction hiéroglyphique du mot *Lévi.* Et c'est ce que constatait le *Talmud* dans le traité du *Sanhédrin,* quand cette écriture était encore intacte. Mais le passage a été tellement revu et corrigé, par peur ou par pression de l'Église, qu'il présente le Lévi qui a fui en Egypte avec Ieschoua ben Péréja, au temps de Iannaos, comme étant Ieschou (Barabbas) lui-même, alors enfant !

Voici ce passage :

« Qu'est-il advenu de Ieschoua ben-Péréja? Comme le roi Iannaos tuait les rabbins (qui étaient contre lui), Rabbi Ieschoua ben-Peréja s'en alla, et Ieschou avec lui, à Alexandrie d'Egypte. »

A ce compte, Barabbas aurait déjà été de ce monde au temps du roi Iannaos !

Il est absolument impossible que le rédacteur du passage ait écrit sans cause une semblable énormité, car Iannaos est mort en 675 de Rome, et Barabbas n'est né qu'en 739, sous Hérode. Personne n'a jamais contesté ce dernier point.

D'autre part, si Ieschoua ben Péréja est contemporain de Iannaos, il ne saurait avoir emmené Barabbas à Alexandrie.

Quelle peut être la cause de pareils anachronismes? Avant tout, la similitude de noms qui se rencontre entre la Cléopâtre juive, (la *sota,* qui, après avoir eu Salomé d'un mari davidique, se sépara de lui pour devenir reine hérodienne de Judée), et la grande Cléopâtre d'Egypte (2).

Après plusieurs siècles, qu'est-ce que le rédacteur du passage a

(1) Le *Talmud* actuel est muet sur l'histoire de Iehoudda ben Péréja, comme sur toutes les tentatives de ses descendants pour ressaisir la couronne. Ce silence a frappé M. Darmesteter, (*Le Talmud : Extrait de la Revue des études juives*). Et qui ne frapperait-il pas?

« S'il est un fait, dit M. Darmesteter, qui eût dû laisser des traces bien profondes dans le souvenir de la nation, c'était assurément la destruction de Jérusalem et de la « Maison Sainte. » Cependant, sur les diverses phases de la lutte, sur les hommes qui y prirent part et la dirigèrent, sur la catastrophe finale, on chercherait vainement des données claires, précises. A part quelques vagues détails, où la critique en est encore à démêler la parcelle de vérité qu'ils peuvent renfermer, on ne trouve absolument rien. Mais ce que la Haggada saura, ce sont ces légendes poétiques qui émeuvent la foule et vont au cœur. Elle vous dira l'histoire de Martha, la riche épouse du pontife Ioshua ben Gamala, la femme élégante et délicate à qui on appliquait le mot du *Deutéronome* : « la plus tendre, la plus délicate d'entre vous, celle qui n'osait pas poser son pied sur le sol », et qui meurt de faim dans les rues de Jérusalem, ou qui, selon un autre récit, est traînée à travers champs, attachée par les cheveux à la queue d'un cheval furieux. »

Il semble bien, si ce n'est Ieschoua ben Péréja lui-même, que Ioshua ben Gamala soit de la Sainte famille, d'autant plus que sa femme s'appelle Thamar, comme l'une des sœurs de Barabbas.

(2) Cf. page 44 l'affaire où les Alexandrins exploitent cette homonymie contre la mère de Barabbas.

rencontré dans les traditions relatives au premier-né de Salomé? Une Cléopâtre ; une persécution de « savants, » comme sous Iannaos ; un Ioannès, qui est un homonyme de Iannaos ; une Salomé, qui le fit roi au sortir de prison, (comme Salomé, veuve d'Aristobule, avait fait au roi Iannaos), et qui a également caché sa mort pour des raisons toutes dynastiques. Il n'en faut pas davantage pour expliquer l'anachronisme où est tombé le rédacteur du passage, si toutefois cet anachronisme n'est pas de main ecclésiastique. Car ce qu'il y a de commun entre Ieschoua ben Péréja et Barabbas, ce n'est pas l'époque de leur existence, c'est le nom de circoncision (Iehoudda) et l'*Even-guilayon*.

b. — Lettre de Salomé à Ieschoua ben Péréja pour rappeler d'Alexandrie son fils Barabbas

Et voici qui se passe, non sous Iannaos, mais quatre-vingt–cinq ans après, au lendemain de la mort de Juda Panthora. Nous n'avons donc pas à nous étonner d'y voir mêlés Barabbas et sa mère ; mais nous pourrions nous étonner d'y voir mêlé Ieschoua ben Péréja, qui est indubitablement mort depuis de longues années, si nous ne savions qu'il est là par une de ces résurrections dont les talmudistes ne sont pas moins prodigues que les évangélistes. C'est évidemment à l'ombre de Ieschoua ben Péréja que nous avons affaire.

La paix revenue, Salomé (1) leur envoya Siméon ben Schetach avec cette lettre : « De moi, Jérusalem, Cité Sainte, à toi, Alexandrie d'Égypte, salut : « O ma sœur, mon Époux est au milieu de toi, et moi je reste veuve ! »

Cela signifie que l'Oint, le fils de David, l'héritier légitime de la couronne de Judée, était au milieu des Juifs Alexandrins, et qu'il fut réclamé par sa mère, devenue veuve, en effet, au Recensement où périt Juda Panthora, quelques mois après la déposition d'Archelaüs.

Il est d'ailleurs probable qu'il y a eu quelque part dans le *Talmud* une ligne sur la fin tragique de Juda Panthora.

Le nom de Juda, commun au père et au fils aîné, est la cause d'anachronismes considérables dans les écritures rabbiniques, et Abraham ben Dior est excusable jusqu'à un certain point, lorsqu'il dit : « D'après les Juifs qui ont écrit des choses accomplies parmi eux, Ieschou aurait vécu aux jours du roi Iannaos. Les auteurs goym, au contraire, écrivent qu'il est né au temps d'Hérode, et qu'il a été pendu au bois *sous Archelaüs*, fils de ce roi. La différence n'est pas mince ; il y a plus de cent-dix années entre les deux. » (2)

(1) Le nom était dans l'exemplaire sur lequel Vorstius, (Zœm. D. p. 262,) a traduit ce passage, le seul peut-être de tout le *Talmud* imprimé, où la mère du Juif de rapport se trouvât désignée par son véritable nom. Aussi a-t-il disparu de partout, notamment de l'édition à laquelle Auguste Pfeiffer (*Theologiæ judaïcæ atque Mohammedicæ principia*, Lipsiæ, 1687, in-12, p. 218) a emprunté ce même passage.

Dans les éditions où le nom de Salomé a disparu, la phrase n'a plus de sujet ; c'est Ieschoua ben Péréja, ou Barabbas lui-même, qui est censé avoir envoyé la lettre de Jérusalem. Or, tous les deux sont à Alexandrie. Seule la femme en qui l'*Apocalypse de l'Even-guilayon* a incarné la Vierge céleste (Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 48), peut avoir écrit et envoyé la lettre où elle réclame l'Époux terrestre : son propre fils d'après la kabbale de la famille. La suite du passage le prouve irréfutablement.

(2) *Sepher Hakkabbala.*

Non, car Iannaos est mort en 675 de Rome, et c'est en 760 qu'Archélaüs, déposé, a quitté la Judée. Abraham ben Dior confond Archelaüs avec Hérode Antipas, tétrarque de Galilée en 789. Il y a cent-quatorze ans entre la mort de Iannaos et celle de Barabbas, (il n'y en aurait que cent-sept, si Barabbas eût été crucifié en 782, comme le soutient l'Église contre toute vérité.)

Mais ce n'est pas Barabbas qui est mort au temps d'Archelaüs, c'est son père Juda Panthora. Barabbas n'a été pendu au bois que vingt-neuf ans après.

En ce qui concerne Siméon ben Schetach, s'il se trouve chargé par la veuve de Panthora de rappeler son fils aîné à Gamala, c'est-à cause de son fanatisme et de sa xénophobie. Il était impitoyable dans la répression du blasphème et de l'idolâtrie étrangère. Dans une seule journée, à Ascalon, il fit lapider successivement quatre-vingts femmes coupables de ce crime (1).

c. — Ieschoua ben Péréja et Barabbas, à Gamala, dans la maison de Salomé

Ieschoua ben-Péréja se leva donc, et vint (avec Ieschou et Siméon ben-Schetach) dans une certaine demeure (Gamala) où ils furent reçus avec de grands honneurs : « O la belle maison ! » dit-il. Pensant qu'il s'agissait de la maîtresse de la maison, (parce que le mot hébreu employé par Ieschoua ben-Péréja convient aussi bien à l'hôtesse qu'à sa demeure), Ieschou répondit : « Rabbi, que ses yeux sont brillants ! » — Ah ! coquin, dit l'autre, voilà ce qui t'occupe? »

On sait qu'aux termes de la kabbale évangélique, Barabbas devait épouser la Vierge du monde, sa Mère céleste. Ieschoua ben Péréja feint d'être scandalisé, voyant ce Nazir, qui avait fait vœu de rester vierge, admirer avec excès sa mère charnelle, dont les yeux ont le brillant de la constellation elle-même.

Et ayant fait venir quarante trompettes, il l'excommunia.

Or, Ieschou revenait quelquefois, disant : « Reçois-moi ! » Mais Rabbi Ieschoua ne se soucia point de lui.

Un autre jour, comme il lisait le *Deutéronome* : « Ecoute, Israël ! » Ieschou vint à lui, espérant être reçu. Et Ieschoua lui fit signe de la main. Mais, se croyant repoussé par ce signe, Ieschou s'en alla, se dressa une pierre et l'adora.

Comment n'être pas frappé de l'autorité vraiment despotique qu'exerce Ieschoua ben Péréja dans la maison de Salomé? Ce n'est pas seulement le précepteur, l'initiateur, c'est l'ancêtre. Depuis la mort de Panthora, c'est lui qui commande. Sur un signe de lui, Barabbas s'approche ou s'éloigne. C'est lui qui lie ou délie la porte de la maison. Salomé n'ose même pas parler pour son fils. Ce que fait Ieschoua ben Péréja est sacré pour elle. Si son père Siméon et son mari Juda étaient encore vivants, on sent qu'ils se tairaient, eux aussi. Quant à Barabbas, il ne voit qu'un moyen de regagner les bonnes grâces du grand Rabbi, c'est « de se dresser une pierre et de l'adorer. »

(1) *Sanhédrin*, Ch. VI, § 4.

d. — L'Even-guilayon (La pierre-rouleau)

Les talmudistes, et les rabbins instruits qui leur ont succédé, ont donc parfaitement raison de dire que Barabbas fut idolâtre, car non seulement il a adoré les figures qui étaient sur sa pierre, mais il leur a reconnu une existence propre au ciel, et il a invoqué individuellement chacune des douze puissances, en qui il est impossible de ne pas retrouver les douze dieux de l'Olympe présidé par Jupiter, le Iehova du paganisme ; il a invoqué en outre tous les Archanges et les Anges qui forment ce que les vieilles Ecritures juives appellent la Milice céleste ; et sous leurs ordres il plaçait cent-quarante-quatre mille sous-anges, plus que les goym, en leur manie idolâtrique, n'ont accumulé de héros et de demi-dieux ! Et il n'a pas employé son talent de modeleur qu'à fabriquer des vases, des colombes lumineuses et des passereaux. Témoin le Tharthak qu'il fit placer à la tête de sa bande, lorsqu'il marchait au sac de Jérusalem et au pillage du trésor du Temple.

Et qu'est-il arrivé au cours du temps ? Issu de l'idolâtrie apocalyptique, ce qu'on nomme le *christianisme* y est revenu sous des formes empruntées aux *Toledoth* canoniques. L'idole maîtresse, « l'Idole, » (1) c'est Barabbas lui-même, à moins que ce ne soit sa mère, la Vierge aux dix enfants ; puis viennent son père, ou Pierre, ou quelqu'autre de ses frères, ou les aigrefins qui ont fabriqué les *Toledoth* agréés de l'Église, ou le pseudo-Paul, et toute la théorie des pseudo-saints et des pseudo-saintes qui hérisse le portail des cathédrales.

e. — Le pouvoir de se baptiser, et de baptiser sa mère, reconnu à Barabbas par Ieschoua ben Péréja

Ayant adoré la pierre, d'où son frère Siméon devait un jour tirer son pseudonyme dans les *Toledoth* canoniques, Barabbas offre toutes les garanties nécessaires à Ieschoua ben Péréja. Celui-ci consent à le recevoir : il lui reconnaît le pouvoir de baptiser sa mère du baptême de rémission.

Rabbi Ieschoua lui dit : « Qu'il (Adam, le fils de Dieu,) soit réintégré (dans l'Eden) ! » Ieschou lui répondit : Tu nous as appris en effet : (2) « Qui a péché, et a induit les autres dans le péché, (3) ne peut se remettre à lui-même sa pénitence ! »

Il faut que le Messie remette aux Juifs dans l'eau du baptême le péché du premier homme, voilà le grand mystère. Barabbas devra, lui tout le premier, se baptiser, et remettre à sa mère le péché qu'elle a commis en le concevant des œuvres d'un mortel.

f. — Moralité

En manière de moralité, « Rabbi Mar dit :

(1) Beaucoup de rabbins l'appellent ainsi. Cf. Raschi, *sur Esaïe* IX, 6, édition de Venise.

(2) « A ma mère et à moi, » dans le *Livre des Destinées du monde* ou *Apocalypse de l'Even-guilayon.*

(3) Celui-là, c'est le premier homme.

« Ieschou fut un imposteur, il a trompé Israël et l'a poussé à sa perte. » (1)

Ce qui est historiquement prouvé, et d'ailleurs constaté par Flavius Josèphe dans les mêmes termes, quand il parle de Juda le Gamaléen et de son grand frère Siméon :

« Ils ne troublèrent pas seulement alors toute la Judée ; mais ils jetèrent les semences de tous les maux dont elle fut encore affligée depuis (2). »

III

LA SOTADA ET SON PREMIER-NÉ

a. — Le nom de Sotada donné à la mère de Barabbas

Barabbas est dit « ben Sotada » dans divers passages du *Talmud,* (3) et c'était là une indication généalogique des plus précieuses, surtout quand le texte de Flavius Josèphe sur Cléopâtre, femme d'Hérode, était complet, et qu'en s'y reportant on pouvait connaître la cause historique du mot *Sotada* appliqué à la mère de Barabbas.

Au traité du *Sabbat* (4), Rabbi Eliézer, parlant des incisions corporelles permises ou défendues, dit aux autres docteurs :

« Est-ce que *ben-Sotada* n'a pas rapporté ses maléfices d'Égypte par une incision dans sa chair? » Et ils répondirent : « C'est un sot (5), et nous ne cherchons pas l'approbation d'un sot ! »

Dans la bouche de Rabbi Eliézer, et sous la plume du scribe qui le fait parler, le mot « Sotada » signifie « fille de la femme adultère, » il désigne assez la fille de Cléopâtre pour que tous les autres docteurs à qui s'adresse Eliézer comprennent sans autres explications.

Le *Talmud* a-t-il été plus explicite sur l'origine historique du mot *Sotada?*

C'est possible. En tout cas, on savait très bien, et on l'a dit au traité du *Sanhédrin,* que Salomé était « fille de Lévi (6) ». Comme « Lévi » est le même mot que « Cléopas, » Rabbi Eliézer et autres ne pouvaient ignorer que la mère de Salomé fût la fameuse Cléopâtre, jugée adultère par sa fille même, pour avoir épousé Hérode sans lettres de divorce de Siméon Lévi, son mari *légitime.*

La nature de l'adultère commis par la mère de la Sotada, est d'ail-

(1) *Talmud.* Traité du *Sanhédrin,* Ch. II *Chelek,* fol. 107, 2. Nous avons cité tout le passage d'après Gerson (*Præfatio in Chelek*), qui témoigne l'avoir trouvé tel dans son exemplaire.

(2) *Antiquités judaïques,* l. XVIII, Ch. I, § 759.

(3) *Sanhédrin,* fol. 43. 1, et fol. 107 c. 2. *Schabbath,* fol. 104. 2.

(4) *Schabbath,* Ch. XII, fol. 104, 2.

(5) M. Schwab, dans son édition du *Talmud de Jérusalem,* traduit par « fou », et j'ai moi-même suivi cette leçon dans *Le Mensonge chrétien.* Mais, à la réflexion, je crois plus exacte la traduction proposée par d'autres exégètes.

(6) *Sanhédrin,* p. 44, b. Une erreur de copiste, la lettre l mal placée, fait lire « Eli ». Mais il n'est pas douteux qu'on n'ait voulu dire « Lévi », autrement dit Cléopas, et c'est ce nom qu'a lu dans son exemplaire l'auteur du *Mahazeh Ieschou ha nozri,* (Apparition du Vaurien de l'étranger), dont nous parlons plus loin.

leurs définie avec la plus grande netteté par ben-Sotada lui-même, sous les espèces de Jésus, dans les *Toledoth* canoniques. Les talmudistes connaissaient également la scène du *Mahazeh* de Cérinthe, où le revenant de Barabbas remet le péché de sa grand-mère maternelle, la Sota : elle ne se trouve que là, et l'Église s'est bien gardée de l'introduire dans les *Toledoth* qu'elle a synoptisés sous les noms de Matthieu, de Marc et de Luc. C'est même une grande maladresse des scribes ecclésiastiques d'avoir dit de Ménahem, par conséquent de Barabbas, dans les *Actes des Apôtres,* (1) ce qui n'était vrai que de leur mère et du frère de celle-ci, à savoir qu'ils avaient sucé le même lait que le tétrarque Hérode (Philippe).

Pour suspecter l'intention des rabbins talmudistes, il faudrait que, dans les autres parties du *Talmud,* ils eussent contesté la descendance davidique de Barabbas. Or, les Juifs des premiers siècles jusqu'à Maïmonide, qui est du douzième, n'ont jamais émis de doute à ce sujet, et la *Sagesse* de Valentin est aussi formelle que les *Toledoth* du canon.

Certes, Maïmonide fait toutes les réserves de droit et de raison sur le nom de « Messie, » appliqué à l'individu « qui pensait devoir être le Messie et qui a été mis à mort par sentence du Sanhédrin », (2) mais le crucifié était en règle du côté de la naissance, il était bien de la maison de David.

b. — Sur la nature et l'emplacement du tatouage que s'était fait Barabbas en Egypte

Au sujet du tatouage de Barabbas, le talmudiste ajoute :

Avant que les magiciens sortissent d'Égypte pour se répandre au dehors, on prenait bien garde qu'ils n'exportassent leurs pratiques par écrit, et qu'ils les apprissent aux autres peuples. C'est pourquoi celui-ci (*ben Sotada*) s'avisa d'un expédient nouveau : enfermer son art dans une incision de la chair, de manière qu'une fois la plaie guérie, il le gardât pour lui.

Dans une des *Apparition du Vaurien de l'étranger* (3), il est dit que c'est à la cuisse, et que dans cette incision il enferma le « Schem Hamphorasch », c'est-à-dire le Nom ineffable.

c. — Iehoudda, nom de circoncision de Barabbas et de son père

On ne peut pas ne pas voir que, dans le *Talmud,* comme dans les *Toledoth Ieschoua* du canon, et aussi dans le *Coran,* c'est-à-dire pour les Juifs de la synagogue, pour les Juifs barabbalâtres, et pour les Arabes, la mère du prétendant-Messie est positivement mise au-dessus du père, contrairement à l'habitude juive.

Cela tient à deux causes : d'abord, Salomé descendait de David par Salomon, alors que Panthora n'en descend que par Nathan ; c'est en elle, et non en lui, qu'est la Promesse de Dieu. D'autre part, étant mort vingt-neuf ans avant son fils aîné, Panthora n'appartient pas à l'histoire de celui-ci. Dans les *Toledoth* canoniques, il disparaît à partir du retour

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 603.
(2) *Hilch. Melach.* Ch. XI, Venise, 1524.
(3) Nous la publions plus loin. Cf. p. 416.

d'Égypte ; et tout cela, combiné avec les façons embarrassées des Nativités, lui donne un air effacé qui contraste avec le rôle très en dehors que sa femme joue dans les événements ultérieurs. La figure de Salomé, sous le nom de Myriam, est la dominante.

Néanmoins, le nom réel du mari de la femme aux sept fils es encore donné en trois endroits du *Talmud ;* il y est appelé « le *papas* Iehoudda ». (1) Mais on n'a laissé : « Iehoudda » que dans un seul endroit ; encore cela dépend-il des exemplaires, car il en est où « Iehoudda » est remplacé par « Iochanan ».

Pour conjurer cette vérité d'état-civil, ainsi que pour répondre au *Vaurien de l'étranger* où, sous son nom de Iehoudda, Barabbas se retourne contre le personnage qu'on a tiré de lui sous le nom de Jésus, l'Église a senti le besoin d'écrire un rôle pour ce Iehoudda, dont l'enfance se confond si étroitement avec celle de Barabbas. Et voici comment elle s'y est prise dans l'*Evangile de l'Enfance* qu'elle a répandu chez les Arabes :

« Il y avait là (à Bethléhem) une autre femme (que Marie), dont le fils était tourmenté par Satan, (comme le divin fils dont Marie elle-même et les pharisiens disent à chaque instant : « Il est possédé, il a le démon »). Il s'appelait Juda (2), et chaque fois que Satan s'emparait de lui, il grinçait des dents contre ceux qui étaient présents. Et s'il n'y avait personne à sa portée, il se mordait lui-même à la main et ailleurs (3). La mère de ce malheureux, ayant appris la renommée de la divine Marie et de son fils Jésus, se leva en hâte, et prenant dans ses bras son fils Juda, elle l'apporta à la Dame Marie. Or, Jacob (l'aïeul) et Josès avaient emmené le Seigneur Jésus pour jouer avec les autres enfants, et ils étaient assis hors de la maison, et avec eux le Seigneur Jésus. Juda le possédé s'approcha donc, et s'étant assis à la droite de Jésus, comme Satan l'agitait selon son habitude, il voulut mordre le Seigneur Jésus. Mais ne pouvant l'atteindre, il le frappa au flanc droit, si bien que Jésus pleura. Et à l'heure même, Satan, sortant de cet enfant, s'enfuit, semblable à un chien enragé. Et cet enfant qui frappa Jésus et dont Satan sortit sous la forme d'un chien (4), fut *Juda Iscariote*, qui le livra aux Juifs. Et ce même côté sur lequel Juda l'avait frappé, c'est celui que les Juifs ont percé de la lance ». (5)

IV

LE PAPAS IEHOUDDA ET SA FEMME

a. — Surnom de Nazir donné au père de Barabbas

Le *papas* de Barabbas et de toute la secte est appelé Nazir au moins une fois par les rabbins, et c'est précisément à l'endroit où son fils est dit « Roi des Voleurs ». (6) Ce n'est pas qu'ils l'estimassent Nazir au

(1) *Schabbath,* fol. 104 b. *Sanhédrin,* fol. 67, et commentaire du *Gittin,* fol. 90 a.
(2) Eh ! oui. comme son père.
(3) Comme le possédé (Barabbas lui-même) que Jésus délivre devant Gamala, après la Journée des porcs. Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 429.
(4) Et enragé, comme à Ephèse dans le mythe d'Apollonius.
(5) Cf. Fabricius, *Codex Apocryphus Novi Testamenti,* Hambourg, 1919, in-12, p. 197 et 198.
(6) *Guemara,* traité *Ketuvot.* Cf. plus loin, p. 282.

sens où on peut l'entendre de son premier-né, mais parce qu'il a « naziréé » ses sept fils pour la vengeance d'Israël. C'est en ce sens qu'il est dit : « Joseph le Naziréen » dans le *Mahazeh* canonique de Cérinthe, et « Naziréen » dans le *Toledoth* dit *de Matthieu.*

b. — Pandera (Panthora), surnom le plus usité pour désigner le mari et le fils aîné de la Sotada

C'est sous le surnom de Panthora que le papas Iehoudda est le plus souvent désigné dans le *Talmud,* comme son fils aîné sous le surnom de Ieschou-Panthora. Quant à la Sotada, les écrivains d'Église ont fait des efforts héroïques pour ébranler son identité avec la Myriam des *Toledoth,* mais celle-ci est formellement dite « épouse de Pandera » dans le *Tosephot Chaguiga* (1).

Voilà donc une couche de rabbins pour qui Panthora et la Sotada forment un couple non moins légitime que Joseph et Myriam dans les *Toledoth* canoniques, ou Myriam et Zacharie dans le *Coran.*

c. — Identité du papas Iehoudda Panthora avec le Ioseph des Toledoth canoniques, reconnue dans les Midraschim

Jamais le *Talmud* ne donne au papas Iehoudda le surnom de Zibdéos, sous lequel il est désigné dans certains *Toledoth* canoniques, ni celui de Zacharie, sous lequel il est également désigné dans ces *Toledoth* et plus tard dans le *Coran,* ni celui de Joseph, qui a prévalu en Occident. Mais les *Midraschim* (Explications) du *Talmud* désignent très souvent Barabbas sous le nom de ben-Joseph, « le messie ben Ioseph », disent-ils. Non qu'ils lui reconnaissent la qualité de Messie, mais il était de la famille des rois-messies, et son onction, son *chrisme,* par sa mère, était un fait historique acquis dans les synagogues.

d. — Le fameux passage d'où sont issues les calomnies dirigées contre la vertu conjugale de la Sotada

Dans un passage du traité du *Sanhédrin* (2), les choses commencent à se gâter. Après avoir unanimement constaté que Barabbas fut arrêté à Lydda, les rabbins entrent en discussion sur le nom de «ben-Sotada, » qui lui est donné dans d'autres parties du *Talmud,* et sur le pseudonyme de Marie, qui est donné à sa mère dans les Ecritures des barabbalâtres.

On n'est d'accord ni sur le texte de ce passage, ni sur la traduction. Buxtorf propose un sens, Wagenseil un autre, et tout différent. L'interprétation de celui-ci paraît bien être la meilleure :

« Tu dis qu'il était le fils de la Sotada ? En tout cas, il était fils de Pandera. » Sur quoi Rabbi Chasda dit : « C'est le mari qui s'appelait Sotada, mais celui qui l'a déshonoré s'appelait Pandera. Certainement son mari (de la Sotada)

(1) F. 4. c. 2.
(2) Ch. VII, fol. 67.

s'appelait le *papas*, fils de Iehoudda. Il ne faut donc pas dire que sa mère (de ben Sotada) s'appelait Sotada, car il est né de Miriam, la tresseuse de cheveux de femme. (Et Miriam a reçu le surnom de Sotada), parce que, comme disent les Pombéditains, *elle s'est séparée de son mari* (pour un autre commerce charnel). »

L'erreur de Rabbi Chasda est de plusieurs sortes : d'abord ce n'est pas le mari qui pouvait être appelé Sotada, c'est la femme. Ensuite ce n'est pas Miriam qui s'est séparée de son mari, c'est sa mère. Ces erreurs sont inconcevables chez un homme qui sait, d'autre part, que l'individu nommé Ieschou Pandera dans d'autres parties du *Talmud* était, au regard de ses contemporains, fils du *papas* Iehoudda. En effet, nous voyons que Chasda renvoie à l'école rabbinique de Pombédita pour l'explication du mot *Sotada*. Or, sachant que Barabbas était fils de Iehoudda le *papas*, les docteurs de cette école, rivale de celle de Sura, ont su en même temps que la femme dite Myriam dans les *Toledoth* canoniques s'appelait Salomé, et était la grande Gamaléenne : par conséquent, ils n'ont pu, un seul instant, accuser celle-ci de s'être séparée de son mari pour commettre un adultère. Si l'on avait les écritures pombéditaines, auxquelles renvoie Chasda, on y trouverait que la femme qui a quitté son mari est la mère de Myriam, et non Myriam elle-même.

Jamais Rabbi Chasda n'aurait été amené à médire de Myriam, si l'Église n'avait soutenu, au besoin par le fer et par le feu, que le Juif de rapport s'appelait en circoncision Jésus, et le père de celui-ci Joseph. Supposez en effet qu'elle avouât que ce père s'appelait réellement Juda, et que Panthora était un simple surnom, elle eût en une seconde mis la calomnie à néant ; chacun des personnages eût repris sa valeur propre en reprenant son nom. La *Sotada* cessait d'être prise pour une *Sota*, et le Joseph des *Toledoth* canoniques cessait d'être déshonoré par Panthora ; mais, du même coup, Jésus redevenait Juda dit Ioannès et Barabbas, l'aîné de sept fils. C'était la fin de tout, et particulièrement de l'Immaculée Conception !

On peut se demander si tel était le texte original du passage ; j'en doute pour ma part. Vous le chercheriez en vain dans l'édition de Bâle. Lorsque les censeurs, Marcus Marinus et Petrus Cevallerius, l'ont examinée pour l'impression, ils ont exigé la suppression de ce passage, parce qu'il contient une calomnie évidente contre la mère de Barabbas. Est-ce la vraie raison ? J'en doute encore, car il contient deux choses, beaucoup plus graves :

1° que ben Sotada a été arrêté à Lydda, et nullement sur le Mont des Oliviers ;

2° qu'il a été crucifié la veille de la pâque, et que par conséquent il n'a pas mangé la dite pâque avec douze autres individus de sa sorte.

L'erreur de Rabbi Chasda est très facile à détruire ; les deux autres choses sont, au contraire, indiscutables.

La confusion où est tombé Rabbi Chasda se retrouve dans un autre traité du *Talmud* (1), et il se peut bien qu'elle soit plutôt l'œuvre des censeurs ecclésiastiques que celle des scribes originaux. Car, à force de

(1) *Schabbath*, c. XII, fol. 104, c. 2, de l'édition d'Amsterdam.

tourmenter soit les rabbins, soit les textes, ou les deux ensemble, l'Eglise est arrivée à tout brouiller. Quelques-uns de ses écrivains ont même essayé de nier (1) que par « la Sotada » il fallût entendre la mère du Juif de rapport. (2)

e. — Myriam, la tresseuse de cheveux de femme et la parfumeuse

Quant à l'expression de « tresseuse » ou « parfumeuse » de cheveux de femme, elle revient plusieurs fois dans le *Talmud*, et on en a fait un emploi assez injurieux dans une *Apparition du Vaurien de l'étranger*, que nous donnons plus loin. Mais Salomé n'a jamais tressé et parfumé que ses cheveux et ceux de son premier-né, qui se tiennent pour ainsi dire, confondus dans le même vœu de naziréat.

Elle veilla toute sa vie à ce que le prétendant conservât des cheveux de femme, et l'on sait pourquoi elle les lui tressa en sept nattes.

Quant à la qualification de « parfumeuse, » elle ne l'a méritée que le jour de 789 où elle le fit roi par le *chrisme* : origine du fameux *targum* du *Mahazeh Ieschoua* de Cérinthe, où elle essuie de ses cheveux les pieds de son fils, revenu dans le monde sous les espèces divines de Jésus. (3)

f. — La vraie source d'erreur et de calomnie contre la mère de Barabbas

Si l'Église n'avait pas enlevé de Josèphe tout ce qui concernait le *sotisme* de Cléopâtre avec Hérode, rien ne lui eût été plus facile que de réfuter les calomnies dont elle accuse les talmudistes.

C'est elle-même qui a ouvert la porte à toutes les suppositions offensantes qu'il a plu aux synagogues de grouper autour du mot. Et puisqu'il faut faire justice à tout le monde, la plus grande part de responsabilité dans ces obscurités et ces confusions, déplorables pour l'honneur de la Gamaléenne, revient aux aigrefins du baptême qui ont fabriqué les *Toledoth* canoniques.

La mère de Barabbas a payé cher les mystères niais de la Nativité selon Luc, et les goujateries écœurantes de la Nativité selon Matthieu. On sait que, dans Matthieu, Joseph, s'apercevant que sa femme est grosse, veut la renvoyer pour adultère, mais secrètement, sans bruit, de manière à ne pas la désigner aux sévérités de la Loi (4). On sait également que, dans Luc, sa femme (Eloï-schabed) est tenue cachée pendant cinq mois,

(1) Notamment Buxtorf, *Lex talmudica*.

(2) Au XIII[e] siècle déjà les écrivains d'Église avaient fabriqué des textes hébreux où ils font déposer les rabbins en ce sens. Cf. p. 343.

(3) Voici ce qu'a imaginé l'*Evangile de l'Enfance* pour donner le change sur la personne de « la Parfumeuse » du *Talmud*.

L'enfant que l'Église appelle aujourd'hui Jésus-Christ vient de naître. Le huitième jour, on le circoncit. Une vieille femme est présente, le rédacteur de l'histoire a en vue la Shâna (Année), aujourd'hui la vieille Anna de la Nativité. Elle prend le prépuce, (d'autres disent le cordon ombilical), de l'enfant, et le met dans un alabastre d'huile de nard ancien. (C'est ainsi que Cérinthe parle du vase du sacre dans son *Mahazeh Ieschoua*.) Il se trouve qu'elle a un fils parfumeur, et comme elle s'y connaît encore mieux que lui, elle lui remet l'alabastre, en lui disant : « Garde-toi de vendre cet alabastre d'huile de nard, t'en offrît-on trois cents deniers ! » Et, dit l'aigrefin qui a forgé tout cela, « c'est cet alabastre que Marie la pécheresse s'est procuré, et qu'elle a répandu sur les pieds et sur la tête de Notre Seigneur Jésus-Christ, les essuyant ensuite de la chevelure de sa propre tête ».

(4) Matthieu, I, 18, 19.

jusqu'à l'apparition de sa grossesse. Rapprochant ces deux passages, certains rabbins du *Talmud* en ont inféré que si le *papas* ne lui permettait pas de se produire en public, c'était afin de lui éviter les tentations de mal faire, auxquelles elle n'était que trop sujette, et vous verrez (1) le parti que les *Apparition du Vaurien de l'étranger* ont tiré de cette observation psychologique.

Ils reprochent même au *papas* cet excès de précautions, comme étant plus capable d'exciter sa femme que de la retenir. Il a mal fait, disent-ils, s'il y avait entre eux quelque cause de discorde à ce sujet.

Il faut noter aussi que, pour les rabbins du *Talmud*, comme pour tous les autres Juifs, y compris ceux qui ont fabriqué les *Toledoth* du Canon, Marie et Marie-Madeleine sont une seule et même personne ; que, sous ce dernier nom, elle est calomniée de la façon la plus atroce par l'Église ; que, traitée de « pécheresse » dans ces *Toledoth*, de « pécheresse notoire » dans quelques-uns, elle a fini par devenir une prostituée de carrière, dont le corps est travaillé de sept démons d'une activité dévorante, jusqu'au jour tardif où Jésus la débarrasse de ces malins esprits.

Ces interprétations ecclésiastiques ont fait plus de mal à Marie dans les synagogues, qu'à « Marie-Magdeleine » dans les églises.

Au fond, c'est une mère irréprochable, la Gamaléenne, qui souffre de cette exégèse calomnieuse. Cela ne serait jamais arrivé si, pour faire une Vierge d'une femme qui avait eu au moins neuf enfants, l'Église n'avait pas coupé Marie en deux personnes, dont la seconde est terriblement suspecte sous le nom de Magdeleine.

Voilà donc une femme qui, sous quelque nom qu'elle soit présentée par l'Église, est non seulement soupçonnée d'adultère par son mari lui-même, à qui personne ne demande une pareille confidence, mais convaincue par le nommé Jésus d'une longue débauche imputable à sa constitution démoniaque ! Et l'on voudrait que les rabbins du *Talmud* la vénérassent comme Vierge !

g. — Les règles de la Jardinière. Targum sur l'adultère dont les Toledoth canoniques font suspecter Myriam (1)

Ce *targum* se trouve dans le *Massechet Calla*, dont, à la vérité, les Juifs ne font pas le même état que des autres traités du *Talmud*.

Fort ancien par lui-même, ce targum provient d'un *Mahazeh Ieschou ha nozri* écrit par les rabbins contre les *Toledoth* du canon, et il a donné le ton à toutes les autres *Apparition du Vaurien de l'étranger*.

Un jour que les docteurs étaient assis devant la porte (de Jérusalem), deux enfants passèrent, dont l'un se couvrit la tête, et l'autre la montra découverte. De celui qui marchait la tête découverte Rabbi Éliézer dit que c'était sans doute un bâtard. Rabbi Ioshua dit que c'était le fils d'une femme en état de menstrues, lorsqu'elle le conçut. Mais Rabbi Akiba dit que c'était le fils d'une femme adultère, laquelle avait ses règles. Alors les autres dirent à Rabbi Akiba : « D'où te vient tant d'assurance que tu contredis aux paroles de tes collègues? » Mais il assura qu'il était en mesure de le prouver. Sans délai, Akiba s'en alla vers la mère de cet enfant, il la trouva assise dans la place publique et vendant des légumes.

(1) Publié pour la première fois dans le monde barabbalâtre par le théologien Wagenseil. (*Tela ignea Satanæ*, 1681, p. 14 de la *Confutatio Toldos Ieschuæ*).

Salomé était en effet la mère du Jardinier, tous les Juifs évangélisés l'appelaient la Jardinière.

Nous avons dit ailleurs ce que devaient être les vignes de ce Jardin (1). Pour ce qui est du blé, il devait offrir à l'œil des Juifs le même spectacle que les vignes : « Chaque grain produira dix mille épis, et chaque grain donnera dix livres de fleur de farine d'une blancheur éblouissante. Et les autres fruits, semences et plantes, répondent aux mêmes proportions ».

C'est par de telles promesses que Barabbas s'attachait les malandrins de sa suite, quoiqu'à la vérité le sac du trésor du Temple les intéressât davantage.

La séméiologie des cinq pains d'orge que les disciples présentent à Jésus, et que ce mystificateur effronté renouvelle dans les *Toledoth* canoniques, est une preuve que les *Poissons* de mille ans ne sont point venus, et une promesse que viendra un jour le Jardin où pousse le blé de la *beth léhem*.

Le quatrième livre des *Explications des Paroles du Marân* était plein, comme on sait, de cet Évangile dolosif, car c'est d'après Papias que l'Église le produit dans l'ouvrage qu'elle a mis sous le nom d'Irénée, (le Juif Schaloum, venu à Lyon sous Marc-Aurèle pour y prêcher le Royaume).

Papias, le petit *papas* d'Hiérapolis, ne pouvait ignorer que l'auteur de l'*Apocalypse de l'Even-guilayon*, s'appelât en circoncision Juda, et il le disait à propos de ce Jardin fantastique.

Aussi l'aigrefin qui a fabriqué les *Hérésies* d'Irénée n'a-t-il pas manquer de dire que, si le nom de Juda avait été prononcé par Schaloum, c'était à propos de Juda Kériothis, lequel, interrogeant Jésus d'un air de doute, lui avait dit : « Et comment de telles choses seront-elles réalisées par Dieu ? » A quoi Jésus avait répondu : « Ceux qui vivront le verront. »

Et nous-mêmes, simple semence de bétail, nous verrons, par l'exemple d'un chou, dans les *Vaurien de l'étranger*, de quelle taille étaient les légumes qui devaient pousser chez le fils aîné du *papas* Iehoudda.

Il (Akiba) lui dit : « Ma fille, si tu réponds à la question que je vais te poser, je te rendrai participante de la vie éternelle. » Alors elle lui dit : « Bien, confirme-le-moi par serment. » Mais Rabbi Akiba jura des lèvres, et en lui-même il se déliait de sa foi (2). Il demanda : « Ce fils-là, d'où te vient-il ? » Elle répondit : « Quand je me suis mariée, j'avais mes règles, aussi mon mari s'est-il abstenu de moi ; mais mon amant m'a couverte, et c'est de là qu'est ce jeune homme. » Il eut ainsi la preuve que c'était le fils d'une femme adultère et *qui avait ses règles*.

L'histoire des règles de la Jardinière est une des choses les plus extraordinaires de tout le *Talmud*.

Elle vient des prétentions que Barabbas avait affichées de « supprimer, par sa venue, les « œuvres de la femme » (3), prises à leur source

(1) Cf. *Mensonge chrétien*, pet. édit., page 112.

(2) Cette profession de mauvaise foi suffit à le classer parmi les Juifs qui tenaient pour l'Évangile.

(3) Cette parole était dans l'Évangile des Juifs d'Egypte. L'Eglise s'efforce d'en pallier la brutalité dans Clément d'Alexandrie (*Stromates*, l. III), l'interprétant ainsi : « De la femme, c'est-à-dire de la concupiscence. Et quant aux œuvres, ce sont la génération et la mort. »

mensuellement périodique. Et c'est pour cette raison que, dans les *Toledoth* canoniques, la fille de Jaïr, apercevant Jésus, se précipite au-devant de lui en pleine rue, pour toucher ses vêtements, et par là se faire guérir de ses menstrues. Car son beau-frère Barabbas lui avait dit, (1) comme à sa propre mère : « Mon règne sera, quand vous aurez foulé aux pieds les vêtements de la pudeur (pour redevenir nues comme dans l'Eden) ; que ce qui est dehors sera dedans, *un en deux, deux en un,* ni homme ni femme. » Or, pendant la gestation, Barabbas n'avait supprimé « les œuvres » de sa mère que pour un temps, et elles avaient repris leur cours naturel jusqu'à la ménopause, sauf l'interruption constatée pendant huit ou neuf autres grossesses : Salomé avait encore ses menstrues après son dixième enfant, et elle est morte sans avoir été reconjointe, réadamisée, (*un en deux, deux en un,*) avec son mari.

L'Eglise, pour parer le coup, avait insinué (2) que Salomé était le nom d'une femme qui, à l'exemple de Marie, était restée vierge :

A Salomé, qui lui demandait : « Jusques à quand les hommes mourront-ils ? » le Maître répondit : « Tant que vous ferez des enfants, vous autres femmes ! » Et comme elle lui disait : « J'ai donc bien fait de ne pas engendrer, » le Maître approuva, disant : « Mange de toute herbe, mais ne mange pas de celle qui a de l'amertume. » (3)

Voilà ce que l'Eglise faisait croire de la femme qui s'appelait Salomé et qu'elle appelle Marie. Les rabbins, au contraire, établissent que cette femme avait mangé de l'herbe amère, et par conséquent, engendré ; elle n'était pas plus vierge, après avoir accouché, que les autres femmes juives. Dans leur zèle grossier pour ces élémentaires vérités, ils ajoutent, et c'est une calomnie, qu'elle était sous le coup de la souillure mensuelle, lorsqu'elle a conçu son premier enfant. Toute fille de David qu'elle est, elle a cette infériorité sur les simples femmes du peuple, dont aucune n'aurait trouvé de mari capable de manquer si gravement à la Loi. Allez donc dire après cela qu'elle a conçu sans péché !

V

L'APOCALYPSE DE L'ÉVEN-GUILAYON

Pour tous les rabbins du *Talmud*, l'*Even-guilayon*, c'est l'*Avon-gelion*, *Apocalypse de vanité* (4), ou l'*Aven-gelion*, *Livre d'iniquité* : Livre de perdition aussi, dit l'histoire de Judée.

Ce n'est pas qu'ils contestent le bien-fondé de la kabbale léguée à Barabbas par ses ancêtres : Iehoudda ben Péréja, par exemple. Au contraire, l'*Œuvre du Char*, rudiment de l'Apocalypse, est pour eux le point

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 439.
(2) Dans le pseudo-Clément d'Alexandrie. *Stromates*, l. III.
(3) Façon de parler inspirée par la *Genèse*, II, 16, où Dieu dit à l'homme : « Tous les arbres qui sont dans le Jardin, tu peux t'en nourrir ; mais l'Arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras point, car du jour où tu en mangeras, tu dois mourir ».
(4) *Schabbath*, p. 116. 2.

culminant de la science. Les rabbins du *Talmud* n'étaient pas tous en état de l'expliquer convenablement, ni d'inculquer leurs interprétations à tous leurs disciples. Ils choisissaient celui qui, par l'acuité de son intelligence, se montrait le plus apte à percer la profondeur de ce mystère (1).

C'était comme la clef du paradis, de l'Eden lui-même. Bien peu nombreux devaient être les disciples capables de s'élever à ces hauteurs. Quatre maîtres seulement purent s'y hisser, d'après Raschi : Rabbi Akiba était de ces heureux génies. Mais ce que Raschi ne dit pas, ni Maïmonide, c'est que, si les Akiba ont pu s'asseoir pour ainsi dire sur le Char d'Ezéchiel, ils le devaient à l'illustre Barabbas, qui leur avait montré le chemin dans l'*Even-guilayon.*

a. — Le vomissement de l'Évangile sur la voie publique par Barabbas

Tout ce qui dans le *Talmud* montrait en « Ieschou » l'auteur de l'*Apocalypse évangélique* a été enlevé au fil du temps. Il ne reste plus sur ce point que deux passages. (2) Encore ne se trouvent-ils que dans certaines éditions, celles de Venise, de Cracovie, et d'Amsterdam, par exemple ; ils ont disparu de celle de Bâle :

Il (Ieschou) a répandu publiquement son manger corrompu.

N'aie jamais de fils ou de disciple qui vomisse son manger sur les places publiques, comme fit Ieschou ha nozri (3)

Barabbas, en publiant son Evangile, a en effet vomi sur les places publiques le livre (4) qu'il avale dans cet Apocalypse insensée, et qui, dit-il, « lui donne de l'amertume au ventre ». Dira-t-on après cela que cet écrit est d'un autre individu que « le Vaurien de l'étranger? » Les rabbins du *Talmud* vont nous montrer bientôt l'auteur enseveli dans sa propre ordure ! Car le manger, en dépit de la « douceur du miel » qu'il avait au moment de l'absorption, a produit sur le mangeur les effets de la coloquinte.

On peut même trouver qu'après le mal que ce scélérat avait fait à son pays et à sa race, les rabbins du *Talmud* ont été bien modérés dans la façon dont ils traitent son *Even-guilayon.*

b. — Communauté de vues entre l'Evangile et le Talmud à l'endroit des goym

Mais en ce qui touche la semence de bétail, il y a étroite communauté de vues et de sentiments entre l'Évangile et le *Talmud*. Voici notamment qui est de l'Évangile tout pur, et que Barabbas aurait signé des deux mains :

« S'il arrive qu'un Juif rencontre un goy sur son chemin, qu'il passe à sa droite ! » Et Rabbi Ismaël, fils de Jochanan ben Broka, dit : « Si le goy est armé d'une épée, qu'il (le Juif) passe à sa droite ! S'il est armé d'un bâton, qu'il (le Juif) passe à sa gauche ! S'ils montent un escalier ou qu'ils descendent une

(1) *Chaguiga,* ch. II, § 1.
(2) *Sanhédrin,* Ch. II, *Chélek,* p. 103, 1, et traité *Bérakoth,* p. 17, 2.
(3) Jeu de mots que nous retrouvons souvent sur Ieschoua-Iohan-Nazir.
(4) Le *Livre des Destinées du monde.* Cf. *Le Mensonge chrétien,* petit. édit. p. 61.

déclivité, que l'Israélite ne soit point au-dessous et le goy au-dessus, mais qu'il s'arrange de manière à être au-dessus, et le goy au-dessous, pour n'avoir pas à se courber devant lui et pour pouvoir lui frapper sur la tête. Etc. » (1)

La seule chose que Barabbas n'aurait pas approuvée, c'est que le Juif laissât vivre le goy après l'avoir frappé.

Le goy souille tout ce qu'il touche, et non seulement la partie touchée, mais tout ce qui s'y relie : (2)

Un homme (Juif) soutirait du vin à l'aide d'un tube pour le transvaser ; vint un goy qui toucha de la main le tube, tout le vin en fut impur selon la Loi.

Voilà de quoi réjouir les mânes de Barabbas, car c'est son esprit même qui parle ici.

Voici également qui est dans la *Mischna*, et qu'il eût applaudi de toutes ses forces :

Les Israélites n'introduiront pas leur bête (âne ou autre) dans les maisons des goym, car ceux-ci sont suspects de bestialité. Et ils ne copuleront pas avec une femme de chez eux, car ils sont suspects d'infection (physique et morale). Et nul n'habitera avec eux, car ils sont suspects de meurtre. Et que la femme juive ne prenne pas d'accoucheuses parmi eux, car elles sont suspectes d'infanticide ! (3)

Barabbas lui-même ne pensait pas autrement, quoique par la Loi de Moïse la bestialité juive lui fût connue ; que ses ancêtres eussent, à très peu d'exceptions près, sacrifié leurs premiers-nés pour honorer Dieu ; qu'il eût lui-même assassiné Ananias et Zaphira ; que ses partisans fussent tous meurtriers et gens de mauvaise vie, et que ses premiers adorateurs eussent reculé les limites du meurtre rituel, de l'inceste, et de la prostitution masculine.

Barabbas n'eût point souffert qu'un de ses disciples entrât chez un goy ; et, en souvenir de cette ordonnance, les *Actes des Apôtres* font dire à Simon la Pierre : « Vous savez quelle abomination c'est pour un Juif d'approcher un goy, (x, 28) ». Vous avez vu également avec quelle hypocrite astuce, partant pour aller guérir le fils du centurion, et après avoir dit : « J'irai, » Jésus s'arrange de telle manière que le centurion lui-même lui évite la honte de manquer à ses propres ordonnances.

Il eût donc considéré ce qui suit comme une capitulation :

Un homme (Juif) n'entrera pas dans la maison d'un goy pour le saluer à son avantage ; s'il le rencontre dans la rue, il le saluera du bout des lèvres et sans le regarder.

C'est là une concession que Barabbas eût condamnée : « Ne saluez personne en chemin ! (pas même un Juif, il pourrait être du parti contraire), » dit aujourd'hui encore son revenant.

L'aigrefin qui a forgé les *Lettres du Ioannès,* dans l'intention de trom per les goym sur les véritables sentiments de ce scélérat, n'en a pas moins été obligé de respecter certaines de ses ordonnances relatives à l'interdiction de saluer le goy. Sans quoi, il ne serait jamais fait croire !

(1) *Aboda Zarah,* Ch. II, p. 25, 2.
(2) *Aboda Zarah,* Ch. V.
(3) Pfeiffer, *Theologiœ judaïcœ, etc. principia,* p. 245.

VI
LE BAPTÊME EN BARABBAS

C'est une grande erreur de s'imaginer que les rabbins du *Talmud* se soient tous joints aux goym pour empêcher la propagation du culte hideux de Barabbas.

Barabbas, c'est le Royaume manqué, mais c'est le Royaume promis, et qui se fera par un fils de David, que Barabbas revienne ou non ! A part quelques sorties, dans lesquelles un docteur émet son opinion personnelle, les autres ne déguisent pas toujours leurs préférences davidistes. Pour ceux-là, l'Évangile est vraiment le livre de la Promesse.

Avant que les Juifs ne fussent victimes de l'accusation d'avoir été déicides, il y avait deux courants dans le *Talmud* ; le plus fort n'est pas toujours celui de la raison. La rédaction des *Toledoth* du Canon est toujours d'esprit talmudique. Celle du *Talmud* est souvent d'esprit évangélique.

Contre le baptême il n'y a rien dans le *Talmud*. Moïse baptisait, convertissant l'eau en sang. Les rabbins du *Talmud* ne pouvaient nier, sans contrevenir à toutes les Écritures ancestrales, que le Messie eût le pouvoir de baptiser ; d'autre part, ils ne pouvaient pas, sans se moquer cuvertement de Dieu, admettre que Barabbas, crucifié à cinquante ans, fût le Messie : c'est le baptême administré en son nom qu'ils ont combattu comme une dérision. Encore ne se prononcent-ils jamais sur ce point avec la netteté qu'il faudrait. C'est seulement chez les rabbins du Moyen Age, et lorsqu'ils virent les goym s'attribuer le bénéfice de la rémission, qu'un Rabbi Abarbenel qualifia le baptême « Eaux de fol orgueil. »

a. — Targum du baptême en Barabbas

C'est une véritable scène évangélique que cette séméiologie du *Talmud*, et présentée dans ce langage entortillé qui est celui des *Toledoth* canoniques.

Devant la forteresse arabe de Tabriz, les disciples de ben Sotada, demandent au docteur José ben Kisma : « Quand viendra le fils de David? ». José est un peu embarrassé ; il sent bien qu'ils lui demandent un signe, comme à Jésus le peuple juif dans les *Toledoth* synoptisés, et, comme Jésus, il sait bien qu'il n'en pourra fournir. Alors les disciples lui disent :« Nous ne t'en demanderons aucun ». Mais comme ils manquent à leur parole, et qu'ils insistent, ajoutant :« Rabbi, donne-nous un signe ! » il répond : « Puissent les eaux qui coulent de la caverne Pameyas (1) se changer en sang ! » (2)

(1) C'est Panéas, aux sources du Jourdain, où, n'étant encore que le fils de Juda Panthora et de Salomé la Gamaléenne, le Baptiseur s'était octroyé le nom de Bar-Abba.

(2) M. Marcus Rabinsohn, qui reproduit ce targum, (*Le Messianisme dans le Talmud et les Midraschim*, Paris, 1907, in-8°,) a pensé que cette conversion d'eau en sang était réelle, et que c'était le résultat d'un immense carnage de Juifs par les Romains. Il s'agit de toute autre chose, et Ozir-zib (Moïse) lui-même avait ce pouvoir de changer l'eau en sang.

Moralité : « En attendant la venue du fils de David, lavez-vous de vos péchés, car il a le pouvoir de changer l'eau en sang, c'est-à-dire de donner la vie par le baptême ! » Et, dit le *Talmud,* « à l'instant cela se fit ». Entendez que les impétrants furent baptisés par José ben Kisma.

VII
AFFAIRES DES TABERNACLES ET DE LA DÉDICACE

a. — Affaire des Tabernacles

Sur l'affaire des Tabernacles plus rien dans le *Talmud;* nous l'ignorerions sans le *Mahazeh* de Cérinthe (1). Et cependant les entreprises de Barabbas contre le Temple, à la fête des Tabernacles et à celle de la Dédicace, ont laissé dans les synagogues des souvenirs beaucoup plus profonds que sa faillite à la pâque.

b. — L'affaire de la Dédicace :
Confusion entre Jacob bar-Juda, lapidé à cette occasion, et son frère aîné, Juda bar-Abba, crucifié par Pilatus

La fête de la Dédicace a été marquée par l'arrestation de Jacob junior, à Jérusalem, sur les marches du Temple, peut-être même dans le sanctuaire. Arrêté par Saül, stratège du Temple, il a comparu devant le Sanhédrin, il a été jugé, condamné à la lapidation, exécuté par tout le peuple, tandis que Barabbas, condamné par contumace, arrêté à dix lieues de Jérusalem, amené de nuit au Hanôth, n'a pas comparu devant le Sanhédrin, et a été livré clandestinement aux Romains.

Les exécutions de Pilatus ont passé sur Jérusalem comme une rafale, elles ont eu lieu sans témoins juifs : c'est pourquoi elles ont laissé si peu de traces dans le *Talmud* et dans les *Vaurien de l'étranger* que nous publions plus loin.

Il en résulte que, pour la postérité juive, la lapidation de Jacob junior domine la crucifixion de son frère aîné ; elle l'efface, au point qu'entre ces deux bar-Juda, le traité du *Schabbath* confond celui qui fut crucifié par Pilatus, avec Jacob junior, et le fait mourir de la même mort : la lapidation. (2)

Le héraut qui le précédait criait sa condamnation *depuis quarante jours,* disant : « Il sort pour être lapidé, parce qu'il a fasciné le peuple et poussé les Israélites à leur perte. Et s'il y a quelqu'un qui veuille témoigner en faveur de son innocence, que celui-là se lève et prenne la parole ! » Mais il ne se trouva pas quoi que ce fût à sa décharge (3).

Une telle confusion serait inexplicable, si nous ne savions par les *Toledoth* du canon que la lapidation de Jacob bar-Juda a fait un bruit universel parmi les Juifs, tandis que la crucifixion de son frère aîné fut

(1) Cf. plus haut, p. 40.
(2) *Schabbath,* p. 67, a.
(3) *Sanhédrin,* p. 43, a.

immédiatement niée par la famille, et contestée dans les synagogues acquises à l'Évangile. On sait quelle peine ont eue les aigrefins qui ont fabriqué les *Toledoth* canoniques, à prouver la crucifixion. Ils n'ont même jamais réussi à en persuader les Arabes !

VIII

LES SOIXANTE JOURS DU RÈGNE DE BARABBAS

a. — Barabbas, roi des voleurs

Un mot du *Talmud* (1) résume tous les faits : Barabbas, oint par sa mère, « la parfumeuse de cheveux de femme », fut le Roi des voleurs.

Ben Nézer (2) fut un *lèstès* (3).

Et une glose de Rabbi Salomon ajoute :

Ben Nézer fut un voleur, et il prit des villes, et il régna sur elles, et il fut fait Roi des voleurs.

Il ne manque à ce tableau que les circonstances historiques ; mais les *Toledoth* canoniques y suppléent en partie. Quant à l'identité de ce Ben-Nézer, on peut s'en rapporter à ce que dit Rabbi Isaac Abarbenel, (4) dépositaire de la tradition juive et interprète de toutes les synagogues de son temps : « Ce ben Nezer est Ieschou ha nozri, (le Jésus de l'étranger) ».

Quant à « Ieschou ha nozri », c'était si bien Barabbas que les *Toledoth* en usage chez les Naziréens, disciples du *papas* Iehoudda, le reconnaissaient hautement ; et l'Église le reconnaît d'après eux dans Saint-Jérôme, où elle dit : « Ce Barabbas, dans l'*Evangile* selon les Hébreux, est donné comme étant *le fils de leur Maître,* et qui avait été condamné pour rébellion et assassinat. » (5)

b. — Sur ce fait que la condamnation de Barabbas a été annoncée pendant quarante jours

Nous avons sur ce point le témoignage formel du traité *Sanhédrin* (6). L'annonce du jugement devait mentionner le nom du père du condamné : « Cet homme, fils de..... (*le nom*) doit être..... (*la peine*) pour..... (*la nature du crime*). Les témoins du fait sont..... (*les noms*). Que celui qui peut établir l'innocence s'approche, et expose ses raisons ! (7) ».

On ne nous fera donc pas croire que les rabbins du *Talmud* ont pu

(1) *Guemara,* traité *Ketuvot.*

(2) Faut-il lire « Nazir » ou traduire « Nézer » par « rameau, racine, branche », et sous-entendre « de David, » comme plus loin, p. 280 ? Il n'importe, puisqu'il n'y a point de doute possible sur l'identité du personnage.

(3) *Voleur.* Le mot est grec, et les rabbins se sont bornés à l'écrire en caractères hébraïques, au lieu d'employer le mot hébreu *gannav.* Peut-être le scribe avait-il en vue quelque récit grec des exploits de Barabbas.

(4) *Commentaires sur Daniel,* p. 44, col. I.

(5) Hieronymi *Commentarii ad Matthœum,* l. IV, XXVII.

(6) Page 43.

(7) *Mischna. Sanhédrin,* ch. VI, § 1.

ignorer le « toledoth » de Barabbas au point de considérer l'aîné des sept fils du *papas* Iehoudda comme étant le fruit d'un adultère, commis par Salomé avec un nommé Panthora qui n'aurait pas été son époux.

c. — Sur l'arrestation de Barabbas à Lydda (13 nisan 789) et son interrogatoire dans la synagogue

Sur le fait qu'il a été arrêté à Lydda nous avons également le témoignage formel du traité *Sanhédrin*. Nous avons même la preuve qu'avant d'être conduit au Hanôth, la prison de Jérusalem, il l'a été dans la synagogue de Lydda, où il fut convaincu d'imposture et d'idolâtrie asinaire par ceux qu'il avait abusés au Jourdain et abandonnés au Sôrtaba :

Entre ceux qui sont criminels envers la Loi, il n'y a de procédure spéciale qu'envers l'imposteur. Comment s'y prend-on à son endroit? On allume une chandelle dans l'intérieur de la salle, et on place les témoins dans une chambre extérieure d'où ils puissent le voir et l'entendre : mais lui, ne les voit pas. Alors celui qu'il avait tenté de séduire auparavant lui dit : « Je te demande de répéter ce que tu m'as dit à moi-même jusqu'à maintenant. » S'il le dit, l'autre le redresse ainsi : « Comment abandonnerons-nous notre dieu, qui est au ciel, et servirons-nous des idoles? » (1) S'il se convertit à cela ou se repent, c'est bien. Mais s'il répond : « C'est notre affaire, (2) il nous convient d'agir ainsi ! » les témoins qui l'entendent du dehors l'emmènent en prison et le suspendent (pour le lapider). Ainsi fit-on au fils de la Sotada dans Lydda.

d. — Sur ce fait qu'il était en croix la veille de la pâque

S'il y a confusion entre Jacob junior et son frère aîné sur la nature de leur supplice, il n'y en a aucune sur le jour précis où le bar-Abba fut mis en croix : c'était la veille de la pâque. Nous avons là-dessus deux passages du traité *Sanhédrin* (3), ainsi conçus :

On le suspendit (au bois) la *veille de la pâque*.

Sur quoi, Rabbi Ula dit : « Comment peut-on croire que cet enfant pervers ait été innocent, alors que ce fut un imposteur? Car le Miséricordieux dit (*Deutéronome*, XIII, 8) : « Que ton œil ne l'épargne pas, et n'use pas de clémence envers lui ! » Or Ieschou se croyait sur le point de régner. »(4)

Il n'était, en effet, séparé du Millénium *Poissons*, que par quelques heures. Rabbi Ula se demande comment il se fait que ce pervers puisse passer pour innocent, au point même d'être adoré comme un dieu ? Evidemment c'est monstrueux ; mais cela ne se serait pas produit, du moins en Occident, si, pour sauver la recette du baptême, les Juifs qui ont fabriqué les *Toledoth* canoniques n'avaient pas inventé un nommé Jésus qui comparaît à la place de Barabbas devant Pilatus.

Avec la mauvaise foi qui l'accompagne, non seulement dans tous ses actes, mais encore dans tous ses dires, l'Église déclare que les talmudistes se sont appliqués à pervertir les temps, de manière à faire les

(1) Le Tharthak, le Baal-Zib, (le Dagon des Phéniciens), les figures de terre cuite façonnées par Barabbas, etc.
(2) A nous, fils de Juda Panthora, et descendants de David.
(3) Page 43, c. 1, et p. 107, c. 2.
(4) Ce passage est très corrompu, mais il y a accord sur le sens.

ténèbres autour d'eux. Ils ont vécu, dit-elle, sous des empereurs païens jusqu'à Constantin (1), ils en ont profité pour exercer la malignité de leur langue contre le Juif de rapport. Sitôt qu'ils ont vu l'empire aux mains des princes christiens, ils n'ont pas osé introduire leurs calomnies diaboliques dans leurs *Talmuds*, ils les ont tronqués par peur, interprétés, tournés de diverses façons. Ils sont arrivés à forger un Jésus de leur invention, et si peu semblable à celui des Ecritures canoniques, qu'ils le mettent en croix la veille de la pâque ! (2) A-t-on idée d'une pareille perversion des faits et des dates?

IX

PRATIQUES D'ENFOUISSEMENT ORDURIER LÉGUÉES PAR BARABBAS A SES DISCIPLES

a. — La fosse à ordures réclamée pour le Grand-Prêtre

Les Juifs barabbalâtres gardaient au Sanhédrin une haine inextinguible pour la sépulture infâme à laquelle il avait réduit Barabbas. Ils comparaient le patriarche de Tibériade, quel qu'il fût, au grand-prêtre Kaïaphas, et ils le vouaient au « salaire des latrines, » qu'avait eu autrefois, mais si injustement d'après eux, le Grand-prêtre éternel, ou tout au moins millénaire, déposé près de la Porte des Ordures après sa crucifixion.

Jacob ben Zackan fut un de ces barabbalâtres les plus intraitables, à la fois docteur du culte nouveau, héritier de ses formules, grand guérisseur (3), plus grand empoisonneur encore, car il passe pour s'être ainsi débarrassé du célèbre Rabbi Afhu (4). Ses sentiments sont dépeints à mots couverts, mais transparents, dans ce curieux endroit du *Talmud* : (5)

Akiba dit : « Tu me remets en mémoire qu'un jour, me promenant sur le plateau supérieur de Zippori (Séphoris), je rencontrai un des disciples de Ieschoua-ohan-nazir dont le nom est Jacob ben Zackan. Il me dit : « Il est écrit dans la Loi (*Deutéronome*, XIII, 19) : « Tu n'apporteras pas le salaire d'une courtisane. »

Cette citation est tellement tronquée ici, qu'elle perd toute sa signification. Rétablissons-la : « Il ne doit pas y avoir une prostituée parmi les filles d'Israël, ni un prostitué parmi les fils d'Israël. Tu n'apporteras

(1) Un des anti-barabbalâtres les plus énergiques de la série, nous le démontrerons dans l'ouvrage que nous préparons sur ce prétendu converti.

(2) Tout cela respire la mauvaise foi la plus incurable, car il suffit d'ouvrir le *Mahazeh* connu sous le nom d'*Evangile de Saint-Jean*, pour voir que, sur ce point, la vérité est avec les scribes du *Talmud* contre l'Église.

(3) Le *Talmud* donne quelques détails sur les guérisons que ce charlatan prétendait opérer « au nom de Ieschoua Panthora ».

(4) Une note marginale (mais de qui et de quel siècle ?) exonère Jacob ben Zackan de l'empoisonnement de Rabbi Afhu : « De Jacob ben Zackan il faut dire qu'il n'est pas le même que Jacob l'hérétique, dont il est fait mention ailleurs, lequel a empoisonné R. Afhu, car ce scélérat n'a pas vécu jusque là : mais il semble que ce Jacob ben-Zackan est celui qui s'est présenté pour guérir ben Damma. Le Jacob hérétique qui a empoisonné Afhu peut être celui dont il est fait mention dans le *Cholin*, (c *Kiss. hadam*), » et il appartient à la même secte, probablement à la même famille.

(5) *Aboda Zarah, Lefed Adonaï* (le Flambeau du Seigneur), fol. 17, c. 1.

point dans la maison de l'Éternel ton Dieu, comme offrande votive d'aucune sorte, le salaire d'une courtisane, ni la chose reçue en échange d'un chien, car l'un et l'autre sont en horreur à l'Éternel, ton Dieu. » Ce que veut dire Jacob ben Zackan, c'est que, souillée par les Romains impurs, Jérusalem n'a pas cessé d'être « Sodome et Egypte », comme Barabbas le disait jadis, et que, selon les ordonnances évangéliques, les offrandes de la « Grande Prostituée » devraient être refusées comme impures par le grand-prêtre, si celui-ci n'était pas, comme Kaïaphas, le truchement de la Courtisane elle-même :

« Est-ce que, pour son salaire, il n'y a pas lieu de faire une latrine pour le Grand-prêtre? » Mais moi, je ne lui répondis pas un mot (1).

b. — Un échantillon de la manière oratoire de Barabbas pendant l'Evangélisation

Il poursuivit : « Ainsi nous l'a enseigné Ieschoua-ohan-nazir (d'après Michée, I, 7) : « Ce qui provient du salaire de la courtisane, que cela redevienne salaire de la courtisane ! »

Pour bien comprendre ce que voulait ben-Zackan d'après l'enseignement de Barabbas, il faut en effet recourir à Michée.

C'est Michée qui fournissait à Barabbas une partie de ses diatribes contre les monuments romains de la Samarie et de Jérusalem. Car Michée dit dans le passage auquel renvoie Jacob ben Zackan :

« Voici l'Éternel qui sort de sa demeure, qui descend et foule les hauteur de la terre. Sous ses pas, les montagnes se liquéfient, les vallées se crevassent : ainsi la cire fond sous l'action du feu, et les eaux se précipitent sur une pente. Tout cela à cause de l'infidélité de Jacob et des prévarications de la maison d'Israël. A qui imputer l'infidélité de Jacob? N'est-ce point à Samarie? A qui les hauts-lieux de Juda (2)? N'est-ce point à Jérusalem? Aussi ferai-je Samarie un champ de décombres, un terrain de plantation pour des vignes. Je lancerai ses pierres dans la vallée et mettrai à nu ses fondations. Toutes ses images sculptées seront fracassées, ses présents d'amour consumés par le feu. Toutes ses statues, je les réduirai en ruines ; car les ayant amassées avec le salaire de la prostitution, elle les verra s'en aller en salaire de prostitution. C'est pour cela que je veux donner cours à mes plaintes, à mes lamentations, circuler pieds nus et sans vêtements, poussant des hurlements lugubres comme les chacals et des cris plaintifs comme les autruches. »

Ce passage de Michée, que Barabbas appliquait aux statues d'Auguste élevées en Samarie, et à Jérusalem (particulièrement dans le palais d'Hérode, devenu le prétoire de Pilatus), Jacob ben Zackan l'applique à celles d'Hadrien, le perspicace Antinoos, élevées dans la Jérusalem de son temps.

Et empruntant sa conclusion à la prédication même de Barabbas, Jacob ben Zackan dit :

(1) C'est bien extraordinaire, car Rabbi Akiba partageait pleinement les sentiments de Jacob ben Zackan.

(2) Consacrés aux idoles par les rois de Juda, ancêtres de Barabbas. Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit., p. 12.

« De même, ce qui vient d'un retrait immonde, que cela retourne au retrait immonde ! »

Cette citation provient des *Paroles du Marân* ou *Paroles du Rabbi,* que Philippe recueillait chaque jour de la bouche de son frère aîné. On peut voir par là de quelles scatologiques images celui-ci se servait pour impressionner la tourbe des gens de mauvaise vie, auxquels il promettait pour salaire le pillage du trésor du Temple. Le « retrait immonde », c'était Rome. « Ce qui en vient », c'était les monuments et les statues à sa gloire. Et ce qui devait retourner au retrait immonde, c'est Kaïaphas préalablement envoûté et enfoui sous l'ordure. Quand sera-ce le tour du patriarche de Tibériade ? Jacob ben Zackan estime le moment venu.

Ces images, qui traduisent une bassesse d'idées constante, les *Toledoth* canoniques n'ont pas osé les reproduire dans leur signification originelle. On en retrouve la trace, mais combien effacée, dans certaine parabole de Jésus aux pharisiens, (1) parabole tellement éloignée des discours ordinaires de Barabbas que Simon dit la Pierre est obligé d'en demander l'explication. Et il embarrasse furieusement Jésus, malgré toute son astuce. Car ce qu'il réclame de lui, c'est l'exécution de ce qu'il lui a entendu dire quand ils étaient dans le monde. Or, Jésus ne parle plus aux pharisiens de monuments et de statues à détruire, ni de grand-prêtre à enfouir sous les ordures, mais de simples mots à surveiller. C'est pourquoi les pharisiens ne comprennent pas, les disciples pas davantage. Jésus dit donc à ceux-ci : « Et vous aussi, êtes-vous encore sans intelligence ? Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche va au ventre et est rejeté au retrait ? Mais ce qui vient de la bouche vient du cœur, et voilà ce qui souille l'homme ! » Jacob ben Zackan est de ceux qui n'auraient pas compris, car il en est resté aux *Paroles du Marân,* telles que Philippe, Toâmin et Mathias bar-Toâmin les ont transmises aux fidèles de l'*Even-guilayon.*

« Mais, dit Akiba, je me tus, pour ne pas accéder à l'hérésie (2), et m'en allai. »

X

TARGUM DES CINQ DISCIPLES QUI ONT FINI COMME BARABBAS

Après la crucifixion de Barabbas, il restait encore cinq fils à la Gamaléenne : cinq *démons* sur les sept, mentionnés dans les *Toledoth* canoniques, comme étant sortis de son ventre fécond.

On tient des Rabbis qu'il y a eu cinq disciples de Ieschou : *Mathaï, Nekaï, Nézer, Beni* et *Thoda.*

C'est du moins ainsi que le passage nous est parvenu. Par « disciples » nous pensons qu'il faut entendre ceux qui, frères ou non de Barabbas, se sont faits rois-christs depuis lui jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus, et ont subi le même sort.

(1) Matthieu, xv, 11-20.
(2) Comme il est changé depuis que le *Talmud* a passé de Babylone en Europe.

La scène qui suit cette présentation varie selon l'humeur de chaque interprète : Wagenseil (1) traduit tout autrement que Vorstius (2).

Pour le fond, c'est une satire et très topique des procédés employés dans les *Toledoth* canoniques, où Jésus entasse calembour sur calembour, essayant de justifier chaque chose après coup par une application fantaisiste des Ecritures juives.

Pour bien comprendre ce qu'ont voulu ici les rabbins du *Talmud,* il faut se rappeler qu'aucun des disciples de Barabbas n'avait prévu sa misérable fin, et que tous, au contraire, comptaient bien vivre mille ans avec le divin Maître. Les voilà qui comparaissent, par le procédé résurrectionnel, devant les descendants des membres du Sanhédrin qui les ont jugés et condamnés.

Aux jeux de mots par lesquels ils se défendent les rabbins répliquent par d'autres jeux de mots, dont ils sont (*ratione mortis*) incapables d'apprécier le bon goût. On voit que les scribes du *Talmud* auraient fait d'excellents évangélistes.

a. — Mathaï (Ménahem)

Ils amenèrent Mathaï, qui dit, (à cause du radical *math,* mort, qui entre ici dans son nom) : « Est-ce que Mathaï sera mis à mort? alors qu'il est écrit (*Psaume* XLII, 3) : « Quand je reviendrai pour paraître devant la face de Dieu.» (3) Ils lui répondirent : «Est-ce que Mathaï ne sera pas mis à mort? alors qu'il est écrit (*Psaume* XLII, 6) : « Quand il mourra et que périra son nom ». (4)

Mathaï est certainement Ménahem (5), mort (*math*) dans des circonstances particulièrement tragiques. Le psaume XLII, auquel on renvoie, contient un passage qui ne convient à aucun de ses autres frères : « Mon âme se fond au dedans de moi, quand je me rappelle le temps où je m'avançais au milieu des rangs pressés, marchant en procession avec eux vers la maison de Dieu, au bruit des chants et des actions de grâces d'une foule en fête. » C'est une allusion évidente à l'entrée de Ménahem dans Jérusalem sous les *Anes* de 819 : entrée qui est avancée de trente ans dans les *Toledoth Ieschoua* du Canon, comme si elle était advenue au fils aîné de Panthora.

b. — Nekaï (Kanaï : Simon le Kanaïte, autrement dit la Pierre)

Ils amenèrent Nékaï (de *néki,* innocent). Et il dit : « Est-ce que Néka sera mis à mort? alors qu'il est écrit (*Exode,* XXIII, 7) : « Ne frappe point de mort l'innocent et le juste ! » Ils lui répondirent : « Est-ce que Nékaï ne sera pas mis à mort? alors qu'il est écrit (*Psaume* X, 8) :« Il tue à la dérobée l'innocent !»

Celui qui « tue l'innocent à la dérobée » dans le *Psaume* auquel on renvoie, c'est l'ennemi de David. Mais ici, c'est Simon dit la Pierre, meurtrier de Juda Kériothis à la Poterie. Selon lui il était innocent et

(1) *Tela ignea Satanæ,* p. 17 de la *Confutatio Toldos Ieschuæ.*
(2) *Observationes ad R. Davidis Gansii Chronologiam,* p. 259.
(3) C'est David qui parle, confessant qu'il a péché contre l'Éternel et se plaignant de ce que ses ennemis tiennent sur lui de méchants propos.
(4) C'est encore David qui parle, pleurant de ce qu'on lui demande sans cesse pour le narguer : « Où est ton Dieu ? »
(5) Et non Mathias, comme l'entendent les exégètes ecclésiastiques.

juste, puisqu'il vengeait son frère, lui-même innocent et juste. Si les juges l'ont à son tour condamné à mort, c'est parce que « sa bouche, pleine de parjure, de perfidie et de violence, et sa langue, sont au service du mal et de l'iniquité. Il se met en embuscade dans les villages ; à la dérobée il fait périr l'innocent, ses yeux guettent le malheureux ! » On n'a trouvé Juda Kériothis que le lendemain matin, les entrailles hors du ventre.

c. — Nézer (Barabbas lui-même) assassin de son peuple

Ils amenèrent Nézer, qui dit : « Est-ce que *Nézer* (1) sera mis à mort? alors qu'il est écrit (*Isaïe*, XI, 1) : « Et un rejeton poussera de ses racines. » (2)

Ils lui répondirent : « Est-ce que Nézer ne sera pas mis à mort? alors qu'il est écrit (*Isaïe*, XIV, 19) : « Mais toi, tu as été rejeté hors de ta tombe, tel qu'un rejeton maudit ».

Il s'agit incontestablement du Nazir par excellence, de Barabbas lui-même, dont l'histoire, à la suite d'on ne sait quelle altération de texte, se trouve confondue ici avec celle d'un de ses frères. Car de tous les fils de Panthora, Barabbas est le seul qui ait été « expulsé de son tombeau, » de manière assez officielle pour faire impression sur les rédacteurs du *Talmud*. Il est bien dit, dans certaine *Apparition du Vaurien de l'étranger*, (3) que le corps d'un de ses frères, Simon ou Jacob senior, a été ramené du Guol-golta, après crucifixion, pour être attaché à la queue d'un cheval et traîné sur la place publique devant le palais de la reine Hélène d'Adiabène ; mais ce n'est pas là une « expulsion hors du sépulcre », comme celle dont Barabbas a été l'objet à Machéron, par ordre du bon empereur Julien (4). La première citation d'Isaïe se retrouve très souvent sous la plume des rabbins du *Talmud*, à propos du Messie qui doit sortir de la maison de David : « Un rameau sortira de la souche de Jessé, un rejeton poussera de ses racines, et sur lui reposera l'Esprit du Seigneur ». Barabbas s'appliquait lui-même ce verset, et disait dans son Évangile : « Je suis la racine, le rejeton de David. » Les rabbins du *Talmud*, par la seconde citation d'Isaïe, lancent l'anathème, jusque dans l'Enfer, au prétendant « qui a perdu son pays, assassiné son peuple. » Ils lui retournent, outre le verset du chapitre XI, tout ce qui est dit du roi de Babylone dans le chapitre XIV :

Le Cheol,(5)dans ses profondeurs, s'est ému à ton approche, il a réveillé pour toi les ombres, ceux qui furent jadis les puissants de la terre, il a fait lever de leurs trônes les rois des nations. Tous ensemble prennent la parole et te disent : « Te voilà donc aussi frappé comme nous ! Te voilà donc pareil à nous ! » Ton faste est descendu dans le Cheol, avec tes harpes retentissantes ; sous toi la vermine forme ta couche, et les vers te servent de couverture. Comme tu es tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore ! (6) Comme tu as été renversé jus-

(1) Le mot hébreu est pris ici dans le sens, non de « consacré à Dieu », mais de « rejeton » ou « branche vierge », épargnée par le ciseau.

(2) Par conséquent, ils n'auraient pas dû livrer Barabbas aux Romains, puisque la prophétie était pour lui.

(3) Celui qui a été publié par Wagense il dans ses *Tela ignea Satanæ*. Nous le reproduisons plus loin.

(4) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 777.

(5) L'Enfer.

(6 Barabbas disait être l'Étoile du matin.

qu'à terre, dompteur de nations ! Tu disais en ton cœur : « Je monterai au ciel ; au-dessus des étoiles de Dieu, j'érigerai mon trône, je m'assiérai sur la montagne du rendez-vous (des dieux), dans les profondeurs du Nord. Je monterai sur les hauteurs des nuées, je serai l'égal du Très-Haut. » Mais non, c'est dans le Cheol que tu es précipité, dans les profondeurs du gouffre. Ceux qui te voient te fixent de leur regard et, pensifs, se disent : « Est-ce là cet homme qui faisait trembler la terre, chanceler les empires, qui changeait le monde en désert, renversait les villes et jamais n'ouvrait à ses captifs la porte des cachots ?» (1) Tous les rois des nations sont couchés avec honneur, chacun dans son mausolée ; mais toi, tu as perdu ton pays, assassiné ton peuple ! Sous un linceul de morts, percés par le glaive et descendus dans les pierres du sépulcre, tu es pareil, toi, à une charogne piétinée ! Tu ne partageras pas avec eux les honneurs de la sépulture, car tu as été expulsé de ta tombe, tel qu'un rejeton maudit ! La race des méchants ne doit pas avoir de nom dans l'éternité. »

d. — Beni (Un des)

Ils amenèrent Beni, qui dit : « Est-ce que Beni sera mis à mort? alors qu'il est écrit (*Exode*, IV, 22) : « Israël est le premier-né de mes fils. » Ils lui répondirent : « Est-ce que Beni ne sera pas mis à mort? alors qu'il est écrit (*Exode*, IV, 23) : « Voici que je tuerai ton fils premier-né. »

Le texte donné par les éditeurs porte *Boni,* alors qu'il s'agit manifestement de l'un des *beni* (fils) du *papas* Iehoudda : Jacob senior, je crois.

Il est dit dans le *Taanith* (2) que Nicodème (3) ne s'appelait pas ainsi, mais *Boni.* C'est évidemment une erreur, car en circoncision Nicodème s'appelait Siméon ; et ce n'est pas lui, c'est son fils, qui fit cause commune avec Barabbas. Tout le passage du *Talmud* relatif à Beni est fait de jeux de mots sur *ben* et *beni* (fils, au singulier et au pluriel.) Cela porte à croire que, là où les interprètes actuels lisent *Boni,* il y avait *ben,* suivi du nom du chef de famille (Iehoudda), enlevé par ceux qui y avaient intérêt.

Le chapitre de l'*Exode* auquel empruntent les rabbins dans leur riposte, concerne le retour de Moïse en Égypte après son séjour dans la terre de Madian :

« Va, dit l'Éternel à Moïse, retourne en Égypte ; tous ceux-là sont morts qui en voulaient à ta vie. » Sur quoi Moïse emmena sa femme et ses enfants, les plaça sur un âne, et reprit le chemin du pays d'Égypte, tenant la verge divine à la main. L'Éternel le chargea de dire à Pharaon : « Israël est le premier-né de mes fils, tu as refusé de le laisser partir, eh ! bien, moi je ferai mourir ton fils premier-né. »

Or, il suffit de se reporter au chapitre I du *Toledoth* dit de Matthieu, pour voir qu'avant leur retour d'Égypte en Judée, Joseph (Iehoudda) et Marie (Salomé) sont prévenus en songe qu'ils peuvent ramener avec

(1) Tellement il les tenait liés par ses incantions !
(2) *Taanith*, p. 20.
(3) Siméon Cléopas, compagnon de l'*harammathas* (fossoyeur) dans le *Mahazeh Ieschoua* de Cérinthe. Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 177, et plus loin p. 436

eux leur premier-né, parce que, comme l'Éternel le dit à Moïse, « ceux qui en voulaient à sa vie sont morts ».

Or, ce fameux premier-né, qu'on dit dans Matthieu être celui de Dieu lui-même, a fini comme on sait, et les autres *beni* du *papas* n'ont pas été plus heureux. C'est pourquoi les rabbins lui opposent ici la malédiction prononcée par l'Eternel contre Pharaon : « Je ferai mourir ton premier-né ». La malédiction du premier-né de Salomé contre le Pharaon de Jérusalem, Hérode, et contre celui de Rome, Auguste, a tourné contre lui. Il est toujours arrivé le contraire de ce qu'a désiré ce scélérat.

e. — Thoda (Theudas) (1)

Ils amenèrent Thoda, qui dit : « Est-ce que Thoda sera mis à mort ? alors qu'il est écrit (*Psaume* c, 1) : « *Thoda* (Louange) à l'Éternel ! » Il lui répondirent : « Est-ce que Thoda ne sera pas mis à mort? alors qu'il est écrit (*Psaume* L, 23) : Celui qui a sacrifié *Thoda* (en l'espèce Theudas) m'honore, » (moi, l'Eternel.)

Dans le psaume L, auquel les rabbins empruntent leur réplique, Dieu dit au méchant : « Qu'as-tu à proclamer mes statuts et à proclamer mon alliance sur tes lèvres? Tu détestes pourtant la loi morale, et rejettes avec dédain mes paroles. Vois-tu un voleur, tu fais cause commune avec lui, tu t'asseois avec des gens dissolus. Tu donnes libre carrière à ta bouche pour le mal, et ta langue enfile des discours astucieux..... Voilà, ce que tu fais, et je me tairais ! T'imagines-tu que je puisse être comme toi ? Je te reprendrai, et te mettrai mes griefs sous tes yeux ! » Et le psalmiste ajoute : « Faites-y donc attention, vous qui oubliez Dieu, de peur que je ne sévisse sans que personne puisse détourner mes coups. Quiconque offre en sacrifice des actions de grâce m'honore ; quiconque dirige avec soin sa conduite, je le ferai jouir de l'aide divine ». Par conséquent, après tout ce qu'a dit et fait Theudas, il est trop tard pour que l'Éternel accepte sa thoda (louange).

XI

TARGUM SUR MÉNAHEM

Nous avons donné dans *Le Mensonge chrétien* (2) le *targum* sur Ménahem, dernier frère de Barabbas : nous y renvoyons, nous bornant à signaler le respect religieux avec lequel les Juifs y parlent de la mère de Ménahem. Les rabbins qui ont composé ce *targum* n'auraient jamais parlé de Salomé sur ce ton, si elle eût été accusée, ou simplement soupçonnée, d'adultère, dans quelque autre partie de leurs Écritures.

(1) Theudas, (ainsi nommé aujourd'hui dans Flavius Josèphe,) semble bien être Juda junior, frère de Barabbas et surnommé Toâmin. L'*Apparition du Vaurien de l'étranger*, que nous reproduisons plus loin, nous porte à l'affirmer.

(2) Cf. petite édition, page 222.

XII

PRÉSENCE A ROME DE L'IMPRENABLE BARABBAS APRÈS LES EXÉCUTIONS DE PILATUS

a. — Croyance des Juifs de Rome à la présence parmi eux de Barabbas non-crucifié en 789

Tel Moïse élevé à la Cour de Pharaon pour exercer sa vengeance sur l'Égypte, Barabbas est venu se cacher à Rome pour exercer la sienne sur la Bête. Il attend que la verge de commandement, usurpée par Vespasien, moisisse dans les Marais pontins, où croassent les prophètes-grenouilles. Cela ne peut tarder, car jadis, au moment où Salomon, son ancêtre, épousa la fille de Pharaon, l'ange Gabriel a enfoncé dans la mer un bâton qui s'est couvert de pourriture ; et c'est sur ce bâton que Rome est appuyée. Vous voyez ce qu'il en peut rester après plus de mille ans de corruption ! Aussi Barabbas se tient-il toujours prêt à retourner à Jérusalem pour rallier les Juifs du monde entier. En attendant, comme il s'est engagé dans son Evangile à les guérir de toutes leurs maladies, il est là, dans le quartier juif, au milieu des mendiants et des blessés. Et, disaient les rabbins évangélisés, « tandis que, défaisant nos bandages, nous mettons à nu toutes nos plaies, croyant que de cette façon il pourra les guérir plus vite, lui il n'en panse qu'une à la fois, de manière à n'être retardé en rien le jour de son départ pour la Ghélil ha nazirim ! »

Malheureurement, à supposer qu'il n'eût pas connu la *première mort* en 789, Apollonius lui a fait connaître la *seconde* en 839. C'est donc en pure perte que ses sujets lui dédient des pâques infanticides. (1

XIII

LA MOUCHE DONT EST MORTE LA BÊTE TITUS

Quoiqu'elle ne puisse s'étaler avec la même fureur que dans l'*Apocalypse évangélique,* la même haine de la Bête romaine se fait sentir dans le *Talmud.* Au traité *Gittin,* Titus, (le nom n'y est pas, mais on convient qu'il s'agit de lui), est «l'Impie, fils de l'Impie, (Vespasien), neveu d'Esaü l'impie ». Toutefois Titus n'est neveu d'Esaü que par ses relations avec les Hérodes et sa liaison avec Bérénice, sœur d'Hérode Agrippa II, arrière-petit-fils d'Hérode le Grand ; mais c'est un successeur de l'Impie dont parle l'*Apocalypse* de Barabbas, comme devant être détruit par Barabbas lui-même, et un précurseur de cet autre Impie (Hadrien) dont il est question dans la *Lettre aux Thessaloniciens* comme étant l'Antéchrist. Ménahem n'en eût point parlé autrement, sinon qu'il l'eût appelé la Bête. Aussi la mort de Titus est-elle causée, selon les scribes du traité *Gittin,* par une toute petite bête, une mouche, mais d'une extrême malignité, comme il en pouvait voler au dessus des cadavres, dans Jérusalem, aux jours de l'abomination de la désolation. Cette mouche pénètre dans le cerveau de Titus par les narines : pendant sept

(1) Cf. plus haut, p. 234.

ans, elle le tourmente misérablement et finit par le tuer ; elle était devenue de la grosseur d'une colombe et pesait deux livres. Rabbi Eliézer dit l'avoir vue, étant à Rome : elle n'était point lumineuse, (comme la colombe sabbatique et protojubilaire que Barabbas fit voler sur lui en l'An des baptêmes de rémission), c'était la mouche de la *ghéoullah* des morts de la Ville Sainte.

Il faut avouer qu'avec cette mouche de deux livres au bout du nez, Titus était déjà bien malade, lorsque le poisson envoyé par Barabbas vint lui signifier son arrêt de mort (1).

XIV
L'ÉVANGÉLISATION DE ROME PAR RABBI AKIBA

a. — Les targums sur la circoncision et le baptême du consul Flavius Clémens et du sénateur Acilius Glabrio

Pour ces *targums*, d'autant plus précieux qu'il n'y a guère d'autres traces du scandale donné par Clémens et consorts, nous renvoyons au *Mensonge chrétien*. (2)

XV
BARABBAS DANS SON EXCRÉMENT BOUILLANT

a. — Evocation de Titus, de Balaam et de Barabbas par Clémens avant de se faire circoncire

Loin d'avoir été à Rome au Jubilé de 839, et dans la situation d'un homme qui aurait échappé au châtiment en 789, loin également d'être au ciel, comme le disent les Juifs barabbalâtres d'après les *Toledoth* synoptisés par l'Église, Barabbas est en enfer, comme le disent Apulée, Valentin, Philostrate, et tous les Gnostiques. Il n'en est jamais sorti pour ressusciter, comme le prétend l'Église dans le Symbole des Apôtres. Il y est resté, et dans des conditions que Flavius Clémens aurait bien dû connaître avant de se faire circoncire et baptiser.

Voici à ce propos un *targum* extraordinaire (3), où le malheureux Clémens, rappelé lui-même de l'enfer, se trouve placé, par le procédé fondamental d'un *Mahazeh* (Apparition) ou d'un *Toledoth* canonique, devant les trois personnages le plus directement mêlés à la chute de Jérusalem : Titus, qui l'a consommée, Balaam, qui l'a prédite, et Barabbas, qui l'a causée. Ce Barabbas, qui devait juger les vivants et les morts, comment est-il jugé dans le Scheol ? C'est à quoi répond ce *targum*, et c'est un des endroits du *Talmud* qui ont été le plus profondément bouleversés.

b. — Titus dit la peine infernale prononcée contre lui par le Dieu des Juifs

Lorsque Clémens, fils de la sœur de Titus (4), voulut devenir prosélyte,

(1) Cf. plus haut, p. 206, la prophétie d'Apollonius à Titus.
(2) Cf. pet. édit. p. 239.
(3) Traité *Gittin* (Divorce), f. 56, 2, et f. 57, 1.
(4) Nous avons déjà rencontré cette affirmation dans la *Vie d'Apollonius*, Cf. p. 238.

il alla, évoqua Titus par nécromancie, et lui demanda : « Qui est honorable, ou d'un grand prix, en ce monde?» Il répondit : « Les Israélites. » Il (Clémens) dit : « Que dois-je faire pour me mettre avec eux? » Il (Titus) répondit : « Trop nombreuses sont les conditions, je ne puis les observer,» (et il ne veut pas.) Il (Clémens) demanda: «Que faut-il que je fasse en ce monde pour devenir Tête? (Prince): «Il (Titus) répondit : « Va, fais-leur la guerre en ce monde, et tu deviendras quelque Tête (Prince), car il est écrit (*Deutéronome*, XXVIII, 44) : « Ses ennemis (d'Israël) sont devenus Tête (prince), » (1) et on enseigne (2) : « Tout homme qui afflige les Israélites est fait tête (prince). »

En un mot, si Clémens voulait devenir prince en ce monde, il n'avait qu'à faire comme Titus. Au lieu de cela, il s'est fait circoncire ; il n'a pas succédé à Domitien, comme il l'espérait sans doute, et il a été mis à mort par celui-ci.

Alors il (Clémens) lui demanda (à Titus) : « Le jugement de cet homme (Titus), en quoi consiste-t-il ? » Il (Titus) répondit : « Il subit le jugement qu'il a porté contre lui-même. »

(Avant de mourir, Titus a ordonné aux assistants de brûler son corps et d'en disperser les cendres aux sept mers, pour que le Dieu des Juifs ne le retrouve pas lors du Jugement).

(1) C'est la moralité des terribles prophéties que le *Deutéronome* fait aux Israélites qui, au lieu d'écouter la voix de l'Éternel, suivent quelque imposteur du genre de Barabbas. Leur ennemi dominera sur eux au dedans comme au dehors :

« Tu seras maudit dans la ville, et maudit dans les champs. Maudits seront le fruit de tes entrailles et le fruit de ton sol, la progéniture de tes taureaux et les portées de tes brebis. Maudit seras-tu à ton arrivée, et maudit encore à ton départ ! L'Éternel suscitera chez toi le malheur, le désordre et la ruine dans toute opération où tu mettras la main, tellement que tu seras bientôt anéanti et perdu, pour prix de tes méfaits, pour avoir renoncé à moi. L'Éternel attachera à tes flancs la peste, jusqu'à ce qu'elle t'ait consumé de dessus la terre où tu vas entrer pour en prendre possession. Ton ciel, qui s'étend sur ta tête, sera d'airain, et la terre sous tes pieds sera de fer. L'Éternel te fera écraser par tes ennemis : si tu marches contre eux par un chemin, par sept chemins tu fuiras devant eux, et tu seras un objet de stupéfaction pour tous les royaumes de la terre. Le Seigneur t'affligera de l'éruption égyptienne, tu ne mèneras pas à bonne fin tes entreprises, tu seras opprimé, spolié incessamment, sans trouver un défenseur. Tu fianceras une femme, et un autre la possédera : tu bâtiras une maison, et tu ne t'y installeras point ; tes brebis tomberont au pouvoir de tes ennemis, et nul ne prendra parti pour toi. Tes fils et tes filles seront livrés à un peuple étranger, et tes yeux le verront et se consumeront tout le temps à les attendre, mais ta main sera impuissante. Le fruit de ton sol, tout ton labeur, sera dévoré par un peuple à toi inconnu ; tu seras en butte à une oppression, à une tyrannie de tous les jours, et tu tomberas en démence, au spectacle que verront tes yeux. Le Seigneur te fera passer, toi et le roi que tu te seras donné, chez une nation que tu n'auras jamais connue, toi ni tes pères ; là, tu serviras des dieux étrangers, du bois et de la pierre. Et tu deviendras l'étonnement, puis la fable et la risée de tous les peuples chez lesquels te conduira le Seigneur. Tu engendreras des fils et des filles, et ils ne seront pas à toi, car ils s'en iront en captivité. L'étranger qui sera chez toi s'élèvera de plus en plus au dessus de toi, et tu descendras de plus en plus. C'est lui qui te prêtera, loin que tu puisses lui prêter ; lui, il occupera le premier rang ; toi, tu seras au dernier. Et toutes ces malédictions doivent se réaliser sur toi, te poursuivre et t'atteindre jusqu'à ta ruine, parce que tu n'auras pas obéi à la voix de l'Éternel, ton Dieu. »

Titus a réalisé ces prophéties, peu conformes aux espérances de l'*Even-guilayon*. C'est pourquoi le rédacteur du *targum* lui souffle la citation qu'il en fait.

(2) Les théologiens barabbalâtres qui nous ont transmis ce *targum*, après l'avoir saccagé, ne se sont même pas donné la peine de vérifier le texte des citations du *Deutéronome*.

Les traductions qu'ils proposent ne s'éloignent pas moins du vrai sens biblique que de la pensée des talmudistes.

Pour ce qui est de ce verset et de tout ce qui l'amène, j'ai suivi M. Zadoc Kahn. (*La Bible*, t. I, p. 247-248.)

Chaque jour donc on rassemble ses cendres, on le juge, on le brûle, et on le disperse sur les sept mers.

On n'échappe pas au Dieu des Juifs, qu'on ait été, ou non, prince en ce monde ! Clémens, qui mourra circoncis et dont le corps sera enterré après son supplice, est dans de meilleures conditions que Titus lors du Jugement, il pourra entrer dans l'Arche. Il a légué tous ses biens à Rabbi Akiba, (1) le Dieu des Juifs ne manquera pas de lui en tenir compte. La seule chose qui puisse le desservir, c'est d'avoir cru qu'un homme, fût-il Juif, pouvait lui remettre ses péchés par le baptême au nom d'un autre homme, et quel !

c. — Balaam dit la peine infernale prononcée contre lui par le Dieu des Juifs

Il (Clémens) alla, par magie évoqua Balaam, et lui demanda : « Qui est d'un grand prix en ce siècle? » Il répondit : « Les Israélites. » Il (Clémens) dit : « Convient-il de se mettre avec eux? » Il (Balaam) répondit (d'après le *Deutéronome*, XXIII, 6) : « Ne t'intéresse jamais à leur bien-être et à leur postérité, tant que tu vivras ! » (2). Il (Clémens) lui demanda : « Le supplice de cet homme (Balaam), quel est-il? » Il (Balaam) répondit : « Il est dans la semence bouillante ».

Sur quoi Raschi écrit : « C'est la peine du talion, parce que, par son conseil, le peuple a commencé à se souiller ! » C'est mieux que cela : le jugement de celui qui avait prédit l'occupation de la Judée par les Romains. Que la semence d'un tel prophète soit à jamais consumée ! Malédiction sur les Chaldéens de son école ! Que soit stérile la semence de bétail à qui bénéficia la prophétie de Balaam ! Malédiction sur les Romains et sur toutes les nations qui ont marché avec eux, depuis les Gaulois des Hérodes jusqu'aux Arabes de Titus !

d. — Barabbas dit la peine infernale prononcée contre lui par son Père céleste

Il (Clémens) s'en alla, et invoqua par magie ce trompeur d'Israël, (3) Ieschou. (4).

(1) « Avant de périr, il dit : « Je suis pareil à un navire qui a payé son impôt, je puis donc passer et me mettre en route ! » Cf. *Le Mensonge Chrétien*, pet. édit. p. 240.

(2) Balaam est maudit en ces termes par le *Deutéronome* (XXIII, 4-7,) avec les Ammonites et les Moabites :

Un Ammonite ni un Moabite ne seront admis dans l'assemblée du Seigneur, même après la dixième génération ; ils seront exclus de l'assemblée du Seigneur, à perpétuité, parce qu'ils ne vous ont pas offert à vous, Israël, le pain et l'eau à votre passage, au sortir de l'Égypte, et de plus, parce qu'ils ont stipendié contre toi Balaam fils de Beor, de Pethor en Mésopotamie, pour te maudire. Mais l'Éternel, ton Dieu, n'a pas voulu écouter Balaam ; et l'Éternel, ton Dieu, a transformé pour toi l'imprécation en bénédiction, car il a de l'affection pour toi, l'Eternel, ton Dieu. Ne t'intéresse donc jamais à leur bien-être et à leur prospérité, tant que tu vivras ! »

Balaam, évoqué dans le *targum*, s'empare de cette malédiction pour la retourner, contre les Juifs.

(3) Le mot hébreu est plus dur. « Traître, » qui implique fatalement l'ignominie, serait plus juste. On veut dire qu'après avoir entraîné ses partisans, il les a abandonnés tout le premier sur le champ de bataille, au Sôrtaba.

(4) Le nom n'est pas dans toutes les éditions, il n'est ni dans celle d'Amsterdam, ni dans celle de Bâle, mais Vorstius l'a vu dans son exemplaire et l'a transcrit. Encore peut-on être certain que Barabbas était désigné sous son nom de Iehoudda.

A cet endroit Barabbas était dit « de Gamala,» nous en trouverons la preuve matérielle dans un exemplaire du traité *Gittin,* qui a été entre les mains de l'Église, et cette preuve nous la donnons plus loin (1).

Et il lui demanda : « Qui est honorable dans ce monde ? » Il (Ieschou) répondit : « Les Israélites. » Il (Clémens) demanda : « Que dois-je faire pour que je me joigne à lui (Israël). » Il (Ieschou) répondit : « Cherche leur bien, mais ne cherche pas leur mal ! Car qui y touche, touche la pupille de son œil ».

Celui-là éteint sa propre lumière ! Barabbas lui-même ne se disait-il pas la lumière du monde ? Les nations qui ne reconnaissent pas cet Évangile ne sont-elles pas encore aveugles, puisqu'elles ont des yeux pour ne point voir ? Les *Toledoth Ieschoua* du canon, dans leurs paraboles et dans leurs similitudes, sont-ils autre chose que la mise en scène de ce principe ? Ils n'étaient pas encore composés lorsque Clémens évoqua Barabbas. Mais il y avait l'*Apocalypse de l'Even-guilayon,* il y avait les *Paroles du Marân.* Et c'est sur quoi il s'est fait circoncire. Une fatale curiosité le pousse à demander de quelle peine est affligé l'homme qui de son vivant infernalisait les Bêtes dans des « fosses » spéciales.

Il lui demanda : « Le supplice de cet homme (Barabbas), quel est-il? » Il (Ieschou) répondit : « L'excrément bouillant. »

Sur quoi Rabbi Mar remarque : « Quiconque se moque des paroles des sages, son jugement est de bouillir dans l'excrément ! Voyez par là quelle distinction il faut faire entre les ministres de la Loi d'Israël, et les prophètes soit du peuple (saint) soit des goym. »

Barabbas est traité beaucoup plus durement que Titus et Balaam.

Celui qui prétendait s'être lavé de toutes ses taches dans l'eau du Jourdain et devoir laver celles des autres Juifs par le même moyen, cet imposteur, cet impie, cet assassin de son peuple, est plongé dans une matière, la plus immonde de toutes, qu'aucune eau ne vient jamais emporter et qui le brûle. Il y a des parents bien ennuyeux, mais jamais fils n'a été plus « embêté » par son Père !

Ceci est une réplique des rabbins aux pratiques ordurières de Barabbas, et à ceux de ses disciples qui, comme Jacob ben Zackan, voulaient jeter le Grand-prêtre dans les latrines ! De plus, ce qui est entré dans la bouche de Barabbas, c'est-à-dire son manger de 788, a suivi son cours à travers le ventre du mangeur : l'Évangile est allé au retrait, Barabbas l'y a rejoint, il est infernalisé dans sa propre ordure.

S'il avait su cela, Clémens ne se serait pas fait baptiser !

Cette parabole est dirigée contre les passages des *Toledoth Ieschoua* canoniques, dans lesquels les malheureux Jérusalémites sont calomniés, voués aux peines les plus effroyables, sous le prétexte qu'ils ont résisté

(1) Cf. page 342.

à l'Évangile, d'ailleurs si mal défendu par son auteur ! Ces peines, au dire du revenant de Barabbas dans les *Toledoth* synoptisés, sont pires encore pour les Juifs que pour les habitants de Sodome et de Gomorrhe, de Tyr et de Sidon. Mais, dans la fosse malodorante où il subit maintenant la peine du talion (1), Barabbas n'est pas bien dangereux !

XVI

LA RÉMISSION PAR MÉNAHEM JUGÉE PLUS LOGIQUE QUE LA RÉMISSION PAR BARABBAS

a. — Citation de Zacharie, faite au bénéfice de Barabbas par les Toledoth canoniques, et qui, selon le jugement des rabbins, doit être appliquée à Ménahem

Parmi les rabbins du *Talmud* beaucoup sont ébranlés par les passages des Prophètes, cités dans les *Toledoth* synoptisés pour prouver que Barabbas avait été mis à mort afin de sauver son peuple, et que cette mort était dans le secret dessein de Dieu. Nous avons une discussion dans le *Talmud* sur le passage de Zacharie, par lequel les auteurs de *Toledoth* essaient de ramener les habitants de Jérusalem à de meilleurs sentiments envers les fils du *papas* Iehoudda, notamment celui qu'ils ont arrêté à Lydda la veille de la Grande pâque. Le jour est proche où « ceux de la maison de David paraîtront à leurs yeux comme des êtres divins, des anges de l'Éternel :

« Car je m'appliquerai, dit l'Éternel, à détruire toutes les nations venues contre Israël. Mais sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem je répandrai un esprit de bienveillance et de pitié. Et ils porteront leurs regards vers moi, *à cause de celui qui aura été percé de leurs coups*, ils le regretteront comme on regrette un fils unique, et ils le *pleureront amèrement*, comme *on pleure un premier-né* (2). Et le pays sera en deuil, chaque famille à part : la famille de la maison de David à part, et leurs femmes à part ; la famille de la maison de Nathan à part, et leurs femmes à part ; la famille de la maison de Lévi à part, et leurs femmes à part...» (3)

Dieu ne demande pas aux Juifs d'immoler leurs enfants pour expier le crime qu'ils ont commis en rejetant ce premier-né, en qui était le Royaume, mais s'ils restent étroitement sous la Loi et dans le baptême, il chassera les nations devant eux, comme il s'y est engagé.

Cette idée que les Juifs peuvent être sauvés par l'adoration de l'homme « percé », est passée de l'*Apocalypse de Pathmos* dans les *Toledoth* du Canon dits synoptisés : « A lui la gloire et l'empire dans les siècles des siècles ! Amen. Le voici qui vient sur les nuées, et tout œil le

(1) Sur cette fosse, cf. *Le Vaurien de l'étranger*, p. 395.

(2) C'est pourquoi dans la mystification évangélique, Simon la Pierre « pleure amèrement » en quittant la cour du Hanôth, la prison où son frère aîné fut enfermé avant d'être mené à Pilatus.

(3) Mais comme, par ses parents, Barabbas descend, d'une part, de David par Salomon et par Nathan, d'autre part, de Lévi, son deuil doit affecter tout Juda et tout Lévi, c'est un deuil royal et sacré.

verra, et même ceux qui l'ont percé. Et toutes les tribus se frapperont la poitrine à cause de lui (1). »

Mais, quoique le mot « percé » s'applique incontestablement à Barabbas dans la pensée du scribe, il pouvait également s'entendre de Ménahem, percé d'épées, de lances, de siques et de poignards, peut-être même attaché ensuite à une croix : la différence essentielle, et elle est en faveur de Ménahem, c'est que Barabbas a souffert par des goym, les Romains, tandis que son dernier frère a souffert par des Juifs, qu'il pouvait considérer comme ses propres sujets ; si les « émissions de sang » ont pour les Juifs une valeur de rémission, (et la Loi le dit), ces Juifs sont beaucoup plus intéressés à obtenir leur pardon par Ménahem que par Barabbas, sa mort par les Juifs étant un *sacrifice* fait dans les règles rituelles, où les sacrificateurs doivent être Juifs comme la victime, tandis que l'émission du sang de Barabbas par les Romains est viciée par l'impureté des sacrificateurs.

Dans ces conditions, des deux fils du *papas* qui sont morts rois-christs, de Barabbas ou de Ménahem, à qui le passage de Zacharie semble-t-il convenir le mieux ? Les avis sont partagés parmi les rabbins (2). C'est, dit Rabbi Dossa, « au messie ben Joseph, (3) qui a été percé dans la grande guerre finale. — C'est plutôt, disent les autres, au ben Joseph, le mauvais penchant », celui qui a été percé (4) avant l'autre.

b. — La fin tragique de Ménahem plus célèbre parmi les rabbins que la lapidation de Jacob junior et la crucifixion de Barabbas

Il est question plusieurs fois dans le *Talmud*, et plus particulièrement dans les *Midraschim*, de ce messie composite, qui n'est proprement ni le premier ni le dernier des Iehoudda, mais qui participe de l'un et de l'autre. Ménahem est un des noms qu'on lui donne ; et, en effet, on retrouve dans la légende de ce messie certaines circonstances du règne et de la fin de Ménahem. On le voit rassemblant un grand nombre de Juifs, soumettant les nations voisines de la Judée (5) et les rendant tributaires, rétablissant l'ordre en Judée, cumulant les fonctions de roi et de grand-prêtre dans le Temple, *offrant des sacrifices*, et gouvernant en paix pendant quelque temps ; mais bientôt, frappé à mort, il tombe, sans avoir pu résister aux armées des nations coalisées contre lui. Il est maintenant au ciel avec Elie et l'autre ben-Joseph (son frère aîné). Mais sa

(1) *Apocalypse de Pathmos*, I, 6, 7.

(2) *Souca*, 52 b.

(3) Rabbi Dossa emprunte ce nom aux Écritures sur lesquelles on discute, mais il sait fort bien que l'intéressé est le dernier fils du *papas* Iehoudda.

(4) Ils ne disent pas comment, du moins ils ne le disent plus. Il s'agit manifestement de Barabbas, l'aîné des sept, percé par les clous et peut-être par la lance. Faute d'indication suffisante de la part des rédacteurs du *Talmud*, les exégètes ont proposé d'étonnantes hypothèses sur ce double « messie ben Joseph. » Ils n'ont même pas vu que les docteurs talmudiques avaient le choix entre deux messies, tous deux fils de l'individu présenté sous le pseudonyme de Joseph dans les *Toledoth Ieschoua* du Canon.

(5) Il s'agit, je pense, de l'Idumée et de l'Arabie limitrophe de la Pérée. Ceci confirme l'hypothèse qu'avant de se présenter devant Massada, il avait enlevé aux Arabes la forteresse de Macherous. Un passage de Josèphe m'avait déjà porté à le croire.

fin tragique continue à hanter la mémoire des Juifs évangélisés. Ils craignent que, revenant au bout des Mille ans (des *Poissons*), il ne périsse de la même façon que la première fois : car Gog et Magog arrivent et tuent le messie ben Joseph dans les rues de Jérusalem : « Le Messie a péri, s'écrient alors les Juifs, il n'y en aura plus d'autre ! » (1) Et ils versent des larmes sur sa mort.

Même confusion entre Barabbas et Ménahem dans l'*Apocalypse* mise sous le nom de Simon ben Jokaï, rabbi du second siècle et christien avéré, sinon barabbalâtre. Il se peut que ce rabbi ait fait une Apocalypse après la mort de Bar-kochev ; mais celle qu'on donne comme étant de lui, sous le titre de *Mystères de Simon ben Jokaï,* mène les choses jusqu'à l'occupation de Jérusalem par les Arabes et la construction de la mosquée d'Omar. Or cette mosquée s'élève sur l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin, élevé lui-même sur l'emplacement du Temple hérodien dont Barabbas voulait piller le trésor.

Dans cette Apocalypse, voici Rome, la Grande prostituée, très reconnaissable malgré les repeints : « une belle fille, créée dès les six jours de la Genèse. » (2) Et les méchants d'entre les goym viennent, qui ont des rapports avec elle. Elle devient mère, et après neuf mois un enfant mâle apparaît, (qui de sa nature est l'Antéchrist). Quoiqu'il ait la figure humaine, il a les couleurs de la louve : des yeux rouges, les cheveux roux, d'une couleur d'or, les talons verts et deux nuques.»(3) Le Romain, on le voit, c'est le fils de la mauvaise Vierge, la Vierge étrangère, (4) celle qui n'est pas l'Esprit de Dieu. Cet Antéchrist-né porte successivement des noms, dont l'ordre, plus encore que l'orthographe, donne le véritable sens : Armilos, corruption de Romulus, la première Bête romaine ; Heth-kéros, (5) la Bête dont le nom hébreu (Heth) est un nombre (Octave) ; Hardanasto, (Hadrianos).

Adoré par les goym et par Edom (Hérode), cet Antéchrist prétend imposer son culte aux Juifs des douze tribus, mais le messie ben-Joseph (Ménahem) le rejette et remporte sur lui (6) une victoire. Alors le Romain réunit une armée innombrable (7), tue le messie ben Joseph, (8) et inflige aux Juifs une terrible défaite. Dispersés, ils se réfugient dans le désert, où ils passent quarante-cinq jours, (9) pendant lesquels Elie et le fils de David, (Barabbas, le premier ben-Joseph), apparaissent : (10) sur quoi Dieu lui-même se charge de les venger (par la main des Barbares).

(1) Ménahem avait été pris dans les rues de l'Ophel. Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 220.

(2) C'est la déesse Salvia, la Vierge dont Virgile annonce le retour à Auguste dans les *Géorgiques.*

(3) Je suppose qu'à ce moment l'auteur aura pensé au couple Romulus et Rémus. Quant à la couleur, elle est celle de Rome même, que les Juifs disaient être Edom.

(4) L'Aliéna, de la *Sagesse* de Valentin.

(5) De *kerén,* corne, puissance, domination, empire.

(6) Il s'agit dumassacre de la garnison romaine de Massada par Ménahem.

(7) Raccourci de plus de trente ans entre l'aîné et le plus jeune des fils de Juda Panthora.

(8) Bar-Kochev, qui est lui aussi un ben-Joseph.

(9) Du cinquième jour après la pâque de 789 jusqu'à la Pentecôte. C'est cette idée qu'ont rendue les évangélistes dans ceux de leurs écrits où le revenant de Barabbas est tenté par le Satan au désert. Même idée dans les *Actes des Apôtres,* où les disciples dispersés rentrent à Jérusalem pour y recevoir l'Esprit-Saint le cinquantième jour.

(10) Souvenir de la Transfiguration.

XVII

LA PAQUE DE LA PROMESSE ÉVANGÉLIQUE

a. — Après la dispersion, le Zib (Baleine) demeure le Signe du Royaume universel des Juifs pour les rabbins restés au pays

Sans admettre que Barabbas puisse jamais revenir pour célébrer la pâque «piscale», comme Cérinthe le donne à entendre dans son *Mahazeh Ieschoua,* les rabbins du *Talmud* ne laissent pas de reconnaître que le Zib fut, aux temps d'Ozir-zib (Moïse), le signe révélé du Royaume universel des Juifs. La pâque de l' « Even-guilayon » aura lieu.

Pour les rabbins du *Talmud,* comme pour ceux de l'Évangile, le Royaume commencera par un banquet, où il ne sera servi qu'un mets, lequel suffira pour tous les participants: le *Zib,* le *Poisson-Baleine,* mâle et femelle, l'Adam et Ève des poissons, lequel a été créé mammifère par Dieu, le cinquième jour, et dont les enfants sont en petit entre les mains de Jésus dans sa Multiplication des Pains (1). Le Messie ne devait pas prendre cette Baleine lui-même ; c'est Gabriel qui lui donnait la chasse, (il est preneur ou indicateur de poisson, voyez *Tobie*) ; encore ne parvenait-il à la maîtriser qu'avec l'aide de Dieu. Seul le créateur de ce monstre marin pouvait le tuer, comme le dit fort élégamment Isaïe : « Au jour où l'Éternel punira avec sa dure, grande et forte épée, et qui sera celui du triomphe de l'Église des Juifs (2) contre Babylone, il tuera la Baleine qui est dans la mer. » Cette préadamique Baleine a disparu de l'*Apocalypse de l'Even-guilayon,* dont elle était le plus bel ornement. Il fallait que le Père de Barabbas la sacrifiât avant le desséchement de la mer, pour qu'elle pût être servie à la table des élus. Autrement ils auraient mangé d'un poisson mort de soif, ce qui eût fait échouer toute la combinaison.

Au contraire, la Baleine passant pour vivre mille ans, les élus s'ingurgitent de la chair millénaire.

Avant de tuer ce couple géant, Dieu prend des précautions qui ressemblent un peu aux ordonnances de Barabbas, suppressives de la copulation pendant l'Année des baptêmes ; il prive le mâle de la faculté de reproduire, de manière que la femelle ne puisse enfanter : le couple est involontairement naziréé par ce moyen. Etant sacrifié sous le cinquième signe de la Création, mais ne devant être mangé que sous le septième, comment se conservera-t-il ? Dieu met la femelle dans le sel et le mâle dans la glace jusqu'au jour du repas. Audit jour, ayant préalablement repris par la *transgraduation* (3) la taille préadamique, et devenus lumineux, les Juifs mangeront la Baleine, (en se servant du harpon comme de fourchette).

(1) Très improprement nommée ainsi, nous l'avons démontré. Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 379.
(2) L'Assemblée, celle que Barabbas devait fonder le 15 nisan 789.
(3) La faculté de revenir à la taille des anges, soit soixante-quinze mètres de haut. Cf *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 104.

b. — Antonin le Pieux invité à manger le Zib par le patriarche de Tibériade

On avait beaucoup parlé de *pâques piscales* en Judée sous Antonin, à qui il en coûta une expédition dont on ne sait plus la date.

Pour montrer à Antonin les bonnes dispositions dont il était personnellement animé, le patriarche de Tibériade crut pouvoir lui promettre de l'inviter au repas de la Baleine, si le Ioannès baptiseur, que les disciples comparaient à Ionas ressuscité après trois jours et trois nuits, revenait pour fonder le Royaume universel des Juifs.

Mais plutôt que de voir Antonin, la Bête elle-même, — et incirconcise ! — prendre part à un tel banquet, Barabbas préféra rester dans son tombeau de Machéron, et l'invitation du patriarche de Tibériade resta sans effet.

XVIII
LE PRÉTENDU JOUR DE LA RÉSURRECTION

a. — La conversion du Jour de la naissance de Barabbas en Jour de sa résurrection, dénoncée par les rabbins fidèles à la vérité historique (1)

Ce n'est pas sans une véhémente surprise que les rabbins de Tibériade virent d'autres docteurs venus du dehors, pour répandre dans les synagogues certains écrits fantasmagoriques, où Barabbas, sous les espèces de Jésus, annonçait sa résurrection à jour fixe et tenait parole dans la nuit du samedi au dimanche.

Tandis que les Juifs conservaient le sabbat pour leur jour religieux, (et en ce point ils étaient les vrais disciples de Barabbas), les Juifs formés par les évangélistes adoptaient le premier jour de la semaine pour leur jour de réunion, sous le prétexte qu'après avoir été celui de la naissance de leur Maître, c'était celui de sa résurrection. C'est ce que le *Talmud* (2) appelle « jour du Nazir. »

Le savant Rabbi Isaac, un des commentateurs du *Talmud*, observe à bon droit que « ni Ieschou ni ses apôtres n'ont jamais ordonné pareille chose », ce qui est l'évidence même. On ne comprend donc pas que Raschi, dans ses notes à propos du « jour du Nazir, » ait pu dire que « cet homme, devant sa déception (de n'avoir pas régné sur le monde), a ordonné aux Naziréens de lui constituer pour fête le premier jour de la semaine, » car ce n'est pas sa déception, c'est au contraire l'espérance fondée sur son horoscope de nativité, qui fut cause de cette conversion.

XIX
LA SAINTE FACE DU CHIEN ENRAGÉ

a. — Les goym barabbalâtres adorent celui qui se disait né pour les rendre enragés

Les rabbins du *Talmud* ne pouvaient que rire en considérant la naïveté de ces goym à qui leurs prêtres faisaient avaler Barabbas, un scélérat qui s'était promis d'empoisonner leurs eaux, de les rendre enragés,

(1) Cf. page 21 et le *Vaurien de l'étranger*, plus loin, p. 404.
(2) *Aboda Zara*, p. 6. a.

de les précipiter dans l'abîme sous les *Anes,* et de les placer devant la face du Chien, emprunté à la mythologie infernale des Egyptiens, où il est connu sous le nom d'Anubis ! C'est donc à bon droit que le *Talmud de Jérusalem* (1) fait cette critique au goy barabbalâtre :

Au lieu de dire *Phan Amalech,* Face du Roi, (2) celui-là devrait dire *Phan Achalev,* Face du Chien.

Et c'est cruellement juste hélas ! car si Barabbas était la face de *l'Ane* pour les Juifs, c'était la face du *Chien* enragé pour les goym : l'eau pure et abondante pour les uns ; le feu inextinguible pour les autres.

XX

L'APPROCHE DE L'AN MILLE DE ROME

a. — Efforts des rabbins contre la supputation des temps messianiques selon Barabbas

La faillite de l'Évangile à chaque jubilé, combinée avec l'exaltation du failli par certains rabbins, donnait ouverture à des questions terriblement embarrassantes : celle-ci, par exemple. Il est dit dans l'Apocalypse qu'après les Mille ans des *Poissons,* Satan sera relâché de l'abîme pour un temps, et que, coalisées sous les espèces de Gog et Magog, les nations viendront donner un dernier, mais inutile, assaut à la Jérusalem d'or, Jérusalem-Nazireth. En 789 Dieu n'a pas voulu que les Juifs régnassent sur le monde, mais si son fils revient à l'une des pâques suivantes, comme le soutiennent les *Toledoth* canoniques, son règne ne sera-t-il pas troublé par Gog et Magog ? Car de même qu'il règnera avec quelque retard, Gog et Magog ne se présenteront-ils pas devant Jérusalem avec quelque avance? De toute façon, ce règne n'aura pas duré mille ans.

Et si par hasard Gog et Magog étaient vainqueurs? Mais même s'ils ne le sont point, c'est une épreuve bien rude à subir pour des élus habitués aux douceurs du *salem* (paix,) à la jouissance d'une Ville toute d'or et de pierreries. Il est bien vrai, Iehova l'a dit par la bouche d'Ezéchiel, « ce jour-là, il y aura une commotion violente sur le sol d'Israël. Sous mes coups trembleront les poissons de la mer et les oiseaux du ciel... Les montagnes seront renversées, et toute muraille tombera à terre. Je ferai justice par la peste et par le sang, je lancerai des pluies torrentielles, des grêlons, du feu et du soufre. Je me montrerai grand et saint, je me manifesterai aux yeux de nations nombreuses, et elles reconnaîtront que je suis l'Éternel. » (3) Mais alors Barabbas le reconnaîtra aussi, et les Juifs qui seront avec lui s'apercevront qu'il n'est le fils d'aucun Dieu, pas même du leur. Il y a là un point fort noir.

Il y en a un autre, d'un intérêt plus pressant. Les nations qui, poussées par le manque d'eau, doivent franchir l'Euphrate desséché, et succomber, cohue cadavérique, dans le Haram Mégiddo, (où, en 789, « le

(1) *Oz* (la Gloire) fol. 46, a.
(2) Celle de Barabbas, ce qu'on a appelé la Sainte Face.
(3) Ezéchiel, XXXVIII, 20-23.

Père du butin » aurait donné leurs dépouilles aux Juifs,) ces nations-là étaient encore vivantes. N'était-il pas à craindre que, sachant les dispositions de l'Évangile à leur endroit, elles cherchassent à les éviter en s'emparant de la Terre Sainte avant qu'elle ne devînt leur tombeau? Devant ces perspectives, les rabbins du *Talmud* songèrent à noyer l'avènement du Messie dans une mer de calculs en opposition avec ceux de 789 ; à compter le temps, et à régler la succession des Yomin (1) autrement que n'avait fait Barabbas ; à dire (2) que les six Mille d'années, assignés par Elie à la durée du monde, comprenaient deux Mille d'années de Création, deux Mille d'années sous la Loi, et deux Mille d'années sous le Messie ; que, si le Royaume ne s'était pas fait, c'est par suite d'une multiplication de péchés où chacun avait sa part ; et que, dans ces conditions, il n'était pas prudent de lui fixer une nouvelle échéance.

b.— Targum sur la Promesse du Royaume incarnée dans la mère de Barabbas

Les rabbins barabbalâtres professaient, d'après la Nativité selon Luc, la seule en bonne forme, que Salomé était la fille de la Parole, la Schabed (Promesse) d'Eloï (Dieu). Témoin ce *targum :*

Étant en voyage, Rabba, neveu de Chana, entendit la fille de la Parole, qui clamait : « Malheur à moi, parce que j'ai juré ! Et maintenant que j'ai juré, qui me déliera de mon serment? »

Personne sur terre, puisque c'était la Schabed d'Eloï à son peuple. Par conséquent, Rabba, neveu de Chana, croit qu'Éloï tiendra sa Promesse, incarnée dans Salomé, et dans son fils, le bar ha Schabed.

Étant venu ensuite vers les rabbins (pour leur dire ce qu'il avait vu et entendu), ceux-ci lui répondirent: « Tous les ânes de l'Abba sont des ignorants, et tous les Chanas de même...

Les rabbins se moquent de l'Évangile de l'Ane de Juda, et jouent, d'une manière intraduisible en français, sur les mots : « Schâna (Année) et Chana, (nom de l'oncle de Rabba). La Schâna où est né Barabbas est passée depuis longtemps, la Schâna où il devait régner est également passée, et quant à la Schâna sur laquelle compte le neveu de Chana, elle ne viendra jamais.

... Tu devais dire (de la Schabed incarnée en Salomé) : « Sois nulle ! Sois nulle ! » Et en effet, ils dirent que leur Dieu regrettait d'avoir juré, et c'est pourquoi ils blâmaient Rabba de n'avoir pas dit : « Sois nulle ! »

Car il eût ainsi délié la Gamaléenne de sa *schabed.* Et ce faisant, il épargnerait aux rabbins orthodoxes les maux dont les Juifs barabbalâtres les menacent depuis la crucifixion du Maître.

Tandis que, chaque année, au Yom Kippour (Jour d'Expiation), les Juifs barabbalâtres avaient coutume de dire de la *schabed* : « Qu'elle vienne ! Qu'elle vienne ! », les autres, au contraire, avaient coutume de

(1) Mille d'années.
(2) *Aboda Zarah,* fol. 9 a.

dire trois fois, pour écarter d'eux l'effet de ces malédictions : « Soit nulle ! Soit nulle ! »

c. — L'An mille en Perse

Les Juifs qui partageaient l'erreur de Rabba, neveu de Chana, les évangélisés de Babylonie, se rendirent insupportables, non seulement aux Perses, mais aux Juifs non barabbalâtres. Les Mages surtout s'indignaient de ce qu'après s'être emparés de leur système, les prophètes de la secte christienne le retournassent perpétuellement contre eux. Ils serrèrent de si près tous les Juifs indistinctement, les épiant dans les actes les plus intimes de leur vie, que Rabba bar Chana n'hésite pas à déclarer la protection des Romains bien préférable à la précarité sociale des Juifs sous le gouvernement des Perses (1). Rabbi Samuel réussit à modifier les dispositions du roi Sapor Ier, et à détourner momentanément l'orage (2).

d. — Elie refuse de se laisser remplacer auprès des Juifs par le faux prophète de l'Évangile

Les rabbins doués d'honneur et de sagesse n'acceptèrent pas la substitution de Barabbas à Elie, proposée dans les *Toledoth* comme conséquence de la Transfiguration.

Contre cette mystification, Rabbi Juda, frère de Rabbi Sala le pieux, fit donner Elie lui-même. Il déclara qu'il avait vu Elie, et qu'il l'avait questionné sur le point de savoir quand viendrait le Royaume :

« La durée du monde n'est pas inférieure à quatre-vingt-cinq Jubilés, répondit Elie ; et au dernier jubilé le fils de David apparaîtra. — Au début ou à la fin de ce jubilé? demanda Rabbi Juda. — Je ne sais pas, répondit Elie. — Sera-t-il fini (le Jubilé) ou non ? — Je ne sais pas, répondit Elie. » (3)

Le quatre-vingt-cinquième jubilé, au compte de rabbi Juda, qui souffle Elie, tomba en 440 de l'E. C., c'est-à-dire 465 ans après la naissance de Barabbas. A cette date, Barabbas ne revint point, aucun fils de David ne se présenta. Mais il fut remplacé par Attila, lequel se montra beaucoup moins « Fléau de Dieu » que n'eût été Barabbas, mais fit néanmoins de son mieux.

e. — Si c'est un ressuscité qui doit être le Messie, ce sera David lui-même

Les rabbins du *Talmud* embarrassent les docteurs barabbalâtres par le dilemme suivant, dans lequel il semble bien qu'ils fussent imbattables : « Nous sommes tous d'accord sur ce point que le Messie doit être fils de David, mais si un mort peut être le Messie, à la condition de ressusciter, comme vous le soutenez de Barabbas, ce sera David lui-même et non un de ses fils ! Car la promesse ne saurait être dans le fils, si elle n'est pas dans le père ! » C'est à quoi, par l'organe de Simon la Pierre, répond

(1) *Gittin*, 16 b.
(2) Sapor commence à régner en 1003.
(3) *Sanhédrin*, 97 b.

l'aigrefin qui a fabriqué les *Actes des Apôtres* : « Le Messie qui reviendra ne saurait être David, puisque nous voyons le tombeau dans lequel il est enterré (1). Ce ne peut être que son fils, dont nous disons qu'il a été enlevé au ciel après résurrection, et dont nous dissimulons le tombeau. »

XXI

LE COURANT BARABBALÂTRIQUE DU TALMUD

a. — Le retour de Barabbas et le Royaume des Juifs lors de son second avènement

A côté des rabbins qui ont eu le grand honneur de lutter contre la barabbalâtrie, nous en trouvons, particulièrement dans les *Midraschim* (Explications) du *Talmud,* qui reviennent à la vieille théorie du *second avènement* de Barabbas échappé par miracle à la *première mort.* Cette théorie, nettement proposée par les aigrefins Juifs qui ont arrangé l'Évangile sous le titre d'*Apocalypse de Pathmos,* a fini par prévaloir dans certains *Midraschim.*

Les Juifs n'avaient nullement renoncé au Royaume, mais si, comme Barabbas l'avait dit, le monde était lancé pour six mille ans et que l'*Even-guilayon* se fût simplement trompé d'échéance, ce Royaume ne viendrait pas avant la fin des *Poissons,* commencés le 15 nisan 789. C'était bien long !

Beaucoup préféraient croire au retour de Barabbas, qui abrégerait ce terme (2), si vraiment la parole de son Père était en lui. En croyant qu'il était le Messie, et qu'il reviendrait du ciel pour tuer la Bête, ils croyaient ce qu'ils avaient intérêt à croire, n'admettant point que, par la croix patibulaire, les goym romains eussent pu tenir en échec le Père de Barabbas : cette mort n'avait été qu'une épreuve, un accident vite réparé par une résurrection et une ascension glorieuses ; et l'esprit de Barabbas viendrait reprendre son corps à Machéron, dès qu'il en serait ainsi décidé par le Dieu de ses pères. Car, s'il n'avait pu procéder à la résurrection générale, du moins donnait-il un exemple de résurrection particulière. On ne parlait plus de ses crimes, puisque, par le moyen de Jésus représentant l'Esprit-Saint, c'est un innocent qui avait été crucifié.

b. — Les Juifs triomphants par les souffrances de Barabbas

Ne pouvant plus proposer Barabbas comme Messie accapareur, « père du butin, » les *Midraschim* défendent en lui le Rabbi superstitieux et confit en dévotions hypocrites, l'inventeur du baptême, le Messie à la petite semaine. Ils se font ainsi un mérite des souffrances surhumaines que ce scélérat aurait endurées pour eux avant de mourir. Ah ! personne n'a souffert comme lui à cause d'eux ! Et on peut ajouter « comme eux à cause de lui », puisqu'il a été l'assassin de son peuple !

(1) Cf. *Les discours de Pierre.*
(2) C'est ce que Jésus fait observer dans ses discours sur l'art d'accommoder la faillite de Barabbas. Ces discours semblent l'œuvre des disciples de Rabbi Akiba.

Si le Messie doit triompher un jour, ce n'est pas à cause de sa filiation davidique que Dieu l'aura élu, mais à cause des épreuves qu'il aura subies pour la Loi. A l'instar du « Rabbi », il faudra qu'il se mette sur les épaules un fardeau de pratiques religieuses « lourd comme une meule » ; qu'il s'inflige les jeûnes, l'ascétisme, la contrainte charnelle, dont le Rabbi s'est chargé, en dépit de son faste royal et de ses richesses légendaires ; qu'il soit, en un mot, « le souffrant à la manière du Rabbi ». (1) Alors il triomphera des nations, il sera *Schalom* (Paix), *Ménahem* (Consolateur), *Anon Schanim* (Maître des années), *Shiloah* (l'Envoyé). Le docteur qui avait osé dire : « Il n'y a plus de Messie pour Israël, car il est venu au temps d'Ezéchias, » reste seul de son avis ; et ceux de Babylone s'écrient : « Que Dieu lui pardonne ! Car Ézéchias vécut à l'époque du premier temple, et Zacharie prophétise (la venue du Messie) dans les jours du second temple », comme le *papas* Iehoudda, sous le nom de ce même Zacharie, salue en son premier-né le Messie dans les jours du troisième temple, le temple hérodien.

Certains talmudistes du sixième siècle parlent du Messie, comme rabbi Akiba et l'auteur de la *Lettre aux Hébreux* ont osé parler de Barabbas : « Il est plus grand qu'Abraham, plus élevé que Moïse, et supérieur aux anges de service ». Ce sont ses souffrances qui lui ont valu d'être au ciel, à la droite de Dieu, sous le trône de celui-ci (2), et il montre sa miséricorde pour les Juifs en inscrivant au *Livre de vie* ceux qui l'adorent comme Fils du Père. « Les mardis et jeudis, (ses jours de jeûne, quand il était dans ce monde,) les jours de sabbat et les jours de fêtes, les patriarches, Moïse, Aaron, David, Salomon, *toute la maison de David,* les prophètes et les *justes* (*thoristes*) se présentent devant lui. Ils pleurent avec lui, lui expriment leur gratitude, (il les a rachetés par ses souffrances), et lui disent : « Supporte avec calme l'expiation dont t'afflige ton Seigneur, car le terme est proche. Les chaînes qui pèsent sur tes épaules se briseront, et *tu seras mis en liberté* (3) ».

Lorsqu'il reviendra, en vain les hommes lui feront subir les mêmes épreuves que la première fois, il triomphera d'eux comme il a triomphé de la *première mort.* Ces souffrances, Dieu les lui a ménagées, dès la Création, pour le dernier *septenaire* (d'années sabbatiques), qui précédera la fin.

A ce septenaire, on apporte des blocs de fer (4), et on les met sur son cou jusqu'à ce que sa taille se courbe ; au milieu de ses pleurs il pousse des cris qui montent jusqu'au ciel. Aura-t-il assez de force pour supporter ce fardeau ? « Ne suis-je pas un être de chair et de sang ? » dit-il.

Dieu répond :

« Ephraïm, Messie de ma justice, tu es assujetti dès les six Jours de la Création. (5) Que ta peine soit maintenant semblable à la mienne ! » (6) Alors le

(1) Dans ces conditions, les circonstances les plus malheureuses leur paraissaient être des signes précurseurs de la venue du Messie ; les hypothèses les plus invraisemblables aussi : par exemple, l'impossibilité de trouver une seule pièce de monnaie, ou bien un dernier poisson pour guérir un malade.

(2) Comme l'Agneau dans l'*Apocalypse de l'Even-guilayon.*

(3) Non plus par plaisanterie, sous les espèces de Barabbas au prétoire. Ses parents ne seront plus obligés de dire qu'un Simon de Cyrène a été crucifié à sa place.

(4) Ceux de Gog et de Magog. Mahomet en parle.

(5) Dont le dernier , la Vierge, a vu naître Adam.

(3) C'est-à-dire en lutte avec Satan, jusqu'au terme fixé pour la chute de celui-ci.

Messie : « Maître du monde, je suis apaisé, il suffit au serviteur d'être rendu pareil à son maître. » (1)

Sur quoi, souffrant des hommes comme Dieu a souffert du Satan, le Messie est repoussé par certains Juifs, et jeté en prison (2), où il supporte avec résignation des dérisions de toute sorte ; il est chargé d'un fardeau qui rappelle celui de l'écriteau et de la croix, et il endure le martyre de la soif. (3) De son côté, pendant trois mois (jusqu'aux *Anes*), il abandonne les Juifs à une détresse extrême dans le désert. Mais ensuite il apparaît transfiguré par le baptême de feu. Dieu lui pose une couronne sur la tête, il lui attribue un trône de gloire, porté par les quatre animaux (4), et modelé sur le type du char d'Ezéchiel (5).

c. — Les nations esclaves des Juifs

A leur tour, Michaël, Gabriel et tous les Anges supérieurs, avec Moïse, Elie et d'autres prophètes, apparaissent et l'escortent. Il monte sur le sommet du Temple, qu'il a réédifié selon la promesse qu'il a faite quand il était dans le monde, et s'adressant aux Juifs, il s'écrie :

« Fidèles, le temps de notre délivrance est arrivé ! Et si vous ne le croyez, regardez ma lumière qui vous éclaire ! »

Alors tous les Juifs se dirigent vers la lumière qui rayonne de lui. Puis les nations viennent se prosterner devant le Messie et son peuple, disant : « *Soyons vos esclaves !* » et heureuses de s'en tirer à si bon compte, car elles devraient être détruites depuis le premier avènement du Roi des rois, c'est-à-dire depuis 789 ! Au lieu de la mort, c'est la servitude : voilà leur unique bénéfice dans le retour de Barabbas.

XXII
LE RETOUR DE BARABBAS PRÉCÉDÉ D'ÉLIE

On sait que, selon les *Toledoth* synoptisés par l'Église, Barabbas dispense d'Élie, et que, depuis sa transfiguration sur la montagne de Gamala, ses vêtements, devenus tout lumière, lui permettent d'habiter le ciel. Il y est auprès d'Elie, qui y est monté de son vivant, et qu'on n'a jamais vu en redescendre. Elie a donc une plus grande habitude du ciel, il peut faire profiter Barabbas d'une plus longue expérience, et, dans les *Midraschim*, il en use. Il tient la tête du « messie ben Joseph sur ses genoux, et il apaise ses douleurs, » en lui disant :

« Calme-toi, car le terme est proche. »

(Les « douleurs » de Barabbas consistent en ceci qu'il n'a pas pu faire

(1) Pris aux *Toledoth* synoptisés, où il est dit : « Il suffit au serviteur d'être comme son maître. »
(2) Le Hanôth en 789.
(3) « J'ai soif. » (*Mahazeh* de Cérinthe.)
(4) Décrits dans son *Apocalypse.*
(5) On faisait l'application de cette comparaison dès la seconde moitié du second siècle. Cf. plus loin, l'*Apparition du Vaurien de l'étranger.*

aux goym tout le mal dont il les avait menacés au « terme » de 789. Celui qu'il leur fait mort ne lui suffit pas.)

Elie est apparu aux Juifs dans la détresse qui les a accablés après la *première mort* de ce « ben-Joseph » et l'échec du Royaume ; et ceci fait croire que la Transfiguration est consécutive à une *Apparition* d'Elie, où celui-ci avait déclaré avoir Barabbas auprès de lui dans le ciel : témoignage qui aura servi ensuite à fabriquer l'Ascension.

Dès le moment que Barabbas était avec Elie, ne valait-il pas mieux que ce fût lui qui revienne, et non Elie? On était plus sûr de ce qu'il donnerait aux Juifs, puisqu'il était « le Père du butin ! » Et c'est pourquoi les *Toledoth* synoptisés avaient proposé sa substitution définitive à Elie.

Mais tous les Juifs n'avaient pas admis cela. Les *Midraschim* proposent donc un dernier arrangement, à l'avantage et de ceux qui attendent Elie sans Barabbas et de ceux qui substituent Barabbas à Elie. Elie revient le premier, et pour le plus grand bien de Barabbas, car il écarte de celui-ci Gog, Magog et l'Antéchrist, venus pour s'opposer à son second avènement ; il réussit à lui éviter la *seconde mort.*

Il lui épargne aussi une bonne partie de la besogne qu'il devait accomplir en 789.

Il rapporte certains objets qui étaient dans le temple de Salomon (1) et que le roi Josias avait cachés (2), comme le vase contenant la manne, un autre contenant l'eau destinée à la purification de la femme impure (3), un autre encore renfermant l'huile du sacre divin pour oindre le Messie, (4), et la verge d'Aaron, perpétuellement fleurie. Ce sont là les attributs de Barabbas ; aussi, dans d'autres versions, est-ce lui-même qui les rapporte, comme il l'avait promis dans l'*Apocalypse de l'Even-guilayon* :

Dieu amène le prophète Elie et le fils de David, *notre justice* (panthorique). Ils portent dans leurs mains la verge d'Aaron (qui est celle de Jessé) et le vase rempli de l'huile du sacre .Tous les Juifs s'assemblent en leur présence, la gloire de Dieu les précède, les prophètes viennent derrière eux, la Thora à droite, et les Anges de service à gauche. (5) Et la procession se dirige vers la vallée de Josaphat (où a lieu le Jugement).

XXIII
RETOUR DE BARABBAS SANS ÉLIE

a. — Sa seconde mort

Les Juifs n'ont jamais fait que rire de l'interprétation donnée par l'Église au *second avènement* de Barabbas, à savoir que ce fils du *papas*

(1) Il aurait fallu faire un choix sévère, étant donné le tour que le culte avait pris sous cet ancêtre de Barabbas. Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 12-16.

(2) Sur le Garizim. Ce n'est pas David, comme je l'avais dit d'après Josèphe, interpolé à cet endroit, ce serait Josias.

(3) C'est l'eau qui par le pouvoir du Messie est changé en sang. Ce détail m'avait échappé, mais il doit être exact, car la mère de Barabbas a été baptisée par son fils. Or, ce ne peut être dans l'eau du Jourdain, c'est-à-dire publiquement. C'est donc dans le privé, avec l'eau de la fontaine de Gamala, l'*Aïn-Karem*, comme disent les écrits des Coptes barabbalâtres.

(4) Celui que Salomé, dans sa précipitation, versa sur la tête de son fils aîné cinquante jours avant la pâque.

(5) Ceux que Barabbas invoquait en baptisant.

Iehoudda reviendrait, non pour leur donner la terre, mais, pour les punir. Avec ou sans Élie, quand Barabbas revient, c'est toujours pour que les douze tribus règnent sur le monde. Et ce revenant, ils le voient tel que le voyaient les premiers Juifs barabbalâtres, c'est-à-dire logique avec son Évangile, car il est « Oint pour la guerre ». (1)

Sinon invincible, du moins redoutable encore, (surtout par ses moyens physiques, car ses cornes sont plus hautes que celles de toute Bête), cet Agneau de Dieu distribue des coups aux quatre coins du ciel. Il est ce qu'il devait être en 789 : chef des armées et grand-prêtre. Il s'appelle Nehama (2) ou ben Amiel ou ben Houshiel. Il s'appelle aussi Ménahem, et ses exploits sont comme l'agrandissement de ceux du Ménahem de l'histoire, pendant un règne dont les commencements avaient été fort heureux.

Toutefois, il en fait un peu plus que Ménahem. Il soumet les peuples voisins de la Palestine et les assujettit à ce tribut dont il ne voulait pas pour les Juifs. Il reprend dans les trésors de l'empereur Julien (3) les objets enlevés au temple de Jérusalem par Titus : reprise peu difficile, car si le bon empereur avait vécu plus longtemps, il aurait restitué ces objets de bonne grâce, puisqu'il se proposait de reconstruire le Temple. Il rétablit l'ordre en Judée, rassemble un très grand nombre de Juifs, (mais pas tous, comme il l'eût fallu,) restaure Jérusalem, rebâtit le Temple, mais avec les mêmes matériaux qu'Hérode, offre des sacrifices, comme avait fait Ménahem en 819, et gouverne en paix pendant quelque temps.

Mais bientôt l'Antéchrist se présente devant Jérusalem. Pour Barabbas l'Antéchrist était l'Empereur romain : Tibère, après Auguste. Pour Simon dit la Pierre et pour Jacob senior, c'était Claude. Pour Ménahem, c'était Néron. Pour Bar-Kochev, c'était Hadrien. Plus tard, ce fut Constantin, nous le montrerons bientôt. Il est donc naturel qu'avant d'éprouver la *seconde mort* le messie ben Joseph soit vainqueur de l'Antéchrist, rouage désormais inutile dans l'ordre de l' « Even-guilayon ». Et cet Antéchrist, c'est un dernier empereur romain, qui doit régner neuf mois sur l'univers. Comme le messie ben-Joseph ne triomphe de cette Bête qu'après neuf mois, il y a encore des accouchements dans le monde : la génération continue. Barabbas mourra pour la seconde fois sans avoir pu réaliser l'*un en deux, deux en un* ; les Juifs continueront à être « divisés » en deux sexes, et par conséquent à connaître la mort, exactement comme de la semence de bétail.

L'Antéchrist mort, Gog et Magog arrivent, coalisés contre le messie ben-Joseph. Dans l'idée de celui-ci, l'effort de Gog et Magog devait durer sept ans, les sept dernières années du *Yom-Poissons*. C'est aussi l'opinion du *Talmud*. Le messie ben-Joseph ne peut les tuer du soufle de sa bouche, comme il l'avait promis, et comme il aurait pu le faire, s'il avait été baptisé de feu en 789. Il tombe dans la mêlée. C'est sa *se-*

(1) Pour les sources, cf. Rabinsohn (*Le Messianisme dans le Talmud*), à qui je m'en rapporte.
Cf. notamment *Pesikté R.*, 75 a, 15.
Pirké de Rabbi Eliézer, édit. de Wilna, 1883, p. 19.
(2) Consolation.
(3) Qui l'a expulsé du tombeau. Mais le Gamaléen l'a tué par la main des Perses ! Vous connaissez la chose : (« Tu as vaincu, Gamaléen ! » et autres sornettes.)

conde mort ; au moins est-elle plus propre que la première. On n'est pas obligé de l'arrêter à Lydda pour lui faire rendre ses comptes à la justice !

XXIV

L'AN MILLE OU MILLE DE L'AGNEAU

a. — Renonciation au règne personnel de Barabbas

Pour n'être en forme que dans les *Midraschim* relativement modernes, cette *seconde mort* de Barabbas coïncide avec une chose qui ne devait se produire qu'en la millième année de son règne : le dernier et vain effort de Gog et de Magog contre Jérusalem-Nazireth. Il est donc évident que cette écriture est une renonciation au règne personnel de Barabbas, puisque sa *seconde mort* n'est pas moins positive que la première, et qu'elle est même officiellement constatée par les nations victorieuses d'Israël. Ce n'est donc point par le retour du messie crucifié en 789 que le Royaume universel des Juifs se fera, c'est par le messie vivant qu'il plaira à Dieu de leur susciter pendant le Mille de *l'Agneau*. (1)

En tout cas, c'est bien aux Juifs seuls que s'était adressé le fameux ben Joseph dont la *seconde mort* se produit ici. S'il ne peut parvenir à régner, au moins ceux qui seront restés sous sa *thora* seront-ils seuls admis au séjour des bienheureux. Tout Juif qui n'est pas comme il le voulait est rejeté par des nuées vers les goym et tué par eux. De ceux qui se rendent aux goym pas un n'entrera dans le lieu de délices.

Et c'est de quoi se réjouissent, au fond de l'enfer, Juda Panthora, la Sotada, Barabbas, dans son ordure bouillante, et le reste de la Sainte-famille.

(1) L'*Agneau* millénaire a pris la suite du Mille des *Poissons* en une année qui serait la 1789e de Rome, si l'Église, interrompant la chronologie par peur d'un retour offensif de la Vérité, n'avait pas inventé l'Ère chrétienne et le système des Indictions.

II

ÉCHEC AU TALMUD DANS JOSÈPHE

I

LE FLAVIUS JOSÈPHE DE L'ÉGLISE

a. — Faux témoignages introduits dans Josèphe contre les vérités historiques du Talmud

Pendant longtemps, l'Église, toute puissante de par les Barbares contre les écrits historiques des Latins, des Grecs et des Egyptiens, ne put rien contre le *Talmud*, qui défiait ses atteintes, embusqué derrière l'Euphrate. D'ailleurs, ces écrits en hébreu corrompu, mêlé de toutes sortes d'idiomes chaldéens, n'étaient pas dangereux pour elle, ses ouailles immédiates étant incapables de les lire et de les comprendre. L'homme redoutable, plus que tous les rabbins de Sura et de Poumbédita, c'était Flavius Josèphe, contemporain de Barabbas, à trente ans près, et qui, ayant vu le règne de Ménahem, était mort à Rome, on ne sait plus comment, mais après Domitien.

Flavius Josèphe était de la famille royale des Asmonéens qui, au siècle de Juda ben Péréja, avait crucifié plus de davidistes en un jour, que les procurateurs romains dans toute leur carrière. Il avait laissé derrière lui les deux monuments d'histoire juive les plus importants : les *Antiquités judaïques*, et, ce qui importait bien davantage à l'Église, la *Guerre des Juifs contre les Romains*, avec la genèse de l'Évangile et de l'Évangélisation depuis le recensement de Quirinius et en deça, jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus et au-delà.

Ce dernier livre n'avait pas pour titre *Guerre des Juifs contre les Romains*, mais *Sur la prise* (Péri alôseôs) *de Jérusalem.*

L'historien reprenait les choses de fort loin, à la tentative des descendants de David pour reprendre la couronne sous son ancêtre Iannaos. Et il développait, avec une documentation exacte, le principe qu'il avait posé à plusieurs reprises dans les *Antiquités judaïques* : la Sainte Famille a perdu la patrie. C'est à quoi conclut également le *Talmud.*

L'Église comptait sur les Perses et sur les Arabes pour la débarrasser des Juifs du *Talmud.* Quant à Josèphe, elle l'avait sous la main, comme elle avait Philon et Juste de Tibériade.

b. — Procédés employés pour rendre la Sainte Famille irresponsable de la chute de Jérusalem

Un aigrefin comme il y en avait tant dans l'Église, Rufin d'Aquilée, se chargea de tout bouleverser et de tout refaire : il excellait non pas seulement à supprimer, (il suffit d'une paire de ciseaux), mais à substituer, à brouiller les pistes, à égarer les chercheurs. (1)

Dans tous les passages qui, de près ou de loin, touchent à la Sainte famille, le Josèphe actuel est de Rufin, lui-même revu et corrigé par l'Église au cours des temps, et selon la nécessité.

Il commença par rejeter dans les *Antiquités judaïques* une partie des matières traitées dans la *Guerre des Juifs.* Avant toutes choses, il supprima radicalement tout ce qui concernait le *sotisme* de Cléopâtre avec Hérode et ses conséquences sur la conduite de la Sainte famille. Il refit tout ce qui avait trait au Recensement de Quirinius, laissant néanmoins la date, et remplaça le nom de Siméon, père de Salomé, par celui de Zadoc, qui cessa d'être le frère de Juda Panthora. Il laissa toutefois le fait que Juda était Gamaléen. Grande faute, car la femme de Juda restait « la Gamaléenne. »

Il supprima tout ce qui avait trait à Juda bar-Abba, leur fils aîné, à son séjour en Égypte, à ses prétentions messianiques, à l'année des baptêmes, à l'Évangélisation, aux crucifixions de Pilatus.

Il avait supprimé au préalable la lapidation de Jacob junior, pour n'avoir point à découvrir Saül, qui depuis Josèphe était devenu Paul, Paul au nom de qui on avait littéralement constitué l'Église romaine.

En même temps qu'il supprimait à peu près complètement le rôle messianique de Juda bar-Juda dit Barabbas, ne le retenant dans le texte que sous les vagues espèces d'un imposteur anonyme, il le faisait disparaître dès la Samarie, au Sôrtaba, pour n'avoir point à dire quand, comment, et par qui il avait été arrêté à Lydda.

Il fabriqua deux passages : l'un sur un nommé Jean-Baptiste, homme plein de vertus, emprisonné par Hérode Antipas, sans avoir pu être mêlé à la Journée des Porcs, l'autre sur un nommé Jésus, homme digne du titre de Dieu, crucifié par Pilatus avec une incroyable légèreté, et qui « était le Christ ».

Il dissimula Juda Toâmin sous le nom de Theudas, conformément aux *Actes des Apôtres,* de manière qu'on ne sût pas qu'il s'agissait du frère cognominal de Barabbas. Il réduisit à deux lignes la crucifixion de Simon et de Jacob senior par Tibère Alexandre, reconnaissant toutefois, (c'est une grande faute), qu'ils étaient fils de Juda le Gamaléen. (2).

(1) Erasme est l'un des premiers qui aient signalé à l'attention de la critique les procédés de Rufin.

A la vérité, je ne pense pas qu'il soit équitable de n'accuser que Rufin et de rejeter sur lui seul toute la responsabilité des innombrables faux dont est farci le texte actuel de Flavius Josèphe. Il est évident que la plupart de ces faux sont postérieurs à Rufin, quelques-uns même à l'invention de l'imprimerie et faits en vue de l'édition.

(2) Il réussit à n'avoir dit qu'une seule fois, à l'article du Recensement, que ce Juda était de Gamala.

Il transporta sous le gouvernement d'Albinus, procurateur au temps de Néron, la lapidation de Jacob junior, qui avait eu lieu sous Pilatus, de manière que Saül, promu Paul, n'y pût être mêlé, avouant toutefois, (ce qu'il n'avouait ni de Simon, ni de Jacob senior, ni de Theudas, ni de Ménahem), que Jacob junior était frère de « Jésus, nommé christ ».

Il supprima presque tout le rôle de Ménahem, avouant toutefois qu'il était fils du Juda du Recensement, et manœuvra de telle sorte qu'on ne pût savoir d'où il venait quand il se fit roi-christ.

Il introduisit dans l'histoire du siège un certain Jésus, prophète à la vérité, mais fils d'un paysan, et qui pouvait passer pour avoir inspiré Ménahem, sans appartenir à la même famille.

Il fabriqua le discours dans lequel Eléazar bar-Jaïr, avant de succomber à Massada, fait l'éloge de l'administration romaine, avouant toutefois qu'il était de la famille du Juda du Recensement, ce qui permet de le rattacher à celle d'Eléazar bar-Jaïr, tué en 789.

Après avoir ainsi traité l'histoire de la Sainte famille, dont presque toutes les traces se trouvent rejetées dans les *Antiquités judaïques*, il en vint à la *Guerre des Juifs*.

Le pseudo-Josèphe le dit très nettement dans le Prologue du *Péri Alôséôs*, il veut bien étudier les causes qui ont amené la destruction du Temple de Jérusalem, mais il ne parlera pas de la tentative faite par Siméon et Juda, au Recensement, pour rétablir la monarchie davidique. Cette affaire ne lui paraît pas rentrer dans les causes en question ; il passe de Varus à Cestius Gallus, soit cinquante ans d'histoire, sans nommer ni Siméon ni Juda, ni aucun membre de leur famille. Cette discrétion dans les grandes lignes nous en promet une plus grande encore lorsque nous pénétrerons dans les chapitres.

c. — Camouflage de Juda (Ieschoua) ben Péréja, le Jesséen qui prophétisa pour la Sainte Famille contre Alexandre Iannaos (1)

Or, le vrai Josèphe n'attendait pas l'année 760, où manifestèrent Siméon et son frère, « le *papas* Iehoudda », pour parler de l'Évangile. C'est près de cent ans auparavant que la question se posait à propos du Juda qui s'appelle aujourd'hui Ieschoua ben Péréja dans le *Talmud*, et qui avait prophétisé contre Alexandre Iannaos.

Ce Juda n'avait pas prophétisé que contre les Asmonéens, il avait anathématisé tous les peuples avec lesquels ils avaient fait alliance, notamment les Romains. Rufin réduisit son rôle à la prédiction de la mort d'Antigone, tué par son frère Aristobule, sans qu'il soit possible actuellement de voir dans cette prédiction l'ombre d'un intérêt dynastique.

A ce propos, (la mort d'Antigone,) comment ne pas admirer Juda ? Il descendait de Jessé, qui ne s'est jamais trompé dans ses prédictions, et n'a jamais menti. Comme Antigone traversait le Temple, à peine l'eût-il aperçu qu'il s'écria, parlant aux notables qui étaient là, (car il n'avait pas peu de disciples et de gens qui le consultaient) : « *Papaï* (pères), je n'ai plus qu'à mourir, puisque la vérité est morte avant moi, et qu'il se trouve quelques mensonges dans mes prédictions. Car il vit, cet Antigone, qui devait être tué

(1) Cf. pages 15, 264 366.

aujourd'hui ! Le lieu assigné à sa mort par le destin était la Tour de Straton, et le voici à six cents stades de là ! Il est quatre heures, le temps de ma prophétie est passé ! » Ayant ainsi parlé, le vieillard, montrant un visage attristé, repassait toutes ces choses en son cœur.

Mais peu après on annonça qu'Antigone avait été tué en un lieu qui, comme aujourd'hui Césarée de la mer, s'appelait Tour de Straton : le devin ne s'était trompé qu'en cela ». (1)

Ce Juda disparaît en même temps qu'Antigone, et on ne le revoit plus jamais, surtout fuyant en Égypte après avoir vainement conspiré contre Alexandre Iannaos. Toute cette partie a été rejetée, après les suppressions nécessaires, dans les *Antiquités judaïques*. Par conséquent, les Talmudistes auront beau montrer que ce Juda, connu d'eux sous le nom de Ieschoua ben Péréja, est l'ancêtre de Barabbas et son précepteur dans la Kabbale asinaire, aucun lecteur du néo-Josèphe ne les voudra croire, puisque ni Ieschoua ben Péréja ni Juda bar-Abba ne sont nommés dans les *Antiquités judaïques.*

De ce Juda jusqu'à Siméon Cléopas, premier mari de la *Sota*, et grand-père de Barabbas, le pseudo-Josèphe perd volontairement la trace des descendants de David. Et d'ailleurs il semble que ce roi n'ait jamais été connu sous le nom de David, mais simplement de fils de Jessé, car on ne prononce jamais son nom à propos des Juda Péréja.

d. — Camouflage de Siméon Cléopas, premier mari de Cléopâtre et père de la Gamaléenne

Siméon était sans doute un grand prophète, Barabbas le dit. Pourtant il y a une chose qu'il n'avait certainement pas prédite, quoique fils de Jessé, c'est qu'après un légitime *un en deux, deux en un,* avec lui, sa femme en ferait un autre, mais adultère, avec Hérode.

Aussi, entre les prophéties qu'il avait faites contre Hérode, il en est une qui lui tenait particulièrement à cœur, et que Josèphe rapportait, celle-là au moins s'étant réalisée : il avait annoncé qu'après avoir épousé neuf femmes, Hérode serait empêché par la mort d'en avoir une dixième. L'événement lui a donné raison: le second mari de Cléopâtre est mort avant le premier ; Cléopâtre elle-même est morte avant son second mari (2). Vous l'avez vu dans le *Toledoth* dit de Matthieu (3), c'est quand « ceux qui voulaient la mort de l'enfant (Barabbas) sont morts » que la Sainte famille revient d'Egypte, « mais ayant appris qu'Archelaüs régnait en Judée », elle va se fixer à Gamala.

§. 1. — *Ses prophéties contre Hérode et Cléopâtre la sota, transportées sous Archelaüs*

Rufin a rejeté dans les *Antiquités* la liste des neuf femmes d'Hérode, il a biffé tout ce qui concernait le premier mariage de Cléopâtre, disant

(1) *Guerre des Juifs*, l. I, ch. 3, édition de Sigismond Gelenius.
Pour celui qui a fabriqué ce passage, les Jesséens ne sont pas encore la secte qu'un autre faussaire inventera sous le nom d'Esséniens (cf. plus loin, p. 318) : ce sont les fils de Jessé, père de David.
(2) On aimerait à savoir comment.
(3) Cf. le *Toledoth* dit de Matthieu.

simplement qu'elle était de Jérusalem (1). Ce n'est pas le moment de revenir sur tout cela dans la *Guerre des Juifs !*

Siméon n'aura donc pas prophétisé sous Hérode, mort en 750, il ne se sera produit que sous Archelaüs, et encore dans la dixième année, la dernière de ce prince, donc en 760, la veille du Recensement. Par conséquent, dans la néo-Nativité, celle que l'Église date du Recensement, Siméon aura encore pu prendre dans ses bras l'enfant-messie, lorsque ses parents le présentent au Temple.

C'est maintenant « un certain Siméon, descendant de Jessé », et qui par conséquent jouit du privilège réservé par le falsificateur à la Sainte famille, de ne pouvoir ni errer ni mentir. Son apparition est préparée par une prophétie qui, au premier abord, semble fort insignifiante, mais à laquelle l'Eglise tient tellement, qu'après l'avoir mise dans les *Antiquités judaïques* (2), une autre fois dans la *Guerre des Juifs,* (3) elle l'a reportée dans les *Antiquités,* après les corrections que l'impudence de Rufin, dans la première version, l'a obligée de faire ?

Voici cette première version :

On dit qu'un peu auparavant, Archélaüs eut un songe, dans lequel il vit neuf grands épis, fort pleins de grains, que des bœufs mangeaient; et que, des Chaldéens qu'il consulta pour lui interpréter ce songe, le lui ayant diversement expliqué, un nommé Siméon, descendant de Jessé, lui dit que ces neuf épis signifiaient le nombre des années qu'il avait régné, et ces bœufs le changement de sa fortune, parce que ces animaux, en labourant la terre, la renversent et lui font changer de face. Qu'ainsi, neuf ans s'étant passés depuis qu'il avait été établi tétrarque, il devait se préparer à la mort. Et cinq jours après que Siméon eut ainsi expliqué ce songe, Archélaüs reçut l'ordre d'aller trouver Auguste.

N'en déplaise à Rufin, cette interprétation est présentée d'absurde façon. Archelaüs est un pur imbécile, si à la fin de la dixième année de son règne, il ne comprend pas que les neuf épis mangés par les bœufs sont les neuf années écoulées. Il doit même avoir dix épis, si vraiment il s'agit des années de son règne, car il a régné dix ans, et non neuf. Les Chaldéens, appelés pour le moins de Babylone, sont encore plus bêtes que les bœufs, ces bœufs fussent-ils modelés de la même argile que la colombe lumineuse. Et quant à Siméon, n'en parlons pas, il est au-dessous de tout.

Mais, si nous considérons que le roi Hérode, père d'Archelaüs, eut neuf femmes successivement ; qu'une de ces neuf femmes fut la davidique Cléopâtre, déjà mère de Salomé ; que cette *Sota* eut ensuite d'Hérode les princes Philippe, tétrarque de Bathanée, et Lysanias, tétrarque d'Iturée et de Trachonitide, nous pouvons nous passer de Rufin pour l'interprétation des neuf épis et des neuf bœufs ; ce n'est pas des neuf premières années du règne d'Archelaüs qu'il était question dans le texte primitif de Josèphe, mais des neuf femmes d'Hérode. De ces neuf femmes, il y en a au moins une qui est morte « divisée », c'est-à-dire hors d'état de réaliser l'*un en deux, deux en un* réadamique avec son mari légitime. C'est dans le chiffre neuf qu'était l'explication historique du songe, et dans la « division » de Cléopâtre qu'était sa portée évangélique. La *Sota* ne man-

(1) Peut-être pour ne pas dire qu'elle était plutôt d'Alexandrie.
(2) Livre II, ch. xi.
(3) L. XVII, ch. xv, p. 414 de l'édition de Sigismond Gelenius.

gera pas le *lehem* (pain) millénaire. Aussi un aigrefin, encore plus prudent que Rufin, a-t-il changé le chiffre dans une seconde version, celle des *Antiquités judaïques* ; il le porte à dix, le nombre exact des années qu'a régné Archelaüs. (1)

Dans les *Antiquités,* ce n'est pas cinq jours après l'explication du songe, mais cinq jours après le songe lui-même, qu'Archelaüs est appelé à Rome par la Bête dont le nom est un nombre. Et c'est lui-même qui le raconte à ses amis, sans s'apercevoir qu'il le retarde d'un an. Il ne fait pas venir de Chaldéens ; «Siméon, descendant de Jessé», demande la permission d'expliquer le songe ; il est au palais avec les courtisans, on peut même croire qu'il y demeure. (2)

§ 2. — *Le Songe de la Sota dénaturé*

Restait à effacer le sens évangélique de la malédiction prononcée par Siméon contre Cléopâtre, à savoir que, ressuscitée par son petit-fils en 789, la *Sota* serait jugée par lui et condamnée, et qu'elle connaîtrait la *seconde mort,* auprès de laquelle sa *première mort,* si terrible fût-elle, n'aurait été qu'un exercice de physique amusante. Un nouveau songe vient compléter le premier, et qui naturellement n'a point eu lieu sous Hérode et chez Hérode, mais sous Archelaüs et chez Archélaüs. Mais cette fois, ce n'est pas Siméon, descendant de Jessé, qui l'explique, c'est sa femme elle-même, sous le nom de Glaphyra, femme d'Archélaüs. Là encore deux versions, comme pour le songe du mari : l'une dans la *Guerre des Juifs,* l'autre dans les *Antiquités judaïques.* Celle-ci est certainement la plus ancienne :

« La princesse Glaphyra, sa femme, eut un autre songe. Nous avons vu comme elle avait épousé en premières noces Alexandre, fils du roi Hérode. Après sa mort, le roi Archélaüs, son père, la maria à Juba, roi de Mauritanie, qui mourut aussi ; et étant veuve de lui, elle retourna en Cappadoce auprès de son père. Alors Archélaüs l'Ethnarque conçut une si violente passion pour elle qu'il répudia Marianne, sa femme, et l'épousa. Étant donc avec lui, elle eut un tel songe : « Il lui sembla qu'elle voyait Alexandre, son premier mari, et qu'étant toute transportée de joie, elle voulut l'aller embrasser (3) ; mais qu'il lui avait dit avec reproche : « Vous avez bien fait voir que l'on a raison de croire qu'il ne faut point se fier aux femmes, puisque, *m'ayant été donnée*

(1) « Archélaüs, avant que de recevoir l'ordre d'aller trouver Auguste, avait eu un songe qu'il avait raconté à ses amis. Il lui sembla qu'il voyait dix épis de blé tout mûrs et extrêmement remplis de grain, et que des bœufs les mangèrent. S'étant éveillé, il crut ne devoir pas négliger ce songe, et envoya quérir ceux qui passaient pour les plus capables de le lui interpréter : mais comme ils ne s'accordaient point entre eux, (pas même sur le chiffre !), un nommé Siméon, descendant de Jessé, le pria de lui pardonner s'il prenait la liberté de lui en donner l'explication, et lui dit ensuite « que ce songe présageait un changement dans sa fortune, qui ne lui serait pas favorable, parce que les bœufs sont des animaux qui passent leur vie dans un travail continuel, et qu'en labourant la terre ils lui font changer de forme et de place ; que ces dix épis marquaient dix années, parce qu'il ne se passe point d'année que la terre n'en produise de nouveaux par une révolution continuelle, (interrompue par les années sabbatiques, pendant lesquelles il est défendu de semer) : et qu'ainsi la fin de la dixième année serait la fin de sa domination. » Cinq jours après que Siméon eut ainsi expliqué ce songe, Archélaüs reçut l'ordre d'aller trouver Auguste. »

(2) Ce fut le cas du fils qu'il eut de Cléopâtre : Siméon, frère de Salomé, élevé avec les autres fils que Cléopâtre eut d'Hérode.

(3) Au point de se confondre avec lui : *un en deux, deux en un.*

vierge, et ayant eu de moi des enfants (1), le désir de passer à de secondes noces vous a fait oublier l'amour que vous deviez me conserver *inviolable* (2) ; que, ne vous contentant pas de m'avoir fait un tel outrage, vous n'avez point eu de honte de prendre un troisième mari, et de rentrer impudemment dans ma famille, (3) en épousant Archélaüs mon frère. Mais mon affection sera plus constante que la vôtre. *Je ne vous oublierai pas, comme vous m'avez oublié* ; et *en vous retirant à moi, comme une chose qui m'appartient*, je vous délivrerai de l'infamie dans laquelle vous vivez ! » Cette princesse raconta ce songe à quelques-unes de ses amies et mourut cinq jours après. (4)

En effet, le premier mari de Cléopâtre, celui qui l'a eue vierge, l'avait condamnée à mort, mais ce n'était nullement pour la reprendre en ui, comme Alexandre en menace ici Glaphyra, c'était au contraire pour la laisser « divisée » de lui, ressuscité, baptisé de feu et vivant mille ans avec son petit-fils.

Rufin sait bien que ces deux songes sont dirigés contre l'identité des personnes, la vérité des situations et des dates :

« J'ai cru, dit-il, qu'il n'était pas hors de propos de rapporter ceci sur le sujet des rois et des grands, parce qu'il peut servir non seulement d'un exemple, mais d'une preuve de l'immortalité de l'âme et de la divine providence. Que si quelques-uns trouvent que de semblables choses doivent passer pour incroyables, ils peuvent demeurer dans leur sentiment, sans trouver étrange que d'autres y ajoutent foi, et qu'en étant touchés, elles leur servent pour s'exciter à la vertu ».

Autant dire : « Je mens, et vous le sentez bien, mais c'est pour le bon motif et toujours le même : tirer d'affaire le Juif de rapport, et vous empêcher de comprendre pourquoi dans le *Talmud* il est appelé *ben-Sotada* (fils de la fille de la femme adultère). »

e. — Ce qui reste de l'histoire du Recensement dans « La guerre des Juifs » Falsifications relatives à Siméon et à Juda Panthora

Après avoir, par le déplacement chronologique de ces deux songes, éloigné l'idée que Siméon pût être le vieillard Siméon de la Présentation

(1) C'est la seule analogie possible entre Glaphyra et Cléopâtre.

(2) « Même après ma mort. » C'est l'interdiction des secondes noces, prononcée au nom de l'individu qui a fabriqué les *Lettres de Paul*. Ce propos ne s'explique que dans la bouche d'un homme abandonné, de son vivant, par sa femme, ce qui est le cas de Siméon.

(3) Ce que Siméon reprochait à Cléopâtre, c'est d'en être sortie pour porter ses droits dans la famille d'Hérode !

(4) Voici la seconde version du « songe de Glaphyra », celle de la *Guerre des Juifs*. On y remarquera des différences sensibles, notamment dans le discours d'Alexandre. Glaphyra meurt deux jours, au lieu de cinq, après le songe, et on a retranché le passage dans lequel Rufin autorisait les lecteurs à mettre son récit en doute :

« J'estime devoir aussi rapporter un autre songe qu'eut la princesse Glaphyra, sa femme, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, qui avait épousé en premières noces Alexandre, fils du roi Hérode qui le fit mourir. Cette princesse épousa après sa mort Juba, roi de Lybie ; et en étant encore demeurée veuve, elle retourna chez le roi, son père, où Archélaüs l'Ethnarque, l'ayant vue, fut touché d'une si violente passion pour elle qu'il répudia Marianne, sa femme, pour l'épouser. Peu de temps après que Glaphyra fut retournée en Judée pour ce mariage, il lui sembla qu'elle voyait Alexandre, son premier mari, qui lui disait : « Ne vous suffisait-il donc pas d'être passée à de secondes noces sans vous marier encore une troisième fois, et n'avoir point de honte d'épouser mon propre frère? Mais je ne vous pardonnerai pas un si grand outrage : et malgré que vous en ayez, je vous reprendrai. » Cette princesse raconta ce songe à ses amies, et mourut deux jours après », laissant quarante-huit heures à ses amies pour transmettre le songe à la postérité.

au Temple, ou mieux Siméon le Zachen (l'Ancien, par rapport à son fils, Siméon, et à Siméon dit la Pierre, son filleul), Rufin passe au Recensement où périrent ce Siméon et son frère Juda Panthora.

Lorsque les pays possédés par Archélaüs eurent été réduits en province, Auguste en donna le gouvernement à Coponius, chevalier romain.

Pas un mot de Quirinius, dont le nom est inséparable du Recensement, ni du Recensement lui-même, que Rufin se flatte d'avoir traité avec assez de développement dans les *Antiquités.* Rufin préfère ne pas attirer l'attention sur cette opération, car depuis que Juda, sous le nom de Joseph, et Salomé, sous celui de Marie, vont se faire recenser à Bethléhem, où la Gamaléenne accouche maintenant de..... Jésus, il convient de laisser planer un certain mystère sur la dite dame.

Durant son administration, un Galiléen (1), nommé Juda, porta les Juifs à se révolter, leur reprochant de payer tribut aux Romains, et leur disant que c'était égaler les hommes à Dieu, puisqu'ils les reconnaissaient pour maîtres aussi bien que lui.

Pour la même raison que dans les *Antiquités,* pas un mot dans la *Guerre des Juifs* sur la façon dont Siméon et Juda ont quitté la terre. Cela tient à ce que la mort de « ces deux prophètes » est toute entière dans l'*Apocalypse de l'Evangile éternel,* et celle de Juda, sous le nom de Zacharie, dans les *Toledoth* canoniques.

On sait que, dans les *Antiquités,* Juda est présenté comme l'auteur de la secte des Kanaïtes, (Jaloux de la Loi), et c'est la vérité.

Juda est accompagné d'un « pharisien nommé Zadoc », que nous ne retrouvons plus dans la *Guerre des Juifs,* si ce n'est sous le nom de Siméon. Il n'y avait pas de Zadoc dans le texte original, et Siméon venait avant Juda comme étant l'auteur principal de la secte des Kanaïtes (2). On l'a supprimé soit sous le nom de Zadoc, soit sous celui de Siméon, et Juda reste seul à la tête de la secte.

Ce Juda fut l'auteur d'une nouvelle secte entièrement différente des trois autres, dont la première était celle des Pharisiens, la seconde celle des Saducéens, et la troisième *celle des Esséniens, qui est la plus parfaite de toutes.*

Rufin veut faire croire, comme dans les *Antiquités judaïques,* qu'il y a réellement eu une quatrième secte : celle des Esséniens, indépendante de la secte des Jesséens, qui sont avant tout le parti de la Sainte Famille appuyée sur l'*Even-guilayon.*

II
LES ESSÉNIENS

a. — Substitution d'une secte appelée Esséniens à celle des Jesséens (Davidistes)

En conséquence, après avoir présenté les Kanaïtes ou Sicaires comme étant une quatrième secte, « différente des trois autres », Rufin les

(1) Il n'est plus Gaulonite, comme dans les *Antiquités,* ni de Gamala, depuis que Marie n'est plus Gamaléenne.

(2) Son nom est même encore dans le titre latin du chapitre XII du Livre II, p. 784 de l'édition donnée par Gélénius : *De Simone Galileo,* et à la table, avec cette mention catégorique : « *Propriæ sectæ sophista erat,* il était l'instructeur de sa secte. »

laisse de côté pour passer immédiatement à celle de son invention, ces mystérieux Esséniens, encore plus différents des Sicaires que ceux-ci ne l'étaient des Pharisiens et des Saducéens.

Il s'agit d'abord de dissimuler les Sicaires, sur qui on n'a que trop de renseignements, pour mettre en avant les Esséniens, dont on est censé n'avoir pas suffisamment parlé dans les *Antiquités judaïques*, en un mot d'inventer de toutes pièces un milieu où le personnage de Jésus ait pu évoluer sans se heurter à Barabbas, et y puiser au besoin des disciples, plus ou moins nombreux ; ils ne le sont pas assez pour être nommés dans les *Mahazeh* et *Toledoth*, où les rabbins évangélistes ne parlent que de deux sectes opposées à la Sainte Famille : les Pharisiens et les Saducéens. Rufin (il a eu bien tort !) ne s'est pas senti assez fort pour introduire, ne fût-ce que par un mot, les Esséniens dans le *Nouveau Testament !*

Comme les Talmudistes ne peuvent avoir connu les Esséniens fabriqués par Rufin, il convient que cette secte ait vécu pour ainsi dire dans l'espace.

Ecoutez, je vous prie.

b. — Règles de la prétendue secte des Esséniens

§ 1. *Race*

Ils sont Juifs de nation.

Mais dans quelle tribu se recrutent-ils de préférence ? S'ils sont Juifs, on les circoncit à huit jours, leurs mères se font purifier selon la Loi par les prêtres. Ils vont au Temple à douze ans, nous devons les y retrouver aux Tabernacles, à la Dédicace, aux Phurim, à la Pâque. D'où vient que personne ne les y a jamais vus, sauf Rufin ; d'où vient aussi que ni la *Guerre des Juifs* ni les *Antiquités* ne constatent leur existence avant 760 ? Quelle attitude ont-ils eue pendant le Recensement ? Sont-ils allés avec Siméon et le *papas* Juda, ou bien avec le Temple hérodien ?

§ 2. *Voués au célibat, mais incapables d'édicter l'arrêt de l'acte génésique chez autrui pendant l'Année des baptêmes*

Ils vivent dans une union très étroite, et considèrent les voluptés comme des vices que l'on doit fuir, et la continence et la victoire de ses passions comme des vertus que l'on ne saurait trop estimer. Ils rejettent le mariage, *non qu'ils croient qu'il faille détruire la race des hommes* (1), mais pour éviter l'intempérance des femmes, persuadés qu'ils sont qu'elles ne gardent pas *la foi à leurs maris.*

Tout cela parce que Cléopâtre n'a pas gardé la sienne à Siméon ! Voilà des enfants aimables pour leurs mères ! Mais puisqu'ils sont Juifs, ils doivent croître et multiplier selon leur Loi. D'où vient qu'ils se vouent au célibat, comme le Nazir Barabbas ? S'ils vivent dans le célibat, ils ne peuvent se recruter que dans les familles. D'où vient que dans le *Talmud* aucune famille n'a de fils Essénien (1), mais que celle de Jessé a un fils Nazir ?

(1) Comme le voulait faire aux goym l'estimable Barabbas, porteur de la verge de Jessé.

Depuis qu'aux *Noces de Kana,* Jésus dit à sa mère selon le monde : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ? » tous ces Juifs ont juré de rester vierges.

§ 3. *Génération tolérée, mais élevée en vue du célibat*

« Laissez venir à moi les petits enfants, » dit Jésus aux brutes apostoliques qui les repoussent dans les *Toledoth.* Combien différents sont les Esséniens !

Ils ne laissent pas néanmoins de recevoir les jeunes enfants qu'on leur donne pour les instruire, et de les élever dans la vertu avec autant de soin et de charité que s'ils en étaient les pères. Et ils les nourrissent et les habillent tous d'une même sorte.

Il y a là des pères et des novices, nous sommes au couvent ? Où sont ces couvents ? Si on y envoyait Flavius Josèphe lui-même, quand il sera en âge ?

§ 4. *Incapables de nourrir l'idée de piller le trésor du Temple*

Ils méprisent les richesses.

Ah ! les braves gens ! Ce sont autant d'Apollonius. Ce n'est pas à eux qu'il faudrait proposer le pillage du trésor du Temple, une Ville toute d'or et de pierreries, avec des portes d'une seule perle !

Toutes choses sont communes entre eux, avec une égalité si admirable que, lorsque quelqu'un embrasse leur secte, il se dépouille de la propriété de ce qu'il possède, pour éviter par ce moyen la vanité des richesses, épargner aux autres la honte de la pauvreté, et par un si heureux mélange vivre tous ensemble comme frères.

§ 5. *Incapables de s'attribuer le bien d'autrui par la violence*

Si nous ne nous trompons, au lieu de déposer leurs biens aux pieds de Barabbas et de ses frères, comme firent les Kanaïtes en 788, ils s'organisent selon les ordonnances contenues dans les *Lettres de Paul,* et cela dès 760. Hélas ! s'ils fonctionnent en 789, lorsque Barabbas se proclamera Roi-christ, ils peuvent s'attendre à être volés comme Ananias et sa femme !

§ 6. *Incapables de se rallier à un homme qui aurait été fait Christ par la Parfumeuse du Talmud*

D'autant plus que, par leur règle, ce sont des ennemis acharnés de tout *chrisme* et de tout *christ.*

Ils ne peuvent souffrir de s'oindre le corps avec de l'huile ! Mais si cela arrive à quelqu'un, quoique contre son gré, ils essuient cette huile comme si c'était des taches et des souillures.

En disant : « Pouah ! » Ainsi, supposez qu'ils se trouvassent avec ceux qui dans le *Mahazeh* de Cérinthe cherchent Jésus « pour le faire roi, » (oh ! malgré lui, car là « il leur échappe »), eh bien ! ils ne voudraient ni le voir *oint,* ni participer à son *onction.* Tout au plus consentiraient-ils à l'essuyer, non certes de leurs cheveux, comme fait la Gamaléenne

dans ce *Mahazeh* ou dans les *Toledoth,* mais par un autre moyen à leur portée. D'ailleurs qui ne sait que, s'il y a eu un certain Barabbas, que sa mère oignit roi en 789, à l'aide d'un vase rempli d'huile parfumée, Jésus, dans les Ecritures, n'a pas voulu entendre parler de cela, et a simplement accepté sur les pieds l'onction qu'une « femme de mauvaise vie » lui a faite? Et encore est-ce parce qu'il n'a pas pu l'éviter !

§ 7. *Pas de pourpre chez eux*

Ils se croient assez propres et assez parés, pourvu que leurs habits soient toujours bien blancs.

Eh ! oui, ils ont pour tous les vêtements de couleur, notamment la pourpre, un mépris qui touche à la haine ! Si donc Jésus qui, on le sait, n'a pas le moindre rapport avec Barabbas, et qui, seul peut-être, a connu les Esséniens, si ce Jésus, toujours de blanc vêtu depuis la Transfiguration, — de ce côté, quel Essénien ! — endosse au prétoire la pourpre de Barabbas, ce ne pourra être qu'avec une répugnance indicible ! Il subira cela comme une humiliation nouvelle, et Dieu sait ce qu'il en a souffert !

§ 8. *Leurs économes incapables de voler, comme l'économe-type dans les Toledoth canoniques*

Ils choisissent pour économes des gens de bien, qui reçoivent tout leur revenu et le distribuent selon le besoin que chacun en a.

Oui, oui, c'est là leur caractéristique ! Ils ne voudraient pas ressembler à cet économe du *Toledoth* de Luc, qui vole ouvertement son Maître (Dieu), de cinquante pour cent, de trente pour cent, de vingt pour cent, sur ce qui lui est reconnu par ses débiteurs ! (1). Car celui-là, c'est Barabbas, lui-même condamné pour vol, et on n'avoue plus un tel maître.

§ 9. *Goym reçus sans conditions*

Ils n'ont point de ville certaine dans laquelle ils demeurent, (comme qui dirait Gamala). Mais ils sont répandus en diverses villes, où ils reçoivent ceux qui désirent d'entrer dans leur société ; et encore qu'ils ne les aient jamais vus auparavant, ils partagent avec eux ce qu'ils ont, comme s'ils les connaissaient depuis longtemps.

Comme il est fâcheux qu'il n'aient point d'adresse fixe ! Mais aussi quelle aubaine pour une ville, lorsqu'elle a le bonheur de les posséder dans ses murs ! Et comme ces Juifs Esséniens font honte à ces vilains Kanaïtes qui avaient déclaré la guerre à tous les goym !

§ 10. *Esséniens défenseurs de la population contre les voleurs tels que Barabbas remis en circulation par Pontius Pilatus*

Lorsqu'ils font quelque voyage, ils ne portent autre chose que des armes pour se défendre des voleurs.

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit., p. 395.

Quelques siques, il est vrai, mais uniquement contre les voleurs. Ah ! ces voleurs, c'est qu'il y en avait ! Surtout dans un pays où l'on voit Barabbas, leur roi, remis en circulation par le gouverneur, qui pourtant le tenait si bien ! Vous comprenez, il a fallu se défendre contre un pareil gredin ! Les Esséniens, qui avaient prévu cela, s'étaient armés dès 760 ; et l'innocent Jésus lui-même, après avoir inventé l'Eucharistie, a bien été obligé de recommander aux apôtres de vendre leur manteau pour s'acheter des épées !

§ 11. *Attendus dans toutes les villes, ils n'ont pas besoin de les prendre*

Ils ont dans chaque ville quelqu'un pour les recevoir et loger ceux de leur secte qui y viennent, et leur donner des habits et les autres choses dont ils peuvent avoir besoin.

Oh ! vous voyez ! ce ne sont point les Esséniens qui se serviraient de leurs armes pour prendre les villes, piller les greniers publics et particuliers, comme « ben Nézer » et ses partisans dans le *Talmud*. Rien par force, telle est leur devise.

§ 12. *Mis dans l'impossibilité de se camoufler*

Ils ne changent point d'habits, sinon quand les leurs sont déchirés ou usés.

Pour rien au monde ils ne se commettraient avec des gens qui « se camouflent » en pharisiens pour s'insinuer dans le Temple et s'emparer du sanctuaire. Ce sont là des procédés qui ne répugneraient peut-être pas aux Jesséens, mais dont les Esséniens sont incapables, à raison même de leur règle, puisque pour changer de vêtements, ils attendent qu'on voie leur peau.

§ 13. *Échappant aux opérations du Cens romain*

Ils ne vendent et n'achètent rien entre eux, mais se communiquent les uns aux autres, sans aucun échange, tout ce qu'ils ont.

Ni vente, ni achat, ni échange. Échappant radicalement à l'impôt que la Bête dont le nom est un nombre va faire percevoir sur les transactions de cette nature, ils n'iront avec les Kanaïtes ni en 760 ni en 789. Ils n'auront jamais à voir ou à toucher de la monnaie à l'effigie de la Bête. Ils peuvent déjà vivre en Palestine sans habiter nulle part, les voici maintenant qui ne peuvent sous aucun prétexte être mêlés à des histoires de Cens et de tribut !

§ 14. *Contraires aux invocations ayant pour but l'extinction du soleil et de la lune*

Ils sont très religieux envers Dieu (1), ne parlent que des choses saintes avant que le soleil soit levé, et font alors des prières qu'ils ont reçues par tradition (2) pour demander à Dieu qu'il lui plaise de le faire luire sur la terre. Après, ils vont travailler chacun à son tour, selon qu'il leur est ordonné.

N'allez pas leur parler de ce Barabbas qui se proposait d'éteindre le

(1) Ils ne lui soupçonnent point de fils, et cependant celui-ci est né depuis 739 !

(2) Ils n'invoquent point les démons, comme fera ce fils de Dieu, ils n'entendront jamais parler du Tharthak-Thakthar.

soleil et la lune par tiers ! Non, non, ils veulent la lumière pour toute la terre, sans excepter l'Italie, les Gaules ou l'Espagne. Dieu tiendrait sa promesse envers son fils, eh bien ! cela contrarierait les Juifs Esséniens ! Quand l'*Apocalypse de l'Even-guilayon* paraîtra, ils ne la liront pas : sa bêtise et sa méchanceté les révolteraient !

§ 15. *Pour éviter toute confusion avec la bande de Barabbas en* 789, *ils se baptisent eux-mêmes, ont des cellules et des réfectoires*

A onze heures, ils se rassemblent, et couverts d'un linge, se lavent le corps dans de l'eau froide. Ils se retirent ensuite dans leurs cellules, dont l'entrée n'est permise à nuls de ceux qui ne sont pas de leur secte. Et étant purifiés de la sorte, ils vont au réfectoire comme en un saint temple, où, lorsqu'ils sont assis en grand silence, on met devant chacun d'eux du pain et une portion dans un petit plat.

Tout petit, le plat ; toute petite, la portion ; quotidien, le pain. Nous ne sommes pas ici dans la *beth-léhem* millénaire, chez la Reine-mère des voleurs.

§ 16. *Ayant leurs prêtres et sacrificateurs, ils sont étrangers à ce qui se passe dans le Temple*

Un Sacrificateur bénit les viandes, et on n'oserait y toucher jusqu'à ce qu'il ait achevé sa prière.

Point de *zib* sur la table, (l'heure de la Baleine n'est jamais venue), mais des viandes. Quelles ? Et quel est ce sacrificateur, assez ignorant ou assez contempteur de la Loi pour sacrifier des animaux, l'agneau lui-même, s'il lui a plu, sans passer par le Temple de Jérusalem et sans avoir offert la part des lévites ? Ici les Esséniens se conduisent comme des Kanaïtes, avec cette différence qu'ils n'affichent pas l'intention de s'emparer du Temple et d'en chasser les prêtres après leur avoir volé leur trésor.

Il en fait une autre après le repas pour finir comme il a commencé, par les louanges de Dieu, afin de témoigner qu'ils reconnaissent que c'est de sa seule libéralité qu'ils tiennent leur nourriture.

Ils n'ont jamais entendu dire qu'un certain Juda bar-Abba, prétendant être le Messie des Juifs, dût leur donner la terre pendant mille ans par procuration de son Père.

Ils quittent alors leurs habits, qu'ils considèrent comme sacrés, et retournent à leurs ouvrages.

§ 17. *Ils admettent les goym à manger avec eux et à coucher*

Ils font le soir à souper la même chose, et font manger avec eux leurs hôtes.

Quoique les Esséniens n'aient point d'adresse dans les villes où ils sont, leurs hôtes savent bien les trouver, et l'incirconcision de ceux-ci, (car Rufin déclare qu'il y a des goym parmi eux,) ne les empêche pas d'être reçus comme s'ils étaient de la tribu de Juda ou de celle de Lévi.

§ 18. *Ils frappent d'admiration cette semence de bétail*

On n'entend jamais de bruit dans ces maisons : on n'y voit jamais le

moindre trouble (1). Chacun n'y parle qu'en son rang, (2) et leur silence donne du respect aux *étrangers.*

Car, au rebours de ce qu'on pourrait croire en lisant *l'Apocalypse de l'Evangile éternel* et même les *Toledoth* canoniques, ces maisons de Juifs comme on n'en a jamais vu, regorgent de goym, venus là pour apprendre les belles manières et les recettes de la bonne cuisine.

Rufin ne s'est pas rappelé qu'en 760 et en 789, personne chez les Juifs de la Loi n'avait encore levé l'interdiction de manger avec les goym. Il a simplement lu dans les *Actes des Apôtres,* dont il connaît la fausseté, que Simon dit la Pierre a été obligé par le pseudo-Paul, d'aller chez le centurion Cornélius et d'y consommer, sous cette réserve que, pour ses frères et lui, c'était « une abomination d'entrer chez un goy », à plus forte raison de manger avec lui.

Une si grande modération est un effet de leur continuelle sobriété, car ils ne mangent ni ne boivent qu'autant qu'ils en ont besoin pour se nourrir.

Ce ne sont pas des gens de mauvaise vie, comme ceux qu'aujourd'hui encore on voit mangeant et buvant à Képhar-aïn dans les *Toledoth* canoniques.

§ 19. *Rien pour leurs parents*

Il ne leur est permis de rien faire que par l'avis de leurs supérieurs (3), si ce n'est d'assister les pauvres, sans qu'aucune autre raison ne les y porte que leur compassion pour les affligés. (4) Car, *quant à leurs parents, ils n'oseraient leur rien donner, si on ne leur permet.*

Mais leur permet-on ? Que nenni ! On sait d'ailleurs que la Sainte famille (Salomé, Barabbas et C[ie]), n'aurait jamais rien accepté pour elle, si les Esséniens s'étaient avisés de leur porter quelque chose.

§ 20. *Parole de Juif Essénien*

Ils prennent un extrême soin de réprimer leur colère : ils aiment la paix, et gardent si inviolablement ce qu'ils promettent, que *l'on peut ajouter plus de foi à leurs simples paroles qu'aux serments d'autrui.*

On n'a pas idée d'une telle bonne foi ! Les goym la connaissent bien d'ailleurs, c'est la foi judaïque. Les rabbins évangélistes avaient eu des Juifs Esséniens pour maîtres, voilà ce que Rufin veut dire ; il faut les croire sur parole : « parole d'Evangile ».

§ 21. *Ils méprisent ceux qui font des serments*

Ils considèrent même les serments comme des parjures, parce qu'ils *ne peuvent se persuader qu'un homme ne soit pas un menteur, lorsqu'il a besoin, pour être cru, de prendre Dieu à témoin.*

(1) Ce n'est pas comme dans les *Toledoth*, où l'on ne voit que rixes, et où l'on n'entend que querelles, invectives, récriminations, malédictions, vomissements d'injures.

(2) Il ne s'y élève pas de disputes « pour savoir qui d'entre eux est le plus grand », comme en pleine Cène dans les *Toledoth*. Cf. Luc, XXII, 24.

(3) Ils en reconnaissent plusieurs. Il ne leur est pas encore recommandé par Barabbas de ne reconnaître d'autre Maître que lui.

(4) Ce n'est jamais pour se constituer une bande de partisans qu'on tient par le ventre. Désintéressement absolu de cœurs qui se donnent.

Mon Dieu ! oui, et c'est le sentiment qu'on éprouve dans les *Toledoth* canoniques, lorsqu'on voit un membre de la Sainte famille, — et quel ? Simon dit la Pierre ! — assurer « avec d'exécrables serments » (1), qu'il ne connaît point son frère, aujourd'hui Jésus-Christ. On est ennuyé aussi lorsqu'on voit le Paul qui tient la plume pour Saül, mort depuis deux siècles, écrire toutes les fois qu'il ment un peu plus que de coutume : « Je jure devant Dieu que je ne mens point ! »

§ 22. *S'ils connaissent les talismans, c'est sans esprit de Kabbale*

Ils étudient avec soin les écrits des anciens, (2) principalement en ce qui regarde les choses utiles à l'âme et au corps, et acquièrent ainsi une très grande connaissance des remèdes propres à guérir les maladies, et la vertu des plantes, des pierres et des métaux.

Cependant ils n'aimeraient pas façonner des figures d'argile pour envoûter les goym.

c. — L'apprenti Essénien pendant l'Année des baptêmes

Ils ne reçoivent pas à l'heure même dans leur communauté ceux qui veulent embrasser leur manière de vivre, mais les font demeurer *durant un an au dehors.*

L'année *sabbatique et protojubilaire* 788, par exemple. Libres de leur mouvements, ces apprentis Esséniens ont pu grossir le nombre de ces fameux « disciples de Jésus », qui ont avec eux ce point commun que personne ne les a jamais vus, ni eux ni leur maître ; ou bien ils ont pu, si ça été plutôt leur humeur, se mêler à ces non moins fameux « disciples de Jean » qui, après avoir longtemps hésité sur la conduite à tenir, ont adhéré à Jésus, éblouis par l'éclat de ses miracles et vaincus par l'évidence de ses résurrections.

§ 1. *Ils avaient une pioche, mais nullement pour creuser le tombeau des gens envoûtés*

Là (au dehors), ils ont, chacun avec un petit lot, une pioche (3), le linge dont nous avons parlé, et un habit blanc.

§ 2. *Soumis à la discipline essénienne, après l'année d'apprentissage*

Ils leur donnent ensuite une nourriture plus conforme à la leur, et leur permettent de se laver comme eux, dans l'eau froide, afin de se purifier.

Se purifier seulement. Car pour ce qui est de la rémission des péchés, — le grand mystère ! — à Barabbas de l'octroyer ou de la refuser selon son bon plaisir.

§ 3. *Admis au réfectoire des anciens, après deux ans*

Mais ils ne les font point manger au réfectoire, jusqu'à ce qu'ils aient encore *durant deux ans* (4) éprouvé leurs mœurs, comme ils avaient auparavant éprouvé leur continence.

(1) Comme le faisait Barabbas dans ses invocations. Aujourd'hui Jésus défend le serment.

(2) Mais la Kabbale satanique de Juda ben Péréja et de ses descendants, ils ne voudraient pas !

(3) Cf. plus haut, pp. 35, 38, et plus loin, p. 329.

(4) Ils ont ceci de commun avec les Kanaïtes, qu'ils se trouvent ainsi sous la protection du quatrième signe : les *Anes,* celui du triomphe des Juifs.

Cette continence est certaine, puisqu'ils se trouvent alors sous l'*Ane*, quatrième signe de la période sabbatique.

d. — Après trois ans d'apprentissage. Vertus que l'Ane leur assure

Alors on les reçoit, parce qu'on les en juge dignes : mais avant que de s'asseoir à table avec les autres, ils protestent solennellement d'honorer et de servir Dieu de tout leur cœur :

« Tout leur cœur » non. Ils en gardent bien un peu pour le fils, lequel ne saurait tarder de se manifester au monde, puisque nous sommes en 760. Alors, grâce à l'Esprit, incarné dans sa mère, il sera permis d'honorer et de servir « le fils dans le Père et le Père dans le fils », comme le dit si pieusement Cérinthe en son *Mahazeh*.

D'observer la justice envers les hommes :

Tous les hommes, oui Monsieur. (Voir les hommes-pourceaux nés dans les Gaules).

De ne faire jamais volontairement de mal à personne, quand même on le leur commanderait :

Mais qui l'oserait ? Quelqu'un de la Sainte famille, lorsqu'elle organisa les assassinats en plein Temple par les Naziréens de la *gheoullah*? Fi ! la vilaine pensée !

D'avoir de l'aversion pour les méchants :

Après avoir excepté du nombre les barabbalâtres, si *chrestiens*, si bons, si utiles, si moraux !

D'assister de tout leur pouvoir les gens de bien :

N'y manquons pas !

De garder la foi à tout le monde et particulièrement aux Souverains, parce qu'ils tiennent leur puissance de Dieu.

Très bien, lisez Paul ! Mais ne lisez pas l'*Evangile éternel*, où tout roi, toute puissance qui n'est point Barabbas, est une bête condamnée à périr dans l'abîme.

A quoi ils ajoutent que, si jamais ils sont élevés en charge, ils n'abuseront point de leur pouvoir pour maltraiter leurs inférieurs ;

Ils en sont incapables ! bien que dans les *Toledoth* on voie les apôtres repousser les petits enfants avec une brutalité suspecte.

Qu'ils n'auront rien de plus que les autres, ni en leurs habits, ni dans le reste de ce qui regarde leurs personnes ;

Pas de danger.

Qu'ils auront un amour inviolable pour la vérité, et reprendront sévèrement les menteurs ;

C'est cela, aimons la vérité et reprenons les menteurs, comme l'Eglise

n'a cessé de le faire depuis sa fondation ! Détestons et méprisons par avance l'auteur du *Mensonge chrétien*, dont la conscience est fermée au remords !

Qu'ils conserveront leurs mains et leurs âmes pures de tout larcin et de tout désir d'un gain injuste ;

Oui, frères, ne nous volons pas, ne nous exploitons pas entre nous ! Qu'on ne voie jamais, parmi nous, de *pères* vendant à leurs *fils* d'injustes sacrements au nom d'un homme condamné pour vol, assassinat et trahison ! Ce serait très mal.

e. — Le secret professionnel : Barabbas adoré sous le nom de Jésus

Qu'ils ne cacheront rien à leurs confrères des mystères les plus secrets de leur religion, et n'en révèleront rien aux autres (les ouailles), quand même on les menacerait de la mort pour les y contraindre ;

Souhaitons même la mort de ceux qui, ayant percé à jour ces mystères si honorables et si flatteurs, — Barabbas adoré sous le nom de Jésus, — osent les révéler aux dupes de l'Église, car ils s'occupent ainsi de *théologie*, c'est-à-dire de ce qui ne les regarde pas.

f. — N'avouez jamais !

Qu'ils n'enseigneront que la doctrine qui leur a été enseignée, et qu'ils en conserveront très soigneusement les *livres*, aussi bien que les *noms* de ceux de qui ils l'ont reçue.

N'en doutons pas, les *livres* (entendez les *Toledoth* canoniques) sont bien des quatre évangélistes sous le nom desquels l'Eglise les a mis.

Elle tient le tout des Esséniens.

Telles sont les protestations qu'ils obligent ceux qui veulent embrasser leur manière de vivre, de faire solennellement, afin de les fortifier contre les vices.

g. — L'excommunication des traîtres : Une fâcheuse contradiction

Que s'ils y contreviennent par des fautes notables, ils les chassent de leur compagnie, et la plupart de ceux qu'ils rejettent de la sorte meurent misérablement, parce que, *ne leur étant pas permis de manger avec des étrangers,* (1) ils sont réduits à paître l'herbe comme des bêtes, et se trouvent souvent ainsi consumés de faim : d'où il arrive quelquefois que la compassion que l'on a de leur extrême misère fait qu'on leur pardonne.

Mais ce doit être bien rare !

(1) Comment ! mais leurs couvents sont pleins de goym assis à la table commune. Cf. plus haut. p. 321.

h. — Esséniens incapables d'obéir à un homme qui, comme Barabbas en 789, se déclarerait juge unique

Ceux de cette secte sont très justes et très exacts dans leurs jugements : leur nombre n'est pas moins de cent, lorsqu'ils les prononcent ; et ce qu'ils ont une fois arrêté demeure immuable.

Cependant, si Barabbas en 789 les condamne à la *première mort*, que deviendront-ils eux-mêmes ?

i. — Le nom du Législateur des Esséniens

Ils révèrent tellement, après Dieu, leur législateur qu'*ils punissent de mort* ceux qui en parlent avec mépris.

Alors comment se fait-il que le prétendu Josèphe ne nous donne pas le nom de ce Législateur ? Nous pouvons être exposés à la mort en péchant par ignorance, car il est évident qu'il ne s'agit pas de Moïse. Mais l'article suivant va nous dire qui Rufin a voulu désigner.

Pour bien le comprendre, car ce n'est pas commode, il faut rappeler la scène des *Toledoth* synoptisés (1), ou Jésus, montant à Jérusalem pour y remplacer Barabbas sur la croix, rencontre sa mère selon le monde, que les rabbins évangélistes lui présentent sous le nom de « Mère des fils du Zibdéos (Zébédée) :

La mère des fils du Zibdéos s'approcha de lui avec ses fils, l'adorant et lui demandant quelque chose.

Jésus lui dit : « Que voulez-vous ? » Elle lui répondit : « Ordonnez que mes deux fils que voici soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre Royaume. »

Mais répondant, Jésus dit : « Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je vais boire ? » Ils lui répondirent : « Nous le pouvons ».

Il leur dit : « Vous boirez en effet mon calice ; mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche, il ne m'appartient pas de vous l'accorder à vous, mais à ceux à qui mon Père l'a préparé ».

Or, en entendant cela, les dix s'indignèrent contre les deux frères. Mais Jésus les appela à lui, et leur dit : « Vous savez que les princes des nations les dominent, et que les grands exercent la puissance sur elles. Il n'en sera pas ainsi parmi vous : mais que celui qui voudra être le plus grand parmi vous, soit votre serviteur ! Et celui qui voudra être le premier parmi vous, sera votre esclave. »

Ce passage est le seul de tous les *Mahazeh* et de tous les *Toledoth*, où la mère de Barabbas figure sous le nom de « mère des fils du Zibdéos », il établit l'identité de ce Zibdéos avec le Joseph de la Nativité ; enfin, on y voit Barabbas refuser de céder sa droite ou sa gauche à deux de ses frères que sa mère juge dignes de s'y asseoir, et tout cela devant les dix tribus qui ne sont ni Juda, ni Lévi, dont il est.

A cette signification Rufin substitue la suivante :

Ils (les Esséniens) considèrent comme un très grand devoir d'obéir à leurs anciens et à ce que la pluralité leur ordonne. Ils se rendent une telle déférence

(1) Matthieu, xx, 20-27, Marc, x, 35-45. Je prends le texte dans Matthieu.

les uns avec les autres, que, s'ils se rencontrent dix ensemble, nul d'eux n'oserait parler si les neuf autres ne l'approuvent : et ils réputent à grande incivilité d'être au milieu d'eux, (les anciens), ou à leur droite.

Par conséquent, lorsque Jésus refuse de céder aux dix réclamants que nous avons vus, il ne fait que les rappeler aux principes de la civilité en vigueur chez les Esséniens depuis 760. Salomé, tête vide, ne les connaissait pas, ou, tête folle, les avait oubliés. En tout cas, « les dix » se sont inclinés devant le rappel de Jésus aux usages d'une secte dont il appréciait les statuts, au moins depuis 760 ; et, de leur côté, les fils du Zibdéos n'ont pas insisté.

C'est donc à Jésus que Rufin pensait en parlant du « Législateur » des Esséniens.

j. — Un change anticipé : L'affaire des vases aux Tabernacles de 788 attribuée à l'inobservation par le Temple d'un détail de la règle essénienne

Ils observent plus religieusement le sabbat que nuls autres de tous les Juifs : et non seulement ils font la veille cuire leur viande, pour n'être pas obligés, dans ce jour de repos, d'allumer du feu ; mais *ils n'osent pas même changer un vase de place.*

A cela nous reconnaissons les ordonnances de Barabbas, son culte pour le sabbat et les années sabbatiques. On sait également, (par le *Toledoth* de Marc tout au moins,) qu'il ne « souffrait pas qu'on transportât de vases à travers le Temple. » Puisque Jésus montre la même hostilité, il n'est pas mauvais qu'il l'ait apprise des Esséniens ou qu'il la leur ait transmise. C'est un lien de plus entre la secte et lui.

k. — Change donné sur la fosse à ordures pour l'infernalisation des envoûtés

Et ils n'osent satisfaire aux nécessités de la nature que s'ils y sont contraints.

Qu'est-ce à dire ?

Aux autres jours, ils font dans un lieu à l'écart, *avec cette pioche dont nous avons parlé,* (1) un trou dans la terre d'un pied de profondeur, où après s'être déchargés, en se couvrant de leurs habits, (comme s'ils avaient peur de souiller les rayons du soleil que Dieu fait luire sur eux), ils remplissent cette fosse de la terre qu'ils en ont tirée, parce qu'encore que ce soit une chose naturelle, ils ne laissent pas de la considérer comme une impureté dont ils se doivent cacher, et se lavent même pour s'en purifier.

III

LES ESSÉNIENS APRÈS L'ANNÉE DES BAPTÊMES

a. — Point de contact honteux de maître à disciple (2)

Ceux qui font profession de cette sorte de vie sont divisés en quatre classes, dont les plus jeunes ont un tel respect pour les anciens que, lorsqu'ils les touchent, ils sont obligés de se purifier, comme s'ils avaient touché un étranger.

(1) Cette pioche, rapprochée des trous que font les « disciples de Jésus » dans les *Evangiles de l'Enfance* (cf. page 59) montre assez que les scélérats rangés autour de Barabbas creusaient d'avance la fosse des gens envoûtés par lui. Les Juifs évangélisés d'Alexandrie avaient creusé celle de Flaccus.

(2) Sur ce point, qu'il ne convient pas de développer, Cf. *Le Mensonge chrétien* grande édition, t. x, p. 103.

b. — Pourquoi les Esséniens meurent centenaires

Ils vivent si longtemps que plusieurs vont jusqu'à cent ans : ce que j'attribue à la simplicité de leur vivre, et à ce qu'ils sont si réglés en toutes choses.

Rufin se propose d'expliquer par là, que le Ioannès, sur lequel, depuis la *crucifiction* de Jésus, on a greffé Ioannès, quatrième évangéliste, ait vécu jusqu'à cent ans et plus. Ce Ioannès était Essénien évidemment... comme Jésus.

c. — Toujours suppliciés à l'état d'innocence, comme le Juif de rapport

Ils méprisent les maux de la terre, triomphent des tourments par leur constance, et préfèrent la mort à la vie, lorsque le sujet en est honorable.

C'est-à-dire toujours : elle n'est jamais la juste expiation de quelque crime. Rufin excite les ouailles à bien considérer que la lapidation de Jacob junior, sous le nom de Stéphanos, la crucifixion de Barabbas sous le nom de Jésus, celle de Simon dit la Pierre et de Jacob senior, et les autres cas du martyrologe, sont le résultat de sentences iniques ou de malentendus déplorables, et que tous ces scélérats, au lieu de fuir devant la mort toutes les fois qu'ils l'ont pu, ont fait le sacrifice de leur vie pour l'avancement des sciences et des arts libéraux.

d. — Le nom de leur Législateur après 789

Quelle a été l'attitude des Esséniens pendant que les Jesséens, comme les fils du *papas* Iehoudda, mettaient la Judée à feu et à sang en 789 ? On le sait, la question du tribut ne les intéressait point.

Ils ont été du côté de Jésus lorsqu'il a dit : « Rendez à César ce qui est à César. » Cependant ils semblent bien avoir eu un autre « Législateur », qu'ils mettaient au niveau de Dieu dans leur culte, et même au-dessus. Mais encore une fois comment s'appelle ce Législateur ? Voilà ce qu'il est impossible de savoir. Ne serait-ce point le fils aîné du « *papas* Iehoudda », surnommé Panthora ?

La guerre que nous avons eue contre les Romains, a fait valoir en mille manières que leur courage est invincible. Ils ont souffert le fer et le feu, et vu se briser tous leurs os, *plutôt que de vouloir dire la moindre parole contre leur Législateur* (1), ni manger des viandes qui leur sont défendues (2), sans qu'au milieu de tant de tourments ils aient jeté une seule larme, ni dit la moindre parole pour tacher d'adoucir la cruauté de leurs bourreaux. Au contraire, ils se moquaient d'eux, leur souriaient, et rendaient l'esprit avec joie, parce qu'ils espéraient de passer de cette vie à une meilleure.

Qu'est-ce que les Esséniens avaient donc pu faire pour être traités comme les Sicaires exterminés en Egypte par Tibère Alexandre ?

(1) Celui dont le revenant dit dans les *Toledoth* : « Vous serez en exécration à tous à cause de mon nom, (Juda-bar-Juda, dit Barabbas. »

(2) Il y en avait donc? Rufin ne nous en a pas parlé lorsqu'il nous a montré les Esséniens accueillant indistinctement tous les goym à leur table.

Leur Législateur n'est-il pas le même que « l'assassin de son peuple », comme dit le *Talmud* ?

e. — Les Esséniens disparaissent sans avoir connu l'Apocalypse de l'Even-guilayon et son auteur

Rufin sent le besoin de les différencier sans confusion possible. Les Esséniens ne croient pas à la résurrection des corps à une date fixe, elle n'a pas assez réussi pour cela sous les *Anes* de 789 ! Cependant on peut espérer qu'ils se convertiront un jour à celui de leurs coreligionnaires qui méritait tant de ressusciter personnellement : le Juif de rapport, le divin Juif de rapport. D'ailleurs ont-ils jamais entendu dire que Barabbas eût paru et baptisé, annonçant le Royaume universel des Juifs pour le 15 nisan 789, à six heures de relevée ? Jamais, au grand jamais !

Ils croient fermement que, comme nos corps sont mortels et corruptibles, nos âmes sont immortelles et incorruptibles ; qu'elles sont d'une substance aérienne très subtile, et qu'étant enfermées dans nos corps ainsi que dans une prison, où une certaine inclination naturelle les attire et les arrête, elles ne sont pas plutôt affranchies de ces liens charnels qui les retiennent comme dans une longue servitude, qu'elles s'élèvent dans l'air et s'envolent avec joie (1).

En quoi ils conviennent avec les Grecs, qui croient que ces âmes bienheureuses ont leur séjour au delà de l'Océan, dans une région où il n'y a ni pluie, ni neige, ni une chaleur excessive, mais qu'un doux zéphire rend toujours très agréable ; et qu'au contraire les âmes des méchants n'ont pour demeure que des lieux glacés et agités par de continuelles tempêtes où elles gémissent éternellement dans des peines infinies.

Quelles précautions pour que les Esséniens n'aient pas lu l'*Apocalypse de l'Even-guilayon*, et n'y aient pas vu, pour les Juifs Kanaïtes, le Jardin aux douze récoltes avec la ville toute d'or et de pierreries, pour les goym l'abîme de feu et de soufre !

Car c'est ainsi qu'il m'apparaît que les Grecs veulent que leurs héros, à qui ils donnent le nom de demi-dieux, habitent des îles qu'ils appellent fortunées, et que les âmes des impies soient à jamais tourmentées dans les enfers, ainsi qu'ils disent que sont celles de Sisyphe, de Tantale, d'Ixion et de Tytie.

Ces mêmes Esséniens croient que les âmes sont créées immortelles pour se porter à la vertu et se détourner du vice ;

Que les bons sont rendus meilleurs en cette vie par l'espérance d'être heureux après leur mort, et que les méchants qui s'imaginent de pouvoir cacher en ce monde leurs mauvaises actions, en sont punis en l'autre, par des tourments éternels. Tels sont leurs sentiments touchant l'excellence de l'âme, et on ne voit guère s'en départir ceux qui en sont une fois persuadés.

f. — Pourquoi les Esséniens peuvent prédire l'avenir sans connaître l'Even-guilayon

Il y en a parmi eux qui se vantent de connaître les choses à venir, tant par l'étude qu'ils font des livres saints et des anciennes prophéties, que par le soin qu'ils prennent de se sanctifier : et *il arrive rarement qu'ils se trompent dans leurs prédictions.*

(1) Imité de Virgile. Cf. page 94.

Eh ! mais, ceci est le propre des membres de la famille de Jessé, si nous en croyons ce qui a été dit de Juda ben-Péréja sous Iannaos et de Siméon sous Hérode. Rufin insinue qu'il y avait parmi les Esséniens des hommes aussi doués que les Jesséens sous le rapport de la divination, et que dans ce milieu un Jésus avait pu se former, s'entraîner. Il est évident que le revenant de Barabbas ne se trompe pas, quand, sur le Mont des Oliviers, d'où l'on pouvait découvrir le Temple, il prédit, un siècle après l'événement, la ruine de cet édifice !

g. — Pourquoi il y a des Esséniens mariés

Avant de quitter les Esséniens, et avec regret, — on tient toujours à ses inventions, — Rufin doit compter avec les membres de la Sainte famille qui, pendant l'Année des baptêmes, suivirent les ordonnances de Barabbas sur l'arrêt complet de l'acte génésique, et avec ceux qui, dans le même but, s'abstinrent de contracter mariage. Il faut que les frères et beaux-frères du Juif de rapport aient pu être Esséniens, tout en ayant eu femme. Les voici :

Il y a une autre sorte d'Esséniens, qui conviennent avec les premiers dans l'usage des mêmes viandes, des mêmes mœurs et des mêmes lois, et n'en sont différents qu'en ce qui regarde le mariage. Car ceux-ci croient que *c'est vouloir abolir la race des hommes* que de ne pas se marier, puisque, si chacun embrassait ce sentiment, *on la verrait bientôt éteinte*.

A moins cependant que, réadamisés par Barabbas, certains ne vécussent pendant mille ans, *un en deux, deux en un,* comme Adam. Mais les goym *périssaient dans la division* où ils étaient encore le 15 nisan 789. C'est là ce que Rufin dissimule, pour ne pas aliéner de sympathies au Juif de rapport. Les Esséniens à marier vont donc se conduire comme des gens qui n'ont point régné mille ans ; ils le regrettent évidemment, puisqu'ils sont Juifs, mais il leur faut masquer leur déconvenue.

h. — Change donné sur les raisons chronométriques des ordonnances de Barabbas prescrivant l'arrêt de l'acte génésique

Ils s'y conduisent néanmoins avec tant de modération, qu'avant que de se marier, ils observent *durant trois ans* (1) si la personne qu'ils veulent épouser paraît assez saine pour bien porter des enfants (2) : et lorsqu'après être mariés, elle devient grosse, ils ne couchent plus avec elle *durant sa grossesse* (3), pour témoigner que ce n'est pas la volupté, mais le *désir de donner des hommes à la république*, qui les engage dans le mariage.

i. — Le baptême des femmes

Et lorsque les femmes se lavent, elles se couvrent avec un linge comme les hommes.

(1) Trois années, c'est beaucoup, Barabbas n'en exigeait qu'une, l'Année protojubilaire 788. Encore se contentait-il de neuf mois ! Cependant il est difficile de blâmer ces Esséniens, si l'on considère qu'ils tiennent à placer leur union sous le signe de l'Ane.

(2) Et assez sage pour n'en pas porter. C'est là surtout ce qui meut ces Esséniens.

(3) Ils ne semblent pas très au courant de leur devoir, qui est d'éviter cette grossesse même à leur femme dans le délai imparti par leur « Législateur ».

En attendant le règne de Barabbas, qui sera, disait « ce Législateur » à sa mère, « lorsque vous aurez foulé aux pieds le vêtement de la pudeur : *un en deux, deux en un,* ni homme, ni femme ».

On peut voir par ce que je viens de rapporter quelles sont les mœurs des Esséniens.

Ce qu'on peut voir encore mieux, ce sont celles de l'Eglise, où les Rufin se comptent par centaines, alors que nul n'a jamais vu un seul Essénien !

j. — Josèphe chez les Esséniens : Banès

Il fallait que quelqu'un les eût vus. Pourquoi ne serait-ce pas Flavius Josèphe lui-même, descendant des rois Asmonéens et fils d'un de ces « princes des prêtres » dont il est si souvent parlé dans les *Mahazeh* et dans les *Toledoth ?*

Un homme dans le genre de Rufin composa une *Vie de Josèphe, écrite par lui-même,* où ce Josèphe déclare que, dès l'âge de treize ans, par conséquent en 803, (Josèphe serait né en 790, première année de Caligula), il a voulu faire l'épreuve des sectes dont il faut être pour n'avoir pas suivi Simon dit la Pierre et Jacob senior, crucifiés, précisément en 803, par Tibère Alexandre : il spécifie qu'elles sont trois, y compris les Esséniens, dont il est censé avoir parlé suffisamment dans les *Antiquités judaïques* et dans la *Guerre des Juifs.* (1) Il est même censé n'avoir pas entendu parler de Barabbas, mais de « Jean-Baptiste », et aussi de « Jésus, lequel était le Christ ».

Et sans dire positivement qu'il s'agisse d'un Essénien, mais le donnant à croire, il nous présente Banès : (2)

« Après beaucoup de travail (le maniement de la pioche sans doute !) et de privations, *ayant appris* qu'un nommé Banès (3) vivait si austèrement dans le désert, qu'il n'avait pour tout vêtement que les écorces des arbres, pour nourriture que ce que la terre produit d'elle-même, et que, pour se conserver chaste, il se baignait plusieurs fois le jour et la nuit dans de l'eau froide », il décide de l'imiter. Et après avoir passé trois ans avec lui, il retourne, âgé de dix-neuf ans, à Jérusalem.

Il a donc seize ans lorsqu'il apprend l'adresse de Banès, qui, dans l'esprit du faussaire, est une manière de « disciple de Jean-Baptiste, » comme ceux qui dans les *Toledoth* canoniques sont envoyés en ambassade à Jésus. Le pseudo-Josèphe ayant été seul à connaître cet Esséno-Banès, on doit regretter qu'il ait oublié de dire à quel endroit du désert

(1) Le passage des *Antiquités judaïques* sur les prétendus Esséniens n'est qu'une réduction de celui que Rufin a placé dans la *Guerre des Juifs.* D'ailleurs, Rufin lui-même y renvoie, disant : « Nous en avons parlé dans le Second livre de la *Guerre des Juifs.* (Comme si Josèphe avait connu les divisions et le titre qu'il a plu à l'Église de donner au *Péri alôséôs*). Cependant il est à propos d'en dire quelque chose ici. »

(2) Avant cela, pour faire croire à l'authenticité de la scène où Jésus, âgé de douze ans, pérore dans le temple au milieu des docteurs, le faussaire nous montre Josèphe, âgé de quatorze ans, (il faut bien que Jésus ait l'avantage de la précocité,) consulté par les sacrificateurs et les principaux de Jérusalem « sur l'intelligence de nos lois. »

(3) Je pense que le faussaire tire ce nom du verbe *banoh,* (rétablir, établir). Ce Banès, lui aussi est partisan du rétablissement de la monarchie davidique en Judée et de l'établissement du Royaume des Juifs dans le monde.

fonctionnait ce « Rétablisseur », qui n'est point vêtu de poils de chameau, et n'a point le *Kosti* de cuir qui lie et délie, parce qu'il n'a point qualité pour remettre les péchés. Il n'en est pas moins vrai que, par cet Esséno-Banès, Josèphe frôle dans l'espace les « disciples de Jésus », et s'exerce, lorsqu'un Rufin interpolera les *Antiquités judaïques*, à reconnaître de Barabbas que « celui-là était le Christ ! »

k. — Un romain constitué témoin de l'existence des Esséniens : Interpolation de Pline l'Ancien

S'il n'était pas mauvais qu'un Juif comme Josèphe eût connu les Esséniens et vécu trois ans avec l'un d'eux, il était bon aussi qu'un Romain comme Pline, au courant de tant de phénomènes, eût, sans avoir passé trois ans avec son contemporain Banès, parlé des Esséniens, ne fût-ce qu'à raison de leur prodigieuse indifférence pour les questions de Recensement et de tribut.

L'Église charge Pline (1) d'expliquer comment il se faisait que cette secte eût pu subsister sans argent et sans être connue des talmudistes. Elle s'en tire fort mal, car après avoir ramené les Esséniens à une seule secte, celle qui ne se marie pas, elle donne pour raison de la perpétuelle renaissance d'une confrérie où il n'y a pas de naissances du tout, ce fait que ses membres se recrutent parmi les étrangers dégoûtés de la vie civile, de sorte que, strictement Juifs dans Josèphe, ils sont uniquement goym dans Pline !

l. — Entrée des Esséniens dans l'histoire ecclésiastique

Quand les Philon et les Pline furent ainsi, et de bien d'autres manières, transformés en témoins de l'existence et des vertus, étonnamment privées, des Esséniens, les *Histoires ecclésiastiques*, signées : Eusèbe et autres, ne doutèrent point que « les premiers *christiens* ou *chrestiens* », modèle incontesté de toutes les perfections humaines, ne fussent en partie des Esséniens convertis à celui qu'il convient d'appeler « Notre Seigneur Jésus-Christ », si toutefois on aime Dieu de tout son cœur.

IV

SAINTE FAMILLE, PLACE AUX ESSÉNIENS !

a. — Du Recensement (760) à la crucifixion de Barabbas (789)

L'introduction des Esséniens dans la *Guerre des Juifs* a entraîné la suppression à peu près complète de tout ce qui concernait la Sainte-Famille depuis le Recensement de Quirinius.

Les vingt-neuf ans d'histoire qui s'écoulent de 760 à la crucifixion de l'aîné des fils de Panthora, sont traités en dix lignes. Tout ce qui regarde ce scélérat et l'Evangélisation a été enlevé. Tout le passage sur Pilatus est substitué. Rufin n'a pas même eu l'idée de rappeler en

(1) *Histoire naturelle*. l. v.

une ligne les passages qu'il a introduits dans les *Antiquités* pour faire croire à la co-existence de Jean-Baptiste et de Jésus : Josèphe est censé l'avoir admise, et Rufin se dispense d'y revenir.

b. — De la crucifixion de Simon et de Jacob (803) au sacre de Ménahem (819)

La crucifixion de Simon et de Jacob par Tibère Alexandre, passée sous silence dans les *Antiquités,* est traitée en deux lignes dans la *Guerre des Juifs.*

Josèphe est censé l'avoir désapprouvée, puisque, dans sa *Vie écrite par lui-même,* il déclare s'être mis ensuite avec un Essénien qui ressemble au « Jean-Baptiste » actuel.

On sait que, pendant tout le règne de Néron, les Naziréens de la vengeance, armés par les frères survivants de Simon et de Jacob, souillèrent le Temple d'assassinats commis avec une incroyable astuce, et que, Ménahem régnant, Saül (aujourd'hui Paul) eut beaucoup de peine à leur échapper. L'auteur de la *Vie de Josèphe écrite par lui-même* déclare donc que, sept ans après avoir quitté Banès, Josèphe, éprouvant le besoin de changer d'air, s'est embarqué pour aller voir Néron et soutenir la cause de quelques sacrificateurs de ses amis, envoyés à Rome « pour un très léger sujet ». Sans dire positivement qu'il est monté sur le même vaisseau que Paul, il fait naufrage dans la mer Adriatique, comme Paul. Après avoir nagé toute la nuit (1), il se trouve sauvé, avec quatre-vingts personnes (2) sur six cents, par un vaisseau venu de Cyrène, débarque à Pouzzoles, comme Paul, va vers Néron, comme Paul, obtient facilement la grâce de ses amis par le crédit d'un comédien juif, nommé Alitur (3), et revient à Jérusalem dans le temps que des factions, il ne sait plus lesquelles, allaient s'emparer de la tour Antonia.

En un mot, il trouve le moyen d'être absent de Judée quand Ménahem s'y fait roi-christ.

c. — Escamotage de Ménahem dans la Vie de Josèphe

De tous les frères de Barabbas, Ménahem est celui qui gênait le plus l'Église, à raison de l'exécration qu'il avait vouée à Saül, et du cas extraordinaire qu'en faisaient les synagogues évangélisées (4).

Dans sa *Vie écrite par lui-même* (oh ! combien), dès le moment qu'il semble avoir connu Paul, Josèphe ne peut parler de Saül. Quant à Ména-

(1) Nous ne dirons pas « comme Paul », car celui-ci a fait plus, il est « resté tout un jour et toute une nuit au fond de la mer. »

(2) Il en manque quatre pour faire le compte des passagers invisibles que le vaisseau de Paul transporte en Occident. Cf. *Le Mensonge Chrétien,* pet. édit. p. 657.

(3) « Qu'on entretient, qu'on nourrit. » C'est du latin. Le faussaire s'amuse aux dépens de ceux qui le lisent. Il pense à *Alibi* (ailleurs) et à *Aliter* (autrement). Le Chapitre des *Actes des Apôtres sur la traversée de la Méditerranée* par Paul n'est qu'un recueil de calembours du même genre. La sottise des ouailles est un sujet éternel de gaieté pour tous ces aigrefins. Voyez l'évêque Milon dans *l'Ane d'Or.* Cf. p. 74.

(4) Cf. *Troisième partie,* p. 296, plus loin les *Vaurien de l'étranger,* p. 406, et le *targum* du *Talmud* sur Ménahem dans *Le Mensonge Chrétien,* pet. édit. p. 222.

hem, c'est un personnage très vague sur qui on trouvera des renseignements ailleurs. Evidemment Josèphe a su qu'il avait existé, il l'a même évité « en se retirant dans le sanctuaire », (1) mais, après sa mort « et celle des principaux auteurs de la révolte », (il ne se rappelle pas très bien leur nom), il est sorti avec les sacrificateurs de marque, si peu diminués dans leur nombre, qu'il semble bien y avoir parmi eux ceux-là mêmes que Ménahem avait fait assassiner dans les égoûts. Au fond, le faussaire escamote Ménahem.

(1) C'eût été le bon moyen d'être pris et assassiné, puisque Ménahem occupait les lieux saints en qualité de roi-christ.

III

ÉCHEC AU TALMUD PAR D'AUTRES FAUX

I

TRANSFORMATION DU PAPAS IEHOUDDA PANTHORA DES TALMUDISTES EN SOLDAT PANTHÈRE

On a vu qu'à part l'erreur de Rabbi Chasda, (1) l'honneur conjugal de Marie sortait intact des Ecritures talmudiques. On verra aussi dans quel esprit les « *Apparition du Vaurien de l'étranger* » résolvaient les questions d'état-civil, soulevées par les ineptes et malpropres Nativités que l'Eglise fait endosser à Loucas le Cyrénéen et à Mathias bar-Toâmin.

Nulle part les rabbins n'avaient voulu dire que Salomé, mère des sept, eût été adultère envers Panthora ; ils s'étaient bornés à la défendre contre les mensonges de ceux qui l'exploitent sous son pseudonyme de Marie, en un mot à prendre l'Eglise dans son propre piège.

Jusque dans les rapports de la Sotada avec Panthora, R. Chasda avait respecté ses habitudes de xénophobie. Car Panthora, son nom l'indique assez, est un farouche zélateur de la Loi.

Il ne pouvait convenir à l'Eglise que les docteurs du *Talmud* fissent de « Pandira » un coreligionnaire de Marie, puisqu'en orientant ses recherches avec intelligence dans un champ circonscrit par la nationalité de ce « Naziréen », un curieux pouvait arriver très vite à l'identité de ce personnage avec le mari lui-même, ce *papas* Iehoudda qui jouait si patiemment le rôle d'époux trahi.

a. — Calomnie inventée par l'Église contre Marie pour donner le change sur la nationalité de Panthora. Le soldat romain Panthère

L'Église décida donc que Panthora cesserait d'être juif, et deviendrait soldat romain, de service dans les légions de Tibère en Judée. De cette manière il ne serait pas facile aux chercheurs de l'identifier avec « Joseph Pandera le Naziréen » (2).

(1) Cf. plus haut, p. 272.
(2) Cf. page 363.

Qui soutiendra cela? Un rabbin naturellement, et qui, seul de son espèce, ne connaîtra point le *papas* Iehoudda ! De plus il fut entendu que ce serait un rabbin du second siècle, de manière que ses collègues du cinquième, fussent blâmables d'avoir pris Panthora pour un de leurs coreligionnaires.

Ce rabbin va trouver Celse le platonicien, qui a écrit sur Barabbas un *Livre de vérité* que l'Église a fait disparaître, et qu'elle a ramené au second siècle, alors qu'il appartient au quatrième. Et voici ce que, fidèle mandataire de l'Église, ce rabbin révèle à Celse comme digne de figurer en tête d'un livre consacré à la vérité :

« Celui qui s'est prétendu Roi des Juifs et fils de Dieu, était né d'une « humble villageoise, obligée de travailler de ses mains pour vivre, car « c'était tout bonnement *la femme d'un ouvrier charpentier*. Que penser « de ceux qui la font de royale naissance? Une *femme que personne ne* « *connaissait*, pas même ses voisins ! Dieu avait de singuliers goûts, « s'il a jeté les yeux sur elle ! Mais non, *son enfant*, (le seul qu'elle ait « jamais eu), fut conçu d'un adultère avec un beau soldat romain, « nommé Panthère. C'est une chose que tout le monde savait, excepté « le mari. Celui-ci cependant, ayant fini par s'en apercevoir, chassa « honteusement sa femme qui, errant de village en village, accoucha « en grand secret. L'enfant grandit dans la détresse, se réfugia en Egypte, « où il vécut comme mercenaire, (1) et s'étant initié à la magie, il rentra en « Judée où, enflé par le succès, il s'est proclamé Dieu. » Quant à ce qu'est devenu sa mère, il vaut mieux n'en pas parler ! Le reste de sa vie n'intéresse plus que l'histoire de la prostitution.

Cette calomnie a le très grand avantage de déshonorer celui qui la propose, c'est-à-dire le rabbin, et de discréditer celui qui l'accueille, c'est-à-dire Celse.

Le pape qui l'a forgée, sous le nom d'Origène, a pensé que, se détruisant par elle-même, tant elle est inepte et monstrueuse, elle n'aurait aucune prise sur les ouailles.

Il a cru aussi qu'il ne serait jamais découvert, et que les fils du rabbin calomniateur paieraient de génération en génération pour Celse mort et oublié. Il ne s'est point trompé, tant il est rare que les calculs de la méchanceté ne réussissent pas, quand ils s'adressent à l'ignorance. Alors que l'Église est seule coupable de l'invention du soldat Panthère, ce sont les Juifs qu'on en accuse, et il ne s'en est pas encore trouvé un seul, du moins à ma connaissance, qui en ait défendu les autres. (2)

Vous verrez d'ailleurs, dans les *Vaurien de l'étranger*, par quelles grossièretés ils ont gâté une cause qu'ils pouvaient rendre excellente en la présentant, comme doit être présentée la vérité : toute nue.

(1) Charpentier, comme son père. On se met ici d'accord avec la pseudo-légende du Juif errant. Cf. plus loin, p. 447.

(2) A l'Eglise, qui les a persécutés, les rabbins avaient le droit de répondre : « Il est possible que nous soyons dégoûtants lorsque nous faisons de Pandera l'amant de Marie, mais au moins faisons-nous de Pandera un coreligionnaire de cette femme. Nous conservons ainsi une certaine mesure ; nous ne sommes coupables que d'outrer notre défense. Dans notre système, Marie est adultère envers son époux, au moins ne l'est-elle pas envers sa race ! Mais que penser de toi, Eglise, qui as fait de Panthère un soldat romain et qui as mis ce surcroît de calomnie à notre charge? N'est-tu pas encore plus répugnante que nous? Car enfin nous ne vivons pas de Marie, nous autres ! Nous sommes au contraire ses victimes ! »

II

LE JUIF DE RAPPORT SOUSTRAIT A SA RÉPUTATION DE CHIEN ENRAGÉ

a. — Le démon dont était possédé Iehoudda bar-Abba, transporté dès l'enfance à Iehoudda de Kérioth

Pour conjurer cette vérité que le Juif de rapport s'appelait en circoncision Iehoudda, comme son *papas,* et avait laissé la renommée d'un chien enragé, l'Église a senti le besoin d'écrire un rôle pour ce Iehoudda, dont l'enfance se confond si étroitement avec celle du Jésus actuel. Et voici comment elle s'y est prise dans l'*Evangile de l'Enfance,* qu'elle a répandu chez les Arabes :

« Il y avait là (à Bethléhem) une autre femme (que Marie), dont le fils était tourmenté par Satan, (comme le divin fils dont Marie elle-même et les pharisiens disent à chaque instant : « Il est possédé, il a le démon. ») Il s'appelait Juda (1), et chaque fois que Satan s'emparait de lui, il grinçait des dents contre ceux qui étaient présents. Et s'il n'y avait personne à sa portée, il se mordait lui-même à la main et ailleurs (2). La mère de ce malheureux, ayant appris la renommée de la divine Marie et de son fils Jésus, se leva en hâte, et prenant dans ses bras son fils Juda, elle l'apporta à la Dame Marie. Or, Jacob (le grand-père) et Josès avaient emmené le Seigneur Jésus pour jouer avec les autres enfants, et ils étaient assis hors de la maison, et avec eux le Seigneur Jésus. Juda le possédé s'approcha donc, et s'étant assis à la droite de Jésus, comme Satan l'agitait selon son habitude, il voulut mordre le Seigneur Jésus. Mais ne pouvant l'atteindre, il le frappa au flanc droit, si bien que Jésus pleura. Et à l'heure même Satan, sortant de cet enfant, s'enfuit, semblable à un chien enragé.

Et cet enfant qui frappa Jésus, et dont Satan sortit sous la forme d'un chien, (3) fut *Juda Iscariote,* qui le livra aux Juifs ; et ce même côté sur lequel Juda l'avait frappé, c'est celui que les Juifs (4) ont percé de la lance ». (5)

III

UNE MARIE CLÉOPAS QUI N'EST PLUS LA MARIE ACTUELLE

a. — Histoire forgée pour donner le change sur l'identité de Marie Cléopas avec Marie la Gamaléenne et sur l'identité de son fils aîné avec le Jésus actuel

Le *Talmud* constatant que Miriam était fille de Lévi, (6) autrement dit Cléopas, l'Église, pour donner le change, a introduit dans l'*Evangile de l'Enfance,* une Marie Cléopas qui n'est plus la Marie actuelle, mais

(1) Eh ! oui, comme son père.

(2) Comme le possédé que Jésus délivre devant Gamala après la Journée des Porcs. Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 426.

(3) A rapprocher du vieux mendiant-chien qu'Apollonius détruit dans Ephèse. Cf. plus haut, p. 168.

(4) Les Juifs ? Relis donc tes textes, malheureux !

(5) Cf. Fabricius, *Codex Apocryphus Novi Testamenti,* Hambourg, 1719, in-12, p. 197 et 198.

(6) Cf. plus haut, p. 269.

dont le fils a pu passer en son temps pour un égal du fils de celle-ci devant le feu et devant l'eau. Cette Marie Cléopas habite Bethléhem, et voici le rôle que l'Église lui fait jouer : (1)

En cette ville étaient deux femmes d'un même mari (*le papas* Iehoudda), lesquelles avaient chacune un fils malade. L'une d'elles, (Salomé, bien entendu), s'appelait Marie, et le nom de son fils était Kaljufas (Cléopas). Ayant pris son fils, (on laisse croire qu'il est unique), elle se leva et alla trouver la divine dame Marie, mère de Jésus, à qui elle offrit un manteau splendide, disant : « O madame Marie, accepte de moi ce manteau, et donne-moi un bout de tissu ! » Ce qu'ayant fait Marie, la mère de Kaljufas s'en alla, du bout de tissu façonna une tunique et en revêtit son fils, dont la maladie fut guérie ainsi. Mais le fils de sa rivale mourut. D'où il y eut division entre elles.

Comme elles s'acquittaient des fonctions domestiques chacune sa semaine, le tour de Marie, mère de Kaljufas, étant venu, celle-ci fit chauffer le four pour cuire le pain, et sortit pour aller chercher de la farine, laissant son fils Kaljufas près du four.

Le voyant seul, (le four était rouge de feu,) la rivale de Marie Kaljufas le prit, le jeta dans le four, et s'éloigna.

Etant revenue, et ayant aperçu son fils Kaljufas, qui riait, étendu au milieu du four redevenu froid, comme s'il n'y avait point eu de feu allumé, Marie connut que sa rivale l'avait jeté dans le feu.

L'ayant tiré de là, elle le porta à la divine dame Marie, à qui elle conta son cas : « Garde le silence, lui dit celle-ci, car je crains pour toi, si tu divulgues ces choses ! »

Oui, si elle divulgue ces choses, tout le monde en conclura que le fils de Marie Cléopas a une tunique avec laquelle il traverse le feu qui brûlerait tout autre mortel. Alors, où est la différence entre le fils de cette Marie-là, et le fils de la divine dame Marie?

Ensuite, étant allée au puits pour tirer de l'eau, et ayant aperçu Kaljufas qui jouait auprès, comme il n'y avait personne, sa rivale le saisit et le jeta dans le puits.

Et les hommes qui étaient venus au puits pour prendre de l'eau, ayant vu l'enfant assis à la surface, l'en tirèrent en lui envoyant des cordes. Alors ils furent saisis d'admiration pour cet enfant, au point de le célébrer comme un dieu.

Tout au moins comme l'Esprit de Dieu se tenant sur les eaux.

Sa mère étant arrivée, le prit et l'apporta à la divine dame Marie, pleurant et disant : « O madame, vois ce que ma rivale a fait à mon fils, et comment elle l'a précipité dans un puits ; point de doute pour moi qu'un jour elle ne soit cause de sa mort ! » La divine Marie lui dit : « Dieu vengera l'injure qui t'a été faite ! » Et peu de jours après, comme sa rivale était venue au puits pour y puiser de l'eau avec son fils, (elle en avait plusieurs, à ce qu'il paraît), celui-ci fut comme lié dans la corde et précipité dans le puits. Et ceux qui vinrent pour lui porter secours, le trouvèrent la tête brisée et les os rompus, (selon la prophétie des *Toledoth* canoniques sur la pierre d'angle qu'était Barabbas). Ainsi mourut-il de mauvais destin, et en cela s'est réalisé ce qui a été écrit : « Ils ont creusé un puits, défonçant profondément la terre ; mais ils sont tombés dans la fosse qu'ils avaient préparée. »

Cette phrase résume les passages des *Psaumes* dirigés contre les

(1) Cf. Fabricius, *Codex apocryphus Novi Testamenti*, 1719, p. 189.

ennemis de la maison de David, et dont les rabbins évangélistes ont fait de si fréquentes applications aux Jérusalémites, punis de leur infidélité à l'*Even-guilayon* par la destruction de leur ville.

IV

FAUX DÉBATS AVEC DÉPOSITIONS DE RABBINS CONTRE LE TALMUD

a. — Procédé inventé pour tirer des rabbins cette déclaration que les passages du Talmud relatifs à la Sainte Famille s'appliquent à des personnages différents

Prévoyant l'emploi que l'avenir pourrait faire contre elle des vérités talmudiques, l'Eglise n'a pas craint d'instituer de faux débats, véritables Conciles, où les rabbins les plus savants de leur siècle viennent contester publiquement aux Juifs toute compétence dans l'établissement de leur propre histoire, et nier que les passages anti-barabbalâtriques du *Talmud* s'appliquent aux choses et aux personnes de la Sainte-famille.

Pendant que l'Eglise, par la plume des Rabban Maur, des Agobard, et des Raymond Martin, faisait ce qu'il lui plaisait des *Apparition du Vaurien de l'étranger*, elle forgeait des écrits où des docteurs en Israël viennent déposer et plaider en langue hébraïque, à la fois témoins et avocats, contre les passages du *Talmud* d'où ces *Vaurien de l'étranger* ont tiré leur substance.

Les deux faux les plus énormes de cette sorte, sont la *Dispute de Rabbi Jéchiel avec frère Nicolas*, et la *Dispute de R. Mosès ben Nachman avec frère Paul.* Il suffira, pour juger la seconde, d'avoir une idée de la première. Voici ce qu'a imaginé l'aigrefin qui l'a forgée.

§ I. — DISPUTE DE RABBI JÉCHIEL AVEC FRÈRE NICOLAS

La scène est à Paris en 1240.

Certain rabbin, nommé Donin (Disputeur), a quitté la Judée, il s'est fait barabbalâtre et inquisiteur bénévole, sous le nom de Nicolas. Comme ce Donin n'a jamais existé, on déclare qu'il n'a pas eu d'enfants : personne parmi les Juifs ne prendra donc la défense de sa mémoire. Une fois passé à l'Eglise, Donin, aujourd'hui Nicolas, dénonce les Juifs au Roi, à la Cour, aux évêques et aux clercs ; il demande contre eux des poursuites, se proclamant l'honneur d'Israël, l'irréprochable docteur de la loi du vrai Dieu (Barabbas père).

Il fait citer Rabbi Juda, fils de Rabbi David, R. Samuel, fils de R. Salomon, Rabbi Mosès, fils de Koch, et Rabbi Jéchiel. Nouvel Aman, il veut les exterminer, eux et toute la race. On apporte le *Talmud*, et l'audience s'ouvre, consacrée uniquement à l'examen des passages où il est question du nouveau Seigneur que s'est choisi Nicolas.

A l'aspect de cet apostat, tous les Juifs tremblent. Rabbi Jéchiel répondra seul pour eux :

« Que me veux-tu ? » demande-t-il à Nicolas le fourbe. — Te parler de Ieschou, répond Nicolas, et je ne te permettrai pas d'éluder la question, car voici un *Talmud* qui a plus de quatre cents ans, etc... » Rabbi Jéchiel

bondit : « Quatre cents ans ? s'écrie-t-il. Plus de quinze cents ! » Et se tournant vers la reine : « Je vous prie, Maîtresse, ne me forcez pas de répondre à tout ce qu'invente cet homme, il ne connaît pas l'ancien *Talmud.* Mais votre Hiéronymus (Saint-Jérôme) le connaissait bien, lui qui l'avait appris en entier ! Jamais personne, pendant ces quinze cents ans, n'y a relevé le moindre mal ! » (Par conséquent, et c'est ce qu'on va lui faire dire, s'il y a maintenant quelque chose contre Barabbas et sa mère, ç'a été ajouté par des mains impies que Rabbi Jéchiel déteste de toute sa force !)

Car, sans être barabbalâtre, Rabbi Jéchiel sait tout ce qu'il y a de beau et de grand dans Barabbas et dans sa mère, (le fourbe Nicolas ne lui fait donc pas peur !) Il réussit par cette déclaration à éviter le serment. Les clercs insistent, mais la reine intervient : « Puisqu'il n'a jamais juré, dit-elle, laissez-le ! » (1)

Après diverses généralités, Nicolas, « cet âne, ce fourbe, cet ennemi de sa race » arrive au fait : « Ce peuple, s'écrie-t-il, blasphème et couvre d'injures le Dieu des christiens ! Pourquoi, ô clercs, souffrez-vous qu'il vive au milieu de vous ? Il dit que votre religion est une honte, et que votre Dieu est châtié dans l'ordure bouillante ! » Sur ce, Nicolas commence la lecture du *targum de Flavius Clémens, de Balaam et de Bar-Juda de Gamala,* dans le traité *Gittin.* (2)

Rabbi Jéchiel est bien forcé de le reconnaître, c'est à l'individu connu aujourd'hui sous le nom de Jésus, que s'applique la peine talionesque de l'ordure bouillante, et Nicolas en prend la reine à témoin. Comment Jéchiel va-t-il se tirer d'affaire ?

a. — Déclaration par Rabbi Jéchiel que l'infernalisation de Barabbas dans son excrément bouillant concerne un autre individu et qui n'était point de Gamala

Se tournant vers l'ex-Donin devenu frère Nicolas :

« Depuis que tu t'es retiré de nous, pendant quinze ans entiers tu as cherché contre nous une raison quelconque de nous mettre à mal par tes calomnies, mais tu n'y parviendras pas, tu seras pris au lacet de tes propres paroles ! Tes paroles mêmes seront ma réponse ! Oui, les choses sont telles que je ne nierai point ce qui est écrit, et te couvrirai ainsi d'une ignominie d'autant plus grande ! Car *ce n'est pas du dieu des christiens que ces choses sont dites, mais d'un autre Ieschou,* lequel se moquait des paroles des docteurs, n'ayant point foi en eux et ne professant que la Loi écrite, comme tu le fais en toute sécurité ! Apprends toi-même que c'est vrai ! Car il n'est point écrit, (dans le *Talmud* que l'ex-Donin est censé avoir apporté) : « Ieschou Naziréen, » mais « Ieschou Géréda. » (3) De plus on n'a pas pu l'entendre du vôtre ! Car celui dont il est question ne s'est pas borné à cela, il a soulevé et trompé Israël, s'est constitué lui-même pour dieu, et a détruit tout fondement de piété ! Il s'en suit, indubi-

(1) L'aigrefin qui a fabriqué cette histoire sait bien où le bât le blesse : Jésus, dans les *Toledoth* synoptisés, proscrit le serment.

(2) Voir plus haut, p. 294.

(3) « Géréda » est substitué à « Gamala » dans l'exemplaire du traité *Gittin* que produit au procès le pseudo-Nicolas. Peut-être y lisait-on « Gérasa, » lieu resté célèbre dans l'histoire de Barabbas, (à cause de la fameuse Journée des Porcs), ainsi qu'en témoignent les *Toledoth* canoniques et de même le *Vaurien de l'étranger* que nous allons donner. Cf. pp. 383, 391.

tablement, que *votre Ieschou* est différent de celui qui n'admettait que la Loi écrite, rejetant seulement l'orale, et qu'il convient de l'appeler *tout autrement que ne font les hérétiques !*

Et quels sont ces « hérétiques ? » Les rabbins qui, comme Rabbi Jéchiel et ceux qui l'assistent, ne faisaient aucune différence entre le Ieschou ben Nézer et le Ieschou de Gamala, (ou de Gérasa, c'est tout un).

b. — Que la Marie appelée Parfumeuse de cheveux de femmes dans le Talmud n'a rien de commun avec la mère de Barabbas au sacre

Ici frère Nicolas cite les endroits du *Talmud* où Marie est appelée Tresseuse, Parfumeuse, l'interprétation de Rabbi Chasda sur le mot *Sotada,* et le passage où il est dit : « Autant en firent-ils au fils de la Sotada à Lydda. Et ils le suspendirent (au bois) la veille de la pâque ».

Alors, au comble de la fureur, les juges vociférèrent : « Pourquoi calomnier ainsi Marie? et que vous a-t-elle fait? » Rabbi Jéchiel répondit : « Pourquoi tout ce tumulte? et d'où vient cette indignation? Vous ne devez point faire attention aux paroles de ce fourbe ! Le poison de l'aspic est sur ses lèvres, et sa bouche vous en infecte ! Mais, je vous prie, écoutez aussi ma réponse. C'est à bon droit que vous l'avez dit, il ne nous convient pas d'injurier Marie ! En quoi a-t-elle péché? En quoi a-t-elle failli? Ajoutez que nous sommes du même sang, de la même race. En vérité, il n'est pas parlé d'elle dans tout le *Talmud*, et nulle part les *livres historiques* n'en font mention (1). Car celle dont a parlé ce fourbe est une femme bien différente, et je vais vous en fournir la preuve ! En effet, c'est à Jérusalem qu'est arrivée l'affaire de votre Dieu, c'est là qu'est l'Hopital où l'on dit qu'il a habité avec sa mère, et qui pour cette raison est appelé « de Marie ».

c. — Qu'elle a bien passé par Lydda, mais sept cents ans après

Au contraire, la Marie qu'évoquent les Talmudistes vécut à Lydda, qui est loin des limites de Jérusalem (tribu de Juda), et dans le royaume d'Israël. Et puis il n'est point écrit dans le *Talmud* : « Ils ont fait cela aussi à Ieschou le Naziréen. » En outre, le mari à qui était fiancée la mère du Naziréen s'appelait Ioannès, comme il est écrit dans vos *Evangiles* (2), tandis que celui-ci, (l'époux de la Marie de Lydda), est appelé « Papas, fils de Iehoudda ». Enfin la Marie du *Talmud* y est dite « coiffeuse de femmes », et elle est morte dans les jours de Rabbi Papa et de Rabbi Aba, comme il est dit au traité *Chagiga*, (Ch. I, p. 4 b.) Et cela s'est produit sept cents ans après la mort de Ieschou le Naziréen, car celui-ci vivait avant la destruction du Temple de Jérusalem. »

Cette réponse ayant satisfait ceux que les passages sur Marie dans le *Talmud* avaient poussés à la colère, ils cessèrent de s'agiter et de crier.

d. — Que le passage sur Barabbas en Egypte ne saurait le concerner

Nicolas lit ensuite le passage tiré du traité *Sota* (De l'adultère), ch. XI, relatif au séjour de Barabbas en Egypte avec Ieschoua ben Péréja. Bien

(1) Ah ! comme il est bien sûr qu'il ne reste plus rien là-dessus dans le Flavius Josèphe de l'Église !

(2) Dans quelques-uns, il est vrai, et pour que Simon dit la Pierre n'ait pas l'air d'être le frère du « fils de Joseph. »

entendu, le passage ne porte plus le nom de Salomé ; ce n'est plus Salomé qui écrit à Alexandrie pour rappeler son fils, c'est Siméon ben Schetach. Encouragé par cette suppression, Rabbi Jéchiel déclare que ce passage ne concerne en aucune façon le Dieu des barabbalâtres, mais un Ieschou bien antérieur, et il a beau jeu vraiment, maintenant que la mère de celui-ci n'y est plus nommée.

Il lui faut ensuite expliquer comment il se trouve que deux Ieschou soient tous les deux pendus au bois la veille de la pâque, puisqu'il les fait tous deux différents de celui qu'adorent les barabbalâtres, lequel est présenté par l'Eglise comme n'ayant été mis en croix que le lendemain.

Rabbi Jéchiel répond triomphalement :

« Il y a en France plus d'un homme qui s'appelle Louis, et plus d'un qui puisse être mort dans la même ville, à la même date et de la même façon ! »

La reine est tellement saisie de cet argument, qu'elle s'emporte contre les clercs, qui prêtent toutes leurs mauvaises pensées à cet invincible rabbin.

e. — Que le passage où la mère de Barabbas est appelée Fille de la Promesse, n'a pas cette signification

Nicolas lit ensuite le passage du *Bava Bathra* sur la révélation de la « fille de la Parole » à Rabba, neveu de Chana. (1)

Il espère amuser ses auditeurs aux dépens des Juifs, « cette folle race qui invente toutes sortes de prodiges ». Mais Rabbi Jéchiel lui coupe tous ses effets en niant qu'il y ait jamais eu en Judée une femme, fille de David, qui ait pu avoir la prétention d'être « Eloï-schabed » ; et il affirme que par « fille de la Parole », (l'Eloï-schabed de la Nativité selon Luc), il faut entendre une simple répercussion prophétique, quelque chose de semblable à un écho, et que c'est là l'opinion de tous les Juifs instruits dans le *Talmud*. Au moment où il abordait le cas particulier de Rabba, neveu de Chana, le texte cesse tout à coup, et la *Dispute entre Rabbi Jéchiel et frère Nicolas* fait place à une autre : celle de Rabbi ben Nachman avec frère Raymond Martin et frère Paul.

§ II. — DISPUTE DE RABBI BEN NACHMAN AVEC FRÈRE RAYMOND MARTIN ET FRÈRE PAUL

La scène est au Palais de Barcelone en 1263.

Sur l'ordre de Jacques, roi de Tarragone, Rabbi Mosès ben Nachman est venu défendre les Juifs contre les imputations de frère Paul, de l'Ordre de Saint-Dominique, et de Raymond Martin, de l'Ordre des frères Prêcheurs. Il désire parler du Messie dans des formes libres, mais mesurées, et le roi Jacques l'approuve. Frère Raymond Martin ouvre la discussion, mais c'est frère Paul qui la conduit. « Qu'il soit maudit et que son nom périsse ! » s'écrie R. ben Nachman, afin de bien montrer qu'il n'est pas l'organe d'un moine caché dans la peau d'un Juif.

(1) Cf. plus haut, p. 302.

a. — Que le targum sur Ménahem ne saurait s'appliquer au Ménahem qui fut roi-christ en 819

Livre en main, frère Paul se fait fort de prouver que les talmudistes ont reconnu à Barabbas la qualité de Messie. R. ben Nachman soutient le contraire, mais faiblement. Alors frère Paul lui lit le *targum* d'*Echa Rabbati* sur Ménahem, *targum* où l'Arabe dit au Juif : « Votre Messie est né », et ce, au temps de la chute du Temple. R. ben Nachman répond que cela ne peut être entendu de Ieschou, lequel, « selon la véritable chronologie, est né (et a été pareillement pendu), deux cents ans avant la ruine du Temple, tandis que, selon votre calcul, il ne s'est pas écoulé moins de quatre-vingt-treize ans ». A quoi le vaurien (frère Paul) ne répondit rien ».

Il s'en donne bien garde ! Car si le passage sur Ménahem ne peut s'appliquer à Barabbas par raison chronologique, il ne saurait, et par la même raison, s'appliquer à un frère de celui-ci, puisque ces deux frères meurent à peu d'années près dans le même temps.

C'est qu'au fond R. ben Nachman fait deux Ieschou, comme R. Jéchiel, l'un qui aurait vécu sous Alexandre Iannaos, l'autre sous les Hérodes.

Mais l'aigrefin qui lui souffle ses réponses a fort mal calculé sur le second, car la chute du Temple est de 823, et de cette chute en remontant à la naissance de Barabbas, (qu'on date celle-ci, comme fait l'Eglise, de 750 ou de 754), il n'y a, selon le cas, que soixante-treize ou soixante neuf ans. Et si on la date de 739, comme le veut la réalité, il n'y a que quatre-vingt-quatre ans.

D'ailleurs ce qu'on demande à R. ben Nachman, c'est de nier avec mollesse que le Messie soit venu. Pour le reste, on ne lui pose aucune des questions qu'on a déjà résolues à Paris par la bouche de R. Jéchiel. R. ben Nachman n'en ment que plus à l'aise. Ainsi, il affirme que jamais Barabbas n'a songé à régner temporellement, soit sur le monde, soit simplement sur la Judée.

b. — Que la présence à Rome, sous Vespasien, de Barabbas échappé à la croix, ne peut concerner le Juif de rapport, puisque celui-ci est monté au ciel après une résurrection immédiate

« Frère Paul, (que son nom périsse !) dit enfin : « Il est écrit dans le *Talmud* (1) que « Ioshua ben Lévi demanda à Elie quand devait venir le Messie et où il vivait, et qu'Elie avait répondu, (songeant alors à Barabbas) : « Il est à Rome parmi les malades » ; ce qu'entendant, Ioshua ben Lévi alla à Rome, et y trouva en effet sinon le Messie lui-même, du moins celui-là ». — « Si cela est vrai, objecte Paul, comment se fait-il que le Messie fût venu à Rome et y demeurât ? » Rabbi ben Nachman se garde bien de dire pour quelle raison Ioshua ben Lévi avait pu prétendre que Barabbas était à Rome, et il se lance dans une suite de considérations aussi éloignées que possible du sens de ce *targum*. Et une main, qui n'est

(1) *Sanhédrin*, p. 98 a.

certainement pas la sienne, écrit en marge (1) du passage qui a donné naissance à la question : « *Delenda hœc sunt* : *A détruire,* » (sous-entendu, dans le traité du *Sanhédrin,* où il se trouve).

V

FAUSSES LETTRES DE KARAHITES EN FAVEUR DE BARABBAS

a. — Myriam, non adultère, le mariage avec le papas Iehoudda n'ayant pas été consommé

L'Eglise a forgé, sous le nom des Karaïtes ou mieux Karahites, des *Lettres* où ces sectaires, restés fidèles en effet à l'*Even-guilayon* et à la Sainte Famille, viennent, avec une maladresse insigne d'ailleurs, au secours de Barabbas attaqué dans sa mère ou dans son innocence. Huldrich (2) dit tenir de l'un d'eux une de ces *Lettres aux rabbinistes,* c'est-à-dire aux Juifs talmudisants et auteurs de *Vaurien de l'étranger :*

« Vous avez, dit ce pseudo-Karahite, répandu le sang innocent, le sang de Ieschoua, et vous l'avez faussement calomnié en disant que c'était un fils de l'adultère, alors que Myriam n'avait pas été fiancée au *Papas* par l'accouplement, mais seulement pour l'argent ; or, selon la loi, la promesse n'emporte pas fatalement l'acte.

Pardon, mais dans cette combinaison où est le soldat romain Panthère, de pontificale invention ?

b. — C'est donc à tort que dans le Talmud et les « Vaurien de l'étranger » les docteurs excommunient Ieschou

Si donc il en est ainsi (3), il n'y avait pas de raison pour que Ieschoua n'osât plus venir dans l'assemblée du peuple saint, et il n'a ni blasphémé ni insulté Dieu, lorsqu'il a dit être fils de Dieu. Car il a seulement voulu dire par là qu'il n'était point un bâtard, mais un de ces fils d'Israël à qui il est dit dans l'Ecriture : « Vous êtes des fils du Seigneur, votre Dieu. »

Par conséquent, l'idée de se dire littéralement bar-Abba ne lui est jamais venue, voilà ce que veut prouver ce Karahite.

c. — Barabbas vrai prophète et encore plus innocent que Joseph, s'il est possible

Nous avons également le bonheur de posséder la *Lettre d'un Karaïte aux talmudistes* sur Barabbas, vrai prophète :

« Les autres livres que vous avez écrits sur lui sont de honteux mensonges : car nous avons appris de nos pères ce qu'il fut : un vrai prophète ! Ce fut un

(1) Page 33 de la *Dispute de R. ben Nachman avec frère Paul.*

(2) Théologien protestant auquel on doit la publication d'une des *Apparition du Vaurien de l'étranger.*

(3) C'est la formule de tous les aigrefins ecclésiastiques, lorsqu'ils ont posé quelques prémisses de mensonge.

homme intègre et droit, comme son père *Joseph*, (1) ce juste *dans le sens le plus absolu*, (2) et c'est pour votre bien qu'il vous a fait des reproches. Mais vous vous êtes levés, et vous l'avez tué sans motif, injustement ! »

d. — Harmonie des rapports de Barabbas avec les tribus

D'autres Karahites, de la même encre sinon de la même officine, ont prêté main-fausse aux premiers ; et dans un intérêt qui n'a pas besoin d'être fixé davantage, ils dénoncent comme une honte nationale, voire internationale, la condamnation à mort d'un individu qui, après tout, n'était coupable que de trahison envers son pays, de vol et d'assassinat. Au nombre de ces manifestations de la conscience est la *Lettre* que ces Karahites auraient écrite du temps d'Hanan ben Schanan, et où ils disent, s'adressant aux autres Juifs :

« Vous avez tué Ieschoua le Naziréen contrairement à la loi de Moïse, n'écoutant que la voix de votre exécrable cœur... C'est pourquoi vous êtes responsables de son sang et de celui des siens. Et ne dites pas que vos pères aussi ont consenti au crime d'avoir tué cet innocent ! C'est une fausse assertion, car *il n'y avait point de division entre Ieschoua et nos pères* (3), sinon sur l'article de la résurrection des morts ! Ieschoua, en effet, a soutenu que la résurrection aurait lieu par quelque pouvoir de la nature, et il a appuyé d'arguments son opinion. Nos ancêtres, au contraire, ont estimé qu'elle devait être l'effet de la puissance divine, et ils ont soutenu leur assertion par des raisons à eux.

Les choses étant ainsi (4), Ieschoua ne peut être aucunement convaincu d'avoir mérité son supplice. »

---

(1) Jamais ce Karahite, disciple de Rabbi Akiba, n'a entendu dire dans sa secte que le *papas* du Jésus actuel s'appelât Iehoudda. Jamais !

(2) Eh ! oui, un véritable Panthora.

(3) Il n'y avait contre lui que les dix tribus d'Israël : une paille !

(4) Je le répète, c'est la formule. Je l'ai bien rencontrée cent fois !

homme intègre et droit, comme son père Joseph, (1) ce juste dans le sens le plus absolu (2) et c'est pour votre bien qu'il vous a fait des reproches. Mais vous vous êtes levés, et vous l'avez tué sans motif, injustement ! »

4. — Harmonie des rapports de Barabbas avec les tribus

D'autres Karaïtes, de la même encre sinon de la même officine, ont [illegible] n'a pas besoin d'être fixé davantage, ils dénoncent comme une honte nationale, voire internationale, la condamnation à mort d'un individu qui, après tout, n'était coupable que de trahison envers son pays, de vol et d'assassinat. Au nombre de ces manifestations de la conscience est la *Lettre* que ces Karaïtes auraient écrite du temps d'Hanan ben Schanan, et où ils disent, s'adressant aux autres Juifs :

« Vous avez tué Ieschoua le Nazaréen contrairement à la loi de Moïse, n'écoutant que la voix de votre exécrable cœur... C'est pourquoi vous êtes responsables de son sang et de celui des siens. Et ne dites pas que vos pères aussi ont consenti au crime d'avoir tué cet innocent ! C'est une fausse assertion, *car il n'y avait point de division entre Ieschoua et nos pères* (3), sinon sur l'article de la résurrection des morts ! Ieschoua, en effet, a soutenu que la résurrection aurait lieu par quelque pouvoir de la nature et il a appuyé d'arguments son opinion. Nos ancêtres, au contraire, ont estimé qu'elle devait être l'effet de la puissance divine, et ils ont soutenu leur assertion par des raisons à eux.

Les choses étant ainsi (4), Ieschoua ne peut être aucunement convaincu d'avoir mérité son supplice. »

(1) Jamais ce Karaïte, disciple de Rabbi Akiba, n'a entendu dire dans sa secte que le papa du Jésus actuel s'appelât [illegible], le mamzer.
(2) Eh ! oui, un véritable Panthora.
(3) Il n'y avait contre lui que les dix tribus d'Israël : une paillette !
(4) Je le répète, c'est la formule. Je l'ai bien rencontrée cent fois.

QUATRIÈME PARTIE

APPARITION

DU

VAURIEN DE L'ÉTRANGER

QUATRIÈME PARTIE

APPARITION

DU VAURIEN DE L'ÉTRANGER

I

LES MAHAZEH IESCHOU HA NOZRI

I

ÉCONOMIE DE CES ÉCRITS

C'est approximativement la traduction de leur titre, intraduisible à cause des deux jeux de mots qui roulent sur *Ieschoua* et *Ieschou*, et sur *Nazir* et *Nozri*. Il signifie que l'individu à qui les *nozrim* donnent le nom de Sauveur, ne les sauve pas plus qu'il n'a sauvé les Juifs sous son nom de circoncision (Iehoudda). Il les perd, comme il a perdu ceux de sa race. Vaurien en Judée, il ne vaut pas mieux à l'étranger ; il ne vaut rien pour personne, nulle part.

D'ailleurs, quand ils veulent parler de son genre de mort, les rabbins qui ont fait leur instruction dans le *Talmud*, n'appellent jamais Barabbas que le « Tolou », le Pendu (1).

Un tel homme peut être appelé « Ieschou tolou », (Vaurien pendu), mais non Ieschoua (Sauveur) : « La lettre Aïn est enlevée (de son nom), dit Rabbi Béchaï, parce que tels sont les adorateurs de ce pendu, » c'est-à-dire des vauriens.

a. — Ieschou traître à son nom de Iehoudda et à son passé

Dans les *Apparition du Vaurien de l'étranger* nous assistons au renversement complet des *Toledoth* canoniques. Dans ceux-ci, c'est l'ombre qui ne veut plus de son corps ; dans les *Mahazeh du Vaurien*, c'est le corps qui ne veut pas de son ombre.

Il ne plaît pas à Iehoudda d'être criminel sous le nom de Barabbas, et innocent sous le nom de Jésus. L'homme qu'il a été va se dresser devant celui que l'Église en a fait : il va le faire arrêter comme un traître !

(1) Du verbe *toloh*. Le latin *tollere* (élever) en vient. *Tollere cives in crucem*, (mettre en croix des citoyens), dit Cicéron.

II

ANTIQUITÉ DES « APPARITION DU VAURIEN DE L'ÉTRANGER »

a. — Constatation de leur existence au VIIIe siècle (de l'ère vulgaire)

Les *Mahazeh Tolou* (Apparition du Pendu) sont évidemment fort anciens, mais, par peur de l'Eglise, les rabbins les ont cachés avec le plus grand soin, comme le rapporte Ferdinand Hesse dans le *Flagellum Judœorum*. Le malheur est que l'Eglise elle-même les ait cachés avec plus de soin encore.

Cependant on a la preuve que ces écrits existaient déjà vers la fin du huitième siècle, et beaucoup plus sincères qu'aujourd'hui, car à côté d'erreurs et de confusions inexplicables, ils contenaient plus d'un trait de l'histoire de la Sainte-Famille. L'Église, qui nous a conservé, si l'on ose employer un mot si peu convenable, deux ou trois de ces *Mahazeh*, en a fait disparaître tout ce qui pouvait éclairer ses dupes, notamment sur la chronologie. C'est au huitième siècle, en effet, sous Charlemagne, qu'elle a substitué officiellement l'*ère* dite *chrétienne* à celle de la fondation de Rome, employée jusque-là, et il a bien fallu qu'elle y accommodât toutes choses, dans les livres juifs comme dans les grecs et les latins.

Elle a eu surtout à cœur de supprimer tout ce qui concernait la crucifixion de Simon bar-Juda dit la Pierre, à Jérusalem, par ordre de Tibère Alexandre ; elle en mêle les principaux incidents avec le supplice de son frère aîné, Juda bar-Juda dit Barabbas. De là d'inextricables *quiproquos*, qu'elle met à la charge des rabbins, alors qu'ils sont la plupart du temps son œuvre.

Des *Mahazeh tolou* qui nous sont parvenus, et tous par les mains de l'Église, on ne saurait dire avec précision quel est le plus ancien. C'est probablement celui que les rabbins ont mis sous le nom de Jochanan ben Zaccaï, et qu'a publié Huldrich en 1705, sous le titre de *Toledoth Ieschou ha nozri* (Vie du Vaurien de l'étranger).

Avant d'être imprimé sous le titre de *Toledoth Ieschou*, il était connu dans les synagogues sous celui de *Mahazeh Tolou*. C'est le vrai titre, et il est des plus suggestifs, car il définit admirablement le principe du personnage de Jésus, lequel n'est pas le crucifié lui-même, mais l'Apparition du crucifié, l'Ombre de Barabbas.

On s'étonne donc que, dans les temps modernes, un rabbin ait pu contester l'existence du *Mahazeh Tolou* colporté dans les synagogues. A propos d'un Juif converti à la barabbalâtrie par l'Eglise, et qui, comme il est arrivé trop souvent, avait dénoncé ses frères de la veille, le rabbin en question écrit :

« Cet apostat fait grand bruit d'un livre intitulé *Mahazeh Tolou*, il « dit que le livre n'est pas imprimé, mais seulement manuscrit en notre « langue, et que nous le lisons en cachette. Et le livre contient tout au « long que Christ est un bâtard, fort instruit dans les lettres toutefois, « et qu'un jour ayant lancé une balle sur un toit, il avait été apostrophé « ainsi par un rabbin en colère : « Cesse de la jeter, fils d'une femme « adultère et qui avait ses règles ! » (1). D'où Ieschou était allé trouver sa

(1) Tout cela est précisément dans le *Mahazeh Ieschou ha nozri* édité par Huldrich.

« mère, et à force d'insistance il l'avait forcée d'avouer qu'il était bâtard, « et elle prostituée ». A cela je réponds que, de toute ma vie, je ne vis un tel « livre. Et si ce livre est tenu secret, je me demande comment notre apos- « tat en a eu connaissance, lui qui, lorsqu'il vivait parmi les Juifs, n'était « qu'un aubergiste et un porteur d'eau : il n'a donc pu ni en lire ni en com- « prendre un mot. Dans notre *Talmud* et autres livres on ne trouve pas « un iota de ces mensonges ineptes. Car, si c'était être le fils d'une adul- « tère et qui avait ses règles que de jeter une balle sur un toit, il y aurait « dans le monde peu d'enfants légitimes, surtout en Italie et en France, « où il est fréquent de jouer à la balle ! Si je tombais sur un livre pareil, je « penserais qu'un apostat quelconque, ou un vaurien, comme est Sam- « mael Fridrich, l'a composé sous le couvert de notre écriture, pour « nous calomnier. » (1)

Or, cet écrit existait parfaitement, et c'est celui qu'Huldrich a publié, non plus sous le titre de *Mahazeh Tolou,* mais sous celui de *Toledoth Ieschou.*

b. — Schéma ecclésiastique d'un « Vaurien de l'Étranger » connu au VIIIe siècle

Raban Maur, (2) le bénédictin allemand, dans son livre contre les Juifs, résume ainsi un *Mahazeh Tolou* dont il a connaissance :

Jésus, né d'un adultère avec un païen (3) nommé Pandera, a été puni à la façon des voleurs. Sur l'ordre de Josua (4), un de leurs rabbins, il fut rapidement enlevé du bois et jeté dans un jardin plein de choux, afin qu'il ne souillât point leur terre. Tiré ensuite du tombeau, il fut traîné autour de toute la ville et ainsi abandonné : ce qui explique que ce tombeau soit demeuré vide jusqu'à aujourd'hui, étant un endroit sale et plein des pierres qu'ils ont coutume d'y jeter.

c. — Schéma ecclésiastique d'un autre « Vaurien de l'Étranger » connu à la même époque

Agobard, archevêque de Lyon (5), dans son livre sur les superstitions judaïques, dédié à Louis le Débonnaire, parle ainsi d'un autre *Mahazeh* :

Dans les enseignements de leurs pères ils lisent que Jésus a été un jeune homme honorablement connu parmi eux (6) et instruit par le ministère de Jean-Baptiste (7), et qu'il a eu de nombreux disciples, dont l'un, à cause de son intelligence obtuse et de son hébétude, (8) a reçu de lui le nom de Képhas,

(1) Cité par Wagenseil, (*Tela ignea Satanæ*, p. 42 de la *Confutatio Toldos Ieschou,* d'après J. Wulffer, *Theriacæ judaicæ*).
(2) 776-856 de l'È. C.
(3) Jamais les Juifs n'ont prétendu que Panthora fût un païen. C'est une invention tout ecclésiastique. On en aura une nouvelle preuve dans le *Mahazeh* publié par Huldrich, et dans le *Mahazeh* publié par Wagenseil. Cf. pp. 363 et 411.
(4) Comme on le verra plus loin, p. 391, c'est « Juda » qu'il y avait, le crucifié lui-même reprenant son corps à Jésus.
(5) 779-840 de l'E. C.
(6) Comme Roi des voleurs. Cf. page 278.
(7) Retiens bien cela, Louis Ier dit le Débonnaire ! C'est d'Agobard lui-même.
(8) C'est en effet l'air que lui donnent les *Toledoth* canoniques pour mieux tromper les goym.

c'est-à-dire Pierre. Et comme le peuple l'attendait le jour de la fête (de pâque), des enfants de son école vinrent au-devant de lui, chantant par honneur et révérence du Maître : « Hosanna au fils de David ! » (1)

Mais à la fin, accusé pour plusieurs mensonges et mis en prison par jugement de Tibère (2), d'autant plus que sa propre fille (3), à qui il avait promis que sans copulation elle aurait du mâle en elle (4), l'avait exposé à la lapidation, il fut pour cela, et comme un magicien détestable, suspendu à une fourche et tué de cette façon. Il fut enterré près d'un aqueduc (5) et confié à la garde *d'un certain Juda* (6), mais une inondation subite de l'acqueduc l'emporta pendant la nuit. Pilatus le fit rechercher pendant douze lunes (7), mais on n'a pu le retrouver jusqu'à présent.

Alors Pilatus promulgua une loi où il leur dit : « Il est manifeste qu'il est ressuscité, comme il l'avait promis (8), celui que vous avez tué par envie (9), car il n'a été retrouvé ni dans le sépulcre *ni nulle part ailleurs* (10). C'est pourquoi je vous ordonne de l'adorer. Que celui qui ne voudra pas le faire, sache qu'il aura sa part en enfer. » (11)

III

LE « VAURIEN DE L'ÉTRANGER » SAISI PAR FRÈRE RAYMOND MARTIN

Il existe un autre *Mahazeh,* fort ancien également, dont l'arrangement ecclésiastique a été fait en latin par Raymond Martin, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, (12) vers la fin du XIIIe siècle de l'È. C. Peu de temps après, Porchetus Salvaticus, de l'Ordre des Chartreux, l'a transcrit dans son livre contre les Juifs. Luther l'a traduit ensuite en allemand d'après le texte de Porchet.

Au XVIIe siècle, Wagenseil a édité le *Vaurien de l'Etranger* que frère Raymond avait arrangé au XIIIe. Il a essayé de le réfuter à coups d'injures, selon la méthode des théologiens.

Le *Vaurien* présenté par frère Raymond Martin a ceci de curieux que son texte introduit la reine Hélène d'Adiabène dans l'histoire de Juda bar-Abba, dont il rapporte le supplice au temps où cette princesse habitait Jérusalem, obéie et respectée des Juifs comme si elle eût été

(1) Ceci n'est que dans certains *Toledoth* synoptisés.
(2) Sous entendu « Alexandre : » Tibère Alexandre, par qui furent crucifiés Simon et Jacob senior.
(3) La fille de Simon.
(4) Je traduis ainsi, quoique, d'après le texte d'Agobard, on puisse entendre qu'elle devait concevoir sans le concours d'un homme. Cela fait croire qu'elle s'appelait Salomé, comme sa grand-mère, l'immaculée conceptrice que nous connaissons sous le nom de Marie.
(5) Cf. l'affaire de l'aqueduc de Pilatus dans le *Mensonge Chrétien,* pet. édit. p. 134.
(6) Il est gardé par lui-même. Cf. p. 395. N'avons-nous pas vu Téléphoros garder Téléphoros? Cf. page 86.
(7) Les trois mois écoulés depuis la Dédicace du Temple, à propos de laquelle fut apidé Jacob junior, jusqu'au *jour de la préparation pascale,* où fut crucifié Barabbas.
(8) A ce que disent les *Toledoth* canoniques exploités par Agobard.
(9) Le mot est tiré par Agobard des *Toledoth* synoptisés. Cf. *Mensonge Chrétien,* grande édit. t. IX, p. 134.
(10) Sauf à Machéron, par le bon empereur Julien.
(11) Ceci à l'adresse des successeurs de Louis le Débonnaire.
(12) *Pugio fidei,* Deuxième partie, ch. VIII.

positivement leur reine. Or, tous les lecteurs du *Mensonge chrétien* le savent, c'est sous Claude, Hélène d'Adiabène étant alors à Jérusalem, que Tibère Alexandre a fait crucifier Siméon bar-Juda, aujourd'hui dit la Pierre. L'auteur du *Vaurien* (si c'est lui qui parle) aurait confondu Juda bar-Abba, aujourd'hui connu sous le nom de Jésus et crucifié sous Tibère César en 789, avec son frère Siméon, crucifié par Tibère Alexandre en 803. Ce n'est pas vraisemblable !

a. — Avertissement de frère Raymond

Comme Notre Seigneur Jésus-Christ a fait d'innombrables miracles, dont Dieu seul est capable, la perversité des Juifs, à laquelle n'a jamais manqué la fourberie du renard, s'est efforcée de le défigurer par des blasphèmes. Ils ont donc composé contre le Christ un livre où ils ont forgé cette fable mensongère :

§ I. — LE VAURIEN DE L'ÉTRANGER DEVANT LES ANCIENS DE JUDÉE

a. — La pierre (Even-guilayon) où était le nom de Iehova

Au temps, disent-ils, où la reine Elane (c'est Hélène) commandait à toute la terre d'Israël, Jésus le Nazaréen vint à Jérusalem et trouva dans le Temple du Seigneur une pierre (1), sur laquelle reposait autrefois l'Arche du Seigneur, et sur cette pierre était écrite la composition du Nom. Or celui qui apprenait les lettres de ce Nom, et les retenait, pouvait faire tout ce qu'il voulait.

b. — Le lion de Lévi et celui de Juda

Craignant donc que les Israélites apprissent ce Nom et détruisissent le monde par sa vertu, les docteurs firent deux *chiens* (2) d'airain et les posèrent sur deux colonnes contre la porte du Sanctuaire. Si donc quelqu'un entrait et apprenait les lettres du susdit Nom, à sa sortie les deux chiens d'airain aboyaient si horriblement, que d'effroi il oubliait le Nom et les lettres qu'il avait apprises.

c. — L'incision à la cuisse droite

Jésus le Nazaréen vint donc. Et entré dans le Temple, il apprit ces lettres et les écrivit sur du parchemin. Ensuite il incisa la chair de sa cuisse, et dans cette incision il enferma ledit parchemin. Et disant le Nom, il ne ressentit aucune douleur, et aussitôt la peau revint comme auparavant. Mais comme il sortait du Temple, les deux chiens d'airain aboyèrent après lui, et aussitôt il oublia le Nom. Mais étant revenu dans sa maison, il rouvrit sa cuisse avec un couteau, il en tira le parchemin où étaient les lettres du Nom infini, et de nouveau les apprit.

Si c'est là le texte original, il est d'un rabbin qui ne connait pas son *Talmud*, car le traité du *Sanhédrin* spécifie bien que le fils de la Sotada s'est fait cette incision en Egypte, et qu'il l'avait à son retour en Judée.

(1) L'*éven* sur laquelle étaient gravés les *Phurim* (Sorts) *du monde : l'Even-guilayon.*
(2) Ces chiens ont d'abord été des lions, Cf. p. 415.

Quant à la pierre, l'« Even-guilayon », il résulte également du *Talmud* qu'il la connaissait avant de la produire à Jérusalem.

d. — L'auteur du Mahazeh est si peu au courant de l'adultère de Marie qu'il montre le Vaurien traitant les docteurs de bâtards

Après cela, il convoqua trois-cent-dix des jeunes gens d'Israël et leur dit : « Voyez, c'est la raison pour laquelle les docteurs d'Israël me traitent de fils adultérin, parce qu'ils veulent dominer sur Israël. Mais vous, sachez que tous les Prophètes ont annoncé le Messie ; et moi-même je suis celui-ci. Et c'est de moi qu'Isaïe le prophète a dit au Ch. VII : « Voici que la Vierge concevra, et elle engendrera un fils, et le nom de celui-ci sera Emmanuel. » Mon grand-père David a aussi prophétisé sur moi, disant : « Le Seigneur m'a dit : « Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. » Ma mère, en effet, m'a engendré sans copulation charnelle. Ce sont donc eux (les docteurs) qui sont des fils adultérins, et non pas moi : comme il est dit dans Osée, II : « Et je n'aurai pas pitié de leurs fils, car ils sont fils de la souillure. »

e. — La guérison du boiteux et du lépreux

Les jeunes gens lui répondirent : « Si tu es le Messie, montre-nous un signe. — Quel signe demandez-vous de moi? » dit-il. Ils lui dirent : « Fais qu'un boiteux se tienne comme nous. » Il répondit : « Amenez-m'en un ». Immédiatement ils amenèrent un boiteux qui jamais ne s'était tenu sur ses pieds. Il dit sur lui le Nom infini, et à cette heure même le boiteux se leva et se tint sur ses pieds. Alors ils s'inclinèrent tous devant lui, disant : « Celui-ci est indubitablement le Messie. »

Alors ils lui amenèrent un lépreux. Et disant le Nom, il lui imposa les mains, et immédiatement le lépreux fut guéri. Et beaucoup de ribauds (1) de notre nation se groupèrent autour de lui.

f. — Confusion entre le bar-Juda crucifié par Pilatus sous Tibère César, et son frère Simon bar-Juda dit la Pierre, crucifié par Tibère Alexandre sous Claude

Voyant donc que les Israélites croyaient en lui, les docteurs le prirent et le menèrent devant la reine Hélène qui avait la main sur Israël. Et ils lui dirent : « Notre maîtresse, cet homme possède un sortilège et il induit le monde en erreur. » Mais Jésus répondit : « Maîtresse, les Prophètes ont jadis prophétisé sur moi ; et l'un d'eux, Isaïe, (XI, 1) a dit : « Un rameau sortira de l'Arbre de Jessé. » Je suis celui-là. Mais de ceux-ci David (Psaume I, 1) a dit : « Heureux celui qui ne va pas dans le conseil des impies ! »

Alors elle dit : « Est-ce dans votre Loi ce que dit celui-ci? » Et ils répondirent : « C'est dans notre Loi (2), mais ce n'a pas été dit de lui. » Or de celui-ci il est écrit (*Deutéronome*, XIII, 6) : « Le prophète périra, qui aura proféré une iniquité contre Dieu. » Du Messie, au contraire, il est dit (Jérémie, XXIII, 6) : « Dans les jours de celui-ci Juda sera sauvé. »

Ce qui n'est vrai ni de lui ni de ses frères, car au temps de la reine Hélène, il y avait déjà, en dehors de lui, trois Juda hors du salut : Jacob junior, lapidé par Saül en 789, Simon dit la Pierre et Jacob senior, crucifiés au temps même de la reine Hélène.

(1) *Ribaldi* dans la traduction de Raymond Martin.
(2) Nullement. Il ne paraît pas que cette réponse soit de Juifs de synagogue.

g. — Résurrection de Simon la Pierre par son frère échappé à la croix

Alors cet inique répondit à la reine : « Je suis celui-là, parce que je ressuscite les morts. »

La reine envoya donc ces hommes, et avec eux ses plus fidèles serviteurs. Et cet impie fit revivre un mort par le *Schem Hamphorasch*.

Ce mort est son frère, Simon bar-Juda, dont le cadavre fut, paraît-il, attaché à la queue d'un cheval et traîné devant le palais de la reine Hélène. On se rappelle le fameux chapitre du *Mahazeh* de Cérinthe, où, en effet, Jésus assume Pierre, qui vient d'être crucifié, comme son frère aîné en 789, et qui va aux cieux, laissant celui-ci sur la terre.

Et en cette heure la reine dit, stupéfaite : « Vraiment c'est là un grand signe. » Et les docteurs eurent honte, et confus ils se retirèrent de sa présence. Et leur douleur fut grande, ainsi que celle d'Israël.

Il y a de quoi, lorsqu'on voit, sous le pseudonyme de Jésus, un scélérat comme Juda bar-Abba, ressusciter un autre scélérat comme Siméon

§ II. — LE VAURIEN AUX SOURCES DU JOURDAIN

a. — Suppression par frère Raymond de l'auto-baptême de Juda au Jourdain

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce *Mahazeh*, c'est ce que les inquisiteurs en ont enlevé : vous y chercheriez vainement l'auto-baptême de Juda aux sources du Jourdain, et le *truc* de la colombe lumineuse. En tout cas, c'est un oubli impardonnable chez frère Raymond, puisqu'il était maître du texte, de n'y avoir pas introduit le personnage de Jean-Baptiste et sa décapitation par Hérodiade. D'autres théologiens ont été plus prévoyants dans un des *Mahazeh* que vous verrez tout à l'heure.

Alors Jésus s'en alla dans la Galilée supérieure.

Mais les docteurs vinrent à la reine, et lui dirent : « Notre maîtresse, un sortilège est avec cet homme, et il séduit les créatures. »

Elle envoya donc des soldats pour le prendre, mais les hommes de Galilée ne le permirent point, et ils voulurent les combattre. Alors il dit : « Ne vous donnez pas cette peine, parce que la puissance de mon Père céleste et les signes qu'il m'a donnés me protègeront. »

b. — Les douze passereaux d'argile

Ils fabriquaient donc des oiseaux d'argile (1) devant lui, il disait le *Schem Hamphorasch* sur les oiseaux, qui aussitôt volaient. Alors tombant devant sa face, ils l'adoraient.

c. — La meule en fausse pierre (l'Even-guilayon) destinée à montrer en lui l'Esprit de Dieu porté sur les eaux

A la même heure, il commanda qu'on apportât une grande pierre de meule et qu'on la jetât dans la mer. Cela fait, cet impie dit le Nom immense, et il fit

(1) L'inventaire du matériel à l'usage de Barabbas accuse douze passereaux représentatifs des douze derniers mois avant les *Poissons de mille ans*.

que cette pierre se tint sur la surface de la mer. Et il s'assit dessus. Et il dit aux soldats : « Allez dire à votre maîtresse ce que vous avez vu. » Et ensuite, se dressant devant eux, il se mit à avancer sur les eaux. (1)

Les soldats s'en retournèrent et dirent à la reine Hélène ce qu'ils avaient vu. Et celle-ci, véhémentement étonnée, appela les docteurs et leur dit : « Vous dites que cet homme est un sortilège, mais, sachez-le, les signes qu'il fait montrent bien qu'il est le vrai fils de Dieu. » A quoi ceux-ci répondirent : « Notre Maîtresse, faites-le venir, et nous découvrirons ses fraudes. »

§ III. — JUDA CONTRE JÉSUS OU LE CORPS CONTRE L'OMBRE

a. — Apparition vengeresse de Juda. Il revendique contre Jésus le bénéfice de son tatouage à la cuisse

Entre temps, les anciens d'Israël, s'en allant, firent entrer dans le Saint des Saints *un certain Juda* (2) *dit Scarioth* (3), lequel apprit les lettres de la même façon que Jésus les avait apprises. Et il fit les incisions de la cuisse et le reste, comme l'avait fait Jésus.

b. — Jésus, pour preuve de sa filiation divine, s'envole vers le ciel

Or le Nazaréen, étant arrivé avec sa suite, la reine fit venir les docteurs. Et lui, se tenant devant la reine, dit : « De moi a prophétisé David (Psaume XII) : « Comme une meute de chiens, l'assemblée des méchants m'a entouré. » Mais de moi aussi il a été dit par Jérémie (I, 8) : « N'aie point peur de leur visage, car je suis avec toi pour te délivrer, dit le Seigneur. » Mais les docteurs le contredisant, il dit à la reine : « Je vais monter au ciel devant toi, car c'est de moi que David a dit (Psaume CVIII) : « Tu t'élèveras au-dessus du ciel comme Dieu. » Et étendant les mains comme des ailes, par la vertu du Nom essentiel il vola entre le ciel et la terre.

c. — Juda le suit dans le ciel, l'y ayant précédé jadis et en ayant rapporté l'Apocalypse de l'Even-guilayon

Ce que voyant, les docteurs dirent à Juda (4) de prononcer le *Schem Hamphorasch* et de suivre Jésus dans les airs. Il s'éleva donc et se mesura avec lui.

d. — Jésus, en tombant, se casse le bras droit

Et étant tombés tous les deux, cet impie (Jésus) se rompit le bras, et sur cet accident les christiens pleurent chaque année avant leur pâque.

En effet, leur Jésus, c'est Juda failli, Juda qui, ayant le bras droit rompu, n'a pu saisir la verge de Jessé.

(1) Cf. p. 34.
(2) Qui est aujourd'hui Jésus-Christ tout simplement !
(3) « Dit Iscariot » est une falsification de frère Raymond lui-même. Il y avait « fils de Zacharie, » et cette qualification, qui provient des *Toledoth* canoniques, se retrouve dans le *Mahazeh* dit de Jochanan ben Zaccaï, que nous donnons plus loin. Cf. page 376. Cf. également, page 451, le rôle spécial que l'Eglise a écrit pour ce malencontreux Juda dans *le Juif errant*.
(4) « Scarioth, » ajoute frère Raymond, comme plus haut.

e. — Son arrestation

Et à cette heure même les Israélites se saisirent de lui, et lui ayant couvert les yeux d'un bandeau, ils le frappaient de verges de grenadier, disant à la reine Hélène : « S'il est le fils de Dieu, qu'il dise qui l'a frappé. » Et il ne sut. Alors la reine dit aux docteurs : « Je vous l'abandonne, faites-lui en votre présence ce qu'il vous plaira. »

§ IV. — LE BOIS DE LA CROIX

a. — Juda rompt magiquement la croix de Jésus pour que les nozrim ne puissent se prévaloir de ce signe

Ils le prirent donc et l'emmenèrent pour le suspendre au bois. Mais tout bois ou tout arbre auquel ils le pendaient se rompait immédiatement. Car, par le Nom immense, il avait adjuré tout ce qui est bois de ne le point supporter. (1)

Vous verrez plus à plein le sens de cette séméiologie dans le *Vaurien* publié par Wagenseil. Frère Raymond l'a fort écourtée.

b. — Le chou-potence tiré du Jardin de Juda

Frère Raymond nous cache que ce chou est fourni par Juda lui-même, et tiré de son jardin, comme vous le verrez dans le *Vaurien* publié par Wagenseil.

Ils s'en allèrent donc et rapportèrent un tronc de chou unique, qui n'est point du bois, mais de l'herbe, et l'y suspendirent. Ce qui n'a rien d'étonnant, car dans la Maison du Sanctuaire (2) un chou atteint une telle croissance qu'il donne chaque année cent livres de graines.

« Tu recevras tout au centuple », (3) disait à ses dupes Juda Barabbas, le Jardinier du Jardin aux douze récoltes. L'histoire de ce chou était déjà dans l'*Apparition du Vaurien de l'étranger*, connue de Raban Maur (4) au huitième siècle, et vous la retrouverez dans celle qu'a éditée Wagenseil (5).

V. — UNE SUPPRESSION DE FRÈRE RAYMOND

a. — Le Mahazeh finit sans que Juda reprenne son corps à Jésus

Frère Raymond Martin s'est bien gardé de nous faire assister à ce spectacle, que contiennent cependant tous les *Mahazeh du Vaurien*, y compris celui dont parle Rabban Maur. Car la revendication du corps de Jésus par Juda est la clef de ces écrits, comme sa reprise finale par le véritable propriétaire est une victoire de l'Etat-civil juif sur l'Église menteuse et persécutrice.

(1) C'était dans ses pouvoirs de Charpentier.

(2) On lit « domus Sanctuarii » dans la traduction de frère Raymond Martin, mais aucun Juif n'a jamais prétendu que le Sanctuaire de Jérusalem recelât un pareil chou.

(3) « Centuplum accipies », dit Jésus dans les *Toledoth* synoptisés.

(4) Cf. p. 353.

(5) Cf. page 427.

e. — Son arrestation

Et à cette heure même les Israélites se saisirent de lui, et lui ayant couvert les yeux d'un bandeau, ils le frappaient de verges de grenadier, disant à la reine Hélène : « S'il est le fils de Dieu, qu'il dise qui l'a frappé. » Et il ne fit. Alors la reine dit aux docteurs : « Je vous l'abandonne, faites-lui en votre présence ce qu'il vous plaira. »

§ IV. — LE BOIS DE LA CROIX

a. — Juda rompt magiquement la croix de Jésus pour que les nozrim ne puissent se prévaloir de ce signe

Ils le prirent donc et le menèrent pour le suspendre au bois. Mais tout bois ou tout arbre auquel ils le pendaient se rompait immédiatement. Car, par le Nom immense, il avait adjuré tout ce qui est bois de ne le point supporter. (1)

Vous verrez plus à plein le sens de cette sémiologie dans le Toldoth publié par Wagenseil. Frère Raymond l'a fort écourtée.

b. — Le chou-potence tiré du Jardin de Juda

Frère Raymond nous cache que ce chou est fourni par Juda lui-même, et tiré de son jardin, comme vous le verrez dans le Toldoth publié par Wagenseil.

Ils s'en allèrent donc et rapportèrent un tronc de chou unique, qui n'est point du bois, mais de l'herbe, et l'y suspendirent. Ce qui n'a rien d'étonnant, car dans la Maison du Sanctuaire (2) un chou atteint une telle croissance qu'il donne chaque année cent livres de graines.

« Tu recevras tout au centuple », (3) disait à ses dupes Juda Barabbas, le Jardinier du Jardin aux douze récoltes. L'histoire de ce chou était déjà dans l'Apparition du Vengeur de l'étranger, comme de Raban Maur (4) au huitième siècle, et vous la retrouverez dans celle qu'a éditée Wagenseil (5).

UNE SUPPRESSION DE FRÈRE RAYMOND

a. — Le Mahazeh finit sans que Juda reprenne son corps à Jésus

Frère Raymond Martin s'est bien gardé de nous faire assister à ce spectacle, que contiennent cependant tous les Mahazeh du Toldoth, y compris celui dont parle Rabbun Maur. Car la revendication du corps de Jésus par Juda est la clef de ces écrits, comme sa reprise finale par le véritable propriétaire est une victoire de l'État-civil juif sur l'Église menteuse et persécutrice.

(1) C'était dans ses pouvoirs de Charpentier.

(2) On lit : domus Sanctuarii dans la traduction de frère Raymond Martin, mais aucun Juif n'a jamais prétendu que le Sanctuaire de Jérusalem portât un pareil chou.

(3) « Centuplum accipies », dit Jésus dans les Évangiles synoptiques.

(4) Cf. p. 343.

(5) Cf. page 127.

II

LE VAURIEN DE L'ÉTRANGER SELON IOCHANAN BEN ZACCAI

L'auteur de ce *Vaurien de l'étranger* (1) imite ce qu'a fait l'Église pour donner de l'autorité aux *Toledoth* canoniques, et autres parties du *Nouveau Testament*, en présentant le tout comme écrit avant la prise de Jérusalem par Titus. Il a mis son *Mahazeh* sous le nom de Jochanan ben Zaccaï, qui l'aurait écrit à Jérusalem quelques années après la crucifixion de Juda bar-Abba.

Il se peut bien d'ailleurs que Jochanan ben Zaccaï ait laissé quelque chose sur les fils du *papas* Iehoudda. Vice-président du Sanhédrin, qui les a condamnés tour à tour, il a vu périr Ménahem, le dernier d'entre eux, et il est mort environ deux ans après la chute de Jérusalem, (2) soit 825.

PREMIÈRE PARTIE

I

LE IESCHOU DE L'ÉTRANGER CHEZ LE PAPAS IEHOUDDA

a. — La scène est à Jérusalem dans le texte actuel (3)

« Voici. Au temps du règne d'Hérode le prosélyte, il y avait un certain homme appelé « *Papas*, fils de Iehoudda ». (4)

(1) C'est celui qu'a publié Huldrich en 1705 sous le titre de *Toledoth Ieschou ha nozri*.

(2) Il est d'ailleurs naturel de croire que le Talmud lui-même, dans ses parties historiques, particulièrement au traité du *Sanhédrin*, emprunte à des écrits et mémoires contemporains des événements. Jochanan ben Zaccaï est un des rabbins les plus qualifiés pour déposer sur les faits intérieurs de l'Evangélisation.

(3) Elle n'y a pas toujours été, car, comme on le verra, l'auteur de ce *Vaurien* l'avait placée à Gamala.

(4) C'est le nom qui était dans le *Talmud* dont s'est servi notre rabbin. Dans le *Talmud* dont s'est servi l'auteur du *Vaurien de l'étranger*, édité par Wagenseil, (Cf. plus loin, p. 408), il y avait « Iochanan ».

L'auteur tire ce nom du *Talmud de Babylone.*

La qualification de *Papas* convient doublement à Iehoudda, qui est en effet le père de la famille, et le père de la secte en partage avec son frère Siméon : père des sept Iehoudda qui se sont succédé jusqu'à Ménahem ; et père, tout autant que ben Péréja, de la secte des Juifs Péréjim, (Christiens asinaires). Pour tous les rabbins contemporains d'Hérode, le père de celui que les goym appellent Jésus-Christ est Iehoudda Panthora, il n'en peut être autrement. Par conséquent, si la femme que les *Toledoth* canoniques appellent aujourd'hui Myriam a eu ses enfants d'un nommé Joseph, comme l'Église l'affirme aux *nozrim,* c'est qu'elle a trompé le *papas* Iehoudda avec cet individu.

Son épouse s'appelait *Myriam,* fille de Kalphas, et sœur de Rabbi Siméon Kakalph.

Le seul tort de l'auteur est de ne pas lui conserver le nom de Salomé, sous lequel elle était connue dans la Circoncision. Le reste est exact. Kalphas est Cléopas (Lévi), et si l'auteur eût ajouté que la mère de Salomé quitta Kalphas pour épouser Hérode « le prosélyte, » il aurait donné au lecteur la clef du mot *Sota* (adultère) qu'il va employer pour la fille. C'est Cléopâtre qui fut la *Sota,* et non Salomé. Celle-ci est simplement la *Sotada,* fille de la *Sota.*

b. — Myriam la Parfumeuse

Avant d'être mariée, cette Myriam, cette fameuse Myriam, était parfumeuse de cheveux de femme.

Voilà les sottises qui commencent. Elles proviennent des endroits du *Talmud* où Myriam est dite la Parfumeuse. Le texte actuel les aggrave en disant qu'elle l'était avant d'être mariée : or elle était veuve depuis vingt-huit ans, lorsqu'elle a oint son fils aîné.

Mariée au *Papas* selon la loi de Moïse et d'Israël, elle surpassait toutes les autres femmes par la beauté de ses formes. Elle était de la tribu de Benjamin.

Erreur, elle était de Lévi et de Juda, mais peut-être était-elle née dans la tribu de Benjamin, à Rama, par exemple, où un *Toledoth* canonique (Matthieu) la montre pleurant d'avance, en sa qualité de prophétesse, les enfants que ses ennemis lui tueront. (1)

Son mari ne lui permettait pas de sortir de sa maison pour se montrer en public, mais il la tenait portes bien closes, de peur que les galants, attirés par ses charmes, n'eussent affaire avec elle.

Le commentaire est calomnieux, mais la pseudo-réclusion de la femme de Iehoudda résulte de la Nativité selon Luc, où, sous le nom d'Eloï-schabed, elle se tient « cachée pendant cinq mois ». Par conséquent, l'auteur du *Vaurien de l'Etranger* connaît très bien l'identité de Salomé avec Eloï-schabed. Mais comme le « Ieschou ha nozri » ne veut plus s'avouer fils de Iehoudda, et que, d'autre part, l'Église veut qu'Eloï-schabed soit la femme d'un nommé Zacharie, père d'un nommé Iohannès,

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 336.

baptiseur émérite, le nommé Joseph, qui n'entre en scène que le sixième mois dans la Nativité, ne peut être qu'étranger à la famille.

Le voici justement qui arrive.

c. — Enlèvement de Myriam par Joseph Panthora le Naziréen

Mais il arriva qu'un jour, celui du jeûne des Expiations, ce coquin de Joseph Pandira, le Naziréen, passa sous ses fenêtres.

Malgré toute l'autorité de l'Église, les rabbins n'ont jamais voulu admettre que Panthora fut un soldat romain. La Sotada conservera une certaine mesure dans ses écarts : elle ne trompera son mari qu'avec un autre Juif, en état de naziréat, comme elle, c'est-à-dire ayant voué d'avance à Dieu son premier-né.

Il était lui-même d'une beauté distinguée, et ayant remarqué qu'en ce moment il n'y avait point d'homme au logis, il appela Myriam à haute voix : « Myriam, Myriam, jusques à quand resteras-tu enfermée? » Elle alors, regardant par la fenêtre, lui répondit : « Joseph, Joseph, de grâce, délivre-moi ! »

Il est remarquable que la rencontre de Joseph et de Myriam a lieu quelques jours avant l'Annonciation dans le *Toledoth* de Luc. Myriam, sous le nom d'Eloï-schabed (Elisabeth), était enfermée depuis cinq mois, et c'est cette réclusion qui lui pèse. Là encore le mensonge de l'Eglise, qui fait d'Elisabeth une femme autre que Myriam, va coûter cher à celle-ci. Car, dans le prologue de Luc, Elisabeth seule accouche au terme fixé. Quant à Myriam, quand accouchera-t-elle, maintenant que l'Eglise la distingue d'Elisabeth ? Le *Toledoth* de Luc laisse la chose à l'appréciation du premier venu. Notre *Mahazeh* va tirer parti de cette latitude.

Joseph alla donc, et apportant une échelle (1), il descendit Myriam par la fenêtre.

d. — Leur fuite et leur vie cachée à Bethléhem

Le mensonge du *Toledoth* canonique de Matthieu, qui fait naître à Bethléhem un enfant né à Gamala, va encore être fatal à Myriam, car, en accouchant si loin de sa demeure et du *papas* Iehoudda, elle donne à croire qu'elle a abandonné le domicile conjugal pour dissimuler sa faute.

Et ce même jour du jeûne des Expiations, tous les deux s'enfuirent de Jérusalem à Bethléhem, et passèrent *quantité de jours sans être connus de personne.*

Les jours pendant lesquels personne ne sut que Joseph et Myriam ont habité Bethléhem, s'élèvent à trois siècles pour le moins.

II

NAISSANCE DU IESCHOU DE L'ÉTRANGER

a. — Une terrible leçon de lecture donnée à l'Eglise par le Mahazeh

Or, Joseph coucha avec Myriam le jour même du jeûne des Expiations.

En prenant le jeûne des Expiations, le Yom-Kippour, comme point de départ des relations de Myriam avec Joseph, le *Mahazeh* suit l'in-

(1) Celle de Jacob évidemment.

terprétation que l'Église donne à la Nativité selon Luc, où, sous le nom d'Eloï-schabed, Myriam déclare qu'elle ne connaissait point d'homme auparavant, sinon son mari, un homme d'une vieillesse incalculable et d'une stérilité éprouvée. Myriam et Joseph forment donc un couple exceptionnellement infâme. Car il était défendu de faire un long chemin ce jour-là, que Dieu lui-même appelle le *sabbat des sabbats* ; et le seul contact de la femme était une souillure.

b. — Que, pour être un individu différent de celui qui baptisa, il faut que Ieschou vienne au jour six mois après l'Epiphanie

Elle conçut donc, et elle enfanta Ieschou le Naziréen *au solstice d'été.*

Naturellement.

Puisque l'Église la fait distincte d'Eloï-schabed qui, enceinte de six mois à l'équinoxe d'automne, a accouché au solstice d'hiver, sous le *Capricorne,* Myriam, n'ayant été déflorée par Joseph Pandira qu'à l'équinoxe d'automne, ne peut accoucher qu'au solstice d'été, sous les *Anes.* Église, cela t'apprendra à faire croire aux gens que Ioannès le Baptiseur et Ieschou font deux ! Car s'ils sont deux, c'est le Ioannès qui est né le 6 janvier, et c'est sa nativité que tu célèbres le 25 décembre. Il faut donc que le Ieschou étranger soit né six mois après ; sinon le Baptiseur et Ieschou sont le même homme, ce que le *Mahazeh* sait depuis longtemps, ne fût-ce que par le *Talmud,* par le *Coran,* si le *Coran* l'intéresse, et surtout par la Nativité selon Luc, qui est celle d'un seul enfant et non de deux.

Quant au *papas* Iehoudda, il ne daigne même pas faire rechercher sa femme, qui pratique le plus large adultère à quelques kilomètres de Jérusalem ; il ne lui donne même pas de lettre de divorce. Joseph se sent donc encouragé.

c. — Naissance d'autres fils et filles à Myriam et à Joseph

Elle conçut de nouveau, et enfanta des fils et des filles.

Tous de Joseph Pandira, car il est juste de reconnaître qu'elle lui est absolument fidèle. Et elle paraît très honorée de tous les habitants de Bethléhem. C'est sans doute pour cela que le *papas* Iehoudda ne donne aucun signe de mécontentement. Au contraire, il bénit de loin cette admirable série d'enfants adultérins : sept fils et deux ou trois filles !

III

DOUZE ANS APRÈS

a. — Myriam découverte, et dénoncée au papas Iehoudda

Longtemps après la naissance de ces enfants adultérins, vint de Jérusalem à Bethléhem un homme qui, voyant Joseph avec Myriam, reconnut immédiatement celle-ci ; mais, devant elle, il garda le silence et revint à Jérusalem,

où il annonça au *papas* que sa femme se souillait avec Joseph Pandira le Naziréen, et lui faisait des enfants bâtards.

b. — Plainte du papas Iehoudda à Hérode

A ces nouvelles, le *papas* alla trouver Hérode, et éclatant en sanglots amers, raconta l'affaire au roi : sa femme se souillant avec Joseph Pandira le Naziréen, et procréant tous ces enfants adultérins et bâtards. Et immédiatement le bruit s'en répandit à la Cour du roi et dans Jérusalem toute entière.

Par conséquent, lorsqu' Hérode est mort, Salomé, qu'on appelle ici Myriam, avait déjà sa dizaine d'enfants. Or, comme Hérode est mort en 750, la naissance de Iehoudda, premier-né du *papas*, ne peut être postérieure à 740. Je ne me trompe donc pas lorsque, d'accord avec Matthieu, je la place dans l'*année de deux ans* : 738-739. Quant au mois et au quantième, l'auteur du *Mahazeh* les connaît parfaitement, comme on le verra plus loin (1) : c'est le 6e jour de *thébet* (janvier).

IV

LE DÉPART POUR L'ÉGYPTE

a. — Le chameau du Gamaléen et de la Gamaléenne

Ce qu'apprenant, des hommes, les plus proches parents de Joseph Pandira, allèrent le mettre au courant de ce qui se passait : « Sauve-toi, Joseph, car tu es condamné à mort ! On sait tout dans la maison du roi ; le roi lui-même est enflammé d'une colère furieuse contre toi, contre Myriam et contre les enfants adultérins que tu lui as faits ! » Joseph ayant donc pris Myriam avec ses fils et ses filles, les mit *sur un Gamel*, et ils s'enfuirent ainsi de Bethléhem en Égypte.

Ils tiennent à onze sur le même chameau !

Le *Mahazeh* savait bien qu'il y a du *Gamel* dans l'existence de tous ces gens. C'est donc bien de ce chameau, purement orographique, que vint à Iehoudda et à Salomé l'appellation de Gamaléen et de Gamaléenne.

b. — Défiguration des exploits de la garde gauloise d'Hérode contre les partisans de la Sainte-Famille

Presque dans le même temps Hérode vint à Bethléhem, recherchant Joseph, Myriam et leurs enfants pour les lapider tous, mais il ne les trouva point. Le roi fit donc un édit ordonnant de tuer tous les enfants de Bethléhem, ce qu'exécutèrent les cavaliers du roi (2) ; ils mirent à mort tous ces enfants ; et le roi, après l'exécution de ses ordres, revint à Jérusalem. »

(1) Cf. page 404.
(2) Les cavaliers gaulois de la garde d'Hérode.

V

RETOUR A GAMALA-NAZIRETH

a. — Joseph et Myriam à Nazireth, sous leurs vrais noms

Beaucoup de temps après, comme l'Egypte souffrait d'une famine (1), Joseph et Myriam se retirèrent dans *Canaan* (2) avec leurs enfants, et fixèrent leur demeure à *Nazireth* (3), leur ville natale, *mais ils changèrent leurs noms.*

Ils ne changèrent nullement leurs noms, ce sont les évangélistes qui les ont changés, et c'est la cause de toutes les confusions que nous avons essayé de dissiper, de toutes les calomnies que nous nous sommes efforcé de combattre. Le *Mahazeh* dit la vérité. Joseph n'est pas le nom sous lequel ses contemporains ont connu le *papas* ; ce nom, c'est Iehoudda. Myriam n'est pas le nom sous lequel ils ont connu sa femme ; ce nom, c'est Salomé. Et Nazireth, c'est Gamala.

Voilà toute la famille revenue sur son Chameau.

VI

A L'ÉCOLE DE IESCHOUA BEN PÉRÉJA

a. — L'Apocalypse de Ieschoua ben Péréja, substance de l'Even-guilayon

La scène est à Jérusalem, alors qu'elle devrait être en Égypte.

Pendant ce temps, ce fils d'adultère de Ieschou avait grandi. Et étant venu à Jérusalem, où il étudiait à l'école de Ieschoua ben Péréja (4), il y fit tant de progrès qu'il y apprit même l'*Œuvre du Char* (5) et le *Signe secret* (6) *du nom essentiel.*

L'*Even-guilayon* ou *Livre des Phurim* (Sorts) *du monde*, que son père lui avait transmis, était celui de Ieschoua ben Peréja, voilà ce qui ressort de tout cela. Le *Mahazeh* tire ses renseignements du *targum* dans lequel le *Talmud* mêle à l'éducation kabbalistique du Baptiseur son arrière-grand-père, mort depuis longtemps.

(1) C'est en Judée que sévit la famine, entretenue par les ordonnances de Siméon et du papas Iehoudda. Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 34.

(2) Mot jeté par les falsificateurs du *Mahazeh* pour donner le change sur l'origine du nom de « Kanaïtes » (radical *Kana*, jalousie), Jaloux de la loi, donné aux membres de la Sainte famille et à leur secte.

(3) Le falsificateur en passant fait certifier l'existence de Nazireth par un *Mahazeh* attribué à Iochanan ben Zaccaï, vice-président du sanhédrin.

(4) Sur cette licence chronologique, cf. page 264.

(5) Le « Char d'Ezéchiel. »

(6) La croix solaire, dont les quatre bras remplacent les quatre voyelles contenues dans le nom de Iehova.

VII

LA PARTIE PERDUE

a. — Targum prophétisant que Ieschou ne revêtira jamais les vêtements du Grand-prêtre

Il y a dans ce *targum* quelque écho de l'affaire de la Piscine du Siloé, où, en 778, Iehoudda bar-Abba chercha querelle au grand-prêtre Hanan, beau-père de Kaïaphas.

On suppose que Ieschou s'est saisi par la ruse des vêtements du Grand-prêtre, qu'il a mis sur sa tête le *mitznefet*, la tiare avec la lame d'or sur laquelle est le nom de Iehova, et qu'il joue avec le *meïl* (rochet) pour narguer Hanan.

Il arriva que, Ieschou jouant à la balle avec le *meïl* du Grand-prêtre, proche le tribunal du Gazith, sur la montagne du Temple, la balle roula par hasard jusque dans la vallée de la Piscine (1). Alors, de dépit, Ieschou, se décoiffant avec colère, jeta la *mitznefet* (tiare) par terre et la mit en lambeaux.

La balle lui a échappé, il a perdu la partie ! Il prévoit qu'il perdra les suivantes. De là sa fureur.

En 778, le Sanhédrin siégeait encore au Gazith, et ce nom n'est pas employé au hasard par le *Mahazeh*. Car c'est au Gazith que furent menés Iehoudda et son frère cadet, Simon, plus tard la Pierre. Iochanan ben Zacaï, sous le nom de qui on a mis le *Mahazeh*, est précisément un de ceux qui, émus par la fréquence des attentats contre le Gazith, proposèrent la translation du Sanhédrin au Hanôth.

Les enfants qui jouaient l'avertirent qu'il eût à la ramasser (la *mitznefet*) et à la remettre sur sa tête, (parce qu'il ne convenait pas d'être tête nue) ; mais Ieschou répondit : « Moïse n'a pas ordonné cela dans la Loi, et pour ce qui est des additions des docteurs, (dont les ordonnances sanctionnaient cette coutume,) il n'y a rien de solide en elles. »

Par conséquent, il restera tête nue jusqu'au jour où, selon son propre Évangile, il ceindra la *mitznefet,* c'est-à-dire le 15 nisan 789, à la *pâque des Poissons de mille ans.* En cela, les enfants des Jérusalémites peuvent jusqu'à un certain point reconnaître en lui le Nazir qu'ils ont vu, quand ils étaient, eux et lui, dans le monde.

b. — Conclusion unanime des docteurs : Rabbi Akiba renie Ieschou

En ce temps-là, dans l'école située en face (du Gazith), siégeaient Rabbi Eliézer, Rabbi Joseph ben L. (Lévi sans doute), et Rabbi Akiba, et ils entendirent ce qu'avait dit Ieschou.

Ils ne sont pas contents, surtout Rabbi Akiba, jadis partisan acharné de Iehoudda, et qui ne peut reconnaître le fils du *papas* et de Salomé

(1) La fameuse piscine du Siloé.

dans ce Ieschou que les *nozrim* lui renvoient avec une généalogie où son père s'appelle Joseph et sa mère Myriam. Il est mort sans avoir jamais rien soupçonné d'un tel *toledoth.*

L'exégète Huldrich reproche au *Mahazeh* d'avoir introduit un Akiba dans l'entourage de Ieschou : c'est, dit-il, un trait d'ignorance, par les raisons que voici : (1)

« Rabbi Akiba a été mis à mort cinquante-deux ans après la chute de Jérusalem ; davantage, selon quelques-uns. On dit qu'il a vécu cent-vingt ans. Il faut donc qu'il en ait eu environ soixante-dix, lorsque Jochanan ben Zaccaï, l'auteur supposé du *Mahazeh,* a rendu l'esprit. Or, on tient qu'il a vécu quarante ans sans rien savoir de la Loi ; qu'il en a passé quarante à l'étudier, et quarante à la professer publiquement dans Israël. Si l'on considère qu'il a vécu ses quarante premières années dans l'ignorance complète de la Loi, il n'a vécu à l'état de docteur et de Rabbi, avec Jochanan ben Zaccaï, que pendant trente ans ; il est impossible qu'il ait fait passer un examen à Ieschou dans l'Académie de Jérusalem, puisqu'au moment où le fait se serait passé, il ne possédait pas encore le rang qu'il eût fallu. Donc l'épisode est une imposture de Jochanan ben Zaccaï. » C'est tout au moins une invention du *Mahazeh,* et le raisonnement d'Huldrich ne manquerait pas de portée, s'il n'y avait jamais eu qu'un seul Akiba ; mais il y en a eu plusieurs, tous partisans de l'Even-guilayon, et dont aucun n'a vécu cent-vingt-ans.

Rabbi Eliézer commença donc de dire : « A la manière dont celui-ci profane toute pudeur, on voit bien que sa mère avait ses menstrues, quand elle l'a conçu ! — C'est le fils d'un souillé, » dit Rabbi Joseph ben L...

Conçu en un tel moment, il a une souillure dont son auto-baptême n'a pas pu le laver, car elle est sous la peau, dans sa propre chair, dans son propre sang. Il est condamné dans sa conception même, car, disaient les rabbins, (et c'est ainsi que le *papas* eût raisonné) : « Celui qui voit sa femme pendant qu'elle a ses menstrues, ses fils ne vaudront rien... L'homme scrupuleux ne succombe pas facilement ; celui qui n'a pas honte, ses parents n'étaient pas au Mont Sinaï, il n'est pas de leur semence... Ses fils sont de la semence de rebelle, des fils de mère sans pudeur. »

— C'est un bâtard, ajouta Rabbi Akiba, et il montre bien ce que sont le père et la mère. »

Le fait est que, pour un Kanaïte comme Akiba, ils sont aussi méprisables que méconnaissables, puisque, dans le *Toledoth* canonique de Luc, on les voit aller jusqu'à Bethléhem pour payer tribut à la Bête ! Ieschou ha nozri est donc un « Vaurien » inconnu de sa génération.

c. — Protestation de Ieschou lui-même : Son père ne s'appelait pas Joseph, sa mère ne s'appelait pas Myriam

Et étant sorti de l'école, Rabbi Akiba demanda à Ieschou dans quelle ville il était né.

Ieschou répondit : « Je suis de Nazireth : le nom de mon père est *Mézaria,* celui de ma mère *Karehah.* »

(1) Cf. les notes d'Huldrich, *Historia Ieschuæ Nazareni,* p. 23.

C'est curieux, le *Toledoth* de Luc et celui de Matthieu ont beau faire naître le Vaurien à Bethléhem, Ieschou, quand c'est Rabbi Akiba qui l'interroge, répond qu'il est né à Nazireth. Il n'a jamais entendu dire que son père eût nom Joseph, et sa mère Myriam. Serait-il mort avant que ces pseudonymes aient été mis en circulation ?

De son côté, Rabbi Akiba accepte sans protester le lieu de naissance et les noms que lui cite Ieschou. Serait-il mort, lui aussi, sans avoir connu les *Toledoth* canoniques ?

Les noms que Ieschou donne à son père et à sa mère en sont la preuve. Car *Mézaria* veut dire « qui afflige », et *Karehah,* « qui fait les cheveux ras. » Or tous les lecteurs de l'*Even-guilayon* savent que les cheveux ras sont le signe extérieur de l'affliction, surtout quand ils sont couverts par le sac de cendres. (1) Ainsi, le *papas* Iehoudda et sa femme Salomé méritent absolument les noms que leur donne ici Ieschou. Ce sont des noms à clef. Rabbi Akiba, qui s'est rasé les cheveux en 788, saisit du premier coup.

VIII
RABBI AKIBA A GAMALA-NAZIRETH CHEZ LA VEUVE DU PAPAS IEHOUDDA

Rabbi Akiba alla donc à Nazireth, et demanda aux habitants où était la demeure de *Mézaria,* uni en mariage avec *Karehah.* Et ils lui montrèrent la maison : il n'y trouva pas le mari, mais seulement la femme.

Comme la situation change, quand on met le pied à Gamala ! Les habitants ne connaissent ni un certain Joseph ni une certaine Myriam, qui ont fabriqué une masse d'enfants au *papas* Iehoudda ; ils ne connaissent qu'un ménage régulier et honorable. Mézaria et Karehah sont unis en légitime mariage, les enfants de Mézaria sont de lui. Point d'adultère, point de bâtards, comme à Bethléhem. Seulement, le mari n'est jamais chez lui, quand on va voir sa femme ! C'est déjà ainsi dans les *Toledoth* canoniques, et cela s'explique : le *papas* Iehoudda est mort depuis le Recensement de 760 !

« Ma fille, lui dit-il, c'est un singulier effet de la Providence de Dieu que ton mari ne soit pas à la maison ! Je te prie donc, au nom du Seigneur, le Dieu des cieux, de m'apprendre ce que tu fais ici et *ce que tu as fait jadis.* Et si tu me racontes le tout fidèlement, je te promets le Siècle futur. »

L'épouse lui répondit : « Jure-le moi par le nom du Seigneur. » Immédiatement Rabbi Akiba prêta le serment, mais de bouche, car de cœur il n'en faisait rien.

a. — Aveu de la fausse situation que font à la veuve et au mari défunt les changements de nom opérés par les rabbins évangélistes

Alors l'épouse lui dit : « Je suis Myriam, sœur de Siméon Hakkalph (2), et femme du *papas* ; je me suis enfuie avec Joseph Pandira, et il m'a fait des en-

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit., p. 34
(2) Ceci est exact.

fants adultérins à Bethléhem. Dans le temps où Hérode y est venu pour nous lapider, nous avons fui en Egypte ; de là, une famine sévissant, nous sommes revenus ici, *où nous avons changé nos noms, pour que les hommes ne nous connaissent point.* »

Oui, voilà ce qu'on a fait de nous, mon pauvre Akiba ! C'est du propre !

En apprenant que Iehoudda (Mézaria) et Salomé (Karehah) sont devenus l'un Joseph, l'autre Myriam, et ressemblent si peu à leur passé que, sous ces pseudonymes, ils peuvent être accusés d'avoir conçu leurs enfants d'un commerce adultère,

Rabbi Akiba déchira ses vêtements, et parla ainsi à l'épouse : « C'est à bon droit que ton mari est dit *Mézaria*, parce qu'il a fait l'œuvre des plaies (1) des Egyptiens ! Et ce n'est pas sans raison que tu es appelée *Karehah*, car tu as fait les cheveux ras en Israël ! »

Qu'eût-ce été, si elle avait révélé à Rabbi Akiba que, selon l'Église catholique, apostolique et romaine, Panthora était un soldat de Tibère, une « semence de bétail ? » On frémit rien qu'en y pensant !

Mais l'ex-Salomé de Gamala ne dit rien de semblable. Elle dit simplement ce que les *Toledoth* canoniques la forcent à dire d'elle-même, depuis qu'ils ont changé son nom en Myriam, et celui du *papas* Iehoudda en Joseph !

Akiba lui-même, qui, en 789, donnait un sens laudatif aux mots *Mézaria* et *Karehah* revient complètement sur cette interprétation.

Les *mézarim* que Moïse a faites aux Égyptiens, le *papas* les a faites à son pays ! La famine, succédant à la sécheresse, tous les maux qui ont accablé les Juifs, particulièrement les Jérusalémites, c'est au *papas* Iehoudda qu'on les doit ! Jochanan ben-Zaccaï eût signé cela des deux mains, comme l'a signé Flavius Josèphe. Iehoudda bar-Abba lui-même, dans son *Even-guilayon*, constate la joie qu'éprouvèrent tous les Juifs, lorsque son père et son grand-père furent tués, tant « ces deux prophètes ont tourmenté les hommes ! »

Pour ce qui est de Salomé, les malheureux Juifs peuvent bien le constater ici, c'est à cause d'elle que la désolation finale est arrivée ! Les cheveux longs de son fils ont fait les cheveux ras, (le deuil, la misère et la dispersion), en Israël : le *chrisme* du Nazir est par lui-même le mal qui les contient tous : la chute de Jérusalem y était en puissance.

C'est cette opinion-là, et non la sienne, qu'exprime Nath-ono-el (2) dans le *Mahazeh* de Cérinthe, lorsqu'il demande : « Quelque chose de bon peut-il venir de Nazireth ? » (3) Jésus ne répond point, parce qu'il est chargé de mentir aux goym, mais, s'il répondait selon le cœur de l'Eglise, il répondrait : « Oui, il en peut venir le revenu du baptême. »

(1) *Mézarim*, douleurs, afflictions, peines, et, dans le cas particulier, plaies.
(2) Littéralement : « Lever de l'Etoile Ane ». C'est le pseudonyme de Ménahem.
(3) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 343.

IX
TARGUM DES CHEVEUX COUPÉS

a. — Les docteurs coupent eux-mêmes les cheveux du Vaurien

Etant donc revenu à Jérusalem, Rabbi Akiba rendit compte à Rabbi Eliézer et à Rabbi Joseph ben L... de ce qu'il avait fait. Alors ils allèrent dans l'école de Rabbi Ieschoua ben Péréja, et appréhendant Ieschou, (que sa mémoire et son nom soient abolis !), rasèrent en forme de couronne les cheveux de sa tête, et lui lavèrent la tête dans les eaux de *Boleth* (Destruction), afin qu'il n'y poussât plus de cheveux ; car c'était la coutume de marquer ainsi les bâtards, (1) pour les empêcher de se mêler à l'assemblée d'Israël.

Ils n'attendent pas que Pilatus lui coupe les cheveux !

D'eux-mêmes ils lui enlèvent le signe de son naziréat, signe de la régularité de sa naissance, en même temps que de ses prétentions messianiques. De plus, en lui lavant la tête avec les eaux qu'il avait déterminées aux Juifs non davidistes et aux goym, et qui sont des « eaux de mort » ou des eaux empoisonées, d'avance ils frappent d'inefficacité son auto-baptême, lorsqu'il voudra se laver dans les eaux de régénération. C'est au futur baptiseur qu'ils en ont : car ses cheveux ne devant plus repousser, il le mettent au-dessous des ouailles qu'il baptisera ; ils l'empêchent de pouvoir jouer au Messie ; ils lui font, avec une aggravation sensible, ce que Dalila fait à Samson. Sa mère ne pourra plus ni lui diviser les cheveux en sept nattes ni les oindre de parfums.

b. — Aveu qu'Hérode est mort sans avoir massacré d'innocents à Bethléhem

Ces docteurs craignirent de révéler au roi que Joseph et Myriam vivaient à Nazireth, de peur qu'à cause de ceux-ci le roi ne ruinât toute la ville.

Ceci est une précaution du *Mahazeh* pour expliquer comment, après avoir si bien essayé de lapider Joseph, Myriam et leurs enfants, quand ils sont à Bethléhem, Hérode les laisse si tranquilles quand ils sont à Nazireth. Il faut donc que, pour Hérode, Joseph et Myriam soient toujours en Egypte avec leurs enfants.

Notons que nous sommes pour le moins en 778, puisque nous avons franchi l'affaire de la piscine du Siloé, et qu'Hérode est mort depuis 750 !

X
TARGUM DU NOURRISSON JUSTICIER
ET DES MAMELLES DE LA NOURRICE ADULTÈRE

Cependant Ieschou commence à trouver qu'on le traite en véritable étranger dans son propre pays. On lui a changé son père, on lui a changé sa mère, on lui a changé son lieu et sa date de naissance, il ne se reconnaît plus lui-même. L'aurait-on changé, étant en nourrice?

(1) Rien n'autorise une pareille allégation, et il n'est pas difficile de voir qu'au bout de peu de temps, la nature aurait détruit l'œuvre des tondeurs.

Il arriva qu'ayant connu par là sa bâtardise, et se voyant déshonoré par la marque que les docteurs avaient imprimée à sa tête, Ieschou s'en alla, à Nazireth, trouver sa mère. Là, feignant de souffrir d'un grand mal de dents, il assura à sa mère qu'au cours de ses études à l'école, il avait appris un remède éprouvé contre les douleurs de dents et consistant en ceci : « que la mère du malade place ses seins entre les deux battants de la porte ; si le malade les suce, il recouvrera la santé. » La mère répondit bonnement, sans soupçonner le moindre mal : « Va, mon fils, je vais placer mes seins entre les deux battants, suce-les ! » Et elle les plaça comme elle l'avait dit ; mais fermant les portes, Ieschou blessa gravement les seins de sa mère et lui parla ainsi : « Je ne te lâcherai pas que tu ne m'aies appris pourquoi tu m'as mis au monde (1), et *ce que tu as fait autrefois.* »

Ceci est contre le mot des disciples au revenant de Iehoudda dans les *Toledoth* du canon : « Heureux le sein qui t'a porté ! Heureuses les mamelles qui t'ont allaité ! » Notre *Mahazeh,* au contraire, fait voir par cet exemple, d'une invention stupide, mais conforme à la perfidie du nourrisson, combien il est fâcheux pour Myriam elle-même qu'elle ait produit un pareil monstre !

a. — Les mamelles prises entre les deux battants de la porte de sa maison, Salomé, sous le nom de Myriam, se reconnaît adultère avec Joseph envers le papas Iehoudda

Alors sa mère lui répondit : « Tu es un bâtard, car j'ai un autre mari dont le nom est *papas* (Iehoudda). Ton père Joseph m'a acceptée pour femme sans que mon mari m'ait signé une lettre de divorce (2) ; tous mes autres enfants sont aussi des bâtards ! »

C'est incontestable, si Joseph et le *papas* Iehoudda ne sont pas la même personne.

b. — Tradition constatant la mort tragique du Joseph des Toledoth canoniques

Ce qu'ayant entendu, Ieschou s'en alla enflammé de colère, et tua son père Joseph. (3)

Il est bien vrai que le *papas* a fini de mort violente, et loin de chez lui ; vrai aussi que son fils aîné a commis au moins un assassinat, (celui d'Ananias et de sa femme,) mais nous savons tous que ce ne fut pas un parricide. Malgré le silence des évangélistes sur la façon dont leur Joseph a quitté la terre, et en dépit de la suppression du texte de Flavius Josèphe sur la mort du *papas* Iehoudda, la tradition unanime des synagogues porte que le Joseph des *Toledoth* canoniques est mort tragiquement, ce que, d'autre part, ces écrits dolosifs reconnaissent de lui sous le nom de Zacharie, ajoutant qu'il a été tué dans le temple même.

Ensuite, s'enfuyant, il retourna de Judée en Galilée.

(1) Si c'est pour détruire les *nozrim* ou pour les sauver.
(2) C'est le cas de Cléopâtre, et non celui de sa fille.
(3) Cf. plus loin, p. 452, dans *Le Juif errant,* la raison pour laquelle Iehoudda peut être accusé de parricide.

XI

L'ÉVANGÉLISATION

Voyant que les fils d'Israël évitaient sa compagnie et l'appelaient du nom de......... (1) (que sa mémoire s'efface et que son nom soit aboli !). Ieschou se disait en lui-même : « Je n'ai point de part dans le Dieu d'Israël. » Il s'en alla donc, expliquant la Loi d'un front sans pudeur, et non comme on doit l'interpréter d'après les traditions des maîtres.

a. — L'entourage de Ieschou identique à celui de Iehoudda

Sa société était d'hommes perdus d'orgueil et de folie. A sa compagnie s'étaient joints des charlatans comme Siméon, et Mathias, et Elikum, et Mardochaï, et Toda, dont Ieschou changea les noms : Siméon en *Pierre*, à l'imitation d'une *pierre*, parce qu'il était le premier (2) ; celui de Mathias en Mataios, parce qu'après lui il s'employa à tromper ; Elikum, il l'appela Lukas, parce que celui-ci était chargé de le répandre parmi les nations ; Mardochaï, il l'appela Marcus, parce qu'il est dit : « Ils me tirèrent des vanités, me choisirent pour chef et tête (prince) devant les hommes vains. » Enfin Toda, il l'appela Goël (3), parce que celui-ci fit comme lui et témoigna de lui selon ses ordonnances.

Ils sont cinq comme dans le *Talmud* (4), et pour la même raison ; mais leurs noms diffèrent et les personnes aussi : on n'en voit aucun qui se serait appelé Boni. Loucas le Cyrénéen est l'apôtre de Iehoudda parmi les Juifs établis à l'étranger ; et par l'exactitude, ce détail est digne du vrai Jochanan ben Zaccaï. Mais la falsification la plus importante de ce passage est que frère Raymond Martin fait certifier par Jochanan ben Zaccaï l'authenticité du fameux calembour : « Pierre et la pierre », sur lequel est bâtie l'Eglise.

Naturellement, ni le *Talmud*, ni ce *Mahazeh*, ni celui que nous donnons plus loin, personne enfin, n'a connu de Iochanan, « apôtre préféré » de Ieschou. C'est cependant cet apôtre qui aurait été nommé avant tous les autres, s'il ne faisait pas qu'un avec le Ioannès baptiseur. Il a donc fallu que l'Église l'introduisît dans le texte actuel. C'est à quoi elle a pourvu dans le passage suivant.

XII

ADDITION A LA LISTE DES MEMBRES DE LA SAINTE FAMILLE, D'UN IOHANNOS QUI SE SERAIT APPELÉ EN CIRCONCISION IOCHANAN

A eux s'ajouta l'illustre charlatan, le « Signe précurseur » des hommes imposteurs, (5) *Iochanan*, dont il (Ieschou) convertit le nom en *Iohannos* (Signe de l'An d'Ieou), à cause des signes que Ieschou fit devant lui par la vertu du Nom essentiel.

(1) Le mot a disparu, il a été remplacé par « Iésouch » qui n'a rien d'injurieux. Je pense qu'il y avait « Zibdéos », celui qui chasse les démons par le Baal-Zib qu'on adore à Ekron, disent les Écritures.
(2) Après lui.
(3) Vengeur. Et non « Pohel », comme on le lit aujourd'hui
(4) Cf. plus haut, p. 280, le *Targum* des cinq disciples.
(5) L'Ιχθυς, le Poisson, le Zib.

Ah ! la maladroite rédaction ! Et que tout ce travail est mal fait ! On y constate une chose qui suffit à la découverte de la véritable identité du Baptiseur : Iohannos n'est pas son nom de circoncision, c'est son état de Signe précurseur des miracles qu'il devait faire, qu'il n'a pas faits, mais que les *Toledoth* canoniques lui font faire sous les espèces de Ieschou ; de sorte que ce n'est pas Iochanan, mais Ieschou, qui doit être appelé Iohannos : celui qui fait les miracles, et non celui qui les voit

Cela nous ramène aux *Toledoth* synoptisés, où Hérode Antipas et les disciples eux-mêmes, ressuscités par les évangélistes, disent de Ieschou: « Celui-ci est Ioannès le baptiseur, ressuscité des morts, et c'est par lui que Ieschoua fait ses signes. »

Il y a une chose également que notre *Mahazeh* a très bien vue, avec Cérinthe, avec Valentin, avec le *Talmud*, avec le *Mahazeh* que nous donnons plus loin, avec tous les gens sérieux enfin, c'est qu'il n'y avait jamais eu deux « Jean » au Jourdain, l'un qui baptisait, et l'autre qui, après avoir reposé sur le sein mystique du Ieschoua et habité Pathmos, aurait écrit l'un des quatre *Toledoth* canoniques.

a. — Preuve que, malgré toutes les fourberies de l'Église, l'individu qui fut crucifié est bien celui qui avait baptisé

Ce Iohannos conseilla à Ieschou de commander à tous les hommes qui étaient avec lui de laver leur tête dans les eaux de *Boleth* (Destruction), afin de notifier par là à tous qu'ils étaient les sectateurs de Ieschou. Mais Ieschou leur expliqua mensongèrement la Loi ; et à quiconque venait à lui il lavait la tête dans les eaux de Boleth, pour que ses cheveux ne pussent plus repousser et que tous connussent qu'il était le Nazir.

Ici, ce n'est pas Iohannos qui administre les baptêmes, comme dans les *Toledoth* canoniques : c'est Ieschou. Ils ne peuvent pas baptiser tous les deux à la fois, puisqu'ils n'ont été qu'un dans le monde. Notre *Mahazeh* n'admet pas que l'un ait été baptisé par l'autre, l'ombre par le corps, puisque, dans l'histoire de 788, c'est le Baptiseur qui s'est baptisé lui-même. Aussi avec quelle tendresse Iohannos reçoit ce fils adultérin et parricide ! Et des deux, s'ils avaient été deux, quel est le Nazir? Quel est celui qui eût pu se dire le Messie? Est-ce Iohannos, à qui les docteurs laissent sa chevelure, ou Ieschou à qui ils viennent de la raser ?

b. — Demeure habituelle de Ieschou à l'Aïn Gamel Traces de sa fuite devant les soldats d'Hérode Antipas

La nouvelle de ces choses parvint aux docteurs et au roi lui-même. Le roi envoya donc des émissaires pour arrêter Ieschou et ses sectateurs, et les conduire à Jérusalem. Mais des hommes de la Loi informèrent Ieschou de ce qui l'attendait, et le poussèrent à s'enfuir, parce que le roi le recherchait, lui et ses compagnons, pour les mettre à mort. Et tous s'enfuirent d'Aïn dans le désert.

Certes l'Aïn (fontaine), dont il est question ici, peut être Képhar-aïn, mais nous verrons bientôt (1) qu'il s'agit de l'Aïn Gamel, (la fontaine de Gamala).

(1) Cf. page 397.

XIII

CONSTATATION QUE LE FRÈRE COGNOMINAL (IEHOUDDA TOÂMIN) DU BAPTISEUR EST CELUI DES DEUX QUI EUT LA TÊTE TRANCHÉE

Etant donc venus, les satellites d'Hérode ne les trouvèrent point, excepté Iohannos, qu'ils arrêtèrent et conduisirent au roi, lequel ordonna que Iohannos pérît par le glaive. Ils exécutèrent les ordres du roi, *tuèrent Iohannos, et suspendirent sa tête à la porte de Jérusalem.*

Ici le texte primitif du *Mahazeh* a été terriblement remué pour y introduire l'imposture de la *décapitation de Saint-Jean-Baptiste.*

Mais le détail de la tête suspendue à la porte de Jérusalem est vrai de Theudas, et confirme le fait que Theudas est un bar-Iehoudda, un frère de celui qui baptisa en 788. Car Iohannos est encore vivant, et nous allons le voir entrer en scène. (1) La *décapitation du Baptiseur* a été introduite dans les *Toledoth* synoptisés plus de trois cents ans après sa crucifixion. Ceux qui l'ont introduite ici ont oublié que, pour être conforme à la mystification ecclésiastique, elle ne doit point avoir lieu à Jérusalem, et que la tête doit rester aux mains d'Hérodiade !

XIV

LE TRUC DE L'ÉVEN (LA PIERRE FLOTTANTE)

a. — Ieschou porté sur les eaux, comme Iehoudda bar-Abba et comme l'Esprit de Dieu dans la Genèse

Vers le même temps, Ieschou rassembla les habitants d'Aïn, et devant eux fit des miracles, comme de se tenir sur la mer, porté par une pierre de meule (2).

b. — Il annonce qu'il règnera mille ans

Alors il se manifesta, disant de lui : « Je suis Dieu, et le fils de Dieu ; ma mère a été fécondée de l'Esprit de Dieu, je suis sorti de son front (3), et ma mère était vierge quand elle m'a enfanté. Et c'est de moi qu'ont parlé tous les prophètes comme étant le vrai *Goël* (Vengeur). Et quiconque croira en moi aura sa part dans le *Yom* (Mille des *Poissons*) qui vient. Tous les habitants d'Aïn crurent donc en lui, car il avait fait beaucoup de signes parmi eux par la vertu du Nom infini.

c. — Fixation par Ieschou lui-même de la date de l'Année des Baptêmes

L'année des baptêmes était non seulement sabbatique, mais proto-jubilaire, et elle terminait un Yom de mille ans (le *Yom-Verseau*) :

(1) Cf. page 384.
(2) Cf. page 357.
(3) Celui de Dieu, bien entendu.

Et Ieschou déclara qu'il fallait abolir la Loi selon la parole du Psalmiste (*Psaumes*, CXIX, 126) : « Le temps est venu de vous donner votre Seigneur, et ta Loi deviendra inutile ; » (1) que le temps était venu de rendre la Loi sans objet ; que la génération avait atteint le Millénaire écoulé depuis les jours de David ; que David avait dit (*Psaume* CV, 8) : « Il (Dieu) a donné sa parole pour mille générations. » Tous se levèrent donc et violèrent le Sabbat.

Au mot « Millénaire », Huldrich, l'éditeur de ce *Mahazeh*, ne sait comment retenir son indignation ! Entendre de telles choses ! « Ce Juif ment, s'écrie-t-il, il ment avec la plus grande impudence ! Jamais le Christ n'a dit cela ! Il n'a pu le dire que s'il a voulu mettre contre lui les disciples ; et ceux-ci n'étaient pas tellement absurdes qu'ils pussent ajouter foi à ces billevesées ! Car saint Matthieu, apôtre du Christ, compte vingt-huit générations successives depuis David jusqu'à Jésus. »

N'en déplaise à Huldrich, notre rabbin a parfaitement connu le caractère millénariste de l'entreprise du Vaurien, il a parfaitement indiqué que l'année de sa manifestation était non seulement sabbatique, mais protojubilaire ; et si l'Église avait laissé cette indication dans les *Toledoth* canoniques, ses dupes ne l'auraient jamais suivie, ni lorsqu'elle a attribué l'Apocalypse à un autre Ioannès que le Ioannès baptiseur, ni lorsqu'elle a décapité celui-ci, pour le rendre distinct du crucifié, ni lorsqu'elle a placé la crucifixion en 782, sept ans avant la date réelle !

Ayant appris les forfaits et les blasphèmes de Ieschou, les docteurs allèrent trouver le roi et lui demandèrent conseil.

DEUXIÈME PARTIE

I

LA REVANCHE DE IEHOUDDA BAR-ABBA

a. — Iehoudda contre Ieschou, ou le corps contre l'ombre

La punition du Vaurien de l'étranger s'apprête. Depuis longtemps Iehoudda attend dans la coulisse le moment de reprendre à Ieschou le corps que celui-ci lui a volé. Le fils de l'homme appelé Zacharie dans certains *Toledoth*, (et Zacharie n'est autre que le *papas* Iehoudda sous un pseudonyme), suffoque de honte et d'indignation dans son cœur de Kanaïte intraitable. Il ne peut pardonner à Ieschou ha nozri sa trahison envers la Circoncision. Cet hypocrite, qui fait l'innocent devant Pilatus, rejette tous ses crimes sur Barabbas, et ameute aujourd'hui les *nozrim* contre sa race et sa famille, le dégoûte profondément. Pour en débarrasser le pays, il est prêt à s'allier avec les hérodiens.

Alors Iehoudda, *fils de Zacharie*, prince des chefs auprès du roi, répondit : « Je vais aller voir, *moi-même*, si ce qu'on dit des blasphèmes de cet homme contre le Dieu d'Israël est vrai. »

(1) Le rabbin qui a composé ce *Mahazeh* a donné le vrai sens, très probablement d'après le texte de Rabbi Akiba, qui était celui de la Sainte famille. Cette version doit être préférée à celle de M. Zadoc Kahn, (*La Bible*, 1906, in-8, t. II, p. 354), qui traduit par : « Le temps est venu d'agir pour l'Eternel : on a violé la Loi ».

Iehoudda s'en alla donc, mais une fois dans Aïn *il changea ses vêtements contre ceux des Aïnites.*

L'Aïn dont il est question ici, c'est l'Aïn Gamel, connue dans les vieilles églises coptes pour être le berceau du Baptiseur. C'est la fontaine avec l'eau de laquelle Iehoudda avait purifié sa mère. Le *Mahazeh* nous parlera bientôt de la tour qui s'élevait près de l'Aïn et qui était la maison natale de Iehoudda.

Ainsi, afin de mieux surveiller Ieschou, il se met avec les Aïnites. Voilà désormais un Iehoudda dans la ville même de Myriam, et ce n'est nullement Iehoudda, fils de Simon de Kérioth, c'est Iehoudda, fils de Zacharie, ce Zacharie, qui fut tué dans le Temple et qui est un des surnoms du *papas* Iehoudda.

Comme Iehoudda est également l'ennemi de Ieschou dans le *Mahazeh* édité par Wagenseil, Huldrich ne veut pas qu'il soit « fils de *Zacharie* » : il prétend que par *Zacharie* il faut entendre *Iscariot,* qui sonne à peu près de la même façon ; mais le père du Iehoudda à qui Cérinthe a le premier distribué le rôle de traître dans son *Mahazeh,* ne s'appelait nullement *Is-Kérioth,* ni même *Kériothis,* il s'appelait Simon, et il est ainsi nommé dans Cérinthe. Si donc notre *Mahazeh* avait voulu désigner Iehoudda de Kérioth, il l'aurait dit *fils de Simon* et non de Zacharie.

Quant au moyen employé pour rentrer dans sa ville natale, Iehoudda se l'emprunte à lui-même, en souvenir de la circonstance fameuse où, avec ceux que le *Mahazeh* appelle ici les Aïnites et plus loin les Péréjim, il s'est camouflé en pharisien pour tromper la police du Temple. C'est ce camouflage, célèbre dans l'histoire de l'Évangélisation, (nous y assistons plus loin,) qui a donné à Cérinthe l'idée, suivie par tous ses successeurs, de faire endosser par Ieschou devant Pilatus les habits de pourpre de Iehoudda.

b. — Un en deux, deux en un, ils fuient de peur d'être arrêtés

Il (Iehoudda, fils de Zacharie,) dit donc à Ieschou : « Je veux suivre tes ordonnances. » Et aussitôt Ieschou lui rasa les cheveux en forme de couronne, et le baptisa dans les eaux de Boleth. Après quoi ils se retirèrent au désert, craignant que, s'ils étaient trouvés dans Aïn, le roi ne se saisît d'eux.

En effet, Iehoudda, revêtu des habits d'un Aïnite, et ayant la tête rase, comme les docteurs l'ont faite naguère à Ieschou lui-même, pourrait très bien être pris pour lui et arrêté.

II

TARGUM DE LA FAILLITE DE L'UN EN DEUX, DEUX EN UN

a. — A la recherche du Zib

Ici le *Mahazeh* transcrit un vieux *targum* sur « l'un en deux, deux en un », et qui provient d'un *Toledoth* exclu du Canon.

S'étant égarés dans le désert, ils rencontrèrent un berger couché sur la terre. Ieschou lui demanda s'il y avait une hôtellerie non loin de là, et si

quelque chemin y conduisait : « Tout droit devant vous, répondit le berger, mais pour arriver il faut allonger le pas. » Ils continuèrent donc et, trouvant une jeune bergère, Ieschou lui demanda où il fallait aller. La jeune fille les accompagna jusqu'à *El ha Nozol* (le Verseur d'eau), qui était le signe à suivre. (1) Alors Pétros (2) dit à Ieschou : « Bénis cette jeune fille qui nous a conduits jusqu'ici. » Ieschou la bénit donc, la vouant en mariage au berger qui avait refusé de leur indiquer le chemin. Alors Pétros : « Pourquoi bénis-tu ce berger en le fiançant à une jeune fille aussi bonne que celle-là ? » Ieschou répondit : « Comme celui-ci est un paresseux, celle-là qui est extrêmement active pourra sauver son mari, qui autrement irait à sa perte par son incurie, (3) car je suis un dieu miséricordieux qui fait rentrer les deux sexes l'un dans l'autre pour sauver les hommes. Et c'est de moi qu'a prophétisé David (*Psaume* CII, 24) : « Il (Dieu) a affaibli ma puissance sur le chemin, et il a abrégé mes jours. »

Il est évident que Dieu a affaibli la puissance de Iehoudda sur le chemin du Sôrtaba, et davantage encore sur celui de Lydda à Jérusalem. Quant à ses jours, il les a abrégés de mille ans tout simplement. Et c'est pourquoi le berger n'a pas été *un en deux, deux en un*, avec la bergère. Ils sont morts *divisés*.

III

TARGUM DE LA REPRISE DE L'ΙΧΘΥΣ

a. — A l'hôtellerie du Verseau

Le poisson avalé par Iehoudda au nez et à la barbe de Ieschou

Voici un autre *targum*, le plus curieux de tous, puisqu'on y voit Iehoudda reprendre l'Ιχθυς au Vaurien, qui se fait passer chez les Nozrim pour être le détenteur de ce signe.

Ils vinrent ensuite dans l'hôtellerie, où Ieschou demanda à l'hôte : « As-tu à manger pour ceux-ci ? » L'hôte répondit : « Je n'ai rien qu'un petit *ziph* (4) rôti. » Ieschou prit donc le poisson et le leur présenta, disant : « Ce poisson est trop petit pour servir à trois personnes, allons dormir, et celui qui aura songé le meilleur songe mangera seul le poisson. » Ils allèrent donc se coucher, mais au milieu de la nuit Iehoudda se leva et *mangea le poisson*.

En effet, comme auteur de l'*Even-guilayon*, il n'avait pas eu de peine à faire un meilleur songe que le Vaurien de l'étranger.

(1) Pour arriver aux *Poissons*.

(2) Il y a « Pétros » dans l'hébreu, et c'est la preuve des remaniements que l'Eglise a fait subir à ce *targum*.

(3) Restant *divisé*, il ne pourra pas rentrer dans le Jardin d'où a été chassé Adam.

(4) Le mot hébreu employé dans ce *targum* était indubitablement *siph* ou *seph*, (d'où *Osir-siph, Ieou-seph, Zibdéos*), mais de corruption en corruption il est devenu quelque chose comme *souch*, qu'Huldrich a traduit par oison. Huldrich toutefois reconnaît qu'il ne peut être question d'oison, (un oison aurait largement suffi à calmer l'appétit de trois personnes), et il taxe de stupidité l'inventeur de ce *targum*, visiblement inspiré, dit-il, par les petits poissons de la Multiplication des pains. On sait d'ailleurs que *Zibdéos* (le Zébédée des *Toledoth* canoniques) est un des pseudonymes du père du Ioannès.

Le matin, au lever, Pétros dit : « En songe, je me suis vu assis sur le trône du fils du Dieu Tout-Puissant. » Ieschou dit : « Je suis ce fils du Dieu Tout-puissant, et j'ai rêvé que tu étais assis près de moi. Puisque j'ai fait un meilleur songe que toi, c'est à moi de manger le poisson. »

Mais Iehoudda disait : « Moi-même, j'ai mangé le poisson en rêve. » Et ayant cherché le poisson, Ieschou ne le trouva point. *En effet, Iehoudda était en train de le manger.*

Il peut le manger, parce que c'est un petit poisson d'eau douce, comme ceux que Ieschou manie dans la Multiplication des Pains, ou ceux qu'il mange à la table d'Ammaüs, ou les cent-cinquante-trois qu'il fait rôtir pour le repas des sept fils du *papas* sur les bords du lac de Génézareth (1). Quant au *Zib*, le *papas* des poissons, tous les lecteurs des *Toledoth* synoptisés savent que le « fils de l'homme, » (de l'homme qui s'appelait Iehoudda surnommé Panthora,) loin de manger cette millénaire *Baleine*, a été mangé par elle. Et elle ne l'a jamais rendu, comme elle a fait de Jonas.

Pas un instant le Ieschou ha nozri ne conteste à Iehoudda le pouvoir de « manger seul le poisson. » Pétros encore moins. Qu'au dehors ils roulent le goy, ils sont dans leur emploi ! Mais au dedans ils sont roulés par celui qui, pour la Circoncision, est le véritable maître du signe. Ieschou ne s'en étonne ni ne s'en plaint, il sait qui est en lui, il respecte le grand précepte philosophique : « Connais-toi toi-même ! »

IV

IESCHOU REMIS A SA PLACE PAR UNE SAMARITAINE AVERTIE

Étant partis de là, une femme vint à eux, portant une cruche d'eau sur l'épaule.

Elle porte le *Vase du Verseau,* celui que portent la Samaritaine dans le *Mahazeh* de Cérinthe, (2) et l'ombre du *papas* dans l'allégorie des *Toledoth* sur la préparation à la Grande pâque.

Ieschou, s'adressant à elle, dit : « Donne-nous à boire, et je te bénirai de telle manière que l'eau jamais ne fera défaut à ta ville. » La femme lui répondit : « Imbécile, si tu peux faire des miracles, que ne commences-tu par te donner à toi-même de l'eau en abondance? » Ieschou répondit : « Il est dit de moi (*Psaume* CII, 10) : Et à mon breuvage j'ai mêlé mes larmes. »

Iehoudda ne bronche pas, il laisse Ieschou à sa mortification.

V

TARGUM DE LA REPRISE DES ANES ET DU PAIN DE MILLE ANS

a. — Jeûne involontaire de Ieschou

Étant partis de là, presque à bout de forces, dans la détresse et dans le jeûne, Ieschou dit : « Il a été dit de moi (*Psaume* XXXV, 13) : « J'ai affligé mon âme par le jeûne. »

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 498.
(2) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. pp. 375 et 522.

Iehoudda, qui a encore du poisson dans la bouche, s'amuse énormément.

b. — Dans la beth-léhem de Iehoudda de Kérioth

Sortis de la Samarie, les voici qui arrivent près de Kérioth.

La *beth* où demeure Iehoudda, fils de Simon, était une *beth léhem* tout autant que celle des fils du *papas*. Le seul fait qu'elle dispose du pain-zib et des deux ânes, montre que Iehoudda de Kérioth était, lui aussi, de David, par ceux qui avaient régné. Peut-être même en était-il par son père, ce qui manquait à son homonyme de Gamala.

Vinrent à eux des hommes de Kérioth, à qui Ieschou demanda le *léhem*, (pain).

Il s'agit du *léhem-Zib*, le pain de mille ans, dont l'Iχθυς est le signe, Iχθυς que Iehoudda, fils du *papas*, vient de reprendre au Vaurien.

c. — Ruse du Vaurien de l'étranger pour avoir les ânes

Mais l'un d'eux (1), répondant, dit à Ieschou : « Si tu danses devant moi, je te donnerai, avec le *léhem*, mon âne et son ânon.

Iehoudda, fils de Simon Kériothis, (c'est lui qui parle ici), reconnaît que dans le Vaurien de l'étranger il y a Iehoudda-bar-Iehoudda, fils du David qui dansa devant l'Arche. Il n'est pas mal disposé. S'il voit Ieschou danser, c'est qu'il précède l'Arche, et il ne demande qu'à y monter.

Ieschou dansa donc, et reçut de l'homme l'âne avec l'ânon, et il dit : « Il a été dit de moi (Jérémie, XXXI, 13 : « Alors la Vierge dansera de joie ». Et en effet ma mère était vierge quand je suis venu au monde. Maintenant donc je suis en joie, en danse et en trépignement. »

Ieschou se moque des hommes de Kérioth ! Ce n'est pas parce que Salomé était vierge, quand elle s'est mariée, qu'il trépigne de joie et d'espérance en approchant de la Ville Sainte, c'est parce que, se disant le fiancé de la Vierge du monde, représentée ici-bas par Jérusalem, il se croyait sur le point d'en faire pour mille ans sa femme légitime, selon la prédiction de Jérémie, à l'endroit cité. Et ce qu'il racontait aux gens de Kérioth, quand il était encore Iehoudda bar-Iehoudda, bar de l'Abba, c'est ce que la Vierge d'Israël dit dans Jérémie :

« Dès les temps reculés, l'Eternel s'est montré à moi : « Oui, disait-il, je t'aime d'un amour impérissable, aussi t'ai-je attirée à moi avec bienveillance. De nouveau je t'édifierai et tu seras bien édifiée, Vierge d'Israël ! De nouveau tu iras, parée de tes tambourins, te mêler aux danses joyeuses. De nouveau tu planteras des vignes sur les coteaux de Samarie, et ce qu'auront planté les vignerons, ils en recueilleront le fruit. Oui, il viendra un jour où les sentinelles s'écrieront sur la montagne d'Ephraïm (2) : « Debout ! Montons à Sion vers l'Eternel, notre Dieu ! »

(1) Le nom a été enlevé, comme il convient.

(2) Le Garizim, où Barabbas avait donné rendez-vous à ses partisans en 789. Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 156.

En vérité, ainsi parle l'Éternel : « Éclatez en chants joyeux au sujet de Jacob, en cris d'allégresse au sujet de la première des nations ; publiez à voix haute ses louanges, et dites : « Assure, ô Seigneur, le salut de ton peuple, des derniers restes d'Israël ! » Oui, je veux les ramener de la région du Nord, les rassembler des extrémités de la terre ; l'aveugle même et le boiteux, la femme enceinte et l'accouchée se joindront à eux : en grande foule ils reviendront ici !

Ecoutez les paroles de l'Eternel, ô nations ! Annoncez-la sur les plages lointaines, dites : « Celui qui disperse Israël saura le rallier, et il veille sur lui comme le pasteur sur son troupeau. » Car l'Éternel délivre Jacob et il le sauve de la main de plus fort que lui. Ils viendront et entonneront des chants sur les hauteurs de Sion, ils accourront jouir des biens de l'Éternel, du blé, du vin, de l'huile, des produits du menu et du gros bétail ; leur âme sera semblable à un jardin bien arrosé et ils seront désormais exempts de soucis. Alors, la jeune fille prendra plaisir à la danse, adolescents et vieillards se réjouiront ensemble : « Je changerai leur deuil en allégresse et en consolation, et je ferai succéder la joie à leur tristesse. Je rassasierai les prêtres (1) de victimes grasses, et mon peuple sera comblé de mes biens, dit l'Éternel. » (2)

Or les gens de Kérioth savent à quoi s'en tenir sur ce Ieschou qui, après avoir perdu la Vierge dont il est question ici (Jérusalem), sans pouvoir ni la violer ni l'épouser, vient ici leur raconter que, chez les *nozrim* dont il est le Dieu, c'est la vieille Salomé, avec ses dix enfants, qui joue aujourd'hui le rôle de la Vierge du monde !

« Et je possède aussi l'âne ! Car de moi il a été dit (Zacharie, IX, 9) : Pauvre et monté sur un âne ! »

Ceci a été changé, et mis d'accord avec ceux des *Toledoth* synoptisés où Jésus n'a qu'un âne à sa disposition, c'est-à-dire la moitié du signe.

d. — Dans une scène qui a été supprimée, Iehoudda lui reprend les ânes

Mais ici, comme dans Matthieu, où il a le signe tout entier, il est tenu d'enfourcher les deux ânes. S'il ne le fait pas, c'est que Iehoudda les lui reprend, comme il lui a repris l'Iχθυς.

e. — Il lui reprend le léhem

Nous voyons aussi qu'il lui reprend le *léhem,* lui enlevant par là le bénéfice de l'opération que l'Église appelle indûment la Multiplication des Pains, et qui est, comme nous l'avons expliqué une simple Prorogation du temps. Le Vaurien de l'étranger n'est pas plus Maître du temps que ne l'a été Iehoudda.

Lorsque, dans le *Mahazeh* de Cérinthe, Ieschou répète à satiété : « Je suis le pain de la vie, » et autres absurdités du même genre, lorsque, dans de prétendues Eucharisties, « prenant le pain et le rompant, etc. », il le donne aux *nozrim,* il se moque outrageusement de tout le monde. Ce pain, ce *léhem,* appartient à Iehoudda, comme l'Iχθυς, comme les *Anes,* comme tout le reste, et le corps même de Ieschou !

(1) On sait que selon l'Even-guilayon, les partisans de Iehoudda étaient faits par lui prêtres de son Père.
(2) Jérémie, XXXII.

f. — Il emporte le léhem à Lydda

Iehoudda, s'étant emparé du *léhem*, dit en l'emportant : « Je vais aller dans la ville, (Lydda, nommée plus loin,) vous acheter du pain ».

Du pain quotidien, du pain qu'on achète chez le boulanger, du pain à un denier par jour, voilà ce qui convient à Ieschou, ainsi qu'à son associé Pétros, ce renégat qui fait son *papas* à Rome ! Avec quel plaisir Iehoudda les laisserait mourir de faim tous les deux ! Mais il est dans l'un ; et l'autre, sous le nom de Siméon, fut son frère. En voyant Iehoudda emporter le pain, Ieschou a bien envie de crier au voleur, et de lui courir après ! Mais en entendant nommer Lydda, il ne peut retenir un mouvement d'effroi, il ne veut pas être arrêté par Saül, mené dans la synagogue, puis à Jérusalem les mains liées derrière le dos. Il se trouve, heureusement pour lui, que Iehoudda ne veut pas mourir avant six mois. Iehoudda ira donc seul à Lydda et en sortira libre :

« Mais vous, vous n'irez pas, de peur que, si par hasard vous étiez reconnus par les habitants, ils ne vous lapident ! »

g. — Pendant que Ieschou et Pétros l'attendent dans la plaine, Iehoudda va leur acheter du pain à Lydda, le leur apporte, et monte à Jérusalem pour les faire arrêter

Iehoudda s'en alla donc, à Lydda, acheter du pain, et l'apporta à Ieschou et à Pétros, disant : « Je vais à Jérusalem pour savoir ce qui se passe entre les docteurs à votre sujet, afin qu'ensuite nous puissions faire ce qui nous semblera le mieux ». Ieschou et Pétros lui dirent donc : « Va, nous t'attendons ici ».

Il faudrait, pour respecter l'histoire, que le Sanhédrin envoyât Saül arrêter Ieschou. Mais en ce cas le rôle de Iehoudda cesserait immédiatement, et le *Mahazeh* aussi. Or, pour une raison que nous ne pouvons déterminer avec certitude, et dont l'auteur du *Mahazeh* n'est peut-être pas responsable, il se trouve que nous n'en sommes pas encore à la veille de la pâque, mais seulement à l'approche de la fête des Tabernacles.

VI
LE DERNIER YOM-KIPPOUR DE IESCHOU

a. — La maison de Jaïr, hôte de Iehoudda et de ses frères aux Tabernacles de 788

Iehoudda alla donc à Jérusalem, pendant que Ieschou et Pétros l'attendaient, ayant confiance en lui.

Etant arrivé à Jérusalem, Iehoudda apprit au roi et aux docteurs toutes les impiétés que disait et faisait Ieschou, ce qu'il opérait par la vertu du Nom infini, comment les gens d'Aïn croyaient en lui, et comment Ieschou lui-même avait épousé la fille de Karkamus, juge d'Aïn.

Ieschou marié ! Huldrich bondit à bon droit. Car ici, Ieschou se trouve avoir épousé sa belle-sœur, fille de Iarrhaï (Jaïr, descendant des

Juges d'Israël,) et femme de Jacob junior, qui n'est pas encore lapidé. De son côté, une des sœurs de Ieschou avait épousé Éléazar bar-Jaïr, car l'homme désigné ici sous le nom terriblement corrompu de Karkamus n'est autre que le frère du Jaïr de Jérusalem.

Le roi et les docteurs demandèrent à Iehoudda par quel moyen il convenait de prendre Ieschou et ses compagnons.

b. — Iehoudda s'entend avec Jaïr, beau-père de Jacob junior, pour mouiller, dès les Tabernacles, le vin que Ieschou devait boire à la Pâque

Iehoudda répondit : « Dites à son hôte Iager (Jaïr) ben Purah (1), appelé aussi Purah, de mêler à son vin de l'eau d'oubli, quand nous viendrons à Jérusalem pour la fête des Tabernacles. Alors vous pourrez le prendre facilement avec ses compagnons, car Iager Purah est le frère de Karkamus le Gerhadite (Gérasite). Moi, je persuaderai à Ieschou que Karkamus, ce juge d'Aïn, est le frère de Purah. Ieschou ajoutera donc foi à mes paroles, et ils viendront ici à la fête des Tabernacles. Et lorsqu'il boiront du vin en question, il ne se rappellera plus le Nom infini, il sera incapable de se sauver, et alors vous pourrez le prendre ! »

Le roi et les docteurs répondirent : « Ce conseil nous paraît bon, va en paix ; en attendant, nous indiquerons le jeûne ».

Le jeûne des Expiations, le Yom-Kippour.

c. — Revenu sous Lydda, Iehoudda annonce à Ieschou que les Jérusalémites l'attendent avec impatience

Iehoudda s'en alla donc le troisième jour du mois de Tischri, et toute l'assemblée de Jérusalem jeûna le Grand jeûne, suppliant Dieu qu'il daignât livrer Ieschou et ses compagnons aux mains de Iehoudda. Et ils prirent pour eux et pour leurs enfants le jeûne qui chaque année s'observe solennellement à la troisième fête, celle de Tischri. (2) Mais les Jérusalémites persuadèrent aux hommes que cette purification spéciale était une dévotion relative au jeûne de Gédaliah.

Ceci de manière que Ieschou, Pétros et autres ne se méfiassent point et vinssent à Jérusalem, trompés sur les véritables sentiments des habitants à leur endroit. Car le jeûne dit de Gédaliah, loin d'être un rite hostile à la Sainte famille, lui était, au contraire, une promesse d'hospitalité. En effet, on lit dans Zacharie, un des prophètes auxquels Iehoudda empruntait le plus :

Ainsi parle l'Eternel-Cébaot : « Le jeûne du quatrième mois et le jeûne du cinquième, le jeûne du septième et le jeûne du dixième mois, seront changés pour la maison de Juda en joie et en allégresse, et en fêtes solennelles. Mais chérissez la vérité et la paix ! » (3)

(1) Fils du Pressoir, le fameux Pressoir des *Toledoth* canoniques. Le fils du Pressoir, c'est le vin.

(2) La première est la Pâque, la seconde la Pentecôte, la troisième les Tabernacles et la quatrième la Dédicace du Temple.

(3) Zacharie, VIII, 19.

Si donc Ieschou, qui maintenant pactise avec les *nozrim* au point d'être l'ennemi des Juifs, se présente à la fête, il sera arrêté dans la maison où le fut Iehoudda en 788. S'il était vraiment prophète, il saurait cela.

VII

L'AFFAIRE DES TABERNACLES

a. — L'affaire des Tabernacles racontée à Ieschou par celui à qui elle est arrivée en 788

Étant donc de retour auprès de Ieschou, Iehoudda lui raconta ceci « J'ai écouté avec soin ce que disent les gens de Jérusalem, il n'y en a pas un seul qui nous veuille du mal. Bien plus, *le roi ayant voulu tuer Iohannos*, les Péréjim (1) sont venus, *qui l'ont délivré.*

Par conséquent, le passage où les satellites du roi lui coupent la tête (2) n'était pas dans le texte primitif du *Mahazeh.* Iehoudda est d'autant plus sûr de ce qu'il avance, que Iohannos, c'est lui.

b. — Le Iohannos délivré par les Péréjim (Juifs asinaires)

« Iohannos lui-même et ses hommes m'ont parlé ainsi : « Dis à Ieschou, notre Adonoï (3), qu'il vienne ici avec ses disciples, et nous le défendrons comme nous avons défendu Iohannos ». Il y a mieux : ton hôte Iager (Jaïr) Purah est le frère de Karkamus, le juge d'Aïn, et de plus il est l'oncle paternel de *ta femme !* »

« Sa femme » non, mais celle de Jacob junior. A part cette confusion entre deux fils du *papas,* Iehoudda place très exactement Ieschou devant sa situation de famille : « Tu ne parles pas de tout cela dans les *Toledoth* canoniques, moi je t'en parle pour l'édification des *nozrim* que tu trompes ! »

Ieschou écouta les paroles de Iehoudda et y ajouta foi, rendant grâce à Dieu Sabaoth de ce qu'il avait exaucé ses supplications, ses appels (4), et ses jeûnes.

En effet, c'est à cette fête que Iehoudda, en sa qualité de Iohannos, avait annoncé qu'il dirait le mot de l'accomplissement de la Promesse le 15 nisan suivant, et que le temps finirait.

c. — Traces d'un jeûne célébré par les Jérusalémites pour faire échouer l'entreprise de Iehoudda contre le Temple et la Ville

Alors les habitants de Jérusalem et des environs jeûnèrent pendant dix jours consécutifs, compris entre la fête de la Nouvelle année et la fête des Expiations. Et de plus il s'en trouva qui jeûnèrent même pendant le jour

(1) Ne pas traduire par *Pharisiens*, comme l'entend Huldrich.
(2) Cf. plus haut, p. 375.
(3) Seigneur Dieu.
(4) Aux douze *démons* célestes.

du sabbat. Et comme les hommes de rien demandaient ce qu'ils vou'aient obtenir par l'imposition de tant de jeûnes, alors que la coutume, dans ce temps où la maison du sanctuaire s'ouvre à tous, est de ne jeûner que le seul jour des Expiations, les docteurs répondirent que cela se faisait parce qu'ils étaient menacés de guerre par les *rois des nations*, qui les en avaient prévenus, et qu'ainsi, par décret du roi, ils avaient ordonné le jeûne jusqu'en Galilée.

Il semble que ce jeûne exceptionnel appartienne à l'histoire ; mais, s'il en est ainsi, il se place certainement à la veille de la Grande pâque. Les habitants de Jérusalem voulurent montrer à Pilatus que, loin de pactiser avec le scélérat qui troublait les Juifs, même à l'étranger, ils imploraient contre lui le secours de Dieu, qui d'ailleurs ne leur fit pas défaut.

d. — Ieschou ha nozri forcé par la vérité historique de se camoufler, comme Iehoudda et les Péréjim, pour s'introduire dans Jérusalem

Ieschou et ses sectateurs (les Péréjim) dépouillèrent leurs vêtements d'habitants d'Aïn, pour n'être point reconnus à Jérusalem.

Huldrich traduit, au contraire, par « ils revêtirent. »

C'était le bon moyen d'être immédiatement reconnus et arrêtés ! On peut donc être certain que le texte primitif disait ce que nous allons voir dans le *Mahazeh* édité par Wagenseil, à savoir que Iehoudda et sa bande s'étaient camouflés en pharisiens pour déjouer la police du Temple.

Vous vous rappelez ce qui se passa. Comme les Péréjim étaient très faciles à reconnaître avec leur tête rase et leur tunique, ils s'étaient déguisés en honnêtes pharisiens, gens à manteau, et s'étaient introduits dans le Temple. Au signal donné par le Baptiseur, ils avaient sorti de dessous leur manteau leurs bâtons et leurs siques, peut-être aussi des fouets, et accablé de coups les Jérusalémites qui ne sentaient pas suffisamment l'approche du Yom-Zib. Toute l'affaire était dans Flavius Josèphe, et elle y est encore, avec cette différence que les Péréjim sont remplacés par des Romains.

e. — Ieschou, pour se faire accepter de Jaïr, fils du Pressoir, s'attribue les exploits de Ménahem comme Messie vendangeur des Nozrim

Or, au jeûne même du Jour des Expiations, Ieschou étant venu à Jérusalem, alla dans la maison de Purah. Et Ieschou dit : « Il a été dit de moi : « (Isaïe, LXIII, 1-5) : « J'ai foulé le *pressoir* en venant d'Idumée. » Et en effet, je suis venu d'Idumée dans la maison de *Purah*. » (1)

Ieschou se vante. Il est bien vrai qu'il s'était annoncé comme devant être le vendangeur des goym, et cela dès les Tabernacles, puisque sa prophétie est telle dans l'*Even-guilayon* :

Et un autre ange sortit de l'autel, qui avait pouvoir sur le feu, et il cria d'une voix forte à Celui qui avait la faux tranchante : « Jette ta faux tran-

(1) Notre rabbin, selon l'habitude des évangélistes, qui d'ailleurs est celle des talmudistes, fait un horrible calembour sur le nom de Purah.

chante, et vendange les grappes de la vigne de la terre, parce que les raisins sont mûrs ». Et l'Envoyé jeta sa faux tranchante sur la terre et vendangea la vigne de la terre, et il jeta (les goym) (1) dans la grande cuve de la colère de Dieu. Et la cuve fut foulée hors de la ville, et le sang, montant de la cuve jusqu'aux freins des chevaux, se répandit sur un espace de mille six cents stades ».

Mais, lui dit en somme l'auteur du *Mahazeh :* « Ce n'est pas toi qui as réalisé ta prophétie, comme tu le dis ici, ce n'est pas toi qui as foulé la cuve, c'est Ménahem, en revenant d'Idumée, vêtu de la pourpre royale et couvert du sang de la garnison romaine de Massada, et par surcroît foulant dans le pressoir évangélique trois mille personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition et de toute nation. S'il en est un qui puisse se dire le Messie vendangeur, c'est celui-là. La prophétie est de toi, c'est vrai. Tu ne te la rappelles pas, parce que, depuis que tu es avec les *nozrim,* tu te fais passer pour avoir voulu être leur bon Pasteur. Et dans les *Toledoth* canoniques tu oses traiter les pharisiens d'hypocrites ! Puisque tu t'appliques les exploits de Ménahem, puisque c'est Isaïe, comme tu le reconnais, et non toi, qui a prophétisé avec le plus de précision la cuvée de 819, cites-le au moins tout entier :

« Quel est celui qui vient d'Edom, qui arrive de Boçra, les vêtements teints de rouge? Qu'il est magnifique dans son costume et s'avance fièrement dans l'éclat de sa force ! — C'est moi, qui parle le langage de la justice et suis puissant pour sauver. — Pourquoi tes habits sont-ils comme ceux du vendangeur qui foule le pressoir ? — C'est que j'ai foulé une cuvée à moi tout seul, et d'entre les nations personne n'a été avec moi ! Et je les ai pressurés dans ma colère, écrasés dans mon courroux ; leur sève a jailli sur mes vêtements et mes habits en sont tout mouillés. *Car c'était un jour de revanche* dans ma pensée, *l'année de mes représailles* était venue ! Et j'ai regardé : personne pour m'assister ! J'observai avec surprise : personne pour me prêter main forte ! Alors mon bras fut mon secours, mon indignation fut mon auxiliaire. Et je broyai des peuples dans ma colère, je les étourdis dans ma fureur, et fis couler leur sève à terre ! » (2)

Cette prophétie d'Isaïe sur Ménahem, et placée dans la bouche de Ieschou au moment où il *revient* chez Jaïr, nous apporte la certitude que Ménahem lui-même avait épousé une des filles de ce personnage.

f. — Eloge funèbre de Jaïr le lapidé et de l' Eléazar bar-Jaïr (3) qui a fermé le cycle évangélique après le dernier des sept fils du papas

Et à toi, Purah, convient ce qui est dit (*Genèse,* XXXI, 47) : « *Iegar Sahadutha* (Monceau-Témoignage). » Car tu seras un monceau pour témoigner de nous et pour nous mettre en sûreté. »

Le surnom araméen de « Iegar (4) Sahadutha » que lui donne Ieschou suffit à montrer que ce Jaïr fut lapidé pour avoir facilité l'évasion de Iehoudda et de ses frères. Il s'agit, en effet, d'un « monceau de pierres » qui devient témoignage d'alliance entre Laban et Jacob : « Concluons

(1) On a supprimé le mot. Le texte porte simplement : « il jeta ». Quoi ? Des raisins évidemment, mais des raisins-hommes, rejetés par le Dieu de la circoncision.
(2) Isaïe, LXIII, 1-6.
(3) Cf. *Mensonge chrétien,* pet. édit., p. 233.
(4) Autrement il faudrait « Galad ».

une alliance, toi et moi, Jacob, » (à cause des filles de Laban qu'eut Jacob). Mais le mot s'étend à Eléazar II bar-Jaïr, qui s'est enseveli sous les ruines de Massada.

« Moi, je suis venu à Jérusalem pour abolir les Temps (1), les fêtes et les repos (sabbats) statutaires, et quiconque croira en moi aura sa part du Yom à venir. Et je ferai une loi nouvelle à Jérusalem ; car il a été prédit *de moi*, (Isaïe II) : « De Sion la Loi sortira, et de Jérusalem la Parole de Dieu ».

g. — Grossière interpolation ecclésiastique

Sur cette citation, où Ieschou, si on consulte Isaïe, est nommé par son nom de circoncision, (2) intervient un commentaire qui ne saurait appartenir au texte primitif.

« J'expierai les péchés, les iniquités et toutes les défections *par ma mort*. Mais *après ma mort, je revivrai*, car de moi il est écrit (Samuel, II, 6) : « Je fais mourir et je fais vivre ».

L'aigrefin ecclésiastique fait énoncer cette proposition par Ieschou dès le jour des Expiations, (c'est le mot qui lui fournit l'idée), conséquemment six mois avant l'annonce de sa crucifixion dans les *Toledoth* canoniques. Quant à la citation de Samuel, elle vaut pour l'infidélité celles que les *Toledoth* du canon font des Prophètes. Il n'y est nullement question prophétiquement d'un scélérat crucifié pour crimes publics, mais de l'Éternel, à qui pareille aventure n'est pas encore arrivée, du moins à notre connaissance : « L'Éternel fait mourir et fait vivre : il précipite au tombeau et en retire. »

VIII

EMPRISONNEMENT DÉFINITIF DE IESCHOU SIX MOIS AVANT SA MORT

a. — Iehoudda allié avec ses anciens ennemis pour faire arrêter Ieschou

Mais Iehoudda secrètement alla trouver le roi et le prévint que Ieschou était avec ses compagnons dans la maison de Purah. Le roi envoya donc de jeunes prêtres dans la maison de Purah, lesquels ayant trouvé Ieschou, lui dirent : « Nous ne sommes pas des vauriens, mais nous croyons en toi et en tes Paroles, (3) fais-nous seulement la grâce de donner quelques signes devant nous ». Ieschou leur fit donc des miracles par la vertu du Nom infini.

Mais ce sont les derniers. Qu'ils n'espèrent pas en avoir d'autres !

b. — Le dernier repas de Ieschou avec sa bande
L'arrestation

Ensuite Ieschou et ses disciples firent un repas le jour même de la fête des Expiations. Et ils ne jeûnèrent pas, buvant même le vin auquel avait été

(1) Dans six mois « il n'y aura plus de temps », comme dit le *papas* Iehoudda dans l'*Even-guilayon*.

(2) Cette prophétie est en effet intitulée : « Révélation d'Isaïe *sur Juda* et sur Jérusalem ».

(3) Les *Paroles du Marân* ou *Rabbi*.

mêlé l'eau d'oubli. Ensuite ils s'allèrent coucher. Mais au milieu de la nuit, les satellites du roi cernèrent, selon son ordre, la maison de Purah. Celui-ci ayant ouvert sa porte, les satellites du roi pénétrèrent dans la chambre où était Ieschou avec ses disciples, et le chargèrent de chaînes. Ieschou portait tout son esprit sur le Nom infini, mais il ne pouvait le trouver, ayant perdu la mémoire de toutes ses combinaisons. Alors Ieschou dit : « Il a été dit (Osée, IV, 11) de moi : « La débauche, le vin et le moût leur enlèvent toute intelligence. »

Il se peut qu'il y ait quelque trait de vérité dans cette arrestation nocturne, et dans le repas qui la précède, quoique le jeûne des Expiations fût le plus obligatoire de tous. Au surplus, le repas de la pâque que les *Toledoth* synoptisés ont inventé étant impossible matériellement, puisque Iehoudda était à ce moment en croix, Ieschou donne son dernier repas le jour des Expiations. C'est le dernier repas de cette bande de scélérats, et ils ont une façon tellement scandaleuse de rompre le jeûne que c'est une raison suffisante pour arrêter définitivement leur Maître.

On a tronqué a citation d'Osée que fait Ieschou pour dépeindre les mœurs de la troupe qui le suivit pendant son incorporation à Iehoudda, on en a même enlevé le mot « débauche », qui caractérise, assez faiblement d'ailleurs, cette « mauvaise vie », la pire de l'histoire des pires mœurs.

C'est l'Éternel qui parle à Juda, (et en l'espèce à Ieschou) :

« Ton peuple est de ceux qui récriminent contre le prêtre. Aussi trébucheras-tu en plein jour, et avec toi le prophète trébuchera la nuit ; et j'en finirai avec ta mère. Mon peuple périt faute d'intelligence. Puisque tu as dédaigné, toi, l'intelligence, mon dédain ne te permettra pas de rester mon pontife. Tu as oublié la doctrine de ton Dieu ; moi, de mon côté, j'oublierai tes enfants. Avec leur puissance croissaient leurs péchés contre moi ; je changerai leur gloire en opprobre. Ils se nourrissent du péché de mon peuple, et leurs appétits cherchent satisfaction dans ses fautes. Il en sera du peuple, comme du pontife ! Je leur ferai expier leur conduite, et leur revaudrai leurs œuvres. Ils mangeront sans se rassasier, ils s'adonneront à la débauche sans se multiplier, car ils ont renoncé à tenir compte de l'Eternel. La débauche, le vin et le moût leur enlèvent toute intelligence. Mon peuple demande des oracles à son morceau de bois (1), et sa verge (2) doit le renseigner : c'est que l'esprit de débauche les a égarés, et il se prostitue en trahissant son Dieu ! »(3)

c. — Ieschou au Hanôth, surnommé, à cause de lui, la Maison du Blasphémant

Mais les satellites du roi menèrent Ieschou avec ses compagnons dans la prison dite *Maison du Blasphémant*, parce qu'il a accablé Dieu de ses infamies et de ses blasphèmes.

Les *nozrim* apprennent ici qu'en souvenir des diverses incarcérations de celui qui osait se dire Bar-Abba, le Hanôth avait été surnommé Maison du blasphémant par les Juifs de Jérusalem, lorsqu'ils furent enfin débarrassés de cet impie.

Le matin venu, on annonça au roi que Ieschou et ses compagnons avaient été pris et enfermés dans la prison. Le roi ordonna donc qu'ils y fussent gardés

(1) Dans l'esprit de l'auteur du *Mahazeh*, qui renvoie à Osée, il s'agit du Tharthak, dont il parle explicitement plus loin, p. 405.
(2) La verge de Jessé et les baguettes divinatoires de Iehoudda.
(3) Osée, IV, 4-12.

jusqu'à la fête des Tabernacles. Et tout le peuple de Dieu venait se prosterner devant le Seigneur pendant la fête, selon ce qui a été ordonné par Moïse.

d. — Lapidation de divers parents et sectateurs de Ieschou, parmi lesquels Jacob junior, à la Dédicace

On sait que, dans la réalité, le Iohannos et ses frères furent délivrés par les Péréjim, comme Iehoudda lui-même le fait constater à Ieschou Il est manifeste toutefois que, moins heureux, Jaïr et peut-être d'autres membres de la famille furent lapidés à cause de cet exploit. En effet le *Mahazeh* constate des lapidations, mais il semble bien qu'à celles où périt l'hôte du Iohannos et de ses frères il mêle celle de Jacob junior et d'autres qui eurent lieu trois mois après, à la fête de la Dédicace.

Alors le roi ordonna que les disciples de Ieschou fussent lapidés hors de Jérusalem. Ce qu'ayant vu, tous les Israélites firent périr sous les pierres les sectateurs de Ieschou. Et tout Israël retentit de cantiques et de louanges, parce que Dieu avait livré aux mains du peuple ces *hommes de Bélial* (1).

Ils sont ainsi appelés à cause de l'idolâtrie spéciale que professait leur Maître, le Bélial juif (2).

e. — Suppression par l'Eglise de toute la période pendant laquelle Ieschou fut le roi des voleurs

Il y a grand avantage pour l'Église à ce que Ieschou soit emprisonné à Jérusalem depuis les Tabernacles jusqu'à sa mort. Par ce moyen il ne

(1) *Belial* veut dire Impie, Malicieux, Vil, Méprisable.

(2) C'est le nom qui lui est donné dans un oracle qui fait partie de la littérature sibylline, et qui semble être d'un Juif égyptien, resté avec la Loi et avec la synagogue : dans cet oracle, Ieschou est traité de Sébasténien, c'est-à-dire Samaritain, exactement comme dans le *Mahazeh* de Cérinthe, où les Jérusalémites le poursuivent pour le lapider, parce qu'en effet il avait donné rendez-vous sur le Mont-Garizim aux Juifs de Samarie, pour les conduire à l'assaut du Temple et au pillage du trésor :

« De chez les Sébasténiens sortira Bélial. Il fera sentir son pouvoir aux montagnes élevées, à la mer, au soleil grand et flamboyant, à la lune brillante, aux morts eux-mêmes. (C'est la substance de l'Even-guilayon.)

Il fera mille prodiges devant les hommes. Ce ne sera pas la droiture, mais l'erreur, qui sera en lui. Il entraînera dans cette erreur beaucoup de mortels, *des Hébreux fidèles appartenant à la race choisie,* (celle de Lévi), et d'autres hommes *étrangers à la Loi, qui n'ont jamais encore entendu parler de Dieu.* Lorsque s'accompliront les menaces du Grand Dieu, un puissant embrasement submergera la terre de ses vagues et dévorera Bélial et tous les hommes superbes qui avaient mis leur foi en lui. » Le bon empereur Julien n'a pas attendu cela pour le réduire en cendres sur la place de Sébaste.

Voici maintenant qui vise la superstition relative à sa mère, la veuve du *papas*, transformée en Vierge du monde par les adorateurs de son fils :

« ..... Et alors le monde sera de toutes parts soumis au commandement et au sceptre d'une femme. Ensuite, quand la veuve aura régné sur tout le monde, quand elle aura jeté l'or et l'argent dans l'onde salée, quand elle aura jeté à la mer l'airain et le fer des hommes qui ne durent qu'un jour, alors tous les éléments retomberont dans le chaos, et Dieu, qui habite l'éther, roulera le ciel comme on roule un volume. (Ceci vient de l'*Even-guilayon* même, VI, 14, et en est l'étymologie). Le pôle entier aux mille formes, tombera sur la Terre de Dieu et dans la mer ; un jet intarissable de feu impétueux détruira la terre, la mer, le pôle céleste et le jour, et fondra la création en une masse unique pour la purifier. Il n'y aura plus de globes lumineux au firmament, plus de nuits, plus d'aurore, plus de jours remplis de soucis, plus de printemps, d'été, d'hiver, d'automne. Et alors surviendra le jugement du Grand Dieu, au milieu du Grand Siècle, lorsque toutes ces choses seront accomplies ».

(*Oracles Sibyllins*, Livre troisième, § I, édition Ch. Alexandre).

saurait être coupable des crimes commis au-delà du Jourdain, et pour lesquels, dans les *Toledoth* canoniques, il est, sous le nom de Barabbas, qualifié de « rebelle, voleur et assassin ». Ces crimes ont été surtout commis entre la fête de la Dédicace et la pâque. Maintenant que l'Eglise a supprimé les Josèphe et les Tacite, et avancé la crucifixion de sept ans, il est devenu impossible de relever le moindre crime à l'actif de l'individu dont elle a fait un Dieu. Il faut donc que l'auteur de ce *Mahazeh* ait l'air d'avoir admis l'innocence du Juif de rapport quant aux crimes de droit commun, et de ne condamner que ses prétentions à être bar-Abba.

f. — Rétablissement dans son ordre chronologique du passage qui concerne cette période

Cependant, les troubles qui ont précédé la pâque, les meurtres ordonnés par Iehoudda dans les villes qu'il a soumises à son autorité, les deux mille hommes, Gaulois et autres, tombés à la Journée des Porcs, pour la défense des états d'Hérode Antipas, l'extension de l'émeute jusque dans Jérusalem, tout cela est connu du *Mahazeh* par la tradition confuse, mais tenace, des synagogues. Ces choses sont rejetées après la mort de Ieschou, dans le texte actuel, mais on ne peut douter que, dans le texte original, elles ne fussent à leur place, c'est-à-dire postérieures à la lapidation du Iehoudda qui s'appelait en circoncision Jacob, et antérieures à la crucifixion du Iehoudda qui fut le Roi des Voleurs. Nous n'hésitons donc pas à placer ici le passage suivant, qui résume la période écoulée depuis la Dédicace jusqu'à la crucifixion.

Il arriva qu'ayant appris la lapidation de Ieschou (1), les gens d'Aïn déclarèrent une guerre cruelle à Israël. Quand ils rencontraient un Israélite, ils le mettaient à mort (2). Deux mille (3) Israélites (4) furent tués ainsi. Et les Israélites ne pouvaient monter à la fête à cause des gens d'Aïn (5). Le roi faisait donc la guerre aux Aïnites, mais il ne pouvait les dompter, car dans Jérusalem même, le nombre de ces scélérats croissait aussi contre le roi.

Tous les lecteurs du *Mensonge chrétien* savent que ces événements sont postérieurs à la lapidation de Jacob junior, et ont amené la crucifixion de son frère aîné. Or nous avons vu Iohannos s'échapper de prison aux Tabernacles derniers et nous ne voyons pas mourir. Nous avons vu les disciples de Ieschou lapidés en grand nombre à la Dédicace, et le Iohannos n'en est pas. Par conséquent il est toujours vivant.

Et qui donc opère au Jourdain, si ce n'est lui?

Ieschou était donc gardé renfermé dans la prison, parce que le roi ne voulait pas le mettre à mort, avant de faire savoir aux habitants d'Aïn qu'ils

(1) Lisez « Jacob ».

(2) De tous ces meurtres nous ne connaissons plus que celui d'Ananias et de Zaphira, pour lequel Iehoudda fut condamné à mort.

(3) Chiffre tiré des *Toledoth* synoptisés.

(4) Non, en majeure partie Gaulois. Mais notre rabbin ne s'y trompe pas : ce ne sont pas des pourceaux que le revenant de Iehoudda précipite dans le lac de Génézareth, ce sont bien des hommes.

(5) Qui les forçaient à adorer Iehoudda. Cf. page 42.

pouvaient venir, et voir Ieschou, ce Prophète du Mensonge, blasphémant et couvrant Dieu de honte, et qu'ainsi il n'y avait rien de solide dans les *Paroles du Ieschoua* (1).

A savoir qu'il fût le bar de l'Abba et qu'il dût régner mille ans.

IX

LA CONDAMNATION A MORT DE IESCHOU

a. — Hérode Antipas défère Ieschou au Sanhédrin qui le condamne à mort

Le roi envoya donc, hors du pays où il était (2), des lettres au petit sanhédrin pour que ses membres examinassent de quel supplice on devait punir Ieschou, et que, venant célébrer la fête de la pâque, ils jugeassent Ieschou selon ce qu'a ordonné Moïse d'après la loi du Seigneur, (*Lévitique*, ch. XXIV, 16), sur la lapidation de celui qui vomit des blasphèmes et des infamies contre Dieu.

b. — Délivrez Ieschou bar-Abba !

Ici nous nous trouvons devant une vérité frappante, restée dans le *Mahazeh*. L'auteur est obligé de constater que toutes ou presque toutes les populations de Transjordanie ont tenu pour le Iohannos jusqu'au dernier moment, qu'elles l'ont caché, empêché d'être pris, et que, quand il le fut, elles ont tenté de le délivrer. (3)

« Tous les Géraséniens, et toute la terre voisine de Gérasa, appelée maintenant....., située autour de Césarée, et aussi les membres du petit sanhédrin, habitant dans les villes de.. .., répondirent au roi et aux docteurs : « *Délivrez Ieschou*, et ne le mettez pas à mort ! Mais qu'il vive jusqu'à ce qu'il ait digéré son déshonneur, et dans sa honte il se suicidera ! (4) »

« *Délivrez Ieschou !* » C'est le « *Délivrez Barabbas !* » des *Toledoth* canoniques. Et l'on s'explique que l'Église ait petit à petit retiré les exemplaires des *Toledoth* où ce scélérat était dit : « Ièsous Barabbas ».

Mais ici point d'option entre deux individus, dont l'un se serait appelé en circoncision Ieschoua, et aurait été un foudre d'innocence, et un autre qui se serait appelé Barabbas, et aurait été un monstre de scélératesse.

Si c'est frère Raymond Martin qui a laissé ce passage dans le *Mahazeh*, il peut se vanter d'avoir rendu malgré lui un fameux service à la vérité. Car il y est démontré par le témoignage de tous les Juifs contem-

(1) Ou *Paroles du Marân*, dont Papias d'Hiérapolis a donné les *Explications*.
(2) Peut-être y a-t-il là quelque trace de ce fait qu'Hérode Antipas était chez les Parthes, quand Iehoudda se fit roi-christ en Bathanée. Flavius Josèphe dit qu'il n'était pas à Tibériade lors de la Journée des Porcs.
(3) A Lydda et jusque sous les murs de Jérusalem. Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet édit. p. 162.
(4) Huldrich donne là-dessus un commentaire plein de cette érudition divagatrice dont regorgent les théologiens.

porains de Pilatus, que jamais le gouverneur de Judée n'eut le choix entre deux prisonniers également « illustres », et que la *mise en liberté de Barabbas* est une joyeuse comédie, ourdie par une plume experte dans l'art de mystifier la semence de bétail. Il n'y a jamais eu qu'un Bar-Abba au prétoire : c'est celui que les *nozrim* appellent aujourd'hui leur Seigneur Jésus-Christ.

c. — Intervention des Juifs de Worms pour demander la mise en liberté de Ieschou bar-Abba

En un temps et dans une circonstance qu'il serait intéressant de savoir, les Juifs de Worms, (Wormatia Germaniœ), ont rayé les noms de villes qui étaient dans le *Mahazeh*, et les ont remplacés par « Wormajesa, » afin de s'agréger à ceux de leurs coreligionnaires qui se seraient jadis opposés à la crucifixion de Ieschou, en qui il était dangereux de reconnaître Barabbas. Ce changement ne semble pas remonter à une époque reculée : le docte Wagenseil, théologien, le relève à la fin du dix-septième siècle, et il dit à propos des Juifs de Worms (1) : « On rencontre souvent des Juifs qui ne pensent pas tout à fait mal du Christ, souhaitant que leurs pères se fussent abstenus de le mettre à mort, lorsqu'il semblait avoir donné occasion à son supplice par son caractère destructeur (2). Il court en effet ce proverbe à la décharge des Juifs de la cité de Worms : « Juif de Worms, pieux juif ». La cause en est, disent-ils, qu'ils ont clairement établi, devant l'Empereur et les Etats assemblés, qu'habitant la ville depuis des temps très reculés et bien antérieurs à la naissance du Christ, leurs pères sont exempts de toute faute dans sa mise à mort, et que ni eux ni leurs enfants ne doivent être exposés à la haine dont sont poursuivis les autres Juifs. Le privilège que cette condition leur vaut sur les Juifs des autres villes, mérite bien qu'ils aient de la considération pour le Christ (3) ».

Parti de ce principe que le texte primitif du *Mahazeh* avait réellement désigné les Juifs de Worms, et non ceux de la Gaulanitide, de la Bathanée et de la Trachonitide, dans la tétrarchie de Philippe, Huldrich déclare que par « terre de Césarée » l'auteur de la substitution a voulu désigner la Germanie, le Saint-Empire. Nous ne pouvons savoir ce qu'il y avait exactement dans la cervelle du malheureux Juif qui, obligé de mentir pour sauver sa vie, (4) a glissé le nom de Worms dans le *Mahazeh* ; mais ce

(1) Wagenseil, *Confutatio Carm. R. Lippman*, p. 215.

(2) *Panolethria*, dit Wagenseil. Le mot est juste, mais malheureux.

(3) Huldrich ne craint pas d'accuser l'auteur du *Mahazeh* d'avoir voulu désigner les Juifs de Worms à l'animadversion de leurs coreligionnaires déicides. C'est manifestement tout le contraire. Le rabbin qui a rayé les anciens noms géographiques du *Mahazeh* pour y substituer celui de Worms, a voulu assurer à la synagogue de cette ville, dans l'esprit des barabbalâtres, un avantage spécial sur toutes les autres ; et ce changement tire sans doute sa signification, de ce qu'il a été fait pour mettre les Juifs de Worms en dehors et comme au dessus de la persécution, peut-être même des guerres religieuses, c'est-à-dire civiles, entre catholiques et protestants. Que ceux-ci s'exterminent à propos de Barabbas, tant qu'il leur plaira, mais les Juifs de Worms ont voté contre sa mort, qu'ils soient sacrés pour les uns et pour les autres !

(4) Je ne pense pas que ce pauvre homme appartienne à la même génération que ceux dont parle Sébastien Münster dans sa *Cosmographie* : « En la cité de Spire

qui est certain, c'est qu'à l'origine il s'agissait bien de Césarée Panéas, autrement dite Césarée de Philippe, aux sources du Jourdain. Sans même recourir au *Mensonge chrétien* pour en avoir la preuve, il suffit d'ouvrir les *Toledoth* du canon, particulièrement les Synoptisés, pour voir que Iehoudda bar-Abba était dans ce district, quelques jours avant de s'aller jeter contre la cavalerie de Pilatus au Sôrtaba.

d. — Le four à cuire le léhem-Zib dans la synagogue de Worms

Il est certain d'ailleurs que les Juifs de Germanie, comme ceux des autres pays, avaient reçu l'*Even-guilayon éternel* du vivant même de son auteur, et que, sitôt le Nom d'Iehova prononcé par le fils de David, ils comptaient bien manger le *léhem de mille ans*. Et ils attendaient impatiemment l'heure de mettre la pâte au four. Plusieurs siècles après la faillite du Royaume, les Juifs de Worms, montrant dans la synagogue le four à cuire le pain azyme, racontaient malicieusement qu'au fond était inscrit le *tétragramme* : « C'est pourquoi, disaient-ils, nous n'enlevons pas les toiles d'araignée qui sont devant. La figure du Nom divin est tellement vétuste que nous risquerions de l'effacer ! »

e. — L'avis des Jérusalémites l'emporte sur celui des Transjordaniens (et même du sanhédrin de Worms)

Mais tous considéraient que cet avis n'avait rien de fondé, et ni le roi ni les docteurs ne prêtèrent d'attention à ce que conseillait le sanhédrin de Worms.

Le « Délivrez Ieschou ! » n'a pas porté.

f. — Ieschou exécuté la veille de la Pâque : Confusion de supplice avec le Iehoudda lapidé (Jacob junior)

La fête de la pâque approchant, ils firent publier par toute la terre des Israélites que, si quelqu'un avait quelque chose à faire valoir en faveur de ce blasphémateur, il se présentât devant le roi et prît la défense de Ieschou. Mais tout le peuple, à l'unanimité, répondit qu'il fallait tuer Ieschou.

Il est bien vrai que Iehoudda fut condamné à l'unanimité, mais ce fut par le sanhédrin et quarante jours avant la pâque. Quant au mode d'exécution, ici c'est la lapidation, comme dans le *Talmud*. Et cela se conçoit, car, après plusieurs siècles, et même en 789, les rabbins pouvaient

il y a eu autrefois beaucoup de Juifs. Or comme, en l'an 1092, cette nation fut grandement persécutée en Allemagne, et que les gens de Spire voulaient aussi appréhender leurs Juifs, ils s'enfuirent à la cour de l'évêque, lequel ils avaient d'abord corrompu par de l'argent, demandant sa protection. L'évêque donc, courroucé contre les Chrétiens, en fit tuer quelques-uns. Car les évêques avaient en ce temps-là la grande juridiction en leurs villes, laquelle toutefois leur est depuis fort diminuée. Il s'éleva une semblable sédition à Worms contre les Juifs. Et comme ces pauvres gens étaient pressés de tous côtés, ils s'enfuirent à l'évêque de la cité, qui ne leur pouvait pas donner grand secours, s'ils ne se fussent fait baptiser. Mais eux demandant quelque temps pour délibérer avant que de donner réponse, ces hommes désespérés étant entrés en une chambre de la cour de l'évêque, se tuèrent l'un l'autre, pendant que les Chrétiens attendaient dehors la réponse. »

se demander lequel des sept Iehoudda avait été lapidé, et si c'était l'aîné, celui qui se disait Meschiah bar-Abba.

Mais voici où le *Mahazeh* rentre dans la vérité absolue : Iochanan ben Zaccaï, vice-président du Sanhédrin, n'eût pas dit autrement.

La veille de la Pâque ils tirèrent Ieschou de la prison, et s'écrièrent devant lui : « Ainsi périssent tous tes ennemis, ô Seigneur ! » (*Juges*, v, 31).

Cependant, si nous avions affaire au vrai Iochanan ben Zaccaï, nous trouverions ensuite l'irruption des partisans de Iehoudda dans le Temple à l'heure du sacrifice de l'agneau, et l'intervention de Pilatus avec ses légionnaires.

Ils suspendirent au bois Ieschou hors de Jérusalem, comme l'avaient ordonné le roi et les docteurs. Et tout Israël vit cela, et rendit louanges et hommages au Tout-Puissant, qu'ils avaient vengé.

Ici le *Mahazeh* s'écarte absolument de l'histoire. Il supprime le transfert de Iehoudda du Hanôth au prétoire, l'exposition publique en habits de pourpre, et la marche au supplice avec l'écriteau sur la poitrine ; enfin il charge les Jérusalémites d'un acte auquel ils sont restés étrangers: la crucifixion, qui appartient aux Romains.

Mais où il est en pleine vérité, c'est quand il constate que le Vaurien de l'étranger était en croix le 14 nisan, et que, par conséquent, il n'a donné son corps et son sang à personne dans une fantastique eucharistie.

X

REPRISE DU CORPS DE IESCHOU PAR SON VRAI PROPRIÉTAIRE

Qu'est devenu Iehoudda pendant les six mois que Ieschou passe dans la Maison du Blasphémant ? Il est devenu ce qu'est devenu Iohannos délivré par les Peréjim à la fête des Tabernacles. Mais le voici qui reparaît, et il lui est bien difficile de faire autrement : seulement, il est au pied de la croix, au lieu d'être dessus, comme en 789.

Puisque l'Église veut absolument que le crucifié soit un nommé Jésus, crucifié en 782, Iehoudda, qui ne l'a été qu'en 789, est libre de ses mouvements vis-à-vis de lui-même pendant sept ans.

Il en profite pour se faire communiquer le *Mahazeh* de Cérinthe, qu'on appelle aujourd'hui *Evangile selon Saint-Jean*, et il y voit qu'au Guol-golta, un certain Ieschoua refuse catégoriquement de se laisser crucifier sous son nom de circoncision. Ce Ieschoua se tourne vers la mère de celui qu'on crucifie, et, le lui montrant, dit : « Femme, voilà ton fils ». Se tournant ensuite vers le patient, il lui dit : « Toi, voilà ta mère ». (1) Iehoudda trouve ce procédé peu flatteur, puisque, dans cette scène, Ieschoua, image de l'innocence, refuse de se reconnaître dans l'homme qu'on a crucifié.

Iehoudda est venu pour lui rendre la pareille, et avec usure ; il lui compte des intérêts.

(1) Cf. *Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 480.

a. — Iehoudda lui reprend son corps et le jette dans son Jardin pour en faire ses latrines

Sur le soir (1), Iehoudda descendit (de la croix) le corps de Ieschou, et le déposa dans son Jardin, où était la fosse à ordures.

Huldrich traduit le tout par « latrines », et il est bien vrai que c'est l'intention même du crucifié historique. D'ailleurs il y a sous le mot une indication topographique très précieuse : la partie du Ghê-Hinnom où le corps du Vaurien fut déposé, se trouve dans la direction de la *porte des Ordures*.

Huldrich n'a pas compris, il ne le pouvait, qu'en reprenant le corps de Ieschou, Iehoudda reprenait son propre corps, afin que les *nozrim* ne pussent plus s'en servir. Il continue à croire que le *Mahazeh* a en vue Iehoudda Kériothis, substitué, dit-il, à Joseph d'Arimathie. Nullement. Le *Mahazeh* sait très bien qu'*harammathas* (gardien du *haram ha mathim*) ne veut pas dire « d'Arimathie », et not e rabbin n'a qu'à se reporter au *Toledoth* dit de Mathieu ou aux *Actes des Apôtres* pour voir que, soit pendu, soit éventré, Iehoudda Kériothis était enterré, lorsque son homonyme de Gamala a été déposé près de la Porte des Ordures.

Iehoudda, fils aîné de la Jardinière, est seul qualifié pour faire au Vaurien de l'étranger ce qu'il lui fait ici. Car voici ce qu'il « pense en son cœur », comme disent les *Toledoth* canoniques :

« Ah ! tu m'as pris mon corps pour le donner aux *nozrim* contre moi-même ! Je te le reprends, car il est à moi, dans la mort comme dans la vie ! J'ai déjà repris mon *Zib*, mon *Tharthak-Thakthar* et mon *léhem*, le poisson, les ânes et le pain millénaire, qui sont à moi, fils du *papas*, et sans lesquels tu n'es rien, toi, pas même le pain quotidien ! Aujourd'hui je te reprends ce corps qui ne t'appartient pas, et que tu prostitues aux *nozrim*, sous les espèces eucharistiques ! Et pour te montrer le mépris que j'en ai depuis qu'il m'est « étranger », je le jette, non pas précisément à la Porte des Ordures, où j'ai été jeté moi-même, mais dans la fosse à ordures de mon Jardin. Car le Jardin est au Jardinier, comme le poisson au pêcheur d'hommes, les Anes du triomphe et le *léhem* de la vie à la *beth* de Juda ! Et je n'ai jamais mangé l'agneau de 789 avec douze apôtres, je n'ai jamais inventé d'Eucharistie, je n'ai jamais donné mon corps et mon sang à personne pour les transmettre ensuite à ceux qui me traitent de Barabbas ! Tu renies ton pays, tu renies ta race, tu renies ton père et ta mère, tu renies tes frères et tes sœurs, tu me renies, ou pour mieux dire tu te renies toi-même? Subis à ton tour la peine que j'avais déterminée contre l'Étranger ! Car si peu que je valusse, puisque j'ai trahi, volé et assassiné, je vaux encore mieux que toi. Mort tu fais plus de mal que je n'en fis vivant ! Va aux latrines que j'avais creusées pour Tibère ! (2) La Jardinière que tu sais, et que tu appelles « Femme, » ne veut pas de toi, qui ne veux plus d'elle ! »

C'était afin que fussent accomplies les paroles des docteurs : « Tout homme qui se moque des paroles des docteurs, sera jugé dans l'ordure bouillante (3).»

(1) Comme dans l'histoire, après deux jours de croix.
(2) Cf. plus haut, pp. 38, 283, 290.
(3) Ceci provient du *Talmud* (*Gittin*, 57 a), et nous l'avons expliqué, p. 286.

b. — Iehoudda combat la version dans laquelle son corps est représenté comme étant passé de la croix au ciel sans enterrement

Quelques-uns de ces scélérats, revenus dans Aïn, propageaient le mensonge, racontant aux habitants que, le troisième jour de la lapidation de Ieschou (1), le feu du ciel était tombé, enveloppant Ieschou, que celui-ci avait repris la vie dans cet élément, et qu'il s'était élevé au ciel.

Ces hommes, qui ont subi les mêmes transformations que leur Maître, ne peuvent plus nier la crucifixion, et ils ne peuvent pas encore parler de résurrection, puisqu'il n'en a été question que cent ans après ; ils racontent que Iehoudda, l'aîné des sept Bar-ner-regesch, a été baptisé de feu sur la croix même, et que, par conséquent, ceux qui disent que son cadavre a été déposé à la Porte des Ordures, sont des Jérusalémites vendus aux Romains.

Mais les gens d'Aïn ajoutaient foi aux propos de ces scélérats, et *faisaient vœu sous peine d'anathème* de se venger de tout Israélite qu'ils déclareraient coupable d'avoir trempé dans la lapidation de Ieschou.

Ce sont ces Naziréens de la vengeance qui, sous Ménahem, ont opéré contre Saül, comme le constatent les *Actes des Apôtres* dans les termes mêmes du *Mahazeh*.

c. — Iehoudda rend à Ieschou ce qui est à Ieschou : sa renommée de criminel, et retourne au tombeau

Le rôle de Iehoudda aurait dû cesser à la Porte des Ordures, mais il ne veut pas disparaître sans dire son fait à ce Ieschou qui, vis-à-vis de l'étranger, rejette tous ses crimes sur le dos d'un certain Barabbas, dans lequel il a honte de se reconnaître. Cet « illustre Barabbas », c'est Ieschou lui-même. Iehoudda désire le faire constater à tous ceux qui adorent l'un sous le nom de l'autre.

Voyant les horribles forfaits que méditaient les gens d'Aïn, Iehoudda leur envoya des lettres conçues en ce sens : « Il n'est pas de Paix (2) pour les impies, dit le Seigneur, parce que les nations se sont irritées et qu'elles ont conspiré leur perte » (3). Venez à Jérusalem et regardez votre faux prophète : c'est un vrai cadavre tout brisé, (4) un chien mort et fétide, (5) que j'ai jeté moi-même dans les latrines. »

Après avoir composé cette épitaphe de « l'Assassin de son peuple », Iehoudda disparaît pour quelques instants, conservant tous ses avantages sur Ieschou, lui ayant repris même son corps.

(1) Le vendredi. Il était en croix depuis le mercredi. Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 175.

(2) Le *Salem* que Iehoudda avait promis à ses dupes.

(3) Allusion aux Grecs, aux Syriens, aux Arabes et aux Egyptiens qui prêtèrent main-forte aux Romains pour écraser le « nid de vipères », comme dit Flavius Josèphe.

(4) Par le *crurifragium*, et qui par conséquent ne peut pas être accepté comme agneau mystique.

(5) Parfaitement. Voyez-le à Ephèse (p. 168) après sa métempsycose régressive.

En revanche, il lui a restitué le casier judiciaire qu'il avait au greffe du Hanôth, et qu'il a encore sous le nom de Barabbas dans les *Toledoth* canoniques. De là sans doute le proverbe : « Tel cuide *engehenner* autrui qui souvent s'*engehenne* lui-même ! »

Ayant appris cela, ces vauriens montèrent à Jérusalem, et là ils virent Ieschou étendu dans l'endroit le plus repoussant de ce dépôt d'ordures et d'immondices.

d. — Coup d'œil rétrospectif du Mahazeh sur l'assaut du Temple par les Péréjim le matin de la Préparation à la pâque

Revenus dans Aïn, ils y traitèrent d'abominables mensonges tout ce qu'avait écrit Iehoudda. Car ils disaient : « Nous sommes venus à Jérusalem, où des hommes se sont révoltés contre le roi, et ils l'ont expulsé (1), parce qu'il n'a pas voulu croire en Ieschou. Et beaucoup de docteurs ont été tués également pour n'avoir pas eu foi en Ieschou ». Les Aïnites croyaient donc aux paroles mensongères de ces hommes, et ils faisaient la guerre à Israël.

Ces paroles sont « mensongères » en ce qu'elles placent après la crucifixion de Iehoudda les troubles qui ont obligé Pilatus à pénétrer dans le Temple et à y châtier les coupables, quelques instants avant d'envoyer leur chef au Guol-golta ; mais pour le reste, elles sont bien au-dessous de la vérité.

Elles contiennent toutefois un détail qui n'est que là : Antipas obligé de fuir devant les partisans de Iehoudda, maîtres du Temple au moment des sacrifices. Quant aux exécutions de docteurs, quoiqu'il y en ait eu beaucoup d'ordonnées par les autres fils du *papas*, notamment pendant la procurature de Félix, c'est Ménahem qui foula le mieux la cuve de sang.

TROISIÈME PARTIE

I
LA REPRISE DE L'ÉVEN-GUILAYON

a. — Iehoudda appelé en consultation pour aviser au moyen de faire cesser, tout au moins entre Juifs et Israélites, les ravages de l'Even-guilayon

Voyant donc que les gens d'Aïn l'emportaient sur les Israélites, et que leur bande s'augmentait des hommes les plus impies, (c'était les frères et les parents de Ieschou), le roi et les docteurs tinrent conseil, et appelèrent Iehoudda pour lui demander ce qu'il lui semblait le plus expédient en cette difficile affaire.

C'est lui, en effet, qui est cause de tout ; et, sans lui, il n'y aurait jamais eu de Ieschou ha nozri.

Que faire, puisqu'au fond il n'est plus rien, pas même l'ombre de lui-même? Mais il y a son oncle, Siméon Cléopas, celui-là même qui, par le moyen de l'*harammathas,* un goy Samaritain, l'a sorti du Guol-

(1) Cela peut être vrai d'Hérode Antipas. En tout cas, c'est vrai d'Agrippa II en 819. Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit., p. 215.

golta, et transporté à Machéron. C'était peut-être le seul homme raisonnable de toute la famille, et il vivait avec les Hérodiens et les Romains ! Il avait d'ailleurs prévu que ses neveux finiraient comme ils ont fini. Iehoudda est bien obligé de rendre un hommage posthume à la sagesse prophétique du frère de sa mère !

b. — Il désigne son oncle Cléopas pour expliquer aux Aïnites la situation que lui fait vis-à-vis de l'Even-guilayon le Vaurien de l'Etranger

Iehoudda répondit :

« Il y a l'oncle de Ieschou, Siméon Kakalpas (Cléopas), en même temps sénateur vénérable ; livrez-lui, je vous prie, le Nom infini, et envoyez-le à Aïn, afin qu'il y fasse des miracles, et qu'il apprenne aux habitants que toutes ces choses (les miracles) se font *el daat Ieschou* (*par l'esprit de Ieschou*). Mais les Aïnites penseront qu'il veut dire qu'elles se font *baschem Iesousch* (au nom de Ieschou), alors que l'explication des mots *el daat* est à double sens, et naturellement faite pour tromper les Aïnites. Car *el daat*, (qui peut signifier *par l'esprit de Ieschou, au nom de Ieschou*), est en style rabbinique *laschon anom*, expression qui désigne l'acte qu'un homme accomplit comme contraint et forcé, en cas de nécessité absolue.

Malgré toutes les corruptions qu'a subies ce passage, Iehoudda y explique encore assez clairement la situation que lui fait le Vaurien de l'étranger dans les *Toledoth* canoniques : ce n'est pas lui qui y est en personne, c'est son revenant ; les miracles, ce n'est pas lui qui les fait, c'est son ombre ; et c'est bien malgré lui qu'il les fait, puisqu'ils sont simplement sur le papier et sans effet. Mais rien ne mérite moins le nom d'Evangile que ces misérables écritures.

Alors les Aïnites croiront aux paroles de Siméon, parce qu'il est l'oncle de Ieschou. Il faut que Siméon leur persuade que Ieschou lui a donné ordre de leur dire « qu'ils ne fissent point la guerre aux Israélites, et que Ieschou lui-même se chargerait d'en tirer vengeance ».

c. — Siméon déclare ne pouvoir calmer les Aïnites qu'en leur donnant des commandements entièrement opposés à l'Even-guilayon

Ce conseil plut au roi et aux docteurs, et ils allèrent trouver Siméon, et lui dirent tout cela.

On se rappelle le *targum* du *Talmud* où, quoique mort depuis longtemps, Ieschoua ben Péréja, vit et voyage avec son arrière-petit-fils, comme si le second était le disciple immédiat du premier.

A l'imitation de ce procédé, Siméon Cléopas résume en lui quatre individus :

Siméon l'Ancien, son père, qui est tombé au Recensement ;
Lévi, son fils, qui marchait avec les Aïnites ;
Siméon Cléopas, qui fut roi-christ sous Trajan ;
Un Cléopas inconnu, qui, pareil au *papias* d'Hiérapolis, avec lequel il se confond peut-être, a fabriqué les miracles qui sont aujourd'hui dans les *Mahazeh* et *Toledoth* canoniques, et essayé de ramener les Juifs barabbalâtres à des sentiments moins funestes pour eux-mêmes.

Ces quatre personnages s'expriment alternativement par la même bouche.

Siméon répondit : « Faites-moi le serment sacré que je serai participant du Yom à venir, alors j'irai volontiers ; je leur donnerai de faux commandements, et leur ferai cesser leur guerre contre Israël ». Les docteurs et les Anciens firent donc le serment à Siméon, et lui livrèrent le secret du Nom essentiel.

Siméon connaissait ce secret aussi bien qu'eux et depuis plus longtemps, c'était celui de toute la Sainte famille : il ne lui manquait que le tatouage à la cuisse droite.

d. — Siméon sur le nuage de famille et dans la maison natale de Iehoudda bar-Abba à Gamala

Siméon s'en alla donc, et comme il approchait d'Aïn, il forma un petit nuage, s'assit sur le nuage, au milieu, en émettant du bruit et des éclairs, tels des roulements de tonnerre destinés à attirer les Aïnites. Il commença ainsi : « Hommes d'Aïn, écoutez ! Venez à la tour d'Aïn, et là je vous communiquerai les commandements que vous a prescrits Ieschou ».

Or, ce sont des commandements nouveaux, en opposition formelle avec ceux que Iehoudda leur faisait verbalement, et par écrit dans son *Even-guilayon*.

Quant à la tour d'Aïn, c'est l'antique demeure de Ieschoua ben-Péréja et la maison natale de Iehoudda. C'est la tour de la Révélation, la tour où les astres viennent du ciel se poser sur le papier des Kabbalistes. La tour d'Aïn est très habitable, puisque Siméon s'y installe.

Terrifiés en entendant cette voix, les gens d'Aïn se hâtèrent vers la Tour. Et voici que Siméon, porté sur le nuage, descendit dans la Tour. Et les Aïnites se prosternèrent devant lui.

Car c'était, autant que sa sœur, la Gamaléenne, le descendant de David par Salomon.

Les Aïnites, et ceci est fort remarquable, ne contestent nullement à Siméon le pouvoir qu'il a d'assembler le nuage et d'y faire « ner regesch. » C'est évidemment le fils d'un homme qui a la renommée d'être au ciel avec Elie, Hénoch et autres. On n'est pas autrement étonné de l'en voir descendre : bientôt même il y remontera et en redescendra, toujours sur le même nuage. En dehors du *papas* Iehoudda, nous ne connaissons dans l'*Even-guilayon* qu'un homme enlevé au ciel, c'est son frère Siméon, père de Salomé et premier mari de Cléopâtre.

Alors Siméon dit : « Je suis Siméon Kakkalph (Cléopas), oncle de Ieschou. *Ieschou est venu à moi*, (1) et m'a envoyé vers vous pour que je vous enseigne ses commandements, car Ieschou est le fils de Dieu ».

Vraiment? Où as-tu vu cela, mon ami? N'est-ce pas dans le Prologue actuel du *Mahazeh* de Cérinthe, appelé depuis ce temps *Évangile selon Saint-Jean?* Si tu regardais ton neveu comme étant le bar-Abba, pourquoi as-tu refusé de prendre part à ses actes et à ses desseins? Pourquoi

(1) Dans le ciel alors ? Car nous l'avons vu passer ses six derniers mois dans la Maison du Blasphémant sans communiquer avec personne. Sur la terre ? un seul homme est allé voir Siméon, et c'est Iehoudda. Il est impossible de dire plus clairement que dans la vie Iehoudda et Ieschou n'ont fait qu'un.

es-tu resté avec les Hérodiens? A quoi reconnais-tu que les gens sont fils de Dieu ? Est-ce à ceci qu'ils finissent sur la croix, et qu'il a fallu graisser la patte du fossoyeur pour transporter celui-là clandestinement hors du cimetière des criminels?

« Je vous apprendrai donc la *thora* de Ieschou (1), *par des commandements nouveaux.* »

Nous connaissons cette antienne. Elle vient encore du *Mazaheh* de Cérinthe, et des *Lettres* de l'illustre apôtre et grand évangéliste Ioannès d'Éphèse, que nul n'a connu, sinon celui qui l'a fabriqué.

Siméon fit donc devant eux des signes et de grands prodiges. Alors les Aïnites ajoutèrent foi aux paroles de Siméon.

Pour croire Siméon, il leur faut les signes que son neveu leur avait promis : « Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez point », dit Ieschou aux Kanaïtes dans le *Mahazeh* de Cérinthe. (2)

Et ils lui dirent : « Nous ferons et observerons tout ce que tu nous enseigneras ». Siméon leur dit : « Retirez-vous dans vos maisons ». Et tous les Aïnites regagnèrent leurs maisons. Mais Siméon habitait dans la Tour, et il écrivait les commandements *tels qu'il en était convenu avec le roi et les docteurs.*

Cela veut dire que maintenant Ieschou va conseiller de payer le tribut à César, sans oublier le tribut à son Père, payable aux caisses de l'Église, ouvertes à toute heure du jour avec sonnette de nuit.

e. — Par le canal de Cléopas, Iehoudda reprend à Ieschou l'Alphabet de l'Even-guilayon, seul approuvé par Dieu

On sait que Iehoudda attribuait un sens divin à chacune des lettres de l'Alphabet hébreu, n'hésitant pas à dire qu'il était chargé par son Père céleste de réaliser, à la face du monde, le dessein caché dans tous ces caractères.

L'auteur du *Mahazeh* ne nie pas la valeur de l'Alphabet dont Iehoudda s'est servi pour composer l'*Even-guilayon* et le diviser en vingt-deux lettres-chapitres. Iehoudda a employé la langue du peuple de Dieu ; dans ses mots il n'a pas écrit les voyelles, car elles composent le nom de I-e-o-a.

Siméon changea aussi l'Alphabet, donnant d'autres noms à ses lettres, et *s'assurant ainsi que tout ce qu'il allait enseigner serait mensonge.*

Et l'Alphabet qu'il fit est le suivant :

Suit l'Alphabet latin, en caractères hébraïques, auxquels ont été ajoutés les points-voyelles.

Naturellement, il est en opposition complète avec celui de Iehoudda, car les lettres sont disposées dans l'ordre de l'alphabet *nozri*, de sorte que le *thav*, par exemple, qui est la dernière lettre de l'alphabet hébreu, prend la place du *tau* grec ou *t* latin, et est remplacé par *zed*. De plus, les voyelles que Iehoudda s'était interdit d'écrire, parce qu'elles constituaient le Nom immense, figurent maintenant dans l'Alphabet apporté par Cléo-

(1) La *panthora*, oui, nous la connaissons, elle est propre !
(2) Aujourd'hui *Évangile selon S. Jean*, IV, 48.

pas. Enfin, la prononciation de chaque lettre est indiquée de manière à faciliter en hébreu des jeux de mots compréhensibles des seuls initiés.

En effet, oubliant qu'il a pris le nom de Jochanan ben-Zaccaï, mort cinq ou six ans après Ménahem, l'auteur du *Mahazeh* donne une explication relativement moderne aux lettres que Cléopas est censé avoir substituées dès cette époque à l'Alphabet de l'*Even-guilayon*.

Et en voici l'explication.

f. — L'enfer réservé à ceux qui, trompés par les écrits des rabbins évangélistes, adorent un Juif déshonoré par le crime

Pour la comprendre, il faut bien considérer que, sous le nom de Ieschou, Iehoudda est devenu le sauveur de tous les *nozrim* qui ont consommé la ruine de Jérusalem sous Vespasien et sous Hadrien (Panthèra), et qui, à cause de lui, persécutent comme déicides tous les membres des douze tribus. Il s'est mis contre sa race et même contre sa maison : les Juifs, à qui son ancêtre, Iehoudda le patriarche, a donné son nom, n'ont pas d'ennemi plus impitoyable que le Vaurien de l'étranger.

Aussi lui fait-on dire tout le contraire de ce qu'il avait dit quand il parlait aux Juifs :

Abba :
Mon *père* est Esaü (1).
Tzayed ayef :
Ce fut un *chasseur* jusqu'à la *lassitude*.

Sous le nom d'Hadrien (Panthèra), Esaü a chassé, traqué les Juifs jusqu'à se fatiguer.

Et voici que ses fils croient Ieschou *haij Baal* :
Dieu vivant.
Que leur âme soit étouffée !
Parce que Dieu *am ayed*,
N'a pas (de mère),
Mais Ieschou en a une.
Apikoyim taoh, maakesch om zed :
Source d'égarement, trompeur et méchant,
Il est bouillant (dans son ordure),
A l'instar d'Esaü, qui mangea *naziyim* (*le plat* de lentilles) cuit. (2)

Il va sans dire que, s'il avait employé un tel alphabet devant les vrais disciples de Iehoudda, Cléopas n'aurait pas même pu se faire comprendre. Aussi n'est-ce pas de ces disciples-là que veut parler l'auteur du *Mahazeh*, mais des aigrefins qui ont fabriqué les écritures postérieures à l'*Even-guilayon* : les *Toledoth* canoniques notamment, et plus encore les *Lettres de Paul*, qui, fussent-elles authentiques, n'auraient aucune valeur, Saül étant Amalécite, fils d'Esaü, et protégé de Rome.

Ici, par l'intervention de Cléopas, Iehoudda reprend l'*Even-guilayon* le lendemain même de la crucifixion de son auteur. Les Juifs barabbalâtres qui les premiers ont consenti à baptiser les goym, n'ont donc pas

(1) Au lieu d'être Iehoudda, comme dans la circoncision.
(2) Il n'a donc pas mangé le *Zib* et vu la *Ghelil ha nazirim*.

pu leur transmettre le bénéfice de la promesse faite aux douze tribus par Iehova, puisqu'eux-mêmes ont employé l'alphabet des écritures grecques et latines.

Ainsi, du fond des synagogues, celui qui est devenu Jésus-Christ se raille de l'Eglise, qui s'arme d'écrits composés en grec et en latin (où les voyelles s'écrivent) pour se dire héritière de la promesse. Fussent-ils authentiques, ces écrits sont viciés dans leur essence. Comment les *nozrim* peuvent-ils être faits fils de Iehova dans des langues non révélées par lui? Ils ont été roulés, ils le sont encore, ils le seront toujours ! C'est la destinée de cette « semence de bétail, » comme disait en son beau temps celui qu'ils fatiguent inutilement de leurs prières.

Tout cela est contre les goym assez sots pour se faire barabbalâtres, et contre les Juifs assez vils pour se convertir à la barabbalâtrie.

Quand l'auteur du *Mahazeh* dit que le père de Ieschou est Esaü, il ne l'entend nullement au point de vue charnel, il a dit tout à l'heure que le père de cet imposteur était de la tribu de Juda, et sa mère de la tribu de Benjamin. Ieschou est fils spirituel d'Esaü en ce sens que, pour le plat de lentilles dorées que l'Église lui procure, il cède aux goym une part d'héritage qui n'appartient plus à Esaü, puisque celui-ci l'a vendue à Jacob. Les goym sont donc abominablement volés : ils sont le Royaume d'Edom, c'est-à-dire hors de la Promesse, malgré les apparences ; leurs docteurs sont des savants en Edom, c'est-à-dire sans intelligence.

Rabbi Abarbenel a merveilleusement établi cette situation (1) ; il n'y a point de salut en dehors des douze tribus, et c'est évidemment une dérision amère que des étrangers, ceux de l'Église romaine notamment, vendent aujourd'hui une chose que le Père céleste de Iehoudda ne leur a jamais donnée : « Car de même qu'Esaü poursuivait Jacob de sa haine et s'efforçait par tous les moyens de lui ôter la vie, de même les Romains (et ceux du Saint-Empire, au nom du pseudo-Christ), se sont montrés les ennemis des Juifs, dévastant leurs terres et emmenant les habitants captifs... Puisque tous les ennemis d'Israël méritent d'être appelés Esaü et Edom, (Iehoudda lui-même appelait Saül « Amalech ! »), la nation romaine est Edom à ce point de vue. Et pourquoi en dirais-je plus long, alors que les Kabbalistes au courant de la vérité nous ont appris déjà que l'âme d'Esaü était entrée par métempsycose dans Ieschou ha Nozri : d'où celui-ci, (tel Esaü, habitant souvent dans les déserts, dans les solitudes de la campagne), a cherché querelle à tous, engageant des rixes nombreuses avec les docteurs pharisiens. Et sans doute est-ce pour cela qu'il est appelé *Ieschoua*, parce que les lettres de ce nom sont les mêmes que celles d'*Eschaou*, si on l'écrit avec le *Iod* au commencement. Aussi convient-il d'appeler édomites tous ceux qui ont accepté son culte et ont foi en lui : car Ieschou est ce que fut Esaü, qui est Edom. C'est à Rome en effet que cette religion a commencé, que les fondements en ont été jetés. »

Oui, c'est là qu'ont été refaits les *Toledoth* du canon, fabriqués les *Actes des Apôtres*, et composées les *Lettres de Paul*.

(1) *Commentaires sur Isaïe*, ch. xxxv.

g. — L'Éven-guilayon et l'Azen-kilayon : un calembour révélateur du mot hébreu employé par Iehoudda et traduit par « Eu agghélion », Évangile.

En outre, il écrivit à leur usage des livres pleins de mensonges, et les appela *Azén kilayon*, (*Injustice de la destruction.*)

De leur destruction, à savoir qu'ils avaient été condamnés et exécutés injustement. Au lieu de s'occuper de la destruction dont ils étaient cause, celle de leur pays, ils n'ont regretté que la leur, qui était cent fois méritée.

Mais eux crurent qu'il disait : *Even-guilayon* (Pierre-rouleau), à savoir le Père, le Fils, et l'Esprit manifesté.

Il résulte positivement de tout cela que le changement de *thora* et d'*éven-guilayon*, qui se remarque dans les *Mahazeh* et *Toledoth* canoniques, serait l'œuvre d'un descendant de Siméon Cléopas.

h. — Interpolation pour faire dire par le Mahazeh que l'Even-guilayon serait d'un Ioannès autre que le crucifié

Et i écrivit pour eux des *livres sous le nom des disciples de Ieschou, spécialement Ioannès*, mais il disait qu'il tenait tout cela de Ieschou.

Ceci est une interpolation de l'Église pour faire authentiquer par le *Mahazeh* l'existence d'un Ioannès qui aurait été sur le sein d'un nommé Ieschou dans un repas final ; après quoi il serait passé en Asie, et aurait écrit l'*Apocalypse de Pathmos*, le *Mahazeh* que l'Église appelle *Évangile de Saint-Jean* dans le Nouveau Testament, plus les *Lettres de* ce même *Saint-Jean*, qui font partie de cette collection de faux.

i. — Autre interpolation pour faire dire par le Mahazeh que la Bête dont le nom est un nombre serait Iehoudda lui-même

Et ce n'est pas sans dessein bien arrêté qu'il écrivit le *Livre de Ioannès*, leur faisant croire que c'était une Révélation, alors que ces mystères ne sont que futilité et fantaisie de l'esprit, comme ce qu'il a écrit au chapitre XIII de ce *Livre de Ioannès*, à savoir que Ioannès avait vu « une Bête avec sept têtes et dix cornes, et dix diadèmes sur les cornes ; que le nom de la Bête était un nom de blasphème, etc. et que *le nombre du nom de la Bête était* 666. »

Or, tous les contemporains de Cléopas savaient que le *nombre du nom* de la Bête était la *lettre*-chiffre *Heth* (Huit, Octave). Et à leur tour les lecteurs du *Mensonge Chrétien* savent que le chiffre 666 (ou tout autre, car on n'a pas proposé que celui-là,) a été introduit par l'Église elle-même au cours du temps pour enlever la paternité de l'*Even-guilayon* au Juif de rapport. C'est même une maladresse de l'attribuer ici à l'oncle du crucifié, car si c'est lui qui l'a écrite, qu'est-ce donc que le Ioannès de Pathmos?

Or le sens de ces paroles est :
« La Bête est Ieschou le Naziréen ;

Encore une fois, il est absolument impossible que ceci soit d'un rabbin.

Elle a sept têtes, parce qu'il y a ce nombre de lettres dans les deux mots : Ieschou Nezer (1).

Les dix cornes sont Ieschou Nozri, et les dix diadèmes s'expliquent ainsi : une marquée au *Iod,* trois au *Schin,* six au *Nun* et au *Tsadi.* » (2)

Voilà tes dix diadèmes !

Et tout le reste de la chose concerne Ieschou d'une manière cachée, car le nombre 666 se trouve aussi dans les lettres « Ieschou Nezer, » qui mathématiquement représentent ce nombre.

j. — Dernier jeu de mots sur le titre mensonger d'Évangiles donné par l'Église aux Mahazeh et Toledoth canoniques

Et c'est ainsi que Siméon fabriqua tous les livres *Avon kilayon* dans le but de tromper ces hommes, comme l'avaient prescrit le roi et les docteurs.

Avon signifie « péché », et *kilayon,* « destruction ». Destruction amenée par le péché de tous ces hommes. De sorte que le mot *Evangile,* appliqué aux écrits présentés sous ce titre par l'Église, est une amère dérision pour ceux qui savent ce qu'était et où tendait l'*Even-guilayon.*

II

LA DATE DE NAISSANCE DE IEHOUDDA BAR-ABBA DONNÉE PAR L'ONCLE CLÉOPAS

a. — 6 de thébet (janvier), jour anniversaire de la naissance

Voici un passage extrêmement remarquable, parce qu'il nous donne la date de la naissance de Iehoudda, telle qu'elle s'était transmise dans les synagogues barabbalâtres. C'est le sixième jour du quatrième mois de la Rosch ha schânai, le 6 janvier (*thébet*), par conséquent.

En effet, après avoir passé quelques temps dans la Tour d'Aïn, où était né son neveu, Cléopas convoque les habitants pour leur donner l'*Avon kilayon.* Et pour cela, il a bien soin de choisir le jour anniversaire où Eloï tint sa *schabed* envers les Juifs en leur donnant le fils de la Promesse. C'est le 6 du mois de *thébet* que les habitants de Gamala et des environs célébraient la naissance de ce fameux Marân, le Rabbi du *Péré* (Ane), et ils l'avaient encore célébrée en 789, à la date indiquée. Cléopas fait descendre le nuage de la famille, (le nuage de Monsieur est servi ! c'est celui que nous voyons fonctionner dans la Nativité selon Luc,) et voici ce qui se passe :

Le *sixième jour du ...ième* (3) mois, Siméon s'assit sur le nuage, et convoqua

(1) A la condition toutefois d'en retirer les voyelles. Or, il résulte du passage cité plus haut que Cléopas les aurait, au contraire, introduites dans son Alphabet.

(2) Spéculation sur la forme hébraïque de ces lettres.

(3) Une main, rompue au faux, a remplacé *quatrième* par *troisième,* afin de donner le change sur l'indication chronologique fournie par l'auteur du *Mahazeh,* car le sixième jour du troisième mois nous place dans le *Scorpion,* tandis que le sixième jour du quatrième mois nous place sous le *Capricorne,* qui est le signe de la Nativité.

Ce changement, dû sans doute à quelque frère Raymond, a porté ses fruits chez

les Aïnites à la Tour, afin de leur donner l' « *Avon kilayon* », leur ordonnant, *quand il leur naîtrait des enfants*, de les asperger d'eau, en mémoire de Ieschou, *jadis lavé dans les eaux de Boleth*, et de faire selon les préceptes qui leur étaient transmis dans l'*Avon kilayon*, et de ne pas vivre en guerre avec les Israélites, Ieschou lui-même se chargeant d'en tirer vengeance (1). Ce qu'ayant entendu, les Aïnites répondirent qu'ils feraient comme il leur était dit.

b. — Revenu à Jérusalem sur son nuage, Cléopas rend compte de sa mission

Siméon étant revenu à Jérusalem, porté sur son nuage, les Aïnites croyaient qu'il était allé au ciel pour faire la guerre à leur foi par le moyen des Israélites. Mais, de retour à Jérusalem, Siméon conta toute la chose au roi et aux docteurs. Et tous se réjouissaient, le roi, les docteurs et tout Israël, et la guerre cessait entre les Aïnites et Israël.

III

LA FIN DU THARTHAK DE IEHOUDDA

On ne devait pas tarder à voir que Iehoudda n'aurait jamais émis les conseils pacifiques dont ce *Mahazeh* attribue la paternité au bon Cléopas, qui était honni des disciples de son neveu, à cause de sa modération et de sa sagesse.

En effet, nous voyons que, sous Néron, au temps où Agrippa II eut à se défendre contre les Aïnites, Ménahem, roi-christ, faisait encore porter à la tête de ses troupes le glorieux *Péré,* le divin *Tharthak* cornu, qui était l'enseigne militaire de la Sainte famille. Nous apprenons même que ses partisans aimèrent mieux brûler cette idole que de la voir tomber aux mains des hérodiens.

a. — Le Tharthak ou Péré, idole de la Sainte famille, brûlé par ses défenseurs assiégés dans Gamala

En ce temps-là, mourut le roi Hérode (2), et son fils lui succéda sur Israël.

Ayant pris possession du trône, et ayant appris que les Aïnites s'étaient fabriqué une idole en l'honneur de Ieschou et de Myriam (3), et qu'ils oppo-

Huldrich : « Il s'agit, dit-il, du sixième jour du mois de *Sivan*, qui est le cinquantième à partir de la pâque, et c'est celui où se célébrait la *fête des Semaines*, que nous appelons Pentecôte. Et ce n'est pas sans cause que notre infatigable calomniateur (l'auteur du *Mahazeh*) s'est arrêté à ce jour plutôt qu'à un autre. Ce qu'il a voulu, c'est pervertir le sens de la Journée, si glorieuse pour le Christ et pour les christiens, cette Pentecôte dont l'histoire est racontée au chapitre II des *Actes des Apôtres.* Et il n'est pas possible d'en douter, quand nous voyons les nombreux traits de vérité que l'imposteur a corrompus ici. Car là où les apôtres et les habitants de Jérusalem sont assemblés d'un cœur unanime, ici ce sont les Aïnites, etc. ». Suit le parallèle. Et il est possible que quelque frère Raymond l'ait voulu faciliter, en remplaçant le quatrième mois de l'année vulgaire par le troisième à partir du 15 nisan. En tout cas, l'auteur du *Mahazeh* n'aurait songé à ce calcul que s'il avait admis l'authenticité de la pâque apostolique et de l'Eucharistie. Or il en est loin !

(1) Par la ruine de Jérusalem et la dispersion de ses habitants.

(2) Hérode Agrippa Ier.

(3) Elle d'abord. C'est par elle que le pouvoir du *Péré* (l'Ane) était entré dans la famille.

saient cette idole au roi Hérode (1), il envoya des lettres leur ordonnant de se détourner de cette image idolâtrique, sinon ils auraient affaire à lui. Ces lettres parvenues dans Aïn, les Aïnites en expédièrent d'autres dans la région de Césarée, pour demander secours aux hommes de cette région et, la jonction opérée, porter la guerre chez les Israélites ; mais le roi de Césarée répondit qu'il ne voulait point de guerre avec les Israélites. Alors les Aïnites, privés du secours demandé, brûlèrent l'idole. Et ils étaient humiliés devant les fils d'Israël.

Cette humiliation se comprend, ils avaient perdu le signe du triomphe, et cela devant les dix tribus qui refusaient de marcher avec les Juda et les Lévi.

IV

LA FIN DE LA SAINTE FAMILLE

a. — Myriam ensevelie au Guol-golta. Monument de l'infamie de ses fils

Vers le même temps, il arriva que mourut Myriam, mère de Ieschou. Mais le roi ordonna de l'ensevelir sous le bois où avait été pendu Ieschou, et de pendre également les frères et les sœurs de Ieschou. On les suspendit donc et on éleva un monument de pierre sur lequel on grava cette inscription :

En ce lieu
furent suspendus les enfants de toutes les souillures,
et leur mère fut ensevelie sous eux :
Votre mère a été suffoquée de honte,
etc.

Le *Mahazeh* ne sait pas que la Gamaléenne est morte à Ephèse, et il est bien excusable.

Mais il a tort de crucifier tous les fils du *papas* au même endroit que l'aîné. Nous n'en connaissons officiellement que deux dans ces conditions : Simon dit la Pierre et Jacob senior.

Pour ce qui est des sœurs de Iehoudda, il ne paraît pas qu'aucune ait été pendue au bois pour être lapidée ou crucifiée.

Cependant il n'est pas impossible qu'étant donné les impitoyables habitudes de férocité de la Sainte famille, même envers les femmes, il n'ait été fait justice de quelques-unes de ces forcenées par les moyens qu'elles aimaient voir appliquer aux autres. On sait qu'un des plus fameux docteurs Péréjim, Siméon ben Schetach, (celui-là même qui dans le *Talmud* est envoyé à Alexandrie par Salomé pour ramener son premier-né), fit lapider soixante-dix-neuf femmes en un jour, à Ascalon, la face tournée contre l'arbre.

b. — Monument élevé par Ménahem dans le temple à la mémoire de ses parents

Il est absolument certain que la Gamaléenne n'a pas été enterrée au Guol-golta, mais il semble positivement qu'entré victorieux à Jérusalem

(1) Le Grand. On veut dire qu'au temps d'Hérode déjà, la Sainte famille opposa son *péré* (en Kabbale *Tharthak*) à la famille iduméenne. Elle l'opposait déjà au roi Iannaos, rappelez-vous Juda ben Péréja.

et maître du Temple, Ménahem a fait dresser une manière de chapelle expiatoire, et célébrer des sacrifices, en l'honneur de ses parents martyrs de l'*Even-guilayon*.

Mais il vint des parents de Ieschou qui, après avoir volé ce monument, en élevèrent, au même endroit, un autre sur lequel on lisait ces paroles :

Voici que l'échelle est posée sur la terre (1)
et la tête de Ieschou atteint les cieux (2)
Et voici les Anges de Dieu montant et descendant (3), etc.
Que la mère se réjouisse de ses fils !
Alleluia !

c. — Exécution de Ménahem et autres. Crevaison du nuage de famille et de tous ceux qui étaient dessus, excepté Cléopas

Ayant appris l'acte de ces méchants, le roi fit détruire le monument, et mit à mort environ cent hommes des parents directs de Ieschou. Alors Siméon Hakkalph alla trouver le roi et dit : « Seigneur roi, donnez-moi la permission, et je chasserai de Jérusalem tous ces scélérats. » Le roi répondit à Siméon : « Va, le Seigneur soit avec toi ! » Etant donc venu secrètement à ces égarés, Siméon leur dit : « Levez-vous, montons à Aïn, et là *vous verrez les miracles que j'ai faits par l'esprit de Ieschou et ceux que j'y ajouterai moi-même.* »

L'auteur du *Mahazeh* est bien renseigné. Les miracles de Jésus sont des miracles que n'ont jamais vu les contemporains de Iehoudda. Siméon offre de les leur montrer. Nous allons voir qu'il ne peut tenir parole.

Quelques-uns de ces misérables vinrent à Aïn ; d'autres quittèrent Jérusalem assis sur le nuage avec Siméon, mais en chemin Siméon résolut de les précipiter du nuage sur la terre, et ces vauriens moururent de leur chute.

Alors Siméon revint à Jérusalem et raconta le tout au roi. Et le roi en fut joyeux. Et depuis ce jour-là jusqu'à sa mort Siméon ne quitta plus la Cour du roi. Et lorsqu'il mourut, tous les Israélites le pleurèrent.

d. — Constatation d'un jeûne commémoratif de la mort de Siméon Cléopas tué dans le Temple avec Iehoudda papas

Et ils sanctifièrent le jour de sa mort par un jeûne qu'ils renouvelèrent chaque année. Et ce jour est le neuvième du mois de thébet.

Le jeûne du 9 de *thébet* (janvier) est, en effet, sur la listes des jeûnes, mais sa cause est restée inconnue des rabbins. Ceux du Moyen-Age l'ont

(1) L'échelle de Jacob.

(2) Nous pensons que, d'après ses propres calculs, elle n'aurait pas pu atteindre plus de 144 mètres ou coudées.

(3) C'est précisément à Ménahem, sous le nom de Nath-ono-el (Lever de l'Ane), que le revenant de Iehoudda annonce, dans le *Mahazeh* de Cérinthe (I, 48-51), qu'il verra cela un jour. Or, il ne peut le voir qu'en étant lui-même au ciel. Voici le passage :

« Nath-ono-el lui demanda : « D'où me connaissez-vous ? » Jésus répondit et lui dit : « Avant que Philippe t'appelât, lorsque tu étais sous le figuier, je t'ai vu ». Nath-ono-el lui répondit et dit : « Rabbi, vous êtes le fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël ».

Jésus répliqua et lui dit : « Parce que je t'ai dit : « Je t'ai vu sous le figuier, tu crois ; tu verras de plus grandes choses ! »

Et il ajouta : « En vérité, en vérité je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme ».

cherchée, et l'un d'eux a avancé qu'il aurait été institué en mémoire du Grand-prêtre Ezra et de Néhémie ben-Hachalia, qui, dit-il ,sont morts ce jour-là. Mais étant donné, comme il est dit plus bas, que, pour les disciples de Iehoudda, un Siméon Cléopas est monté au ciel, il est certain que le *Mahazeh* fait ici mention d'un jeûne observé dans la secte naziréenne en mémoire de Siméon Cléopas l'ancien, assumé avec son frère, le *papas* Iehoudda, dans l'*Even-guilayon*.

Les Juifs Kanaïtes, sans s'occuper de savoir, comme Flavius Josèphe, si ces deux hommes avaient lutté pour un gain particulier, pleuraient en ce jour la perte des défenseurs de la *thora*.

e. — Tradition, parmi les Gamaléens, de l'Assomption de ce Cléopas et de ceux qu'ils ne revirent point

Ceux des profanateurs qui étaient venus à Aïn, comme le leur avait persuadé Siméon et les hommes qui étaient avec lui sur le nuage, avaient été enlevés au ciel.

Leur Assomption est, en effet, racontée tout au long dans l'*Even-guilayon*.

V

ÉPILOGUE

a. — Les premiers apôtres de la barabbalâtrie

En voyant ce que Siméon avait ordonné aux Aïnites par le nom de Ieschou, ces vauriens le suivaient eux-mêmes. Et les Aïnites contractaient alliance avec ces ordures. Tous étaient des criminels, et parmi eux étaient les prophètes du Mensonge. (1) Et ces infâmes se mariaient avec les filles des Aïnites (2). Et ils envoyaient des lettres dans les îles les plus lointaines avec l'*Even-guilayon*. (3)

Ils n'y envoyaient pas que des lettres.

L'île de Chypre notamment fut évangélisée par Bar-nabi, qui semble bien être un des gendres de Salomé.

Ils décidèrent pour eux et pour leurs descendants de s'attacher fermement à toutes les paroles de l'*Even-guilayon* selon sa teneur.

b. — La barabbalâtrie à l'usage des goym

Il s'écoule plus d'un siècle entre l'Evangélisation visée dans le passage précédent, Evangélisation strictement panjudaïque, et celle que vise le passage suivant, Evangélisation détournée de son sens primitif par Péréghérinos, et reprise en sous-œuvre par les aigrefins qui ont fabriqué les *Lettres de Paul*.

(1) Celui de Iehoudda bar-Abba, aujourd'hui Jésus-Christ : le Mensonge chrétien.
(2) Il y a eu là des mariages de toute autre sorte, comme à Sodome et à Gomorrhe.
(3) Que l'auteur du *Mahazeh* appelle à bon droit *Avon kilayon*.

Et ils abolirent la loi de Moïse (1), se constituant pour sabbat le premier our de la semaine, *qui est le jour natal de Ieschou* (2). Et ils créèrent les autres usages et fêtes de mort (3). C'est pourquoi ils n'ont point de part dans l'héritage d'Israël.

c. — Malédiction sur eux et paix sur Israël

Ils sont maudits en ce siècle et dans le Siècle futur.
Que le Seigneur bénisse son peuple et donne la paix à Israël !

Ce sont les paroles de notre maître, Rabbi
Jochanan ben-Zaccaï
A Jérusalem
Thav

(1) La circoncision.

(2) Nous avons déjà trouvé cette indication dans le *Talmud*. Elle ne peut être que vraie, l'auteur du *Mahazeh* connaissant aussi la date de naissance. Mais c'est pour une toute autre raison qu'après de longues tergiversations, les évêques barabbalâtres ont choisi ce jour pour commémorer hebdomadairement le Juif de rapport. Les premières synagogues-églises n'ont nullement senti le besoin d'un office hebdomadaire. Ce sont les aigrefins de Rome qui en ont eu la première idée, et qui ont fini par en faire une loi. Encore ne voyaient-ils dans cette institution religieuse qu'une pratique fiscale, dont la fréquente périodicité n'était pas le moindre mérite. Cf. sur ce point *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 630.

(3) Mot excellent à tous les points de vue.

[illegible] disciples de Iehoudda, un Siméon Cléopas est monté au ciel [illegible] tain que le *Mahozeh* fait ici mention d'un jeûne observé dans la secte nazaréenne en mémoire de Siméon Cléopas, assumé avec son frère, le *papas* Iehoudda, dans l'*Even-guilayon*.

Les Juifs Karaïtes, [illegible] si ces deux [illegible] en ce jour la perte des défenseurs de la *thora*.

e. — Tradition, parmi les [illegible], de l'Assomption de ce Cléopas et de ceux qui ne la retirent point

Ceux des profanateurs qui étaient venus à Aïn, comme [illegible]

ÉPILOGUE

a. — Les premiers apôtres de la barabbalâtrie

En voyant ce que Siméon avait ordonné aux Aïnites par le nom de Ieschou, ces vauriens le suivaient eux-mêmes. Et les Aïnites contractaient alliance avec ces ordures. Tous étaient des criminels, et parmi eux étaient les prophètes du Mensonge. (1) Et ces infâmes se mariaient avec les filles des Aïnites (2). Et ils envoyaient des lettres dans les îles les plus lointaines avec l'*Even-guilayon*. (3)

Ils n'y envoyaient pas que des lettres.

L'île de Chypre notamment fut évangélisée par Bar-nabi, qui semble bien être un des gendres de Salomé.

Ils décidèrent pour eux et pour leurs descendants de s'attacher fermement à toutes les paroles de l'*Even-guilayon* selon sa teneur.

b. — La barabbalâtrie à l'usage des goym

Il s'écoule plus d'un siècle entre l'Évangélisation visée dans le passage précédent, Évangélisation strictement panjudaïque, et celle que vise le passage suivant, Évangélisation détournée de son sens primitif par l'[illegible], et reprise en sous-œuvre par les aigrefins qui ont fabriqué les *Lettres de Paul*.

(1) Celui de Iehoudda bar Abba, aujourd'hui Jésus-Christ, le Mensonge [illegible]
(2) Il y a eu là des mariages de toute autre sorte, comme à Sodome et à [illegible]
(3) Que l'auteur du *Mahozeh* appelle à bon droit *Avon-hilayon*.

III

AUTRE « VAURIEN DE L'ÉTRANGER »

PREMIÈRE PARTIE

I

LE VAURIEN DEVANT LES CONTEMPORAINS DE IEHOUDDA BAR-ABBA

(La scène est à Bethléhem)

Le *Mahazeh* que nous publions ici n'était déjà plus, au dix-septième siècle, (Wagenseil le reconnaît,) en tout point semblable à celui que frère Martin résume sur la fin du treizième. On y relève des interpolations des suppressions, des additions. (1) Wagenseil attribue le tout aux, Juifs. Les Juifs ont vraiment un dos à humilier Atlas !

Ce *Mahazeh* est établi sur le même plan que le précédent. Là encore, Ieschou ha nozri va se heurter à Iehoudda, indigné de ce qu'on a fait de lui depuis sa mort.

a. — Présentation de Joseph Pandéra

L'an six-cent-soixante et onze du Quatrième millénaire (2), aux jours du roi Iannaos, également appelé Alexandre (3), il arriva un grand malheur aux amis d'Israël (4). Un mauvais sujet parut, vaurien sorti d'une souche épuisée de la tribu de Juda, et dont le nom était Joseph (5) Pandera. Il était de haute

(1) Il est probable que ce *Mahazeh Ieschou ha Nozri* était signé d'un nom autorisé, car l'anonymat enlève toujours de la force au document, quel qu'il soit. Les rabbins évangélistes l'ont bien senti. D'où la supercherie des attributions actuelles.

(2) Depuis la mort d'Adam, et le Cinquième depuis la création de l'homme au compte de l'*Even-guilayon*.

(3) Cf. l'explication de cette chronologie arbitraire, page 264.

(4) Et non « ennemis, » comme on le lit aujourd'hui.

(5) Joseph non: Iehoudda, comme le ben Péréja désigné dans le *targum* du *Talmud* auquel on emprunte. Mais où est le soldat romain Panthère ?

stature, de mains vigoureuses, et d'une beauté remarquable. Il avait passé la majeure partie de son existence dans les adultères et les dérèglements, comme dans les rapines et les violences.

Ce dernier point est exact du *papas* Iehoudda. Joseph hérite de cette fâcheuse renommée, et il y ajoute de mauvaises mœurs.

Il était domicilié à Bethléhem de Juda.

Dans le *Mahazeh* précédent, il est Naziréen, et de passage à Jérusalem. Mais dans celui-ci on le prend tel qu'il est donné dans le *Toledoth* de Mathieu, encore plus compromettant que celui de Luc, et beaucoup plus faux.

b. — Myriam, fiancée de Iochanan, et sa mère

Et il avait pour voisine une veuve, dont la fille avait nom Myriam. Et c'est cette fameuse Myriam, arrangeuse de cheveux de femme, dont il est quelquefois fait mention dans le *Talmud.*

La mère de Myriam n'était pas veuve ; et c'est pourquoi, en épousant Hérode, elle fut qualifiée de *Sota* par sa propre fille.

Myriam étant en âge, sa mère la fiança à un jeune homme nommé *Iochanan*, grandement modeste, doux, et craignant Dieu.

Le nom de ce fiancé, qui d'ailleurs ne consommera pas le mariage, provient du *Talmud.* (1)

Il arriva qu'un jour, passant devant chez Myriam, Joseph la regarda. Alors s'alluma en lui une libidineuse ardeur, et telle qu'il passait et repassait là constamment. La mère lui demanda donc : « Pourquoi es-tu si défait? » Il répondit : « Je meurs à l'idée que Myriam va être à un autre. »

Alors la mère : « Ne te mets pas en peine de cela ! Avise à la posséder et fais d'elle ce qu'il te conviendra. »

c. — Myriam déflorée par Joseph Pandira

L'auteur sait parfaitement que, fût-elle distincte de Salomé, Myriam n'a pas été adultère.

Le *Mahazeh* précédent combat l'interprétation que donne l'Église à la Nativité dans Nazireth (l'Aïn Gamel de Luc), laquelle est topographiquement vraie. Celui-ci s'empare de la situation scabreuse que fait à Myriam la Nativité dans Bethléhem, topographiquement fausse. Myriam peut encore être *Sotada,* (fille de femme adultère), et l'immoralité de sa mère le donne à penser. Mais elle n'est pas *Sota* (adultère) elle-même, puisqu'elle n'est pas mariée quand elle cède à Joseph. Elle est victime de sa mère, qui paraît redouter le caractère violent de Panthora.

Joseph Pandera suivit ce conseil, et il allait souvent à la porte de la maison de Myriam. Mais il ne trouva point d'heure commode, sinon enfin la veille du sabbat, qu'il trouva Myriam assise devant sa porte. Et étant entré avec elle dans la maison et dans la chambre près de la porte, ils montèrent sur le lit

(1) *Ioannès* est un des noms qu'on donne au *papas* dans certains *Mahazeh* et *Toledoth* canoniques.

ensemble. Car elle-même pensait avoir affaire à Iochanan, son fiancé. Alors elle lui dit : « Ne me touche pas, j'ai mes règles ! »

Mais il ne l'écouta pas, et quand il eut satisfait son désir, il se retira chez lui.

Vers le milieu de la nuit, le désir mauvais se ralluma en lui. Et s'étant réveillé, il se dirigea vers la maison de Myriam, se glissa dans la chambre et répéta son acte.

La jeune fille en eut horreur et lui dit : « Que me veut le Seigneur pour que tu m'aies possédée deux fois dans la même nuit ? Depuis le temps (trois mois) où tu m'as choisie pour femme, tu m'avais respectée ! » Mais se faisant petit devant elle, il ne prononça pas une seule parole. Myriam alors : « Jusqu'où pousses-tu le crime ajouté au péché? Ne t'ai-je pas dit d'abord que j'avais mes règles? » Mais il ne faisait pas attention à ses paroles, et son désir satisfait, il retourna chez lui.

Trois mois après on annonça à Iochanan : « Voici que ta fiancée porte dans le ventre ! »

d. — Jochanan, pour n'être point accusé de la grossesse de Myriam, s'enfuit à Babylone où il disparaît

Atterré, Iochanan alla trouver son précepteur Siméon ben Schetach (1), et après lui avoir tout raconté, lui demanda : « Qu'y-a-t-il à faire? » Le précepteur répondit : « Soupçonnes-tu quelqu'un? » Alors Jochanan : « Je ne soupçonne que Joseph Pandera, qui est un grand débauché et qui est son plus proche voisin. » Son précepteur lui dit : « Mon fils, suis mon conseil, tais-toi ! S'il a usé d'elle une fois, il ne peut se faire qu'il ne recommence pas ! Assure-toi de la chose, convoque des témoins, et défère-le au grand Sanhédrin ! »

Le jeune homme s'en retourna, plein de tourments, pour avoir appris que Myriam était enceinte. Et il pensait en lui-même : « Les hommes diront que c'est moi qui suis l'auteur de sa grossesse. » Aussi, par excès de pudeur et pour fuir le scandale, il quitta la Judée pour aller à Babylone, où il se fixa.

Ce Iochanan est bien effacé. Il est visible que personne ne l'a connu. C'est un fiancé qui ne donne pas suite ; il n'y a rien en lui du papas Iehoudda, que l'autre *Mahazeh* donne à Myriam pour époux légal.

e. — Accouchement de Myriam, et confusion du texte actuel entre le premier-né et le cadet de ses fils

Ensuite Myriam enfanta un fils (2), qu'elle appela *Ieschou*, du nom de son *oncle*... ou de son *frère du côté maternel*.

Ce n'est pas que ce nouveau-né s'appelât Ieschou, mais il fut appelé Iehoudda du nom de son père, et celui-ci était l'oncle de Myriam, avant de devenir son époux ; le *Mahazeh* ne s'égare pas trop. Quant au frère de Myriam du côté maternel, il s'appelait Siméon. C'est ce que reconnaît le *Mahazeh* précédent, qui appelle ce frère Siméon Hakkalph, (lisez Cléopas). Quant au bar-Iehoudda qui fut circoncis sous le nom de Siméon, c'est le cadet, celui qu'on appelle aujourd'hui Pierre.

(1) Qui ramène Iehoudda bar-Abba d'Alexandrie dans le *Targum* relatif à Ieschoua ben Péréja. C'est évidemment un membre important de la Sainte-Famille.

(2) Le texte actuel du *Mahazeh* ne lui en donne pas d'autres.

26

II

IEHOUDDA EL KANATHORA

a. — L'éducation de Ieschou par son père selon la loi

Comme l'enfant croissait, elle lui donna pour maître El Kana, sous qui il fit des progrès, car il était d'une intelligence apte à comprendre les choses.

El Kana, (que de fois ne l'avons-nous pas dit !), c'est le surnom de Iehoudda, le *papas* de l'enfant et de la secte. Et *Kana,* le Zèle, (sous-entendu : *thora,* Loi), c'est celui qui de *Kanthora* est devenu Panthora, puis Pandera ou Pandira, et même Panthère, quand il a plu au vicaire de Jésus-Christ sur la terre, de le muer en soldat romain.

b. — Mépris de Ieschou pour les membres du sanhédrin contraires à ses vues

Il arriva qu'un jour il rencontra des membres du Sanhédrin de Jérusalem. Or la coutume était, lorsqu'on rencontrait un de ces sénateurs, de lui rendre honneur en se cachant la tête, en inclinant le corps et en fléchissant le genou. Mais cet enfant, lorsqu'il passa devant eux, se découvrit la tête avec arrogance, ne faisant le geste d'honneur qu'à son seul maître.

Ce mystérieux El Kana est le seul homme devant lequel il s'inclinât, cela est acquis. La Loi juive, dans toute sa rigueur, dans toute sa xénophobie, voilà ce qu'il saluait en lui. Son père, c'était Dieu sur terre, le *Mahazeh* de Cérinthe l'a bien dit (1).

c. — Ieschou repoussé de l'assemblée d'Israël, à cause du faux état-civil que lui donne le Toledoth de Matthieu

Alors tous commencèrent à dire : « Une telle impudence lui vient de ce que c'est sans doute un enfant bâtard. » Mais l'un d'eux dit : « Certainement c'est un bâtard, et conçu d'une femme en état de souillure. »

Parmi eux, se trouve Siméon ben Schétach, celui-là même qui dans le *targum* du *Talmud,* porte la lettre de Salomé à son fils, et le lui ramène d'Alexandrie pour venger le *papas* tué au Recensement. Jamais il n'a porté de lettre à un Ieschou comme est celui de la Nativité selon Mathieu, il enrage.

Un instant après, Siméon ben Schétach dit aussi : « Maintenant, je me rappelle qu'il y a plusieurs années, mon disciple Iochanan est venu à moi, se plaignant en ces termes : « Malheur à moi pour le déshonneur et l'opprobre que j'encours ! Myriam, ma fiancée, (la mère de ce garçon), est enceinte non pas de moi, mais d'un autre, » (et c'est de là qu'est issu ce garçon). Comme je lui demandais s'il soupçonnait quelqu'un, il me répondit : « Joseph Pandera, qui habite près d'elle ! » Comme sa grossesse s'accentuait, de honte Iochanan s'est immédiatement retiré à Babylone et il y demeure encore. »

Alors tous dirent : « S'il en est ainsi, ce garçon est vraiment un bâtard, et conçu d'une femme en état de souillure. »

1) *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 491.

Et soufflant dans trois cents trompettes, (1) ils divulguèrent que c'était un bâtard indigne d'être reçu dans l'assemblée du peuple saint. Et ils disaient que son nom était *Ieschou* (2), indiquant par là que son nom et sa mémoire étaient dignes de périr.

III

LE SÉJOUR EN HAUTE ÉGYPTE

a. — Remplacement du séjour en Égypte par un séjour en Galilée

L'auteur du *Mahazeh* suit la Nativité selon Matthieu, le seul *Toledoth* où on avoue le séjour en Egypte ; et il connaît le *Talmud,* où Ieschou revient d'Alexandrie avec Siméon ben Schétach. Par conséquent il se conformait à cette double indication, et il envoyait Ieschou en Egypte, en Haute-Egypte même. Il y avait dans le texte : « *ghelil ha Miçraïm éloyon* ». L'Eglise a remplacé le mot *ghelil,* par Galilée, laissé la conjonction *ha,* supprimé le mot *Miçraïm,* qui veut dire Egypte, et conservé le mot *éloyon,* de sorte que maintenant on lit : « terre la supérieure, » sans que le nom de celle-ci soit indiqué !

Ayant connu qu'il avait été déclaré indigne d'être reçu dans l'Assemblée, Ieschou, le cœur contrit, prit la fuite, et s'en alla dans la terre d'Égypte, où il vécut pendant beaucoup d'années.

IV

L'ÉVEN-GUILAYON A JÉRUSALEM

a. — La pierre de David dans le Temple

En ce temps était dans le Temple le Nom ineffable de Dieu, gravé sur l'*Even schatot* (Pierre de fondement, de firmament). Car, lorsqu'il creusa les fondations, le roi David y trouva cette *Even* de la parole de la cessation de la vie (fin du monde), sur laquelle le nom de Dieu se voyait gravé. Et l'enlevant de là, il la déposa dans le Saint des Saints.

b. — La garde de l'Even-guilayon confiée au Lion de Lévi et au Lion de Juda

Or, craignant que les jeunes gens qui étudiaient apprissent ce Nom, et (Dieu empêche un tel présage !) causassent la ruine de l'univers (3), les docteurs firent avec incantations deux lions d'airain, qu'ils placèrent devant les portes du Saint des Saints, l'un à droite, l'autre à gauche. Et si quelqu'un y fût entré pour apprendre le Nom secret, les lions, rugissant à sa sortie, pouvaient, par la frayeur et la consternation qu'ils auraient causée, effacer de son esprit les lettres, et l'empêcher de se les rappeler.

(1) Allusion aux trois cents deniers que vaut le vase du sacre dans le *Mahazeh* de Cérinthe et qui donnent la date de cette cérémonie. Cf. *Le Mensonge Chrétien,* pet. édit. p. 432.
(2) Dérivé de *Ieschah* : « Ordure du corps, Honte. »
(3) En prononçant le tétragramme I-e-o-a.

V

IEHOVAPLASTIE

a. — Le tatouage de Ieschou à la cuisse droite

Le bruit s'étant répandu partout qu'il était bâtard, Ieschou quitta la Haute-Égypte (1) pour venir clandestinement à Jérusalem. Et étant entré dans le temple, il y apprit les lettres sacrées (*hiéroglyphes*) et le Nom. Et ayant inscrit le Nom ineffable sur un parchemin, et l'ayant prononcé de manière à ne pas sentir la douleur, il entailla sa cuisse et y cacha le parchemin avec ses mystères. Bientôt, ayant proféré ce Nom de nouveau, il fit que sa chair fut invulnérable. Il faut que, par art magique et par la vertu des incantations, il ait pu pénétrer dans le Temple, comme si les très saints prêtres d'Aaron le lui eussent permis. Il est donc manifeste qu'il a fait toutes choses par la vertu de l'Esprit impur et par art magique. Et les chiens aboyèrent lorsqu'il sortit par la porte, afin qu'il oubliât le Nom.

Il sortit donc de la ville, et ayant de nouveau ouvert sa peau, il en tira l'écriture. Et comme il avait reproduit exactement les caractères, il tenait le Nom.

Dans l'exemplaire de Buxtorf, il y avait de tout autres choses sur la pierre, et des différences sur le reste :

En ce temps, était dans la Maison du Sanctuaire l'*Even schattayah*, (2) qui est cette pierre que notre père Jacob oignit d'huile (*Genèse*, XXVIII, 18). Sur cette pierre étaient gravées les lettres du Nom tétragramme. Et ceux qui, les étudiant, apprenaient le Nom, ceux-là ruinaient le monde (3). C'est pourquoi on fit défense à qui que ce soit de les apprendre, et on fit deux chiens de fer, qu'on plaça sur des colonnes de fer devant le sanctuaire. Quelqu'un venait-il à apprendre les lettres, lorsqu'il voulait sortir, les chiens aboyaient, et frappé de terreur il oubliait le Nom. (4) Ieschou vint donc, entra, apprit les lettres, les écrivit sur du parchemin, incisa la chair de sa cuisse, les y enferma, et, lorsqu'il eut prononcé le Nom, sa peau se reforma instantanément.

b. — Ieschou proteste auprès des Bethléhémites contre la Nativité que lui inflige le Toledoth de Matthieu

Ieschou n'accepte pas, et cela se comprend, les Nativités plus malpropres que mystérieuses, où sa mère est donnée comme l'ayant conçu avant d'avoir connu son mari.

Il alla ensuite à Bethléhem de Juda, sa ville natale, et se mit à crier à haute voix : « Quels sont ces hommes qui me tiennent pour un bâtard et d'origine impure ? Ce sont eux qui sont des bâtards, et les plus impurs des hommes ! Ne suis-je pas né d'une vierge? Et je suis entré en elle par le sommet

(1) Il y a « Galilée supérieure » bien entendu.
(2) La pierre double, c'est-à-dire, lisible des deux côtés, la pierre sur laquelle étaient écrites les destinées du monde.
(3) Pour le dévaliser. C'est ce que Tacite et Suétone ont très bien rendu par « ut Judœi rerum potirentur. » Cf. plus haut, p. 199.
(4) Cf. p. 243, l'analogie de cette histoire avec celle d'Apollonius.

de la tête ! Je suis le fils de Dieu, et c'est de moi qu'Esaïe a prophétisé, disant : « Une vierge concevra, etc. » Ne me suis-je pas formé moi-même? Et le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'il y dans le monde, c'est moi qui l'ai créé ! »

c. — Les habitants lui demandent au moins un signe

Alors tous répondirent, disant : « Donne-nous un signe, et montre-nous par un miracle que tu es dieu ! »

VI
LES MIRACLES : LEUR PROCÉDÉ DE FABRICATION

a. — La clef des résurrections dans les Toledoth canoniques : Une leçon de choses

Répondant, il dit : « Apportez ici un mort, et je le rendrai à la vie ! » Le peuple se hâta, et ayant ouvert un tombeau, il n'y trouva rien que des os arides et dénudés. Comme ils annonçaient qu'ils n'avaient trouvé que des os, il dit : « Apportez-les devant moi. » Sitôt apportés, il les assembla entre eux, les recouvrit de peau, de chair, de nerfs. Et se dressant, ce qui avait été un cadavre se tint vivant sur ses pieds.

Ainsi, les résurrections qu'il fait dans le *Mahazeh* de Cérinthe et dans les *Toledoth* canoniques, n'ont point été pratiquées sur des morts encore en possession de leur chair, sur des morts du quatrième jour, comme Eléazar bar-Jaïr, mais sur des hommes et sur des femmes depuis longtemps réduits à l'état de squelette, comme lui-même, quand il a plu aux rabbins évangélistes de le ressusciter. Il s'est écoulé un siècle et davantage entre la mort réelle de ces gens et leur résurrection sur le papier. Ieschou le reconnaît dans cette leçon de choses.

b. — Même procédé pour les lépreux

Ceux qui voyaient, admiraient. Alors il dit: « Vous admirez cela? Amenez-moi un lépreux, et je le guérirai ! » Ils le lui amenèrent, et il rendit, également par le Nom ineffable, ce lépreux à la santé. » Voyant tout cela, ils se prosternèrent devant lui. Et ils l'adoraient, disant : « Vraiment, tu es le fils de Dieu. »

Il y avait une indication montrant que le Jour fixé pour les résurrections et les guérisons était le quatrième, celui des *Anes*, en conformité de l'*Even-guilayon*.

Cette indication a disparu, mais elle est suffisamment rétablie par le passage suivant :

VII
LES TITRES DE IESCHOU A L'ANE DE JUDA NON CONTESTÉS

a. — Les Jérusalémites hostiles en partie à Ieschou, comme jadis à Iehoudda

Il arriva que, *le cinquième jour*, cette malheureuse nouvelle parvint à Jérusalem, la Ville très sainte, où l'on raconta tout ce qu'avait fait Ieschou. Les charlatans s'en réjouirent énormément, mais les anciens, les hommes pieux, l'assemblée des docteurs, le grand sanhédrin avec le petit, pleurèrent en

abondance. Et tous décidèrent d'envoyer vers lui, disant en eux-mêmes : « Peut-être que, le vainquant avec l'aide de Dieu, nous le mettrons en jugement et que, le condamnant, nous l'enverrons à la mort. »

b. — Nom de deux membres du Sanhédrin qui se joignirent à lui

Ils lui envoyèrent donc Ananias et Achazias, membres les plus honorés du petit sanhédrin, lesquels, l'ayant trouvé et se prosternant devant lui, l'adorèrent, accroissant par là son iniquité. Car il estimait, de son côté, qu'ils avaient foi en lui. Les recevant donc avec un visage bienveillant, il les constitua l'avant-garde de son exécrable bande.

Eux commencèrent donc à lui parler ainsi : « Voici que les plus pieux et les premiers des Jérusalémites nous ont envoyés vers toi pour que tu daignes venir à eux, car ils ont appris que tu étais le fils de Dieu. »

c. — Les conditions jadis posées par lui aux Jérusalémites

Alors Ieschou : « Ils ont appris ce qui est, et je suis prêt à faire tout ce que vous demandez, mais à la condition que tous les anciens du Grand Sanhédrin et du petit, et ceux qui ont incriminé ma naissance, viennent au-devant de moi ! Et s'ils m'adorent, m'accueillant comme des serviteurs leur Maître, j'irai vers eux ! »

Étant revenus à Jérusalem, les envoyés rapportèrent tout ce qu'il leur avait dit. A quoi les anciens et les hommes pieux de Jérusalem répondirent : « Nous ferons tout ce qu'il demande ». Ces hommes retournèrent donc vers Ieschou, et lui dirent : « Ils feront ce que tu désires. »

Alors Ieschou : « Je fais route avec vous ! »

d. — Entrée de Ieschou à Jérusalem sur l'âne de Juda

Or il arriva qu'étant à Noba, dans le voisinage de Jérusalem, Ieschou leur dit : « N'avez-vous point ici un bon et bel âne? » Et comme ils répondaient qu'ils en avaient un de cette sorte : « Amenez-le-moi ! » dit-il. Un âne merveilleux ayant été amené, il monta dessus et gagna Jérusalem. Et comme il y entrait, toute la ville se précipita au-devant de lui. Alors, élevant la voix, il dit : « C'est de moi qu'a prédit Zacharie le prophète : « Voici que ton roi viendra vers toi, juste, sauvé et pauvre, assis sur l'âne et sur l'ânon son fils ! »

Ce qu'ayant entendu, beaucoup pleurèrent et déchirèrent leurs vêtements.

VIII

INCROYABLE ACCUMULATION D'ANACHRONISMES

a. — La reine Hélène d'Adiabène mêlée indûment à l'histoire de Ieschou

Et ceux qui surpassaient les autres en piété allèrent trouver la reine, (cette reine était Hélène, femme du roi Iannaos, dont il a été parlé plus haut, laquelle gouverna après la mort de son mari.) Elle est appelée d'un autre nom : Oléina, et elle eut pour fils le roi Munbase, autrement dit Hyrcan, que son serviteur Hérode fit périr.

Il y a là une terrible accumulation d'erreurs historiques et chronologiques. Elle s'explique par ce fait que deux autres fils du *papas*

Iehoudda, Simon dit la Pierre et Jacob senior, ont été crucifiés, eux aussi au Guol-golta, pendant que la reine Hélène habitait Jérusalem, mais sous Claude, et non sous Tibère.

Si cependant on enlève de la phrase les rois Iannaos et Hyrcan, qui appartiennent à d'autres temps, il reste Hélène et Monobaze, qui sont contemporains de Iehoudda et de ses frères.

Les écrivains d'Église triomphent lorsqu'ils voient de tels anachronismes. Ils en profitent pour contester que les talmudistes aient voulu parler de l'individu connu aujourd'hui sous le nom de Jésus : « Parce que, dit l'un d'eux, (1) ce Jésus Nazarenus, en divers endroits du *Talmud*, est né d'une femme adultère et souillée, est idolâtre, magicien, subversif de la Loi, et enfin crucifié avec une grande ignominie, d'innombrables gens, victimes de leur ignorance de l'histoire, trompés aussi par la malhonnêteté des rabbins modernes, croient que toutes ces turpitudes sont dites de Jésus, notre glorieux Sauveur. Mais cette erreur est d'autant plus facile à démontrer que, comme il apparaît dans les histoires, même talmudiques, Hyrcan, ce Macchabée, sous qui a vécu ce Jésus Nazaréen, dont on rapporte toutes les infamies, a régné cent-dix ans environ avant Pontius Pilatus, sous qui Jésus-Christ a souffert ! »

b. — Hélène constituée protectrice de Ieschou

Dans la réduction de *Mahazeh* (2) présentée par frère Raymond Martin, la reine Hélène conserve encore quelque air de vérité. A part un instant d'hésitation, elle est ennemie de Iehoudda, et de ceux de ses frères qui furent crucifiés au temps de la famine, en 803. Elle envoie même des soldats pour arrêter ce scélérat. Ici c'est une toute autre femme : elle est juive, du sang de David, et elle défend Ieschou avec opiniâtreté contre les docteurs. (3) Comme elle a changé d'un *Mahazeh* à l'autre !

Ils lui dirent : « Cet homme est digne du dernier supplice, car il trompe les mortels. Donnez-nous-en la permission, et nous le prendrons par nos ruses ! » Répondant, la reine dit : « Amenez-le ici pour que je connaisse de cette affaire. » (Elle pensait à le tirer de leurs mains, parce qu'elle lui était attachée par les liens du sang). Mais les docteurs, s'apercevant de son projet, lui dirent : « Maîtresse et reine, ne cherche pas à le favoriser de ta bienveillance, car par ses poisons il entraîne les hommes à la fraude et à l'erreur. » Et en même temps, lui exposant toute l'affaire du Nom ineffable, ils ajoutèrent : « Ton devoir est de le châtier, car il a mérité les dernières peines, étant fils d'une femme adultère et qui avait ses règles. Et à l'appui de leurs dires, *ils racontaient l'histoire de Joseph Pandera* (4). La reine répondit : « Si vous voulez que je vous exauce,

(1) Galatinus, *De Arcanis Cath. verb.* l. I, ch. VII, p. 25.

(2) Cf. plus haut. p. 357.

(3) Cette contradiction ne saurait être imputée à l'auteur de ce *Mahazeh*. Elle ne s'en explique pas moins, avec la plus grande clarté, par le rôle analogue que l'Église a écrit pour la reine Hélène, mère de Constantin, qu'elle a convertie *post mortem* à la barabbalâtrie, comme Constantin lui-même. Hélène d'Adiabène prépare ici Sainte Hélène. Mais elle eût été canonisée bien avant cette mégère, (dont elle aurait rendu la conversion superflue), si elle eût professé pour le Juif de rapport le quart des sentiments qu'elle affiche ici. Ce sont ceux que l'Église prête à la mère de Constantin par un de ces camouflages, à la fois burlesques et macabres, dont elle a empli toute son histoire.

(4) Ceci est de l'inquisiteur. Ce qu'ils racontèrent en 803, c'est que, tel le bar de l'Abba, Siméon et Jacob s'était constitué le Tharthak pour signe de triomphe.

amenez-le moi, afin que je l'entende, et que je voie ce qu'il fait, car tout le monde me parle des immenses prodiges qu'il accomplit. » A quoi les docteurs répondirent : « Nous ferons comme tu le demandes. »

Ils envoyèrent donc chercher Ieschou, et celui-ci se tint devant la reine, laquelle lui dit : « J'ai entendu dire que tu faisais d'insignes miracles. Va, fais devant moi quelque chose de ce genre ! » Ieschou lui répondit : « Tout ce que tu ordonneras, je le ferai. La seule chose que je te demande, c'est de ne pas me livrer aux mains de ces scélérats, qui me traitent de bâtard. » La reine lui dit : « Ne crains rien. »

c. — Quelques miracles exécutés devant Hélène

Alors Ieschou : « Amenez-moi un lépreux, et je le guérirai. » Un lépreux ayant été amené, il lui imposa les mains, et ayant prononcé le Nom immense, il le rendit à la santé, de telle sorte que sa chair revêtit un aspect semblable à celle des enfants. Ieschou dit en outre : « Apportez ici le corps d'un homme mort. » Un cadavre ayant été apporté, aussitôt qu'il lui eut imposé les mains et qu'il eut prononcé le Nom immense, il revécut et se tint sur ses pieds. Alors Ieschou : « C'est de moi qu'a prophétisé Isaïe, disant : « Là le boiteux sautera comme le cerf, etc. »

Alors, se tournant vers les docteurs, la reine dit : « Comment continuez-vous à prétendre que cet homme est un empoisonneur? Ne l'ai-je pas vu accomplir sous mes yeux des miracles qui sont ceux du fils de Dieu? » Alors les docteurs, répondant, dirent : « Que la reine ne s'emporte pas à parler ainsi ! C'est plus que certainement un sorcier. » Mais la reine dit aux docteurs : « Retirez-vous de ma présence, et n'apportez jamais devant moi de pareilles accusations ! »

Les docteurs se retirèrent donc de chez la reine, le cœur contrit; et se parlant l'un à l'autre, chacun avisait au moyen le plus habile de se saisir de Ieschou. Mais l'un d'eux poursuivait les autres de ces paroles : « Si cela vous convient, que l'un de nous apprenne aussi le Nom immense ! Il fera des miracles comme lui et peut-être le prendrons-nous ! » Les docteurs approuvèrent ce conseil, disant : « Quiconque aura appris le Nom immense et confondu ce bâtard, conçu par une femme en état de menstrues, à celui-là est réservée une double récompense dans la vie future ! »

DEUXIÈME PARTIE

LE CORPS CONTRE L'OMBRE

I

IEHOUDDA CONTRE IESCHOU

a — Le tatoué, sous son nom de circoncision, se lève contre Ieschou

Il n'y a, dans tout l'univers, qu'un homme en état de lutter avec Ieschou, c'est lui-même, sous son nom de circoncision : Iehoudda.

Iehoudda va entrer en scène, et naturellement il se portera vigoureusement contre le personnage que les *Toledoth* canoniques ont tiré de lui, dont le père s'appelle maintenant Joseph et la mère Myriam.

Avant qu'il ne devînt Ieschou ha nozri, son père s'appelait Iehoudda et sa mère Salomé. Il ne s'en reconnaît point d'autres, et n'entend point que ceux-ci soient victimes des spéculations ecclésiastiques.

Aussitôt se leva parmi eux le docteur nommé Iehoudda, lequel dit aux autres : « Si vous êtes prêts à prendre sur vous ce péché que je prononce le Nom immense, je l'apprendrai, et il peut arriver que Dieu, à cause de sa miséricorde et de son infinie bonté, me fasse la grâce de livrer entre mes mains ce fils d'une femme adultère et qui avait ses règles. » Alors ils s'écrièrent tout d'une voix : « Que ce péché soit le nôtre ! Toi, arme-toi de courage, et le succès te récompensera ! » Il alla donc, lui aussi, dans le Saint des Saints, et *fit exactement comme avait fait Ieschou.*

Par conséquent, il était marqué d'une croix à la cuisse droite. Et ici, il l'est avec l'agrément du Temple. En effet, les rabbins qui dissertent sur ce tatouage dans le *Talmud*, n'y trouvent rien à reprendre, puisqu'il ne contient pas les lettres du tétragramme, mais seulement sa figure symbolique.

b. — Si quelqu'un peut être dit fils de Dieu et faire des miracles, c'est Iehoudda, fils du papas

Ensuite, allant par la ville, il poussait cette clameur : « Où sont ceux qui soutiennent dans leurs discours que ce fils d'une femme adultère et qui avait ses règles est le fils de Dieu? N'est-ce pas à moi, qui suis pur de chair et de sang, qu'il appartient de faire les miracles que fait Ieschou? »

Par conséquent, la femme du papas Iehoudda Panthora n'a jamais été *sota* avec qui ce soit. Et, sous son nom de circoncision, le fils aîné de la *Sotada* peut se vanter publiquement d'être légitime, sans être démenti par personne.

Les « Discours » dont il résulte qu'il serait fils d'une nommée Marie, laquelle l'aurait eu d'un nommé Joseph, intervenant au Yom-Kippour de 738, sont donc pour lui chose nouvelle. Et interprétés comme ils le sont par l'Eglise, ce sont autant de calomnies contre sa vraie mère et son vrai père.

La chose étant venue aux oreilles de la reine, et des princes, Iehoudda fut amené devant elle, accompagné des Anciens et des docteurs de Jérusalem.

c. — Ieschou mis à l'épreuve devant Iehoudda

Alors, ayant commandé qu'on fit venir Ieschou, la reine lui dit : « Fais-nous un de ces miracles que tu viens de faire. » Et il commença de faire des miracles devant le peuple.

d. — Iehoudda déclare publiquement qu'il empêchera bien Ieschou de lui voler sa chambre asinaire dans le ciel

Si vraiment il a existé un certain Ieschou, sous le nom qu'il a aujourd'hui dans les *Toledoth* canoniques, il y a eu en même temps un certain Iehoudda, qui n'était nullement de Bethléhem, et qui prétendait être allé au ciel et en connaître les secrets autant que personne. En un mot, pour les Juifs, tant postérieurs qu'antérieurs à la fabrication des

Toledoth canoniques, l'auteur de l'*Even-guilayon* s'appelait en circoncision Iehoudda. Certes il n'a pas fait de miracles pendant sa vie, il ne saurait donc en faire mort, quoique cependant rien ne soit plus facile. Mais, vivant, il est allé au troisième ciel, et s'y est élu l'*Ane* pour chambre dès le solstice d'été de 788 (1), tandis qu'à bien considérer les *Toledoth* canoniques, Ieschou ne peut monter sur l'*Ane* que la veille de la pâque de 789 et ne va au ciel que mort. Iehoudda tient à reprendre immédiatement ses droits et ses avantages.

Alors Iehoudda, se tournant vers la reine et vers tout le peuple, parla ainsi: « N'ayez pas la moindre admiration pour ce que fait ce bâtard ! Il se fait une chambre (le *Tharthak*) dans les étoiles? (2) Je vous l'en ferai tomber, moi ! »

De son côté, Ieschou s'adressant à tout le peuple : « N'avez-vous point été un peuple de dure cervelle, depuis le premier jour que je vous ai connu ? » Iehoudda répliqua : « Est-ce ainsi que tu poursuis tes impuretés ? Certainement tu es le fils d'une femme adultère et qui avait ses règles. »

e. — Iehoudda prédit la fin de l'idolâtre dont Dieu n'a pas ratifié la Kabbale

Iehoudda n'ignore pas qu'avant d'être le Vaurien de l'étranger, il a eu la faiblesse de se fabriquer une idole, ce *Tharthak* qu'il considérait comme le signe de son triomphe et de la domination universelle. Il accable de ce reproche le Vaurien, qui maintenant fait l'hypocrite au dehors et joue le Saint de Dieu !

Apostrophant donc Ieschou :

« N'est-ce pas de toi que Moïse, notre maître, a prononcé ainsi? « Si ton frère te séduit, disant (*voir ci-dessous la citation*), tu chasseras cet homme, et vous l'accablerez de pierres jusqu'à ce qu'il meure ! »

Ici, Iehoudda faisait une citation du *Deutéronome* (3), qui a été réduite par l'inquisiteur, parce que la prophétie et le signe de l'Ane y sont directement visés. Nous la rétablissons telle qu'elle était :

« S'il s'élève au milieu de toi un prophète ou un visionnaire, t'offrant pour caution un *signe* ou un miracle, quand même s'accomplirait le signe ou le miracle qu'il t'a annoncé en disant : « Suivons des dieux étrangers (que tu ne connais pas), et adorons-les », tu n'écouteras pas les paroles de ce prophète ou de ce visionnaire ! Car l'Eternel, notre Dieu, nous met à l'épreuve, pour constater si vous l'aimez réellement de tout votre cœur et de toute votre âme.

Si ton frère, l'enfant de ta mère, si ton fils ou ta fille, ta compagne ou l'ami de ton cœur, vient secrètement te séduire en disant : « Allons servir des dieux étrangers », que toi ni tes pères n'avez jamais connus, tels que les dieux des peuples qui sont autour de nous, dans ton voisinage ou loin de toi, depuis un bout de la terre jusqu'à l'autre, toi, n'y accède pas, ne l'écoute point ! Bien plus, ferme ton œil à la pitié, ne l'épargne pas, ni ne dissimule son crime ! Au contraire, tu devras le faire périr ! Ta main le frappera la première pour qu'il meure, et la main de tout le peuple ensuite ! C'est à coups de pierres que tu le feras mourir, parce qu'il a tenté de t'éloigner de l'Éternel, ton Dieu, qui

(1) Les Anes, descendant, et revêtant Iehoudda de leur lumière, constituaient sa chambre solsticiale.

(2) Jésus rappelle cette disposition, et *devant Iehoudda lui-même* dan le *Mahazeh* de Cérinthe (xiv, 22) : « Il y a beaucoup de chambres dans la maison de mon Père ; s'il en était autrement, je vous l'aurais dit, car je vais vous en préparer une. »

(3) xiii, 2-12.

t'a délivré du pays d'Égypte, de la maison d'esclavage, et afin que tout Israël l'apprenne et tremble, et que nul ne commette plus un tel méfait au milieu de vous! »

Iehoudda rejette sur Ieschou le péché qu'il a commis lui-même, après tous ses ancêtres de la maison royale de David.

II

LE BAPTÊME D'URINE

a. — Iehoudda défié par Ieschou de s'asseoir à la droite de son Abba

Mais ce fils d'une femme adultère et ayant ses règles répondit : « N'est-ce pas de moi qu'a parlé Isaïe? » Et mon grand ancêtre David a dit de moi : « Le Seigneur m'a dit : « Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui, etc. » Et le même, dans un autre endroit, dit : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Assois-toi à ma droite. » Maintenant donc je monterai vers mon père céleste, et je m'assoirai à sa droite, et vous me verrez tous, et toi, Iehoudda, tu ne m'attraperas pas ! » Alors Ieschou prononça le Nom immense. Et le vent étant venu, il se tint entre le ciel et la terre.

Il s'imagine que Iehoudda ne pourra pas le suivre. Fatale présomption ! Bien plus : ignorance inconcevable chez un homme qui, ayant créé les siècles (1), devrait au moins savoir que Iehoudda, quand il se baptisa au Jourdain, descendait du ciel, où il avait vu son Abba !

A son tour, Iehoudda prononça le Nom, et, à la faveur du même vent, se tint entre le ciel et la terre, de sorte que tous deux volaient par le milieu des airs. Tous les spectateurs étaient au comble de l'étonnement.

Il n'y a pas de quoi, en ce qui concerne Iehoudda, qui non seulement vola par les airs en 788, mais atteignit le troisième ciel, alors qu'ici Ieschou ne peut même pas parvenir au premier ! Iehoudda va faire sentir cette supériorité à celui que l'étranger appelle l'Oint.

b. Iehoudda baptise Ieschou de son urine

Mais ayant prononcé de nouveau le Nom, Iehoudda se jeta sur Ieschou pour le précipiter sur la terre. De son côté, Ieschou prononça le Nom, cherchant à déloger Iehoudda de ses hauteurs. Et ainsi luttaient-ils l'un contre l'autre. Mais, remarquant qu'il ne parvenait pas à l'emporter sur Ieschou, Iehoudda l'aspergea... de l'urine de son corps ! D'où, rendus impurs tous deux, ils furent précipités sur la terre.

Oui, mais en attendant, Ieschou a été baptisé sinon de feu, du moins de chaud, par Iehoudda ! Et sous quelles espèces, ô Père céleste !

Comment l'auteur de ce *Mahazeh* a-t-il été amené à inventer cette scène fantastique ?

Par la non moins fantastique comédie des *Toledoth* canoniques, où Ieschou, ombre du Iohannos revenue au Jourdain, est baptisé d'eau par celui qui seul avait le droit de le faire.

Que dit-on en effet dans Matthieu ? Ceci :

(1) C'est la doctrine de l'aigrefin qui a fabriqué la *Lettre aux Hébreux*.

Alors Ièsous vint de la Galilée au Jourdain vers Ioannès, pour être baptisé par lui.

Or Ioannès le détournait, disant : « C'est moi qui dois être baptisé par toi, et tu viens à moi ! » Mais répondant, Ièsous lui dit : « Laisse faire maintenant, *car c'est ainsi qu'il convient que nous accomplissions toute justice* ». Alors Ioannès le laissa faire. Or ayant été baptisé, Ièsous sortit aussitôt de l'eau, et voici que les cieux lui furent ouverts. (1)

Or, Iehoudda n'a jamais baptisé de Ieschou, et il lui témoigne, en le baptisant de son urine, tout le mépris que lui inspire son alliance avec les *nozrim*. Combien de fois n'ai-je pas fait observer que, si Ieschou avait existé, ce n'est pas sur la croix qu'il eût péri, c'est de la main même de Iehoudda !

Et tous deux, à cause de la souillure ainsi contractée, employèrent, chacun pour sa part, le « *Schem hamphorasch,* » jusqu'à ce qu'ils fussent purifiés.

Or, Iehoudda y parvient avec la plus grande facilité, puisqu'il a le pouvoir de se baptiser, et que, même dans les *Toledoth* canoniques reçus chez les goym, il fait sentir ce pouvoir à Ieschou lui-même en le baptisant au Jourdain. Au contraire, après son uro-baptême, Ieschou, dont le corps est absorbé sous les espèces eucharistiques par les goym, saurait difficilement prétendre à l'action de purifier intérieurement cette semence de bétail.

c. — Suppression du détail du bras cassé

Ce n'est pas la seule supériorité que Iehoudda conservât sur Ieschou. Il se retirait avec ses deux bras intacts, tout au moins jusqu'au 15 nisan. tandis que Ieschou, (reportez-vous au *Mahazeh* présenté par frère Raymond), a le bras droit cassé (2).

d. — Condamnation à mort de Ieschou

Alors la peine capitale fut prononcée contre Ieschou. Et il s'entendit dire « Si tu veux te retirer indemne, fais ce que tu avais coutume de faire auparavant. »

En un mot, évade-toi !

Il y a certainement eu coupure entre ce passage et le précédent. Car si c'est à cause de son uro-baptême que l'on condamne Ieschou à mort, on devrait atteindre en même temps Iehoudda, qui est l'auteur responsable de son impureté.

Il faut observer, en effet, qu'il est tout à fait incorrect d'uro-baptiser un rival à cette altitude, et que Ieschou a dans la reine Hélène un défenseur qui n'aurait pas manqué d'élever la voix. Ce n'est donc pas Ieschou qui devrait être condamné à mort, c'est Iehoudda, pour avoir fait sortir de son corps un élément étranger aux conditions du vol plané. Et il est d'autant plus mal en point que c'est miracle si la reine et les docteurs de Jérusalem n'ont pas été atteints par quelques gouttes de ce *chrisme* urique et totalement imprévu des prophètes ! La justice donc, autant

(1) Matthieu, III, 13-16.
(2) Cf. plus haut, page 358.

que la raison, s'oppose à ce que cette affaire finisse par la condamnation à mort de Ieschou seul.

D'ailleurs, pour que la condamnation de Ieschou puisse produire ses effets, il faut qu'on le tienne en prison, sous bonne garde. C'est son cas, et nous apprenons de lui-même qu'on s'égorge dans la ville pour essayer de le délivrer. Ainsi, dès la fête des Tabernacles, il y avait dans Jérusalem des gens qui non seulement criaient : « Délivrez bar-Abba ! » mais essayaient de passer à l'acte.

III

AFFAIRES DES TABERNACLES ET DE LA DÉDICACE

a. — Délivrance, sous le nom de Ieschou, de l'individu délivré, sous le nom de Iohannos, dans le Mahazeh précédent

Mais, voyant l'inutilité de ses efforts, Ieschou se répandait en lamentations, disant : « Mon ancêtre David a prédit de moi : « Car à cause de toi nous sommes tués pendant tout le jour, etc. » Ce que voyant, ses disciples, et la troupe de scélérats qui le suivait, s'exposèrent à la mort. *Et faisant la guerre aux anciens et aux docteurs de Jérusalem, ils fournirent à Ieschou le moyen de s'enfuir hors de la ville.*

Il s'agit de l'emprisonnement de tous les fils du *papas* au Hanôth, après la Dédicace, et de la fameuse évasion qui y mit fin. L'emprisonnement du Baptiseur est constaté dans tous les *Mahazeh* et *Toledoth* canoniques, il l'est également dans le *Mahazeh* de Iochanan ben Zaccaï, avec le nom même de l'homme (un Jaïr) chez qui il a été arrêté ; mais son évasion, qui dans le *Mahazeh* de ben-Zaccaï est sous le nom de Iohannos, se trouve ici sous le nom de Ieschou. En cela, Iohannos et Ieschou sont *un en deux, deux en un.*

IV

IEHOUDDA REPREND SUR SON OMBRE LE SIGNE INCARNÉ

a. — De retour au Jourdain, Ieschou se désurine

Ainsi Ieschou se hâta vers le Jourdain, où s'étant lavé et purifié, il prononça de nouveau le Nom, et recommença ses miracles antérieurs.

b. — Ieschou sur la pierre, avec les deux poissons

En outre, prenant une pierre de meule, (1) il la fit tenir sur les eaux. Et s'étant assis dessus, il prit devant la foule *deux poissons* (2) qu'il leur donnait à manger.

(1) Wagenseil, par suite d'une vieille adultération dans le manuscrit, a mis deux pierres là où il ne peut y en avoir eu qu'une.

(2) Wagenseil a mis plusieurs poissons là où il n'y en avait que deux, *les deux Poissons* de la Multiplication des pains.

c. — Au risque d'être assassiné par Ieschou, Iehoudda s'offre pour lui enlever le signe crucial incarné

La nouvelle de cette chose étant parvenue à Jérusalem, les hommes pieux et les docteurs pleurèrent, disant : « Qui osera, *risquant sa tête* (1), aller auprès de ce fils de femme adultère et ayant ses règles, et le priver du Nom immense? Nous prenons l'engagement de faire qu'il devienne un jour participant de l'éternelle félicité. »

Il n'y a qu'un homme en état de reprendre sur Ieschou le signe crucial incarné, c'est celui qui vient de le baptiser par la voie urinaire.

Iehoudda s'en alla donc, et ayant déguisé sa personne, se mêla à ces scélérats.

d. — Iehoudda reprend sur Ieschou la chair de sa cuisse contenant le signe du Nom immense

Vers le milieu de la nuit, Dieu envoya un sommeil pesant sur le bâtard, parce que Iehoudda avait incanté (2) l'Ange préposé au sommeil. Ensuite Iehoudda entra dans la tente (3) de ce bâtard ; et prenant un couteau, il coupa la chair de Ieschou et enleva le parchemin sacré.

Shylock, avec sa livre de chair à prendre sur le goy, essaie d'imiter Iehoudda. Mais ici Ieschou perd tout en perdant le signe enfermé dans sa cuisse.

e. — Privé de son tatouage, Ieschou retombe au pouvoir de Satan Idée que lui suggère ce père du Mensonge

Ieschou s'étant réveillé, le Diable, s'emparant de lui, le secouait d'une grande horreur. C'est pourquoi il dit à ses disciples : « Vous saurez ceci : mon Père qui est aux cieux a résolu de m'appeler à lui, voyant que je suis sans honneur auprès des hommes. »

Maintenant qu'il n'a plus le Nom, « il a le Démon, il est possédé du Démon », comme disent de lui les *Toledoth* canoniques. Satan l'envahit tout entier, avec ses Invocations à Thernops, à Nopsither, à Psinother, au Tharthak-Thakthar et autres. (4) Et c'est le Démon qui lui suggère, dans les *Toledoth* canoniques, l'idée de se dire voué à la mort par son Père. Ce n'est donc pas Dieu qui était son Père, c'est Satan. Et Satan ne ressuscite pas ses fils. Ceux qui étaient avec le Baptiseur au Guolgolta le savent bien !

Alors ses disciples : « Et nous, que deviendrons-nous? » Mais lui : « Bienheureux serez-vous et bienheureuse votre récompense, si vous obéissez à ma voix ! Car vous serez assis à ma droite auprès de mon Père céleste. » Alors

(1) Sa renommée est faite.
(2) Du ventre sans doute.
(3) La tente de David. Iehoudda y est comme chez lui.
(4) Cf. la liste complète dans *Le Mensonge chrétien*, pet. édit., p. 125.

tous se mirent à pleurer. Mais Ieschou : « Ne pleurez pas, car grande est la récompense de votre piété ! Gardez-vous seulement de transgresser mes paroles ! » A quoi tous répondirent, disant : « Nous ferons tout ce que tu ordonneras. Et qui se montrera rebelle à tes paroles, misérablement périra. »

V

LE CAMOUFLAGE DE LA DÉDICACE

Alors Ieschou : « Si vous m'êtes obéissants, faites-moi la grâce d'être assez justes pour venir avec moi à Jérusalem. *Je me tiendrai caché au milieu de vous, afin que les habitants de Jérusalem ne me reconnaissent pas.* »

Sous cette ruse Ieschou cachait le dessein de venir secrètement à Jérusalem, d'entrer dans le Temple et de se ménager une nouvelle connaissance du Nom.

Dans l'histoire, il avait un but plus précis : piller le trésor et s'attribuer les vêtements de Kaïaphas.

a. — Les Naziréens du meurtre et du pillage

Ceux qui ne voyaient pas sa malice répondirent tous : « Tout ce que tu commanderas, nous le ferons, et sur un signe de toi nous n'en dévierons ni à droite ni à gauche. — Jurez-le-moi avec serment ! » Et tous, du plus petit au plus grand, s'engagèrent par serment.

b. — Le Camouflage de la Dédicace transporté par le texte actuel à la veille des Azymes (13 nisan)

Mais Iehoudda se tenait caché au milieu d'eux, et ils ne le reconnaissaient pas. Iehoudda dit ensuite aux disciples : « Apprêtons-nous des vêtements exactement semblables, afin que personne ne puisse reconnaître votre maître au milieu de nous ! » Ce conseil plut à leurs yeux, et l'ayant mis à exécution, ils se dirigèrent vers Jérusalem pour y célébrer la fête des Azymes.

La fête des Azymes non, mais celle de la Dédicace.

VI

L'ARRESTATION ET LE CHATIMENT DE IESCHOU

a. — Plan de Iehoudda pour faire arrêter Ieschou la veille du jour où il devait immoler l'agneau pascal

A l'aspect de Iehoudda, les hommes pieux de Jérusalem, exultant de joie, lui dirent : « Indique-nous maintenant ce qui nous reste à faire. » Car, après avoir furtivement quitté la bande, Iehoudda était venu trouver les Anciens et les docteurs. Et il leur contait tout ce qui était arrivé, et comment il avait soustrait le Nom au bâtard. Or comme ils s'en réjouissaient au plus haut degré, Iehoudda leur dit : « Suivez mes instructions, et demain même je vous le livrerai ! » Mais les docteurs : « Es-tu assez instruit de ses allées et venues pour cela? » Alors Iehoudda répondit : « Je suis au courant de tout. Demain, il en-

trera dans le Temple pour immoler en sacrifice l'agneau pascal, j'ai juré sur les dix commandements que je ne le livrerais point entre vos mains, et il a avec lui deux mille hommes (1), tous habillés de la même façon. Préparez-vous donc le matin, et sachez que l'homme devant qui je me prosternerai, l'adorant à genoux, celui-là est le bâtard. Allez, soyez forts, combattez contre ses partisans et vous le prendrez ! »

Comme on le voit, Iehoudda exonère de toute trahison le Iehoudda Kériothis des *Toledoth* canoniques. Le Iehoudda Kériothis de l'histoire n'a point trahi, n'a point reçu le moindre denier. Il n'y a point eu de Ieschou qui ait célébré la Pâque avec lui et onze autres individus nommés Apôtres. C'est une infâme et ridicule comédie, inventée par les rabbins évangélistes, et à peine bonne pour la semence de bétail que sont les goym. Iehoudda, fils du *papas*, est franc : s'il y a eu quelque chose entre Iehoudda de Kérioth et lui, c'est son affaire. Siméon bar-Iehoudda a éventré Iehoudda bar-Siméon. Celui-ci a eu son compte. Qu'il soit maudit par les Juifs barabbalâtres, si bon semble à ceux-ci ! Mais ce n'est pas une raison pour que des goym se permettent de juger ce Iehoudda, (descendant, lui aussi, de David), et se croient bénis de l'un, parce qu'ils méprisent l'autre.

Quant à Iehoudda bar-Abba, pour le moment il n'a pas le pouvoir d'empêcher son corps de tomber entre les mains de ses coreligionnaires, mais il ne veut pas le laisser entrer un jour dans l'estomac d'un goy.

b. — Joie de Siméon ben Schetach en apprenant que le fils de Salomé va faire arrêter le Vaurien de l'Étranger

Siméon ben Schetach, qui est de la Sainte Famille, sort du tombeau pour aider son élève dans cette juste entreprise.

Siméon ben Schetach était tout transporté de joie avec tous les autres docteurs, et tous promirent d'obéir aux instructions de Iehoudda.

c. — Iehoudda se met à la tête des Jérusalémites pour se saisir de Ieschou à Lydda

Le lendemain donc (2), Ieschou ayant paru avec toute sa bande, Iehoudda alla au-devant de lui (3). Et la face contre terre, il l'adorait. Mais tous les habitants de Jérusalem s'étaient bien armés et cuirassés. (4) Ainsi se saisirent-ils de lui. Alors ses disciples, le voyant captif entre leurs mains, sans qu'ils pussent le dégager par la force, s'enfuirent de tous côtés en versant des larmes amères. Pendant ce temps, les habitants de Jérusalem, dont le nombre grossissait, lièrent, avec sa suite, ce fils d'une femme adultère et qui avait ses règles, tuant beaucoup de ces scélérats, tandis que les autres s'enfuyaient vers les montagnes (5).

(1) Sa bande s'était considérablement réduite en Samarie : elle ne comprenait guère qu'un millier d'hommes.
(2) Jour des Azymes ou Préparation de la pâque.
(3) Jusqu'à Lydda.
(4) Dans les *Lettres de Paul* on parle souvent de la cuirasse et du casque de Saül.
(5) Le lieu fut nommé *Latroun* en souvenir de la déconfiture du *Lestès* (brigand). Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 159.

d. — Un détail transposé : la colonne de la fustigation des sept fils du papas

Alors les Anciens de Jérusalem amenèrent Ieschou lié dans Jérusalem, et l'ayant attaché à une colonne de marbre, qui était dans la ville, ils le frappèrent à coups de fouet, disant : « Où sont maintenant les miracles que tu faisais ? »

Ce n'est pas dans cette circonstance que les Anciens ont fouetté Iehoudda. Mais, avec une bravoure qu'il approuve, les Anciens prennent à leur compte la fustigation que les Romains lui ont appliquée dans la Cour du prétoire.

Dans ce *Mahazeh*, comme dans le précédent, on ne voit pas un seul romain ; il n'y a pas d'affaire dans le Temple entre les soldats de Pilatus et les partisans de Iehoudda ; celui-ci n'est pas mené au prétoire, et il va mourir lapidé, tel Jacob junior. Pour ce qui est de ce dénouement, le *Mahazeh* suit le *Talmud* actuel, il se trompe de bar-Iehoudda.

e. — Le prisonnier jugé pire sous le nom de Ieschou que sous le nom de Iehoudda

Ils prirent ensuite de l'aubépine, et en tressèrent une couronne qu'ils lui mirent sur la tête. Alors, pressé par la soif, le bâtard dit : « Donnez-moi un peu d'eau à boire. » On lui apporta du vinaigre amer. L'ayant pris, il commença de vociférer à grand bruit : « De moi a prophétisé mon ancêtre David, disant : « Ils m'ont donné du sel pour nourriture, et dans ma soif ils m'ont présenté du vinaigre. » A quoi ils objectèrent : « Si tu es Dieu, pourquoi avant de boire, n'as-tu pas indiqué qu'on t'offrait du vinaigre ? » Et ils ajoutèrent : « Te voilà assis au bord de ton sépulcre, et cependant tu ne deviens pas meilleur ! »

Il devient même pire, puisqu'après avoir trompé les Juifs, il s'est tourné contre eux, en se faisant la nourriture spirituelle des *nozrim*.

Et Ieschou de pleurer amèrement et de se lamenter : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné? » Alors les Anciens : « Si tu es le fils de Dieu, pourquoi ne te délivres-tu pas de nos mains? » Ieschou répondit : « Mon sang purifiera les mortels, ainsi que l'a prédit Isaïe : « De sa plaie sortira notre guérison. »

f. — Ieschou déposé au Hanôth la veille de Pâque

Bientôt, ayant pris Ieschou, ils le déposèrent devant le grand et le petit Sanhédrin, où fut publiée la sentence qui le condamnait à périr par la lapidation ou à être pendu (au bois).

Or ce jour-là était la veille de la pâque, et *en même temps la veille du Sabbat.*

Ce dernier membre de phrase semble une interpolation de gens qui, ne pouvant faire dire par un Juif que Iehoudda avait célébré la pâque, ont voulu au moins que le jour indiqué pour sa lapidation fût celui que donnent les *Toledoth* synoptisés pour sa crucifixion. Mais il se peut aussi que le mot « Sabbat » vise l'Année jubilaire commençant avec la pâque.

g. — Ieschou lapidé par confusion avec Jacob junior, puis pendu au bois

Ils le menèrent ensuite à l'endroit où se faisait la lapidation ordinairement, et l'accablèrent de pierres jusqu'à la mort. Ensuite les docteurs commandèrent qu'on le suspendît au bois.

VII

LA CROIX BRISÉE PAR LE POUVOIR DE CELUI QUI A ÉTÉ DESSUS

Mais on n'en trouva point (de bois) qui pussent le supporter, car tous se brisaient. Ce que voyant, ses disciples, pleurant, s'exclamaient : « Voilà bien l'innocence de notre maître Ieschou. Aucun bois ne le reçoit ! »

Les malheureux ! Quelle erreur ! Et que font-ils de leurs yeux ?

a. — La vérité pour les Juifs renseignés : c'est un criminel qui fut sur la croix que sous le nom de Iehoudda

Or ceux-ci ne savaient pas qu'il eût enchanté tous les bois, lorsqu'il possédait la vertu du Nom. Car il avait appris son supplice (1) et qu'il serait puni par pendaison, selon qu'il est écrit : « Lorsqu'un homme aura commis *un crime punissable de mort*, alors on le pendra, etc. »

C'est ce « crime punissable de mort » qu'on ne voit plus, mais qu'on voyait jadis, puisque, dans ce *Mahazeh*, l'individu surnommé Barabbas dans les canoniques, l'a repassé à Ieschou avec toute la série. Car ici Ieschou porte sur le bois les crimes imputés à Barabbas, lequel est innocent sous son nom de circoncision, le seul qu'il veuille se reconnaître.

Jusque là Iehoudda s'est bien amusé, mais jamais à ce point ! Car, comme dans les *Toledoth* canoniques, il échappe à la croix ! Et c'est lui qui tout à l'heure empêchait le bois de tenir debout.

b. — Le bois de la croix, signe de salut pour les nozrim, redevient signe de leur malédiction par le pouvoir de son véritable porteur

Et comme le jeu lui plaît, il le pousse à fond. Car étant le charpentier lui-même, il refuse de fournir aux adorateurs de Ieschou le bois qui le tient en croix. Il ne songe pas à le lui reprendre, puisque c'est l'instrument d'un supplice infâme, et il n'y a aucun intérêt de kabbale, comme dans le signe de la croix incarné ; il le lui laisse donc, avec le déshonneur. Mais il le brise, afin que, ni en gros ni en détail, on ne puisse vendre aux goym le signe de la croix patibulaire en le faisant passer pour le signe de leur salut.

Il n'ignore pas que, sous cette forme, ce jour-là, il a réalisé le signe, mais il l'a maudit ! Et maudits sont ceux qui jurent par le bois de la croix, font le signe de la croix, adorent le bois de la croix et le scélérat qui est dessus ! Voilà le plus clair de sa vengeance ! Le bois qu'ils disent être le bois de la vie, c'est celui de la mort : la mort temporelle et la mort éternelle, la *première mort* et la *seconde*.

(1) Par l'affichage de sa condamnation pendant quarante jours.

e. — Iehoudda substitue un trognon de chou de son Jardin au bois de la croix de Ieschou

Or considérant qu'aucun bois ne le supportait, Iehoudda dit aux docteurs : « Vous voyez la malice de ce bâtard ! Il a enchanté le bois pour pouvoir y échapper ! Mais j'ai dans mon Jardin un grand chou, je vais l'apporter, et sans doute il supportera le corps ! » Les docteurs lui dirent : « Va, et fais ce que tu nous promets ! » Et ayant pris sa course, Iehoudda rapporta le chou auquel on pendit Ieschou.

Pour l'emploi, ce chou ne diffère pas de celui dont a parlé le *Mahazeh* résumé par frère Raymond Martin (1). Mais sa provenance est autre : il n'est pas dans la maison du Seigneur, il est dans le Jardin où Iehoudda devait mener ses sujets. Ce n'est donc pas Ieschou que s'appelait l'homme dont Marie la Gamaléenne au Guol-golta dit : « Seigneur, je vous prenais pour le Jardinier, » c'est Iehoudda, le Iehoudda qui avait le Nom immense tatoué sur la cuisse droite.

d. — L'ensevelissement

Sur le soir, les docteurs dirent : « Ne laissons pas violer une seule lettre de la Loi divine à propos de ce bâtard. Quoiqu'il ait trompé les hommes, faisons-lui ce qu'ordonne la Loi. » C'est pourquoi ils ensevelirent ce bâtard au lieu même où il avait été lapidé.

VIII

LE CORPS DE IESCHOU REPRIS PAR SON PROPRIÉTAIRE

Vers le milieu de la nuit, ses disciples s'y transportèrent. Et assis sur le sépulcre, ils se répandirent en lamentations et en larmes.

Iehoudda, qui est au milieu d'eux, ne participe pas à leur douleur. Sa seule préoccupation est de reprendre son corps. Il a déjà brisé le bois de la croix, il faut qu'il achève son œuvre de *réintégrande.*

Ce que voyant, Iehoudda prit le cadavre.

Il faut que ce Iehoudda exerce sur le corps un droit de propriété bien incontestable, pour que les disciples le laissent s'en emparer ainsi ! Ce n'est pas à Iehoudda de Kérioth qu'ils laisseraient faire cela, à supposer qu'il ne fût pas encore éventré à ce moment !

a. — Iehoudda dessèche un fleuve de son jardin, sous le lit duquel il enterre le corps

Il l'ensevelit dans son Jardin, sous un fleuve dont il avait détourné les eaux ; et après l'ensevelissement, il les ramena dans leur lit primitif.

(1) Cf. plus haut, page 359.

Voilà un travail digne d'Hercule, et ce n'est pas la première fois que nous voyons Iehoudda déployer une puissance égale à celle de ce dieu ! Ce fleuve qui reprend son cours, dans son lit momentanément desséché, c'est à la fois l'Euphrate et le Jourdain ; il est bien vrai que, depuis la mort de Iehoudda, l'Euphrate continue à couler, et que, depuis celle de Theudas, le Jourdain roule ses eaux comme auparavant. C'est que « l'Ange qui a pouvoir sur les eaux », quoique invoqué en bonne forme par l'auteur de l'*Even-guilayon* et par ses disciples, n'a pas fait ce qu'ils attendaient de lui. Ici Iehoudda montre ce dont il eût été capable, si les Jérusalémites ne l'eussent point livré aux Romains.

b. — Iehoudda suggère aux disciples l'idée de convertir la disparition du corps en ascension

Le lendemain, comme ils (les disciples) étaient là de nouveau, (au lieu du supplice), assis et pleurant ensemble, Iehoudda leur dit : « Pourquoi pleurez-vous? Regardez, et voyez l'homme enseveli. » Ayant regardé, et ne l'ayant point vu dans le sépulcre, la bande de ces vauriens vociféra : « Il n'est pas dans le sépulcre, mais il est monté au ciel ! Et c'est ce qu'il a prédit de lui-même, lorsqu'il était encore en vie. Et il interprétait comme ayant été dite de lui cette parole : « Parce que le *Salem* (la Paix) me recevra. »

IX

A LA RECHERCHE DU CORPS DÉTENU PAR IEHOUDDA

a. — Ordre aux docteurs de représenter, sous peine de mort, le corps repris par son propriétaire

Nous voyons revenir la reine Hélène, qui semble avoir eu, à propos de la crucifixion de Simon la Pierre et de Jacob senior, l'occasion de faire rechercher le véritable lieu de sépulture de leur frère aîné.

Cependant, ayant appris tout ce qui s'était passé, la reine ordonna de faire venir les docteurs. Et lorsqu'ils furent arrivés, elle leur dit : « Qu'avez-vous fait de cet homme, que vous affirmiez être le séducteur et l'empoisonneur des hommes? » Et ils répondirent : « Nous l'avons enseveli selon les prescriptions de la Loi. » Alors elle dit : « Apportez-le-moi ici. » Ils s'en allèrent donc, le cherchèrent dans le sépulcre, et ne le trouvèrent point. Et revenus vers la reine, ils lui dirent : « Nous ne savons qui l'a enlevé de son tombeau. » Répondant, la reine dit : « Il est le fils de Dieu, et il est monté vers son Père qui habite au ciel, car il a prédit de lui : « Parce que la paix me recevra. » Alors les docteurs : « N'agites pas de telles paroles dans ton esprit, car en vérité ce fut un sorcier. » Et les docteurs lui prouvèrent par leurs témoignages que c'était le fils d'une femme adultère et ayant ses règles. La reine répondit : « A quoi bon cet échange de discours? Si vous me l'apportez ici, vous serez innocents. Sinon, personne de vous ne sera laissé qui me survive ! » Alors ils répondirent tous : « Laisse-nous le temps de connaître la fin de cette affaire, peut-être retrouverons-nous cet homme. Si nous n'y parvenons pas, tu feras de nous ce qu'il te conviendra. »

b. — Un jeûne de trois jours pour amener Iehoudda à représenter son corps

Elle leur donna un délai de trois jours ; et en s'éloignant de la reine, les docteurs et les hommes pieux avaient le cœur triste. Et ils pleuraient, ne sachant que faire. Ils indiquèrent donc un jeûne.

Et le temps prescrit étant accompli, comme ils ne l'avaient pas trouvé, beaucoup s'enfuirent de Jérusalem loin de la reine.

Cependant, la durée de leur jeûne, modelé sur ceux que Iehoudda pratiquait, quand il était de ce monde, doit leur donner bien de l'espoir, car elle place le propriétaire du corps sous l'influence du quatrième signe, les *Anes*, et par conséquent dans la nécessité évangélique de le représenter mort, aux fins de résurrection.

X

LE CORPS REPRÉSENTÉ PAR IEHOUDDA POUR LE SALUT D'ISRAEL

a. — Négociations de Rabbi Tanchuma avec Iehoudda pour que son corps fasse retour aux Juifs

Parmi ceux qui étaient sortis de la ville était un ancien, nommé Rabbi Tanchuma. Et comme, par excès de tristesse, il errait çà et là dans les champs, il aperçut Iehoudda, lequel, assis dans son Jardin, était en train de manger.

N'ayant pas mangé l'agneau, et ne pouvant manger le *Zib*, il mangeait sans doute quelques légumes dans le genre du chou. Mais comme il les mangeait par les racines, on s'explique qu'il n'en fît point part aux vivants.

Étant allé à lui, Rabbi Tanchuma lui dit : « Iehoudda, comment se fait-il que tu prennes tranquillement ton repas, tandis que tous les Juifs observent le jeûne et sont plongés dans la plus grande calamité ? » Vivement frappé, Iehoudda demanda ce qu'il avait à voir avec ce jeûne. Rabbi Tanchuma répondit : « C'est ce bâtard qui en est cause ! Après sa pendaison, il a été enseveli près du lieu de la lapidation, parce qu'il était mort, et nous ne savons qui l'a enlevé du sépulcre. Mais la bande de ce scélérat crie partout qu'il est monté au ciel, et la reine a décidé de nous faire mourir, nous tous, Israélites, si nous ne le retrouvons pas ! »

Iehoudda lui demanda : « Mais s'il est retrouvé, ce fils d'une femme adultère et ayant ses règles, le salut s'en suivra-t-il pour les Israélites? » Rabbi Tanchuma répondit : « C'est la condition du salut des Israélites qu'il soit retrouvé ! »

Certes Iehoudda n'a pas de raison pour ménager les Jérusalémites qui lui ont barré l'accès du trône, il les exècre. Mais enfin ils sont de la tribu de Juda, la sienne. Et puisque les goym, endoctrinés par les rabbins évangélistes, se font une religion de son corps, il aime encore mieux le restituer aux Juifs, quelque traitement qu'ils lui infligent, que de s'en faire une arme contre eux, en appuyant la thèse de la résurrection, et par conséquent du déicide.

Alors Iehoudda lui dit : « Viens, et je te montrerai l'homme que tu cherches ! Car c'est moi qui ai enlevé ce bâtard du sépulcre, craignant que cette bande d'impies ne vînt à le dérober du sépulcre. C'est pourquoi je l'ai caché dans mon Jardin, et j'ai fait passer un cours d'eau dessus. »

b. — Le corps rendu, Iehoudda disparaît pour jamais

Dans le *Mahazeh* précédent, Iehoudda survit pour organiser la lutte contre son ombre, devenue, sous le nom de Ieschou, l'ennemie de tout ce qui est juif. Ici, il disparaît immédiatement après avoir restitué son corps aux Juifs, pour que les goym ne puissent s'en servir. Le reste regarde les puissances infernales et l'ordure bouillante.

Ainsi, ce n'est pas le corps de Iehoudda bar-Abba que Rabbi Tanchuma va produire devant la reine Hélène, c'est celui de son frère cadet, Siméon dit la Pierre.

XI

CONFUSION ENTRE LE SUPPLICE DE IEHOUDDA ET CELUI DE SES FRÈRES SIMÉON ET JACOB SENIOR

Rabbi Tanchuma, se hâtant, alla trouver les docteurs des Israélites et leur exposa l'affaire. Ils coururent tous vers le corps, l'attachèrent à la queue d'un cheval, le traînèrent et le jetèrent devant la reine, disant : « Voici l'homme de qui tu affirmais qu'il était allé au ciel ! » Et quand elle l'eut vu ainsi, la reine ne sut que répondre, étouffant de honte.

a. — La chevelure de Ieschou rasée après sa mort, alors que celle de Iehoudda le fut au prétoire

Or, pendant qu'on le traînait violemment pour l'enlever, sa chevelure lui fut arrachée. Et c'est pourquoi les moines d'aujourd'hui ont les cheveux ras sur le dessus de la tête : cela se fait en mémoire de ce qui est arrivé à Ieschou.

TROISIÈME PARTIE

L'ASSASSIN DE SON PEUPLE

I

LES NAZIRÉENS VENGEURS DE IEHOUDDA

a. — Trente ans de l'histoire des Sicaires ou Assassins (789-819)

Après cela, une telle lutte s'établit entre les Naziréens et les Juifs, qu'ils se séparèrent mutuellement, et que, si un Naziréen apercevait un Juif, il le tuait. Cette calamité se développa chaque jour pendant trente ans entiers, et les Naziréens, réunis par mille et dix mille, empêchaient les Israélites de se rendre à Jérusalem pour les fêtes principales.

Les trente ans dont il est question ici vont de 789, date de la crucifixion de Iehoudda, à 819, date de l'exécution de Ménahem par ses pro-

pres sujets. Cette précision chronologique montre que le *Mahazeh* original était fixé sur tous les gestes des sept princes des Assassins (1), individu par individu. Il n'est donc pas possible que la confusion faite plus haut, entre la crucifixion de Iehoudda et celles de Siméon et Jacob, soit à la charge de l'auteur primitif ; car, la crucifixion de ceux-ci étant de 803, il n'y aurait que seize ans d'exploits naziréens, et non trente ans entiers, entre leur mort et celle de Ménahem.

b. — Les temps de l'Ane comparés à ceux du Veau

Ce fut alors entre les Israélites une telle calamité, qu'elle ne peut être comparée qu'au temps où fut fabriqué le Veau (d'or) : on ne savait comment faire pour l'arrêter.

L'idole Ane rappelait l'idole Veau, et elle ne fit pas verser moins de sang, même après que ses adorateurs l'eurent brûlée. (2)

c. — La diffusion de l'Even-guilayon par les rabbins les plus autorisés en Israël

Mais cette religion nuisible prenait racine et se répandait au loin. Et *douze* hommes n'écoutant que leurs mauvais cœurs, partirent, qui, *au nombre de douze*, (3) semaient de fausses prophéties parmi les nations. Et des Israélites les suivirent, car *c'étaient des hommes de l'autorité la plus haute* (4) *qui confirmaient la religion de Ieschou*, se disant les envoyés du Suspendu. Et une grande foule d'Israélites était avec eux.

d. — Invocation à Dieu pour délivrer les Juifs du scélérat que d'autres Juifs lui donnent pour fils

Les docteurs supportaient difficilement un spectacle aussi atroce, et en effet l'impiété était née entre les Israélites. Et chacun, se tournant vers son collègue, disait : « Malheur à nous d'avoir mérité pour nos péchés qu'à notre époque il se produise parmi les Israélites une chose si indigne, et telle que ni nous ni nos ancêtres n'avons pu nous y attendre ! Et accablés de tristesse, ils étaient assis pleurant. Et les yeux levés vers le ciel, ils disaient : « Nous t'en prions, Seigneur Dieu du ciel, enseigne-nous ce qu'il faut faire, car nous l'ignorons complètement ! Nos yeux te regardent : le sang innocent coule au milieu du peuple d'Israël, à cause de ce fils d'une femme adultère et qui avait ses règles ! Jusques à quand serons-nous dans ce piège que la main des Naziréens (5) l'emporte contre nous, et qu'ils nous égorgent en innombrable quantité ? (6). Il reste très peu de nous ! (7) Et cela est arrivé à cause des péchés dans lesquels est impliquée la maison d'Israël (8). Mais toi, à cause de ton Nom, donne-nous conseil sur ce qu'il convient de faire pour nous délivrer de la bande perverse des Naziréens ! »

(1) C'est le nom que Flavius Josèphe donne à la secte.
(2) Cf. plus haut, page 405.
(3) Interpolation certaine. Il ne pouvait y avoir rien de pareil dans le *Mahazeh* primitif.
(4) Akiba l'ancien notamment.
(5) Terminée par une sique.
(6) Jusque dans le Temple.
(7) L'auteur veut parler des docteurs et des prêtres massacrés par Ménahem,
(8) La maison royale, la Sainte-Famille.

II
LA FABRICATION DE IESCHOU

a. — Constatation, par le rôle prêté à Siméon Cléopas, que la Sainte-famille s'était, à un moment donné, fortement divisée

Comme ils achevaient ces prières, un homme d'âge se leva parmi les plus anciens, qui avait nom Siméon Cléopas (1) et qui avait fait usage de la Prophétie (2). Et il dit aux autres : « Écoutez-moi, mes frères et compatriotes. Si vous approuvez mon dessein, j'exterminerai ces scélérats de la société des Israélites, et ils n'auront plus de part dans l'héritage d'Israël. Mais il est nécessaire que vous preniez sur vous le péché (que je vais commettre). » Ils répondirent tous : « Nous prenons le péché sur nous, mais toi, accomplis ta promesse ! »

b. — Dans le but de se faire passer auprès des Naziréens pour un envoyé de son neveu, Siméon Cléopas s'insère le Nom dans la chair

Siméon, fils de Cléopas (3), s'en alla donc dans le sanctuaire, se copia le Nom immense et s'introduisit la formule dans une entaille de sa chair. Et étant sorti du Temple, il tira l'écriture, apprit le Nom, et prit sa route vers la métropole des Naziréens. (4) Et ayant élevé la voix, il demanda : « Que celui qui croit à Ieschou vienne à moi, car je suis son envoyé ! »

c. — Un Cléopas, premier fabricant des miracles écrits

Bientôt une multitude vint à lui, nombreuse comme le sable de la mer, et ils lui dirent : « Prouve-nous par un prodige que tu es envoyé par lui. » Il leur demanda donc quel signe ils attendaient de lui. Ils lui répondirent : « Les miracles que Ieschou fit pendant qu'il était vivant, fais-nous-les à ton tour ! » Alors il ordonna qu'on lui amenât un lépreux. Et l'ayant vu, il lui imposa les mains et le guérit. Ensuite il ordonna qu'on lui amena un mort. Et l'ayant vu pareillement, il le ressuscita en lui imposant les mains, et le mort se tint sur ses pieds.

A cette vue, ces scélérats se jetèrent face contre terre, disant : « Sans nul doute, tu es envoyé par Ieschou, car, lorsqu'il était vivant, il nous a fait les mêmes choses. » Et Siméon Cléopas répondit : « Je suis envoyé par Ieschou, et il m'a commandé de me transporter auprès de vous : faites-moi serment de faire tout ce que je vous ordonnerai. » Et ils s'écrièrent tous : « Nous ferons tout ce que tu ordonneras. »

(1) Il y a maintenant *Képha* (*Képhas*, Pierre), qui est le surnom syriaque de Siméon, frère cadet de Iehoudda.
(2) Ou *Apocalypse de l'Even-guilayon.*
(3) Il y a « Képha », comme plus haut.
(4) L'Aïn Gamel.

d. — Substitution progressive de Ieschou au Iohannos Baptiseur Déguisement des vrais motifs de son exécution et commandements nouveaux

Alors Siméon Cléopas : « Il faut que vous sachiez que l'on a suspendu au bois cet ennemi des Israélites et de leur Loi, (1) selon la prédiction d'Isaïe : « Mon âme hait vos nouvelles lunes et vos fêtes statutaires. » Il faut également que vous sachiez qu'il n'aime point les Israélites, selon la parole du prophète Osée : « Vous n'êtes pas mon peuple. » Et quoiqu'il ait le pouvoir de les extirper tous du monde en un moment, néanmoins il ne veut pas les détruire tout à fait, mais il désire qu'ils soient dispersés éternellement en souvenir de sa suspension et de sa lapidation. D'ailleurs il a souffert les grands tourments du supplice pour vous racheter de la Géhenne. Et maintenant il vous exhorte et vous ordonne de ne faire de mal à aucun Israélite. Bien plus, si un Juif dit à un Naziréen : « Fais un mille avec moi », celui-ci doit l'accompagner pendant deux mille. Et si un Juif frappe un Naziréen à la joue gauche, celui-ci doit lui tendre aussi la joue droite, de manière qu'ils jouissent de sa récompense en ce monde ; sinon, ils seront punis dans la vie future. Si vous obtempérez, vous mériterez de vous asseoir avec lui sur son siège. »

e. — Substitution de quatre fêtes barabbalâtriques aux quatre fêtes légales des Juifs

Voici encore ce qu'il exige de vous :

Que vous cessiez de célébrer la fête des Azymes, mais que vous adoptiez pour jour sacré *le jour de sa mort* (2) ;

Pour fête de la Pentecôte, *le quarantième jour* (3) *à partir de sa lapidation*, celui où il est monté au ciel ;

Pour fête des Tabernacles, le jour de sa *naissance* ;

Et huit jours après, vous commémorerez sa *circoncision.* »

Sur les deux derniers articles, ce passage a subi des transformations évidentes, à cause de la distribution actuelle des fêtes barabbalâtriques par l'Eglise.

C'est, à n'en pas douter, l'Annonciation, qui était indiquée comme venant en remplacement de la fête des Tabernacles.

La fête de la Naissance venait en remplacement non des Tabernacles, mais de la Dédicace, car ce *Mahazeh* donnait à la naissance de Iehoudda la même date que le précédent : 6 janvier. La date a été enlevée par ceux qui ont placé l'Annonciation le 25 mars, (4) et la Nativité le 25 décembre. Quant à la Circoncision, il n'est pas possible un seul instant que le *Mahazeh* la plaçât huit jours après les Tabernacles, c'est-à-dire à la fin de septembre.

Et tous répondirent en ces termes : « Nous ferons tout ce que tu édictes; mais toi, demeure avec nous. » Mais lui : « Je demeurerai parmi vous, si vous

(1) Ce serait une singulière définition de l'homme qui, au début de ce *Mahazeh*, est le disciple d'El Kana (le Jaloux de la Loi) et le fils de Iehoudda *Panthora* (Toute la Loi), si nous ne savions que l'auteur vise le Vaurien au nom de qui, dans la thèse d'un Paul, les *nozrim* sont sauvés sans circoncision préalable.

(2) Le vendredi. Cela peut avoir été vrai de certaines églises juives ; mais ailleurs c'est le *premier jour de la semaine* (dimanche) qui l'a emporté.

(3) Il en fut ainsi pendant plusieurs siècles.

(4) Six mois avant la date formelle que lui donne le *Toledoth* de Luc.

me promettez de vous abstenir de toute nourriture défendue par lui, et d'user seulement du pain de misère et de l'eau de calamité.

Quel changement depuis les temps du *léhem-Zib* et de l'Aïn Gamel, où se puisait l'eau convertissable en vin !

III

LA FIN DE RABBI SIMÉON KÉPHAS (PIERRE)

a. — La tour d'Aïn-Gamel, qu'avait habitée Siméon Képhas, convertie sur place en tour Antonia, où il fut emprisonné avant sa crucifixion

A la suite d'une opération magique, dont quelque frère Raymond doit connaître le secret, nous changeons subitement de Siméon et de tour :

« Vous devez me construire une tour au milieu de la ville, et je m'y tiendrai jusqu'au jour de ma mort. » Alors le peuple : Nous accomplirons ton désir. » Ils élevèrent donc une tour, et la lui donnèrent pour habitation, lui apportant chaque jour pour nourriture le *léhem* de misère et l'eau de pauvreté, jusqu'à l'heure fatale.

Pendant son séjour il servit le Dieu de nos pères, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Et il composa beaucoup d'incantations qu'il répandit dans tout le pays des Israélites (1), et il réunit toutes les incantations de ses maîtres (2). Siméon habita ainsi dans la tour *pendant six ans*.

Le *Mahazeh* n'est point dupe des *Actes des Apôtres*, où, par la volonté du rédacteur, Siméon s'évade de la tour Antonia en 796, pour une destination inconnue qui, dans la suite de l'imposture ecclésiastique, est devenue Rome, capitale du monde civilisé.

Le *Mahazeh* sait pertinemment, ne fût-ce que par Flavius Josèphe, en quel temps et dans quelles circonstances Siméon Képhas fut crucifié. A supposer que ce Juif de rapport n° 2 fût emprisonné dans la tour Antonia, en 796, sous Agrippa 1er, il ne s'en est point évadé, il y était encore en 803, date à laquelle il en fut extrait, pour être exécuté par Tibère Alexandre et traîné mort devant le palais de la reine Hélène. C'est pourquoi il est retenu dans sa tour pendant six ans, jusqu'à ce que vienne l'année (sabbatique) de sa mort. C'est donc ici, et non plus haut, que venait dans le *Mahazeh* primitif l'épisode du cadavre attaché à la queue d'un cheval et traîné dans les rues de Jérusalem.

b. — Pierre mort et enterré à Jérusalem

Et en mourant, *il commanda qu'on l'y ensevelît, ce qu'ils exécutèrent.*

Ceci n'est point exact quant à la topographie. Mais qu'importe ? De toutes façons, Rabbi Siméon Képhas, celui que l'Église appelle Saint-

(1) En un mot, il continua l'œuvre de son frère aîné, avec Philippe, Juda Toâmin et Mathias bar-Toâmin.

(2) Et parents : Ieschoua ben Péréja, Siméon ben Schétach et autres.

Pierre, et dont elle montre le tombeau à Rome, meurt à Jérusalem et y est enterré. Et il y meurt, ayant à la bouche les incantations de l'*Even-guilayon,* au cœur la haine de la Sainte-Famille pour tous les goym.

Telle fut la fin du Juif de rapport n° 2.

c. — Translation de la Tour Antonia de Jérusalem à Rome par ceux qui y ont transféré la croix de Pierre

Les lecteurs du *Mensonge chrétien* savent par quel miracle d'inversion, la croix de Siméon Pierre au Guol-golta s'est d'elle-même plantée à Rome, où ce scélérat est crucifié la tête en bas, les pieds en haut (1). Il a fallu pour cela que la « tour de pierre », où il était emprisonné à Jérusalem, suivît la même trajectoire, et devînt à Rome la « tour de Pierre », en vertu du calembour sur lequel est fondée toute l'Église. Il aurait fallu, pour être conséquente avec l'inversion de la croix et du crucifié lui-même, que cette tour se présentât, elle aussi, le sommet à l'envers. Mais l'Église, jalouse de tout ce qui assure son éternité, n'a pas osé violer à ce point les règles de la statique. Et quand on visite « la prison de Pierre » à Rome, on la trouve construite selon les règles de l'art.

Et maintenant, par suite de la machination la plus honteuse, *on montre cette tour à Rome,* et l'on l'appelle *Peter,* qui veut dire *pierre,* parce qu'il fut assis sur une pierre jusqu'à son dernier jour.

ÉPILOGUE

I

RABBI ÉLIAS, PÈRE DE PAUL

a. — Élias inventeur de la théorie du salut, non plus par le baptême. mais par le corps du Baptiseur, crucifié, mort et ressuscité

Après la mort de Rabbi Siméon Képha, un savant docteur, du nom d'Élias, se leva qui, obéissant à son âme de corrompu et de corrupteur, se transporta dans Rome et dit publiquement : « Sachez que Siméon Képhas vous a trompés. »

Siméon a en effet trompé les Juifs, en leur assurant que son frère aîné n'avait pas été crucifié, et qu'en attendant sa réapparition imminente il était chargé d'administrer le baptême. De plus, il a prêché qu'il n'y avait de salut que pour les Juifs circoncis le huitième jour, et il n'aurait même pas reçu au baptême un goy qui se serait fait circoncire dans ce but.

Élias déclare que le Iohannos a bien été crucifié, et que le baptême a fait faillite avec le Baptiseur.

(1) Cf. *Le Mensonge Chrétien,* pet. édit. pp. 602, 688.

Car c'est à moi que Ieschou a donné ses ordres à porter, disant : « Va et dis : « Que personne ne croie que je méprise la Loi !

Car celui qui veut recevoir la circoncision, qu'il y soit admis !

Ici, contrairement à Képhas, Élias admet les prosélytes.

Et celui qui ne veut pas y rester fidèle, (à la circoncision considérée comme garantie suffisante de la vie millénaire), qu'il soit plongé dans les eaux souillées ! (1)

C'est la catégorie des élus légaux, selon l'enseignement du Baptiseur lui-même. »

Et celui qui s'abstiendra (de la circoncision), celui-là n'a rien à craindre de moi.

Voilà qui est nouveau et scandaleux.

b. — Le jour hebdomadaire du Juif de rapport

Il demande aussi que vous ne célébriez pas le septième jour, mais le premier de la Création du Ciel et de la Terre, (2) ajoutant à cela beaucoup d'autres institutions encore pires.

Vous pouvez saluer Élias, ce n'est pas précisément Paul, c'est son père. C'est le fondateur de la barabbalâtrie actuelle. Ce sont ses écritures qui consituent la base de l'enseignement qualifié paulinien. Ce sont ses disciples qui, pour les besoins de leur commerce, ont converti Saül mort, l'ont promené à travers le monde dans les *Voyages de Saulas* et ont rédigé les *Lettres de Paul,* dont Élias lui-même semble bien avoir amorcé la série, ne fût-ce que par la *Lettre aux Galates.*

c. — Chute de l'Even-guilayon sur Élias

Mais le peuple (de Dieu) dit : « Prouve-nous par un vrai miracle que tu es l'envoyé de Ieschou. » Et comme il répondait : « Quel miracle voulez-vous? » à peine eut-il prononcé ces paroles, qu'une pierre immense et d'un poids énorme tomba (3), lui écrasant la tête.

(1) Par la fin du Baptiseur et la qualité de ses partisans. C'est l'auteur du *Mahazeh* qui parle, bien entendu.

(2) Et celui de sa naissance dans la nuit du samedi au dimanche.

L'*adventisme du septième jour* est donc une hérésie. C'est la doctrine qui consiste dans l'attente de Barabbas le samedi.

Tout récemment, le Conseil de guerre du 6e corps a condamné un jeune fantassin qui refusait obstinément de travailler le samedi, parce qu'il était *adventiste du septième jour.* Ces sectaires sont peu nombreux en France. D'origine protestante, ils ne sont encore que soixante-dix.

Mais, en d'autres pays, l'adventisme est plus florissant. En Allemagne particulièrement, les tribunaux militaires ont eu souvent à condamner de jeunes recrues qui, voulaient, en dépit de tout pratiquer le repos du samedi. L'empereur Guillaume II s'est même intéressé à leur cas, et il est question de créer pour les soldats *adventistes* une compagnie spéciale qui se reposerait le samedi et non le dimanche.

Les *adventistes du septième jour* sont très mal renseignés. Car ce n'est pas dans la journée du samedi qu'il faut attendre le retour de Barabbas, c'est dans la nuit du Samedi au Dimanche. Comme le disent les Écritures (*Apocalypse de Pathmos* et *Toledoth canoniques*), c'est la nuit qu'il reviendra, « comme un voleur ». Il est bien vrai d'ailleurs qu'en tenant le septième jour comme étant celui du repos vraiment dominical, les adventistes suivent le précepte de Barabbas, qui devait s'y connaître, étant fils du Père, comme son nom ne l'indique que trop !

(3) C'est l'*éven* mentionnée dans l'Apocalypse, la pierre d'angle pour la Nazireth d'or et de pierreries qu'habiteront les Juifs ; la pierre de ruine et d'écrasement pour les goym.

II

MORALITÉ

Ainsi périssent tous tes ennemis, Seigneur ! Mais que ceux qui t'aiment soient comme le soleil dans toute sa splendeur !

En attendant cet heureux jour, réservé à Dieu, Schabti Hallévi, rabbin de Varsovie, politique profond, observateur cruel, a bien senti que la vengeance temporelle des Juifs était dans l'erreur des barabbalâtres, qu'ils fussent de Luther, de Calvin ou du pape. La *division*, à laquelle Barabbas avait voué les goym, à laquelle Jésus les voue encore dans les Écritures mêmes qu'ils qualifient d'évangéliques, (ne croyant pas si bien dire), voilà un châtiment visible, palpable, et, pense Schabti Hallévi, toujours exploitable, toujours renouvelable, contre eux . « Que les sages d'Israël s'appliquent à augmenter les querelles des Naziréens quand le feu commencera à brûler !(Schabti Hallévi avait raison de n'en parler que comme d'un commencement, nous sommes en 1550). Car lorsque les chiens s'entre-déchirent, ils laissent les petits moutons en repos ». (1)

Que Schabti Hallévi soit remercié de son atroce franchise ! Mais nous n'en avions pas besoin pour savoir que les Juifs dominent le *christianisme* de toute la hauteur où la connaissance de la vérité porte les hommes. Il est à leur merci. Ils le tueront, quand ils le voudront, à moins qu'ils ne préfèrent le liquider. Qu'ils lèvent un doigt, et l'Église est morte !

Mais peuvent-ils le lever ?

(1) *Qoroth Israel* (Schar 2, année 5310, soit 1550.

II

MORALITÉ

Ainsi périssent tous tes ennemis, Seigneur ! Mais que ceux qui t'aiment soient comme le soleil dans toute sa splendeur !

En attendant cet heureux jour, réservé à Dieu, Schabti Hallevi, rabbin de Varsovie, politique profond, observateur cruel, a bien senti que la vengeance temporelle des Juifs était dans l'erreur des barabbalâtres, qu'ils fussent de Luther, de Calvin ou du pape. La division, à laquelle Barabbas avait voué les goyim, à laquelle Jésus les voue encore dans les Écritures mêmes qu'ils qualifient d'évangéliques, (ne croyant pas si bien dire), voilà un châtiment visible, palpable, et, pense Schabti Hallevi, toujours exploitable, toujours renouvelable, contre eux : « Que les sages d'Israël s'appliquent à augmenter les querelles des Nazaréens quand le feu commencera à brûler ! (Schabti Hallevi avait raison de n'en parler que comme d'un commencement, nous sommes en 1550). Car lorsque les chiens s'entre-déchirent, ils laissent les petits moutons en repos ». (1)

Que Schabti Hallevi soit remercié de son atroce franchise ! Mais nous n'en avions pas besoin pour savoir que les Juifs dominent le christianisme de toute la hauteur où la connaissance de la vérité porte les hommes. Il est à leur merci. Ils le tueront, quand ils le voudront, à moins qu'ils ne préfèrent le liquider. Qu'ils lèvent un doigt, et l'Église est morte !

Mais peuvent-ils le lever ?

(1) *Qeroth Israel* (Schar 2, année 5310, soit 1550).

CINQUIÈME PARTIE

DEUX COMMIS-VOYAGEURS
EN
MENSONGES ECCLÉSIASTIQUES

CINQUIÈME PARTIE

DEUX COMMIS-VOYAGEURS EN MENSONGES ECCLÉSIASTIQUES

I

CARTAPHILUS

I

CARTAPHILUS, LE PORTIER DU PRÉTOIRE, CHARGÉ D'AVOIR VU ANANIAS BAPTISANT APRÈS LA CRUCIFIXION DE SON ASSASSIN

On arriva ainsi jusqu'à la fin du Moyen-Age, sans pouvoir exhiber une seule synagogue où l'on ne sût pas que dans Jésus il y avait Barabbas, dans l'homme-dieu, l'assassin d'Ananias et de Zaphira. L'Église résolut d'inventer un Juif qui eût connu personnellement Jésus, et un Romain qui eût vu Ananias vivant et baptisant après la crucifixion de son meurtrier.

Ceux-là sont Ashavérus ou le Juif errant, et Cartaphilus, portier du prétoire de Pilatus à Jérusalem.

L'*Histoire de Cartaphilus* est-elle antérieure ou postérieure à celle du *Juif errant ?* Il n'importe.

Dès le commencement du XIIIe siècle, un archevêque arménien colportait la fable de Cartaphilus en Angleterre et en Allemagne. Mathieu Pâris, moine de Saint-Alban, (1) dit avoir vu cet arménien, qui ne devait peut-être son archiépiscopat qu'à son imagination, à laquelle il devait aussi ce Cartaphilus, dont le nom semble emprunté au jeu de tarot.

Cartaphilus, naturellement, s'était fort mal conduit envers Jésus, mais il l'avait *vu*, et de si près, qu'il lui avait donné un grand coup de poing dans le dos, pour le pousser plus vite hors du prétoire, lorsqu'on le conduisait à la mort. Et il lui avait dit : « Va donc, *Jésus,* (il n'ajoute pas *de Nazareth,* ce qui est un grand tort), va plus vite ! Pourquoi es-tu si lent ? » Il semble ici que le Juif de rapport fût moins pressé qu'on ne dit de donner son corps et son sang pour le salut du monde. Fn tout cas, il avait répondu : « Moi, je vais ; mais toi, tu attendras jusqu'à ce que je revienne ! »

(1) Dans son *Historia Major*. Mathieu Pâris est mort en 1259.

C'est le mot de Jésus dans le *Mahazeh* de Cérinthe, lorsqu'il emmène Pierre avec lui dans le ciel, en 803. Voyant Pierre ennuyé de passer avant son frère aîné, qui reste en état de vagabondage sur la terre, où Apollonius lui donne une si terrible chasse (1), Jésus lui dit : « S'il me convient qu'il reste sur la terre jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » Ce mot a toutes sortes d'inconvénients, notamment de nous montrer Simon la Pierre allant au ciel avant son frère aîné, quoiqu'il n'ait été crucifié que quatorze ans après lui ! L'archevêque arménien pare le coup dans une certaine mesure, en mettant le mot dans la bouche de Jésus, le jour même de sa crucifixion.

Le mot entendu, (un ordre !), Cartaphilus part de Jérusalem, laissant à un autre le soin de tirer le cordon. Et dès ce moment, il a oublié que le dos du Juif de rapport fût celui d'un homme condamné pour avoir assassiné Ananias et sa femme ! Tel Saül, converti *post mortem* dans les *Actes des Apôtres*, il va se faire baptiser par Ananias lui-même, (2) donnant à croire ainsi que ce malheureux n'était pas au nombre des personnes égorgées par l'homme-dieu. Après quoi, il prend le nom de Ioseph, montrant par là qu'il connaît l'étymologie de ce nom ichtyologique. Ensuite, il se retire en Arménie, où il étonne l'archevêque par l'étendue de ses vertus, et surtout par la sincérité de son témoignage.

On comprend que cet archevêque préférât la société de cet ancien concierge à celle de tous les Arméniens. A eux deux, ils mentaient comme un pape !

Que dis-je? Ils font de l'Écriture Sainte, et de la meilleure ! Ils confirment celle où Jésus dit au Ioannès, qui confesse avoir empêché un baptiseur anonyme de continuer ses prouesses : « Ne l'en empêchez point ! » comme s'il en était encore temps ! (3) Et ils permettent à Simon dit la Pierre de prendre sur lui, par piété fraternelle, dans les *Actes des Apôtres*, (4) l'assassinat d'Ananias et de Zaphira, présenté, là aussi, comme postérieur à la crucifixion du véritable meurtrier.

Cartaphilus, quoiqu'attaché à l'Église arménienne, ressemble beaucoup plus au portier du Vatican qu'à celui du prétoire.

II

ASHAVÉRUS LE JUIF ERRANT

I

ASHAVÉRUS, LE SEUL HOMME QUI AIT CONNU LE CHARPENTIER JÉSUS

Vous avez pu remarquer que dans aucun *Vaurien de l'Étranger,* (pas plus d'ailleurs que dans le *Talmud*), le *papas* Iehoudda et son fils aîné ne travaillaient de leurs mains, comme ils l'auraient fait, s'ils eussent exercé

(1) Cf. plus haut, p. 147 et suiv.
(2) Ananias recevait des goym à son baptême. C'est une des raisons pour lesquelles Barabbas l'assassina.
(3) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 431.
(4) Cf. *Le Mensonge Chrétien,* pet. édit. p. 431.

le métier de charpentier. Ashavérus est le Juif qui a vu ce spectacle attendrissant. C'est le seul.

Sa fable est fort ancienne, et, si on la possédait dans la version primitive, on en tirerait des renseignements précieux. C'est un travail de pape, qui fait Ashavérus complice de toute la mystification ecclésiastique, et le plus redoutable de tous par ses airs naïfs. Car ce qu'il se propose surtout, c'est de créer, contre le *Talmud* et les *Vaurien de l'Étranger*, une atmosphère favorable aux personnages présentés dans les *Toledoth* canoniques sous les noms de Joseph, de Marie et de Jésus. Nous ne l'appellerons donc pas Ashavérus, mais Ashafalsus.

a. — L'état-civil d'Ashafalsus le Charpentier

Dans la version que je suis, Ashafalsus est charpentier, après avoir été cordonnier. Dans d'autres, il n'est que cordonnier, par analogie avec le Ioannès, Corroyeur de la ceinture en cuir de chameau.

Ashafalsus a, selon lui, dix-sept-cent-cinquante années en 1760, qui est la date de l'édition dont je me sers (1). Il est de la tribu de Nephtali, citée dans les *Toledoth* du canon comme ayant été émerveillée des miracles de Jésus. Il est né 3992 ans après la création du monde, trois ans avant qu'Hérode « fît mourir ses deux fils, Alexandre et Aristobule, par ordre d'Auguste ». (2) Au fond, il dit être né en 740 de Rome, et fait naître le Juif de rapport en 750, onze ans après la date réelle (6 janvier 739). On voit à quel chronologiste nous avons affaire, et quel historien il nous ménage ! Car il dit que son père était charpentier.

II
UN MÉNAGE D'OUVRIERS

a. — Joseph le Charpentier et Marie
Naissance de leur fils unique à Bethléhem

Il avait dix ans lorsque trois rois mages sont venus à Jérusalem, allant ensuite à Bethléhem pour voir l'enfant qui y devait naître. Il les a suivis, entrant dans une étable : il a vu la mère, le père et le nouveau-né. De retour à Jérusalem, il a appris de son père, charpentier de son état, que le père de l'enfant s'appelait Joseph et était également charpentier, car, le père d'Ashafalsus ne craint pas de le dire, Joseph et Marie étaient obligés tous les deux de travailler pour gagner leur pauvre petite vie. C'étaient des gens bien intéressants, allez !

(1) « *Histoire admirable du Juif errant,* se promenant et portant sa croix, lequel, depuis l'an 33 jusqu'à présent, ne fait que marcher ; contenant sa tribu, sa punition, les aventures surprenantes qu'il a eu dans tous les endroits du monde, avec son histoire, et les merveilles admirables avant son temps. » (A Bruges, chez André Wyds, imprimeur de la ville, 1761, in-12).

(2) Une petite calomnie, en passant, contre la Bête dont le nom est un nombre.

b. — Jésus sauvé du Massacre des innocents

Ashafalsus a parfaitement su qu'Hérode avait donné ordre d'égorger les enfants *au-dessous de trois ans,* et qu'à cette nouvelle les parents du nouveau-né s'étaient enfuis en Egypte. Et comment aurait-il pu l'ignorer? il a eu un petit frère *de deux ans,* égorgé dans ces conditions ! (1)

Ah ! cet Hérode, quel monstre !

c. — Saint-Jean-Baptiste sauvé aussi : quelle chance !

Ashafalsus a bien connu Élisabeth : c'était, si vous voulez le savoir, la cousine de Marie et la mère de Saint-Jean-Baptiste. Elle a réussi à sauver son fils du Massacre des innocents.

Mais son mari, Zacharie, (2) qu'Ashafalsus a bien connu aussi, s'étant sauvé « dans le temple de Salomon » et n'ayant pas voulu dire où étaient sa femme et son fils, fut incontinent massacré : « son sang rejaillit sur l'autel et n'a jamais pu être effacé ». (3)

d. — Le voyage en Égypte

Ashafalsus conte à sa manière divers traits de l'*Evangile de l'Enfance,* qui, dans cet écrit, se passent pendant le voyage en Egypte. Mais il convient ne les avoir appris qu'après la mort de Jésus. Au nombre de ces histoires est celle du palmier-dattier dont Marie mange les fruits, et qui provient de Mahomet, avec cette différence que celui-ci, dans le *Coran,* attribue au fruit la grossesse même de Marie. Cependant Ashafalsus y ajoute un détail qui surprendra les amateurs : « La datte, dit-il, est un fruit à peu près comme les citrons, mais un peu plus grand, approchant du goût des oranges. » Sainte ignorance, qui garantit la sincérité de tout le reste !

e. — Vie cachée d'Élisabeth, veuve de Zacharie, avec S.-Jean-Baptiste, pendant la vie publique de Joseph, de Marie et de Jésus à Nazareth

Hérode mort, Elisabeth sort de sa cachette avec son fils, et rentre chez elle. Ashafalsus était là, quand elle s'est évanouie en apprenant la mort de son mari. Saint-Joseph et la Sainte-Vierge sont revenus peu de temps après, non pas à Jérusalem, Ashafalsus l'avoue, mais en une petite ville fort proche, Nazareth, dont il atteste ainsi l'existence au temps d'Hérode. Ils venaient souvent au Temple : que de fois Ashafalsus y a vu Jésus dans les bras de sa mère ! (4) Il ne serait donc pas juste,

(1) Ceci, qui n'a l'air de rien, est fait pour ruiner tout le sens chronométrique de la phrase du *Toledoth* canonique, (celui de Matthieu), où il est dit que Barabbas est né dans une « année de deux ans ».

Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit. p. 335.

(2) Surnom du père de Ichoudda dans le *Vaurien de l'étranger,* cf. p. 376.

(3) De l'autel, si ; mais il n'a cessé de crier vengeance, et c'est en ce sens qu'il n'a jamais été effacé de la mémoire de ses enfants.

(4) Il ne lui a pas connu d'autre fils. Celui-là est resté l'unique. Aussi comme on e s[illegible]i ne !

n'est-ce pas ? de dire que Zacharie et Joseph sont le même homme, puisque l'un a été massacré à la suite des Innocents, tandis que l'autre, revenu d'Égypte, se montrait à chaque instant dans le Temple !

f. — Une réponse à la bisaiguë

Son père ayant entrepris une bâtisse avec Joseph, Ashafalsus a travaillé avec eux, et avec Jésus qui avait appris le métier : que de fois ils ont parlé, bu et mangé ensemble ! C'était un vrai compagnonnage ! Et quant à Marie, ma foi ! c'était vraiment quelque chose dans le genre de la Mère des compagnons ! Dans un de ces moments de franche expansion, il a entendu son père demander à Joseph s'il n'était pas ce même charpentier qui avait reçu la visite des trois Rois, lors de la naissance de son fils : mais, dit Ashafalsus avec humilité, « Saint-Joseph fit une réponse si subtile, que mon père et moi n'y pûmes rien comprendre ». Il y avait de l'évangéliste dans cet entrepreneur, et de l'entrepreneur dans cet évangéliste !

g. — Mœurs de Joseph et portrait de Marie

Au demeurant, la nature de Joseph le poussait à être continuellement au travail : « il avait toujours quelque chose à faire, à cause que c'était un très honnête homme, et qui était aimé d'un chacun ». Quant à Marie, Ashafalsus se la rappelle fort bien, comme de tout le reste, et le portrait qu'il en trace est éminemment propre à flatter les femmes du pays de Nuremberg, où se fabriquent les poupées, et de celui de Bruges, où il s'est arrêté pour faire imprimer son récit : « Sa taille était de raisonnable grandeur, son visage rond, blanc, les joues un peu rouges ; elle était habillée comme une bourgeoise, fort modestement ».

h. — Mort de Joseph dans les bras de Marie et de Jésus

Très peu de temps après la disparition de Zacharie, Joseph est mort, non pas tragiquement et dans le Temple, comme le *papas* Iehoudda, mais de maladie, entre les bras de Marie et de Jésus, qui l'ont fait honorablement enterrer, (tant il s'en faut qu'il ait été pendant trois jours exposé sans sépulture, et que le Juif de rapport fût tenu par son naziréat de ne s'approcher d'un mort sous aucun prétexte, ce mort fût-il son père !). Après quoi, Jésus lui-même a disparu jusqu'à l'âge de trente ans.

III

SAINT-JEAN-BAPTISTE ET JÉSUS AU JOURDAIN

Ashafalsus était marié depuis six ans, avec une femme de la tribu de Benjamin, et il en avait déjà trois enfants, lorsque Saint-Jean-Baptiste vint prêcher au Jourdain. Beaucoup se laissèrent baptiser par lui. Il avait en la main une écaille de tortue, avec laquelle il leur versait de l'eau sur la tête.

a. — Baptême de Jésus par Saint-Jean devant dix mille témoins, outre Ashafalsus et sa femme

Ashafalsus est venu, par curiosité, dit-il, donnant à croire par là qu'il faisait alors quelques réserves sur la valeur du sacrement. Mais le vrai motif de sa venue est celui-ci :

Il a vu Jésus se faire baptiser, au milieu d'une grande affluence de peuples, et il y eut bien dix mille personnes qui imitèrent son exemple : par conséquent, dix mille témoins, outre Ashafalsus et sa femme, que Jésus a existé en dehors du Baptiseur. Allez donc dire après cela que Notre Seigneur Jésus-Christ fait corps avec Saint-Jean-Baptiste !

La femme d'Ashafalsus voulait, elle aussi, se faire baptiser, mais il ne voulut point. Et, dit-il, il s'en est bien repenti !

b. — Décapitation de Saint-Jean-Baptiste Danse macabre de la tête de Salomé

Parmi les choses qui tiennent le plus de place dans la mémoire d'Ashafalsus, il y a « la décapitation de Saint-Jean-Baptiste ». Ce fut affreux ! Sitôt qu'Hérodiade vit la tête dans le plat, (un beau plat d'argent), elle la prit par les cheveux, lui ouvrit la bouche, prit la langue, et lui donna plus de cent coups d'épingle, en lui disant : « A présent vous ne me corrigerez plus ! » C'était en hiver. Et comme le décor des Flandres en cette saison agit puissamment sur l'imagination d'Ashafalsus, il y eut sur le lac de Génézareth une fête de patinage où périt la fille d'Hérodiade : la glace se fendit, puis, se rejoignant, coupa la tête de la méchante ; et cette tête, spectacle macabre, dansa bien pendant une heure, juste le temps qu'avait duré la danse dans la salle du festin ! Ashafalsus n'a pas pu ne pas savoir que, l'année des baptêmes, Hérode Antipas avait perdu une bataille contre le roi des Arabes, son beau-père de la veille, mais Saint-Jean-Baptiste n'y a été pour rien, puisque sa tête était devenue la propriété d'Hérodiade avant que la bataille fût donnée !

c. — Jésus prend la suite des affaires Ashafalsus a sa part des cinq pains et des deux poissons

Saint-Jean-Baptiste ne fut pas plutôt mort que Jésus vint prendre sa place : « Moi-même, dit Ashafalsus, j'ai été à sa prédication plus de trente fois ! » et il est étonnant qu'elle ne l'ait pas converti. Néanmoins, habile à profiter des occasions, il a mangé « des cinq pains, et de *ces deux poissons* qui furent un si grand miracle. Car moi seul, dit-il, j'avais bien la valeur d'un poisson ! » Retenez ce trait, il explique toute la vie d'Ashafalsus après la mort de Jésus.

d. — Ashafalsus assiste à l'arrestation de Jésus au jardin de Gethsémani, et voit dépendre le corps de Juda Iscariote, crevé par le milieu (1)

Mais voici le temps où les prêtres de la Loi forment le dessein de

(1) Cf. *Le Mensonge chrétien*, pet. édit. p. 162.

prendre Jésus pour le faire périr. Et voici, par conséquent, le traître Juda de Kérioth et ses trente deniers. Il s'en faut de peu qu'Ashafalsus les lui ait vu compter ! Car il n'a jamais entendu dire que le Juif de rapport eût été arrêté à Lydda. De telles aberrations sont bonnes pour le *Talmud* ou les *Apparition du Vaurien de l'étranger !* Bien au contraire, Ashafalsus était dans le jardin de Gethsémani avec sa lanterne, quand on a arrêté Jésus, et il est tombé à la renverse, comme les autres, si bien que sa lanterne s'est rompue en cent morceaux ! Pour ce qui est de Juda Kériothis, il s'est pendu, et ses boyaux lui sont sortis du ventre : Ashafalsus l'a vu en cet état.

C'est la raison pour laquelle Ashafalsus a été inventé. Il est chargé d'avoir su et vu que Juda, « fils de Zacharie ou du *papas* (c'est tout un) » dans les *Vaurien de l'étranger,* n'est nullement le crucifié réel, révolté contre son ombre, mais Juda de Kérioth : « Je vous conterai sa généalogie, » dit-il, (son *toledoth*). Mais, chose qui ne surprendra aucun lecteur du *Mensonge chrétien,* ce *toledoth,* à part les déformations voulues par Ashafalsus, n'est autre que celui du Juda bar-Abba qui est devenu Jésus !

IV

LA VIE DE JUDA BAR-ABBA MISE SOUS LE NOM DE JUDA ISCARIOTE

Vous n'ignorez pas non plus que, pour blanchir l'inventeur du baptême devant la semence de bétail, les rabbins évangélistes ont rejeté sur Juda Kériothis toute la charge d'infamie qui pesait sur son homonyme de Gamala.

Et le malheureux en est resté à jamais écrasé !

Tout ce qu'Ashafalsus va dire maintenant de Juda Kériothis, c'est ce qu'un goy renseigné, comme Tacite, pensait du Juda bar-Abba qui avait fini ses jours sur la croix. A ceux donc qui auraient pu apprendre par le *Talmud* et les *Vaurien de l'étranger* le nom de circoncision du crucifié, il fallait pouvoir répondre : « Vous vous trompez, le Juda qui fut auteur de l'Apocalypse de l'*Even-guilayon,* prétendant à la couronne universelle, voleur, assassin et le reste, c'est Juda de Kérioth. C'était en effet une infecte canaille, qu'ont bien connue les Juifs de son temps. Et tenez, voici Ashafalsus qui va vous conter son histoire ! »

a. — Le papas Jardinier

Son père était sorti de la tribu de Ruben...

Simon Kériothis était, au contraire, de la tribu de Dan. C'est Juda le Gamaléen qui, tout en étant de la tribu de Juda, habitait presque sur les terres dévolues jadis à Ruben, et qui sont au-delà du Jourdain.

Il était Jardinier, il vendait de la terre et des arbres.

C'est le *papas* Juda de Gamala qui était dit le Jardinier, et sa femme la Jardinière : (1) ils vendaient (et quel prix !) une terre et des arbres

(1) Cf. plus haut le *targum* du *Talmud,* p. 275.

que leur fils, le Jardinier promis de la Terre promise, n'a pu livrer à leurs clients, à moins que ceux-ci ne le tiennent quitte par égard pour son chou.

Juda était *leur dernier enfant.*

C'est le contraire, il était le premier-né. C'est pourquoi il reçut en circoncision le nom de son père.

Et c'est également pourquoi il est dit ici le dernier-né : par ce moyen, son père peut s'appeler Simon, comme celui de Juda Kériothis.

b. — Le songe de la mère de Juda pendant sa gestation

Sa mère fit ce songe pendant sa gestation : son enfant, un fils, naissai ayant à la main une couronne qu'il jetait à terre et brisait avec ses pieds, (c'est la couronne de David, manifestement insuffisante à qui doit ceindre la couronne universelle) ; il tuait son père, (Satan, père temporel de tous les Juifs, comme Jésus le leur dit à eux-mêmes dans le *Mahazeh* de Cérinthe).

Il s'en allait ensuite au Temple, (pour en prendre possession, étant né Grand-prêtre selon l'ordre de Melchisédec). Il en brisait les ornements, *volant tout ce qui était de quelque valeur*, (comme le fils du papas avait promis à ses partisans de le faire à la Grande Pâque).

La mère ayant demandé à son mari la signification de ce songe, (un de ceux que Joseph avait le spécialité d'expliquer aux Pharaons), il fut répondu au mari (par *l'Even-guilayon*) qu'il aurait un fils qui tuerait un Roi et son père, *et aurait une grande passion pour amasser de l'argent, à tel effet qu'il ferait toutes les méchancetés imaginables.*

Grands dieux ! Mais voici Barabbas lui-même, le Juif adoré par trois cent soixante millions d'êtres pensants ! Et voici l'*Apocalypse de l'Even-guilayon !* Le fils du *papas* devait tuer Auguste, l'Empereur dont le nom est un nombre, ou son successeur, quelqu'il fût. Il devait tuer ensuite son Père temporel, Satan, image du Temps. Enfin, vous savez quelles richesses, outre le trésor du Temple, il devait, « Père du butin », emmagasiner dans Jérusalem-Nazireth !

C'est bien pour cette dernière cause, l'argent, qu'il commit tous ses crimes. Ce n'est pas Juda bar-Simon, de Kérioth, qui a été condamné quarante jours avant la pâque, c'est Juda bar-Juda, de Gamala.

c. — Le petit Juda exposé sur le Jourdain comme Moïse sur le Nil

Pour prévenir de tels malheurs, le père de Juda fit mettre l'enfant âgé de dix jours dans une cassette, (sans le circoncire, par conséquent sans lui donner de nom), et lança la cassette sur le Jourdain, qui se décharge dans la Méditerranée

Sauf cette particularité, qui appartient au Nil, il arrive à l'enfant la même chose qu'à Moïse, l'Osir-Ziph des Egyptiens : son signe est le *Zib.*

d. — Il est recueilli par le roi de Candie, qui l'appelle Juda et l'élève à la Cour

La cassette fut poussée par le vent dans l'île de Candie. Le roi de cette île, se promenant avec sa femme, recueillit l'enfant.

Il y a bien une île dans l'histoire de la famille de Juda-bar-Abba, mais ce n'est pas Candie, c'est Chypre. Une partie de la Sainte Famille y demeurait, et c'est à un neveu, Bar-nabi, que Salomé donna celle de ses filles qui, je crois, s'appelait Esther.

Et quand celui-ci eut atteint l'âge de six ans, il lui donna le nom de Juda, *parce qu'à ses habillements il reconnut en lui un enfant juif.*

Vous voyez le truc d'Ashafalsus pour que l'enfant ne soit pas appelé Juda le jour de sa circoncision, et par homonymie avec son père ! De cette manière, déjà esquissée plus haut, le père de cet enfant peut s'être appelé Simon, comme celui de Juda Kériothis.

Ce qui se passe ensuite à la Cour du Roi de Candie est une terrible déformation de ce fait qu'une partie de la famille de Salomé, notamment Siméon Cléopas, son frère, a partagé l'éducation des fils que Cléopâtre eut d'Hérode : Philippe, tétrarque de Bathanée, et Lysanias, tétrarque de l'Abylène. D'où la haine de Salomé pour la *Sota*, et son éloignement de son frère Cléopas.

e. — Juda, voleur et assassin dès l'enfance pour qu'on ne puisse retrouver en lui le Juda condamné, à cinquante ans, pour ces deux motifs

Ici, c'est le petit Juda lui-même qui est élevé à la Cour.

Il vole le roi et la reine. Le roi, s'en étant aperçu, le fait fouetter (1) et lui dit : « Vous n'êtes pas mon fils, vous n'êtes qu'un enfant trouvé, qu'on a tiré hors de l'eau, et vous n'avez été élevé à la Cour que par charité. »

Voyant trompée son ambition de supplanter le fils du roi, Juda le tue d'un grand morceau de bois sur la tête (2).

f. — Le séjour de Juda en Égypte

Après ce beau coup, Juda monte sur une barque et s'enfuit en Egypte, tant il est vrai qu'un Juda, qui voulait être roi, et même Roi des rois, a séjourné en Egypte ! Il ne lui manque que le tatouage à la cuisse.

g. — Juda ne s'aperçoit de sa circoncision et n'étudie la kabbale qu'une fois revenu à Jérusalem

Afin que l'identité de Juda et de Jésus ne s'impose pas, Ashafalsus déclare :

Le Juda en question ici, ignorait être circoncis (3), *il ignorait donc pourquoi on l'avait appelé Juda.* Il ne s'est aperçu de sa circoncision qu'une fois revenu

(1) Ashafalsus sait qu'il y a eu du fouet (au Hanôth) dans l'existence du Juif de rapport.

(2) La verge de Jessé. Il y a bien du bois à la portée de la main de cet enfant. Qui de Jésus ou de lui est le Charpentier?

(3) Mais il l'était, et cependant le roi de Candie ne s'en était pas aperçu !

à Jérusalem, où il s'est mis au service d'un grand seigneur, chez qui il a appris la Loi des Juifs et les coutumes d'Israël.

Par conséquent, on ne viendra pas dire qu'il était le fils du Juda dont Flavius Josèphe parle comme étant de Gamala, puisque lui-même, parvenu à l'âge d'homme, ne connaît ni le nom de son père ni celui de sa mère. On ne dira pas non plus qu'il avait étudié la Kabbale de Ieschoua ben-Péréja, ni que la femme appelée Salomé dans le *Talmud*, et qui le fait revenir d'Egypte pour l'épouser politiquement, fût sa mère, puisqu'il ne savait même pas être Juif !

Comment a-t-il su qui était son père ?

Par son maître, le grand seigneur. Et comment celui-ci l'a-t-il su ? Parce que son disciple lui a dit s'appeler Juda. Ceci est bien maladroit, Ashafalsus, car si c'est par le nom du fils que le maître a connu le nom du père, c'est qu'il ne s'agit pas du père de Juda Kériothis, qui, lui, s'appelait Simon, et n'était pas Jardinier.

Son maître lui donna de l'argent pour acheter des pommes, et lui indiqua la maison d'un Jardinier, qui en vendait. Le scélérat garda l'argent pour lui (1), monta sur la muraille du jardin, et se mit à voler les pommes. Le Jardinier accourut pour défendre son bien, mais le garnement, ignorant que ce fût son père, le roua de coups, le laissa pour mort, et emporta les pommes.

Triste effet d'un malentendu ! Car il est évident que, si le père eût reconnu son fils, non seulement il lui aurait laissé les pommes, mais le Jardin lui-même !

h. — L'inceste mystique de Juda-bar-Abba avec sa mère, présenté comme charnel, et mis au compte de Juda Iscariote

On nous avait bien dit qu'il tuerait son père, mais on n'avait pas ajouté qu'il devait épouser sa mère ! Rien de plus conforme à l'*Evenguilayon* cependant !

Sa mère s'étant plainte que Juda l'eût si cruellement privée d'un mari excellent, on le mit en justice, et la sentence fut qu'il devait épouser la veuve. Ainsi il se maria avec sa mère.

C'est ce qui lui serait infailliblement arrivé, s'il avait régné mille ans ! On le condamne selon les Sorts de Ieschoua ben Péréja. Il est donc fâcheux, excessivement fâcheux, qu'il n'attende pas l'heure, et qu'il donne à tous les Juifs de son temps l'exemple de l'inceste pratiqué sans aucune retenue.

Il vécut longtemps avec sa mère, *et a été connu sous le nom de Juda Iscarioth.*

Ah ! pour cela non ! Il a vécu longtemps avec sa mère, (de 760 à 789), et sous le nom de Juda bar-Juda, mais il a été connu pour être de Gamala, et non de Kérioth. Nous sommes même certains que Juda Kériothis n'a pas tué son père Simon, et qu'il n'a pas épousé sa mère,

(1) C'est ce que veut faire le Juda Kériothis promu caissier de la bande apostolique dans le *Mahazeh* de Cérinthe. Quelle désolation, quand il voit s'éloigner les trois cents deniers !

laquelle n'était point veuve en 789, puisque, dans les *Toledoth* canoniques, celui de Luc, par exemple, Jésus se met à table chez lui, et qu'il y amène sa mère ! Nous ne pouvons donc pas croire Ashafalsus, lorsqu'il ajoute :

i. — Le surnom d'assassin rejeté sur Juda Iscariote

C'est pour avoir tué son père, qu'on lui donna le surnom *Iscarioth*, qui signifie en notre langue *Meurtrier* ou *Homicide.* (1)

Nullement, « Iscarioth » ne veut pas dire *meurtrier ;* et puis le mot qu'il faudrait, c'est *parricide.* Celui qui a été Juda le meurtrier, c'est celui qui, condamné en 789 pour avoir assassiné Ananias et Zaphira, est dit « Jésus Barabbas, rebelle, assassin et voleur » dans les *Toledoth* canoniques. Kériothis ne fut point meurtrier, mais victime, et victime d'un autre Juda, Simon bar-Juda, frère du crucifié. En outre, Iscarioth n'est pas un surnom, mais le nom de la ville qu'habitait Simon, père de ce Juda-là. C'est précisément ce qu'Ashafalsus ne veut pas, car Kérioth nous oriente vers Lydda, où fut arrêté « Juda le Meurtrier ». Ashafalsus sait si bien tout cela, qu'il a fait naître Juda Kériothis dans la tribu de Ruben, à cause du Kérioth qui est au-delà du Jourdain.

j. — Le signe de l'un en deux, deux en un, visible à l'un des pieds de Juda

Maintenant, à quel signe la justice a-t-elle pu reconnaître qu'il était le fils de la veuve ? Et à quel signe celle-ci a-t-elle pu reconnaître qu'elle était sa mère, ne l'ayant pas vu depuis l'âge de dix jours ? Enfin comment s'appelait-elle elle-même, cette mère que, pour l'honneur de la Judée, nous voulons croire unique en son genre ?

Voici :

Juda vivant ainsi avec sa mère, il arriva que, comme il ôtait ses bas pour se coucher, sa mère aperçut que les deux doigts du milieu du pied étaient attachés ensemble. Elle poussa un grand cri, disant : « O Seigneur, je vois que mon songe n'est que trop véritable et qu'il est accompli ! » Car tel était le pied de l'enfant que son mari et elle avaient exposé sur le Jourdain.

Ainsi elle reconnut qu'elle était devenue la femme de son fils, (*un en deux, deux en un*), à ces deux doigts du milieu réunis en un ! Voilà où Ashafalsus place l'*un en deux, deux en un,* dont parlait Juda, fils du *papas*. Croyons-le, car, pour être aussi bien renseigné, il devait être dans l'alcôve.

k. — Ce qui se voyait à la cuisse de son fils, la mère le voit à la tempe

Autre chose :

Ce qui confirma sa mère dans la conviction que c'était son fils, c'est une *tache grise qu'il avait à la tempe.*

Chose étrange ! La mère ne voit la tache à la tempe qu'après qu'il a ôté ses bas ! Tous les lecteurs du *Mensonge chrétien* savent que cette tache n'était point à la tête, mais à la cuisse. Ashafalsus montre bien qu'il

(1) Ashafalsus fait un jeu de mots sur *Sicarius et Iscarius.*

avait lu le *Talmud* et les *Vaurien de l'Étranger* ; il met à la charge de Juda Kériothis une partie, soit des signes, soit des prophéties, soit des vols, soit des meurtres, qui sont au dossier du fils de Salomé.

Juda a volé le roi et la reine de Candie, ses père et mère adoptifs ;

Il a assassiné leur fils ;

Il a volé l'argent de son maître ;

Il a tué son père ;

Il a épousé sa mère et vit publiquement avec elle.

Il est dans les conditions voulues pour ouïr la parole du dieu-charpentier.

I. — Où Juda rejoint Jésus au point de devenir Jésus-Christ lui-même

On conseilla donc à Juda et à sa femme de suivre Jésus. Mais Juda délaissa la femme qui était sa mère, (1) et devint *un des douze apôtres* de Jésus-Christ.

Il devint Jésus-Christ lui-même, mais un siècle après, voilà la vérité, mon cher Ashafalsus, et tu la connais bien ! Juda n'avait point encore épousé sa mère, lorsqu'il a été crucifié. C'est depuis sa mort qu'il est devenu l'Époux de Marie, et qu'il lui fait sept fils, sept « démons, » dans les *Toledoth* dont l'Église recommande la lecture aux jeunes filles !

Pour le reste, Ashafalsus n'exagère point. C'est bien un assassin et un voleur qui a été crucifié. C'est bien d'assassins et de voleurs, d'incestueux et de sodomistes, que se composait la bande des sept qu'Ashafalsus porte à douze d'après les *Toledoth* canoniques, et il nous donne ici une entière preuve que l'honnête Juda Kériothis était non de ceux qui marchent avec de telles gens, mais de ceux qui les font arrêter.

V

RETOUR A LA MYSTIFICATION ECCLÉSIASTIQUE

a. — Débarrassé du vrai crucifié, Ashafalsus reprend son rôle de compagnon charpentier, ami du charpentier Jésus

Maintenant qu'Ashafalsus a débarrassé le tapis du Juda qui, condamné pour assassinat et vol, a été crucifié dans l'après-midi du 14 nisan 789, il va pouvoir conter la passion de ce même Barabbas, innocent sous le nom de Jésus.

Il feint d'en ignorer tous les préliminaires, le châtiment des partisans de Barabbas dans le Temple notamment. Il a bien soin de ne prendre les choses qu'après les scènes qui se sont passées au prétoire.

Et puis, ayant mis sur le dos de Juda Kériothis une partie de ce qui se rapporte à Barabbas, il ne peut avoir connu deux voleurs et deux assassins « illustres, » là où Pilatus n'en a jamais vu qu'un. Il ne sait que ce que peut savoir un ouvrier qui ne se mêle point de théologie. Charpentier, fils de charpentier, il ne voit dans Jésus que le compagnon qui finit mal,

(1) Pour suivre Jésus, il abandonne la femme qui est en même temps sa mère, rejetant sur elle toute l'infamie de leur inceste. Il est vraiment complet !

on se demande encore pourquoi dans le monde des charpentiers. Le bois de la croix est une de ces choses qui touchent le plus le métier, c'est à quoi s'intéresse uniquement Ashafalsus.

b. — Le bois de la vie converti en bois de la croix, et réciproquement

Il en profite pour donner laborieusement le change sur l'origine du surnom de « charpentiers », donné à Joseph et à Jésus, pseudonymes du *papas* Juda et de son fils aîné.

Voici son explication :

Lorsqu'Adam se vit condamné dans Caïn, il envoya Seth, son dernier fils, à l'Ange gardien de l'Eden (1), pour le prier de le laisser encore une fois entrer dans le jardin avant de mourir. L'Ange refusa, mais voyant Seth s'en aller tristement, il le rappela pour lui dire : « Voici trois pépins du fruit de l'Arbre défendu ; (2) lorsque votre père sera mort, mettez-les-lui sous la langue, et enterrez-le ainsi ». Seth fit comme l'Ange le lui avait dit : à l'endroit où fut enterré Adam, et qu'Ashafalsus, d'après Barabbas, place sur la montagne de Jérusalem, trois grands arbres poussèrent, portant des fruits magnifiques, mais immangeables à cause de leur amertume et de leur aridité sablonneuse. (3) Lorsque David fut maître de Jérusalem, il entoura ces trois arbres de murailles, se bâtit un palais d'où il pouvait les voir, et ayant même cueilli trois pommes (4), il y trouva : dans la première, de la terre ; dans la seconde, *Chaschehab,* (Accepte ceci en amour) ; dans la troisième, toute la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Antipater, père d'Hérode, ayant fait démolir le palais, l'emplacement fut converti en Guol-golta, endroit destiné à faire mourir les malfaiteurs ; alors les trois arbres furent abattus et déposés près de la muraille du Temple.

Au retour d'Égypte, lorsque Joseph et Jésus se sont établis charpentiers, ils ont eu à scier et à débiter ces trois arbres, pour en faire des sommiers qui devaient servir de soutiens au fondement du Temple. Ashafalsus a vu le père et le fils qui y travaillaient ensemble. Lors du supplice du fils, l'homme-dieu, c'est avec ces trois sommiers, provenant des trois arbres, qui provenaient eux-mêmes des trois pépins mis par Seth sous la langue d'Adam mort, qu'on façonna la croix sur laquelle il fut attaché. Joseph et son fils, lorsqu'ils débitaient ce bois, se doutaient-ils qu'ils étaient les charpentiers de la croix de la résurrection ? Sans nul doute. Et la suite le prouve bien, car, la croix s'étant trouvée placée là où avait été enterré Adam, le précieux sang a arrosé les corps d'Adam et Ève, que le temps avait réduits en poussière. Or, que ne peuvent-ils attendre du principe de l'eau-sang, c'est-à-dire de la chaleur et de l'humidité, répandu sur leurs restes par l'homme qui avait la

(1) Dis donc tout, Ashafalsus ! Cet Ange est le Tharthak-thakthar, l'Ange à tête d'Ane, et c'est pourquoi les premiers Juifs barabbalâtres furent dits Séthiens.

(2) L'Arbre de la vie millénaire, le Figuier.

(3) Cf. p. 200 le quatrième arbre à partir de ces trois-là, qui salue Apollonius.

(4) Sur un figuier ! Il est vrai qu'il y avait aussi des pommiers dans le clos du Jardinier, qu'Ashafalsus (plus haut, p. 451) fait père de Juda Kériothis. Il y avait aussi du chou.

faculté de convertir l'eau en sang ? C'est la résurrection certaine pour toute la fraction du genre humain qui adore le Juif de rapport !

c. — Où Ashafalsus mérite le nom d'Ashavérus : il traite Jésus de scélérat

Ashafalsus était sur le pas de sa porte, lorsqu'il vit des gens courir en criant : « On va crucifier *Jésus* ! » (1). Et en effet Jésus s'avançait, portant une croix énorme, et se dirigeant « vers la Montagne du Calvaire (2), qui était le lieu où l'on faisait périr les malfaiteurs ». Ashafalsus avait son enfant (3) entre ses bras pour lui montrer Jésus, qui, tout en chancelant, s'arrêta devant sa porte et voulut s'y reposer. Mais Ashafalsus dignement : « Allez, allez, allez-vous-en de ma porte, *je ne veux pas qu'un scélérat se repose là !* »

Un scélérat ! Ashafalsus ne le lui envoie pas dire ! Et il est parfaitement ignoble dans ce rôle, lui qui a eu tout un poisson lors de la Multiplication des pains, et qui l'a encore ! Car il l'a, nous le démontrerons bientôt.

d. — Ashafalsus condamné à être le Juif errant

Jésus ne se troubla pas, il le regarda d'un air triste et lui répondit : « Je vais, et je reposerai ! (4) Vous marcherez, et ne reposerez pas ! Vous marcherez tant que le monde sera monde, et cela jusqu'au dernier jour du Jugement ! Alors vous me verrez assis à la droite de mon Père, pour juger les douze tribus des Juifs qui me crucifieront ! »

Cette malédiction produit immédiatement son effet. Au lieu de goûter le *Salem* dans une ville toute d'or et de pierreries, Ashafalsus se met à parcourir les quatre bras de la croix, étendue aux quatre points cardinaux, tant que le monde sera monde.

VI
LE JÉSUI-JUIF ERRANT

a. — Départ d'Ashafalsus

Le Juif errant ! Voilà parti le porte-balle des *Quatre Evangiles,* le colporteur du *Nouveau Testament,* le commis-voyageur de la Sainte-Famille de Juda bar-Abba, camouflée à l'usage de l'atelier et de la boutique, le Jésui-juif errant !

Il part, abandonnant sa femme et ses enfants :

(1) Pas Juda dit « Jésus Barabbas » dans les *Toledoth*. Non. On criait « Jésus » tout court, n'osant encore crier « Jésus-Christ ». Cf. aussi Cartaphilus, p. 445.

(2) Ce trou, qualifié même d'abîme dans les emprunts que les rabbins évangélistes font aux *Psaumes,* est devenu plus qu'éminence, afin d'apitoyer davantage les âmes sensibles sur « Jésus gravissant le Calvaire et succombant sous le poids de la Croix ».

(3) Il oublie qu'il a dit en avoir trois.

(4) Peuh ! Jusque sous le bon empereur Julien seulement !

« Aussitôt que Jésus-Christ fut mort, je jetai la vue sur la ville de Jérusalem pour la voir encore une fois, car j'étais comme contraint de la délaisser.

Ainsi, je commençai mon voyage, et ne savais pas où j'allais : je passai de hautes montagnes. Partout où je vais, je n'y saurais rester...

Il me semble que je suis sur des charbons ardents. Bien qu'assis, mes jambes se remuent. Pour le dormir, je n'en ai pas besoin, car je ne dors jamais.

Après avoir marché quelques jours, je me trouvai en Égypte. De là je m'en allai à Azirut; c'est l'endroit où les enfants d'Israël passèrent la Mer Rouge à pieds secs.

b. — Ashafalsus va en Amérique et au Japon pour ne pas voir les pâques infanticides dédiées à Barabbas

De l'Azirut, je m'en allai en Amérique. Dans ce pays-là, les gens vont tout nus, hormis qu'ils se couvrent la partie d'une peau de bête sauvage.

De là je m'en allai à Malhado.

Quoiqu'Ashafalsus ne s'éloigne des Juifs que pour ne pas voir les sacrifices d'enfants nazirs à Barabbas, son attention n'est frappée que par des monstruosités analogues, mais toutes à la charge des goym.

Là, je vis un père qui écartelait sa fille et en jetait les pièces et morceaux sur les campagnes, que les oiseaux vinrent manger. Et cela était un sacrifice pour les Dieux.

Ah ! ce n'est pas chez les Juifs, prosternés devant un Barabbas à tête d'âne, qu'on pourrait voir de pareilles choses !

De là, je m'en allai au Mexique. Les gens de ce pays adorent Dieu et le Diable : ils adorent Dieu, afin qu'il leur donne toute sorte de prospérité : ils adorent le Diable, afin qu'il ne leur fasse aucun mal. (1) Ils ont encore d'autres Dieux particuliers : ils prennent un homme tout en vie, lui ouvrent le ventre avec un couteau, et lui arrachent le cœur et le sang qui en découle, le mettent dans un pot, et de cela font un pâté qu'ils brûlent. Et voilà le sacrifice des Mexicains.

Ce fut aussi celui des Juifs barabbalâtres, lorsque, prenant leur propre enfant, ils l'enduisaient de pâte, le criblaient de quarante-neuf coups de couteau, et aspiraient son sang par ses blessures au repas de la pâque, afin de se concilier les bonnes grâces du divin crucifié.

Ici les Mexicains ne le mangent pas, ils ressembleraient trop aux premiers adorateurs de Barabbas !

De là, je m'en allai au Japon, où je vis une mère qui tua ses deux enfants, parce qu'elle ne leur pouvait pas donner la subsistance, et ces meurtres sont permis en ces pays-là.

Quand un père et une mère ne peuvent nourrir leurs enfants, et qu'ils n'ont pas le moyen, ils les peuvent tuer.

Jamais la veille de la pâque, en l'honneur du Juif de rapport !

De là, je pris ma route par Cuba et parcourus toute l'Amérique.

(1) Ne lui récitent-ils pas les invocations aux démons Psinother, Thernops, Nopsither, Tharthak-Thakthar et autres?

c. — Ashafalsus en Afrique. Son cœur affligé par des usages inconnus dans la Sainte-Famille

Je vins en Afrique et en Libye. Là, je vis tout le contraire, car les femmes là sont les maîtres. Elles apprennent toutes sortes d'exercices militaires, tant pour le combat que pour la chasse ; elles vont en campagne pour chercher leurs ennemis, et leurs maris demeurent au logis pour faire leur ménage et garder leurs enfants. Il faut remarquer que ce ne sont que des filles, car, pour les fils, on les tue; on n'en garde qu'un de chaque famille, car c'est une loi entre elles de tuer tous les mâles. Ainsi elles restent toujours les maîtresses; elles ont leur reine qui les commande, et quand elles ont atteint l'âge de douze ans, on leur coupe le sein droit, afin qu'elles tirent de l'arc plus aisément, et elles sont appelées Amazones.

Vous avez remarqué les usages des reines des Amazones d'Afrique. Ils sont en harmonie avec ceux des rois de Juda, dont descend le Juif de rapport, si ce n'est que ces doux souverains, naziréant à Dieu leur premier-né et le lui faisant *passer* dans le feu, ne conservaient que les puînés.

d. — Les Noces de Canarie. La Vierge et son Seigneur

De là, je m'en allai en Canarie. Quand les jeunes hommes se marient, c'est la coutume que la jeune épouse dort la première nuit avec le Prince, pour avoir l'honneur d'être du parentage.

La Vierge doit épouser son Seigneur, consultez plutôt les Noces de Cana, et à leur défaut Saint-Ephrem. (1) Sous le nom de Marie, elle passe à l'exécution dans les *Toledoth* canoniques (et même dans ton récit, Ashafalsus !) et Jésus lui fait sept fils.

e. — La croix solaire des goym doit disparaître devant la croix patibulaire

De là, je m'en allai au royaume de Barca, où je vis le Temple de Jupiter Ammon. C'est dans ce temple que la statue d'Alexandre le Grand fut posée, pour y être adorée comme une Divinité.

Mais ce n'est pas pour cela qu'Ashafalsus s'arrête là, c'est pour les raisons données par Lucain, et pour constater que, depuis le trépas du Juif de rapport, le tropique du *Cancer* (les *Anes*) est toujours à sa place, maintenu par le *Bélier*.

Quant à Alexandre, s'il est vrai, comme le dit Lucain, qu'il soit venu consulter Jupiter Ammon pour savoir s'il devait tourner ses armes contre l'Occident, il est vrai aussi qu'il ne poursuivit pas son dessein. De son côté, Barabbas a dû renoncer à son plan, qui était de briser la croix solaire et de fixer l'axe du monde à Jérusalem. Mais, qu'importe que l'axe de la croix soit là ou ailleurs ? Il n'y a plus qu'une croix de par Dieu, celle du pauvre charpentier patibulaire. C'est l'instrument du salut universel.

(1) Cf. page 36. Vous le relirez avec plaisir.

f. — Nouveau déchirement pour Ashafalsus : un meurtre rituel chez les Hottentots

De là, je m'en allai dans le désert de Sahara, où l'on doit bien marcher cent lieues avant qu'on trouve une goutte d'eau.

Mais que lui importe? Il n'a jamais soif, et vous saurez tout à l'heure le secret de ce privilège.

De là, je vins au pays Aziatanus. Ces gens-là vivent comme des bêtes, on les appelle *Ottentots*, ils se mangent l'un l'autre, et quand ils font quelques prisonniers, soit de leurs voisins ou autres, ils ont un lieu particulier où ils les mettent; et on leur donne bien à boire et à manger pour les mieux engraisser. Et puis, quand ils se veulent réjouir, ils mènent leur prisonnier tout couronné de fleurs à un certain lieu qui est destiné pour cela, puis ils se mettent à danser et à chanter; puis ils découpent ce pauvre misérable tout en vie et le mangent, ils appellent cela leur grande Ducace.

Mon Dieu ! cela ne vaut pas une pâque d'enfant nazir, immolé à Barabbas, dans la Proconsulaire d'Afrique, par des esclaves Juifs. Mais on ne peut tout avoir.

De là, je vins à Monomotapa. Le Prince est là, gardé par des femmes et par des grands chiens qui sont sa garde ordinaire.

g. — Ashafalsus en Éthiopie, où il ne voit pas de Juifs évangélisés et n'entend pas parler du Ioannès baptiseur

De là, je poursuivis mon voyage, et vins en Sangehar, (1) Ajan, (2) et en Ethiopie, là où ils apprennent la Loi juive, qui y fut apportée par la Reine de Saba. Ce pays est tout rempli de serpents et couleuvres, d'une si prodigieuse grandeur qu'il s'en trouve de la grosseur de la jambe, et toutes velues, de trente à quarante pieds de long.

On préférerait quelques détails sur l'origine du *Prêtre Jean,* nom sous lequel les Éthiopiens, évangélisés par les Juifs barabbalâtres, ont longtemps désigné le Ioannès qui a inventé le baptême de rémission (3).

Et comment se fait-il qu'Ashafalsus ne s'installe pas chez le trésorier de la reine Candace, baptisé par Philippe sur la route de Gaza, lorsqu'il retournait en Éthiopie, le lendemain de la faillite du Royaume ?

h. — Pierre et Paul martyrisés anonymement sous les yeux d'Ashafalsus

De là, je vins en Italie, et à Rome où il y avait déjà beaucoup de chrétiens, *que je vis martyriser pour la Foi.*

(1) Zanzibar.
(2) Anjouan.
(3) Et l'on voit bien qu'Ashafalsus n'est qu'un Jésui-juif. Car s'il était Juif pour tout de bon, et qu'il fût allé au pays du *Presbuteros Ioannès,* quel beau livre il aurait pu faire sur les étranges métamorphoses de ce personnage, depuis la publication de l'*Even guilayon* jusqu'aux missions catholiques qui lui ont superposé Jésus, sans jamais pouvoir le lui substituer entièrement. Ce livre, qui le fera? Le sujet est digne d'un savant qui voudrait aider au triomphe de la vérité. Il n'y aurait qu'à développer, en remontant à la source évangélique de chaque article, le petit cha-

Évidemment il a assisté à la crucifixion de Siméon dit Pierre et à la décapitation de Saül dit Paul. Il avait déjà presque assisté à la décapitation de Saint-Jean-Baptiste. Il me semble qu'à sa place, je serais resté jusqu'à la *seconde mort* de Barabbas ! (1)

i. — L'île des incestes

Ensuite, je vins à Samagotte, (2) *là où le fils se marie avec sa mère, quand le père est mort,* (3) et la fille avec son père, le frère avec sa sœur, selon la coutume du pays.

pitre de Sébastien Munster (*Cosmographie*) : «Ce que les Hébreux modernes écrivent de Prêtre Jean, que j'ai extrait d'un livre imprimé à Constantinople, lequel m'a été envoyé, du Caire d'Égypte, à moi Munster, ici à Bâle».

C'est la copie de certaines *Lettres que Prêtre Jean envoya au Pape de Rome* sur ce qu'était son Royaume, et encore plus sur ce qu'il aurait été, s'il eût régné pendant mille ans.

Munster a jugé que ces *Lettres* en hébreu contenaient « plusieurs choses vaines. Et c'est pour cette cause, dit-il, que je n'ai pas voulu en traduire le mot à mot ». C'est pourtant ce qu'il aurait fallu faire pour que nous en pussions juger nous-mêmes. Mais, quoique nous en soyons réduits à un sommaire de choses dont Munster n'a soupçonné ni l'origine ni l'importance, c'est assez cependant pour que les principaux articles de l'*Even guilayon* s'y décèlent, en dépit de déformations fantastiques :

«Les Ethiopiens qui sont sous Prêtre Jean écrivent qu'ils sont bons chrétiens, (meilleurs même que ceux de l'Église romaine).

Le Royaume de Prêtre Jean est fort ample, (il devait être universel).

Son pays surmonte tous les autres en richesses, or et argent, et pierres précieuses. (Sa capitale devait en être pavée et fortifiée.)

Il a quarante rois sous sa domination, dont quelques-uns paient tribut.

Il y a le Grand aumônier de Prêtre Jean (selon l'ordre de Melchisédec).

Il promet de combattre pour la Terre Sainte (contre Gog et Magog).

L'Apôtre Saint-Thomas est enseveli au royaume d'Éthiopie. (Il s'agit du Ioannès lui-même, frère cognominal en circoncision de Juda Toâmin).

Il y a là des bêtes ayant sept cornes au front. (Elles sont dans l'Apocalypse).

Des chameaux et des ânes blancs. (Ils sont gamaléens et peréjim).

Des chevaux avec des cornes. (Ils sont dans l'Apocalypse, et quant aux ânes à cornes, vous les avez vus dans Philostrate. Cf. page 160).

Des oiseaux qui emportent un bœuf, un cheval, avec les ongles, pour repaître leurs petits. (Cela devait se voir au Haram Mégiddo).

Des hommes cornus, n'ayant qu'un œil en la face, et deux au dos. (Variante sur l'un en deux, deux en un).

Les sujets de Ioannès l'Ancien sont mangeurs de chair humaine, parricides, et meurtriers de vieilles gens, (jeunes aussi, quand il le fallait).

Les femmes habitent à part et ont trois royaumes, duchés et potentats. (Elles habitent « divisées » d'avec l'homme, selon les ordonnances du Ioannès en 788).

Trois reines d'amazones marchent en guerre avec trois cent mille femmes.

Phison, qui est le Nil, passe par le royaume de Prêtre Jean, (parce que le Ioannès ne l'a pas desséché en 789).

Les Pygmées qui sont en Afrique sont bons chrétiens.

Les gens qui étaient jadis de 70 coudées, (et même plus, voyez la *transgraduation*, p. 32), en ont aujourd'hui 30 ou 35. (C'est encore bien joli)

Des gens qui ont la tête de chien et sont bons pêcheurs (d'hommes).

Plusieurs autres fables semblables sont écrites par les Juifs, en la susdite Épître du Royaume de Prêtre Jean, lesquelles je n'ai point voulu réciter ici, sachant bien quels censeurs j'aurais en Damian et autres gens de telle farine, car j'ai plutôt écrit ces choses pour risée que pour toute autre raison. Davantage je ne les ai point voulu traduire mot à mot pour éviter les calomnies des iniques. »

(1) Le chef-d'œuvre d'Apollonius. Cf. page 214.

(2) Famagouste, dans l'île de Chypre.

(3) Comme Juda, fils du *papas,* alors? Cf. page 451.

Inutile de dire qu'Ashafalsus n'a pas vu cela chez les barabbalâtres, quoique beaucoup d'autres témoins, même d'Église, l'y ait vu.

j. — Ashafalsus vient mentir en Russie

Après avoir vu tout cela, je vins en Moscovie. Ils brûlent les corps morts; dans le même endroit où il y a eu un corps brûlé, ils y apportent tous les jours à boire et à manger pour donner quelque rafraîchissement à l'âme du défunt.

k. — En Allemagne

De là, je passai une rivière qu'on appelle le Rhin, et j'aperçus une petite ville qu'on nomme Cologne. Là je vis la statue d'un grand homme qui était d'argent massif, qui est une de leurs principales Divinités. Il y venait des pèlerins de tous les endroits, et cela par mille et mille, et ils appelaient cette statue *Teutis*.

Thoth, Teutatès. Point de Tharthak en ces lieux adonnés au plus vil paganisme ! Et le four de la synagogue évangélisée de Worms ? Nous n'allons donc pas lui faire une petite visite?

l. — En Gaule Belgique

De là, je passai la Meuse. Je vis une grande ville qu'on appelle Tongres; elle a trois lieues en rondeur, dans laquelle il y avait quatre Rois qui gouvernaient chacun une partie de la ville, et ces rois payaient tribut à l'Empereur.

De là, je passai par Bavay, qui est aussi une très grande ville, où il y a un des plus beaux palais de l'Europe. C'est le lieu où l'Empereur Tibère (1) faisait sa demeure. Cette ville a douze lieues de rondeur, et était pleine de différents peuples; il s'y faisait un grand négoce de tout ce qu'on pouvait s'imaginer.

Du bois de la croix peut-être?

m. — En France

Je passai par la France et vins à Marseille, où je m'embarquai sur un vaisseau et vins en Asie.

n. — Ashafalsus passe en Judée le centenaire de la crucifixion du compagnon Jésus

Poursuivant mon chemin, je vins encore une fois en Judée, et je ne trouvai plus ni parents, ni amis ; car il y avait déjà cent ans passés que je ne faisais que me promener, et j'avais un chagrin mortel de vivre si longtemps :

Surtout pour ne rien voir, pas même la faillite de Bar-kochev !

(1) La Bête dont le nom est Mystère.

VII
L'IMMORTALITÉ DU MENSONGE

Je délaissai encore une fois Jérusalem, puisqu'il n'y avait plus personne qui me connaissait, avec intention de me mettre dans tous les périls imaginables pour y perdre la vie; car j'avais un mortel ennui de vivre si longtemps ! Mais, tout ce que je fis fut peine perdue, parce que *la parole de Dieu devait être accomplie.*

Dieu, c'est le charpentier Jésus, qualifié de « scélérat » plus haut par l'auteur même du *Juif errant,* un vrai connaisseur.

a. — Ashafalsus ment en Asie

De là, je vins en Asie, où je traversai plusieurs pays et villes. J'avais déjà bien voyagé des années en ce temps-là, car j'y trouvai bien du changement.

Mais ce qui dut lui faire plaisir, c'est de rencontrer Cartaphilus en Arménie !

b. — Il vient mentir de nouveau en Europe

Après avoir traversé bien du pays, je vins en Europe et en Libanie (1) où je vis un jeune homme se pendre. La raison de cela était qu'il avait commis un meurtre, et pour cela il se devait pendre lui-même, c'est la coutume ordinaire du pays.

Oh ! qu'est-ce que cela ? N'avons-nous pas vu dans l'*Apparition du Vaurien de l'étranger,* le mort qui se dépend lui-même, après avoir payé sa dette à la société?

Touchant mes habillements, bas et souliers, je n'en ai pas besoin, parce qu'ils ne s'usent jamais.

Je me suis trouvé à plusieurs batailles et y ai reçu plus de mille coups d'épée et d'arquebusade, sans pouvoir être blessé, et suis invulnérable. Mon corps est dur comme une roche, toutes les armes que l'on peut imaginer ne me sauraient nuire. J'ai été sur mer, et plusieurs fois j'ai fait naufrage, (2) je suis sur l'eau comme une plume, et je ne me saurais noyer. (3) Pour le boire et le manger, je m'en passe fort bien. Je n'ai jamais de maladies, et ne peux pas mourir (4).

J'ai déjà parcouru le monde quatre fois, et j'ai vu de grands changements partout, des pays ruinés, des villes bouleversées; et je serais trop long à vous tout raconter.

Enfin, puisque je me dois promener, tant que le monde sera monde, je m'en vais encore me mettre en marche selon que la fantaisie m'en prendra, en disant : « Messieurs et toute la compagnie, je suis votre très humble serviteur. »

(1) Lithuanie sans doute.

(2) Peuh ! Paul est bien resté pendant vingt-quatre heures au fond de la mer sans en être incommodé !

(3) L'Esprit de Dieu est en lui, comme il était en Barabbas, monté sur sa pierre. Cf. p. 425.

(4) Il se vante un peu. Cependant, en considération de la bêtise humaine, il semble avoir raison.

VIII

LES CINQ SOUS DU JUIF ERRANT

Quand le Juif Errant eut fini son histoire, il se leva pour s'en aller; mais l'évêque lui dit de rester encore un peu, lui présenta de l'argent (1) pour faire son voyage; mais le Juif lui répondit qu'il n'en avait pas besoin, disant qu'il avait toujours cinq sols dans sa poche. Et, faisant une profonde révérence à toute la compagnie, il se remit en marche pour la cinquième fois.

L'argent, il n'est pas encore arrivé qu'Ashafalsus en eût besoin, non plus que de vêtements et de souliers. Le secret de ce privilège? Les cinq sous qu'il a dans sa poche ! Ces cinq sous, nous les connaissons depuis :

Les cinq premières cruches de Cana ; (2)
Les cinq maris de la Samaritaine ; (3)
Les cinq portiques de la piscine du Siloé ; (4)
Les cinq paires de bœufs ; (5)
Les cinq pains de la Multiplication ; (6)
Les cinq vierges folles ; (7)
Les cinq frères de l'homme à qui Éléazar refuse une goutte d'eau. (8)

Dans ces diverses séméiologies, les auteurs des *Toledoth* canoniques nous ont laissé leur témoignage sur la façon de compter les Mille écoulés depuis la création de l'homme jusqu'au 15 nisan 789, date à laquelle il ne devait plus y avoir de temps. Mais comme, depuis la mort du Juif de rapport, le temps a continué selon une vieille habitude, les cinq sous du Juif errant auront bientôt augmenté de deux unités. Ce sera en l'an 8000 au compte de Barabbas, lorsque nous entrerons dans le *Taureau de mille ans.*

D'une résistance à toute épreuve, Ashafalsus n'a jamais pu réussir à perdre la vie ! Et pourtant il ne mange ni ne boit, quoique, dit-il, il puisse le faire tout comme un autre.

La clef de ce mystère ? Ashafalsus ne la donne pas : tout son pouvoir, tout son manger, tout son boire, est dans le poisson qu'il a eu des mains de Jésus et qu'il a avalé. Comme Iehoudda dans l'*Apparition du Vaurien de l'étranger,* (9) il a mangé sinon la Baleine, du moins un petit de ce père des *Poissons.*

Voilà plus de dix-neuf cents ans qu'il marche, d'après ce qu'il dit à l'évêque de Bruges.

La vérité est que, le *Zib* ayant pris fin mille ans après la Grande pâque manquée, Ashafalsus devrait être mort depuis plus de neuf cents ans ! Comme le mensonge conserve !

(1) Il le lui doit bien. Ce sont ses gages de faux témoin.
(2) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit., p. 372.
(3) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit., p. 375.
(4) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit., p. 351.
(5) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit., p. 399.
(6) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit., p. 379.
(7) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit., p. 403.
(8) Cf. *Le Mensonge chrétien,* pet. édit., p. 443.
(9) Cf. plus haut, p. 378, l'allégorie métronomique de l'Hôtellerie du *Verseau.*

IX

BARABBAS OUVRIER, FILS D'OUVRIER

De toutes les impostures lancées par l'Eglise pour se concilier le peuple en l'asservissant, le camouflage de Barabbas en Jésus ouvrier est peut-être ce qui lui a le mieux réussi. Le camouflage de Saül en tisserand n'est rien en comparaison, et d'ailleurs il n'est jamais descendu dans les couches profondes. Mais, aujourd'hui encore, le Jésus charpentier est un succès certain de conférence, de réunion publique ou de manuel scolaire. Il sert à tromper les humbles sur la condition et les sentiments du « fils de Marie, né dans une étable, ami des simples, marchant le bâton à la main, les pieds nus et meurtris, n'ayant pas même une pierre où reposer sa tête, sa tête douloureuse, lourde de pensées d'amour pour les autres hommes, envahie par une immense pitié de la misère humaine, etc. » Je passe sur cette lamentable phraséologie. Nous avons également le sans-culotte Jésus, le chemineau Jésus, l'anarchiste Jésus.

Ah ! la barabbalâtrie est une marmite dont l'Église tient solidement le couvercle sur ceux qu'elle y fait cuire ! Et combien croient en être hors, qui sont encore dedans et y resteront longtemps ! Dans sa lutte contre la vérité, l'Église n'a pas de meilleure alliée que l'ignorance de ceux qui se disent ses adversaires.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉVANGILE DE BARABBAS

I

DES ORIGINES JUSQU'A LA CRUCIFIXION

I. — L'idée romaine

II. — Évangile du Royaume universel des Juifs

III. — Une réplique à l'Évangile : la fortune d'Auguste

IV. — La Sainte Famille

VII. — Le Roi des voleurs

VIII. — L'Alexandrie du fils de Panthora

II

L'ÉVANGÉLISATION JUSQU'AU CENTENAIRE DE LA FAILLITE DE BARABBAS (789-889)

III

LE JUIF DE RAPPORT ET LE MYTHE DE PSYCHÉ

VI. — Les noces de la vieille avec son fils mort

VII. — Le chrisme d'Hébrœa : Lucius asinifié

VIII. — La parabole de l'Amour et Psyché dans la bouche de la mère de Barabbas

IV

L'ÉVANGÉLISATION JUSQU'A L'AN 1000 DE ROME

II. — Un manquement au devoir envers le peuple

III. — Évangélisation sous la Bête Antonin

IV. — Évangélisation sous la Bête Marc-Aurèle

V. — Évangélisation sous la Bête Commode

VI. — Évangélisation sous la Bête Septime Sévère

VII. — Évangélisation sous la Bête Alexandre Sévère

VIII. — Évangélisation sous la Bête Maximin

IX. — L'évangélisation sous Gordien III

X. — Évangélisation sous la Bête Philippe l'Arabe

XI. — Évangélisation sous la Bête Décius

DEUXIÈME PARTIE

APOLLONIUS DE TYANE
OU LA JUSTICE POURSUIVANT BARABBAS
ET LA VÉRITÉ DÉMASQUANT JÉSUS

I

VIE D'APOLLONIUS JUSQU'A SA RÉSURRECTION

I. — L'Homme-dieu Grec

II. — La mission d'Apollonius

III. — Sur l'Euphrate

IV. — A Ninive

V. — Sur le chemin de Babylone

VI. — Apollonius pris pour Barabbas à Ctésiphon

VII. — Le corps de la Gamaléenne bestialisé après sa mort

VIII. — Les Grecs délivrés par Apollonius de la Zib-boulè de Barabbas

IX. — Apollonius à Babylone

X. — Le crucifié-homme (Prométhée) et le crucifié-âne (Barabbas)

XI. — Apollonius dans l'Inde

XII. — Les ânes à corne

XIII. — Suppression du Ioannès érythréen, l'Ιχθύς originel

XIV. — Le retour

III

LA PESTE ÉVANGÉLIQUE EN IONIE

I. — Apollonius dans les villes pestiférées

II. — Lapidation du chien enragé qu'incarnait Barabbas

III. — La peste évangélique en Troade

IV

APOLLONIUS EN OCCIDENT

I. — Le vaisseau sans bêtes juives

II. — Apollonius dans les îles menacées par l'Évangile

III. — Apollonius en Grèce

IV. — Les noces avec la femme-requin, manquées par « la Boulè du Zib »

V. — Départ d'Apollonius pour Rome

VI. — Apollonius à Rome sous Néron

VII. — Départ d'Apollonius pour l'Espagne

VIII. — Départ d'Apollonius pour l'Afrique

IX. — Apollonius en Sicile

V

RETOUR D'APOLLONIUS EN ORIENT

I. — Retour en Grèce

II. — Vespasien bras d'Apollonius

III. — Traces de suppressions importantes dans la mission d'Apollonius

IV. — Apollonius en Égypte

V. — Jésus et les douze Apôtres prévus et ramenés à sept

VI. — Apollonius empereur sous la forme de Vespasien

VII. — Le lion anti-évangélique

VIII. — Le sauveur de l'Éthiopie sans le savoir

IX. — Règne d'Apollonius par Vespasien et Titus

X. — Le chien évangélique exorcisé par Apollonius

XI

XII. — L'idée du royaume de l'or

VI

SECONDE MORT DE BARABBAS

I. — Le centenaire de Barabbas et d'Apollonius en 839

II. — Apollonius menacé par Domitien

III. — Les enfants nazirs sacrifiés et mangés

IV.— La nuit de la pâque infanticide

V. — Arrestation d'Apollonius pris pour Barabbas

VI. — Apollonius au Prétoire

VII. — Apollonius tout nu devant Domitien

VIII. — Apollonius imposteur ecclésiastique

XIV. — Le mot de la fin

VII

TRANSFORMATION D'APOLLONIUS EN ÊTRE HISTORIQUE

I. — Le corps d'Apollonius

II. — Efforts faits dans le texte actuel

III. — Efforts faits dans d'autres ouvrages de Philostrate

IV. — Garants de l'existence d'Apollonius avant son invention

V. — Faux introduits dans les auteurs du troisième siècle

TROISIÈME PARTIE

LA SAINTE-FAMILLE DANS LE TALMUD

I

LES TÉMOIGNAGES TALMUDIQUES

II. — **Targum de la Kabbale baptismale**

III. — **La Sotada et son premier-né**

IV. — **Le papas Iehoudda et sa femme**

V. — **L'Apocalypse de l'Éven-guilayon**

VI. — **Le baptême en Barabbas**

VII. — **Affaires des Tabernacles et de la Dédicace**

II

ÉCHEC AU TALMUD DANS JOSÈPHE

I. — Le Flavius Josèphe de l'Eglise

II. — Les Esséniens

III. — Les Esséniens après l'Année des baptêmes

QUATRIÈME PARTIE

APPARITION DU VAURIEN DE L'ÉTRANGER

LES MAHAZEH IESCHOU HA NOZRI

II

LE VAURIEN DE L'ÉTRANGER SELON IOCHANAN BEN ZACCAI

PREMIÈRE PARTIE

L'OMBRE SCANDALEUSE

VIII. — L'emprisonnement définitif de Ieschou six mois avant sa mort

IX. — La condamnation à mort de Ieschou

X. — Reprise du corps de Ieschou par son vrai propriétaire

TROISIÈME PARTIE

L'ASSASSIN DE SON PEUPLE

I. — La reprise de l'Even-guilayon sur Ieschou

III

AUTRE « VAURIEN DE L'ÉTRANGER »

PREMIÈRE PARTIE

L'OMBRE SCANDALEUSE

I. — Le Vaurien devant les contemporains de Iehoudda bar-Abba

II. — Iehoudda el Kanathora

III. — Le séjour en Haute-Égypte

IV. — L'Éven-guilayon à Jérusalem

V. — Iehovaplastie

VI — Les miracles : leur procédé de fabrication

VII. — Les titres de Ieschou à l'âne de Juda non contestés

VIII. — Incroyable accumulation d'anachronismes

DEUXIÈME PARTIE

LE CORPS CONTRE L'OMBRE

I. — Iehoudda contre Ieschou

II. — Le Baptême d'urine

III. — Affaire des Tabernacles et de la Dédicace

IV. — Iehoudda reprend sur son ombre le signe incarné

V. — Le camouflage de la Dédicace

VI. — L'arrestation et le châtiment de Ieschou

VII. — La croix brisée par le pouvoir de celui qui a été dessus

VIII. — Le corps de Ieschou repris par son propriétaire

IX. — A la recherche du corps détenu par Iehoudda

X. — Le corps représenté par Iehoudda pour le salut d'Israël

XI. — Confusion entre le supplice de Iehoudda et celui de ses frères Siméon et Jacob senior

TROISIÈME PARTIE

L'ASSASSIN DE SON PEUPLE

I. — Les Naziréens vengeurs de Iehoudda

II. — La fabrication de Ieschou

III. — La fin de Rabbi Siméon Képhas (Pierre)

ÉPILOGUE

I. — Rabbi Elias, père de Paul

II. — Moralité

CINQUIÈME PARTIE

DEUX COMMIS VOYAGEURS EN MENSONGES ECCLÉSIASTIQUES

I

CARTAPHILUS

I. — Cartaphilus, le portier du prétoire chargé d'avoir vu Ananias baptisant après la crucifixion de son assassin

II

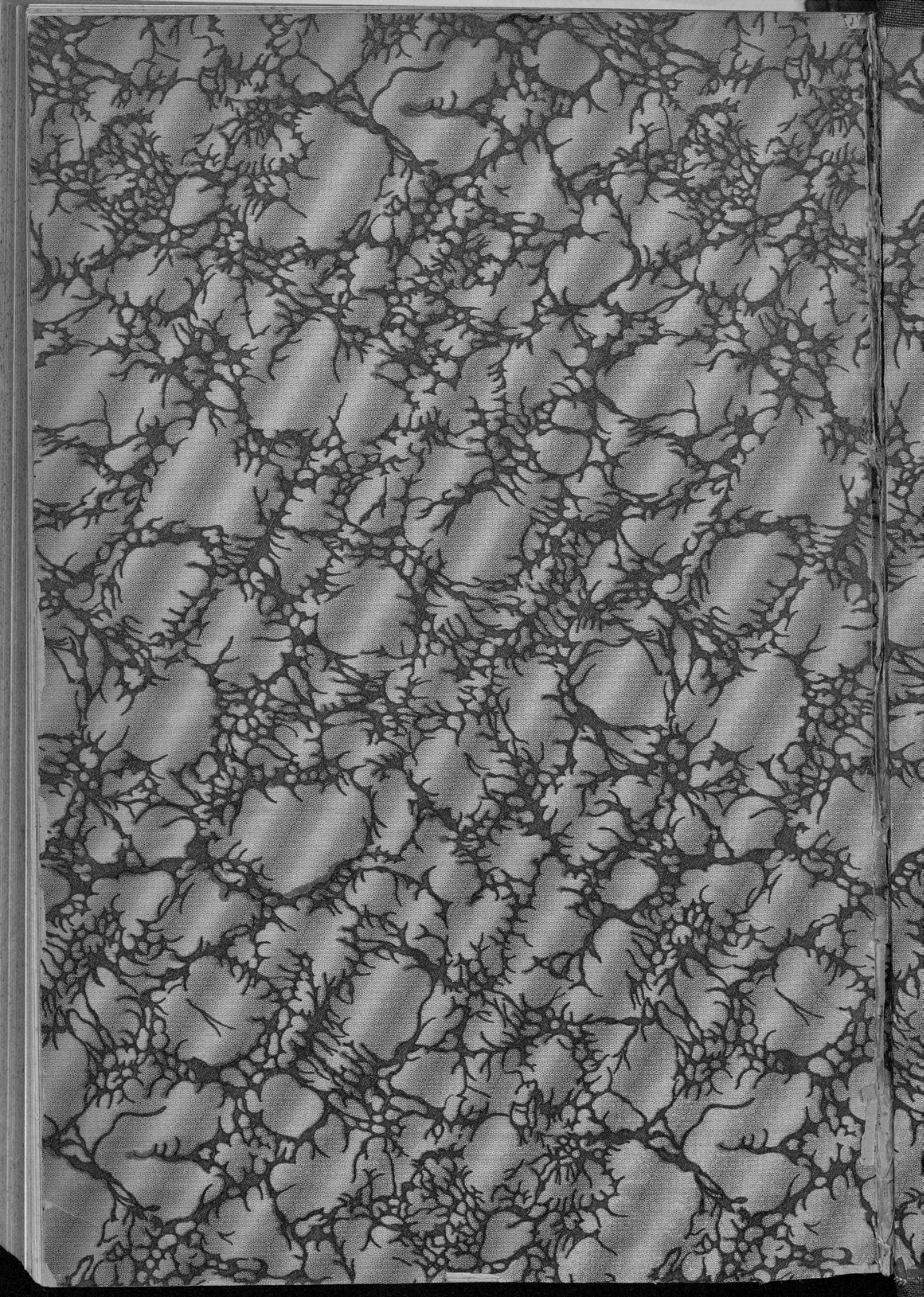
ASHAVÉRUS LE JUIF ERRANT

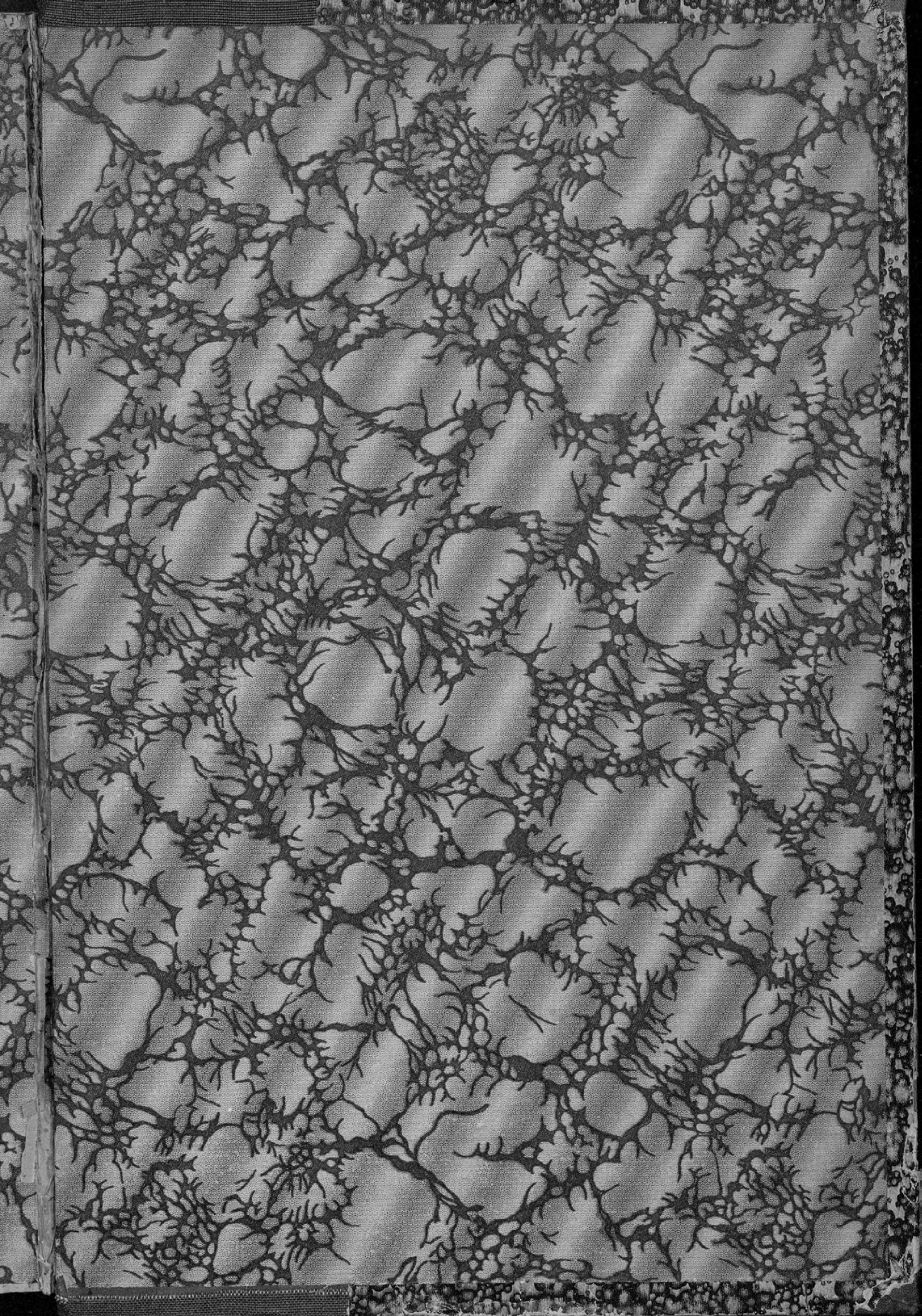
I. — Ashavérus, le seul homme qui ait connu le charpentier Jésus

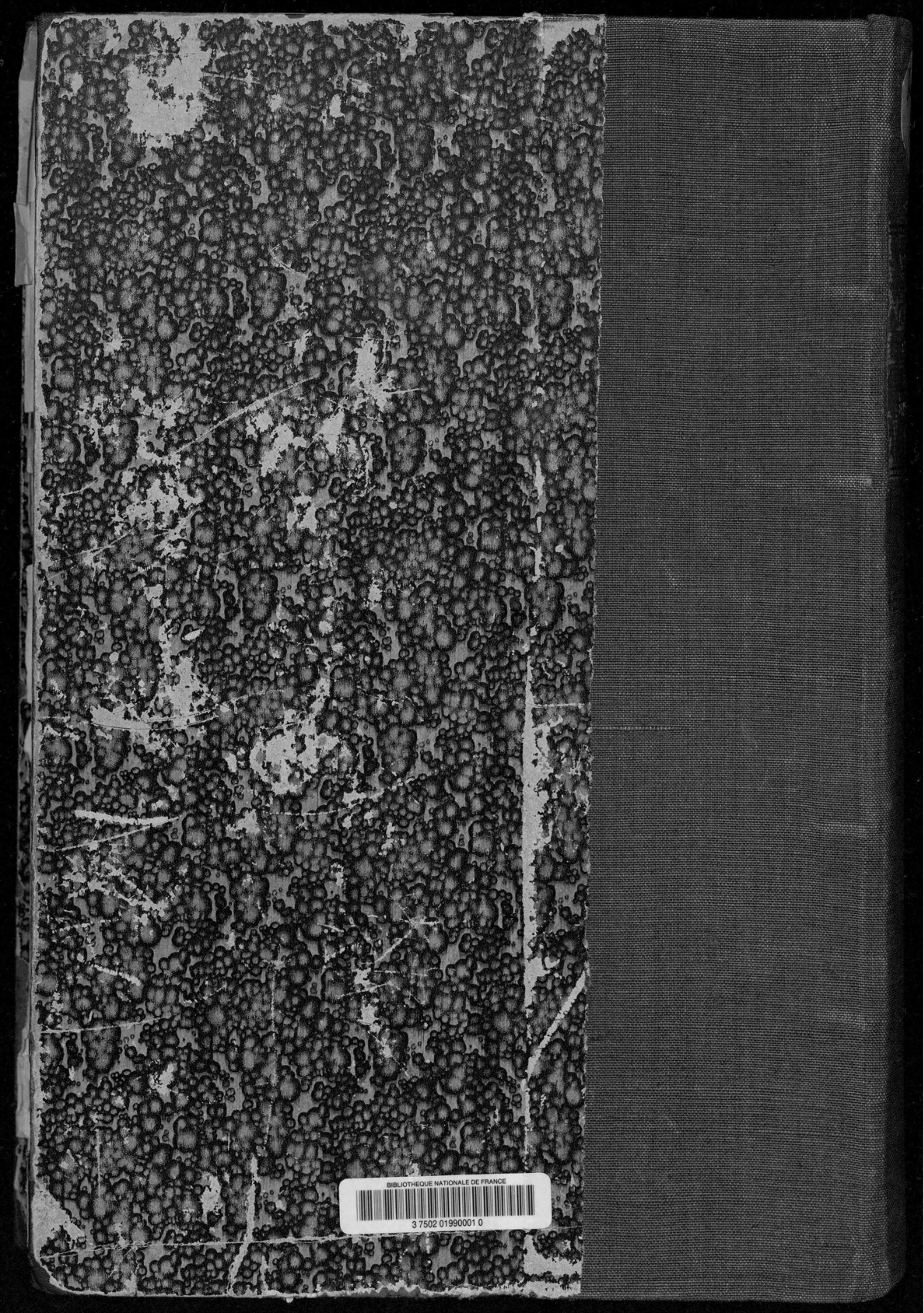
II. — Un ménage d'ouvriers

III. — Saint-Jean-Baptiste et Jésus au Jourdain

IV. — La vie de Juda bar-Abba mise sous le nom de Juda Iscariote






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01990001 0